

PIERRE CHAMPION

---

# HISTOIRE POÉTIQUE

## DU QUINZIÈME SIÈCLE

---

TOME II

*Avec vingt-quatre phototypies hors texte*

CHARLES D'ORLÉANS. LE PAUVRE VILLON.

ARNOUL GREBAN. JEAN MESCHINOT LE « BANNI DE LIESSE ».

M<sup>e</sup> HENRI BAUDE ÉLU DES FINANCES ET POÈTE.

JEAN MOLINET RHÉTORIQUEUR.



PARIS

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR L'HISTOIRE DE FRANCE

HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI<sup>e</sup>)

1923



Digitized by the Internet Archive  
in 2010

<https://archive.org/details/histoirepotiqu00cham>

BIBLIOTHÈQUE DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

TOME XXVIII

---

HISTOIRE POÉTIQUE  
DU QUINZIÈME SIÈCLE

---

TOME II

## BIBLIOTHÈQUE DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE

---

- Tome I. Pierre CHAMPION. *Guillaume de Flavy*. Planches. 10 fr.  
 Tome II. LE MÊME. *Cronique Marliniane*. 6 fr.  
 Tome III. LE MÊME. *Le manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*. 18 fac-similés. 10 fr.  
 Tome IV. H. CHATELAIN. *Recherches sur les vers français au XV<sup>e</sup> siècle*. 10 fr.  
 Tome V. P. CHAMPION. *Charles d'Orléans, joueur d'échecs*. In-4, pl. 3 fr.  
 Tome VI. E. LANGLOIS. *Nouvelles françaises inédites du XV<sup>e</sup> siècle*. 5 fr.  
 Tome VII. P. CHAMPION. *Le Prisonnier desconforté*. Planches. 5 fr.  
 Tome VIII. G. DOUTREPONT. *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*. 12 fr.  
 Tome IX. Ch. PETIT-DUTAILLIS. *Documents nouveaux sur les mœurs populaires et le droit de vengeance dans les Pays-Bas au XV<sup>e</sup> siècle*. 6 fr.  
 Tome X. CAILLET. *Relations de Lyon avec la Bresse et le Mâconnais*. 2 fr. 50  
 Tome XI. P. CHAMPION. *La librairie de Charles d'Orléans*. Avec album in-folio de 34 phototypies. 20 fr.  
 Tome XII. SODERHJELM. *La nouvelle française au XV<sup>e</sup> siècle*. 7 fr. 50  
 Tome XIII. P. CHAMPION. *La vie de Charles d'Orléans*. Avec planches. Épuisé.  
 Tome XIV. Ch. OULMONT. *La poésie morale, politique et dramatique à la veille de la Renaissance*. Pierre Gringore. 7 fr. 50  
 Tome XV. Ch. OULMONT. *Etude sur la langue de Pierre Gringore*. 4 fr.  
 Tome XVI. Mathilde LAIGLE. *Le livre des trois vertus de Christine de Pisan et son milieu historique et littéraire*. Avec planches. 7 fr. 50  
 Tome XVII. ARIN.-Ad. MESSER. *Le Codice aragonese. Etude générale, publication du manuscrit de Paris. Contribution à l'histoire des Aragonais de Naples*. Ouvrage illustré de deux fac-similés et sept gravures dans le texte. 15 fr.  
 Tome XVIII. LÉON MIROT. *Une grande famille parlementaire au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle. Les d'Orgemont, leur origine, leur fortune. Le Boileux d'Orgemont*. 7 fr. 50  
 Tome XIX. F. M. GRAVES. *Quelques pièces relatives à la vie de Louis I<sup>er</sup>, duc d'Orléans, et de Valentine Visconti, sa femme*. 7 fr. 50.  
 Tome XX-XXI. Pierre CHAMPION. *François Villon. Sa vie et son temps*. 2 volumes ornés de 49 planches. Épuisé.  
 Tomes XXII et XXIII. P. CHAMPION. *Le Procès de Condamnation de Jeanne d'Arc*. 1921, 2 vol. 8° de XXXII-416 et CX 452 p. et pl. 50 fr.  
 Tome XXIV. E. VANSTEENBERGHE. *Le Cardinal Nicolas de Cues (1401-1464)*. 1921, XX-506 p. 35 fr.  
 Tome XXV. G. COHEN. *Mystères et moralités du manuscrit 617 de Chantilly*. 1921, in-4°, CXIX-140 et 2 pl. Épuisé.  
 Tome XXVI. Ch. SAMARAN. *Un diplomate français du XV<sup>e</sup> siècle. Jean de Bilhères Lagraulas, cardinal de Saint-Denis*. 1921, in-8°, 112 p. et 1 frontispice. 10 fr.



PIERRE CHAMPION

---

# HISTOIRE POÉTIQUE

DU QUINZIÈME SIÈCLE

---

TOME II

*Avec vingt-quatre phototypies hors texte*

CHARLES D'ORLÉANS. LE PAUVRE VILLON.  
ARNOUL GREBAN. JEAN MESCHINOT LE « BANNI DE LIESSE »  
M<sup>re</sup> HENRI BAUDE ÉLU DES FINANCES ET POÈTE.  
JEAN MOLINET RHÉTORIQUEUR.



PARIS

LIBRAIRIE SPÉCIALE POUR L'HISTOIRE DE FRANCE

HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS (VI<sup>e</sup>)

1923

*Il a été tiré cinquante exemplaires numérotés sur hollande.*



B on d e l . 209 .

. 1014 .

365

f  
**E** m o r d d e m a y n e l o r e u p n e d o l e n t  
**E** f f r e m e p u n s a u f f o r t b a i l l e q u a n t  
**O** e s t l e m e i l l e u q u e d e R e n e n e m e c h a u l l e  
**S** o u b i e n o u m a l t e n u m o n f a u l t g t e n t  
**I** e l e s s e t o u t c o u r i r a b a l l e a n t  
**E** m e l e t u d e z R e n e l b o u t d e u a n t a i l l e  
**E** m o r d d e m a y n e  
**Q** u i s e n s s y f u r t a u d e v a n t s e n t e p e n t  
**Q** e s t b u n s m e f f r e q u i n e b a i l l e b u n m a u l l e  
**Q** u a n t u r e n u c o m m e l e t e n d e f a u l l e  
**Q** u e b o n s s e m b l e d e m o n g o u u e m e n t  
**E** m o r d d e m a y n e

B on d e l . 210 .

**L**e t e m p s a l a i s s e s o n m a n t e a u  
 d e b e n t d e f r o n d m e r d e p l u y e  
 t t e s t b e s t u d e b r o u d e z r e  
 d e s e l e r l a y a n t c l e r e t b e a u  
**L**e m p a b e s t e n e o r f a n  
 q u e n s o n f a c t o r n e g a n t e o n c u e  
**L**e t e m p s n e  
**R** u i c e e f o r a m e z t i u s s e a u  
 p o r t e n t e n l u i z e e r o l i e  
 t o u t t e c d u z t r e d o z f a u e r i e  
 t h a s t u y s i b i l l e d e n o u v e a u  
 L e t e m p s r e t .

Manuscrit personnel de poésies de Charles d'Orléans

La 3<sup>me</sup> strophe du 2<sup>e</sup> rondeau est de sa main

(Bibl. Nat., ms. fr. 25458, p. 365)

# CHARLES D'ORLÉANS

## PRINCE DES LIS ET DE LA POÉSIE

Parmi les manuscrits du fonds français de la Bibliothèque Nationale, il est un gros livre de poésies, de petit format, que j'ai ouvert pour la première fois il y a bien longtemps.

J'allais y collationner des pièces de François Villon et je ne me doutais guère que cette bible de poésie, que je savais renfermer les compositions de Charles d'Orléans et celles de ses amis, allait me donner un tel plaisir et m'occuper tant d'années.

Dans ce manuscrit, tout semblable à ceux que les jongleurs d'autrefois portaient dans leur sacoche pour rafraîchir leur mémoire, dans ce « saint livre », comme l'a nommé sans doute François Villon qui a pu le tenir entre ses doigts, j'eus le bonheur de reconnaître l'exemplaire original des poésies du bon duc, la main du poète qui y avait corrigé et transcrit de sa belle écriture beaucoup de ses compositions. Comme on ne prêtait alors nulle attention à ce livre, d'aspect médiocre, j'eus la possibilité de l'emprunter et de le conserver plusieurs mois dans ma chambre d'écolier. Quelles belles heures de rêverie douce, en tête à tête avec le « prince clément », je passai alors ! Je voulus arracher son secret à ce livre fait pour les tendres cœurs et les subtils amants. Car je possédais en quelque sorte les cahiers de poésie où Charles avait dit sa vie amoureuse, ceux-là qu'il conserva secrètement dans sa librairie, parmi tant de gros livres ennuyeux, vêtus de noir comme lui.

A lire sur ces petits feuillets les vers de Charles d'Orléans, il me semblait qu'ils étaient encore tout chargés de confidences. Un grand désir me vint de montrer le poète dans la « chambre de sa pensée », comme lui-même avait évoqué son cœur, de dire

La vraie histoire de douleur,  
De larmes toute enluminée.

Aujourd'hui je n'ai plus, et c'est bien juste, la liberté de tourner les 537 pages du manuscrit français 25458 dans le secret de ma chambre. On me le communique au Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque Nationale, à la réserve, enclos dans un écrin. Mais mon émotion est toujours la même, ma joie toute semblable, à feuilleter les pages de cette relique.

Elles ne sont pas enluminées de larmes, comme l'a dit allégoriquement le bon duc. Imaginez une suite de feuillets de vélin fin, où le début des pièces de notre poète, rangées suivant leur forme, a été soigneusement transcrit de la main d'un scribe, orné de lettres capitales à fleurons dorés, avant 1453. Mais, par la suite, ces cahiers ont été complétés par d'autres. Puis d'autres feuillets ont été ajoutés, dépourvus d'ornementation, sur lesquels toutes sortes de mains ont écrit, où le duc écrira lui-même, présentant un intérêt plus passionnant encore. Et nous trouvons enfin des cahiers blancs... Tout cela dans un désordre décevant (on a utilisé des réserves dans le fonds primitif de la transcription ancienne), irritant comme une énigme<sup>1</sup>.

N'avons-nous pas là matière à belle songerie<sup>2</sup> ? Comment ne pas céder au désir de confronter l'œuvre et la vie de Charles d'Orléans, de connaître un vieil homme d'autrefois, et dans le secret de son cœur<sup>3</sup> ?

1. Pierre Champion, *le Manuscrit autographe des poésies de Charles d'Orléans*. Paris, 1907, in-8. — Sur la question des écritures : *la Librairie de Charles d'Orléans avec un album de fac-similés*. Paris, 1910, in-8.



La vie de Charles d'Orléans est mieux connue de nous que celle de tel poète de l'âge romantique et même que celle de certains de nos contemporains<sup>1</sup>. D'innombrables documents, pièces comptables ou diplomatiques de l'ancienne Chambre des Comptes de Blois, la rendent très proche de nous. Le dépouillement de ces pièces a permis de retracer la vie du poète : vie pleine de tragiques soucis et d'amusements puérils. Ainsi nous pouvons vérifier, sous les voiles de l'allégorie, le caractère autobiographique des poésies de Charles d'Orléans. Alors nous apparaît l'image d'un vieil homme, très ancien et très près de nous ; nous le surprenons dans ses habitudes, dans son costume, dans ses manies, lisant les livres de sa librairie, jouant aux échecs et aux tables, faisant œuvre de scribe, subtilisant ou ironisant sur les blessures sanglantes qu'il prétendait avoir reçues d'Amour, philosopant sur sa destinée. Car sa vie fut la matière de tant de petites pièces que le poète disposera harmonieusement ; et il marquera leur chronologie sentimentale par les fêtes de la Saint Valentin ou celles de mai.

Si ce caractère autobiographique de tant de compositions de Charles d'Orléans ne s'impose pas tout d'abord à l'esprit, c'est que les œuvres d'un temps, quand il est déjà assez éloigné de nous, paraissent comme impersonnelles. Elles appartiennent à ce temps. Mais c'est là une illusion de notre propre vue. Il semble que tous les hommes fassent alors le même songé. Les compositions amoureuses d'un Chaucer, d'une Christine de Pisan, d'un Froissart paraissent reproduire la même allégorie, répéter le même rêve. Mais comme les comptes de la maison d'Orléans nous permettent de vérifier les occupations et de connaître les goûts du duc

1. On trouvera les références qui manquent ici, et l'iconographie du sujet, dans l'ouvrage que j'ai consacré à la *Vie de Charles d'Orléans*. Paris, 1911, in-8.



Charles, nous sommes amenés à conclure que les petites allégories que le poète inventa, et qui marquent les nuances de son esprit, étaient pour lui de vivantes figures : tout cela était vrai, plein de malice et de bonhomie. Nous entrons tout à coup dans l'intimité du poète. Nous sommes introduits dans son cercle et nous rencontrons ses amis. Nous éprouvons le sentiment d'avoir commis comme une indiscretion, du moins quand nous tenons ses propres papiers; nous sommes pris par le charme véritable et français qui se dégage si naturellement de son œuvre. Le vieux Charles d'Orléans nous fait voir ses bibelots, le trésor de ses pensées. On dirait la vitrine, au demeurant assez bourgeoise, où un précieux maniaque a rangé toutes ses menues figurines, comme une collection de petits Saxe.

Il n'est pas beaucoup de vies aussi pleines de contrastes et de tragique que celle de Charles d'Orléans. Il est, au demeurant, peu d'œuvres où le tragique soit à ce point absent.

Ce jeune homme, raffiné et sensible, qui succombera sous le poids d'une destinée trop lourde, d'une querelle qui le dépasse, la vengeance de l'assassinat de son père, et qui ne fut à aucun moment de sa vie propre à l'action, rappelle Hamlet; et la poursuite d'un meurtrier puissant, entreprise sur l'ordre d'une voix d'outre-tombe, celle de l'inconsolable Valentine de Milan, sa redoutée dame et mère qui lui commande de *n'oublier mie*, fait penser à la tragique histoire du prince de Danemark<sup>1</sup>. Mais il y a quelque chose de plus tragique encore dans la vie de Charles d'Orléans. Pendant sa captivité, alors que toute paix qui eût amené sa délivrance lui semblait bonne, même celle faite au détriment des intérêts fondamentaux du véritable héritier du royaume de France, de celui qu'il nommait, comme un Anglais, le « dauphin Charles », de son roi enfin, le duc d'Orléans avait mis tout

1. C'est là un rapprochement qui s'impose et que R. L. Stevenson a très justement indiqué. On aurait pu donner comme titre à la présente étude celui du primitif drame de Shakespeare.



son espoir dans le fils du meurtrier de son père, Philippe le Bon, « son cher cousin », « son maître et son ami », comme il le nommera.

Charles d'Orléans ne ressemblait en rien à l'image légendaire que se faisait de lui le bon peuple de France, fidèle à l'infortune et toujours frémissant à l'idée de l'injustice. Et sans doute il ignora qu'une Pucelle s'était mise en marche pour recouvrer ses places, qu'elle avait déclaré que le prisonnier était « de sa charge » et qu'elle mourrait volontiers pour l'aller quérir en Angleterre. Car le peuple de France était révolté à l'idée de cette invasion par l'ennemi des terres d'un prisonnier : c'était si déloyal et injuste ! Et Jeanne disait bien savoir que Dieu aimait le duc d'Orléans ; et elle-même l'aimait « plus que l'aise de son corps ». Elle rêvait de faire des prisonniers pour les échanger contre lui ; et parfois ses saintes lui insinuaient de passer la mer pour aller le chercher. C'est un fait qu'inspirée par l'esprit du Seigneur, à la requête de saint Louis et de saint Charlemagne, la jeune fille avait délivré la cité d'Orléans, qu'elle avait porté une robe de vert perdu doublée de satin blanc qui étaient les couleurs de la maison du duc prisonnier.

On peut penser que l'avertissement d'un clerc d'Asti, adressé de si loin, ne lui parvint sans doute pas ; car Charles d'Orléans paraît avoir tout ignoré de cette merveilleuse aventure. Mais jamais, par la suite, il n'a nommé la Pucelle. Elle n'est mentionnée dans aucun de ses vers, même pas dans ceux-là qui, beaucoup plus tard, célébreront l'expulsion des Anglais. Un clerc bourguignon comme Martin le Franc osera dire, dans un livre dédié à Philippe le Bon, du bien de la Pucelle ; François Villon, un dévoyé et un errant, donnera un souvenir à « Jehanne la bonne lorraine » : un prince français, qui lui devait tant, qui a joué toute sa vie au jeu de ses pensées, à matérialiser des souvenirs, ne dira pas un mot pour Jeanne en reconnaissance. C'est là, il faut l'avouer, quelque chose de scandaleux. La ville d'Orléans

par sa fête municipale; le Bâtard, si bon Français et si grand homme d'action, se chargeront de réparer cet oubli déplorable. Mais il demeure très cruel : et cela nous donne à penser que le manque de caractère, en dépit d'un talent charmant et de la bonté reconnue par tous chez l'homme, est vraiment une tare d'une incroyable laideur.

Alors le tragique de la vie de Charles d'Orléans s'accroît encore. Nous évoquons tout à l'heure Hamlet, prince de Danemark; que dire de l'affligeant héros du drame réel, de ce prince des lis, le plus subtil et gentil esprit de France, esclave d'une maison ennemie, prisonnier moralement du Bourguignon quand il s'évade des mains des Anglais, qui demeure leur prisonnier jusque sur sa propre terre, quand il est libre enfin?

\*  
\* \*

Charles d'Orléans naquit à Paris, le 24 novembre 1394, dans l'hôtel royal de Saint-Pol. Il était le quatrième fils que Valentine, vicomtesse de Milan, donnait à Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI. Charles naquit donc au milieu du luxe magnifique et délicat de la maison de France; et il eut pour parrain le roi Charles, son oncle. C'est donc très exactement qu'il s'est dit :

Creu ou jardin semé de fleurs de lys.

Jeanne la Brune fut sa berceuse; puis l'enfant fut confié aux soins de Jeanne d'Ierville, dame de Maucouvent. Les premiers regards qu'il jeta sur le monde ne lui montrèrent que richesses et splendeurs, chambres tendues de magnifiques tapisseries, buffets chargés d'orfèvrerie; et il portait de jolies houpelandes de damas vert fourrées.

L'enfant connut peu son père, un prince charmant et terrible, volage, toujours en chevauchées et en intrigues, menant de front les plus grandes entreprises diplomatiques et guerrières, bâtisseur de châteaux où s'alliaient la robustesse et

l'élégance : un homme qui savait ne pas sacrifier aux besognes ce qui fait la grâce de la vie, entouré d'une véritable cour d'artistes et de poètes, beau cavalier, bon danseur, le vrai roi de France d'alors et qui régnait au surplus sur le cœur de la reine Isabeau. Ce petit homme vif, dru et agile, dominait d'ailleurs tant de femmes ; prince charmant qui se laissait aimer plus qu'il n'aimait, subissant, résigné, l'antique blessure d'amour : « Se j'ay aimé et on m'a aimé, ce a fait Amours ; je l'en mercie ; je m'en repute bien eueux. » Et il va dans la vie chantonnant et jouant avec son gant.

Charles suivit sa mère, la douce Valentine, que la reine Isabeau avait fait éloigner de la cour, jalouse peut-être de l'influence qu'elle exerçait sur l'esprit du roi fou qui l'appelait sa sœur bien-aimée. L'enfant vécut à Asnières dans le comté de Beaumont, à Brie-Comte-Robert, à Châteauneuf-sur-Loire, avec ses frères et ses sœurs. Dans son exil, Valentine menait un train de reine, mais vivait en recluse. Elle était lettrée, demeura l'amie et la protectrice des écrivains qui s'empressaient à la cour de son mari. Certains venaient la visiter dans la belle saison ; et l'un d'eux la comparait à une autre Suzanne, victime de la calomnie et des médisants.

Valentine lisait des romans d'aventure, des livres de piété, jouait sur sa belle harpe, chassait, portait des robes pleines de goût. Elle s'occupait de l'instruction de ses enfants que dirigea maître Nicole Garbet, bachelier en théologie et secrétaire du duc Louis. Ce bon latiniste apprit à Charles à lire et à écrire ; l'enfant tint de lui cette belle écriture qui se distingue entre tant d'autres. Garbet lui enseigna également le latin ; il copia pour les enfants d'Orléans un texte de Catilina et de Jugurtha que nous possédons encore. Sur cet exemplaire, un miniaturiste a représenté Salluste instruisant les trois enfants de Louis d'Orléans, vêtus de leurs longues houppelandes vertes. C'est un fait que Charles d'Orléans sut le latin d'une

façon très suffisante et qu'il conserva le goût de cette langue toute sa vie. Bien doué, « langaigier », à l'âge de dix ans, il mettait en vers la morale qu'il tenait de son maître, intitulant gravement ce beau poème : *Livre contre tout péché*<sup>1</sup>. Charles eut donc l'enfance la plus douce, la plus heureuse, la plus splendide et la plus monotone tout ensemble.

Ou temps passé, quand Nature me fist  
En ce monde venir, elle me mist  
Premierement tout en la gouvernance  
D'une dame qu'on appelloit Enfance,  
En lui faisant estroit commandement  
De me nourrir et garder tendrement,  
Sans point souffrir Soing ou Merencolie  
Aucunement me tenir compaignie...

L'enfant ouvrait des yeux émerveillés sur toutes les richesses de ces belles résidences où l'on passait tour à tour, tendues de hautes tapisseries aux longues figures allégoriques, sur les salles brasillantes, comme des chapelles, des feux de leurs verrières ; il contemplait les clairs paysages de France, les ciels de Loire et d'Oise, les miroirs d'eau, les forêts, les hautes demeures où son père apparaissait parfois, fiévreux, parmi les groupes de chanteurs et les couples dansants, tel un autre dieu d'Amour.

Un petit bonhomme de prince est alors une valeur diplomatique dont on use. Ainsi, à quatre ans, la dame de Maucouvert et Jeanne la berceresse conduisent l'enfant à Épernay : il était vêtu galamment d'une houppelande orfévrie, car il est fiancé à Élisabeth de Goerlitz, nièce de Wenceslas de Luxembourg, roi de Bohême et empereur des Romains. Quand il a dix ans, on dresse le contrat de son mariage avec Isabelle de France, jeune fille et veuve du roi d'Angleterre, Richard II : mariage qui fut célébré en grand apparat, à Compiègne, le 29 juin 1406.

1. Bibl. nat., ms. lat. 9684.

Charles était auprès de sa mère, à Château-Thierry, quand elle apprit que son mari avait été assassiné dans la rue Vieille-du-Temple tandis qu'il sortait de chez la reine, accouchée en sa maison de Barbette, le 23 novembre 1407. Des sicaires, payés par Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne, avaient lardé de coups, cruellement, le corps du prince charmant dont la puissance grandissante gênait cet autre ambitieux qui aspirait à gouverner le roi fou. Ainsi dans la forêt de la vie, derrière les arbres aux fruits d'or, surgit la mort brandissant sa flèche. L'Italienne instruit ses enfants de leur malheur par ses cris et ses larmes; elle fait conduire dans la forteresse de Blois ses fils, retenant près d'elle son dernier né et la femme de Charles, madame Isabelle. Elle donne à son aîné pour conseiller et chambellan, messire Sauvage de Villiers. Charles, qui venait d'avoir treize ans, demeure plus étonné que triste de la mort de son père. Il n'est encore qu'un enfant. Il chevauche, insoucieux, à travers son duché et il fait son entrée à Orléans.

Pendant ce temps, Valentine accourt à Paris, se jette aux pieds du roi, réclame justice pour la veuve et les orphelins. Elle crie vengeance contre Bourgogne, traître comme Judas et félon aux princes de la fleur de lis. Elle prend en mains l'administration des biens de ses enfants, fait mettre Blois en défense. A Paris, un maître en théologie et Normand expose la justification du duc de Bourgogne qui a fait tuer un tyran; il dénonce le « criminel d'Orléans » qui, au surplus, usait de pratiques nécromanciennes, d'un anneau enchanté pour soumettre à ses caprices toutes les femmes.

A Blois, Charles s'exerce aux armes. Valentine réunit de l'argent, liquide la succession obérée de son mari, noue une alliance avec le duc de Bretagne; et Charles, de sa main d'écolier, signe la promesse de tenir les engagements de sa « tres redoubtee dame et mere ». C'est la première apostille que nous possédions de lui, la première de ces signatures qu'il donnera sur des actes officiels, et qui tant de fois le lassèrent.



Le 9 septembre 1408, tout vêtu de noir, Charles va faire sa révérence au roi en l'hôtel Saint-Pol, demander vengeance de la mort de son père, réclamant, non sans éloquence, la justice due à l'homme le plus pauvre du royaume. Mais Jean-sans-Peur est vainqueur des Liégeois. Les Parisiens se montrent inquiets et madame Valentine meurt de courroux et de deuil à Blois, le 6 novembre 1408, à l'âge de trente-huit ans, adjurant ses enfants de poursuivre sa vengeance, donnant le plus confiant et le plus amoureux des regards au petit bâtard d'Orléans, ce Jean qu'elle disait lui avoir été volé et « qu'il n'y avait à peine des enfants qui fût si bien taillé de venger la mort de son père, qu'il était ». Son instinct de mère n'avait pas trompé Valentine. Et c'est vrai qu'entre tous, ce bâtard était l'homme d'action et l'espoir de la maisonnée. Valentine avait jeté à pleines mains l'argent pour trouver des vengeurs, porté dramatiquement le deuil de son époux, en clairs symboles sur ses devises et ses bijoux, la chantepleur ou arrosoir distillant des larmes; et elle allait répétant que « rien ne lui estoit plus, et plus ne lui estoit rien ».

Le jeune Charles fut émancipé par lettre du roi, le 10 décembre 1408, à l'âge de quatorze ans, et reconnu propre à gouverner ses terres et seigneuries. C'était un bien jeune homme, et fort peu préparé à soutenir la lourde querelle de sa famille. Il fit toutefois défendre Blois, inventorier la vaiselle d'or et d'argent, les livres de sa mère; et il épousa effectivement sa jeune épouse, un peu plus âgée que lui tout de même. Le roi le réconcilie à Chartres avec monseigneur de Bourgogne : « Que chacun de vous pardonne, comme moi-même je pardonne à tous »; l'enfant et le meurtrier échangent le baiser de paix. C'était la « paix fourrée » de trahison. Puis madame Isabelle devint grosse et elle devait mourir à Blois au temps de sa purification. Et Charles envoyait chercher une nourrice pour sa petite fille.

Ce que le jeune prince n'eût pas su faire, un homme terrible et batailleur le fit à sa place : Bernard, comte d'Ar-

magnac, le rude connétable. Une alliance est signée entre les maisons d'Armagnac et d'Orléans ; et Charles réunit troupes et partisans. Comme il n'est pas de bonne alliance sans traité de mariage, Charles épousera la fille du connétable, mademoiselle Bonne d'Armagnac. A Riom, dans le beau château du vieux duc de Berry, Charles, qui a seize ans, rencontre sa fiancée de onze ans ; il lui offre un tableau d'or représentant Notre-Dame (1410).

Les bandes méridionales se rassemblent, et Charles va se mettre à leur tête, avec son harnois neuf. Des manifestes sont adressés aux bonnes villes : on y dénonce l'indigne état du roi ; on y affirme la justice de la cause d'Orléans. Des compagnies de gens d'armes qui portent sur l'épaule un signe de ralliement, des bandes de toile blanche, montent vers Paris, où bientôt le nom d'Armagnac, synonyme de tyran, fut hué par le populaire. Charles engage bijoux et pierreries pour soutenir l'entretien des compagnies ; il se livre aux prêteurs, aux usuriers lombards. Il poursuit, en même temps qu'une cause très juste, plus juste encore au sens féodal, la vengeance du crime qui l'a fait orphelin. Jean-sans-Peur reçoit avec mépris les cartels injurieux du duc d'Orléans ; il soulève en sa faveur les bouchers de Paris, enrôle les Anglais d'Arundel qui porteront l'enseigne de Bourgogne, la croix de saint André avec la fleur de lis. On les nommera les « écorcheurs » et ils sauront mériter leur sobriquet sanglant.

Et pendant dix années, ce ne seront que marches et contre-marches vers Orléans, dans le Valois, vers Paris que Jean-sans-Peur occupera, tout cela au grand dam des religieux et des pauvres campagnards. Les princes d'Orléans seront déclarés ennemis publics. Le duc de Bourgogne saura rallier à sa cause le roi de France. Comme l'avait fait le duc de Bourgogne, Charles d'Orléans demandera des secours aux Anglais. Une paix, de quelques mois, interrompt ce pillage général. Un mouvement révolutionnaire soulève Paris, se déchaîne

contre le roi lui-même, met la ville à feu et à sang. Un mouvement de réaction y ramène le roi et les princes. Charles d'Orléans fait son entrée dans la capitale, quitte sa robe noire pour celle des bandés, se montre aux côtés du dauphin, vêtu de de soie, obtient la condamnation des propositions par lesquelles maître Jean Petit, ce théologien colérique, avait tenté de justifier, six ans auparavant, l'assassinat de son père (1414). Et Jean-sans-Peur voit Compiègne, puis Soissons assiégés ; et Charles le poursuit jusque près d'Arras. Battu et humilié, Jean-sans-Peur doit à son tour jurer d'observer la paix. Charles fait célébrer à Notre-Dame de Paris le service solennel pour le repos de l'âme de son père. Cette année là, il porte de somptueuses robes brodées d'argent sur lesquelles le dit d'une chanson était brodé de perles : *Madame, je suis plus joyeux*.

Depuis si longtemps vêtu de noir, Charles d'Orléans prenait plaisir à se montrer dans cette parure étrange, amoureuse et puérile. De musique et de poésie il se vêtait, précieusement, sur ses vingt ans.

\*  
\* \*

Ce n'est jamais sans danger qu'on appelle l'étranger chez soi pour soutenir une querelle, si juste soit-elle. Les bandes anglaises avaient appris le chemin de notre pays. Divisée par les factions, la France était une proie trop facile et trop belle pour ne pas tenter un souverain qui, à défaut d'arguments certains sur la légitimité de ses prétentions, trouva des arguments nouveaux dans notre propre faiblesse et surtout dans la forte organisation militaire qu'il venait d'imposer à son pays.

Ce fut au demeurant un bon Anglais que le roi Henry V, un homme résolu, dur, implacable, dévot, dissimulé certes, mais qui exerça son office de roi, gravement, comme le prêtre son sacerdoce. Il avait observé les révolutions de France. Il gagne du temps, se prépare, fait alliance secrète avec le duc



de Bourgogne, se démasque tout à coup, réclamant pour lui une partie de la couronne de France, l'exécution des clauses du traité de Brétigny, et d'autres choses encore.

Charles d'Orléans passe l'hiver de l'année 1415 à Paris, insoucieux ; il fait des cadeaux, achète des bijoux, héberge des Anglais, prend part à des joutes. Le roi anglais, lui, rassemble ses forces, rend le Tout-Puissant témoin de ses intentions pacifiques. Le 11 août, sur son grand vaisseau, la *Trinité Royale*, il prend la mer et débarque à l'embouchure de la Seine avec une forte troupe de gens d'armes, mineurs et canonniers, parfaitement en main et équipés.

Certes, Charles d'Orléans, qui venait de recevoir le dauphin, brûle d'aller le rejoindre en Normandie, aux premières escarmouches. Il achète une belle armure milanaise d'acier, un cheval de bataille. Il n'est pas autorisé à rejoindre, tout d'abord, les troupes royales. En octobre, il retrouve la grosse armée de France où l'on était trop nombreux, et qui aurait suffi, disait-on, pour anéantir plusieurs nations barbares ; on y voyait tout ce que la chevalerie comptait d'illustre.

L'affaire débute mal pour les Anglais. Les colonnes ennemies cherchent à gagner Calais en longeant les côtes du pays de Caux. Les ponts sont coupés partout. Les fantassins anglais portent tous un gros bâton, campent dans les champs, assez désemparés, à ce qu'il semble, et usés par la route. Les Français les suivent sur leurs flancs ; et parmi eux se trouve le jeune Charles qui, avec son cousin de Bourbon et le connétable, adresse au roi anglais un cartel chevaleresque : qu'il dise la place où l'on pourra se rencontrer et l'heure. Henry V, très froid, déclare qu'il marche vers son royaume d'Angleterre à travers les champs. Il fait revêtir la cotte d'armes à ses gens et prendre aux archers leur bâton aiguisé aux deux bouts. Le 25 octobre, l'armée anglaise campait dans le voisinage d'Azincourt, parmi les jardins et les vergers coupés de haies. L'immense ost des Français leur barrait la route dans une sorte de jachère où l'on enfonçait jusqu'aux

chevilles. Charles d'Orléans est fait chevalier ; il se tient dans la première bataille, celle-là que chaque chef revendique de conduire. La pluie tombait ; les Anglais, couverts par les archers, sont déployés. Il faut vaincre ou mourir. Les Anglais attaquent en poussant de grands cris et font voler d'innombrables flèches sur la cavalerie française enlisée. La première bataille charge en colonne, s'écrase, se fait démonter par les fantassins anglais qui frappent les chevaliers bardés de fer comme le forgeron sur l'enclume. Et quand les archers déchaussèrent les morts qu'ils dépouillaient, ils trouvèrent à côté d'eux un chevalier de vingt ans et un poète, Charles d'Orléans.

C'était là une bonne prise. Charles d'Orléans suivit les vainqueurs. A une halte, sur le chemin de Calais, comme il ne voulait ni boire ni manger pour la grande tristesse qu'il avait au cœur, le roi Henry lui dit : « Beau cousin, comment vous va ? » Et le duc d'Orléans lui répondit, comme celui qui pense à autre chose : « Bien, monseigneur. » Le roi Henry insista : « D'où vient que vous ne voulez ni boire ni manger ? » Et Charles de répondre qu'à la vérité il jeûnait. Sur quoi le roi d'Angleterre lui dit gravement : « Beau cousin, faites bonne chère. Je reconnais que Dieu m'a donné la grâce d'avoir eu la victoire sur les Français, non pas que je la vaille ; mais je crois certainement que Dieu a voulu les punir. Et s'il est vraie ce que j'en ai ouï dire, ce n'est merveille. Car on dit que onques plus grand désordre de voluptés, de péchés et de mauvais vices ne fut vu, comme ceux qui règnent en France aujourd'hui. C'est pitié de l'ouïr recorder et horreur aux écoutants. Et si Dieu en est courroucé, ce n'est pas merveille, et nul ne s'en doit ébahir. »

Le 9 novembre, à Calais, Charles d'Orléans fit distribuer à ses pages quelque argent pour rentrer chez eux. A la mi-novembre, il partait avec les princes captifs sur la nef royale et passait le détroit par une mer démontée. Il débarqua à Douvres, le 15, et suivit à Londres le roi dans son triomphe,

qui fut une magnifique procession à travers la ville, au milieu des chants du clergé, des représentations de mystères et d'allégories, parmi les vivats de tout un peuple.

\*  
\* \*

Charles d'Orléans séjourna d'abord à Londres, puis à Windsor. Il allait et venait, surveillé toutefois, fréquentant les chevaliers captifs et son frère, Jean d'Angoulême, plègue d'une dette envers le duc de Clarence depuis l'année 1417. Charles recevait de ses États des secours en nature et en argent, quelques robes, des chaperons, des vêtements, des garnitures de lit, du linge et des objets de toilette, un miroir, des petites douceurs, des gâteaux et des confitures. Il voyait venir, de temps à autre, des secrétaires, des conseillers, des religieux de passage ; et il lia amitié avec un lombard, Jean Vittori, qui lui faisait des avances d'argent. Mais le roi Henry entendait se servir des princes prisonniers pour faire reconnaître son droit, « clair et indubitable », à la couronne de France. Ces négociations ne donnant pas de résultat, en 1417, le roi Henry donnait l'ordre de transporter Charles au château de Pontefract, au nord du comté d'York, la forteresse où Richard II était mort mystérieusement. Charles vivait avec un seul serviteur, sous la garde de Robert Waterton ; il demandait de faire vendre une partie de ses biens comme hypothèque de la rançon de son frère. Le meurtre du duc de Bourgogne à Montereau qui jetait d'une façon plus étroite les Bourguignons dans l'alliance anglaise, l'occupation de France qui retenait le roi Henry loin de son pays et lui faisait craindre un soulèvement de l'Écosse, devaient amener, pour Charles, une surveillance plus rigoureuse encore. Le duc d'Orléans était beau parleur. Il fallait craindre qu'il n'intriguât ; et le roi Henry, qui le tenait pour un homme dangereux, défendait qu'il allât dans la maison de Waterton, ordonnait qu'il fût gardé rigoureusement au château. « Il

vaut mieux, disait-il, qu'il manque son plaisir. » Charles réclamait aux siens, à ses bonnes villes, de l'argent, toujours de l'argent, qu'il assurait n'être pas dépensé en folies. A la femme de Robert, toutefois, il faisait cadeau d'un beau gobelet d'or; et il offrait deux colliers d'argent aux enfants de cette dame. En 1420, la situation du duc d'Orléans était comme désespérée. Le roi Henry devait poursuivre Charles au delà de sa mort (1422), puisqu'il recommandait dans son testament qu'on ne le délivrât pas avant que son fils eût l'âge de la majorité : le jeune Henry VI n'avait pas un an ! En ce temps-là les Anglais occupaient une grande partie du domaine de Charles d'Orléans en France; et Charles demeurait au secret, très rigoureusement, se cachant pour écrire quelques lettres politiques dont la divulgation aurait pu entraîner sa mort<sup>1</sup>.

On le retrouve au château de Fotheringay en Northampton (1422), à Bolingbroke où il séjourna en 1423, parfois à Londres où Thomas Combworth, chevalier, assurait sa garde. A partir de 1424, le conseil anglais décida que le duc d'Orléans vivrait à ses frais, et non plus à ceux du roi : Charles fut l'hôte de ceux qui sollicitèrent sa garde, mesure qui dut amener un adoucissement pour lui.

Ses domaines étaient ruinés; Charles songeait à les engager. Il empruntait à tout le monde, et jusqu'à un Anglais, Herlph. Il donnait l'ordre de vendre ses collections, ses tapisseries, ses livres. Et cet ensemble précieux ne fut sauvé que parce que les Anglais marchaient sur Orléans et qu'un dévoué serviteur abrita le tout à La Rochelle. Malheurs que connaissait bien le bon peuple de France dont la piété a été exprimée, de façon si touchante, par Jeanne d'Arc qui, volontiers, serait morte pour aller quérir le duc d'Orléans en Angleterre: car elle l'aimait mieux qu'elle-même ! Mais Charles n'attendait sa délivrance que de négociations pacifiques.

1. J'ai publié en fac-similé un de ces rouleaux (*La Librairie de Charles d'Orléans*, album, pl. III.)

Les personnes qui assurèrent en ce temps-là sa garde furent John Cornwall, chevalier, seigneur de Fanhope, capitaine anglais qui avait fait la guerre en France où il avait perdu son fils unique. Charles demeura dans sa maison de Londres et dans son château d'Amphill en Bedford. En 1432, le comte Suffolk sollicita et obtint du conseil sa garde.

William Pole, comte Suffolk, était un capitaine renommé, descendant de marchands; lui-même avait été fait prisonnier à Jargeau, en 1429, avec son frère, et il y avait eu un autre frère tué. John Pole avait été renvoyé sur parole par le bâtard d'Orléans, ce que William n'oublia jamais. Ce guerrier, devenu un homme pacifique, était cultivé et bon; il avait épousé la petite-fille du grand poète Chaucer. Il vivait largement sur ses domaines. On aimait les livres et la poésie dans sa maison. William savait très bien le français et il avait écrit des vers dans cette langue durant sa captivité en France; comme tout seigneur poète il se lamentait des maux que fait souffrir Amour. William Suffolk était un homme tout à fait capable de comprendre Charles d'Orléans, qui vécut surtout à Wingfield, ces années-là. La situation politique et militaire avait d'ailleurs changé. Les Anglais subissaient des revers en France. Un tout jeune enfant était sur le trône d'Angleterre. On songeait bien plus à négocier qu'à combattre. On aspirait surtout à la paix. On pensait utiliser les princes de France pour la faire naître. C'est ainsi qu'en 1433, le duc d'Orléans fut mené à Douvres, prêt à passer en France, à Calais, où se tenaient le régent Bedford et les membres du conseil anglais. Charles ne fit qu'entrevoir les dunes basses de France. Mais l'introuvable paix, recherchée aussi par le duc de Bourgogne, on ne sut la rencontrer. Le dauphin de France était entre les mains des gens de guerre, d'enfants perdus, d'étrangers qui vivaient du produit des opérations; ils s'étaient pris de la folie de lui rendre son royaume tout entier, et son honneur. Aussi Charles d'Orléans se montra fort désappointé quand vinrent le trouver



secrètement, à Londres, en l'hôtel de Suffolk, les ambassadeurs de Bourgogne. Malgré un appréciable changement dans sa situation, le prisonnier demeurait un pion que l'on poussait. Il ignorait presque tout ce qui se passait en France. Nous conservons le dialogue qui s'échangea ce soir-là. Charles s'inquiétait de la santé du duc de Bourgogne, son seul espoir (il s'agissait du fils de l'homme qui avait assassiné son père!).

— Le corps est en bon point : mais quelle déplaisance d'user le meilleur de mon âge prisonnier !

Il attestait, en présence de Suffolk, le grand désir qu'il avait de voir arriver la paix entre les deux royaumes ; il affirmait la volonté qu'il avait de s'y employer. « Je suis comme une épée dans une huche : on ne peut s'en aider à moins de la sortir. » Il n'était pas cause des malheurs du pauvre peuple de France.

Les Anglais présents ne comprenaient pas. Mais Charles n'osait pas dire toute sa pensée devant eux. C'est pourquoi il envoya en secret son gardien, Jennin Cauvel, barbier de Suffolk, aux ambassadeurs bourguignons. Et il leur déclara tout le bien que monseigneur d'Orléans disait de son cousin de Bourgogne. Son imagination travaillait. Déjà Charles se voyait l'arbitre de la paix, l'imposant même à celui qu'il appelait, comme un bon Anglais, « le dauphin ». Aux Anglais, Charles aurait même au besoin livré son apanage, et aussi de bonnes villes qui n'en faisaient pas partie. Il promettait au roi Henry de tenir des terres en Angleterre, de le servir à main armée contre le dauphin si ce dernier n'acceptait pas les conditions de paix. Il consentait à tout si on voulait bien le conduire à Calais.

Était-il sincère ? c'est peu croyable. Mais Charles haïssait la victoire française. Et de cela on ne saurait douter. Toute paix lui semblait bonne, même celle qui eût assuré le trône de France au roi d'Angleterre (1420) :

Car quant a moy, sachiez que sans mentir,  
Je sens mon cueur renouveler de joye,  
En esperant le bon temps a venir,  
Par bonne paix que brief Dieu nous envoie!

En 1433, de Douvres, Charles contemplait la terre de France et il maudissait la guerre, une fois de plus :

Paix est tresor qu'on ne peut trop loer.  
Je hé guerre, point ne la doy prisier;  
Destourbé m'a long temps, soit tort ou droit,  
De vuoir France que mon cueur amer doit.

C'est vrai qu'il se sentait vieux, alourdi, accablé par un insupportable spleen. Ennui, tristesse étaient les mots qui revenaient le plus souvent dans sa bouche. Sous le climat assez déprimant de l'Angleterre, Charles songeait à la douce France du blé, du vin, des fruits savoureux, des forêts, des claires rivières, des grosses villes bien peuplées et closes de murailles, enrichies de reliques des saints du paradis. Les seigneurs de France prisonniers languissaient communément en Angleterre et tous aspiraient à respirer l'air de leur nation. Charles se sentait « moisi »; il se donnait comme un fruit d'hiver, sans tendresse; il se représentait tout « enroillié de nonchaloir ».

Bien plus tard, lors du jugement de son gendre d'Alençon, en 1458, il le dira : « Car j'ay congnoissance par moi mesme que en ma prison en Angleterre, pour les ennuis, desplaisances et dangiers en quoi je me trouvoye, j'ai maintes fois souhaidié que j'eusse esté mort a la bataille ou je fuz pris pour estre hors des paines ou j'estoye ».

Ce n'est pas la première fois que l'on note chez un prisonnier la dépression morale qui le porte à adopter les pensées du vainqueur. Charles reprenait pour son compte les causes que Henry V lui avait données de la défaite de son pays sur la route de Calais. Il évoquait la France de jadis, très chrétienne et libre, les preux, saint Louis, les fleurs de lis et

l'oriflamme, Reims et Saint-Denis. La défaite de la France avait été causée par son orgueil, par sa gloutonnerie, par paresse, convoitise et luxure : il lui conseillait donc de s'amender :

Dieu a les braz ouvers pour t'acoler,  
Prest d'oublier ta vie pecheresse...

Charles s'était anglicisé. Il savait, d'ailleurs, assez bien l'anglais, comme son frère Jean d'Angoulême; et il s'intéressait aux poésies écrites dans cette langue. Il était parfaitement au courant de la loi et de la coutume de cette nation, au dire de Gloucester. Comment en serait-il autrement, comblé qu'il était des dons d'une oreille très juste, lui qui était si rapide à comprendre toutes choses? Et Charles vivait toujours en la compagnie de petites gens d'Angleterre, de son barbier, de religieux confesseurs.

\*  
\* \*

Charles d'Orléans trouva sa consolation dans la lecture de livres que ses serviteurs lui apportaient : des Heures, un Boccace, la Politique d'Aristote, la Conquête de Jérusalem, une Physique, un livre de Méditations. Il acheta en Angleterre les Éthiques de Nicole Oresme, des Vies de saints. Parmi les livres qu'il rapporta de son exil, on remarque des bibles, des psautiers, des missels, des bréviaires, des légendes de saints, des Sommes, un Saint Augustin. « Livres précieux et dévots », au dire d'un contemporain. Un dominicain de Blois, Nicolas Bochier, son confesseur, lui adressa même un Manuel de confession. Charles priait volontiers; et, pour passer le temps, comme c'était la coutume des prisonniers, il transcrivit des cantiques et des oraisons. De telles lectures, si graves, semblent plutôt celles d'un chanoine que celles d'un prince français sur la trentaine.

Mais, surtout, comme elle le fut pour de nombreux prison-



niers en ce temps-là, la poésie devint son habituel passe-temps :

De balader j'ai beau loisir,  
Autres deduiz me sont cassez...

Charles s'amusa, comme un enfant, au jeu de ses pensées, qui étaient subtiles et jolies. Il leur donnait corps et figure, plus encore que la mode de son temps l'exigeait. Ainsi, dans sa solitude, il vécut en compagnie de Deuil, de Tristesse, d'Espérance, de Liesse, d'Ennui, de Désir, de Mélancolie et d'Amour. Sans qu'il s'en doutât, de sa douleur il avait fait ce livre qu'il nous dit enluminé de ses propres larmes. De fraîches ballades, de douces chansons, de touchantes complaints, il avait orné sa vie monotone.

Ce n'était pas la première fois, certes, que Charles s'exerçait à la poésie. Il avait toujours été plein de faconde, d'invention, de doux langage ; il avait grandi au milieu des poètes et des gentilshommes lettrés et amateurs. Dans la maison de son père, il avait pu rencontrer Froissart, Christine de Pisan, Boucicaut, Eustache Deschamps.

L'année qui précéda sa captivité, dans un des rares moments de bonheur que lui laissa la guerre, Charles rimait pour sa dame, sans doute madame Bonned'Armagnac, sa seconde femme. Car il fallait, en ce temps-là, être amoureux pour ressembler aux preux : et il n'est de parfait amoureux qu'un poète... Les gentilshommes récitaient volontiers, dans les cercles où l'on s'amusait, où l'on dansait, les chansons et les rondeaux qu'ils avaient composés pour la dame dont ils portaient la devise jusque sur leur vêtement. C'était l'amour à la mode ; et la poésie n'était rien de plus que ce passe-temps mondain.

Comme beaucoup d'autres, avec un sentiment plus vif, des dons plus éclatants, Charles d'Orléans écrivait de fraîches ballades, des chansons juvéniles en l'honneur d'une dame qu'il nomma « Beauté ».

C'était une jeune femme, avec de beaux yeux, au parler

doux et gracieux, bonne, qui chantait et dansait admirablement. Qu'il faisait bon la regarder :

C'est paradis que de sa compagnie !

Charles sait que cette dame doit passer la mer ; il reçoit d'elle des présents, échange avec elle des poésies, l'attend fidèlement. Un jour, Charles apprend qu'elle est malade et, peu après, qu'elle est morte. Il célèbre, magnifiquement, ses obsèques dans ce « moustier amoureux » qui était son cœur, évoquant, à son propos, les dames du temps jadis, Criséis, Yseult, Hélène. Il éprouvait que toute une partie de sa vie avait fini avec cette dame. Age, un homme sentencieux, lui apparaissait et lui conseillait de renoncer aux amours : et Charles se dirigeait vers le « manoir de Nonchaloir » (novembre 1437).

Quelle était cette femme tant aimée ? Était-ce son épouse, madame Bonne d'Armagnac, ou bien une maîtresse qu'il aurait eue en France ou en Angleterre ? Charles, suivant en cela la coutume des troubadours, ne voulut la nommer à personne, pas même au duc de Bourbon quand il passa en France. Il n'est donc pas facile de le dire : car, dans sa prison, Charles semble autant le prisonnier d'Amour que celui des Anglais. A coup sûr, il ne s'agit pas d'un symbole, d'une créature idéale, ni surtout de la France personnifiée, comme on a osé l'écrire. La suite des ballades semble même indiquer qu'il s'agit tout simplement de sa jeune épouse, madame Bonne, née en 1399, pour laquelle Charles avait rimé en 1414, et qui, après 1415, s'était retirée près de sa sainte mère, à Castelnau-de-Montmirail, non loin de Rodez. Nous savons que Bonne mourut entre 1430 et 1435. C'est d'ailleurs ce que semblent indiquer une foi jurée pour la vie, ces mains assemblées, une correspondance échangée, l'annonce de sa venue dont les résultats devaient être importants pour lui, le titre de princesse que Charles lui donne, et peut-être aussi la qualification de « bonne » qui n'est pas sans doute multipliée sans dessein.

Bonne d'Armagnac aimait les livres. Sa mère lui laissa par testament son *Roman du Pelerin*; et elle tenait particulièrement à un exemplaire de Pétrarque.

Ainsi nous apparaît cette jeune dame, pieuse et lettrée, figure de princesse lointaine sur le fond d'or de son couvent méridional. La maison d'Armagnac envoyait d'ailleurs, de temps à autre, au prisonnier des sommes qui lui revenaient sur la dot de sa femme (1426); et il fut même question dans les États tenus à Rodez de contribuer à la rançon du duc d'Orléans. En 1430, il est encore parlé du paiement de la dot de la duchesse. Voilà, sans doute,

la vraie histoire de douleur  
de larmes toute enluminée.

Mais ce n'est pas la seule dame (la suite de certaines chansons le donne à penser) que Charles ait célébrée en Angleterre. Car il est question de certains baisers donnés « privecment », dérobés malgré « Danger », d'un compte de baisers donnés et dus :

Vostre bouche dit baisiez moi,  
Se m'est avis, quant la regarde...

Ce Danger qui fait l'espion, le souhait d'être logé entre les bras de son amie, tout cela ne saurait convenir à madame Bonne, la princesse lointaine du poète. Il doit s'agir d'une Anglaise, peut-être de la femme de Waterton à qui Charles faisait des présents, peut-être aussi d'une dame d'un rang plus élevé de l'entourage de Suffolk, peut-être même de sa propre femme, Alice, la petite-fille du poète Chaucer. Des chansons en anglais, insérées dans la suite de ses compositions, et qui peuvent être de notre poète, donnent lieu de le croire; et surtout deux chansons en français, que nous ne retrouvons dans aucun autre manuscrit de Charles d'Orléans, et qui sont conservées dans un manuscrit de Londres, parmi des pièces de Chaucer et de Lydgate<sup>1</sup>.

1. British Museum, ms. Harley, 7333, fol. 36.

Mais pourquoi vouloir absolument préciser ce que le duc d'Orléans n'a pas voulu nous dire, suivant la théorie des *Lois d'amour*? En l'absence d'un témoignage précis, qui manquera sans doute toujours, craignons de calomnier une dame de la « joyeuse Angleterre ».

\*  
\* \*

Entre 1435 et 1441, les négociations laborieuses des Pères du Concile se poursuivaient en vue d'établir la paix tant désirée entre les deux royaumes. Parmi les apôtres les plus zélés de cette bienfaisante paix se distinguait un saint homme, Amédée, duc de Savoie. On songeait à une alliance entre Jean d'Angoulême et la fille d'Amédée, Marguerite, vers 1435. Mais Charles entendait, avec la paix, épouser également la fille du duc pacifique. Suffolk, comme un second roi, menait à deux mains Français et Anglais « en couple ». Charles d'Orléans suivit les plénipotentiaires anglais à Calais. La paix générale échoue; mais une paix particulière se fit entre Charles VII et Philippe le Bon. Elle eut le don d'exaspérer les Anglais, et surtout Gloucester qui, délivré de la tutelle de Bedford, soulevait à ce propos une agitation nationale.

Les Anglais ne connaissaient plus que des échecs; ils étaient absolument ruinés par la guerre. Bon gré, mal gré, ils devaient donc être amenés à traiter. Il s'agissait, une fois de plus pour eux, de se servir du duc d'Orléans comme d'un gage. Charles se montra sage et prudent cette fois. Il comprit que sa délivrance ne pouvait plus venir que de l'amitié de Philippe de Bourgogne. De cela il avait une telle certitude qu'en 1437, Charles annonçait déjà en France son retour. La duchesse de Bourgogne, Isabelle de Portugal, de la maison de Lancastre, s'intéressait au duc. En 1439, Charles d'Orléans débarquait à Calais et retrouvait son cher frère, le Bâtard. Il priait pour la paix, distribuait des cadeaux et son ordre du Camail. Une conférence diplomatique se tint à

Gravelines. On processionnait dans les bonnes villes du duc. Il était impatienté de n'avoir aucun rôle dans la conférence et il disait : « Si je n'y viens pas, on ne fera rien d'autre que de donner des coups d'épée dans l'eau. » Isabelle de Bourgogne allait le voir à Melgate. Ils s'embrassèrent. « Seigneur, voulez-vous avoir la paix ? — Certes, et si je devais mourir pour elle. » Mais on n'arrivait toujours pas à se mettre d'accord, et les conditions de la paix paraissaient inacceptables aux délégués des deux nations. Isabelle pleurait de rage ou de douleur, courait d'un camp à l'autre. Le roi Charles n'était pas aussi pressé de traiter et le duc d'Orléans dut repasser la mer.

Il échangea force compliments avec Philippe de Bourgogne, des poésies dans lesquelles il se disait tout bourguignon. Il avait toutefois en son cœur bon espoir. Car Isabelle avait médité un mariage entre Charles d'Orléans et sa nièce, la fille du duc de Clèves. Ainsi Charles entrerait dans la famille de Bourgogne. De retour en Angleterre, Charles d'Orléans faisait arrêter le prix de sa mise en liberté provisoire ; il demandait de l'argent à ses amis et à ses bonnes villes, à la duchesse Isabelle aussi. Il se sentait tout rajeuni malgré ses quarante-cinq ans. Il plaisantait, riait, comme un cynique, de l'amour.

En mai 1440, au conseil privé anglais, on discutait la question de sa délivrance, de la « goode paix » qui devait en résulter entre les deux royaumes. Une campagne ardente fut menée par Gloucester contre la délivrance du duc et contre le cardinal Beaufort. Gloucester vantait les connaissances profondes que Charles d'Orléans avait des choses d'Angleterre, son jugement éclairé, dénonçant « sa nature extrêmement subtile et cauteleuse que les membres du conseil connaissent bien ». Il le désignait comme le futur régent de France.

Il est toujours facile de persuader à une nation malheureuse qu'elle est trahie. Mais le 2 juillet, la convention qui accordait à Charles la liberté était signée. Charles payait de



suite 40.000 nobles ; il s'engageait à en payer 80.000 dans les six mois à venir. A Westminster, dans la cathédrale, Charles jurait, sur les saints évangiles, le pacte ; il leva la main pour prêter serment, non loin des tombes des rois conquérants anglais, non loin des trophées d'Azincourt. Charles d'Orléans prit la mer, le 5 novembre 1440, et il débarqua à Calais avec les ambassadeurs anglais.

Il était resté vingt-cinq ans captif, éloigné de ses amis et parents, exilé du sol natal, « stérilement et sans fruit, de façon à être utile ni à lui-même ni aux autres..., se trouvant appauvri à l'extrême », comme il l'avait écrit au conseil anglais.



Le premier mot que le duc d'Orléans adressa à la duchesse Isabelle en débarquant en France fut précieux et galant ; il le dépeint au vif : « Madame, vu ce que vous avez fait pour ma délivrance, je me rends votre prisonnier. » Et c'est vrai que Charles demeura le prisonnier de la maison de Bourgogne, ce qui était incroyable après la lutte atroce dont il ne devait pas avoir perdu la mémoire. Il embrassa Philippe de Bourgogne en silence, longuement, gagna Saint-Omer où il jura, dans l'église Saint-Bertin, d'observer les clauses du traité d'Arras ; et il prit pour femme Marie de Clèves, fille d'Adolf, de la famille du Chevalier au cygne, au demeurant une très jeune personne de quatorze ans, et pauvre. Lui était « tout gris vieillard » ; mais il ne désirait que ce que voulait la bonne duchesse qui établissait tour à tour les nombreux enfants de Clèves.

Puis Charles reçoit solennellement la Toison d'or et il baille son ordre du Camail à son cousin Philippe. On festoye à Bruges, à Tournai. Les réceptions succèdent aux réceptions, à Cambrai, à Amiens, à Noyon, à Compiègne, à Senlis, à Paris où Charles descend en son hôtel des Tournelles ; et il fait ses dévotions à Notre-Dame. Or les bonnes gens de France,

semblaient tout consolés de la délivrance du duc ; partout on lui rendait des honneurs extraordinaires, tout comme au roi lui-même et au dauphin.

Mais il est un personnage que Charles d'Orléans ne vit pas ; c'est le roi de France, ombrageux de nature, qui ne goûtait guère les façons du duc depuis qu'il était en France, et qui avait à se plaindre du nombre des Bourguignons qui l'accompagnaient, de cette Toison d'or que Charles venait de recevoir ; et le roi se montrait inquiet aussi des bruits qui couraient alors et le représentaient comme le chef d'une ligue des princes de France et de Bourgogne. Charles d'Orléans quitta donc Paris en suspect. Il gagna ses États où il fit une magnifique entrée à Orléans, sur un chariot, au milieu des réjouissances publiques accoutumées : fontaines, estrades, représentations de moralités, processions d'enfants. On lui adressa de belles harangues ; on lui présenta de l'argent et des tapisseries. Puis Charles gagna Blois, la petite ville qui demeura son séjour de prédilection.

Ce fut pour lui un autre exil que de charmants fantômes devaient peupler, succédant aux tristes allégories d'Angleterre. Charles y retrouvait ses livres, ses tapis, ses souvenirs de famille, et son vieux psaltérion dans un étui de bois peint. Il avait près de lui les gens de sa Chambre des comptes, le centre de l'administration de ses domaines. Mais Charles d'Orléans n'y sut pas d'abord goûter le repos, le nonchaloir qui l'enchantera plus tard. Il prenait fort à cœur son rôle d'allié du duc de Bourgogne, la promesse qu'il avait faite aux Anglais d'amener la paix entre les deux royaumes. Il se rendait en Bretagne, fut l'hôte d'Alençon qui, dès ce temps-là, ne craignait pas de renseigner les ennemis, les Anglais, et, il faut dire le mot, qui trahissait son pays. Charles chevauchait à la tête d'une compagnie de cent vingt chevaux, gagnait la Flandre ; on le retrouvait à Nevers, où, sur ses instances, s'ouvrait un congrès pacifique des princes, en 1442.

Le roi Charles VII se gardait : il était très irrité d'entendre répéter que les seigneurs de France cherchaient à convoquer les États. Tout de go, il déclara qu'il marcherait sur eux comme sur ses antiques ennemis, les Anglais. En ce qui concernait le duc d'Orléans, le roi, qui aimait infiniment le Bâtard, ne le prenait pas trop au sérieux. Il préféra l'acheter et il autorisa dans le royaume la levée d'une aide de 168.900 écus d'or en sa faveur. Charles d'Orléans rentra à Blois, renonçant à toute action publique, sauf en ce qui touchait la paix anglaise qui devait amener la délivrance de son frère, Jean d'Angoulême. C'est ainsi qu'en 1444 Charles reçut l'ambassade anglaise que conduisait Suffolk et il rencontra le roi René, fort déçu lui aussi par la vie, au demeurant un bon vivant, qui aimait passionnément les travaux d'art et savait peindre de petits tableaux à la manière des Flamands. Ces « deux bons » échangèrent des poésies et leurs préciosités.

Charles arrivait à la cinquantaine. Aussi, au jour de la Saint-Valentin, où la tradition voulait que l'on choisît une dame de ses pensées pour l'année, il se déclarait trop las pour suivre la coutume :

Nonchaloir, mon medicin,  
M'est venu le pousse taster,  
Qui m'a conseillé reposer,  
Et rendormir sur mon coussin.

Mais en fait c'est Charles d'Orléans qui, au milieu des fêtes les plus brillantes, introduisit à Tours l'ambassade anglaise auprès du roi de France. Elle aboutit à la conclusion d'une trêve; et Suffolk épousa par procuration, au nom de son seigneur et maître, la jeune Marguerite d'Anjou dont le destin devait être si tragique.

Le spectacle des fêtes avait excité la verve de Charles d'Orléans. Il se moquait des modes nouvelles que suivaient alors les jeunes gens, les « gorgias » qui portaient manches déchiquetées et petits souliers à la poulaine. Il se plaignait d'avoir mal été récompensé par Amour. Comme il venait de



faire la trêve avec l'Angleterre jusqu'à Pâques, il déclara prendre abstinence de guerre avec Amour pendant le même temps. A Tours, Charles rencontra Fradet, un bazochien de Bourges, qui se déclara de son sentiment. Et de ce jour ils furent amis.

Charles d'Orléans fait ensuite un tour en Valois, rejoint la cour à Nancy, à Châlons, où madame d'Orléans fut courtisée par Jaquet de Lalaing, un jeune écuyer. Durant ces fêtes, Jean d'Angoulême survint : captif depuis 1412, ce saint homme se produisit pendant un bal au cours d'une basse danse de Bourgogne (1445). Puis Charles d'Orléans rejoint Philippe de Bourgogne à Gand, assiste à l'assemblée solennelle de la Toison d'or ; et il put voir l'huissier du Parlement de Paris, de pauvre mine, qui vint lire dans la glorieuse assemblée l'exploit dressé par ordre du roi Charles VII.

En mai 1447, Charles d'Orléans descendit en Italie, à la tête d'une petite troupe bourguignonne, pour conquérir l'héritage maternel, la ville d'Asti en Piémont. Il s'arrêta en Bourgogne, où il rencontra un jeune écuyer, l'annaliste Olivier de la Marche, qui témoigne que le duc était alors « moult bon rhétoricien et se délectait tant en ses faits comme en faits d'autrui ». Il séjourna aussi chez le roi René, à Avignon, passa le Mont-Cenis ; et il fit son entrée à Asti, sous le dais que portaient des légistes.

Mais Francesco Sforza trouva dans ses talents militaires, et son audace, d'autres droits à faire valoir que ceux de Charles d'Orléans. Ce dernier fit faire par un de ses secrétaires d'Asti, Antonio, un beau livre établissant de façon péremptoire ses droits sur le Milanais. Puis il rentra en France avec les deux frères, Antonio et Nicolo d'Asti, dont l'éloquence et la calligraphie l'avaient charmé. Charles d'Orléans se contenta d'adresser à ses partisans de belles missives en latin cicéronien. Mais il ne sut jamais intéresser le roi de France à sa cause. Entouré d'Italiens et de Provençaux, c'est encore après son ami le duc de Bourgogne que court Charles

d'Orléans, à Chalon où il assiste au pas de la Fontaine des Pleurs (un spectacle qui dut bien le charmer et dont Cervantès se fût fort diverti), enfin à Chauny.

Ce fut son dernier grand voyage. Trahi dans ses espérances, Charles d'Orléans n'aspira plus qu'à goûter le « repos de ses pays » (1451).

C'était là, d'ailleurs, le sentiment général des Français. La paix avec l'Angleterre avait été accueillie avec allégresse. Le citadin pouvait enfin sortir de l'enceinte des murailles de sa ville ; le laboureur, tailler sa vigne et recueillir son blé sans craindre les pilleries des bandes armées. Le pays se relevait rapidement de ses ruines, comme il l'a toujours fait, puisque sa fortune véritable demeure dans la richesse de sa terre. Dans les champs, villageois et villageoises se réjouissaient ; ils dansaient, comme des inspirés, des rondes rustiques. Et les bourgeois nouvellement enrichis, tels à leur comptoir de petits rois, faisaient édifier de délicates demeures.



Cela est tout à fait admirable. Mais c'est non loin de la soixantaine que Charles d'Orléans commença de vivre vraiment, pour son plaisir et pour le nôtre, d'une mystérieuse vie intérieure.

Las des voyages, déçu dans ses entreprises, de petite autorité dans les affaires du royaume, il n'aspire plus qu'au repos dans sa bonne ville de Blois. Charles sourit de ses propres aventures, de tant de travaux demeurés sans profit pour lui ; s'il chevauche maintenant, ce sera surtout dans des contrées imaginaires, en conversant avec son cœur, dans la forêt de « Longue attente ».

Pour les hommes de cette époque, en général immobiles comme les plantes, liés à leur métier, à leurs offices, attachés à leur cité, à leur province, la grande aventure c'est le voyage, le pèlerinage. Tous pèlerinent d'ailleurs vers la

Jérusalem céleste. Louis d'Orléans s'était représenté jadis dans la « forêt de la vie », au milieu des arbres chargés de fruits d'or qu'il portait à ses lèvres d'un mouvement si vif. Mais Charles errait lentement dans les sentiers d'une monotone forêt, cherchant à atteindre la cité de Désir, avec ses chevaux et la suite de ses gens ; immense forêt touffue, moins sinistre que la forêt obscure et sauvage de Dante, mais dont il n'arrivait jamais à gagner l'orée, dans l'attente de Joie et de Bonheur.

En ce temps-là Charles dira qu'il a mis en oubli ballades et chansons. Il écrira surtout de charmants rondeaux, d'une forme parfaite, si simples et remplis de sentiment, d'une tendre ironie, petites pièces où nul poète ne le surpassa en son temps. La poésie, comme elle l'avait été parfois durant les années de la prison, fut sa consolation. Blois devint le « séjour d'honneur », la maison accueillante à tous les rimeurs, et, l'on serait tenté de l'écrire, la cage dorée de tous les oiseaux chanteurs de France.

Quel charmant spectacle offre la petite ville, pleine du bruit des métiers et d'échos, de sons de cloches et de cris, qui dévale jusqu'à la Loire, avec ses moulins et ses pêcheries, et dont la forêt, proche et giboyeuse, forme l'horizon ! Quel souverain régna plus doucement sur une maison ordonnée que le bon duc, qui compte autant d'amis que de serviteurs, Bourguignons, Picards, Italiens ? Ainsi Charles vit au milieu des bourgeois qui administrent ses finances. Il distribue d'ailleurs son ordre du Camail et la noblesse à tous ceux qui les reçoivent avec plaisir et payent ce qui convient. Lui-même vit tout ensemble noblement et modestement, se moquant des modes nouvelles, des jeunes gens qui portent des manches à crevés et des petits souliers étroits à la poulaine. Il demeurera fidèle au noir, aux longues robes fourrées et doublées de velours dont il relâchait la ceinture, car l'embonpoint lui venait. Il portait bonnet violet sous son chaperon. Il se montrait à la fois libéral pour autrui et par-

cimonieux pour lui-même, ses finances et celles de la noblesse en général étant obérées; mais il faisait volontiers l'aumône, attentif aux misères qui l'entouraient. François Villon le nommera le « doux seigneur » et un lettré d'Asti s'écriera : « C'est le meilleur prince qui fut jamais au monde ! » Charles était pieux enfin, aimant les belles prières et les chants de sa chapelle, bien qu'il n'eût rien d'un petit saint et qu'il détestât l'hypocrisie. Sa morale était très simple : « Vivre bien et bonne fin quérir », ce qui n'est pas déjà si facile. Jeux, bonne chère, plaisanteries parfois salées, discours sur des points de casuistique amoureuse, moqueries envers les hypocrites, ceux de l'Amour comme ceux de la Religion, voilà le grand sujet de ses propos. Une divine Nonchalance le conduit.

Il semble, à lire les pièces uniques qu'il composa en ce temps, que nous tournions les pages d'un calendrier précieux, d'un livre d'Heures où l'enlumineur aurait peint, de franches et douces couleurs, les occupations de ses jours, le tableau des âges de la vie. Changement dans l'ordre des saisons, jeux du soleil et de la pluie, les fleurs, le printemps, les plaisirs de l'hiver, tels sont les thèmes habituels de ses compositions. Charles allait s'amuser avec Jean de Saveuses, gouverneur de Blois, dans sa maison de Savonnières; il chassait pour se désennuyer. Mais il faisait aussi « voler son cœur après maintes pensées »; et il lâchait surtout les levriers qui étaient « ses désirs ». Là il philosophait sur la fin de toutes choses avec Briquet, son vieux chien; et, contemplant le jeune Baude, un autre de ses chiens, il soupirait :

Ung vieillard peut pou de choses.

Il composait pour des dames des bouquets galants « de fleurs de m'oubliez mie », qui sont des myosotis, dont le souvenir se retrouve dans les ballades allemandes qui célèbrent le *vergiss mein nicht*. A la Saint-Valentin, c'est la coutume de se lever à l'aurore, de se répandre dans la campagne, de danser, de composer des poésies en l'honneur de « sa valen-

tine », c'est-à-dire de la dame de ses pensées que l'on choisissait ce jour-là pour toute l'année. Mais Charles estimait alors qu'il valait mieux dormir en chambre bien nattée. La tête posée sur son coussin, il excitait, tout au plus, le zèle des jeunes compagnons rimeurs.

Au premier jour de mai, quand Charles entendait les tambourins appeler à la fête, il se réveillait bien : mais c'était pour se rendormir aussitôt. Son plaisir était de faire retour sur lui-même, de construire des châteaux en Espagne, de « manger sa salade ». Au demeurant, Charles était alors frieux ; il redoutait maintenant les chevauchées et il craignait de sortir par le froid. Parfois, il cinglait en bateau, sur la Loire, remontant jusqu'à Orléans. Mais Charles aimait, par-dessus tout, à demeurer chez lui, dans sa douce maison pleine de gens, au milieu des siens, à fureter parmi ses collections, ses bijoux, à toucher ses chapelets étranges, ses instruments de musique, ses jacquets, ses échecs, jeux pour lesquels il avait une véritable passion. Charles jouait aux « tables » avec Gilles des Ormes, qui rimait comme lui. Et surtout il feuilletait ses livres, très nombreux, qu'il aimait à annoter, et que nous possédons encore pour la plupart. D'une main lente, d'une écriture très belle, Charles y écrivait son nom, sa devise, les particularités de leur histoire, en latin ou en français. Ecrits des Pères, ouvrages de droit, livres de médecine, rhéteurs ou poètes de l'Antiquité, Virgile, Horace, Juvénal, chroniques, Romans de la Rose, œuvres de Christine, de Froissart, d'Eustache Deschamps, d'Alain Chartier, Charles lisait tout ce qui lui tombait sous la main. Et les écrits des Pères aussi demeuraient fidèlement dans sa mémoire.

Les poésies qu'il inventait chaque jour, ses scribes les transcrivaient dans le petit volume que nous avons décrit : mais Charles ne dédaignait pas de les relire, de les corriger, de transcrire aussi de sa main ses propres compositions, d'une écriture lente, harmonieuse, très nette, aux capitales élégantes et fleuries, celle d'un humaniste déjà. Charles d'Orléans



était en effet soigneux de sa main, aimait ses écritoirs armoriés. Il écrivit ainsi jusqu'en 1463, époque où il fut accablé par la goutte, où il ne voyait plus très clair. Et Charles lisait la nuit, les lunettes sur son nez, à la lueur de la chandelle piquée sur le chandelier doré qui pouvait se fixer sur un livre, ustensile assez singulier pour être de son invention. Dans son haut retrait, la « chambre de sa pensée », c'est là qu'il nous faut surprendre le bonhomme. L'été on en ferme soigneusement les fenêtres pour la tenir au frais ; et quand vient l'hiver pluvieux, où se lèvent vents et brouillards, les pertuis en sont soigneusement étoupés. Ah ! l'Amour peut bien venir frapper à son huis : le bon duc ne lui ouvrira plus sa porte. D'aspect lourd, mais de physionomie fine, Charles s'est assis devant son comptoir. Il a ouvert devant lui le petit cahier de ses poésies et ajusté ses bésicles :

Or maintenant que deviens vieux,  
Quant je lis ou livre de joye,  
Des lunectes prens pour le mieulx,  
Parquoy la lecture me grossoye...

Il feuillette ses chers petits cahiers, corrige, gratte leur parchemin. Charles pense et rêve. Il sourit :

Dedens mon livre de pensée  
J'ay trouvé escriptvant mon cuer  
La vraye histoire de douleur  
De larmes toute enluminée.

Ainsi le poète avait jadis surpris son cœur et noté son attitude :

Après entrer je le veoye  
En un comptouer qu'il avoit ;  
La deça et dela queroit  
En cherchant plusieurs vieux cayers.

Vieux cahiers de vélin, grosses sommes de théologie, livres vêtus de velours noir, livrets de toutes sortes remplissaient les rayons de l'armoire dans sa librairie. C'est là que, vieil enfant,



Charles composait ses rondeaux nonchalants et qu'il s'amusaît de ses jeunes pensées :

S'ainsi m'esbas ou penser mien  
Et mainte chose faiz escrire  
En mon cueur, pour le faire rire,  
Tout ung est mon fait et le sien.

Oh ! Charles peut bien nous parler de sa « vieille peau », nous dire qu'il n'est plus qu'un vieillard, « sourd et lourd », jamais il n'a tant retenu notre sympathie. Pour ce moment-là, unique de charmante sincérité, il lui est pardonné tant de choses, et les vers un peu trop faciles de sa jeunesse, et le peu de caractère qu'il montra toujours, sa versatilité, son ingratitude pour Jeanne, et aussi son esprit d'intrigue.

\*  
\* \*

Ce que nous savons du reste de sa vie a bien peu de prix, pour nous, auprès de ce moment-là. Nous n'en retiendrons que quelques traits.

C'est ainsi que nous voyons Charles d'Orléans sortir de sa retraite, au mois d'octobre 1458, pour plaider devant la Chambre des pairs, en présence du roi de France, la cause de son gendre, Jean duc d'Alençon, un héros en 1430, compagnon favori de la Pucelle, mais dont l'esprit avait sombré dans l'aigreur, dans les tourments d'un éternel besoin d'argent, dans l'occultisme et le plaisir, et qui était devenu un traître. Charles d'Orléans trouva dans un souvenir de lecture pieuse l'exorde de son allocution qu'il emprunta à saint Bernard : « *Multi multa sciunt et se ipsos nesciunt*, c'est à dire plusieurs congnoissent plusieurs choses et ne se congnoissent pas eulx mesmes ». Parole admirable, que n'aurait pas renié Montaigne ; on est ravi de la trouver dans la bouche de celui qui se connaissait si bien. Elle frappa notre bon duc : « Voilà une petite chandelle », comme il dit, « entre tant de grandes lumières de sens et clergie ». Il parla, avec beaucoup de

cœur et d'éloquence, sur le grand sujet de la pitié, rappelant ses propres malheurs, sa jeunesse misérable dont le souvenir était toujours présent à sa conscience. Et, se tournant vers le roi Charles, il lui dit : « Vous n'êtes que ung homme comme moy, de char et d'os, subgiect aux dangiers, perilz, adversitez, maladies et tribulacions de ce monde. » Cette parole chrétienne est bien belle dans cette noble assemblée où un prince est jugé par ses pairs, dans le grand décor de la justice royale. C'est cela que reconnaissait avoir été le duc d'Orléans, comme il le découvrait dans chacun de nous, dans son roi : un pauvre homme.

Un autre événement, qui est de grande conséquence pour notre histoire littéraire, mérite encore d'être rapporté. Après seize ans d'un mariage stérile, le 19 décembre 1457, Marie de Clèves, qui avait trente-deux ans de moins que son époux, une jeune femme amie du plaisir et des lettres, lui donnait une fille : Marie. Cette jeune personne entra, le 17 juillet 1460, à Orléans et François Villon fut tiré de sa prison et échappa à la mort à l'occasion de la fête.

La rencontre de Charles d'Orléans et de François Villon a été l'objet de beaucoup de compositions littéraires, d'un tour bien convenu ; mais nous ne savons rien de cette entrevue. Tout au plus dirons-nous que ce n'était pas la première fois que maître François séjournait à Blois. En dépit de sa vie mauvaise et secrète, ce jeune homme, habile à mentir et plein de génie, qui était tout à fait à l'aise dans les milieux les plus différents où il passait, avait bien de quoi plaire au « prince élément ». Nous avons tout lieu de croire qu'il eut en communication les cahiers poétiques du prince, qu'il était au courant des plaisanteries de son cercle d'amis, puisqu'une pièce, que nous pouvons restituer à François Villon avec une quasi certitude, nomme le recueil des poésies du duc un « saint livre ». François haussa le ton de sa verve, fit étalage de sa science, de son latin, de toutes ses connaissances mythologiques. Il écrivit, sur le thème de « la fontaine »,

une ballade magnifique dans laquelle il traduisit toutes les contradictions de sa vie et où il se peignit au vif dans ce beau mot : « je riz en pleurs ». Est-ce à lui, ou à quelque autre dévoyé, que pensait le duc d'Orléans quand il écrivit le sentencieux rondeau :

Qui a toutes ses hontes beues,  
Il ne lui chault que l'en lui die...

Au mois de juillet 1461, Charles d'Orléans conduisait, noblement et pieusement, à Paris le corps du roi Charles VII. Puis il rentrait dans ses États, en compagnie du roi Louis XI qui regagnait sa chère Touraine.

Malgré la naissance de deux autres enfants (Louis, né au mois de juin 1462 ; Anne, née en 1464) qui anima son vieux foyer, Charles d'Orléans ne devait plus connaître que des déboires sans nom. Louis XI, qui l'avait tant flatté autrefois, allait être pour lui un ennemi implacable et poursuivre en Italie les projets les plus contraires aux intérêts du duc. Louis se moquait de lui : « Si mon oncle d'Orléans était la moitié aussi sage qu'il s'estime, il serait le plus sage homme de France. » Le pauvre Charles se voyait déjà empoisonné par Francesco Sforza. Alors, contemplant son foyer accru, le roi Louis riait d'un mauvais rire : « Pour empoisonné et vieux qu'il est, il a toujours engrossé sa femme ! » C'est peut-être de ce temps que datent les bruits malveillants qui coururent sur la galanterie de Marie de Clèves, et dont un Italien, Pontanus, put recueillir les échos, avant Brantôme.

Ce qui est assuré, c'est que le roi Louis se réjouissait cyniquement de le voir malade : « Je tiens pour certain que, lui mort, nous aurons Asti, et son fils nous demeurera. »

Comme il rentrait d'une assemblée d'États, tenue à Tours, où les vieilles querelles des princes devaient une fois de plus se faire jour, où ils protestaient au nom de leurs intérêts et des libertés provinciales contre l'absolutisme du monarque, Charles d'Orléans mourut, ou plutôt s'endormit doucement,

à Amboise, sur le chemin de Blois, dans la nuit du 4 au 5 janvier 1465, âgé de soixante-neuf ans. C'est son fils Louis XII, qui devait mériter le plus beau titre que roi ait jamais mérité, celui de Père du Peuple, et réaliser, avant Henri IV, l'union des Français. C'est François I<sup>er</sup>, son petit-neveu, le Père des Lettres et des Arts, qui fit éditer les œuvres de François Villon par Clément Marot. Mais comme dans un héritage on ne se soucie guère des souvenirs de famille, les vers de Charles d'Orléans furent oubliés par ses descendants.

\*  
\* \*

Les vers de Charles d'Orléans sont extrêmement faciles à entendre. Ils sont les fils de ce charmant « Nonchaloir » qui gouvernait sa vie. Les sujets que traite le poète sont toujours très simples ; ce sont, la plupart du temps, des sujets de « pure galanterie », pour employer le langage du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce que nous confie Charles a plus de valeur par la façon enjouée dont il nous parle que par la profondeur, bien que la matière de ses compositions soit toujours tirée de la réalité ou de l'expérience d'une vie pleine de contrastes. Le poète excellera surtout dans ces petites pièces aux formes musicales, chansons et rondeaux, dans ces « petits huitains » où, pour son plaisir et le nôtre, il a serti tant de bijoux et peint de si frais médaillons. Œuvre fardée, artificielle, qui fut extrêmement goûtée de son temps, où elle eut de nombreux imitateurs, et dont le succès se prolongea jusqu'à l'avènement de la Pléiade qui ressuscita chez nous l'art antique et mit la veine italienne à la mode. Elle traduit un sentiment très français, l'ancien esprit courtois, amenuisé suivant la mode nouvelle et gracile de cet âge, qui revivra encore une fois avec les Précieuses du temps de Louis XIII, dans les cercles provinciaux de l'époque de Louis XV, et dont la cour du roi Stanislas, à Nancy, nous offre un exemple typique. Tous les

faiseurs de bouquets à Chloris et à Glycère, les poètes d'almanach, voix musicales et grêles, dont l'écho se reconnaît encore dans les *Fêtes galantes* de Verlaine, peuvent se réclamer de notre poète. Et les fantaisies du Gautier d'*Émaux et Camées* ont leur équivalent dans certaines des pièces de Charles d'Orléans. Charmantes arabesques qui rappellent encore l'art précieux des Orientaux, des poètes persans, Omar ou Firdousi, sur des thèmes de la vie intérieure, enlaçant des motifs empruntés aux scènes de la vie de chaque jour. Dans cette œuvre, si facile en apparence, il y a donc quantité de petits problèmes à élucider, si nous voulons vraiment la pénétrer et la comprendre entièrement.

Il faut d'abord n'être pas trop pressé, admettre avec complaisance l'allure lente et l'extravagant raffinement de son auteur.

Cette œuvre a été l'amusement de ses jours ; ce sont ses jours qu'il nous faut faire renaître. Produite avec une facilité extrême, nous avons toutefois la preuve que cette œuvre a été travaillée. C'est là une chose plaisante et assez naturelle en soi, mais qui surprend chez un prince très « embesogné », très pris par les affaires de son temps : Charles d'Orléans se montra soigneux de ses compositions poétiques, autant que sa nature nonchalante le lui permettait. Ce prince était d'ailleurs tenu par tous pour un parfait « rhétoriqueur » en son temps, ce que nous devons traduire un excellent écrivain. Il accordait ses faveurs à qui lui récitait de bons morceaux ; il estimait tout autant l'œuvre d'autrui que la sienne propre. Hélas ! la plupart de ceux qui sacrifient à la manie du maître tournent un rond comme ils font sa partie de jacquet. Ils ouvrent leur dictionnaire de rimes, qu'en ce temps-là on nommait *Art de seconde rhétorique*. Un Gilles des Ormes a toutefois du talent, et Vaillant est un homme d'esprit. Nommer les lettrés passés à Blois, ce serait faire toute l'histoire poétique du quinzième siècle : Fradet, Clermont, Robertet, Vaillant, Blosseville, Olivier de la Marche, Meschinot, François Villon

y brillèrent tour à tour. Mais ce n'est que chez ce dernier que Charles d'Orléans trouva son maître.

C'est là une des difficultés que nous éprouvons à lire le recueil des poésies de Charles d'Orléans. Il se présente comme une œuvre collective, un livre d'amis, un recueil de pièces de concours et de tournois poétiques. Il faut un véritable effort pour nous retrouver au milieu de ce fatras ; il faut quelque bonne volonté pour lire tant de pièces qui ne sont que des signatures d'album, fleurs séchées dans l'herbier du souvenir. Enfin, nous ne possédons encore aucune édition correcte du poète. Charles écrivait lui-même ou faisait écrire sur le manuscrit qui a servi de type à tous les autres. Mais nombre de compositions, dans les dernières années de sa vie qui furent, comme on l'a dit, plus remplies de recueillement, des jeux divers de ses pensées, furent inscrites dans le haut des pages de son livret, sur des parties de feuillets réservées pour la musique, les siennes comme celles de ses amis. Et Charles les transcrivait parfois de sa main, les corrigeait. Tout cela n'a pas été compris par la suite. Les scribes qui copièrent son propre manuscrit transcrivirent pêle-mêle, dès l'origine, tous ces morceaux ; les éditeurs, qui vinrent après eux, agirent de même. En sorte que les compositions du duc d'Orléans nous apparaissent dans un désordre incroyable. Aujourd'hui, quand je feuillette le manuscrit français 25458 de la Bibliothèque Nationale, il me semble ouvrir, comme après un décès, un tiroir plein de confidences et de vieux papiers.

\*  
\* \*

Ce qui nous frappe tout d'abord chez Charles d'Orléans, c'est le don d'une oreille juste, un sens musical qui ravit, le son d'une langue dont on perçoit jusqu'à l'accent, un peu traînard et paysan, le doux parler du centre de la France qu'un sensible comme Michelet a reconnu de suite<sup>1</sup>.

1. « Mais les Anglais eurent beau faire, il y eut toujours un rayon du soleil de



Or nous savons que Charles d'Orléans fut, dès sa jeunesse, un beau parleur et un bon musicien. Comme sa mère, il jouait de la harpe et il rapporta de l'exil d'Angleterre un livre de chansons notées. C'est un fait que bien des pièces de Charles d'Orléans sont, pour l'harmonie, supérieures à tout ce qui a été écrit dans son temps, qu'elles sont rythmées comme le mouvement égal d'un cœur, mesurées comme une respiration :

J'ay fait l'obseque de ma Dame  
Dedens le moustier amoureux,  
Et le service pour son ame  
A chanté Penser Doloureux;  
Mains sierges de Soupirs Piteux  
Ont esté en son luminaire;  
Aussy j'ay fait la tombe faire  
De Regrez, tous de lermes pains;  
Et tout entour, moult richement,  
Est escript : Cy gist vrayement  
Le tresor de tous biens mondains

Dessus elle gist une lame  
Faicte d'or et de saffirs bleux,  
Car saffir est nommé la jame  
De Loyauté, et l'or eueux;  
Bien lui appartiennent ces deux :  
Car Eur et Loyauté pourtraire  
Voulu, en la tres debonnaire,  
Dieu, qui la fist de ses deux mains  
Et fourma merveilleusement;  
C'estoit, a parler plainement,  
Le tresor de tous biens mondains!...

Ou vieil temps grant renom couroit  
De Criseïde, Yseud, Elaine,  
Et maintes autres qu'on nommoit  
Parfaictes en beaulté haultaine...

Harmonie, sentiment musical, charmante facilité, voilà ce qui distingue tout de suite les compositions de Charles d'Or-

France dans cette tour de Pomfret. Les chansons les plus françaises que nous ayons y furent écrites par Charles d'Orléans, Notre Béranger du quinzième siècle, tenu si longtemps en cage, n'en chanta que mieux. »

léans. Un ton, comme inimitable, de conversation, de politesse charmante, et quelque chose d'ailé aussi qui ne se retrouve guère que dans le vers libre de La Fontaine.

Ce qui les caractérise ensuite, c'est un sentiment très spécial de préciosité qui était la forme même de l'esprit du duc, plus que la mode de son temps, le goût des allégories et des symboles l'exigeaient. Tous les mots que nous avons retenus de sa conversation nous prouvent que, dans sa vie de chaque jour, le duc Charles se montrait aussi raffiné. Là son originalité est grande, plus qu'on ne le soupçonne tout d'abord. Cette manière d'être était vraiment la sienne. Certes, dans ses premières compositions, le poète se montre rempli du souvenir de Machault et de Christine; et il ne craint pas d'emprunter des vers entiers au chevalier savoyard, Otte de Granson, que Chaucer a nommé « la fleur de ceux qui font des vers en France ». Il a pris au *Roman de la Rose* un certain nombre d'allégories. Mais surtout Charles matérialisera les états de son âme, de son esprit. Ces petites entités évolueront dans le monde réel qu'il traverse lui-même. Ainsi, à sa façon, le poète fera œuvre de réaliste.

Charles parlera d'« Espoir » comme d'un charlatan qu'il a pu rencontrer sur sa route, « beau bailleur de paroles ». Un regard allant çà et là lui semble un enfant qui joue aux barres. « Soupir » est l'un de ces mendiants contrefaits, qui sont la plaie de ce temps et qui vagabondent sur les routes en « coquinant »; mais il ne demande que l'aumône de Regard et de Douceur. « Nonchaloir » lui semble ce bon médecin qui guérit les fièvres d'amour, vous tâte le poulx, ordonne emplâtres et tisanes de fleurs. « Mélancolie » est la vieille nourrice qui poursuit les enfants et les hommes avec un bâton ou qui les fouette, verges en main. « Sonci » est l'habile crocheteur qui épouvante en ces jours les villes et qu'il faut faire bannir et fustiger. La nature elle-même est amenuisée suivant cette convention. Le soleil devient un porteur de chandelles. Les arbres, les fleurs, les oiseaux reçoivent

comme des domestiques leur livrée du seigneur Printemps. Et Charles lui-même vit dans la chambre et couche sur le lit de Pensée. Naturellement, si l'on n'admet pas cette convention, tout ce bel esprit, il n'y a plus qu'à se mettre en fureur, comme Alceste.

De tous ces personnages, le plus complet, celui qui ressemble au poète comme un frère, est « Cœur ».

Mon cœur, Penser et moy, nous trois,

dira-t-il, tandis qu'ils contemplaient ces vaisseaux qui cinglaient sur la Loire. Charles lui parlera comme on fait à un confident; il le surprendra furetant parmi ses livres, à son propre comptoir. Comme lui, « Cœur » préside le conseil dans la « Chambre de sa pensée », parcourt les inventaires de ses meubles, ceux-là mêmes que nous possédons encore et que nous pouvons lire aux Archives Nationales. Comme lui, « Cœur » n'a guère été payé de tant de travaux. Avec ce triste et noble compagnon, Charles traversait, désolé, le jardin de sa pensée, un matin de mai où la gelée avait détruit tant de fleurs!

Scènes puériles, mais gracieuses et vivantes, qui animent son livre, semblables à ces fantaisies minuscules qui encadrent les manuscrits contemporains. Elles nous font penser à ces peintures à fresque décorant les maisons de Pompéï où les amours sont de réels forgerons et de véridiques marchands. Elles ressemblent, si l'on veut, à ces minuscules figurines de pâte de Saxe où des enfants joufflus, qui sont des amours, se montrent coiffés du tricorné et portent la moustache des gardes françaises.

Un jour on s'aperçut à Blois que l'eau ne montait plus au puits du château. Charles pense alors à l'installation d'une poulie qui ferait monter plus commodément l'eau. Son imagination travaille à ce propos : cette eau qui se dérobe devient l'image de sa vie (1457). Il écrit le premier vers du débat :

Je meurs de soif auprès de la fontaine...

qui fut suivi de tant d'autres vers...

La vérité, c'est que toute sa vie, de son printemps à son hiver, fut la matière de ses poésies. C'est là une des principales difficultés que nous rencontrons pour entendre une œuvre aussi sincère qu'artificielle, aussi artificielle que sincère. Il faut quelque attention pour retrouver la trame de la vérité sous des arabesques si fleuries. Et quand on voit le tragique shakespearien de la première partie de la vie de Charles d'Orléans, la dureté générale de son temps, tout d'abord ce point de vue nous déconcerte.

Charles est-il le prisonnier des Anglais ou celui d'Amour? A-t-il même souffert des malheurs de sa maison et de son pays? Fut-il le martyr ensanglanté de Vénus, comme le montre Martin le Franc? Tout cela est plus indiqué que précisé. On voit surtout sa propre nature, qui le mène : cette nonchalance, le goût de la quiétude, l'absence d'effort et de raidissement qui caractérisent Charles d'Orléans. Une connaissance plus approfondie de la vie et des sentiments de Charles nous permet cependant de le dire : sous cette allégorie se cache une réalité ; sous cette absence de passion il y a une vraie souffrance ; sous ce fard est un vrai visage d'homme, et sincère.

Cette sincérité, nous la remarquerons davantage encore dans son âge mûr et surtout dans sa vieillesse :

Une povre ame tourmentée  
Ou Purgatoire de Soussy  
Est en mon corps...

En somme, une connaissance sérieuse de la vie du poète est nécessaire pour préciser ce qu'il n'a fait qu'indiquer. Ainsi nous verrons, dans Charles d'Orléans, un homme à la fois très loin et très proche de nous. Dans cet âge de fer, il a chanté quelques très douces modulations. Il a usé de mots

simples, comme polis par l'usage; de rythmes souples, comme dansants. Mais il a traduit aussi, à sa manière, l'inquiétude humaine, dit la vanité de l'action, de l'activité, le charme d'une vie secrète et intérieure. Il a aimé la paix et détesté la guerre. Par là, Charles d'Orléans parcourt les chemins éternels de l'âme. Et c'est pourquoi il retient l'attention de qui cherche à le pénétrer, en dépit de ses puérilités, et parfois de son jeune et frais bavardage : \_

Amoureux ont parolles peintes  
Et langage frais et joly...

Par là il mérite cette sympathie que lui accordait si justement R. L. Stevenson et que ne connaîtront pas toujours certains héros. Un contemporain a même pu dire de ses poésies qu'elles étaient morales : *moralia vite* ! Oui, puisqu'elles furent les filles de ses petites joies, de sa mélancolie, de son ennui, de son expérience, de ses douleurs.

Charles d'Orléans a su enfin, d'une manière très artistique si elle est artificielle, dans de petits médaillons, faire tenir sa propre vie et peindre à nu son cœur. Quand nous lisons ses poésies, il semble que nous tournions les pages enluminées du calendrier d'un livre d'Heures de ce temps, où la vie et les âges sont représentés dans de petites images. Son recueil de poésies, c'est le livre des heures de Charles d'Orléans. Un charmant poète, un être délicat, qui sentait si bien les choses de France, Jean-Marc Bernard, a pu le dire : « Le moindre de ses rondeaux nous donne l'impression d'un petit animal vivant : cela est souple et musclé comme certains corps féminins, « poly, souef, si précieux ».

\*  
\* \*

Il reste à indiquer comment l'œuvre de Charles d'Orléans, qui avait été assez goûtée pour être imitée jusqu'au début du seizième siècle, et plusieurs fois absolument démarquée,

tomba dans le plus profond oubli<sup>1</sup>. C'est qu'elle coïncida, d'une part, avec la période d'engouement pour l'antiquité et pour les modes italiennes de la pré-renaissance, et de l'autre avec un retour offensif de la littérature bourguignonne des rhétoriciens qui fut si fatal à l'esprit de chez nous.

Un exemple bien caractéristique de cette conception des humanistes se rencontre dans la maison même de Charles d'Orléans et mérite à ce titre d'être retenu.

Entre 1450 et 1453, les poésies de Charles d'Orléans vinrent à tomber entre les mains d'un Italien lettré, dévoué à sa cause, Antonio Astesano, plus connu sous le nom de l'Astesano. Ce jeune homme, que le duc venait de ramener d'Italie, dévorait, en ce temps-là, les livres français qu'il rencontrait pour se perfectionner dans la connaissance de notre langue ; il s'enthousiasma pour l'œuvre de son maître. Il admirait l'œuvre juvénile de Charles, la force d'âme qu'il avait montrée en composant dans sa prison d'Angleterre ses charmantes poésies pleines d'esprit et aussi d'expérience de la vie :

In quo sunt multi carmina plena joci,  
In quo præterea moralia plurima vitæ.

L'Astesano dira : « Les vers qu'écrivit Ovide dans la région Pontique m'ont souvent rempli d'étonnement ; maintenant ma surprise tombe en face d'un tel poète, quand je lis les compositions du prince captif. » Nous ne partagerons pas l'ébahissement du Lombard. C'est non seulement parce qu'il savait parfaitement son métier de poète que Charles a droit à notre admiration ; mais c'est aussi parce qu'il a eu une vie pleine d'amertume, de désillusions, qu'il a subi les loisirs cruels de la prison (la liste des poètes prisonniers du quinzième siècle est fort longue) que Charles d'Orléans devint précisément un poète.

Mais le rhétoricien, nourri de Virgile, d'Ovide, de Catulle

1. P. Champion, *Du succès de l'œuvre de Charles d'Orléans*, dans les *Mélanges Picot*, 1913 ; *Remarques sur un recueil de poésies*, dans la *Romania*, 1922.



et d'Horace, a reconnu chez Charles d'Orléans la tradition des élégiaques et des lyriques. D'instinct, l'Italien a senti la beauté, la fleur délicate de l'esprit de France. Seulement il regrettait que le bon Charles d'Orléans n'ait pas connu les règles de l'éloquence classique, tandis que nous nous en félicitons peut-être. « Si, par l'art de rhétorique, il avait appris l'éloquence et entendu, dans son enfance, les nobles chants des poètes, je pense qu'il aurait égalé par la science les poètes et les orateurs de l'antiquité, qu'il les aurait surpassés peut-être, puisque n'ayant lu, dans sa jeunesse, ni un orateur, ni un poète, il composa de telles pièces. » Ici l'Astesan, qui n'était pas renseigné sur les études assez sérieuses de son maître, est gagné par la sympathie qu'il donne à son œuvre. « Je considère pour moi comme un grand honneur de traduire en latin les poésies françaises du duc, un honneur égal à celui acquis par ceux qui firent latins les livres qu'Aristote écrivit en grec, les vers qu'Homère, le prince des poètes, a chantés, et la masse des ouvrages grecs qui furent autrefois traduits par d'autres en latin. »

C'était là une entreprise bien déraisonnable. Messire Antonio s'attaquait à l'inimitable. Tout chez le prince nonchalant résidait dans un mouvement heureux, un esprit facile, une forme parfaite et comme naturelle. Si la traduction de l'Astesan n'est jamais très inexacte, elle n'est jamais plaisante non plus. L'œuvre d'un Charles d'Orléans ne vaut que par les mots, des façons de dire de chez nous. L'Astesan la trahit en voulant l'anoblir et la rendre de portée générale. Son erreur est celle de l'humanisme. Jamais entreprise ne fut plus pédante. Mais elle nous montre que c'était déjà une nécessité de traduire en latin les œuvres composées en langue vulgaire pour les accréditer auprès des lettrés. Il y a quelque chose de puéril et de touchant dans l'effort que fit l'Astesan pour faire passer dans un latin emprunté à Virgile et à Horace la grâce et l'esprit de son maître. Il a eu l'ambition de le révéler au monde entier, supportant malaisément

que la France connût seule le gentil esprit du prince ; et l'Astesan ambitionne de lui donner pour auditoire le cercle du genre humain !

Namque ut se totus terrarum noverit orbis  
Exigit hoc mirum principis ingenium.

Aujourd'hui une telle entreprise fait sourire. Elle n'est plus qu'une calomnie. Charles avait dit gentiment :

Levez ces cuevrechiefs plus hault  
Qui trop cuevrent ces beaulx visages :  
De riens ne servent telz umbrages  
Quant il ne fait hale ne chault...

Entendons le secrétaire italien :

Erigite, o nymphæ, magis hec velamina queso  
Qui pulchros vultus oculuisse solent :  
Nil tales prosunt umbre : exallatio quando  
Nulla nec immensus regnat in ora calor!

Charles avait dit encore :

En regardant vers le pais de France,  
Un jour m'avint, a Dovre sur la mer,  
Qu'il me souvint de la douce plaisance  
Que souloye audit païs trouver...

Ce que messire Antonio traduira :

Littore dum pelagi terris captivus in Anglis  
Essem et Francorum perspicerem patriam,  
Luce voluptatum memor hac sum factus earum  
Quas michi jam pridem patria dicta dabat...

Ces grands mots vagues, qui visent à l'expression du sentiment universel, ces nymphes, ces muses, vont faire fureur parmi la génération suivante, après les guerres d'Italie surtout, quand notre pays sera définitivement conquis par les modes nouvelles, en proie à la plus sombre fureur mythologique. Une fois encore, Melin de Saint-Gelais essayera de rallier les auteurs de petits dizains. « Gentille créature », avait dit

Marot de l'aumônier du roi Henri II ; galant poète qui faisait, « au beau premier jour de mai », présent de cerises aux jeunes filles :

Ne sçay quand l'un a l'autre touche,  
Qu'elle est la cerise ou la bouche,  
Tant sont également vermeilles...

Il n'aimait pas le grand Ronsard, le nouvel Apollon qui commençait de régner au Louvre païen ; il riait, dans sa barbe, de l'éloquence de son confrère. Car Melin commandait l'escadron des petits rimeurs, ceux qui savaient d'un mot pour rire couronner un dizain. Ils vont être emportés dans la victoire hautaine, à certain point regrettable, des italianisants.

Ce même temps connut une autre plaie : l'éloquence, le culte de la phrase pour la phrase (hélas ! nous n'en sommes pas encore délivrés !), des mots qui ne signifient que des mots, la rime rare pour la rime. C'est dans le milieu fastueux des ducs de Bourgogne, dans la plantureuse Flandre, que ce mal prit naissance, à peu près à l'époque de Chastellain qui demeure le meilleur des représentants de la théorie nouvelle. Il contamine Meschinot, Olivier de la Marche, Molinet, Baude, Jean Marot, Lemaire de Belges, Cretin, l'absurde André de La Vigne, s'infiltre de la maison de Bourgogne à la cour des ducs de Bourbon avec les Robertet. Pendant des années la vogue s'attachera à ces déclamateurs, à leurs grosses machines, à leurs figures mythologiques et allégoriques qui amusent un moment, comme on regarde les grandes tapisseries et les meubles bizarres de ce temps. Mais ces rhétoriciens ne nous intéressent plus que par leur verve réaliste, parfois assez bouffonne, qui nous retient un moment ; ils nous arrêtent un instant, comme nous contemplons avec surprise, et parfois avec plaisir, les monuments de cet âge où la fusion de l'art gothique et de l'art romain est heureusement réalisée. Mais, dans l'ensemble, il est difficile de trouver quelque chose de plus odieux que les discours que dame Rhétorique, la nouvelle déesse, inspire à ses disciples.

Il appartenait au dix-huitième siècle français, sinon de remettre en honneur les vers de Charles d'Orléans, du moins de les tirer de l'oubli. On le doit à un homme de goût, l'abbé Sallier, qui les fit connaître par extraits à ses confrères de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, en 1740, avec une appréciation que l'on retrouve chez l'abbé Goujet (1745) et Imbert (1778<sup>1</sup>). Il ne semble pas d'ailleurs que la chose ait fait grand bruit. La Curne de Sainte-Palaye forma le dessein de donner une édition du poète, que la Monnoye avait également fréquenté. C'est un religieux de Grenoble, de l'ordre de Saint-François, le « bon père Morlon », esprit doux et poli, qui eut une grande influence sur Stendhal en lui révélant Shakespeare, qui découvrit en quelque sorte notre poète ; il fit une copie du manuscrit de Grenoble, la passa à Vincent Chalvet, ce jeune pauvre libertin, le professeur d'histoire de Henry Beyle à l'École centrale de Grenoble, qui donna la première édition des poésies de Charles d'Orléans, en 1803.

Ce n'était pas cette époque de poneifs qui était préparée à entendre les vers de notre poète. Il est tout de même décevant de penser que son œuvre a été ignorée du seul temps qui en fit revivre l'esprit et la grâce, cette gracieuse et désinvolte Régence, avec ses pèlerins d'amour, ses fêtes galantes, ses religieux travestis, sa perpétuelle transposition des gestes de la vie réelle dans des régions imaginaires. Au fond, c'est un enfant du peuple, Watteau, qui illustra le fantasque rêve du prince-poète Charles d'Orléans. Faut-il dire qu'il ne s'en douta jamais ?

\*  
\* \*

Et ce n'est pas notre temps qui paraît bien préparé à le comprendre, en dépit de l'intelligent essai d'un Robert-Louis Stevenson. Notre romantisme nous en éloigne. Et le pathétique cri d'un Villon est autrement accordé à nos tourments.

1. *Annales poétiques*, dont un tirage à part a été signalé par M. A. Perreau.

Mélancolie, « douloureuse Merencolie » du doux prince, vous n'avez rien à voir avec nous, ni avec la désespérance romantique :

Sang de moy, quelle bourgeoise !

jurera le duc dont vous aviez gouverné la vie. Vous lui apparaissiez comme la rude gouvernante qui fait fouetter les enfants ; vous étiez l'insupportable compagne dont on endure la présence, l'irritante visiteuse à qui il convient de fermer la porte au nez. Dans les derniers jours de sa vie, quand Charles se dira une fois de plus votre écolier, ce sera surtout pour nous confier qu'il n'a pas été, au demeurant, fort sage :

Se j'ai mon temps mal despendu,  
Fay l'ay par conseil de folie,  
Je m'en sens et m'en suis sentu  
Es derreniers jours de ma vie.

Un regret, une indication rapide sur la fuite du temps, suffisent à Charles d'Orléans et les développements de la tristesse d'Olympio l'excéderaient :

Le temps passe comme le vent,  
Il n'est si beau jeu qui ne cesse...

La sagesse, ce mot que Charles avait souvent eu à la bouche, mais qu'il avait su si mal mettre en pratique, consiste en dernière analyse à se taire. C'est là toute sa philosophie :

Devenons saiges desormais  
Mon cueur, vous et moy, pour le mieulx...

Il est enfin une autre forme de cette sagesse : elle consiste à se soumettre simplement aux événements :

Les en voulez vous garder  
Ces rivières de courir,  
Et grues prendre et tenir  
Quant hault les veez voler?..  
Laissez le temps tel passer  
Que Fortune veult souffrir,  
Et les choses avenir  
Que l'en ne scet destourber...

On le voit, cette « ennuyeuse » mélancolie ne va pas trop loin pour lui :

C'est grand paine que de vivre en ce monde,  
Encores est ce plus paine de mourir...

Elle s'accommode de la bonne chère, d'une vie plantureuse et douce ; elle se dissipe dès que le poète a retrouvé ses bons compagnons. Au surplus, Charles ne sait-il pas rire de ses propres sentiments affectés en amour ?

Sans ce, le demourant n'est rien.  
— Qu'esce ? — Je le vous ay a dire ?

Je ne vous le dirai pas non plus, puisque vous l'avez compris.

Ce signe d'intelligence et d'amitié que les artistes adressent aux autres hommes, à ceux qui vivent avec eux et à ceux qui vivront après nous, Charles d'Orléans l'a inscrit dans le secret du livre de ses poésies. Il y a traduit sa nature molle et inconsistante, la lamentable bonté qui est celle des égoïstes. Il nous a dit aussi que rien n'avait beaucoup d'importance, que rien ne comptait vraiment, ni le raidissement, ni l'effort, ni la patrie des hommes, ni les larmes, ni la douleur, ni l'action, et que la vie est sur le plan du songe. Si quelque chose existe pour lui, c'est un jeu de la pensée, un déguisement, un monde imaginaire, le vieux rêve des troubadours que l'on est tout surpris de voir revivre, on ne sait à la suite de quels avatars, dans cet homme vieux et lourd, suranné et précieux, cet éternel enfant, le fils d'un grand homme d'action et d'une mère passionnée. Chez lui du moins aucun effort. Il ne chante même pas, il chantonne :

Puis ça, puis là,  
Et sus, et jus,  
De plus en plus,  
Tout vient et va...

Et tout ce qui n'est pas son rêve, tout ce qui est en désaccord



avec sa mollesse, ne compte pas pour lui, ou l'excède à ce point :

Le monde est ennuyé de moy,  
Et moy pareillement de lui...

Naturellement, les choses ne sont jamais aussi nettement marquées que je l'indique dans une œuvre ou dans une vie. Charles d'Orléans était, certes, un homme de chair et d'os, un homme du quinzième siècle très embesogné, un prince français et un chrétien. Tout cela, nous l'avons montré.

Mais que l'on veuille bien aller au fond des choses, rien n'a beaucoup compté à ses yeux, ni la France, ni les femmes dont il chanta les amours et la mort d'une manière comme impénétrable. Ce prince du sang était en somme méprisé de son roi ; et il avait horreur de tous les ennuis qui lui arrivaient de « Bourges ». Il a vu la plus grande merveille de son temps et il ne l'a pas reconnue, cette Jeanne qui vint en France pour lui. Sa bonté, si humaine et charmante cependant, il semble qu'il l'ait surtout réservée à ses frères humains qui abondaient dans sa folie, qui était de bien dire, d'exprimer les choses avec délicatesse et raffinement. Le jeu de la pensée est son jeu à lui, son cher passe-temps, sa consolation dans le malheur ou dans la déception. Mais ce n'est qu'un jeu, et il le sait bien, comme le jeu de tables ou de billard, un jeu qui réclame même des partenaires. Et Charles d'Orléans est cependant aussi loin des autres hommes que peut l'être un musicien dans l'expression de son art.

C'est bien de la musique qu'exprime en effet sa nature calme et voluptueuse, musique qu'il est si décevant de ne pas rencontrer sur les réserves de son manuscrit, là où elle devrait être. Ce qu'il nomme sagesse est cette absence d'agitation, ce repos harmonieux de l'âme, ce silence orné de mots. Car Charles d'Orléans déteste l'agitation ; la guerre, et toute guerre. Il n'aime que la paix, et n'importe quelle paix.

Tel est le sens du message qu'il me semble adresser aux

autres hommes, à ceux qui n'ont pas fait partie de son petit cercle, sur les blancs et fins feuillets de parchemin que j'ai tournés tant de fois. Je sais bien que les choses que j'exprime pourront paraître assez surprenantes de la part d'un vieil homme du quinzième siècle, et à coup sûr peu morales, encore qu'elles soient le résultat de l'expérience de sa propre vie. Mais il faut se réjouir tout de même de les voir fixées sur cette fragile et éternelle matière, les blancs feuillets de fin vélin. Bien des monuments, comme impérissables, ont disparu depuis cinq siècles. Eux demeurent pour nous faire participer au plus extravagant des rêves. Ils nous font revivre la tragique histoire de Charles d'Orléans, l'indifférent du quinzième siècle.

Toutefois, Charles d'Orléans sourit encore au plaisir, à tant de frais visages et de jeunes corps dont il conserve le souvenir. Bien que, parmi les amoureux, il se tienne maintenant entre ceux qui portent de la fourrure, il ne craint pas de le demander encore aux dames :

Levez ces cuevrechiefs plus hault,  
Qui trop cuevrent ces beaux visaiges...

Mais son heure est passée. Le bon Charles d'Orléans n'est jamais de son temps, ni même dans l'action qu'il doit faire. Il est né trop tôt, comme il l'a dit à une dame née trop tard. Il a le menton blanc quand il le proclame :

Devenons saiges desormais.

Mais cette parole, il semble qu'il l'ait dite trop tard aussi. La sagesse arrivait pour lui en même temps que la mort. La terre gelée allait faire mourir le vieil arbre dans sa fleur.

\*  
\* \*

Au début de cette étude, comme je le lis au temps de ma jeunesse, j'ai ouvert avec allégresse sous les yeux du lecteur

le gros recueil des poésies du duc d'Orléans. Fermerons-nous maintenant ce « saint livre » avec quelque appréhension ? Peut-être. Décidément, il est trop secret, d'un plaisir trop personnel et mince. Autant que le poète, c'est l'homme d'autrefois qui nous retient encore. Mais l'enseignement que nous pourrons en tirer n'en sera pas moins fécond.

De l'esprit d'un Charles d'Orléans, nous retiendrons aussi quelques traits essentiels qui marquent ceux de notre art et de notre caractère national. Nous nous attarderons avec lui devant les paysages modérés et les douces choses de France. Horizons tendres et bleutés, courbe étincelante des rivières, ombre des forêts giboyeuses, lumière blonde du ciel que les miniaturistes d'autrefois traduisaient par des points d'or, grèves de la Loire, feuillage argenté des saules, prairies mouillées, jardinets de simples fleurs, champs de blé et d'avoine que dessinent des haies vivaces, douce vie de nos campagnes, civilité de ses bonnes gens, alacrité des vignerons, humanité chrétienne et indulgence des mœurs, c'est vous, vraiment, qui avez enfanté les vers du poète. Son art n'a jamais connu ni l'effort, ni la rhétorique : une indication rapide et plaisante lui suffit. Et son œuvre traduit encore les aspects éternels du tempérament français : le sentiment d'un idéalisme courtois et la douce moquerie de cette courtoisie, une vision au fond réaliste et juste des choses, un grand besoin de se connaître soi-même, une extrême modération, enfin ce goût de la société, où brille un bel esprit, qui est celui d'un cercle, et qui deviendra celui du salon.

Tel nous apparaît, bourgeoisement, ce prince des lis et de la poésie, l'Horace du moyen âge.







Epitaphe dudit Villon  
 freres humains qui apres no<sup>9</sup> viues  
 Napez les cueurs contre no<sup>9</sup> endurcis  
 Car se pitie de no<sup>9</sup> pouurez auez  
 Dieu en aura plustost de vous mercis  
 Vous nous hoies cy ataches cinq sip  
 Quât de la char q trop auôs nourrie  
 Ellest pieca deuourree et pourrie  
 et no<sup>9</sup> les os deuendôs cédies a pouldre  
 De nostre mal personne ne sen tie  
 Mais pries dieu que tous nous vueil  
 le absouldre giii.

## Les Pendus

Édition de Villon ; Paris chez Pierre Levet, 1489  
 (Bibl. Nat., Reserve Y<sup>n</sup> 245)



## LE PAUVRE VILLON

C'est ainsi qu'il s'est nommé dans l'épître à ses amis, alors qu'il gisait dans la basse fosse de la geôle de Meung-sur-Loire, « non pas soubz houx ne may », attendant la mort; c'est ainsi qu'il a parlé de lui dans l'invitation à son enterrement qui termine le *Testament* :

Icy se clost le testament  
Et finist du povre Villon.

Certes, ce n'est pas le seul nom qu'il se soit donné. Car dans l'œuvre si courte qu'il nous a laissée (les *Lais* ont 320 vers, le *Testament* 2023, et les autres pièces authentiques de François Villon ne comprennent guère que seize petites pièces, des ballades surtout), nous relevons son nom à dix-huit places<sup>1</sup>.

C'est là un fait assez extraordinaire, digne d'être mis immédiatement en lumière. Villon n'a parlé que de lui. Il a été un farouche individualiste et son œuvre nous présente un singulier cas d'égotisme. Il y a eu lui et quelques autres. Les autres, c'est-à-dire le petit monde, où il a passé sa jeunesse,

1. *Lais*, 314 : « le bien renommé Villon »; en acrostiche comme signature de la ballade pour prier Notre Dame; en acrostiche dans la ballade pour la Grosse Margot; *Testament*, 1811; legs aux amants infirmes pourvu qu'ils disent un psaume pour « l'ame du povre Villon »; *T.*, 1997, fin du testament du « povre Villon » signature acrostiche de la ballade de bon conseil; de la ballade des contre-vérités; dans le refrain de l'épître à ses amis : « Le lesserez la le povre Villon »; signature acrostiche du *Debat du Cuer et du Corps de Villon*; dans la ballade au nom de Fortune. Il se nomme : François Villon, dans les *Lais*, 2; dans l'épitaque; *T.*, 1887; dans la *Requete a Mons. de Bourbon*; François, dans l'acrostiche de la « ballade a s'ameye »; deux fois dans la ballade au nom de Fortune; dans le quatrain.

des gens de Paris, comme d'un quartier, des richards qui ne l'ont pas obligé, lui le « *povre Villon* », le petit écolier qui n'a rien, dont la vie dépend de beaucoup d'autres vies, qui est soumis à tous les hasards, tire sa subsistance du savoir-faire et plaire, du charme de son esprit qui était grand en vérité. Et c'est là sans doute l'origine du malentendu de François Villon avec la société de son temps, la source des invectives, des haines, des ironies qui distinguent si particulièrement sa nature ardente et impressionnable. Villon est un homme qui sent, malheureusement pour lui, avec une vivacité douloureuse. Il voit, il juge, frappe directement au but, griffe, bafoue. Son art n'est que l'expression d'une sensibilité aussi vive qu'exquise. Il est la vérité, la sincérité même. Et les mots dont use Villon ont comme le goût de la volupté; ils traduisent le mouvement et la vie en traits forts et simples, dans la lumière. Si Villon sait arranger parfois les choses, il ne sait pas se contenir. Il parlera sans prudence comme sans retenue. La haine le rend fou; et la joie l'étouffe, l'éteint même. S'exprimer a été comme la défense de sa personnalité de pauvre qu'il nous faut connaître, comme nous devons connaître l'esprit d'un temps où elle put se manifester.

## I

LA VIE DU « *BIEN RENOMMÉ* » VILLON

François de Montcorbier, dit des Loges<sup>1</sup>, naquit à Paris, en 1431, de parents pauvres<sup>2</sup> :

Povre je suis de ma jeunesse,  
De povre et de petite extrace;  
Mon pere n'ot oncq grant richesse,  
Ne son ayeul, nommé Orace;

1. Il me faut bien citer, une fois pour toutes, les deux volumes que j'ai consacrés à *François Villon, sa vie et son temps*, Paris, 1913, où l'on trouvera les références qui manquent ici, ainsi que la documentation iconographique.

2. T., 273-280.

Povreté tous nous suit et trace.  
 Sur les tombeaulx de mes ancestres,  
 Les ames desquelz Dieu embrasse,  
 On n'y voit couronnes ne ceptres.

Le nom de Montcorbier nous permet de penser que le père de François tirait son origine de l'ancienne province du Bourbonnais. Un grand nombre de Bourbonnais durent venir s'établir à Paris à la suite du mariage de Charles V avec Jeanne de Bourbon. La mère de François habitait précisément le quartier des Célestins, très aristocratique alors, où se trouvait l'hôtel Saint-Pol, la résidence royale. Le père de François de Montcorbier mourut de bonne heure, car l'enfant fut élevé par sa mère, une bonne femme, pieuse et illettrée, dévote à la Vierge qui, craignant les peines de l'Enfer et désirant les joies du Paradis, vécut dans l'espérance de bien mourir en sa foi. Elle priait, l'humble chrétienne, devant la fresque du moultier, c'est-à-dire du monastère qui était sa paroisse, représentant précisément une image peinte de Notre Dame « de souveraine maistrise » et aussi des scènes de l'Enfer. Son fils le rappellera dans les vers candides dont il lui fera plus tard présent<sup>1</sup> :

Femme je suis povrette et ancienne,  
 Qui riens ne sçay; oncques lettre ne leus.  
 Au moustier voy dont suis paroissienne  
 Paradis paint, ou sont harpes et lus,  
 Et ung enfer ou dampnez sont boullus :  
 L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse...  
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Sans doute aussi la pauvre femme lui faisait de petits contes, comme toutes les mères en font aux enfants : car Villon se dira plus tard « extrait de fée », capable de dispenser aux hommes le « don d'aimer ». François aimera tendrement sa mère, comme tant d'hommes passionnés et terribles. Mainte fois, au cours de sa vie misérable et dangereuse, il se

1. T., v. 893-902. — Il s'agit certainement de l'église du couvent des Célestins.

tourna vers elle, l'unique soutien de sa faiblesse; et il lui donna ce beau nom de « château<sup>1</sup> » :

Qui pour moy ot douleur amere,  
 Dieu le sect, et mainte tristesse :  
 Autre chastel n'ay, ne fortesse,  
 Ou me retrace corps et ame,  
 Quant sur moy court malle destresse,  
 Que ma mere, la povre femme!

La mère de François dut demeurer veuve de bonne heure; car il était encore bien jeune quand elle vint le porter à maître Guillaume de Villon, son parent sans doute, qui était chanoine d'une vieille paroisse parisienne, de fondation royale, ayant chapitre sans dignités capitulaires, Saint-Benoît-le-Bétourné, dans la grand'rue Saint-Jacques. François de Montcorbier prendra même le nom de son protecteur, de son « plus que père », qu'il devait illustrer d'une manière bien inattendue; et il a parlé avec tendresse des soins maternels dont l'entoura le chapelain de Saint-Benoît<sup>2</sup> :

Qui esté m'a plus doux que mere,  
 A enfant levé de maillon.

Ce Guillaume de Villon, originaire du village de ce nom à cinq lieues de Tonnerre, était un clerc bourguignon ayant alors entre trente-cinq et quarante ans, qui ne quitta guère les écoles de Décret de la rue Saint-Jean-de-Beauvais où il avait étudié en attendant d'y enseigner comme professeur. Pourvu de modiques bénéfices, il demeura dans une maison du cloître, non loin des charniers, à la *Heuze*, puis à la *Porte Rouge* qui regardait le grand portail de l'église. C'était un homme appliqué et paisible que ce décrétiste.

La maison tranquille d'un chanoine avec sa petite librairie, ses livres de piété et de droit, ses coffres, sa garde-robe, son pétrin et ses celliers; la série des fêtes religieuses ou de quar-

1. T., v. 867-872.

2. T., v. 851-852.

tiers, la Nativité surtout où l'on chantait, en criant Noël, de si longs cantiques; une pauvre et antique église; la cour du cloître avec ses enseignes dévotes et facétieuses, très propres à exciter l'imagination d'un petit enfant, né avec des yeux bien ouverts sur le monde, voilà évidemment ce qui tout d'abord a retenu l'attention de François. Il grandit sur la montagne Sainte-Geneviève, dans le quartier des collèges, dans un milieu tout à fait ecclésiastique, entre le curé, les six chanoines capitulaires nommés par Notre-Dame, les douze chapelains élus par le chapitre de Saint-Benoît. C'est dans ce milieu loyaliste que l'enfant entendit la légende des saints de Paris, les histoires ecclésiastiques de privilèges, de justice, de droits, d'abus, de procès; les conversations de ces pauvres curés parisiens, qui détestaient les riches réguliers, les ordres nouveaux qui leur faisaient concurrence; et il recueillit aussi les échos de la querelle particulière que les gens de Saint-Benoît soutenaient contre le chapitre de Notre-Dame dont leur église était sujette. Car le jour de la fête de saint Benoît (11 juillet), les doyens et chapitre de l'Église de Paris venaient faire une station et une procession dans leur église sujette, toucher une petite rente, du blé; et souvent ils dénonçaient la misère de la paroisse parisienne, insistant sur le désordre qu'ils y avaient remarqué. Ils étaient très mal reçus par les gens de Saint-Benoît; et c'est un fait que ces derniers, qui n'avaient ni maîtrise ni enfants de chœur, négligeaient de se faire représenter à Notre-Dame le jour de la fête de leur paroisse, alléguant à ceux qui jouissaient d'une maîtrise renommée qu'ils ne savaient pas bien chanter!

Paris était encore sous la domination des Anglais. En 1436, quand ils quittèrent la capitale, on fit une notable procession et, malgré le vent et la pluie, on remarqua que nul cierge ne s'éteignit; Charles VII devait entrer dans Paris l'année suivante au milieu des feux de joie. Mais c'est aussi un fait que les courses des brigands ne cessaient pas autour de la ville; que peu de gens mangeaient du pain à leur saoul;

que les pauvres dévoraient des navets et des trognons de choux cuits sur la braise. Et, le jour et la nuit, les petits enfants, les femmes, les hommes criaient : « Je meurs, hélas ! las doux Jésus : je meurs de faim et de froid ! » Le pain, le pain précieux, demeurait un objet de convoitise : c'est Villon qui dira des pauvres qu'ils ne voient le pain qu'aux fenêtres.

Une épidémie de petite vérole emporta cinquante mille personnes ; beaucoup de camarades de François durent mourir. Lui, il vit de près la misère et, de bonne heure, il connut la puissance de la mort. Les laboureurs des environs de Paris, inquiétés par les garnisons anglaises, rentrèrent dans la ville ; les loups les suivirent en longeant les berges de la Seine. Ils attaquaient les chiens et mangèrent même un enfant derrière les Innocents. En 1439, on les vit réapparaître, affamés, se jeter sur les femmes et les enfants. Un loup sans queue, surnommé de ce fait Courteault, était célèbre ; on en parlait comme d'un cruel capitaine. Et, l'année suivante, apparurent des larrons qui volaient les petits enfants, les enfermaient dans des huches afin que leurs parents les rachetassent. Tels étaient les événements capables de frapper l'imagination d'un petit garçon.

François travaillait alors aux côtés de maître Guillaume de Villon. Il était difficile à cette époque de trouver, gratuitement surtout, la première instruction. Mais Villon n'a certainement pas fréquenté les pédagogies où les enfants demeuraient jusqu'à leur douzième année, âge auquel ils passaient dans la Faculté des Arts. La grande bête de régent manque à la collection des grotesques de son temps que François Villon nous a léguée. Guillaume de Villon lui enseigna certainement le latin ; et il se chargea de son instruction, sans doute dans ses propres livres. C'est ce que montre parfaitement le legs irrévérencieux que François lui fera de sa « librairie ». Ils lurent ensemble les livres saints ; et Guillaume lui conta les pieuses historiettes, les légendes populaires à Paris.



\*  
\* \*

Puis l'âge vint où François, vers sa douzième année, dut suivre les leçons de la Faculté des Arts qui était comme le vestibule des autres Facultés : Théologie, Décret, Médecine. Il passa son baccalauréat ou déterminance au mois de mars 1449, ayant payé la bourse la plus minime qui était de deux sous parisis. L'écolier n'était pas en avance, cet examen pouvant se passer à partir de la quatorzième année et après deux ans d'études. On était alors interrogé sur le *Donat* et l'*Organon* d'Aristote, la grammaire latine et la logique en un mot. Le deuxième examen qu'il subit, et qui était la licence, portait surtout sur les sciences et la philosophie. Le 4 mai 1452, François de Montcorbier était agréé comme licencié, sur sa vingt-deuxième année. Recevant, rue du Fouarre, le bonnet de la maîtrise, il obtenait en un mot cette « licence d'enseigner », grade suprême de la Faculté des Arts, qui permettait l'accession à tous les autres. Mais plus qu'un grade, la licence permettait finalement la collation d'un bénéfice, et faisait dans tous les cas du jeune homme comme un clerc. Un singulier clerc, certes, qui n'a pas pris au sérieux tout ce fatras qu'on lui a enseigné, qui n'aima jamais l'étude, n'a nommé le *Donat* et l'*Ars memorativa* que dans des legs à des vieillards ou à des imbéciles, et qui fera, dans ses *Lais*, une satire très fine du jargon de l'école<sup>1</sup> :

Ce faisant, je m'entroublié,  
Non pas par force de vin boire,  
Mon esperit comme lié;  
Lors je sentis dame Memoire  
Reprendre et mettre en son aumoire  
Ses especes collateralles,  
Oppinative faulce et voire,  
Et autres intellectuelles...

La connaissance que François eut du monde antique, il a

1. L., v. 281-288.

pu la trouver surtout dans les livres en français du temps de Charles V, gonflés des sentences des Latins. Il est le fils de la misère, l'écolier de la douleur<sup>1</sup> :

Travail mes lubres sentemens,  
Esguisez comme une pelote,  
M'ouvrit plus que tous les Commens  
D'Averroys sur Aristote.

Villon n'était pas l'homme des livres, encore qu'il eût fait les études de son temps et fût aussi docte que tel autre maître. Ou plutôt, il était l'homme d'un livre, le « noble Rommant de la Rose », la bible poétique d'alors, et comme l'encyclopédie de toutes les connaissances, un trésor de courtoisie et de discussions que l'on trouvait fréquemment parmi les livres des chanoines de ce temps.

Il faut le dire aussi : l'époque n'était pas favorable à l'étude. L'Université de Paris, suspecte au roi Charles VII d'avoir été si longtemps bourguignonne, et même favorable aux Anglais, traversait une période de troubles ; elle boudait le pouvoir et marquait son mécontentement par la cessation officielle des cours lorsqu'elle se trouvait en conflit avec l'administration. Ainsi advint-il entre le 4 septembre 1443 et le 14 mars 1444, dans le cours de l'année 1445. Impatienté, Charles VII faisait juger les différends des Universitaires par les gens du Parlement et il leur imposa la grande réforme de 1452. Mais la réforme ne devait pas changer les habitudes des écoliers, ni abaisser l'orgueil des maîtres, ni apaiser les sentiments de haine que les bourgeois de Paris portaient à ces fauteurs de troubles, les étudiants.

Au rapport du lieutenant criminel, Jean Bezon, les écoliers commettaient, depuis 1449, des excès sans nombre. La nuit, ils enlevaient, avec grand tumulte, les enseignes pendues aux huis par de forts crampons de fer. Ils criaient dans les rues : « Tuez, tuez ! » afin de jouir de l'effroi des bonnes gens qui

1. *T.*, v. 93-96.

ouvraient timidement leurs fenêtres pour voir ce qui se passait ; ils volaient les crochets des boucheries à Sainte-Geneviève, des poules à Saint-Germain-des-Prés. François Villon dut suivre de près ces désordres : car un des épisodes burlesques des troubles universitaires forme le sujet de son premier poème que nous ne possédons plus.

Parmi les curiosités de Paris signalées à l'attention des étrangers, il y avait, devant l'hôtel de l'Amiral, près de Saint-Jean-en-Grève, une grosse pierre levée que l'on nommait le *Pet au Diable* : peut-être une borne, en forme de vessie ou de sac, car il semble bien qu'elle tirât son nom du grossier fabliau bien connu à Paris puisque Rutebeuf l'a conté. Cette pierre avait donné son nom à un grand hôtel situé rue du Martelet-Saint-Jean, appartenant à une vieille et religieuse dame, mademoiselle de Bruyères. Et sans doute devant elle, comme autour d'autres pierres levées, les étudiants se livraient à toutes sortes de facéties. Or, en 1451, les écoliers de Paris enlevèrent la pierre du *Pet au Diable* et la transportèrent sur la montagne Sainte-Geneviève, dans la rue du Mont-Saint-Hilaire, au cœur du quartier des collèges. Le 15 novembre, le Parlement commettait maître Jean Bezou, lieutenant criminel du Châtelet, pour faire une information sur le transport de cette pierre qui fut déposée dans la cour du Palais comme pièce à conviction. Or, un beau soir, les endiablés écoliers livraient assaut au Palais, en armes ; aux Halles, ils décrochaient l'enseigne de la *Truie qui file*. Puis ils allaient chercher la pierre que mademoiselle de Bruyères avait fait mettre devant son hôtel pour remplacer son *Pet*. Ils la baptisèrent la *Vesse* et ils la fixaient, avec des chaînes, scellée dans le plâtre, sur la montagne Sainte-Geneviève. La première pierre fut placée au Mont-Saint-Hilaire, couverte d'un chapeau fleuri et de romarin. Et chaque nuit les écoliers dansaient autour d'elle, au son des flûtes et des bombardes. Ils contraignaient les passants, jusqu'aux officiers du roi, à prêter le serment d'observer les privilèges de la *Vesse*. Puis

les écoliers, peut-être à l'instigation de maître François, s'avisèrent de plus hautes folies. Ils entendaient marier les enseignes, prises au cours de leurs promenades nocturnes, suivant le récit de vieilles facéties que Villon ne devait pas ignorer. Ainsi ils s'étaient vantés d'avoir le *Cerf* pour célébrer le mariage de la *Truie* et de l'*Ours* ; de prendre le *Papegault* pour le donner, sans doute comme suivant, à la *Truie* quand on la marierait.

Cette fois, c'en était trop : le prévôt de Paris et son lieutenant résolurent de se rendre sur la montagne Sainte-Geneviève, d'y faire enlever pierres et enseignes, malgré les écoliers qui déclaraient qu'il y aurait alors des têtes battues. Or, le jour de la Saint-Nicolas, fête des écoliers, messire Robert d'Estouteville, le prévôt et ses sergents montèrent dans la rue Saint-Hilaire. La pierre, objet du délit, encore couronnée de romarin, est arrachée ; on la charge sur une charrette. Des écoliers s'étaient réfugiés dans la maison de *Saint-Etienne* avec leurs dépouilles : le lieutenant déclara que le roi doit rester le maître. L'entrée de la maison est forcée ; on trouve les enseignes, les crochets des boucheries, un petit canon et un grand nombre de couteaux. On perquisitionne dans la maison de l'*Image-Saint-Nicolas*, dans l'hôtel de Jean Coquerel, prévôt d'Amiens, pédagogue renommé. Des écoliers sont arrêtés ; un sergent ose se promener revêtu de la robe d'un écolier, les bafouant tous ainsi. Et les pierres séditieuses descendaient sur une charrette le long de la rue Saint-Jacques.

Tout humiliée qu'elle fût alors, l'Université n'entendait pas supporter, sans protestation, les « molestations atroces » commises par le lieutenant criminel du Châtelet qui avait fait emprisonner quarante écoliers. Elle décidait que le recteur se rendrait vers le prévôt, en son hôtel de la rue de Jouy, pour obtenir la délivrance des écoliers ; les étudiants devaient eux-mêmes y aller par groupes de huit, sans porter de couteaux. Jean Ilue, maître en théologie, prit la parole

pour exposer que le prévôt, ou son lieutenant, avait abusé du pouvoir, sans bonté ni mesure. Et le recteur, qui avait obtenu la délivrance des écoliers, redescendit dans la rue, acclamé par les huit cents étudiants. Comme le cortège gagnait, par l'étroite rue de Jouy, la grand'rue Saint-Antoine, une bousculade se produisit et les sergents chargèrent la queue de la colonne. Les écoliers sont piqués de la dague ou de l'épée. Un doux bachelier en décret, bien innocent, trouve la mort, tandis que les blessés, assez nombreux, courent chez les barbiers. L'affaire a été assez rude, en somme, et les bourgeois de Paris ont accueilli les écoliers à coup de pelles et de bûches, tandis qu'ils cherchaient à se réfugier dans leurs coffres. Aussi, le 12 mai 1453, l'Université protestait devant le Parlement de Paris contre les violences des gens du prévôt. Une solennelle amende honorable est exigée et Jean Charpentier, sergent, a le poing coupé à la porte Baudoyer. Ainsi les leçons avaient été suspendues pendant plus d'un an, jusqu'au milieu de l'été de 1455.

Tels sont les jours troublés que vécut Villon sur sa vingtième année. Telle nous apparaît l'époque pendant laquelle il prépara ses examens. Encore que son nom ne se rencontre pas parmi les turbulents écoliers mêlés à ces bagarres, on peut croire qu'il y eut une part assez active. Il en fut certainement le chantre, l'historien, car il célébra dans un « roman », aujourd'hui perdu, intitulé le *Pet au Diable*, les épisodes burlesques qui caractérisèrent, en 1451, les préliminaires de la sanglante échauffourée. Nous ne le connaissons plus que par un legs, bien irrévérencieusement adressé au sage Guillaume de Villon qui, ayant introduit François aux lettres, ne pouvait guère se réjouir de la conduite de son enfant adoptif<sup>1</sup>:

Je luy donne ma librairie,  
Et le Rommant du *Pet au Deable*,  
Lequel maistre Guy Tabarie  
Grossa qui est homs veritable;

Par cayers est soubz une table.  
 Combien qu'il soit rudement fait,  
 La matiere est si tres notable  
 Qu'elle amende tout le mesfait.

Ce roman, c'est-à-dire un récit d'aventures conçu à la manière archaïque, il est aisé de l'imaginer. Sans doute Villon disait la sale légende de la pierre, son enlèvement par les écoliers, les hommages qu'on lui rendait, sa reprise par les gens du guet, son transport dans la cour du Palais où les écoliers venaient la ravir à leur tour. On y pouvait trouver encore le récit du baptême de la *Vesse*, fille du *Pet*, des épisodes du mariage des enseignes de Paris que les étudiants célébrèrent en ce temps. Une facétie telle que *l'esbatement du mariaige des iiij filz Hemon ou les enseignes de pluseurs hostels de la ville de Paris sont nommez* donne parfaitement l'idée de l'esprit du *Rommant du Pet au deable* auquel Villon n'attachait aucune importance.

Il est, par contre, beaucoup plus intéressant de constater qu'en ces jours Villon ne s'était pas contenté de faire des études quelconques, et de s'amuser à Paris. Il était devenu un dévoyé déjà ; un de ces clercs, mauvais écoliers fuyant l'école, ravisseurs de filles, jouant aux dés, qui chantaient le soir dans les rues des chansons moqueuses ou d'amour, portaient des bâtons, faisaient des farces qui tournaient parfois au tragique. Et ces clercs dévoyés étaient très proches de la classe des vagabonds. D'un trait cynique, Villon a dépeint leur propre vie et la sienne :

Tout aux tavernes et aux filles.

Or Villon se montrera d'une singulière érudition sur les tavernes de Paris, sur les vins qu'on y buvait ; bien des plaisanteries de son *Testament* ne sont que des traits de buveur, des bons mots classiques de chopineur. Et la taverne était alors le refuge des jeux de hasard, l'abri des tricheurs qui savent corriger les erreurs de la destinée.





De bonne heure aussi, Villon avait aimé les femmes avec l'ardeur d'un homme sensible à l'excès, ému sans doute de se sentir laid, malheureux à coup sûr d'être pauvre, lui dont le corps et le cœur furent dominés par le désir. Villon en parlera tour à tour comme un cynique et comme un amant raffiné, prenant le ton des mondains qui se lamentaient de leurs amours à la façon d'Alain Chartier. Il se dira berné par des coquettes comme Catherine de Vausselles qui le fit battre, ou cette Marthe qu'il chérit délicatement. On l'appela dans le monde « l'amant remys et renyé ». Il a connu des filles, nommé parmi elles Marion l'Idole, la grande Jehanne de Bretagne ; il s'est même donné comme l'amant de cœur d'une grosse Margot qui vivait en s'abandonnant à tous :

En ce bordeau ou tenons notre estat,

une de ces femmes qui consolent toujours le pauvre et l'écolier. Filles mariées, la plupart du temps, habitant une maison avec plusieurs autres, chez qui l'on vient s'amuser et surtout manger et boire. Et l'ami, ou le mari de la dame, sait à propos descendre à la cave, se mettre à table en oubliant de payer son écot.

Et Villon a nommé aussi ces jolies marchandes de Paris qui achalandaient les échoppes de leur beauté, la belle Gantière, Blanche la Savetière, la gente Saulcissière, Guillemette la Tapissière, Jehanneton la Chaperonnière et Catherine la Boursière. Parmi les anciennes belles marchandes, il a fait parler la Belle Heaulmière, la jolie marchande d'armes au temps du brillant Paris de Charles V, celle que le boiteux d'Orgemont, maître de la Chambre des Comptes et chanoine de Notre-Dame de Paris, avait installée au cloître dans la maison de la *Queue du Renard*. Or, François la vit dans sa décrépitude, alors qu'il était lui-même dans la fleur de son âge :

Qu'est devenu ce front poly,  
Cheveux blons, ces sourcils voultiz...

Avoir vingt-cinq ans, être très pauvre ; éprouver qu'on a devant soi l'avenir que vous assurent la santé, la joie de vivre, de belles relations, un esprit vif, capable de désarmer l'homme le plus rigide, de faire réfléchir le plus sérieux, de surpasser en gaité le plus joyeux ; avoir le goût de la volupté décuplé par la pensée de la mort ; éprouver qu'il y a un plaisir dans chaque chose, dans une chanson, dans un beau rythme, dans une rime étincelante ; aimer l'aspect et le bruit du monde, le geste des hommes, comme on adore le tendre corps de la femme, savoir traduire toutes ces impressions avec le sûr instinct de son oreille et de son cœur ; se trouver dans la mauvaise fortune et dans ses amours semblable aux héros des livres qu'on vient de lire, à ceux de la Bible, de la Grèce et de Rome ; rêver de posséder Didon, la reine de Carthage ; rire du pédantisme et du fatras de l'Ecole ; être jeune enfin en ayant déjà beaucoup vécu, observé toutes sortes de conditions ; pouvoir haïr de toutes les forces de son âme ; se montrer bon ou mauvais, suivant l'heure ; se sentir à la fois d'église et séculier ; avoir jusqu'à ce jour éprouvé toutes les gâteries d'un brave homme de chapelain et la tendresse d'une pauvre femme de mère : tel était alors vraisemblablement, au moral, l'état de maître François Villon.

Autant que nous pouvons le savoir, c'était au physique un pauvre petit écolier, sec et noir, laid ; hardi en paroles, il se montrait peut-être assez timide avec les femmes puisqu'elles le rendirent très malheureux et qu'il s'accommoda trop bien des faciles caresses d'une grosse Margot. Car il avait aimé cette Catherine de Vausselles, et il avait cru en elle sur le témoignage de ses yeux et de sa bouche menteuse ; elle venait s'accouder près de lui :

Et me souffroit tout raconter,  
Mais ce n'estoit qu'en m'abusant.

Il avait suivi l'aventure, comme on suit la plume que pousse le vent. Or, l'aventure avait mal tourné, car cette Catherine l'avait fait fustiger tout nu, comme on bat le linge au ruisseau, et, à ce qu'il semble, légalement. Corrections courantes alors et qui fréquemment sont données à des clercs pour avoir chanté des chansons diffamatoires par exemple. François avait alors en tête une autre femme qu'il nommera sa « chiere rose » et qui de son vrai nom s'appelait Marthe. Comme elle était belle alors, dans sa fleur épanouie ! Combien il l'avait aimée, puisqu'il la maudira plus tard, laissant à cette femme intéressée une bourse de soie et une ballade que lui chantera un repoussant personnage de ses amis :

Ung temps viendra qui fera dessechier,  
Jaunir, flestrir votre espanye fleur!...  
Vieil je seray; vous, laide, sans couleur...

C'est assis sur un banc, le 5 juin 1455, près d'une femme encore, Isabeau, un soir de la Fête-Dieu, une belle fête de quartier pour les gens de Saint-Benoît, après la procession, que nous trouvons maître François. Alors chacun devisait devant sa maison; et il faisait bon respirer l'odeur de rose et d'encens dans la nuit qui fraîchissait, sur le banc de pierre situé sous l'horloge de l'église, dans la grand'rue Saint-Jacques. Par crainte du serein, maître François portait un petit manteau. Il pouvait être neuf heures du soir; et l'on causait en paix, avec un prêtre nommé Gilles. Or, tout à coup débouchent Philippe Sermoise, un autre prêtre, et maître Jean le Mardi. Dès qu'il a aperçu Villon, Philippe s'écrie :

— Je renie Dieu ! maître François, je vous ai trouvé : croyez que je vous courroucerai !

— Vous tiens-je tort ? Que me voulez-vous ? Je ne crois en rien vous avoir méfait. Beau frère, de quoi vous courroucez-vous ?

Et François Villon de se lever pour céder la place au prêtre irrité. Philippe le repousse, déclinant cette politesse ; et François se rassied. Mais Philippe, furieux, tire alors la dague

qu'il portait sous sa robe et il frappe Villon en plein visage, fendant et ensanglantant sa lèvre, douloureusement. La rencontre s'annonçait mal; prudemment, Gilles et Isabeau leur faussent compagnie. Restés seuls, François et le prêtre descendent jusqu'à la porte du cloître. François bat en retraite, tenant une pierre dans sa main droite et dans l'autre la dague qu'il a tirée de dessous son petit manteau. Sa blessure est cruelle. Maître Jean le Mardi fait mine d'intervenir et tente de désarmer François : pour éviter la fureur du prêtre qui le poursuit toujours, l'injure et la menace à la bouche, Villon lui plante profondément sa dague dans l'aine. Philippe Sermoise roule à terre; et François lui lance en outre au visage la pierre qu'il tenait à la main. Sur quoi Villon laissa là son prêtre et il se rendit chez un barbier, nommé Fouquet, pour se faire panser. Il lui donna un faux nom, celui de Mouton, dénonçant Philippe Sermoise pour le faire arrêter.

Ce n'était guère la peine. Des voisins avaient ramassé Philippe dans le cloître Saint-Benoît, portant toujours sa dague dans l'aine. On le coucha dans la maison du cloître qui servait de prison. Un examinateur du Châtelet vint l'interroger. Cet homme, la veille furieux, déclarait pardonner à son meurtrier « pour certaines causes qui à ce le mouvaient ». Le lendemain on transportait Sermoise à l'Hôtel-Dieu où il trépassa, le samedi suivant.

Affaire peu claire, encore que Villon fût dans un cas de légitime défense; et la petite Isabeau, qui causait sur le banc près de Villon, la connaissait sans doute mieux que nous. Car Philippe, si colérique et réservé tout ensemble, nous apparaît comme un prêtre amoureux, le rival sans doute de maître François. Quant à Villon, dans le geste de planter sa dague dans l'aine d'un querelleur, dans le fait de donner un faux nom au barbier, un nom véritable au demeurant, de prendre le chemin de l'exil par crainte de la justice, il nous apparaît immédiatement comme le personnage double et impulsif qu'il sera par la suite.

Maître François devait quitter Paris pendant sept mois, se terrer non loin de la ville, sans doute à Bourg-la-Reine, et dans le vallon broussailleux de Port-Royal, vivant de franchises repues dont il prend à témoin l'abbesse de Port-Royal, Huguette du Hamel, une abbesse joyeuse, demeurant dans ce pauvre monastère avec une jeune novice et avec une sorte d'étonnant mari, maître Baude le Maître, qui tenait les sceaux du couvent, couchait dans la chambre de l'abbesse, partageait son lit, se baignait avec elle ; et l'abbesse se rendait aux fêtes et aux noces, se déguisait avec les galants. Un beau jour, tous disparaissent, emportant les titres et les lettres de l'abbaye.

Voilà un joli monde, un singulier milieu clérical où Villon put trouver quelque adoucissement à son exil. Mais ce qui est certain, c'est que ses parents et ses amis de Paris ne l'avaient pas abandonné. Ils durent agir en sa faveur auprès de la Chancellerie, car au mois de janvier 1456 (n. st.) une lettre de rémission lui était accordée, comme cela avait lieu pour les fugitifs. Nous en possédons même deux exemplaires : l'une au nom de François des Loges, dit de Villon, l'autre au nom de François de Monterbier (lisez Montcorbier) ; ce qui n'est pas à l'éloge de l'ordre qui pouvait régner alors en la Chancellerie. En lisant ces lettres, on a d'ailleurs le sentiment que le récit du meurtre de Philippe Sermoise a été visiblement arrangé par les parents et amis de Villon. On y alléguait aussi que notre maître ès arts s'était « bien et honnorablement gouverné, sans jamais avoir esté atteint, reprins, ne convaincu d'aucun villain cas, blasme ou reprouche, comme a homme de bonne vie ». Sur quoi on le rendait à ses « bone fame et renommée et a ses biens non confisque ».

Unique certificat de bonne conduite qu'obtint jamais François Villon !

\*  
\* \*

Au mois de décembre 1456, à la Noël de l'année qui avait

vu son retour à Paris, François Villon produisit le premier poème que nous ayons conservé de lui, les *Lais*.

C'est un soir de décembre ; il fait sombre et froid. François Villon demeure dans sa chambre sans feu du cloître Saint-Benoît, assis devant la table sous laquelle le *Roman du Pet au Diable* est caché. Sur la tablette, il y a un encier ; un cierge près de s'éteindre éclaire cette scène et l'on entrevoit dans l'ombre les châlits de sa couchette.

Le pauvre écolier réfléchit, légèrement assoupi, à moitié engourdi par le froid, saisi par la solitude et le silence. Il est dans une heure de grande lucidité intérieure, très propice à l'inspiration. Il se sent à la fois recueilli et exalté, comme un voyageur à la veille de se mettre en route : car maître François a résolu de quitter prochainement Paris, pour la seconde fois. Il y a aimé, il y a souffert aussi ; il a vécu dans de riches et de très pauvres compagnies ; il a rencontré sur son chemin de bonnes et de mauvaises gens ; il est devenu criminel, puis indicateur de voleurs ; il n'est plus honnête et dissimule.

Et cependant François a conservé tout le charme de la jeunesse, la fraîcheur de son esprit, sa verve d'écolier gouailleur, si proche de l'école. Il semble n'avoir encore que l'expérience précoce et désabusée d'un jeune enfant de Paris. C'est l'écolier qui va nous parler. Sa vie lui apparaît comme dans la lumière joyeuse du matin. Des figures d'amis y surgissent, celle des bons et brillants compagnons de sa jeunesse ; il y distingue un visage de femme cruelle ; des mauvais riches ; des religieux pleins d'orgueil, ennemis de son cher Saint-Benoît. Il faut dire adieu à tout cela, prendre congé de toutes ces choses !

Non, François n'écrit pas un testament ; il n'est pas à l'article de la mort. Mais il saluera amis et ennemis. C'est un voyage qu'il va entreprendre ; il n'est pas mauvais, alors, qu'il mette de l'ordre dans ses affaires. François laissera donc des cadeaux à ses connaissances. Et, dans la pensée juvénile de l'écolier, voici déjà un calembour comme titre à l'œuvre qui



se précise en cet instant dans son esprit : des *lais*, des poésies ; des *legs*, des souvenirs, des riens qu'il va distribuer avant son départ. Le plus souvent maître François parlera comme un jeune noble, un riche chevalier qui a suivi les camps et la guerre : lui, le pauvre clerc long vêtu, il distribuera des épées, des huques de soie, des gants, des chiens de chasse qui sont le privilège des nobles et des écuyers, le diamant qu'il ne portait certainement pas à son doigt, son miroir. En parlant de l'amour et de sa bonne amie, il usera du jargon courtois, des termes alambiqués dont Alain Chartier avait donné l'exemple.

Cette légère et rapide plaisanterie, l'écolier la datera gravement, la fortifiant de l'autorité des anciens, de Végèce, dont le *Livre de chevalerie*, traduit du latin en français par Jean de Meung, était alors si répandu dans les cercles aristocratiques. Ainsi débute cette facétie, à la manière des préfaces solennelles, qui toujours recommandaient de suivre la coutume des anciens<sup>1</sup> :

L'an quatre cens cinquante six,  
Je, François Villon, escollier,  
Considerant, de sens rassis,  
Le frain aux dens, franc au collier,  
Qu'on doit ses œuvres conseiller,  
Comme Vegece le raconte,  
Sage Rommain, grant conseiller,  
Ou autrement on se mesconte.

Et puisqu'il est nécessaire qu'il s'éloigne de Paris, lui si malheureux en amour, et que le

Vivre aux humains est incertain,

notre écolier établira, en prévision de sa mort, des legs. Il fait le signe de la croix.

Sa première pensée est pour son protecteur, maître Guillaume de Villon. Et François lui lègue son « bruit », c'est-

1. L., v. 1-8.

à-dire sa renommée, ou plutôt sa mauvaise réputation qui peut bien déjà courir le monde pour la confusion du bon chapelain. Il ajoute, comme un illustre chevalier, ses tentes et son pavillon, se souvenant qu'il fut abrité sous son toit. Après son protecteur, maître François nomme sa maîtresse, celle qu'il affirme l'avoir si durement chassé. Il lui lègue ce précieux et irréel bijou : son cœur enchâssé. Sans doute la pensée de cette demoiselle est associée à plusieurs riches compagnons de sa jeunesse. Car voici Ythier Marchant, le fils d'un riche conseiller au Parlement, qui l'a peut-être obligé ; toujours noble, François lui laissera une épée, son « *branc d'achier* » tranchant, risquant aussi un mauvais calembour, traditionnel parmi les écoliers. Il est vrai qu'un autre financier, Jean le Cornu, pourra l'obtenir : que cet homme riche acquitte seulement l'écot de 8 sous, pour lequel cette noble épée fut laissée en gage par Villon à la taverne. Pierre de Saint-Amand, clerc du Trésor, un de ces officiers des finances qui ont coutume de chevaucher dans les rues de Paris sur de gros chevaux ou de belles mules, suivant son goût d'équivoquer sur les enseignes, sera gratifié par François Villon du *Cheval blanc* et de la *Mule*, deux enseignes de tavernes bien célèbres à Paris. Et le changeur Jean de Blarru aura son diamant ou l'*Ane rayé*, c'est-à-dire le zèbre, une autre enseigne parisienne, au demeurant la monture rétive que l'on pense.

Les curés de Paris recevront la décrétale qui dit que les paroissiens doivent se confesser à leur curé, décrétale qui était de petit profit pour eux, les paroissiens accordant leur clientèle aux ordres monastiques. Et maître Robert Vallée, avocat, qui n'est pas un « pauvre clerjot de Parlement », mais un homme riche, possédant beaucoup de biens à Paris et à la campagne, François le dépeint comme un quidam sans ressources ; il lui laissera ses braies, c'est-à-dire son caleçon, oubliées à l'enseigne des *Trumelières*, la taverne des Halles (les *trumelières* signifient également des chausses). Qu'en

fera-t-il ? Robert Vallée en coiffera sa bonne amie ou sa femme, Madame Jeanne de Milières, puisqu'elle exerce le commandement dans leur ménage et qu'elle mène ce benêt par le bout du nez. Robert Vallée a-t-il oublié Villon ? Il se peut. Car il hérite, lui, de l'*Art de mémoire* ; et cet homme riche a droit encore à la pauvre loge d'écrivain que l'on rencontrait le long de Saint-Jacques-la-Boucherie.

L'ami Jacques Cardon, le riche drapier, recevra les gants et la huque de soie de maître François, un revenu aussi fictif que le gland d'une saussaye. Et comme Jacques Cardon doit avoir un gros ventre, Villon lui ordonnera de manger tous les jours une oie grasse, un chapon de haute graisse, de boire dix muids de vin blanc. Il lui léguera aussi « deux proces, que trop n'engresse ». Noble homme Régnier de Montigny, son mauvais conseil, recevra trois chiens de chasse ; Jean Raguier, qui suppute sans doute l'héritage de sa riche famille, pourra, en attendant, recevoir 100 francs sur l'héritage de Villon. Le procédurier seigneur de Grigny, Philippe Brunel, aura la garde d'une tour, comme ceux qui ont bien servi ; enfin il gardera les ruines de la tour de Nigeon, du château et donjon de Bicêtre. Jacques Raguier, un bon buveur, hérite de l'abreuvoir Popin où l'on menait boire les chevaux. Aux clercs criminels du Châtelet, Jean Mautaint et Pierre Basanier, maître François laisse la faveur du prévôt avec lequel ils sont en froid. Jean Trouvé, le boucher, aura des enseignes facétieuses en rapport avec sa profession, le *Mouton* ; les lanières pour chasser les mouches du *Bœuf couronné* (une maison qu'on allait mettre en vente), la *Vache* de la rue Trousevache qu'un vilain emporte sur ses épaules. Le chevalier du Guet, qui plaide pour faire reconnaître sa noblesse, aura le *Heaume* bien convenable à un vrai chevalier ; et les sergents recevront la *Lanterne* de la rue Pierre-au-Lait pour les éclairer dans leur ronde nocturne. Jean le Loup et Cholet, officiers au service de la ville, chargés de surveiller les denrées du port de grève, des personnages

indélicats qui pouvaient bien s'approprier les denrées qu'ils étaient chargés de surveiller, recevaient un long manteau, très commode pour cacher leurs larcins, canard volé sur les fossés, bûche, charbon, etc.

Tout à coup la pensée du railleur se tourne vers « trois petits enfants tout nus » :

Povres orphelins impourvus,  
Tous deschaussiez, tous despourvus,  
Et desnuez comme le ver ;  
J'ordonne qu'ilz soient pourvus,  
Au moins pour passer cest yver.

On a vu dans ces trois orphelins les compagnons de la jeunesse « un peu friande » des repues franches de maître François. Et ce legs faisait dire à Théophile Gautier que Villon n'était pas né pour être un coupe-bourse, qu'il avait une belle âme, accessible à tous les bons sentiments, qu'il soutenait trois jeunes orphelins et leur recommandait de travailler. Mais il bafoue simplement trois riches et vieux usuriers : Nicolas Laurens, Girard Gossouyn et Jean Marceau. Dans sa pensée, ils sont associés également à deux autres

Povres clers de ceste cité

que le poète nous dépeint tout nus, comme de paisibles enfants, deux gentils enfans. Et ceux-là sont de très vieux et riches chanoines de Notre-Dame à la voix cassée ! Peut-être aspiraient-ils à devenir évêques, puisque François leur lègue aussi l'enseigne de la *Crosse*, un bâton de forme équivoque, un « billard » bien peu convenable pour de vieilles gens : et il dira aussi qu'ils chantaient bien au lutrin !

Non, Villon n'était pas bon, ni pitoyable. Il est sans pitié, comme la jeunesse, la santé, la nature. Aux pauvres prisonniers, qui pouvaient bien avoir sa faveur, il laisse la grâce de la geôlière, qui devait être plutôt rare, son miroir bien inutile dans l'obscurité où ils se trouvent ; aux pauvres mêmes qui couchent sous les auvents des boutiques, François

lègue un coup de poing sur l'œil qui les réveillera en sursaut ; aux morfondus, qui tremblent de tous leurs membres, il laisse des chaussettes et une robe coupée qui ne fera guère leur affaire pendant les grands froids de l'hiver. Son barbier aura la coupe de ses cheveux ; son cordonnier ses vieux souliers ; son tailleur, ses vieux habits : une fortune ! Les hôpitaux auront son lit (et quel lit !) ; les ordres mendiants, dont la paillardise et la goinfreterie sont proverbiales à Paris, recevront chapons et poules grasses. Et Villon s'avise tout à coup qu'il a oublié un riche valet de chambre et épicier de la reine, Jean de la Garde : celui-là aura le *Mortier d'or*, et, pour piler ses condiments, une potence de Saint-Maur, c'est-à-dire la béquille des pèlerins goutteux. Et deux autres riches Parisiens, Pierre Merbeuf et Nicolas de Louviers, recevront l'écaille d'un œuf pleine de francs et d'écus vieux, c'est-à-dire rien. Quant à Pierre de Rousseville, François l'instituera gardien de cette ruine sans revenu qu'est Gouvieux près de Chantilly. Il est vrai que Villon, toujours pitoyable, y ajoute les écus que le prince donne : mais ce prince est le prince des Sots...

Il était huit heures et la belle cloche sonnait le couvre-feu universitaire. Villon est tiré un moment de son rêve et il prie<sup>1</sup> :

Finablement, en escripvant,  
Ce soir, seulet, estant en bonne,  
Dictant ces laiz et descriptvant,  
J'oïs la cloche de Serbonne,  
Qui tousjours a neuf heures sonne  
Le salut que l'ange predict ;  
Si suspendis et mis cy bonne  
Pour prier comme le cuer dit.

Mais quand meurent les derniers battements de la cloche, quand ses ondes sonores se sont perdues au loin, dans le froid et la nuit, le poète succombe à un nouvel assoupissement,

1. L., v. 273-280.

comme un homme ivre. Dame Mémoire lui apparaît, semblable à l'une de ces roides figures allégoriques des tapisseries de ce temps; elle range dans son armoire à livres tout le jargon de l'Ecole, les espèces, le fatras du commentaire aristotélique

Et autres intellectuelles.

Le sens revient peu à peu à maître François. Mais l'encre a gelé dans son encrier; le cierge qui éclairait faiblement sa chambrette vient de s'éteindre sous le vent: trop tard maintenant pour aller chercher du feu chez un voisin et prolonger cette rêverie! François Villon va s'endormir. Il ne le fera pas du moins avant d'avoir signé ses *Lais*. Et de quelle magnifique et brève empreinte:

Fait au temps de la dite date  
Par le bien renommé Villon,  
Qui ne menjue figue ne date.  
Sec et noir comme escouvillon,  
Il n'a tente ne pavillon  
Qu'il n'ait laissé a ses amis,  
Et n'a mais qu'ung peu de billon  
Qui sera tantost a fin mis!

\*  
\* \*

Une vie donnée de la sorte à la paresse, au jeu, à parcourir la ville nuitamment, consacrée aux filles àpres au gain et aux tavernes, à ce luxe qu'est la poésie, à la raillerie aussi, a toujours demandé des ressources: Villon n'en avait pas.

On lui connaît, par contre, quelques relations très mauvaises: Guy Tabary, qui grossoya le *Roman du Pet au Diable*; Régnier de Montigny, le mauvais conseil de Villon, que nous rencontrons, en 1452, à une heure indue, à l'huis de l'hostel de la grosse Margot où les sergents cherchaient à le désarmer. Or, Montigny poussait un cri d'appel: deux compagnons, Taillemine et Rosay (nous retrouverons plus tard le



nom de ce dernier sur une liste de malfaiteurs, les Coquillards), surgissent et rossent les sergents. Tel est l'ami.

Certes, Villon a toujours sa chambre au cloître Saint-Benoît, un pauvre logis d'écolier où il ne fait pas chaud l'hiver. Il possède là quelques livres, de la chandelle, un encrier, une table, des tréteaux, un lit fait d'un cadre de bois tendu de sangles qu'on nommait alors « chassis », quelques hardes, des vieux souliers, des habits usagés, un long manteau, des chausses semelées de cuir. Mais il n'y couche pas trop souvent, témoin le legs facétieux qu'il fera aux hôpitaux de ses « chassis tissus d'arigniee ».

C'est au cloître cependant que Villon a noué ses premières relations; dans cet honnête milieu de religieux loyalistes et juristes, il a eu l'exemple de maître Guillaume, son protecteur, qui explique le décret et professe dans les écoles du Clos-Bruneau. Maître Guillaume, comme il est sage, louant les maisons qu'il possède à Paris, achetant quelques vignes non loin de la porte Saint-Michel, plus tard un fief noble dans son pays d'origine, Malay-le-Roi, une terre avec une potence sur laquelle eût pu finir François Villon! Et maître Guillaume de Villon était reçu à Paris; il fréquentait chez Jacques Seguin, prieur de Saint-Martin des Champs, un religieux tenant une bonne table et recevant le tout Paris d'alors; il fera son obit à la grande Confrérie aux Bourgeois de Paris, pauvre confrérie qui comprenait toute la société parisienne, et la plus fortunée. Et François Villon, avec de l'application et du travail, aurait pu, comme Guillaume, réussir en suivant son bon exemple, en profitant des relations du professeur en décret et du chanoine de Saint-Benoît.

Et, sans doute autour de Saint-Benoît, François trouva un emploi, peut-être parmi les clercs des finances et du Trésor, qu'il connaissait si bien. C'est un fait que François Villon parut chez madame Ambroise de Loré, épouse du prévôt de Paris, Robert d'Estouteville: une femme charmante qui recevait tout ce que Paris comptait de gracieux et de spirituel

dans son hôtel de la rue de Jouy. Ainsi François prêta galamment à son mari de sa verve, se montrant tout à fait au courant des détails du ménage et de leur union : Robert d'Estouteville, le juge de tous les malfaiteurs de France !

Mais de son passage au cloître Saint-Benoît, Villon épousa surtout les haines de la petite communauté parisienne contre les chanoines de Notre-Dame de Paris, la jalousie des curés de Paris envers les Ordres mendiants et les Jacobins.

Hélas ! c'est peut-être à Saint-Benoît aussi, parmi les familles des chanoines apparentés aux bourgeois de Paris exerçant des charges dans le milieu des gens de finances, que Villon connut celui qui dut avoir une si fâcheuse influence sur lui, ce « noble homme » René, ou mieux Régnier de Montigny. Il était né à Bourges, en 1426, d'un écuyer panelier du roi, fidèle à son prince, élu de la ville de Paris ; et sa mère était une Canlers, d'une famille de clercs des Comptes. Cette très honorable famille des Montigny était tout de même plus riche d'enfants que de biens, mais alliée à des gens tout à fait à leur aise et en place. Jean de Montigny et Étienne de Montigny, chanoines à Saint-Benoît et décre-tistes distingués, étaient des amis de Guillaume de Villon, originaires du même pays, professant aux mêmes écoles. Jean, très royaliste et patriote, fera un mémoire pour la réhabilitation de Jeanne d'Arc dont on dut parler à Saint-Benoît. Et c'est là sans doute l'origine du souvenir donné par Villon à

Jehanne la bonne Lorraine  
Qu'Englois brulerent a Rouan.

Ces Montigny paraissent avoir été les oncles de Régnier. Sans doute Régnier entendait mener grande vie, comptant sur l'aide de sa famille puissante et bien en place. Elle dut lui faire défaut et Régnier fréquenta de mauvaises compagnies : « Jeunesse et pauvreté » en furent la cause. Il savait tricher au jeu. A dix-neuf ans, Montigny intentait une action contre un sergent à verges, en raison de coups et de

blesures; le 21 août 1452, l'évêque de Paris le réclamait comme clerc, ainsi que Jean de Rosay. Ils étaient accusés d'avoir rossé deux sergents dans l'exercice de leurs fonctions à l'huis de la grosse Margot. Pour une chaude dispute qu'il avait eue à la fête de Saint-Germain-l'Auxerrois, Régnier de Montigny avait déjà été emprisonné au Châtelet. Il se prit à fréquenter les sociétés les plus dangereuses, trichant aux cartes et aux dés pour corriger l'injustice de la fortune à son égard. A la fin de l'année 1455, Montigny était signalé à Dijon, comme un des Coquillards, c'est-à-dire l'associé d'une bande de faux-monnayeurs et de cambrioleurs usant entre eux d'un jargon, trichant aux dés et aux cartes, et qui se servaient de crochets pour ouvrir les portes. Montigny se fit prendre à Paris, vers le milieu de l'année 1457, à la suite du vol sacrilège d'un calice dans l'église Saint-Jean-en-Grève qu'il avait crochétée. Auparavant, il avait été emprisonné à Tours, à Rouen, à Bordeaux. Malgré la réclamation de l'évêque de Paris, en dépit des supplices de sa noble et honnête famille d'officiers du roi, cet « enfant de bien, issu de noble génération », fut condamné, le 9 septembre, à être « pendu et étranglé ». Et Jean Rabustel, le juge de Dijon, qui avait dressé la liste des Coquillards en 1455, sur une information que nous possédons encore, put rayer son nom de sa liste de recherches; et il écrivit dans la marge: *pendu*.

Le nom de François Villon ne se lit pas sur cette information, commencée au mois de février 1455 et révélant qu'à Dijon un certain nombre d'ouvriers ne travaillaient plus, vivaient comme des rufians, jouaient aux dés et y hasardaient de grosses sommes. On les voyait disparaître pendant une semaine ou deux, puis ils rapportaient de l'argent, abondamment, pour jouer comme devant. Ils vendaient des chaînes de cuivre pour des chaînes d'or, répandaient de faux écus. Dans la chambre de l'un d'eux on découvrit tout un matériel de faux-monnayeur. Une fillette de la maison publique de Dijon, qui était comme leur quartier général,

parla. Jean Rabustel perquisitionna, arrêta de douteux compagnons de mauvaise mine cachés dans des coffres. Un d'entre eux, à qui l'on promit la liberté, consentit à faire des révélations; et le barbier, chez qui ils allaient se faire raser, compléta ces renseignements. Cette bande, qui usait d'un « langage exquis », d'un jargon particulier, comprenait soixante-deux affiliés.

La liste dressée par Rabustel pour les rechercher ressemble assez à quelque montre de gens de guerre de ce temps, à en juger par les noms de ces malfaiteurs attestant une origine assez souvent étrangère, et qui étaient sans doute d'anciens mercenaires, enfants perdus cassés aux gages lors de la formation des compagnies d'ordonnance. Mais on y rencontre aussi des clercs dévoyés, des fils de bonne famille, un marchand, un orfèvre, un mercier. Ces gens-là fabriquaient surtout de la fausse monnaie, décevaient les nigards dans les foires avec des dés plombés; ils excellaient à crocheter les portes des maisons et des coffres en employant une tige de fer recourbée, un instrument qu'ils nommaient *rossignol*, et surtout *daviel* ou *daviot*. Ils s'attaquaient principalement aux églises où ils trouvaient des calices que leurs associés faisaient fondre, des bréviaires recherchés que l'on pouvait vendre un bon prix. Il y avait parmi eux des indicateurs, des gens qui avaient la pratique des crochets, de nombreux recéleurs. Chacun avait sa spécialité : *crocheteurs*, *vendengeurs*, *envoyeurs*, *beffleurs*, *desrocheurs*, *planteurs*, *fourbes*, *dessarqueurs*, *bazisseurs*, *desbochilleurs*, *blancs coulons*, *baladeurs*, *pipeurs*, *gascatres*, *bretons*, *estevours*. Le 12 juillet, au Morimont de Dijon, deux Coquillards étaient bouillis dans la chaudière et pendus ensuite au gibet.

Si le nom de François Villon ne se rencontre pas sur cette liste, nous y trouvons par contre celui de deux de ses amis : Régnier de Montigny et Colin de Cayeux dont le surnom de « l'Escalier » indique assez qu'il fut affilié à cette bande. C'est un fait que le jargon des Coquillards, tel qu'il a été recueilli

par Jean Rabustel, a permis d'entendre presque tous les mots dont Villon usa dans les ballades qu'il écrivit en jargon, documents qu'en 1530 déjà Marot avait renoncé à interpréter, laissant ce soin « aux successeurs de Villon en l'art de la pinse et du croq ».

Villon était un initié :

Je congnois quant pipeur jargonne....

Je congnois tout, fors que moy mesme.

Mais il ne l'était pas que pour entendre le jargon et chanter les prouesses des Coquillards dans leur langue secrète.

On l'a vu, Villon était rentré à Paris, au début de l'année 1456, muni des lettres de rémission que les siens et des amis avaient obtenues en son nom après le meurtre de Philippe Sermoise. Mais il y a lieu de croire que, s'il retrouva sa chambre du cloître Saint-Benoît, Villon ne s'était pas amendé durant son exil. Quoi qu'il en soit, il est absolument certain qu'il servit d'indicateur dans un vol très important qui fut commis au collège de Navarre, vers la Noël.

C'était le plus riche et le plus vaste des collèges parisiens rue de la Montagne-Sainte-Genève ; une maison vénérable où les belles-lettres et la théologie avaient été enseignées avec éclat au début du siècle. Déchue de sa gloire, elle abritait toutefois un grand nombre de boursiers et d'artiens qui vivaient dans un assez grand désordre, car beaucoup de portes nouvelles avaient été percées pour les récents besoins du service de la maison. Il y avait quelqu'un qui connaissait le désordre de cette vénérable demeure, le secret de ces portes ouvertes, les passages praticables des maisons voisines au collège ; qui savait que dans la sacristie de la chapelle se trouvait un grand coffre où la communauté déposait son argent. Cet homme, si au courant des pratiques universitaires, c'était François Villon. Il fréquentait en ce temps-là maître Guy Tabary, clerc comme lui, un compagnon de ses farces de jadis, qui avait copié en grosses lettres le *Roman du*



*Pet au Diable*; un moine picard Damp Nicolas; Colin de Cayeux, fils d'un serrurier parisien, un clerc de mauvaise vie, un tricheur et un pipeur qui, plusieurs fois déjà, avait été rendu par le Châtelet à l'évêque, en 1451, en 1452 et en 1456; puis Petit Jean. Ces deux derniers passaient pour de redoutables crocheteurs; et Petit Jean était encore plus habile, s'il se peut, que le fils du serrurier à faire sauter les serrures des coffres et des huis à l'aide du *daviét* ou du *rossignol*.

A la Noël de 1456, François Villon avait rencontré l'ami Tabary et il l'avait chargé d'aller acheter ce qu'il fallait pour dîner à la taverne de la *Mule* devant Saint-Mathurin. Là, ils soupèrent en compagnie de Colin de Cayeux, de Damp Nicolas et de Petit Jean. Or, après le repas, maître François, Colin et Damp Nicolas demandèrent à Tabary de les suivre, sans rien révéler de ce qu'il pourrait voir et entendre. Ils gagnent tous la maison où demeurait maître Robert de Saint-Simon: l'un après l'autre, ils y pénétrèrent en franchissant un petit mur. Là ils quittent leurs vêtements de dessus et leurs robes. Ils se dirigent ensuite vers le collège de Navarre. En appliquant contre le mur un râtelier qu'ils avaient pris dans la maison où ils s'étaient dévêtus, ils franchissent le grand mur donnant sur la cour du collège. Tabary était resté dans la maison pour garder les vêtements et faire le guet. Il pouvait être dix heures du soir quand les voleurs s'introduisirent dans le collège: ils firent retour dans la maison de Saint-Simon sur les minuit seulement. Tabary les vit rentrer; ils lui montrèrent un petit sac de grosse toile contenant les cinq cents écus d'or qu'ils avaient dérobés. Mais ils lui dirent avoir gagné seulement cent écus, le menaçant de le tuer s'il révélait jamais ce vol; et, afin qu'il tint la chose plus secrète, ils lui donnèrent dix écus d'or. Les complices l'accompagnèrent alors, lui annonçant que deux bons écus étaient mis de côté pour dîner le lendemain. Après quoi les voleurs se partagèrent leur butin: chacun d'eux reçut cent écus d'or.

Ce méfait resta ignoré pendant plus de deux mois. Une



enquête, qui ne devait pas donner de résultats, fut poursuivie entre le 9 et le 10 mars 1457 à la requête de la Faculté de Théologie ; car cent écus, sur les cinq cents dérobés, appartenaient au doyen de cette Faculté, et soixante à maître Laurens Poutrel, grand bedeau, chapelain de Saint-Benoît et confrère de Guillaume de Villon. Les serruriers de Paris vinrent donc contempler gravement le coffre. Mais ils ne purent que déclarer qu'il avait été crochété, et parfaitement crochété. Or, au printemps de cette année-là, il arriva que Guy Tabary fit des déclarations imprudentes à un compagnon de rencontre qui s'intéressait à l'art de crocheter et se donnait comme un complice éventuel : Pierre Marchand, curé de Paray, les entendit et les rapporta aux gens du Châtelet. Ainsi Guy Tabary fut arrêté et il dénonça à son tour les clercs crocheteurs parisiens, dévoilant le secret du vol du collège de Navarre. Et Tabary avait également révélé à Pierre Marchand que maître François Villon s'était rendu à Angers dans une abbaye où il avait un oncle religieux. Il y était allé pour savoir des nouvelles d'un autre vieux religieux d'Angers qui pouvait posséder là-bas de cinq à six cents écus. A son retour, suivant le rapport que François Villon ferait à ses compagnons, ceux-ci se mettraient en route pour le « déboursier », en sorte que ses complices se partageraient bientôt tout son avoir.

Cette déclaration était des plus graves. Elle signalait à la justice l'existence, à Paris, d'une bande de crocheteurs que François Villon avait orientée, dans ce quartier universitaire qu'il connaissait si bien ; elle dénonçait les voleurs du collège de Navarre qui ne pouvaient manquer d'être arrêtés maintenant. Ainsi Tabary fut pris au mois d'août 1458.

Mais cette information nous fait aussi connaître le véritable motif du départ de François Villon : un vol à organiser à Angers. Ce ne sont pas des peines de cœur qu'il cherchait à oublier, comme il l'a dit dans ses *Lais*, qui le firent quitter Paris<sup>1</sup> :

1. L., v. 41-48.

Pour obvier a ces dangiers,  
Mon mieulx est, ce croy, de foûir.  
Adieu ! Je m'en vois a Angiers :  
Puisqu'el ne me veult impartir  
Sa grace, il me convient partir.  
Par elle meurs, les membres sains ;  
Au fort, je suis amant martir  
Du nombre des amoureux sains !

\*  
\* \*

Le meurtre de Philippe Sermoise avait jeté François Villon sur les routes, hors de Paris, pendant sept mois.

Le vol du collège de Navarre, dont les auteurs pouvaient être découverts d'un moment à l'autre, interdisait le séjour de Paris à François Villon, qui devint une sorte de banni volontaire, de vagabond ambigu, contraint à des déplacements sur les routes de France, à mener la vie du jongleur et du poète errant, certes, du clerc dévoyé, mais certainement aussi celle du voleur et du tricheur. Des dons généreux de personnes lettrées, de grands seigneurs amateurs de bel esprit et de poésie (il y en avait), des escroqueries au détriment de dupes, d'amis ou de parents, les profits du jeu et du vol, permettront à Villon de vivre sur les routes pendant cinq ans. Pèlerinage que l'on devine, plus qu'on ne le connaît, à travers une grande partie de la France, dont Villon a nommé pas mal de villes et de provinces, et qui fut coupé par quelques pénibles haltes, des séjours dans des prisons. Mais tout cela, le plus souvent, avec une tenue, un secret, qui permettaient à ce jeune homme, comblé de tous les dons de l'esprit, d'évoluer avec aisance dans les milieux les plus divers, sans que son âme fût en rien diminuée. Il était à la limite de tout. Assez prudent, sans doute, pour rester le chantre, le conseiller des faux-monnayeurs et des cambrioleurs.

Nous avons dit que François Villon dirigea ses pas d'abord vers Angers. François dut se trouver dans la petite ville universitaire dans les derniers jours de l'année 1456, dans

tous les cas au début de l'année 1457, à une époque où le roi René l'animait de sa présence, où il avait autour de lui sa cour de Provençaux, de Lorrains, d'Italiens et de seigneurs angevins, artistes ou lettrés. René cultivait la poésie et la peinture : tout aux amours de sa seconde femme, Jeanne de Laval, il avait imaginé, dans un doux et fol transport, de la célébrer comme une bergère, tandis que lui, roi de Sicile, se donnait pour Regnault le berger. Villon a-t-il essayé de pénétrer dans ce milieu raffiné, parmi les poètes amateurs de la cour du roi de Sicile ? C'est fort possible. Dans tous les cas, il n'a pas dû réussir. C'est un fait que, plus tard, à maître Andry Couraud, procureur à Paris du roi de Sicile, demeurant rue Saint-Jacques, il adressa une vigoureuse contre-partie de ce tableau de la vie champêtre, une brutale et voluptueuse réponse au berger par excellence qu'était alors Franc Gontier, un type de l'idylle, le simple honnête homme des champs, qui ne s'est jamais incliné devant le tyran, qui n'a pas fréquenté la cour, qui trouve dans le travail rustique toute sa joie, qui aime sa mie Hélène, qui mange avec elle sur l'herbe, près du ruisseau, du fromage, du lait, des fruits et du pain bis. Et Villon exposera à maître Andry Couraud les « contredits de Franc Gontier », opposant son idéal voluptueux de citadin à la vie rustique du simple berger <sup>1</sup> :

Sur mol duvet assis, ung gras chanoine,  
 Lez ung brasier, en chambre bien natée,  
 A son costé gisant dame Sidoine,  
 Blanche, tendre, polie et attintée  
 Boire ypocras, a jour et a nuytée,  
 Rire, jouer, mignonner et baisier,  
 Et nu a nu, pour mieulx des corps s'aisier,  
 Les vy tous deux par ung trou de mortaise :  
 Lors je congneus que, pour dueil appaisier,  
 Il n'est tresor que de vivre a son aise.

Telle est la réponse de maître François Villon aux conseils

1. T., v. 1473-1482.

de maître Andry Couraud, tout autant qu'à une célèbre pièce de Philippe de Vitry que Villon pouvait bien savoir par cœur. Adressée au procureur du roi berger, elle prend toute sa valeur légère d'ironie.

Il est extrêmement difficile de préciser l'itinéraire de François Villon à travers la France qu'il dut parcourir en partie entre 1457 et 1461. Tout ce que nous savons à ce sujet, c'est le peu qu'il nous a dit, par la suite, dans son *Testament*; et l'on conçoit, au surplus, qu'un homme pauvre comme il était, vagabond à demi, ne doive laisser que des traces très rares de son passage, et qui ne peuvent guère être, en principe, que des affaires avec la police ou la justice.

Ce qui est certain, c'est que Villon savait bien qu'il ne pouvait pas rentrer à Paris. Il dut donc exploiter la charité ou la faveur de gens qui le connaissaient moins, vivant sans doute de l'existence traditionnelle des jongleurs nomades, entrepreneurs de spectacles, récitant leurs compositions, qui marchaient avec des souliers crevés, des robes déchirées, hébergés par ceux qui ne fermaient pas la porte sur leur passage et les écoutaient chanter ou réciter tandis que cuisait le dîner. Le pays où erra Villon s'étend depuis Angers, les marches de la Bretagne et du Poitou, jusqu'en Dauphiné probablement. Car il résulte de ses confidences qu'il parcourut surtout la France centrale, en particulier le bassin de la Loire. Course indécise, comme l'écheveau des eaux du fleuve déployé autour de tant d'îles et de grèves blondes, parmi ces pays vignobles, ces lentes ondulations d'un grand et mouvant horizon dont Saint-Satur, avec son abbaye, au pied de la motte de Sancerre, ne marque peut-être pas le terme. Car Villon s'est donné pour un pauvre « mercerot » de Rennes. Et peut-être a-t-il porté la balle, comme colporteur dans les foires, jusqu'en Bretagne? Dures années pendant lesquelles la Fortune l'accable de coups aveugles, où il lutte contre la fatigue, la faim. Mais sa santé triomphe de tant d'obstacles. La lucidité et l'allégresse de son esprit demeurent les mêmes. Il voit tant

de villes, de choses, de gens ; il entend combien de patois ; et il rencontre des compagnons bien divers avec qui l'on chemine en groupe.

Dans ce dur pèlerinage de l'errant, il y a des haltes dont les unes sont des séjours à la cour de Blois et à celle de Moulins ; et d'autres des séjours dans quelque basse-fosse.

Un premier passage de François Villon à Blois se place un peu après la naissance de Marie d'Orléans (19 décembre 1457) ; et il semble qu'au cours de ce premier séjour, François fut même appointé par Charles d'Orléans, bonhomme alors tout grisonnant, et qu'il reçut aussi de lui des gages. Pourvu qu'on eût de l'esprit, on pouvait être apprécié d'un prince revenu de beaucoup d'illusions, qui trouvait dans la poésie le divertissement qu'il n'avait guère rencontré dans l'existence, un raffiné et un précieux au demeurant, mais l'homme de France qui parlait le langage le plus frais, souple comme l'eau courante du ruisseau à travers la prairie. Villon, sec et noir, vieilli prématurément, savait aussi se tenir dans le monde. Il composa sur le thème de la fontaine tarie la meilleure des ballades, dans ce qu'on a appelé assez improprement le « concours de Blois », alors qu'il s'agit plutôt d'une collection de pièces d'album : il trouva dans les contradictions proposées par le premier vers :

Je meurs de soif auprès de la fontaine,

les mots qui le peignent mieux que tout portrait :

Je riz en pleurs.

Le bon Charles d'Orléans avait trouvé ce jour-là le maître en poésie qu'il n'avait pas encore rencontré. Villon sut enfin flatter le prince « clément » qui fit insérer cette composition dans son cher livre de poésies où il écrivait de sa main. Ce morceau n'a pas été transcrit par Villon, comme on l'a dit. Mais il a été certainement copié sur ses propres papiers. Et la pièce macaronique qui suit, bien rimée et spirituelle,

transcrite de la même petite écriture caractéristique, paraît bien aussi de Villon; elle nous le montre ayant feuilleté l'album du prince qu'il nomme plaisamment un « saint livre ».

On ne sait pas non plus très exactement à quel moment on doit placer le voyage que François Villon fit à Moulins. Il avait traversé antérieurement la Beauce quand il arriva dans la gracieuse cité des ducs de Bourbon, la bonne ville « d'Espérance »,

En cheminant sans croix ne pille.

Le jeune duc de Bourbon, Jean II, était lui-même un rimeur assez habile; et Moulins, à l'instar de Blois, passait pour un autre « séjour d'honneur ». François Villon était en somme originaire de ce pays par son père. Aussi, dans la charmante requête sous forme de ballade qu'il composa pour demander un secours, et qui est restée un modèle du genre, du plus espiègle esprit, il ne manqua pas de rappeler à Jean de Bourbon qu'il était « son seigneur » :

A prince n'a ung denier emprunté,  
Fors a vous seul, vostre humble creature.  
De six escus que luy avez presté,  
Cela pieça il meist en nourriture.  
Tout se paiera ensemble, c'est droiture,  
Mais ce sera legierement et prest;  
Car, si du glan rencontre en la forest  
D'entour Patay, et chastaignes ont vente,  
Païé serez sans delay ny arrest :  
Vous n'y perdrez seulement que l'attente...

Nous ignorons pour quelle cause François Villon était dans les prisons d'Orléans au cours de l'été de 1460. Mais il est certain qu'il en sortit à l'occasion de la première entrée de Marie d'Orléans dans la capitale du duché. Et dans un *Dit* étrange, farci de mots latins, de souvenirs classiques, il célébra le port assuré de la petite fille de trois ans qu'il nommera encore sage Cassandre, noble Didon, belle Echo, digne Judith



et chaste Lucrèce ! Autant dire que Villon se battait les flancs, qu'il cherchait surtout à montrer son érudition et ses lettres, qu'il désirait, celui-là qui signait déjà : « Vostre povre escolier François », recouvrer les « gaiges » qu'il avait eus jadis dans la maison d'Orléans. Mais ce deuxième séjour à Blois de maître François devait être de peu de durée.

C'est encore dans une geôle que nous retrouverons, l'été suivant, Villon, dans la « mauvaise et dure » prison épiscopale de Meung-sur-Loire, sous la main de Thibaud d'Auxigny, l'évêque auquel le poète voua une haine atroce. Non loin, à Montpipeau, Colin de Cayeux, ancien associé de Villon, un Coquillard, s'était fait prendre ; les évêques d'Orléans y avaient justice et seigneurie. Et, vraisemblablement, Villon fut emprisonné à la suite de cette opération.

Il souffrit terriblement dans cette geôle, sans doute l'étage inférieur de la vieille tour dite de Manassès, que dominait le château de l'évêque. Villon avait les dents bien longues ; il avait très faim, ne recevant de l'évêque qu'un peu d'eau et une petite miche de pain. Mais, sous le « bandeau de pierre » que formaient les murs de sa geôle, Villon redressait la tête, aussi indomptable qu'incorrigible, le dur et sec Villon : et, si proche de la mort, il trouvait les accents les plus âpres, les traits les plus joyeux pour demander à ses amis et au nouveau prince des lettres de grâce qui le rendraient à la lumière du jour :

Aiez pitié, aiez pitié de moy,  
A tout le moins, si vous plaist, mes amis !  
En fosse gis, non pas soubz houx ne may,  
En cest exil ouquel je suis transmis  
Par Fortune, comme Dieu l'a permis.  
Filles, amans, jeunes gens et nouveaulx,  
Danceurs, sauteurs, faisans les piez de veaux,  
Vifz comme dars, agus comme aguillon,  
Gousiers tintans cler comme cascaveaux,  
Le lesserez la, le povre Villon ?

L'évêque Thibaud d'Auxigny, il le déchira, disant qu'il

n'était pas son serf, son esclave, pas plus qu'il n'était sa biche, insinuant par là qu'il avait des mœurs mauvaises; s'il prie pour lui, c'est pour réciter le psaume où l'on peut lire: « Que ses jours soient peu nombreux et qu'un autre reçoive son évêché. » Villon l'insulte, le nomme Tacque Thibaud, du nom d'un favori du duc de Berry, un voleur détesté du peuple, et un infâme. Tout ce que nous savons de Thibaud d'Auxigny donne à croire qu'il fut surtout un rigide observateur de ses droits et du droit, respectant la discipline et la faisant respecter, qui se montra particulièrement âpre et avare. Mais le droit est souvent la cruauté même. Quoi qu'il en soit, Villon avait poussé un cri joyeux, comme prophétique: un prince nouveau venait de succéder au « grant Charles »: c'était le roi Louis XI. Las des fêtes de Paris, défiant de son naturel, il désirait gagner le plus tôt possible son cher pays de Touraine.

Louis chemina avec le vieux duc d'Orléans; et le roi de France entra dans la capitale de son duché, le 30 septembre 1461. La route qui menait à Tours passait par Meung. De droit les prisonniers étaient délivrés en signe de joyeux avènement. C'est ainsi qu'en cette saison d'automne François Villon put revoir la lumière du jour et que nous devons au roi Louis XI le *Grant Testament*. Car, après quelques formalités d'usage, au terme de cinq ans d'exil, Villon put rentrer dans Paris.



Villon revenait à Paris bien changé, mûri par l'expérience, obsédé par l'idée d'une mort prochaine à laquelle il avait échappé plusieurs fois comme par miracle. Il est dans sa trentième année, et il a bu toutes ses hontes. Il vient de faire, tapi dans un coin, comme un chien, le plus pathétique des examens de conscience dans son « Debat du Cuer et du Corps », qui date de l'année 1461. Là, il a vraiment mis son cœur à nu. Et François a conclu sans espérance: chacun porte son far-

deau dans la vie ; l'influence de la planète de Saturne, l'astre des malchanceux, a fait le mien plus lourd :

Qu'est ce que j'oy ? — Ce suis je. — Qui ? — Ton cuer,  
 Qui ne tient mais qu'a ung petit filet :  
 Force n'ay plus, substance ne liqueur,  
 Quant je te voy retraict ainsi seulet,  
 Com povre chien tapy en reculet. —  
 Pour quoy est ce ? — Pour ta folle plaisance. —  
 Que t'en chault il ? — J'en ay la desplaissance. —  
 Laisse m'en paix ! — Pour quoy ? — J'y penseray. —  
 Quant sera ce ? — Quant seray hors d'enfance. —  
 Plus ne t'en dis. — Et je m'en passeray !... —

Veulx tu vivre ? — Dieu m'en doint la puissance ! —  
 Il te fault... — Quoy ? — Remors de conscience,  
 Lire sans fin. — En quoy ? — Lire en science,  
 Laisser les folz ! — Bien j'y adviseray. —  
 Or le retien ! — J'en ay bien souvenance. —  
 N'atens pas tant que tourne a desplaissance.

Plus ne t'en dis. — Et je m'en passeray.

C'est dans cette disposition d'esprit, sur la voie de la connaissance du bien plutôt que sur le chemin du bien lui-même, sceptique aussi sur l'efficacité des conseils de son cœur, que Villon gagna son cher Paris.

Il ne dut pas d'ailleurs s'y montrer bien brillant ; nous avons même lieu de croire qu'il s'y cacha tout d'abord.

C'est à Paris qu'il écrivit le *Testament* en 1461, probablement au cours de l'hiver. Peut-être tomba-t-il malade, et de cette situation a-t-il tiré l'idée de son poème. Villon était dans tous les cas vieilli ; il toussait, avait perdu cheveux et sourcils, ressemblait exactement à un navet qu'on vient de peler. Il se cachait, car, assurait-il, celui qui aurait découvert son gîte, le lit sur lequel il était couché, se serait montré plus fort que le devin auquel on s'adressait en ce temps-là pour retrouver les objets perdus. Mais il avait beau voir clair dans sa conscience, déclarer qu'il ne serait plus un voleur, comme il l'avait été, par faiblesse, par « lâcheté », citer Paul,

parler gravement à ses compagnons qu'il ne nomme plus de « beaux enfants » couronnés de chapeaux de roses, mais des fous, des malheureux, on voit surtout que Villon s'exhortait au bien, criant à tout propos : « Loué soit le doux Jésus-Christ ». Comme il se sentait faible, avec cette inconstance dans le cœur, comme un ver qui ronge le fruit :

Rien ne hais que perseverance!

Quel passé remontait en lui, avec sa vieille vie mauvaise, des habitudes déjà anciennes qui tout à coup doivent emporter les faibles remparts dont il a cru fortifier sa conscience ! Ce qui n'était pas mal vu d'ailleurs. Car, après ces belles protestations d'honnêteté, nous retrouvons François Villon prisonnier au Châtelet « pour un certain vol dont il était chargé », le 2 novembre 1462.

Sans doute l'affaire n'était pas bien grave, puisqu'il est question, presque immédiatement, de sa mise en liberté. Mais cette arrestation eut pour Villon une conséquence qu'il redoutait sans doute et qui était, vraisemblablement, la raison pour laquelle il se cachait : elle réveilla la vieille affaire du vol du collège de Navarre et dévoila sa présence à Paris. On l'ignorait alors ; car le bedeau de la Faculté de Théologie, maître Laurens Poutrel, qui appartenait à la communauté de Saint-Benoît et demeurait non loin du cloître, rue des Noyers, à l'enseigne de *Sainte-Marie-Madeleine*, aurait bien su l'y découvrir. Et si François Villon avait pris une lettre de rémission après sa sortie de la geôle de Meung, cette grâce ne le mettait pas à l'abri des restitutions matérielles de son vol. A la fin de l'année 1458, quand fut arrêté Guy Tabary, la Faculté avait composé avec sa mère, pour la somme de 50 écus d'or payables en deux termes. La mère de Tabary, la pauvre mère de ce mauvais clerc, paya l'année suivante le complément de la somme, moyennant promesse de laquelle son fils avait été mis en liberté. L'important pour la Faculté était de rentrer dans son argent. Ainsi, au moment où François Villon

allait être élargi du Châtelet, la Faculté de Théologie fit opposition à la délivrance du voleur de ses écus ; elle délégua maître Laurens Poutrel pour négocier avec le prisonnier qui fut interrogé sur cette vieille et pénible affaire. François Villon dut faire alors des aveux complets. Laurens Poutrel n'ignorait pas que François avait encore à Paris des amis influents et des parents. Poutrel connaissait bien Guillaume de Villon qui avait déjà tiré maître François de maints bouillons. La mère du poète, la pauvre femme, qui n'était pas plus riche que la mère du mauvais clere Tabary, mais qui l'aimait d'un si tendre et robuste amour, ferait certainement quelque chose pour lui.

Ce qui est certain, c'est qu'avant le 7 novembre 1462, Laurens Poutrel obtint de François Villon la promesse que celui-ci rendrait les 120 écus d'or dans le délai de trois ans : moyennant quoi il fut élargi.

Ainsi le pauvre Villon devait payer 40 écus par an à la Faculté sous peine de se voir emprisonné de nouveau ! Sans doute, il pouvait arriver à trouver cette somme, puisque Laurens Poutrel lui faisait ce crédit : le vieux bedeau, qui le connaissait bien, n'aurait pas été sa dupe. Mais il faut avouer que, pour un homme qui commençait à se reprendre, c'était là une charge écrasante qui pouvait bien le décourager. Le vol du collège de Navarre fut le plus grand malheur de Villon, comme il reste sa plus lourde faute. Jamais il ne pourra échapper aux conséquences de cette lamentable affaire.

Le pauvre François retourna vraisemblablement demeurer dans sa chambre d'écolier, au cloître Saint-Benoît ; il ne devait jouir que d'un mois de liberté. Mais il faut reconnaître que dans l'affaire qui l'amena, une fois de plus, devant le Châtelet, François Villon n'avait joué presque aucun rôle. L'astre de Saturne le poursuivait de sa maléfique influence.

François avait, en ce temps-là, lié connaissance avec un certain Robin Dogis, qui demeurait rue de la Parcheminerie, à l'enseigne du *Chariot*, presque au coin de la rue de La



Harpe. Ce Robin Dogis avait pour ami un nommé Hutin du Moustier, qui n'était pas plus mauvais qu'un autre, et qui sera même plus tard sergent à verge au Châtelet. Mais, parmi les fréquentations de Dogis, on remarquait un clerc querelleur et violent, Rogier Pichart, un de ces hommes qui ont toujours l'insulte à la bouche et en viennent facilement aux coups.

Or, un soir, François Villon gagna la rue de la Parcheminerie (la ruelle étroite qui s'étendait entre la rue du Petit-Pont et la grand'rue de La Harpe, où habitaient les parcheminiers et sur laquelle ouvraient des échoppes de scribes et d'écrivains); et il demanda à Robin Dogis s'il ne lui donnerait pas à souper. Certainement il n'avait pas de quoi manger ce soir-là. Robin Dogis se montra disposé à satisfaire à sa demande; avec eux vinrent souper Rogier Pichart et Hutin du Moustier. Quand le repas fut fini, il pouvait être sept ou huit heures du soir. On quitta la maison de Dogis pour se rendre dans la chambre de maître François, bien vraisemblablement la chambre d'écolier qu'il avait toujours eue au cloître Saint-Benoît, car Villon monta la rue Saint-Jacques avec ses trois compagnons.

Il y avait là, à main gauche, touchant à la taverne de la *Mule*, et presque en face de l'entrée du couvent des Mathurins, l'écritoire, c'est-à-dire la boutique de maître François Ferrebouc, notaire pontifical, un de ces nombreux notaires qui exerçaient en France leur office par privilège du pape, au grand dam des notaires royaux et du Châtelet, et qui authentiquaient leurs actes en y dessinant la clef de saint Pierre. Les actes étaient alors si longs que, malgré le règlement du couvre-feu, les notaires étaient autorisés à travailler le soir; et souvent on voyait dans la nuit des lumières briller à leur auvent, éclairant de jeunes clercs penchés sur leurs rouleaux. Vénérable et discrète personne maître François Ferrebouc était un homme considérable, établi rue Saint-Jacques en 1451, qui pouvait bien connaître Villon. Étudiant à Paris, licencié



en décret, prêtre, jouissant des bénéfices de plusieurs chapellenies, il possédait diverses maisons dans la ville. Il figure parmi les notaires qui transcrivirent le Procès de Réhabilitation de Jeanne d'Arc; et, comme scribe de l'official de Paris, il avait assisté à l'interrogatoire de Guy Tabary, le voleur du collège de Navarre. Au demeurant, maître François Ferrebouc était un lettré, un homme « parfait » au dire de l'humaniste Gaguin; un ami des plus riches familles parisiennes et des gens du Châtelet.

Or, Rogier Pichart, le clerc querelleur, voyant de la lumière à l'auvent de l'écritoire de Ferrebouc, s'arrêta à la fenêtre, commença à se moquer des scribes qui travaillaient; il cracha dans leur chambre. Les clercs sortent dans la nuit, avec la chandelle allumée, interrogeant : « Quels paillards sont-ce là ? » Mais Pichart leur demanda s'ils voulaient « acheter des flûtes » : sans doute, il entendait leur montrer de quel bois ces flûtes étaient faites, puisqu'il s'apprêtait à les battre. Il y eut mêlée et, au cours de la rixe, les clercs de Ferrebouc s'emparèrent de Hutin du Moustier, le traînèrent dans l'hôtel aux cris de : « Au meurtre ! on me tue ! je suis mort ! » Alors on vit maître François Ferrebouc sortir de la maison et pousser si rudement Robin Dogis qu'il le fit rouler par terre; mais dès qu'il se fut relevé, Dogis frappa d'un coup de dague la discrète et vénérable personne du notaire. Après quoi Robin Dogis rejoignit Rogier Pichart qui s'était enfui dans l'église Saint-Benoit-le-Bétourné, où l'avait déjà sans doute précédé Villon. Là, Dogis lui fit de sanglants reproches, déclarant au clerc querelleur, cause de l'affaire dont il prévoyait déjà toutes les funestes conséquences, qu'il n'était qu'un très mauvais paillard. Sur quoi Robin Dogis s'en retourna coucher en sa maison de la rue de la Parcheminerie, tout marri aussi de son aventure.

François Villon et Hutin du Moustier furent arrêtés tout de suite et emprisonnés au Châtelet; les autres s'absentèrent ou se mirent en franchise dans des couvents.

Cette prison du Châtelet fut très rude pour François Villon. Ce n'était plus le Châtelet dont il avait jadis connu le personnel. Tout avait changé avec le nouveau roi. Le prévôt de Paris, Robert d'Estouteville, avait été « désappointé », ainsi que la plupart des serviteurs de Charles VII. Jacques de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, avait été créé garde de la Prévôté à sa place. Martin de Bellefaye, le lieutenant criminel indulgent aux joueurs de farces, avait été remplacé par Pierre de La Dehors, l'un des maîtres jurés de la Grande Boucherie, l'ennemi né des clercs. Et Ferrebouc ne comptait que des amis parmi ce personnel. La Dehors y fit mettre durement à la question de l'eau François Villon. Et Jacques de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, près Pontoise, n'avait aucun motif d'indulgence pour un clerc protégé par son prédécesseur.

Pour avoir été le témoin d'une rixe où Ferrebouc avait en somme reçu une blessure légère, François Villon fut condamné à mort, à être « étranglé et pendu au gibet de Paris ». Allait-il être lui-même un de ces pendus dont la vision terrible a sans doute hanté son esprit depuis l'enfance ? Telle était la question. Certes, c'était là une injustice, une « tricherie » comme il dira. Il prit froidement la chose horrible, et même cyniquement, à en juger par le quatrain, son adieu au monde :

Je suis François, dont il me poise,  
Né de Paris emprès Pontoise,  
Qui d'une corde d'une toise  
Sçaura mon col que mon cul poise !

Mais un instant après, François était tout indigné à la pensée de la cruauté, de l'injustice de l'arrêt du prévôt. Il se débattait comme une bête qui défend sa peau. Bien qu'il y eût certain risque à le faire (le plus souvent le Parlement confirmait les peines de la Prévôté en y ajoutant une amende), Villon appela de la sentence de Jacques Villiers de l'Isle-Adam devant le Parlement de Paris. Le 5 janvier 1463 (n. st.) la

cour cassait le jugement du Châtelet en ce qui concernait la pendaison ; mais elle maintenait qu'à cause de sa « mauvaise vie », en raison de son passé chargé de condamnations, François Villon devait être banni pour dix ans de la ville et prévôté de Paris.

François exultait ; et c'est un fait qu'en apprenant la peine adoucie qui le frappait, il adressa à Étienne Garnier, clerc de la geôle, une de ses plus joyeuses ballades :

Que vous semble de mon appel,  
Garnier ? Feis je sens ou folie ?  
Toute beste garde sa pel ;  
Qui la contraint, efforce ou lie,  
S' elle peult, elle se deslie.  
Quant donc par plaisir volontaire  
Chantée me fust ceste omelie,  
Estoit il lors temps de moy taire ?

Il trépignait comme un enfant ; faisant allusion à l'origine de La Dehors, il bafouait le boucher qu'il était doublement, donnant un éloge bien senti à sa propre philosophie :

Prince, se j'eusse eu la pepie,  
Pieça je feusse ou est Clotaire,  
Aux champs debout comme une espie...

Et François adressait aussi à la cour souveraine, « mere des bons et seur des benois anges », avec tous ses remerciements, une requête pour obtenir un délai de trois jours qui lui semblait nécessaire pour dire adieu aux siens et recueillir un peu d'argent.

Si cette requête fut agréée (il est tout à fait vraisemblable qu'elle l'a été), maître François dut quitter Paris le 8 janvier 1463, muni d'un peu d'argent que put lui procurer par exemple Guillaume de Villon.

Il disparut dans le mystère, empruntant sans doute la route du sud, celle qu'il avait déjà suivie, interdit de séjour à Paris et dans ses environs jusqu'en 1473, toujours justiciable du roi, dans une sorte de prison tacite.

Suivant une anecdote rapportée par Rabelais au *Quart livre* de son *Pantagruel* (entre 1545 et 1552 par conséquent), mais dont la tradition peut remonter un peu plus haut, au temps où Rabelais entra au couvent des Cordeliers, à Fontenay-le-Comte (il en sortit vers 1524), François Villon se serait réfugié au couvent de Saint-Maixent, travaillant à la rédaction d'une Passion en langage poitevin qu'il aurait mise en scène à l'issue des foires de Niort. Mais il demeure bien étonnant que maître François ait fait de vieux jours sans avoir produit quelque œuvre nouvelle où il n'aurait pas, toujours et toujours, parlé de lui-même. Il est à craindre que la tradition recueillie par Rabelais ne soit influencée, comme tout ce que nous savons alors sur Villon, par les *Repues franches*, recueil célèbre de colportage qui circula vers 1500, un peu après le grand succès d'imprimerie que remportèrent les vers de Villon parus chez Pierre Levet à Paris, en 1489, sous le titre : *Le grant testament villon et le petit. Son codicille. Le jargon et ses balades*.

\*  
\* \*

Voilà le peu que nous savons de la vie de François Villon : autant dire qu'elle est comme inconnue. Les milieux que Villon a traversés, les personnages qu'il a nommés, Paris où il a beaucoup erré, avant 1456, nous sont par ailleurs parfaitement connus. Et je me suis jadis donné à moi-même le plaisir secret de les faire revivre.

Non pas le Paris que Victor Hugo a peint dans sa *Notre-Dame*, d'après Sauval et Du Breul, et dont la stylisation, d'un pittoresque lyrique d'ailleurs admirable, m'a toujours paru beaucoup plus proche du temps de Louis XIII que de l'époque de Louis XI ; mais un Paris fait d'après les miniatures contemporaines, avec la nomenclature de ses rues, leurs couloirs et leurs odeurs, leurs enseignes, leurs habitants qui ont encore l'accent de cette province qu'était en quelque sorte le Paris d'alors. Un Paris qui fait davantage penser à l'art parisien

que distinguent assez facilement ceux qui ont étudié, par exemple, les enluminures ou les ivoires de ce temps : l'article de Paris du temps de Charles VI. Un Paris que les gens du seizième siècle ne connaissaient déjà plus et que Clément Marot prendra le sage parti d'ignorer, en 1533 : « Quant a l'industrie des lays qu'il feit en ses testamens pour suffisamment la congnoistre et entendre, il fauldroit avoir esté de son temps a Paris, et avoir congneu les lieux, les choses et les hommes dont il parle... » Car Villon, d'origine provinciale, est tout de même l'irrespectueux badaud parisien à qui rien n'en impose :

Né de Paris... emprès Pontoise.

La ville si petite alors, mais qui paraissait immense aux hommes de son temps, a nourri son œuvre ironique. Et Villon, que l'on connaissait pendant sa vie dans un cercle assez restreint, y a rencontré la gloire posthume. Les éditions du *Petit et du grant testament* se sont multipliées sur les ponts Saint-Michel et de Notre-Dame, dans les rues de la Juiverie et Saint-Jacques, là même où il avait tant vagué. Et assez peu de temps après la disparition mystérieuse du poète, *Pathelin* et les *Repuës franches* y répandront la légende parisienne de l'écornifleur.

Mais le Paris de François Villon n'était déjà plus le beau « Paris sans pair » du temps de Charles VI, celui d'Eustache Deschamps et de Christine de Pisan, celui-là que vit encore Pierre de Nesson autour du duc de Berry. C'était un Paris très gai, très vivant tout de même, qui sortait de ses ruines, de ses misères, de l'occupation étrangère par la garnison anglaise du Châtelet qui était haïe, où rapidement les maisons ruineuses avaient été relevées, où les grands bourgeois, les parlementaires, les gens de finances, tous les petits « royetaux de grandeur » habiteront de somptueuses maisons ou restaureront leurs anciennes demeures. On écoute les joyeuses sonneries de cloches dont on a été privé si longtemps. On

s'amuse dans une ville, dévastée jadis par la misère et les épidémies, quand cinquante mille personnes mouraient dans une année (1438). Les églises, celles des monastères à la mode, sont fréquentées par de jolies Parisiennes, assises sur le « bas du pli de leur robe », autour desquelles tournent les galants. Et les blanches et charnues Parisiennes, aux tétons aigus et aux belles fesses, étaient proverbialement célèbres.

Ce rythme de fête, si vif, qui anime le huitain de Villon, est le rythme de ce Paris, comme l'atmosphère de la Loire alanguit et anoblit maître Alain, comme le reflet doré de la tapisserie de Bourgogne inspire et dessèche le pauvre Michault.

Mais on était alors Parisien d'un quartier, d'une paroisse. Les femmes y avaient bon bec. Chacun se connaissait. Les langues venimeuses injectaient leurs poisons dans les chairs vivantes. Les commères des rues se montraient pareilles aux sangsues. Les hommes sacraient, échangeaient des injures. Et les gens de la Loire et les Picards, parlant des dialectes dans lesquels furent écrites tant d'œuvres littéraires, reconnaissent à Paris un accent très caractérisé dont un strict humaniste, Henry Estienne, se moquait : « mon frere Piarre, mon frere Robart, la place Maubart » : « Et toutefois nostre Villon, un des plus eloquents de ce temps la, parle ainsi. » C'est vrai qu'il fera rimer *Robert* et *poupart*, *Montmartre* et *tertre*, *moine* et *Seine*, *Vatérien* et *an*. Villon a parlé en effet le langage de la rue, celui des gens qui crient les denrées. Il nommera un « jacobin » un crachat blanc. De la ville, il sait tout, les légendes aussi, par exemple celle du rusé Buridan.

Et Paris nocturne, comme François Villon l'a aimé ! De nombreux documents nous permettent d'imaginer l'aspect de ses nuits, si noires, silencieuses, quand le couvre-feu avait sonné, à Notre-Dame à sept heures, dans les autres églises à huit ; et la cloche de Sorbonne, maître François l'entendait à neuf heures, dans sa chambre du cloître, annonçant le couvre-feu à l'Université. Alors les tavernes étaient fermées ; parfois



une chandelle brillait à l'échoppé d'un notaire. Le chevalier du guet fait sa ronde avec ses piétons qui vont à tâtons, touchant de la main les devantures, par les rues étroites, gluantes. Il n'y a plus que les avinés pour errer dans les rues ; le marchand d'oublies qui porte dans son couffin les gaufres que l'on joue à la taverne et qui pousse son cri ; les amoureux, les voleurs, les mauvais écoliers qui errent, tirent les sonnettes, décrochent les enseignes qui s'effondrent avec fracas ; les pauvres qui dorment sous les auvents, dans les bateaux de foin, avec tous les gens maigres, velus et morfondus.

Dans les rues, on doit circuler avec une lanterne de corne ; mais l'on porte souvent un bâton, une dague ou une épée au mépris des ordonnances. On s'interpelle de loin, craintivement, la main sur la dague, la pierre prête à voler. Et les amoureux, sous les fenêtres de leur dame, claquaient des dents et chantaient des aubades dont on pouvait bien rire son saoul. Les clercs, qui reprenaient en chœur des chansons ironiques ou satiriques sur l'une ou l'autre, reçoivent sur la tête le contenu des pots à uriner. Et souvent aussi ces équipées se terminaient dans des maisons en ruines ou dans des jardins abandonnés...

Et Paris aussi, dans la lumière du jour et les bruits du travail, avec ses odeurs caractéristiques d'immondices, de triperies, de boucheries, de poissons de mer et d'herbes. Un Paris où les ruelles de la montagne Sainte-Geneviève ont épousé la trace des sentiers de vignes, avec ses ponts couverts de maisons : la Cité, qui était une île sonnante, avec la cathédrale, l'officialité, le cloître et le Palais, ses petites paroisses, ses tavernes ; la ville enfin, les geôles du Châtelet, la Grande Boucherie, les Halles et ses tavernes, les rues commerçantes, et surtout le cimetière des Innocents, cette Terre Sainte de Paris qui est la promenade bruyante de ce temps-là, où l'on donnait des spectacles, où l'on écoutait les prêches devant la danse macabre, où les petits marchands étalaient devant les charniers chargés d'ossements et exposaient leur camelote

jusque sur les tombes, où les filles et les galants se donnaient rendez-vous, où les chiens erraient et levaient la patte contre les orgueilleux monuments. Un beau lieu de méditations, d'agitation spirituelle pour un homme comme Villon<sup>1</sup>:

Icy n'y a ne ris ne jeu.  
Que leur vault il avoir chevances,  
N'en grans lis de parement jeu,  
Engloutir vins en grosses pances,  
Mener joye, festes et dances,  
Et de ce prest estre a toute heure ?  
Toutes faillent telles plaisances,  
Et la coulpe si en demeure.

Quant je considere ces testes  
Entassées en ces charniers...

Car de ces ossements Villon fera un bon legs pour les aveugles des Quinze-Vingts, chargés par lui de désigner parmi ces trépassés les mauvais des bons.

Mais, parmi les vivants, quand il erre dans les rues de Paris aux enseignes réjouissantes, et qui le divertiront comme le grand enfant qu'il est toujours demeuré, Villon fait des jugements.

Il juge, on peut le dire, sévèrement, comme il a été jugé. Ces victimes sont les légataires dont les physionomies, les tics inoubliables, nous apparaissent comme dans l'encadrement de leurs auvents : les besogneux en procès, les gros financiers chevaucheurs de grasses mules, les benêts, les maris trompés, les taverniers à qui il doit de l'argent, tous les vieux richards, les avares, les sympathiques ivrognes, tous les nez rouges et les yeux pleurants, les religieux titubant ou paillards, ceux qui l'ont aidé ou bien lui ont refusé un secours. Car ce fut là, semble-t-il, toute sa morale.

1. T., v. 1736-1745.

## II

LE « CŒUR ENCHASSÉ » DE MAÎTRE FRANÇOIS.  
LE TESTAMENT EST SON PORTRAIT. — L'ESPRIT DE FRANÇOIS  
VILLON. — LES PAUVRES ET LES RICHES.

Item, a celle que j'ai dit...  
Je laisse mon cuer enchassé...

*Lais*, 73, 77.

Le *Testament* est, on peut le dire, l'œuvre unique de Villon : une œuvre unique aussi dans la littérature du quinzième siècle. C'est un assez long soliloque, parodiant la forme d'un testament réel, dans lequel le poète, obsédé par l'idée de la mort, nous fait une sorte de confession, laisse des dons fictifs et ironiques à des gens qu'il connaît en fait ou de réputation, des dons poétiques aussi, compositions antérieures qu'il enchâsse dans son *Testament*. Cette dernière invention, seulement, demeure originale, car la parodie du testament a été fort commune au moyen âge.

La plupart des poètes dont nous avons esquissé jusqu'à présent la physionomie avaient rédigé des testaments. Eustache Deschamps, le vrai maître de Villon, avait écrit un court testament burlesque dont l'esprit est très proche de celui du *Grant testament*. Ainsi il laissait sa servante à son curé, son coffre vide aux ordres mendiants, ses vieilles culottes aux Franciscains, au roi de France son propre château du Louvre ; et, comme Villon, Deschamps choisira sa sépulture en l'air.

Naguère j'ai commis l'impiété d'écrire comme une version en prose de tous ces vers. C'est que dans ma pensée, encore qu'ils se suffisent en eux-mêmes (le vrai miracle des vers du *Testament* est qu'ils s'imposent à la mémoire alors qu'on n'entend pas entièrement leur sens), ces vers nous offraient le vrai portrait de Villon, l'image de son esprit dans la galerie

de portraits, ou plutôt de charges rapides, qu'il a tracée de ses contemporains.

Lui, le voilà sur la trentaine, ayant bu toutes ses hontes, avec la haine dans le cœur, enfant de la douleur et de la dure expérience, que le « travail », c'est-à-dire la peine, a plus instruit que tous les commentaires sur Aristote. Certes, il est pécheur; mais Dieu ne veut pas la mort du pécheur. Et puis quelle importance cela pourrait-il avoir aux yeux de Dieu, la vie ou la mort d'un pauvre tel que lui? Sans doute ce qui lui a manqué dans l'existence, c'est de n'avoir pas rencontré un homme pitoyable et magnanime, comme Alexandre le Grand dont la largesse était proverbiale dans la société féodale. Et Villon nous contait l'historiette du pirate Diomède, amené prisonnier devant Alexandre, les poucettes aux mains, et lui répondant :

Se comme toy me peusse armer,  
Comme toy empereur je feusse.

Il le sait : la loyauté ne peut se rencontrer dans la misère. Et François jetait un regard mélancolique sur sa jeunesse flétrie dans la pauvreté, dénonçait l'abandon où ses parents l'avaient laissé. Certes, il a trop aimé le plaisir et, quand il l'a pu, la bonne chère. Enfin il a été ce mauvais enfant qui fuyait l'école, l'honnêteté :

Hé ! Dieu, se j'eusse étudié ..

C'est la nécessité qui toujours a fait sortir le loup du bois. Et tout ce que Dieu peut donner à un misérable comme lui, c'est la patience.

La parole du pauvre ne saurait être qu'amère. Et grande sera l'amertume des paroles de Villon que l'envie et la haine inspirent.

Son esprit d'ailleurs est plein de contradictions. A un acte de foi répond une parole de doute; à un mouvement de repentir, une plaisanterie cynique. Il rit au milieu de ses

larmes ; et, eomme il l'a dit, il rit dans ses pleurs. Le « cuer lui fend » en pensant à ee qu'il aurait pu devenir, avec de la conduite. Mais e'est pour nous confier aussitôt qu'il n'a fait que mettre en pratique la parole du Sage

qui dit : « Esjoys toy, mon filz,  
En ton adolescence »...

Villon est vieux et jeune tout ensemble. Il connaît tout et il ne se connaît pas, à ee qu'il affirme.

Mais François Villon se connaissait bien eependant : il n'était ni un pauvre idiot, ni un fou ; seulement, il savait son ineonstance. Il n'était pas persévérant, et ce fut là son vrai malheur. Il n'avait pas d'argent et il aimait trop le plaisir. Or, quand il commence à écrire son *Testament*, il n'a pas tous les jours de quoi manger ; il vient de trimarder sur les routes et il a eouché dans les earrières, lui, l'enfant adoptif du eha-noine. Il est demeuré longtemps en prison, au pain et à l'eau ; et le voiei plus noir que la mûre des haies, plus sec que la ehimère. Quelle santé, quel ressort lui ont permis de résister à toutes ees peines, de supporter peut-être de gros travaux, eeux où l'on embauche toujours, au hasard ! Cette santé, Villon peut bien, eneore qu'elle fût atteinte, désirer de l'engager chez l'usurier lombard. Lui-même est en loques. Au physique, il porte le ton et la voix d'un vieux ; il tousse et il craeche. Et vraiment il fait peur quand il demande qu'on trace son portrait à Sainte-Avoye et qu'il rédige ainsi l'épitaphe du « bon follastre », plus sinistre que plaisante :

Il fut rez, chief, barbe et sourcil.

Car tel est le véridique et pitoyable portrait de Villon, que nous ne retrouvons naturellement sur aucun des vieux bois gravés qui ornent le *Grant testament* ou le *Sermon des Repeuz franchises*. Banale image d'un homme à cheveux longs, vêtu d'un manteau, portant bourse, dague et bonnes chaussures earrées, et que l'on retrouve ailleurs ; quant au clerc

du *Sermon des Repeuz franches*, il représentera, autre part, Virgile.

En somme, dans le *Testament*, il n'y a guère qu'un portrait, celui de Villon. Les autres personnages ne sont qu'indiqués, mais en traits robustes et simples. Nous y rencontrons les anciens légataires des *Lais*, de vieilles connaissances : les sergents débauchés du Châtelet, Perrinet Marchant, le bâtard de la Barre; Guillaume de Villon qui se montre aujourd'hui si triste des aventures de son protégé; Ythier Marchant, clerc des finances, un des compagnons de sa jeunesse; Pierre de Saint-Amand, clerc du Trésor, dont la femme a jadis traité Villon comme un mendiant; les grands usuriers, donnés comme de petits orphelins qui tiennent toujours sagement leurs pouces sur la ceinture afin que leur argent ne s'envole pas; les vieux chanoines de Notre-Dame, courbés et dormeurs. Et parmi les nouveaux portraits esquissés on remarquera surtout ceux de l'évêque cruel qui fait dans les rues le signe de la croix; de Louis, le bon roi de France qui l'a délivré; de la pieuse mère de François, l'humble chrétienne qui marmotte des prières au moultier devant l'image du Paradis et héritera de la belle ballade pour prier Notre Dame; de Marthe, la bonne amie sans cœur et sans foi du poète; de frère Baude de la Mare, le vieux carme, amoureux en diable; de la Belle Heaulmière, vieille et blanchie,

Povre, seiche, mègre, menue :

du bon feu maître Jean Cotart, promoteur de l'officialité, le joyeux buveur; de la paillarde grosse Margot, sous le poids de laquelle geint son amant, alors plus plat qu'une planche.

De ces truculentes esquisses se dégage ce que nous pouvons appeler l'esprit de François Villon. Car il faut reconnaître qu'en dépit de son cynisme, il est la grâce brillante, l'aisance même. Tout est à sa place chez Villon; et partout il est lui-même à sa place. Villon sait se montrer spirituel et



charmant; de la façon la plus naturelle du monde il se nommera à la suite des légendaires victimes du Dieu d'Amour : Salomon, Samson, Narcisse, Sardanapale, David, Ammon, saint Jean-Baptiste. Les legs qu'il fait à ses amis ou à ses victimes sont des dons toujours appropriés, comme la ballade pour prier Notre Dame à sa mère; un charmant lai d'amour à Ythier Marchant; le contredit d'une pastorale à maître Andry Couraud, le procureur du roi berger; la ballade au prévôt de Paris, dans laquelle Villon raconte comment Robert d'Estouteville conquiert à un pas d'armes le cœur de son épouse; la cynique ballade à la grosse Margot et la belle leçon aux enfants perdus qui hantent chez Marion l'Idole.

Cependant, dans les legs que fait Villon, il faut voir le plus souvent des dons burlesques, comiques parce qu'ils sont tout à fait inattendus, étant donné le caractère des légataires. Ainsi Villon laissera le *Roman du Pet au diable*, un récit des frasques de sa jeunesse, au grave Guillaume de Villon; un jardin ruineux à un secrétaire du roi, homme de finances, Jean le Cornu; une jument amoureuse est substituée à une ancienne mule pour Pierre de Saint-Amand, clerc du Trésor, parce que sa femme a traité François comme un mendiant; une écuelle est donnée à un clerc du Trésor qui l'a éconduit; une pieuse demoiselle, Mlle de Bruyères, devra en remontrer aux lingères des Halles, quant au bec; un élu de Paris reçoit le vin que Villon doit chez Turgis, le tavernier; le don d'aimer et un tripot en la Cité sont laissés à un religieux, maître Jean Lomer, chargé d'enregistrer à l'officialité de Paris les testaments des clercs. Un homme riche, le bon buveur Jacques Raguiet, est représenté comme obligé de vendre ses braies et sa chemise pour boire à la *Pomme de Pin*; un autre buveur de la même famille recevra la fontaine Maubué au coin de la rue Saint-Denis. Le sergent Jean le Loup hérite d'un petit chien de chasse et d'un long manteau pour dissimuler ses vols. Un fourreur, Jean Riou, qui commande les archers parisiens, reçoit des hures de loup; le

fond d'un vieux sac sera pour essuyer les yeux, aussi précieux que rouges, de maître Jean Laurens, le promoteur.

Les calembours abondent sur les enseignes (le *Godet de Greve*, la *Mule*, la *Vache*, le *Hutinet* légué à un personnage batailleur). Villon équivoque sur le nom des monnaies comme *réau*, *ave*, *angelots*; sur les cornettes laissées aux sergents de la Prévôté. Il joue sur le nom ou le titre des légataires. Ainsi Galerne reçoit de ce fait un glaçon; le grand sénéchal de Normandie, alors prisonnier, Villon le fait maréchal, mais pour ferrer les oies; il équivoque sur le nom de Chapelain, qui n'est pas du tout un religieux. Et Villon fera des plaisanteries traditionnelles sur les chasseurs qui vont acheter du gibier chez la marchande de volailles, la Mache-cou, qui demeurerait près du Châtelet.

Il faut aussi, dans le *Testament*, entendre presque toute chose à contre-sens. Un juge provincial, Macé d'Orléans, très bavard, devient la petite Macée. Et lui-même, le pauvre Villon, se donne comme un chevalier, un riche changeur qui dispose de tous les changes de Paris. Par contre, un fils de très riches changeurs, comme les Marle, sera dit son garçon; Jean Marcel, Gossouyn et Nicolas Laurens, de vieux usuriers, seront présentés comme de pauvres petits orphelins, des gens de bien, c'est-à-dire des coquins et des voleurs; et les pauvres « clergeons » de la cathédrale, droits comme des jones, sont de très vieux chanoines de Notre-Dame, Thibaud de Vitry et Guillaume Cotin, que Villon va recommander de façon spéciale alors qu'ils sont chargés d'honneurs et de bénéfices. Et parce qu'on ne sonnait pas les cloches à l'enterrement des pauvres, Villon demandera qu'au sien on sonnât le gros beffroi de Notre-Dame. Comme carillonneurs, qui étaient alors les plus pauvres gens, il désignera, leur assignant pour leur peine quelques miches de pain, les gens les plus fortunés de Paris : Guillaume Volant, un gros marchand, Jean de la Garde, le très riche épicier. Comme exécuteur de son *Testament*, Villon nommera trois puissants personnages : Martin

de Bellefaye, lieutenant-criminel du Châtelet ; puissant et riche sire Guillaume Colombel, l'homme qui fondera douze mille messes par an ; Michel Jouvenel, le receveur des aides. S'ils se refusaient, qu'ils ne pussent pas s'exécuter, en voici trois autres pour les remplacer ; ce sont alors trois besogneux débauchés : Philippe Brunel, Jacques Raguier, Jacques James.

Évidemment, c'est quelque chose de penser que nous avons pu débrouiller « l'industrie des legs » que Marot tenait, en 1533, pour une énigme. Mais il faut aussi savoir le reconnaître : c'est de l'esprit facile, d'un mécanisme toujours pareil, que montre ici Villon.

\*  
\* \*

On l'a déjà indiqué, Villon a dû trouver dans sa jeunesse quelques travaux dans le monde des clercs de finances et du Trésor qu'il connaissait si bien. Il a pu partager, sans argent, l'existence des gracieux « gallans » qu'il a représentés :

Si biens chantans, si bien parlans,  
Si plaisans en faiz et en dis.

Il connut leurs amours et ils connurent les siennes. Il y avait parmi eux des bourgeois qui se donnaient l'apparence de nobles : Merbeuf, Nicolas de Louviers, Philippe Brunel ; quelques-uns avaient beaucoup d'argent, comme Jean Le Cornu ou bien Jacques Cardon, mais n'aimaient pas à obliger leur pauvre et joyeux compagnon. Villon paraît en somme avoir eu des fréquentations bien au-dessus de son rang ; et il maudissait la Fortune qui l'avait fait naître si pauvre.

Mauvais milieu pour lui que celui de ces clercs de finances, où l'on s'amuse et où l'on dépense beaucoup. On parlait trop d'argent devant celui qui n'en avait pas. Il fut amené, comme Montigny, peut-être par lui, à vouloir corriger son destin. En secret, certes ; et c'est là un autre trait de la physionomie de Villon. Car l'homme était double. Il a pu dans des travaux au Trésor, à la Chancellerie, au Châtelet même,

trouver une occupation. Ses ballades lui étaient certainement rétribuées. Villon n'a pas vécu que de franches repues, de poésie, pas plus que de l'air qu'il respirait. Le métier de poète, qu'il exerçait avec un talent reconnu, pouvait bien lui assurer de la considération et, à l'occasion, quelque argent de la part de ceux qui aimaient à entendre ses ballades. Ce milieu des clercs de finances et de la Chancellerie pouvait être, en somme, favorable à la poésie. Beaucoup de ceux qui étaient chargés de tenir des registres de comptabilité, de transcrire des pièces de chancellerie, ont été des rimeurs. Que de registres ont reçu les confidences lyriques de ceux qui étaient chargés prosaïquement de les tenir !

Parmi ces clercs de finances, Villon était de ceux qui ne sont rassasiés qu'au tiers, ne voient le pain que par les fenêtres des gens qui ont régulièrement leur pain quotidien. François a vécu pauvre, dès sa jeunesse,

De povre et de petite extrace.

Il n'a jamais rien possédé « vaillant, plat ni escuelle ». Toute sa vie, il sera assailli par cette cruelle entité : « Faulte d'argent ». Et les richards nommés dans le *Testament* sont si nombreux qu'on a pu se demander si François Villon n'a pas traduit la rancœur du populaire qui ne comprenait pas qu'un monde nouveau naissait, fondé sur l'argent, et n'endurait pas cette bourgeoisie de financiers, groupés autour d'un roi, puissant et victorieux, qui venait d'établir cette chose abominable, et pour ainsi dire nouvelle : l'impôt. En fait, le populaire détestait tous les collecteurs, grenetiers, élus, et tous ceux qu'on nommait alors des usuriers, c'est-à-dire les gens qui prêtaient à intérêt.

C'est, dans tous les cas, au moment même où le peuple de Reims se soulève contre les élus sur le fait des aides, au moment où les « tricoteurs » pillent à Angers les maisons des officiers du roi, que paraît le *Testament*. Ainsi Villon a pu bafouer tant de riches et de spéculateurs, impunément, sans

jamais avoir eu l'idée d'écrire un pamphlet ayant quelque valeur sociale. Il était trop poète pour cela; il a surtout cherché à se venger des gens qui ne l'ont pas aidé, ces grands bourgeois, les « roitelets » du temps qui menaient le train des seigneurs de jadis qui, eux, disparaissent ruinés : et ces petits rois pouvaient s'intéresser à tout ce qui était luxe, art, et par conséquent, à la rhétorique. Mais, par la suite, bien des lecteurs de Villon ont pu prendre plaisir à lire des traits satiriques contre certains spéculateurs et richards de Paris. C'est un fait que, pour orner une édition du *Grant testament* qui parut entre 1515 et 1520, rue Neuve-Notre-Dame, à l'*Écu de France*, l'imprimeur usa d'un petit bois représentant l'usurier ouvrant son coffre et comptant ses pièces devant un personnage qui peut bien être l'emprunteur<sup>1</sup>.

Il y a même lieu de croire que Villon était du nombre des pauvres résignés, qu'il faisait partie de la « fraternité » des misérables, des vagabonds, des histrions faméliques qui, si elle endure les pires peines, l'écœurement et le vide, connaît aussi l'insouciance, les réconfortants bienfaits de l'amitié qui font que beaucoup de ceux ayant passé par ces milieux pitoyables en ont conservé souvent comme la nostalgie.

Par mon conseil, prens tout en gré, Villon,

tel est le mot que la Fortune adressera plus tard à celui qui l'avait nommée meurtrière; et elle déclarait avoir fait travailler et chercher refuge dans les carrières à plâtre à de meilleurs que lui. La Fortune mettait devant ses yeux les exemples passés des héros morts : bonne consolation pour celui qui n'était auprès d'eux qu'un souillon. C'était d'ailleurs un thème habituel chez les prédicateurs, une vérité morale alors bien établie que l'amour de Dieu se manifeste, surtout parmi les pauvres, à ceux qui prennent leurs maux en patience. On les disait les très chers amis de Dieu, ceux qui attendaient

1. J'ai retrouvé cette figure, un passe-partout, dans le *Roman de la Rose moralisé* que publia Antoine Vérard, fol. 40 v°.

de posséder le ciel par le mérite d'une pauvreté doucement supportée. S'ils souffraient la faim, la soif, le froid, les mauvais abris, une affreuse vieillesse, la maladie sans adoucissement, le mépris du monde, comme s'ils étaient une autre espèce de gens et non pas des chrétiens, c'était dans l'attente des trésors sans fin qui leur avaient été promis. Le pauvre était revêtu de la robe du Roi des Rois : accroupi sur un petit fumier, il attendait le logis béni du Paradis. Et quand les théologiens voulaient trouver une comparaison à l'âme malade et prisonnière que nous portons en chacun de nous, c'est au truand, au mendiant qu'ils la comparaient, pèlerinant vers l'Église du Paradis.

Car il y a un Paradis ouvert aux misères de tant de pauvres hommes. Il y a un prince Jésus, qui est notre Seigneur à tous, et qui peut sauver aussi le pauvre frère humain suspendu à la potence :

Prince Jhesus, qui sur tous a maistrie,  
 Garde qu'Enfer n'ait de nous seigneurie :  
 A luy n'ayons que faire ne que souldre.  
 Ilommes, icy n'a point de mocquerie ;  
 Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !

Mais qui aurait le cœur de se moquer ici ? C'est pourquoi Villon se confessa si librement à nous. Un homme de nos jours y eût mis de l'orgueil, de la vaine forfanterie ; il serait intolérable. Le sentiment religieux de tout un temps avait fait les hommes égaux, ce qu'ils n'ont plus été depuis. Par là le mauvais pouvait toujours ressusciter au bien : il n'était pas l'éternel failli.

C'est ainsi qu'au milieu d'une vie mauvaise, d'une existence si précaire, Villon conserve une conscience possible, un jugement lucide, et surtout cette faculté de ressusciter qui est le puissant ressort de la mystique chrétienne ; c'est par ses remords qu'il retient toujours notre sympathie.

Il la mérite pour la sincérité qu'il a apportée en toute chose, devant sa conscience comme devant son art.



## III

UN POÈTE PARMİ LES RIMEURS. — L'ART DE FRANÇOIS VILLON.

Le sentiment du vrai, du détail réel, remarquable déjà dans les *Lais* de maître François, caractérise au plus haut point le *Testament*.

Villon nous parle. Mais il est quelque part au lit. Il fait un testament. Frémin, son clerc, l'écrit rapidement sous sa dictée. Les invocations, les formules que le testateur va employer sont bien celles que l'on eût trouvées dans un acte réel. Les choses dont il parle sont à leur vraie place. C'est là le secret de l'art de François Villon : les choses et les gens à leur place. Il voit et il fait voir. Et s'il rencontre un lieu commun (les lieux communs sont toute la poésie), il le présente de telle sorte que nous croyons l'entendre pour la première fois. Alors ce n'est qu'un jeu stérile (il peut être d'ailleurs plein d'enseignement) de dénombrer la généalogie de tous ces lieux communs rencontrés chez François Villon.

On se fait des idées si convenues sur l'originalité d'une œuvre qu'il n'est pas mauvais, à propos de Villon, de dire ce que nous en pensons. Elle est la moindre des choses. L'originalité de chacun de nous est la qualité de son âme.

Certes, dans ce que l'on pourrait appeler les morceaux de bravoure de François Villon, les ballades intercalaires que beaucoup pouvaient savoir par cœur et qu'il récitait peut-être lui-même en société, il n'y a que des développements de lieux communs, comme une mise au point très artistique et mesurée de morceaux antérieurs, non moins célèbres.

L'excellent et rude poète que fut Eustache Deschamps a donné à Villon l'idée de l'oraison pour Jean Cotard avec le portrait qu'il a tracé du vieux prêtre aux « paupières si

rouges», ainsi que le modèle textuel de la ballade des langues venimeuses. Le thème des dames et des seigneurs du temps jadis est partout, chez les moralistes (on en a cité un exemple emprunté à Jacques Le Grand) et les sermonnaires ; et Deschamps aussi s'était demandé, comme le fera Jean Régnier :

Ou est Artus, Godefroy de Buillon... ?

Tuit y mourront, et li fol et li saige.

Le pathétique discours de la Belle Heaulmière n'est qu'un rajeunissement des regrets de la Vieille, comme Villon a pu les lire dans le noble *Roman de la Rose*. La ballade pour la grosse Margot est rigoureusement une imitation des ballades grotesques des pays du Nord que l'on nommait « sottes chansons », une tradition que François Villon a peut-être recueillie en Flandre, car il a nommé deux fois Lille, Saint-Omer et Douai.

Mais qu'il s'agisse de la grosse Margot, de la Belle Heaulmière, de n'importe quel sujet, Villon transforme toute convention par ce besoin qu'il éprouve de parler seulement de lui, de ce qu'il a vu. Ainsi la Belle Heaulmière, c'est bien la vieille du *Roman de la Rose* ; mais c'est certainement aussi une ancienne belle marchande de Paris qu'il a pu connaître toute chenue ; la grosse Margot, c'est la paillarde des sottes chansons du Nord, mais c'est surtout la fille qu'il a aimée. Car tout est vrai chez Villon ; c'est pourquoi chez lui tout est passionné, pathétique, violent.

Mais le sentiment est une chose et l'expression seulement est tout l'art. Dans le *Testament*, cet art, fait cependant de vives arêtes, a vraiment la grâce souveraine, la mesure, le galbe des beaux objets parisiens. Et c'est par là surtout que Villon est Parisien<sup>1</sup>, plus que par le hasard de sa naissance, comme les bons miniaturistes, les maîtres sculpteurs de petits ivoires de ce temps, les habiles calligraphes, les orfèvres et

1. « Veu que c'est le meilleur poete parisien qui se trouve », écrira Marot en 1533.

les tailleurs pleins de goût sont de Paris ; comme est distingué ce qui a fleuri artificiellement sur le sol de la vieille et grande cité, tout ce qu'on a vendu et inventé le long des rives de la Seine et sur les ponts, tout ce qu'achetaient les gens qui y avaient fait fortune dans l'administration de la justice ou des finances. Et c'est vrai qu'avec ses rimes précieuses, sa sobriété, le goût qu'il a pour les mots rares et justes, l'absence de fausse rhétorique, le sentiment musical qu'il met cette fois dans la musique du vers, Villon est l'unique poète du quinzième siècle, bien digne d'être célébré par Marot qui a proposé comme exemple sa veine, « qui est vraiment belle et heroique », aux jeunes poètes de son temps<sup>1</sup>.

Aussi, laissons à leurs vains commentaires ceux qui n'ont voulu voir en Villon qu'un habile metteur au point de tout ce qui avait été dit avant lui, et qui ont fait le catalogue des mots qu'il a employés. Et refusons-nous de suivre, dans leur jugement absolu, ceux qui ont retenu surtout quelques mauvais vers de Villon et des morceaux médiocres (il y en a, pièces de circonstances qui prouvent aussi qu'un homme comme lui, quant il se contraint, ne trouve pas à jour fixé son génie). Villon est un poète que nous ne connaissons que par une œuvre très courte et inégale, mais n'est pas un poète surfait.

Et puis, il y a un rythme du temps qui, à distance, nous abuse. Car tous les écrivains tendent inconsciemment à trouver comme la forme où doit s'inscrire leur époque. Chaque âge présente en quelque sorte une cadence particulière qui le caractérise, et qui, parfois, peut se prolonger assez longtemps.

Le rythme de Villon, c'est celui de 1450 à 1460 : rythme allègre des gens qui ont vu la fin d'une interminable guerre, l'ennemi bouté hors de Guyenne et de Normandie, celui qui

1. Le courtisan ajoutera : « Et ne fay double qu'il n'eust emporté le chapeau de laurier devant tous les poetes de son temps, s'il eust esté nourry en la court des Roys et des Princes, la ou les jugemens se amendent et les languaiges se pollissent ».

règle les danses des citadins et des laboureurs que les chroniqueurs nous montrent sortant alors dans les champs pour rire, sauter, banqueter, aller et venir; le rythme des villes qui mangent à leur faim, travaillent, échangent, où les gens ont le moyen et le loisir de donner divertissement à leur imagination.

Mais, dans ce rythme d'un temps, notons la cadence particulière que marque en Villon la jeunesse. Car elles sont très rares les œuvres de la jeunesse. Un homme peut avoir agi à trente ans. Il a rarement créé dans l'ordre spirituel. Le chemin est trop long; l'expérience humaine manque. Il est vrai qu'à trente ans Villon se dit déjà vieux. N'empêche que son œuvre est jeune : de la jeunesse elle a la cruauté, l'impertinence, l'audace facile, l'éclat naturel, et aussi quelque prétention.



Pour l'estimer à son prix, il faut pénétrer, en 1489, dans l'officine de Pierre Levet, qui travaille avec Antoine Vérard, et vient d'imprimer *Le grant et le petit testament* que vend son associé sur le Pont Notre-Dame, ou chez quelques autres de leurs confrères.

Parmi les livres en français nous trouverons un Boccace, *De la ruyne des nobles hommes*, une *Légende dorée*, quelques livres d'édification, des missels, la *Mélusine* de Jean d'Arras (1478), le *Livre des bonnes meurs* de Jacques Le Grand, la *Somme Rurale*, les *Coutumiers* de Normandie, de Bretagne ou d'Anjou, *Les histoires de Troyes* de Lefebvre, la *Destruction de Troyes* de Milet, un *Ovide moralisé*, le *Songe de la Pucelle*, le *Propriétaire des choses*, le *Pèlerinage de la vie humaine* de Guilleville, un *Valère le Grand*, la *Cité de Dieu* d'Augustin, la *Chronique de Saint-Denis*, celle de Normandie, le *Dit des Philosophes*, un *Mandeville*, un Dictionnaire latin-français, la *Politique* d'Aristote, quelques écrits d'Alexis, un *Végèce*, la *Mer des histoires*, des romans de chevalerie remis

en prose, *Fierabras*, *Lancelot*, *Tristan*. Avec la *Danse macabre* (1486) et les *Cent nouvelles* qui ont paru la même année, le *Grant testament* est le seul livre remarquable, et l'unique livre de poésie imprimé. Une deuxième édition paraîtra en 1490, en même temps que le *Mystère de la Passion* et la *Farce de Pathelin*. Le *Calendrier des Bergers* est de 1491.

Mais l'épreuve la plus intéressante encore, c'est d'ouvrir un de ces gros recueils de poésies de la fin du xv<sup>e</sup> siècle, un de ces registres pansus comme un dictionnaire, par exemple le manuscrit de l'Arsenal 3523 qui contient précisément une transcription fort intéressante du « Petit testament » avec son titre primitif : le *Lais François Villon* (p. 721), le *Grant testament* sans titre (pp. 647-717), et la ballade de Fortune (p. 719).

Représentons-nous cette lourde somme poétique de 818 pages dans le format grand in-quarto, qui jadis appartint à Claude et à Jean Maciot, à Guillaume Féron, à Marthe de Saint-Bonnet, à Gilbert Coquille, et fut écrite au temps de Charles VIII. Tournons les feuillets d'un fort papier à la vergure de l'écu de France de ce registre, si épais que les vers ont renoncé à pénétrer dans son centre. Et, parmi tant de voix, entendons parler François Villon.

Maître Alain expose doctement le *Breviaire des Nobles*, leur trace les devoirs qu'ils ont oubliés ; le pauvre Michault Taillevent, à son imitation, fait parler d'autres figures allégoriques et il anime les tapisseries de son noble maître dans le *Psaultier des Vilains*. Une note moins solennelle, plus bourgeoise, est donnée par le *Songe de la Pucelle* : Honte et Amour, qui la conseillent si différemment, parlent à la « blanche, neuve, dure et reffaïcte », à la très belle et fraîche demoiselle, ferme de tous membres. On entend, dans une note analogue, le « Plaidoié de la Damoiselle », gracieuse et de bon ton, à l'encontre de la Bourgeoise bruyante, hardie en langage. Elles exposent comment elles sont aimées. Un vieil avocat d'amour sort de son étui ses lunettes, et de sa tête un

jugement malicieux ; car à qui porte chaperon ou atour, la grande affaire est le bonheur : accoler, baiser, donner sa bouche. Voici le *Reveille Matin* de maître Alain Chartier et ses dialogues nocturnes des amoureux ; et voilà le « Nouveau marié », si plaisant et sage, qui disserte sur les risques du mariage et du cocuage.

Michault, dans son *Passe temps*, dit les joies disparues de sa jeunesse, sa misère et sa vieillesse présentes. Et Pierre Chastellain, disciple de Michault, prend la parole pour exposer son *Contre Passe temps*. Et l'on retrouve encore Alain Chartier avec sa *Belle dame sans mercy*, toute la polémique, les imitations que fit naître le poème consacré à la cruelle coquette. Un *Mirouer des dames*, qui est plutôt comme un miroir de la mode, traite de cette grave question : les jolies femmes devaient-elles adopter les modes nouvelles, se couvrir la tête de huit grandes cornes ou porter un habit honnête, un chaperon approprié suivant les jours de fête ou les jours de travail ?

Et les disciples d'Alain Chartier construisent l'*Ospital d'Amours* avec sa salle, sa chapelle, son jardin, son cimetière avec ses épitaphes, là où reposait l'auteur de la *Belle dame sans mercy*, dans le coin des poètes, des amants et des amantes. Un *Congié d'amours* suit, bien pitoyable à tous égards. Et l'on trouvait encore dans ce recueil une *Confession d'amours* (pièce charmante dans l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle) que le chapelain d'Amour recueille d'une dame qui confesse ses torts, sa dureté par exemple envers de pauvres amants, et qui obtient une rémission conditionnelle ; le curieux et provincial *Grant garde derriere* ; et naturellement la célèbre complainte de Chartier sur la mort de sa dame ; la bizarre Supplication à la Vierge de Pierre de Nesson ; le si célèbre *Lai de Paix* de Chartier.

Dans le charmant *Banquet du boys*, nous voyons la parodie des somptueux banquets dans les simples repas que font les bergers (les bergers des mystères), Riffart, Gombault, Robin



et Marion, les bons joueurs de musette et de cornemuse, les simples danseurs ; Franc Gontier tient là son empire, près d'un bois, sans rigueur et sans envie, entouré des honnêtes mangeurs de pain bis, des buveurs d'eau claire et de lait, des amateurs d'ail, d'oignons et de pois pilés. Une épitaphe du dernier roi trépassé (Charles VII), une complainte bien ennuyeuse sur la mort de Marguerite d'Ecosse, femme du dauphin Louis, avec une consolation en réponse, donnent des dates. Et voici encore l'éternelle querelle née du succès de maître Alain : un *Jugement du povre triste amant banny*, avec défense d'avoeat, plainte, réplique, supplique, l'arrêt et le jugement ; une *Confession et testament de l'amant trespasé de deuil*, qui nous rapproche de Villon. Car l'amant se confesse au curé des péchés envers sa dame et contre l'amour. Et il fait, à l'imitation de Villon, un testament formel avec legs aux amoureux malades, ardents, souffreteux, aux prisonniers, aux indigents, aux déconfortés, aux amants pensifs, aux valets endimanchés, à tous ceux qui vivent d'amourettes et baisent seulement les serrures des portes de leurs dames. Tout est prévu : Cri, semonce, luminaire, cierges, torches, suaire, tombe, portrait, fondations. Le malade demande qu'on lui lise la Passion à son agonie. Quel tourment il souffre ! On lui tient la chandelle dans la main. Et il parle à Dieu, crie pardon à ses amis.

Et voici un songe : *l'Amant rendu cordellier en l'observance d'amours*. Dans la sombre forêt, où jamais ne paraît le soleil, le voyageur égaré voit une chapelle. C'est une église magnifique que des cordeliers ont édifiée avec des murs de cristal et un clocher d'or. Un pauvre, vêtu d'une robe noire, pleure à la porte, portant cheveux longs du temps des apôtres ; il prie et récite son chapelet. Damp prier revient : l'amant lui parle et lui explique qu'il veut entrer dans les ordres. Damp prier lui fait des objections, lui demande de penser à sa jeunesse. Et Damp prier l'observe dans sa dévotion, consulte le chapitre qui l'admet enfin. Mais un jour de printemps, sur

l'herbette, Damp prier le surprend : il a caché des brins de violette dans son livre pour marquer ses lleures de signets ; un soir, chez lui, on l'a vu lisant dévotement un livre rempli de ballades. On écrit cependant à ses parents que notre homme est profès et sur le point de prononcer ses vœux. Dames, damoiselles, parents et parentes se rendent à la fête. Combien de dames pleurent le voyant prendre les ordres ! L'une d'elles se trouve mal ; et c'est notre cordelier qui doit la faire revenir à elle. Damp prier va lire au profès le livre des vœux donnant le catalogue de tous les yeux dont il faut se garder, ceux qui sont renversés, les doux, les clairs, etc. Sur quoi l'auteur, lancé dans la description de la cérémonie, tourne court et se réveille.

Et nous trouvons encore le *Debat du cuer et de l'ueil* de Michault Taillevent, le rimeur qui, au temps de Philippe le Bon, embrouille l'escrime des pas d'armes et la casuistique amoureuse. Et voici Vaillant qui apparaît, le charmant Vaillant de Charles d'Orléans, un autre espion de l'amour renouvelant Alain Chartier, l'indiscret qui écoute aux portes le débat des deux sœurs demoiselles, l'aînée qui endoctrine la jeune si joliment. Car il convient de faire à chacun la même agréable figure, d'avoir toujours autour de soi cinq ou six amants ; en vérité, le vrai, le seul plaisir, n'est-ce pas d'être entourée ? L'un vous embrasse sur la jone, l'autre sur les seins ou le cou ; l'un vous apporte de jolis patins (les bottines des élégantes du quinzième siècle), l'autre des étoffes de satin ou des fourrures de martre. Et tous viennent vous voir à l'église, vous accompagnent à la promenade dans les champs, cueillent pour vous des fruits. La sagesse pour une femme est de savoir nager entre deux eaux, de dire aux jeunes que les gens âgés lui déplaisent, aux hommes âgés que les jeunes gens sont insupportables. C'est le bon vieux roi René de Sicile qui sera juge de ce débat, à moins que le gentil comte de Foix ne le prenne en mains...

Enfin, pour terminer l'interminable recueil, voici la

conclusion du *Debat sans relation* qui, comme d'autres poèmes de ce temps, nous présente la scène aristocratique de la chasse. Dans le décor de la forêt, au milieu d'une réunion mondaine, un cerf débouche : tous le poursuivent et l'amant disparaît. Mais il a entendu de sa dame ce mot :

J'aime chacun... et vous aussi...

L'intérêt d'un tel recueil<sup>1</sup> est de situer la place où se fait entendre Villon, le milieu où il s'est produit, de nous faire connaître qui l'a lu jadis.

Ici Villon nous parle entre Damp prier de *l'Amant rendu cordelier* (poème qui a été produit sous l'influence, sinon au temps de Charles d'Orléans qui a déjà célébré les amoureux de l'Observance dont il avait jadis fait partie) et le Michault Taillevent du *Débat du cœur et de l'œil*, exposant la querelle des yeux, thème traité également à Blois.

Entre de tels poèmes les vers du *Testament* prennent vraiment leur valeur. Au milieu de ces allégories, de ces parodies de jugements, de ces débats, de ces songes, Villon ne rêve pas et il ne dit pas de subtilités. Il voit clair et fait voir. Dans ses premiers huitains de visionnaire, il nous a tout confié déjà : son nom, son âge, son faible cœur, l'homme qu'il maudit, le geste qu'il fait. Car Villon est soulevé par sa haine ; et il crie, quand les autres dorment et nous endorment, ou font sourire de leur finesse. Et vraiment on arrive à se demander si c'est bien le même livre qui nous a conservé ces rêvasseries et les vers de Villon, si c'est le même temps qui les a produits et goûtés.

\*  
\* \*

C'est que Villon était un poète dans un temps qui a surtout produit des rimeurs, des gens plus ou moins formés par les

1. Des observations analogues pourraient être présentées à propos du manuscrit de Stockholm LIII ou du recueil de la Bibliothèque Nationale, ms. fr. 1661 qui sont légèrement antérieurs.

*Arts de seconde rhétorique* ou les cercles littéraires où ils ont passé. Il a libéré par des mots et le rythme sa propre conscience, et celle des autres; il s'est délivré des sensations et des images où, trente ans après, la génération de 1489 devait se reconnaître encore (celle des bons vieillards qui savaient ses compositions par cœur et pouvaient aider Marot, en 1533, à en établir le texte).

Car à travers les incantations des mots, du rythme et des rimes, sans doute c'est cela le propre de la poésie. Le poète est cet homme qui rêve pour les autres hommes, dévoile le miracle où nous vivons, fait voir nos amours, nos plaisirs, nos tristesses pour ce qu'ils sont. Il est comme la conscience des autres hommes. Il est un jugement. Tandis que le savant détermine et annonce les phénomènes, le poète et l'artiste traduisent sensiblement l'énigme du monde. Ils voient, comme au jour du jugement de Dieu, l'homme tout nu. De là cette mélancolie de tous les vrais poètes, des poètes modernes, dont un Villon peut bien être l'ancêtre. Car Villon n'est pas un « bon follastre », comme il l'a dit, et tel que sa joyeuse légende d'écornifleur l'a illustré. Il rit peu. Le *Débat du cœur et du corps*, n'est-ce pas, déjà, comme le cœur mis à nu d'un Baudelaire? Villon ne rit pas plus que Baudelaire. C'est un moderne; et c'est sans doute pour cela que les modernes les ont adoptés tous les deux<sup>1</sup>.

Villon était encore poète par ce besoin qu'il a de parler, de réaliser par le verbe la force obscure de la vie. Car il semble écrire comme l'arbre produit des fruits; mais l'arbre vigoureux, comme il est vite rabougri, planté sur ce très mauvais terrain, secoué par le vent d'une tempête qui ne finit qu'avec sa vie!

1. On va toujours répétant Villon et Verlaine. Et l'on m'a reproché jadis de n'avoir pas fait ce rapprochement. Si l'on veut dire que les élans d'une conscience faible les apparente, j'y consens. Mais j'avoue que je n'aime pas accoler leurs deux noms. L'art de Villon a quelque chose de si net et de si dur, et celui de Verlaine, quelque chose de si précieux, d'effacé et de nuancé.

Il faut cependant que Villon parle, et qu'il parle de lui, toujours, comme il éprouve le besoin de mettre son nom partout. Il parlera sans prudence, nommant jusqu'aux débiteurs qui le recherchaient, consolant les enfants perdus, faisant allusion à de fâcheuses aventures que nous ne connaîtrions pas sans lui, en colorant d'autres, disant même certaines choses qui ne pouvaient être comprises que de lui-même<sup>1</sup>; et d'autres encore dont il n'avait pas à se vanter, comme de révéler que Guy Tabary était un homme véridique, alors qu'il venait de découvrir les voleurs du collège de Navarre. Et Villon s'exprimera même jusque dans le jargon des voleurs. C'est là, il faut l'avouer, un cas assez monstrueux; et aussi, peut-être, la seule raison du passage du poète dans notre monde. Villon secrète la vérité, la dure vérité.

Sera-t-il du moins indulgent à l'amour, lui qui affirme avoir tant aimé? Non, toujours des sarcasmes. Les femmes qu'il a connues n'en ont voulu qu'à son argent : toute foi est violée en amour, et, comme le disait la vieille chanson :

Pour ung plaisir mille doulours!

Comme un moderne encore, Villon amplifie la traduction de la volupté par l'idée de la mort, la peinture des déchéances qui attendent le tendre corps de la femme en sa vieillesse. Dans la description de la beauté, Villon se souviendra de l'aristocratique poupée célébrée par les vieux poètes et qu'il transposa du *Roman de la Rose* : la dame blanche et tendre, au clair visage, au menton fourchu, avec des lèvres vermeilles et des sourcils arqués, aux longs bras et aux épaules menues. Mais Villon fera dire autre chose à ces mots, à ces banalités, par la place qu'il leur donnera, par le rythme qu'il leur imposera.

1. La remarque de Marot a toujours sa valeur. « Pour ceste cause, qui voudra faire une œuvre de longue durée ne preigne son soubgect sur telles choses basses et particulieres. Le reste des œuvres de nostre Villon (hors cela) est de tel artifice, tant plain de bonne doctrine, et tellement painct de mille belles couleurs, que le temps, qui tout efface, jusques ici ne l'a sceu effacer... »

Blanche, tendre, polie et attinée...  
Rire, jouer, mignonner et baisier...

Car ce ne sont là ni des répétitions, ni des épithètes accumulées au hasard. Et nul n'a parlé avec autant d'ardeur et de mélancolie du corps féminin que Villon, hanté par l'idée de la mort :

Corps femenin, qui tant est tendre,  
Poly, souef, si precieux,  
Te fauldra il ces maux attendre ?  
Oy, ou tout vif aller es cieulx.

Pierre de Nesson nous a déjà conduits au cimetière du quinzième siècle et nous avons vu à quel point la figure de la mort était familière aux gens de ce temps, illustrant les prières de chaque jour. Cette vision banale, ou qui soulève le cœur par sa brutalité, Villon la transforme par son génie ; et les quelques vers qu'il consacre à la mort font oublier ceux de tous ses prédécesseurs et de ses contemporains. Son procédé est toujours le même. Il va droit au but, nous parlera de nous-mêmes et de lui, dans le vrai cadre des charniers, de la façon la plus sobre. Car ce qui fait la beauté de sa triste vision, c'est qu'elle est toute réelle, mais d'une vérité cependant si générale que chacun de nous peut la vérifier. Ainsi Villon donnera un souvenir aux camarades disparus (et nous avons tous pleuré de jeunes amis) :

Ou sont les gracieux gallans  
Que je suivoie ou temps jadis,  
Si bien chantans, si bien parlans.  
Si plaisans en faiz et en dis ?  
Les aucuns sont morts et roidis,  
D'eulx n'est il plus riens maintenant...

Nous l'avions entendu trop de fois, ce développement banal sur la mort inéluctable : mais Villon nous montrera le fils suivant le père ; et la mère bien-aimée aussi y passera, tendant le bras à son enfant :



Et le scet bien la povre femme,  
Et le filz pas ne demourra!...

On avait abusé du cadavre, de la pauvre momie dévorée par les vers. Là n'est pas pour Villon le drame de la mort. Avec un sûr instinct, un sentiment juste que nous retrouvons dans l'admirable livret populaire de l'*Ars moriendi*, illustré de si pathétiques figures, Villon nous conduit au lit de l'agonisant; et le trait réaliste, qu'on a prodigué avant lui et après, Villon le réserve à ce qu'il avait le plus aimé, pour ce qu'il trouve de plus aimable dans ce monde, au tendre corps de la femme<sup>1</sup> :

Et meure Paris ou Helaine,  
Quiconques meurt, meurt a douleur  
Telle qu'il pert vent et alaine;  
Son fiel se creve sur son cuer,  
Puis sue, Dieu scet quelle sueur!  
Et n'est qui de ses maux l'alege :  
Car enfant n'a, frere ne seur,  
Qui lors vouldist estre son plege.

La mort le fait fremir, pallir,  
Le nez courber, les vaines tendre,  
Le col enfler, la chair mollir,  
Jointes et nerfs croistre et estendre.  
Corps femenin, qui tant es tendre,  
Poly, souef, si précieux,  
Te fauldra il ces maux attendre?

S'il peint lui aussi, comme dans tous les livres d'Heures, la scène du cimetière, c'est au charnier des Innocents que Villon nous mène. Il va considérer les têtes qui chargent le grenier, trouvant là l'assouvissement de sa rancune de pauvre contre les riches; car cela ne leur a servi à rien de s'amuser dans de grands lits parés, de faire la fête et de mener la danse. Ici on ne distingue plus personne. Quel est-il, celui-là, maître des requêtes ou porte-panier? Qui le sait! De ces têtes, aujourd'hui pêle-mêle, en tas, les unes

1. T., v. 313-328.

s'inclinaient devant les autres ; quelques-unes ont régné, les autres ont servi :

Seigneuries leur sont ravies ;  
Clerc ne maistre ne s'y appelle...

Que Dieu du moins ait leurs âmes, puisque leurs corps sont pourris :

Aient esté seigneurs ou dames,  
Souef et tendrement nourris,  
De cresseme, fromentee ou riz,  
Leurs os sont declinez en pouldre...

Et la pensée de Villon s'apaise puisque tant de rois, de papes, de seigneurs ont disparu avant lui. Mais elle ne s'apaise que là. Car Villon est dur, comme son art ; il est sans pitié, comme la nature et la jeunesse. Dans sa misère, aux pauvres des hôpitaux il a légué son mauvais lit ; à ceux qui dorment dans la rue, un coup de poing.

Du voyage qu'il a accompli sur la terre, de l'enfer au ciel qu'il a parcouru en imagination, Villon rapporte comme un goût de rien. Il raisonne, avec cette fausse lucidité des joueurs<sup>1</sup> :

Ce n'est pas ung jeu de trois mailles,  
Ou va corps, et peut estre l'ame.  
Qui pert, rien n'y sont repentailles.  
Qu'on n'en meure a honte et diffame ;  
Et qui gaigne n'a pas a femme  
Dido la royne de Cartage.  
L'homme est donc fol et infame  
Qui, pour si peu, couche tel gage...

Mais là enfin, devant ce charnier des Innocents où les aveugles des Quinze-Vingts pourront bien chausser ses lunettes pour distinguer les mauvais des bons, devant tant de têtes enchâssées dans les galetas, devant tant de morts qui tombent en poussière, Villon demandera cependant que Dieu les absolve tous.

1. T., v. 1676-1683.

La mort, qui tout « apaise et assouvit », vient enfin de l'apaiser : la mort égale pour tous ; la mort qui est la vengeance du pauvre ; la mort de tous ; la mort de sa mère ; sa mort à lui ; l'étonnant et archaïque cortège des morts, de ceux de jadis, des hommes et des femmes, des héros et des princesses de légende ; la mort des jolies filles. Et c'est à « notre grant mere, la terre », que Villon laissera son corps où les vers ne trouveront pas beaucoup de graisse :

De terre vint, en terre tourne !

Ce néant, si un individu a pu le traduire aussi tragiquement, c'est qu'un monde aussi mourait, le vieux monde du moyen âge, fondé sur les valeurs spirituelles, sur les besoins vrais de l'existence.

Ce monde était celui de la courtoisie, de la féodalité, de l'honneur. Et celui qui naissait, au milieu de craquements précurseurs, c'était le monde de l'argent, de la société bourgeoise servant désormais un roi absolu. Le populaire le voyait naître avec quelque appréhension.

Le vrai Villon ferait aujourd'hui trop peur. Le bain l'attend demain. La société moderne s'en débarrasse, et rondement. C'est le privilège de la société d'autrefois, le miracle de la vie chrétienne de rendre ce type possible, de classer ce déclassé. Le dur Villon nous le dit de pathétique façon dans son épitaphe, comme celui qui va se noyer voit clairement toute sa vie :

Freres humains qui après nous vivez,  
N'ayez les cuers contre nous endurcis,  
Car, se pitié de nous povres avez,  
Dieu en aura plus tost de vous mercis.  
Vous nous voiez cy attachez, cinq, six :  
Quant de la chair, que trop avons nourrie,  
Elle est pièce devorée et pourrie,  
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.  
De nostre mal personne ne s'en rie ;  
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre !







Copie de la Passion de Greban 1508

*L'auteur entouré des protagonistes du drame La scène de la désespérance*  
(Bibl. Nat., ms. fr. 815)



# ARNOUL GREBAN

L'AUTEUR DU

## « MYSTÈRE DE LA PASSION »

Le grand monument poétique du quinzième siècle, analogue à une cathédrale, naquit dans une cathédrale, à Notre-Dame de Paris. Cet immense poème<sup>1</sup>, pareil aux porches historiés de la majestueuse église dont la beauté puissante avait quelque chose d'accablant déjà pour les anciens hommes qui la contemplèrent<sup>2</sup>, est un drame, un mystère, comme on disait en ce temps-là<sup>3</sup>.

Avec ses nombreux personnages, il évoque les petites et les grandes figures qui animent la cathédrale; ses morceaux à forme lyrique, la musique, les costumes des acteurs et des figurants le parent comme les images et les verrières ornent l'église; et le drame chrétien est, comme l'église, une œuvre logique, charpentée solidement, construite de probes matériaux. Ainsi que la cathédrale, le mystère est un livre, un livre ouvert sur la place publique pour l'instruction et l'édification de tous<sup>4</sup>:

Ouvrez vos yeulx et regardez,  
Devotes gens qui attendez  
A oyr chose salutaire :  
Veillez pour vo salut taire  
Par une amoureuse silence !

1. 34 574 vers.

2. Illa terribilissima gloriosissima Virginis Dei genitricis Marie ecclesie (Jean de Jandun, dans Leroux de Lincy, *Paris et ses historiens*, p. 44).

3. *Le Mystère de la Passion d'Arnoul Greban publié d'après les manuscrits de Paris avec une introduction et un glossaire* par G. Paris et G. Raynaud, 1878.

4. Prologue, p. 5.

Le mystère d'Arnoul Greban est bien ce livre approuvé et orthodoxe; un livre d'église, soumis modestement à l'Église par son auteur, mais sur lequel elle n'aura pas à exercer son office de censure<sup>1</sup> :

Se riens avons dit ou escript,  
Ou mal fait ou ordonné,  
Pour Dieu qu'il nous soit pardonné :  
Le vray sentier voulons tenir  
Sans faulte ou erreur soustenir ;  
S'erreur disons ou expliquons  
Des maintenant la revoquons,  
Soubmettans nos fais et nos signes  
A vos corrections benignes,  
Ou a ceulx qui parceu l'aront,  
Ou qui mieulx faire le sçaront :  
Nous contendons chacun en soy  
Tenir chemin de vraye foy...

Un livre d'images, conforme à l'Écriture, aux récits évangéliques<sup>2</sup>, tout à fait propre à édifier les cœurs dévots, tel est encore le *Mystère de la Passion*. Et le drame chrétien, comme le drame grec, nous offre la fusion de différents arts.

Cette conception, très artistique, a été réalisée de la façon la plus attachante dans le *Mystère de la Passion* d'Arnoul Greban : une personnalité, haute et curieuse, qu'on voudrait bien voir sortir de l'ombre, tant on la devine riche et probe.

\*  
\* \*

Les documents découverts jusqu'à ce jour sur maître Arnoul Greban ne le permettent guère<sup>3</sup>.

Au témoignage de Clément Marot<sup>4</sup>, Arnoul Greban et Simon, son frère, étaient Manceaux :

1. Prologue final, p. 451. — 2. P. 2.

3. L'origine de l'information reproduite par les frères Parfaict (*Histoire du Théâtre françois*, t. II, 1745, p. 234-236) et par tous ceux qui ont parlé de Greban remonte à François Grudé, surnommé La Croix du Maine, né au Mans en 1552.

4. Épigramme à Salel. — Cf. Estienne Pasquier, *Œuvres*, Amsterdam, 1723, col. 699 (l. VII, ch. 5).

De Jean de Meun s'enfle le cours de Loire ;  
 En maistre Alain Normandie prend gloire,  
 Et plainet encore mon arbre paternel ;  
 Octavian rend Cognac eternal ;  
 De Moulinet, de Jean le Maire et Georges,  
 Ceulx de Haynault chantent a pleines gorges ;  
 Villon, Cretin, ont Paris decoré ;  
 Les deux Grebans ont le Mans honoré...

Et Joachim du Bellay, s'adressant à la ville du Mans, l'invitait à renoncer à se glorifier d'avoir produit seulement les Greban, quand elle pouvait prendre encore pour champion, Jacques Peletier, son ami :

Cesse, le Mans, cesse de prendre gloire  
 En tes Grebans, ces deux divins espritz<sup>1</sup>...

Rien, jusqu'à présent, n'autorise à mettre en doute le renseignement donné par Clément Marot, nourri par son père dans la tradition littéraire du quinzième siècle, et que confirme Joachim du Bellay<sup>2</sup>.

Mais ce qui est certain, c'est qu'Arnoul Greban, né au Mans, vécut longtemps à Paris et qu'il y poursuivit ses études de lettres. Il a dû être reçu maître avant 1444. Car son nom ne se rencontre pas sur le registre de la Nation de France pour la Faculté des Arts que nous avons conservé (1444-1456)<sup>3</sup>. Comme pour être admis à la maîtrise il fallait avoir vingt et un ans accomplis, on peut croire qu'Arnoul Greban n'a pas dû naître après l'an 1420.

1. *Œuvres poétiques de Jacques Peletier du Mans*, Paris, 1547 fol. 103 (Cité par G. Paris et G. Raynaud, *op. cit.*, p. 6-7).

2. On doit à La Croix du Maine, l'auteur de la *Bibliothèque française* publiée en 1584, la confusion inexplicable de Simon Greban avec Simon de Compiègne, et le renseignement, erroné et tant de fois reproduit, qui fait naître les Greban à Compiègne. Tout ce que dit dom Piolin dans son *Histoire de l'Église du Mans*, t. V ; dans les *Recherches sur les mystères qui ont été représentés dans le Maine* (*Revue d'Anjou et du Maine*, t. III et IV) est sans aucune exactitude. Ces erreurs déparent l'*Histoire littéraire du Maine* d'Hauréau, t. III.

3. Bibliothèque de la Sorbonne.

Le registre de la Faculté de théologie de Paris<sup>1</sup>, au mois d'août 1456, donne encore à Arnoul Greban le titre de maître, ce qui indique qu'il était toujours maître ès arts. On voit qu'il commença de suivre son premier cours en théologie, le 28 septembre, sous maître Thomas de Courcelles; à cette occasion, il paya 20 s. p.

Ce Thomas de Courcelles, homme scientifique et très éloquent, originaire d'Amiens, chanoine de Notre-Dame depuis 1447, chargé de tant de missions auprès du pape et l'un des zélés défenseurs de l'Église gallicane, n'est autre que l'homme de confiance de Pierre Cauchon, celui qui avait traduit en latin le procès de Jeanne d'Arc, l'orateur qui prononcera l'oraison funèbre de Charles VII à Saint-Denis, le doyen qui reposera dans une chapelle de Notre-Dame<sup>2</sup>.

Ainsi fut nourri de belles-lettres, d'éloquence et de science théologique, maître Arnoul Greban, sur la montagne Sainte-Geneviève, au temps où François Villon et ses compagnons, profitant des troubles universitaires, décrochaient les enseignes de Paris et les mariaient, déplaçaient les bornes. Il y eut toujours des écoliers sages et d'autres fous. Maître Arnoul, sous Thomas de Courcelles, grandit en science et en éloquence.

Mais du Paris turbulent et dissipé de la montagne Sainte-Geneviève, nous pourrions bien trouver dans son œuvre quelques souvenirs. C'est un fait que, dans la partie familière et comique du *Mystère de la Passion*, celle qui divertissait peut-être le plus ses auditeurs du peuple, l'auteur a prouvé qu'il connaissait à fond les mœurs et la langue de la rue, le jargon des tavernes et même celui des brelans et des prisons. Tout comme François Villon, Arnoul Greban a bien observé la ville<sup>3</sup>; il y a écouté les gens parler. Comme les *Lais* et le

1. Bibl. Nat., ms. lat., 5657<sup>e</sup> fol. 32<sup>ro</sup> (G. Paris et G. Raynaud., *op. cit.*, p. 111).

2. Voir la pierre tombale que j'ai publiée en tête du *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, I, texte latin, et la note 69, II.

3. Cette remarque a déjà été faite par Gaston Paris, p. 8.

*Testament*, le *Mystère de la Passion* est une œuvre parisienne par excellence. Car le maître ès arts qui la composa, « a la requeste d'aucuns de Paris<sup>1</sup> », répondait aux vœux d'une population qui a toujours été avide de spectacles; et son œuvre n'a pu naître que dans un grand centre, capable de lui fournir les 220 personnages qui remplissaient les épisodes de son drame, une population nombreuse qui devait en écouter les quatre journées si pleines d'événements. Comme Villon, c'est à Paris que Greban connut ce qu'on peut appeler le succès. Car, avant 1473, « ceulx de Paris » avaient déjà joué sa *Passion* à trois reprises<sup>2</sup>.

Entre 1450 et 1455, maître Arnoul Greban devait demeurer attaché à Notre-Dame, comme organiste, et diriger la maîtrise des enfants de chœur<sup>3</sup>. Au cours de l'année 1455, il se rendit vers Charles d'Anjou, comte du Maine, frère de René, roi de Sicile, et beau-frère du roi Charles VII, dans bien des circonstances, un vice-roi<sup>4</sup>.

Charles, comte du Maine, dut réserver à Arnoul Greban un accueil que lui méritaient son grand talent et aussi son origine. Car nous savons que ce seigneur aimait beaucoup les livres, qu'il appréciait les « belles doctrines, et mist grant peine a les acquerir<sup>5</sup> ». Après le roi, au dire de Chastellain, c'était l'homme qui « volait de la plus haute esle ». Il se gouvernait avec sagesse et l'on vantait son éloquence, sa générosité. Le comte du Maine se montrait épris de nouveautés; ainsi on le vit, aux fêtes de Nancy, organiser, pour la première fois à la cour de France, des joutes et des réjouissances à l'instar de la maison de Bourgogne. Le roi René, vers 1451, lui avait dédié son *Livre des tournois* « pour le plaisir, disait-il, que je congnois de pieça que prenez a veoir

1. P. 2.

2. Note du manuscrit de la Bibl. Nat., ms. fr. 816 (éd. G. Paris et G. Raynaud, p. 39).

3. Nous reviendrons sur ces documents.

4. Du Fresne de Beaucourt, *Hist. de Charles VII*, t. III, p. 421-422; t. IV, p. 97.

5. Chastellain, t. II, p. 162.

hystoires nouvelles et dittiez nouveaulx ». Et Guillaume Fichet, en 1470, ne manquera pas de lui adresser un exemplaire de cette autre nouveauté : sa *Rhétorique*, imprimée sur les presses de la Sorbonne, qui est le premier livre imprimé à Paris. Charles devait mourir en 1473. Son tombeau, à la cathédrale du Mans, est une œuvre italienne parfaite, l'une des plus anciennes exécutées en France, sans doute un beau travail de ce « François Laurens », imagier, attaché à la cour du roi de Sicile, qui n'est autre que Francesco Laurana<sup>1</sup>. Non loin du chœur solennel, il dort le beau chevalier, la tête ceinte d'une couronne, vêtu du camail fleurdelisé, armé de plates ; il dort sur le sarcophage à l'antique, orné de godrons, la lourde cuve que portent des griffes de lion taillées dans le marbre noir. Et de gracieux amours, tout nus, soutiennent l'élégant cartouche où se lit la sobre inscription : HIC CAROLUS COMES CENOMANIE OBIT DIE X APRILIS CCCCLXXIJ<sup>2</sup>.

Le comte du Maine, homme d'un goût nouveau et, on peut le dire, raffiné, ne pouvait manquer d'être un protecteur pour ce Greban qui venait de produire une œuvre comme le *Mystère de la Passion*<sup>3</sup>, d'une conception si artistique, et par là nouvelle.

Encore qu'il n'eût que de lointains rapports avec sa province, avec son comté du Maine, longtemps d'ailleurs entre les mains des Anglais, qu'il n'ait fait que passer au Mans<sup>4</sup>,

1. H. Chardon, *Le tombeau de Charles d'Anjou, comte du Maine, à la cathédrale du Mans*, Paris, s. d. — L'identification repose sur le rapprochement fait entre la médaille et le gisant. Francesco Laurana était, par ailleurs, l'artiste attitré de la maison d'Anjou. On lui doit les médailles de Jeanne de Laval, de Triboulet, un des fous du roi René, de René et de Jeanne, de Jean de Calabre et de Charles d'Anjou.

2. Abbé A. Ledru, *La cathédrale Saint-Julien du Mans, ses évêques, son architecture, son mobilier*. Mamers, 1900, in-fol.. p. 352.

3. La Bibliothèque du Mans (ms. n° 6) conserve un manuscrit important du mystère de la Passion dont il sera parlé plus loin.

4. Le Maine était libre depuis 1450 seulement. Charles du Maine fit sa première entrée au Mans en 1471. On ne connaît pas de représentations dramatiques contemporaines au Mans. En 1475 seulement, lors de l'arrivée de son fils Jean II, il y eut des jeux de personnages et, l'année suivante, eut lieu la représentation d'un mystère de saint Jean l'Évangéliste (H. Chardon, *Les Greban et les Mystères dans le Maine*, 1879).



Charles devait demeurer un puissant protecteur et patron auprès de l'évêque du Mans, Martin Berruyer<sup>1</sup>. Mais nous ignorons absolument ce qu'il fit pour Arnoul Greban qui s'était rendu auprès de lui.

On peut croire d'ailleurs que le milieu du Mans pouvait bien être favorable aux travaux des deux frères Greban. Le comte Charles du Maine avait retrouvé sa ville qui avait été l'apanage du roi René, grand amateur de mystères et de bonnes lettres<sup>2</sup>. Les officiers du comte du Maine, comme ceux de l'évêque d'ailleurs, semblent avoir été des hommes avides de distractions, et de tout ordre<sup>3</sup>. A Martin Berruyer succéda Thibault de Luxembourg, d'une famille illustre en Europe, très mondain en sa jeunesse<sup>4</sup>, et qui était entré dans les ordres après son veuvage. Le comte Charles du Maine épousera la sœur de ce magnifique et noble prélat. Le connétable de Luxembourg, celui qui fut décapité en place de grève en 1475, après avoir joui d'une grande faveur auprès de Louis XI, était le frère de l'évêque du Mans. Il est bien intéressant alors de noter que le plus beau des manuscrits de la Passion d'Arnoul Greban que nous conservions soit à ses armes<sup>5</sup>. D'autre part, le plus personnel des manuscrits d'Arnoul Greban, copie contemporaine de la première journée de la Passion, un manuscrit qui a pu être préparé par l'auteur, contenant non seulement des jeux de scène pour les acteurs, mais encore l'indication des parties chantées par les enfants de chœur, les anges, des endroits où l'orgue devait se

1. Evêque entre 1449 et 1465, cet ancien chanoine du Mans, qui va rédiger un mémoire en faveur de Jeanne d'Arc, était un homme débile et crédule, mais tout à fait dévoué au roi et à son beau frère. Jacques d'Argouges, chanoine, son exécuteur testamentaire et son garde des sceaux, paraît avoir administré en son lieu.

2. A. Lecoy de la Marche, *Le roi René*, II, p. 144, 174.

3. Voir à ce sujet le très curieux procès de cette jeune fille, la Férone, que le diable tourmentait, mais dont les officiers du comte et de l'évêque faisaient « tout ce que bon leur sembloit ». L'évêque fut même accusé par elle (Jean de Roye, ad. a. 1460).

4. Monstrelet.

5. Bibl. Nat., ms. fr. 816. (Cette belle copie fut terminée le 22 février 1473, n. st.)

faire entendre, n'a jamais dû quitter la capitale du Maine<sup>1</sup>.

Cet ensemble de faits, en l'absence de tous autres documents<sup>2</sup>, montre assez les liens d'Arnoul Greban avec sa province. Tout ce que nous savons, c'est que Simon, frère d'Arnoul, qui figure en 1468 parmi les officiers de Charles, comte du Maine<sup>3</sup>, occupa au Mans une maison canoniale en 1471<sup>4</sup> et qu'il mourut peu de temps après<sup>5</sup>.

Ce Simon Greban, qui a pu être le collaborateur de son frère, fut du moins son émule<sup>6</sup>. Le prologue d'un immense mystère, les *Actes des Apostres*, nous fait connaître son œuvre, et aussi en quelle estime elle était tenue<sup>7</sup>:

1. Bibl. du Mans, ms. n° 6. — Ce manuscrit provient de l'abbaye de Saint-Vincent du Mans où il était déjà en 1718. — 2. Les documents capitulaires font défaut pour cette époque. Le nom de Greban ne se rencontre pas dans le nécrologue du chapitre.

3. « M. Simon Greban a LX l. » (Bibl. Nat., ms. fr. 7855, p. 708).

4. H. Chardon a publié un document péremptoire tiré du compte de l'argenterie du chapitre (1471-1472, fol. 35) à l'article des maisons canoniales : « Maistre Simon Greben pour la maison dans laquelle il demeure... X livres. » Dans le compte de la bourse pour l'année 1472-1473, fol. 26, il est question du gros de la prébende « maistre Simon Greben » affermé à Jean Cotté pour 110 s. Simon était donc décédé alors — Simon paraît être l'auteur de la complainte faisant l'éloge de Jacques Milet, mort à Paris en 1466, qui avait écrit un grand mystère sur la destruction de Troie (Arthur Piaget, *Simon Greban et Jacques Milet dans la Romania*, t. XXII, p. 230). On a également de lui des vers sur la mort de Charles VII, 1461. (Bibl. de l'Arsenal, ms. 3523.)

5. Dom Piolin, *Histoire de l'Église du Mans*, t. V, p. 180, dit que Simon fut enseveli dans la cathédrale du Mans devant l'autel de saint Michel où on lui érigea un « beau monument » que détruisirent les Huguenots en 1562. Dom Piolin renvoie aux pièces justificatives du pillage de Saint-Julien où il n'est absolument rien dit de ce tombeau. Dom Piolin reproduit simplement un renseignement emprunté à La Croix du Maine. (*Bibliothèques françaises*, éd. Rigoley de Juvigny, 1772, t. II, p. 409, article SIMON GREBAN.) H. Chardon a fait observer que la construction du jubé par Philippe du Luxembourg aurait troublé cette tombe bien avant le pillage des protestants.

6. Le titre du manuscrit de la Bibl. Nat., fr. 1528 : *Les actes des apostres en neuf volumes composez par deffunct maistre Symon de Greban en son vivant prestre chanoine de l'eglise du Mans par le commandement du feu roy René de Cecille, duc d'Anjou et comte du Maine*, est bien intéressant.

7. *Le premier volume du triumpant mystere des Actes des Apostres...* Paris, 1537, fol. iij. — Les *Actes des Apostres* ont été achevés d'imprimer à Paris pour Guillaume Albalat, bourgeois et marchand de Bourges, par Nicolas Cousteau, le 15 mars 1537 avant Pâques. (Bibl. Nat., Rés. Y. F. 19-20.) Une autre édition a été donnée en 1540, à Paris, par Arnoul et Charles, les Angeliers. (Bibl. Nat., Rés. Y. F. 111-112.) En 1541 une nouvelle édition est publiée, avec les Gestes des Césars. (Bibl. Nat. Rés. Y. F. 21-22, 23-24.) Les 4 volumes manuscrits de l'Arsenal nos 3360-3363 sont datés de 1538.

Symon Greban, bon poete estimé,  
 Mesme en son temps print peine de l'escripre,  
 Comme le voys, moult doucement rhythmé,  
 Ung frere il eut, Arnoul Greban nommé,  
 Gentil ouvrier en pareille science,  
 Et inventeur de grande vehemence.  
 Or l'ung et l'autre est digne d'estre aymé,  
 Se on doit aymer les choses d'excellence.....

On ne sait quand mourut Arnoul Greban, sans doute avant 1471, et même s'il décéda au Mans revêtu de la dignité de chanoine de Saint-Julien<sup>1</sup>. On ne connaît de lui pas d'autre œuvre importante que le *Mystère de la Passion*<sup>2</sup>. On ne sait pas la part de collaboration qu'il prit dans la rédaction des *Actes des Apôtres*<sup>3</sup>.

\*  
\* \*

On le voit, la biographie d'Arnoul Greban se réduit à quelques linéaments. Les documents qui le concernent au chapitre de Notre-Dame sont heureusement plus nombreux ;

1. Comme le répète M. Henri Stein (*Arnoul Greban, poète et musicien*, dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, LXXIX, 1918, p. 142). Un seul registre capitulaire du Mans existe pour le quinzième siècle, de 1418 à 1429 (G. 18). Il y a lacune dans les archives du chapitre jusqu'aux premières années du seizième siècle. — La Croix du Maine et Duverdiér, *Bibliothèques françoises*, éd. R. de Juvigny, 1772, t. I, p. 149, paraît être la source de cette information : « Chanoine du Mans, l'an 1450 ou environ. » On le verra, la date de 1450 n'est pas possible.

2. Une oraison à la Vierge, signalée dans le *Champ Fleury* de Geoffroy Tory, a été retrouvée par M. Ernest Picot dans un manuscrit du catalogue Didot, vente de 1881, n° 27. C'est un lai portant sa signature acrostiche (*Romania*, t. XIX, p. 595).

3. « Il a continué le Livre des Actes des Apôtres commencé par son frère Arnoul », dit La Croix du Maine, *ad art.* SIMON GREBAN. Mais il n'est même pas assuré qu'il y ait quelque chose de lui. Dans la glose qui accompagne ce mystère, où sont indiquées soigneusement les sources et quelques jeux de scène, on ne trouve pas d'indication de jeux d'orgue. — Arnoul Greban ayant fait précéder son grand drame d'une *Creacion abregée*, G. Paris a cru devoir comprendre qu'il avait abrégé un ouvrage plus développé sur ce sujet dont il aurait été l'auteur. Ces premiers chapitres se retrouvent en tête du *Viel Testament*, et aussi dans le manuscrit de la Bibliothèque de Troyes qui donne le mystère remanié de la Passion de Greban. De là l'hypothèse qu'Arnoul pourrait être l'auteur d'une partie du *Mystère du Viel Testament*. Le Procès du Paradis qui se retrouve aussi chez Greban, comme chez Mercadé, semble fortifier ce point de vue. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Cf. *Le Mistère du Viel Testament* publié par le baron James de Rothschild, I, p. XLII.

et surtout ils nous permettent d'imaginer l'existence de maître Arnoul à l'époque où il composa le grand *Mystère de la Passion*<sup>1</sup>.

C'est le 19 octobre 1450 qu'Arnoul Greban devint l'auxiliaire du vieux Raoul le Fourbeur, maître des enfants de chœur de Notre-Dame depuis le 10 décembre 1425. Alors Raoul le Fourbeur, maître de musique, s'était engagé à faire l'instruction musicale des enfants et à les nourrir. Il recevait pour cela un habit d'église et, pour chaque enfant, 20 écus; le maître de grammaire était payé 100 s. par an et il avait l'étreffe d'un capuchon quand les enfants touchaient des vêtements neufs. Maître Raoul le Fourbeur réclamait alors pour lui une servante et un domestique<sup>2</sup>. Suivant la convention de 1450, maître Raoul le Fourbeur devait s'occuper d'instruire les enfants de chœur pour le chant et les répons, les conduire à matines et aux autres heures, tandis qu'Arnoul Greban leur enseignerait la grammaire et la musique. Car Arnoul Greban, organiste de Notre-Dame, s'était présenté pour le faire.

Ces enfants étaient au nombre de huit ou de neuf<sup>3</sup>. Sans doute, ils n'étaient pas faciles à mener suivant leurs règlements rigides. En 1448, par exemple, Raoul le Fourbeur avait cédé sa place à l'un de ses élèves, Germain Watrée, prêtre, clerc des matines: mais les enfants lui manquèrent tout à fait de respect et le chapitre avait dû demander à le Fourbeur de reprendre leur direction: ce qu'il accepta, à la condition d'être secondé par Arnoul Greban<sup>4</sup>.

1. Ces documents ont été signalées par Marcel Schwob dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1899), et certains ont été utilisés par M. Henri Stein, *Arnoul Greban, poète et musicien*, dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXXIX (1918), p. 142-146.

2. Arch. Nat., LL. 297.

3. Ils étaient huit en 1437, y compris le spé, c'est-à-dire le plus ancien des enfants qui suivait immédiatement le plus jeune des chanoines, et qui était comme un délégué du maître. En 1469, nous trouvons encore ce chiffre de huit. Au dix-septième siècle, Notre-Dame aura douze enfants de chœur.

4. On le verra, Watrée ne fut pas plus heureux entre 1455 et 1457. On ne trouva

Le travail en collaboration du vieux Raoul le Fourbeur et de maître Arnoul Greban ne devait pas durer bien longtemps. Le 24 septembre 1451, Arnoul Greban remplaça Raoul le Fourbeur comme maître des enfants de chœur à Notre-Dame. A ce titre, il habitait avec eux une maison du cloître et il s'occupait de l'administration de leurs intérêts. Il assumait en somme cette double instruction, la charge de la direction avec toutes les obligations qu'elle comportait, tandis que Raoul le Fourbeur allait se retirer comme chanoine semi-prébendé de Saint-Aignan.

On ne peut le nier : c'était un honneur de tenir l'orgue de Notre-Dame, dont la maîtrise était par ailleurs renommée<sup>1</sup>. C'est à Notre-Dame que maître Léonin, organiste, avait écrit, au XII<sup>e</sup> siècle, le premier « livre d'orgue » ; et maître Pérotin y avait créé la musique polyphonique. Les prédécesseurs immédiats d'Arnoul Greban avaient été maître Regnault de Reims en 1416, qui paraît avoir apporté de la négligence dans ses fonctions, car c'est l'organiste du duc de Berry qui était appelé alors pour réparer les orgues ; maître Henri de Saxe, bachelier en médecine, qui, lui, savait réparer les orgues ; Jacques le Mol, en 1440. A l'occasion de ces nominations, un contrat était passé entre le chapitre et l'organiste qui recevait un forfait de 26 l. par an pour jouer aux vingt-trois fêtes à lui déclarées, à prime, à vêpres, à la messe, le *Kyrie*, le *Gloria in excelsis*, les séquences, le *Sanctus*, l'*Agnus* ; et il s'engageait aussi à faire les petites réparations des orgues. L'organiste prêtait serment d'observer fidèlement son devoir et de respecter les chanoines. Il recevait 6 s. en plus quand il jouait extraordinairement. En 1425, les vieilles

même plus de maître par la suite ; c'est un chanoine, Jean Laloier, qui dut reprendre, en 1465, la charge des enfants.

1. L'orgue, le « roi des instruments », avait déjà dit Guillaume de Machault (Cf. Amédée Gastoué, *Les Primitifs de la musique française*, 1922, p. III). Au quatorzième siècle, les églises importantes ont déjà un orgue de chœur et un grand orgue de tribune (Chartres, Rouen, Reims). L'ancien grand orgue de la cathédrale d'Amiens, construit de 1422 à 1429, comptait 2500 tuyaux, des bourdons, un clavier de 4 octaves.



orgues de Notre-Dame avaient été vendues au profit de l'église : le poids de l'étain se monta à 800 l.<sup>1</sup>. C'est sans doute l'orgue de chœur que devait tenir Arnoul Greban. Or il semble que c'était là une grosse charge pour un homme comme lui, qui avait encore des examens théologiques à préparer, d'assumer au surplus l'instruction et la direction des huit petits enfants de chœur de Notre-Dame.

Ainsi maître Arnoul Greban vécut très embesogné, dans le cloître de la cité, surveillant les enfants, les instruisant, les faisant chanter, touchant son orgue, piochant sa théologie, levé avec le soleil, et trouvant le moyen d'écrire les 34 574 vers du *Mystère de la Passion*, la musique qui l'accompagnait, les rondeaux chantés. Mais, il faut le dire, maître Arnoul Greban vivait dans le calme du cloître qui, dans l'active et bruyante cité d'alors, la cité des plaideurs et des juges, des tavernes, des rues commerçantes reliée à la ville et à l'Université par les ponts chargés de boutiques, formait autour de la cathédrale un quartier spécial, un lieu tranquille, isolé du monde par une muraille percée de quatre portes où une barrière empêchait le passage des voitures.

Et de bonne heure, le soir, les portes du cloître étaient fermées. Là on ne voyait ni tavernes, ni boutiques. Mais, à l'ombre de la cathédrale, dans un grand espace qui comprenait le tiers de l'île, on apercevait, par contre, trois petites églises : Saint-Aignan, Saint-Jean-le-Rond, l'ancien baptistère, et Saint-Denis-du-Pas. On y comptait trente-sept maisons canoniales, toujours très recherchées et adjugées au dernier enchérisseur, un terrain libre, la motte aux pape-lards, où l'on déposait sous les arbres, malgré les ordonnances, immondices et fumiers. Et dans le cloître on rencontrait encore un puits, le vaste bâtiment du Chapitre et l'Évêché. C'est un fait qu'aucune femme ne pouvait demeurer au cloître, sauf les matrones d'âge qui venaient faire le ménage ou la cuisine des chanoines.

1. Tous ces renseignements sont tirés des copies de Sarrasin (Arch. Nat., LL. 294).



Dans cette enceinte recueillie, dans cette quiète prison de la pointe orientale de la cité, Greban vécut avec ses enfants de chœur. Et parfois ils allaient se promener dans l'île Notre-Dame où l'on étendait les lessives et où les archers s'exerçaient contre les buttes.

La maîtrise était alors installée dans une grande maison proche le terrain, devant la salle du Chapitre, entre la maison du chanoine Despars et celle de Robert Cybole; en 1455, elle se transporta dans la maison de Robert de Gaillon, ancien supérieur du collège d'Harcourt et bienfaiteur de communautés d'écoliers, située en face du puits<sup>1</sup>.

Cette maison des enfants était comme conventuelle. Suivant la coutume antique, une lanterne y restait allumée toute la nuit devant l'image de Notre Dame, à cause de la dévotion due à leur patronne : bonne précaution également si l'on considère les besoins naturels que les enfants sont impuissants à retenir; et souvent aussi ils se levaient dans la nuit, à matines, et tout, dans cette sainte maison, devait se passer comme au grand jour. Une demeure où aucun étranger ne pouvait habiter; où les domestiques ne devaient pas se montrer familiers; où les enfants ne pouvaient nourrir aucune bête ni aucun oiseau nuisibles. Car telle était la cage des petits angelots chanteurs de Notre-Dame, des petits oiseaux blancs de la Vierge Marie qui ne devaient chanter que pour elle, et jamais hors du cloître; le chapitre, en quelque sorte, des petits clercs lettrés parlant toujours latin, qui ne devaient copier aucune missive ou cantilène, qui ne possédaient rien, ni argent, ni bijoux, ni Heures, ni écritures, qui ne pouvaient recevoir des fruits et des comestibles de leurs parents sans l'agrément du maître<sup>2</sup>.

1. Arch. Nat. LL. 297. — En 1401 la maîtrise est dans la maison de Jacques de Villejuif; le 25 septembre 1420, il est question de la vieille maison des enfants de chœur proche le terrain; en 1431, on voit qu'une maison leur est baillée nouvellement et ils abandonnaient celle de M<sup>e</sup> H. Grimault à cause du décès des enfants par suite d'une épidémie. Pasquier de Vaux fait alors vider la fosse de cette maison.

2. Règlement des enfants de 1435.

Pendant cinq ans, Greban endoctrina, accompagna les enfants de la maison de la maîtrise à Notre-Dame, longeant les murs du Chapitre, passant devant le puits, entrant dans la cathédrale par la porte rouge.

De curieux règlements, dont l'un, dû au célèbre Gerson<sup>1</sup>, forme un véritable traité d'éducation résumant des coutumes antérieures, nous font connaître la vie de ces petits chanoines, les obligations qui incombaient aux maîtres des enfants. Il faut le reconnaître, cette discipline était très rigoureuse. Le maître naturellement devait se montrer sans tache, donner en tout l'exemple, ne prononcer devant les enfants aucune parole contraire à l'honnêteté, ni, à plus forte raison, obscène. Il ne devait user envers eux d'aucune familiarité, tant à la maison que dans la rue, au chœur, à la sacristie comme à l'autel. Et si les enfants ne s'amendaient pas, il avait le devoir de les contraindre par des coups. Souvent il devait leur rappeler ce qu'est l'amour de Dieu, les obligations du service divin, afin qu'ils parviennent au Paradis et qu'ils ne tombent pas dans l'Enfer et dans ses tourments. Car Aristote l'a dit : on peut faire de l'enfant ce que l'on veut, le rendre tel ou tel. Ainsi le maître devait les prêcher, les exhorter à éviter le péché, les battre de verges s'il les voyait faire certains actes, leur dire que Dieu voit tout, qu'ils ont tous un bon ange gardien, que le diable pourrait bien les étrangler sur-le-champ, quand ils sont en péché mortel, si Dieu et leur ange n'attendaient pas d'eux une bonne pénitence. Et surtout les enfants devaient être endoctrinés de façon à conserver leur chasteté, à éviter toute impudicité de cœur, de pensée, de paroles. Plusieurs fois par an, aux fêtes solennelles, ils étaient tenus de se confesser. Vers douze ou treize ans, on les admettait à communier. Alors, suivant la coutume antique, ils

1. Gerson, *Opera*, éd. Ellies Dupin, 1706, t. IV, col. 717-720 : *doctrina pro pueris ecclesie parisiensis* ; deux autres règlements, plus précis et non moins sévères, l'un de 1410, l'autre de 1435, ont été publiés par l'abbé F.-L. Chartier, *L'ancien chapitre de Notre-Dame de Paris et sa maîtrise d'après les documents capitulaires* (1390-1790). Paris, 1897, in-8, p. 65, 71, 72.

étaient obligés de réciter les Heures de Notre Dame et les sept Psaumes de la pénitence, deux par deux ou à part, aux heures fixées par le maître. Ce qu'ils pouvaient faire d'ailleurs en allant à l'église ou en retournant dans leur maison, afin que ceux qui les rencontraient soient édifiés.

Le maître de grammaire, qui était tenu de leur apprendre aussi la logique, devait se montrer exemplaire. Il avait le devoir de suivre partout les enfants, aussi bien dans la maison que dehors; il ne pouvait avoir aucun office ni aucune autre occupation à l'église. Quant au maître de chant, il enseignait aux enfants surtout le plain-chant, le contrepont, les autres honnêtes déchants, et non les chansons dissolues et impudiques. Il ne devait pas les retenir tellement que cela portât préjudice à l'enseignement de la grammaire. Le déchant n'était d'ailleurs pas en usage à la cathédrale, et même il était interdit par les statuts jusqu'à la mue des voix. Le maître de grammaire devait aussi enseigner aux enfants, pendant un temps suffisant, la logique, donner une explication en français des épîtres et des évangiles; car ce qui n'a pas été compris ne saurait être prononcé distinctement.

Les heures d'exercice étaient depuis le matin jusqu'au déjeuner, du retour des vêpres jusqu'au dîner. Interdiction complète de lire des auteurs contraires aux mœurs, même s'ils doivent orner l'esprit. Pendant les repas, pris en silence, un enfant faisait la lecture. Un règlement et un emploi du temps devaient être remis à chaque enfant. Les dénonciations étaient obligatoires si un enfant entendait son camarade parler en français, dire des injures ou des mensonges, parler de façon déshonnête, s'il le voyait frapper un camarade; il en était de même si un enfant s'était levé en retard, avait omis de dire ses Heures, ou s'il avait ri à l'église. S'il ne dénonçait pas son camarade, il devait être puni avec lui et comme lui. Ces défauts étaient notés sur un rôle présenté au maître à la fin de la semaine. Si un enfant frappait un clerc, il était remis au pénitencier. Tous les jeux accompagnés de

cris, ou ceux qui poussent à l'avarice, à l'impudeur ou à la rancœur, étaient interdits, entre autres le jeu de dés. On tolérait seulement aux enfants le jeu de dames avec des jetons de plomb ou de cuivre. De fréquentes et de brèves récréations devaient être données, en particulier après le déjeuner et le dîner, quand les enfants sont moins bien disposés aux occupations sérieuses. Le maître devait toujours y assister. Les enfants ne pouvaient aller à l'église ou à la maison s'ils n'étaient autorisés par leur supérieur. Le maître ne devait pas les abandonner un instant; et il était obligé d'assister à leurs repas, de les surveiller partout.

Les enfants de chœur étaient donc comme séparés du monde : car les clercs, les serviteurs, les chapelains n'étaient pas autorisés à leur parler, sinon en présence de leur maître. Ils prenaient un repas du matin léger, afin de pouvoir conserver toute leur voix : une nourriture suffisante, des mets sains leur étaient par ailleurs accordés. Ils devaient être tenus proprement dans leur chambre, soignés quand ils étaient malades. Au chœur, les enfants devaient s'asseoir à une bonne distance l'un de l'autre, ne pas répondre à l'appel de quiconque, si ce n'est pour les nécessités de l'office et au commandement du doyen et des seigneurs ayant dignités. Autour de l'autel, ils devaient observer le plus grand silence, tandis que se célébraient les saints mystères de la messe, ne pas rire, ni élever la voix, y assister comme des anges de Dieu, afin que chaque personne qui les vit pût dire d'eux : « Voilà vraiment d'angéliques enfants, comme en doit avoir la Vierge sans tache dans son église, la plus célèbre du monde entier ! »

Telle était la règle sévère des angelots de Notre-Dame. Règle qui semble avoir été très correctement appliquée.

Ces enfants avaient bien leur petit bénéfice qu'ils mettaient dans leur tire-lire, à l'occasion de l'eau bénite qu'ils portaient à travers le cloître; la commodité aussi d'un barbier spécial, celui-là même qui fut un des légataires de François Villon,

maître Colin Galerne. Ils avaient encore leurs fêtes particulières, la Saint-Nicolas et la Sainte-Catherine; leurs réjouissances dans le cloître à la Mi-Carême où ils éalisaient un roi et organisaient une sorte de cavalcade, des jeux équestres. Et parfois, dans les beaux jours de l'été, on les changeait d'air; alors ils allaient se promener à Arcueil, à Gentilly, à Saint-Marcel, chez l'évêque à Conflans, à Vincennes, à Saint-Maur-des-Fossés. Mais leur vie était bien celle que décrit le règlement. A l'aube, ils se levaient pour aller à matines, ayant pris le soin de mettre leurs bottes, et à partir de 1432, pendant la période des grands froids, le bonnet qui leur fut accordé : car auparavant ils allaient toujours tête nue.

Quand il y avait deux maîtres, le maître de musique donnait ses leçons depuis la grand'messe jusqu'à vêpres, et depuis l'heure du souper jusqu'à l'heure du coucher. Le maître de grammaire enseignait depuis le lever jusqu'à prime et depuis vêpres jusqu'au coucher. Et partout il portait des verges, jusque dans l'église et aux processions. Les maîtres assistaient aux heures et aux repas<sup>1</sup>. Le dîner avait lieu à onze heures et le souper à six heures; le coucher à huit heures quand les enfants devaient aller le lendemain à matines. En somme, pour le maître jamais de repos, une présence constante. Car les congés étaient très difficiles à obtenir. Tout cela pour des appointements médiocres, des droits plus modiques encore attachés au port de l'habit<sup>2</sup>.

A tant d'occupations, maître Arnoul Greban devait ajouter celles que lui imposaient ses propres travaux poétiques et la préparation de ses examens en théologie. Le 11 février 1452, on voit qu'il demanda au chapitre qu'une clé de la bibliothèque lui fût remise afin de pouvoir y travailler. Et le chapitre décidait qu'il pourrait s'en faire faire une à ses dépens. Alors Arnoul Greban cherchait à s'isoler, dans la solitude même du cloître. C'était pour travailler dans la mystérieuse

1. Cet emploi du temps est au moins celui de 1617.

2. J'ai tiré ces détails des extraits de Sarrasin (Arch. Nat., LL. 297).

bibliothèque de la cathédrale, installée sur les voûtes, là où jadis, au temps des révolutions, Gerson avait trouvé une cachette. Et maître Greban y montait par l'escalier de la tour gauche<sup>1</sup>.

Mais ses travaux personnels devaient devenir de plus en plus absorbants, car le 20 février 1453, Arnoul Greban demandait la liberté d'un certain nombre d'heures par jour, faveur qui lui fut accordée. On peut penser qu'il travaillait à quelque poème considérable qu'il avait entrepris. Un changement dut se faire alors dans son esprit. Le travail régulier qu'il assurait à Notre-Dame l'excédait. Il voudrait bien n'être pas obligé d'assister aux heures interminables, comme le règlement l'y contraignait : il réclamait l'argent qui lui était dû pour la nourriture des enfants<sup>2</sup>. De son côté, le chapitre se plaignait des gens qu'il recevait et qui vivaient dans sa maison aux dépens de la table des enfants<sup>3</sup>. Un soir, il les a conduits se promener dans l'île Notre-Dame au lieu de remonter la châsse de saint Marcel<sup>4</sup> ! Et Greban était las<sup>5</sup>.

C'est un fait que maître Arnoul Greban se tourna alors vers Charles d'Anjou, comte du Maine, le puissant seigneur épris de nouveautés et de poésie. Le 2 avril 1455, Greban demandait un mois de congé au chapitre pour se rendre auprès de Charles d'Anjou<sup>6</sup>. A la suite de cette visite, un changement se produisit dans la situation du poète. En effet,

1. Arch. Nat., LL. 288, fol. 21<sup>vo</sup>, *ad. a.* 1412.

2. Arch. Nat., LL. 117, p. 310.

3. « De magistro puerorum chori de quo hic conqueritur qui tenet pedagogium, videlicet plures personas in domo et mensa puerorum chori... » (Arch. Nat. LL. 117, p. 448).

4. « Quia conqueritur hic, de magistro puerorum chori qui duxit heri de sero pueros chori ad insulam hora qua debet reascendi capsam sancti Marcelli. Deputantur domini cantor et Le Herpeur ad loquendum cum ipso et ad sibi demonstrandum defectum commissum circa hec. » (Arch. Nat., LL. 117, p. 501.)

5. Arch. Nat., LL. 117, p. 142, 310, 488, 501 ; LL. 118, p. 467, 493 ; LL. 119, p. 649, 1030.

6. « Ad requestam M. Arnulphi, magistri puerorum chori, data est sibi licencia pro uno mense pro eundo erga dominum du Maine proviso quod provideretur inter » (Arch. Nat., LL. 118, p. 467.)



le 31 du même mois, Arnoul Greban demanda à quitter les fonctions de maître des enfants de chœur à Notre-Dame et il adressait des remerciements au chapitre pour les biens qu'il en avaient eus<sup>1</sup>. Le 19 mai, il réclama la clôture définitive de ses comptes et le reliquat de tout ce qui lui était dû<sup>2</sup>.

C'est Germain Watrée, chanoine de Saint-Denis-du-Pas, qui prit sa place comme maître de chant ; mais Germain Watrée ne donna pas satisfaction et s'il obtenait, le 25 août 1456, de conserver l'administration des enfants de chœur, il n'en est pas moins vrai qu'il recevait un avertissement. On lui recommandait d'être de bonne conduite, autrement, on le remplacerait : ce qui arriva en 1457. Maître Jean Bailli, retenu comme organiste à la place d'Arnoul Greban, et de son consentement, fut son véritable successeur.

Ainsi, à la fin de l'année 1455, Arnoul Greban avait abandonné définitivement sa fonction à Notre-Dame. Il prit son grade en théologie en 1456 et dut quitter Paris peu après pour se fixer, croit-on, au Mans où l'appela sans doute un bénéfice obtenu par la faveur de Charles d'Anjou, dans tous les cas lassé de Notre-Dame où son immense poème humain et pathétique avait germé dans l'ombre et l'ennui de la cathédrale.

\*  
\* \*

Car, avant cette époque, maître Arnoul Greban avait certainement écrit les 34 574 vers du *Mystère de la Passion* ; et peut-être, quand il quitta Notre-Dame, avait-il d'autres grands projets en tête ? Mais c'est un fait que le *Mystère de la Passion*, ou, comme l'on disait, le jeu de la Passion, fut composé avant le 31 décembre 1452. Car on voit qu'à cette date les échevins d'Abbeville délibéraient de rembourser 10 écus d'or à Guillaume de Boneuil qui s'était rendu à Paris, auprès de maître Arnoul Greban, pour se procurer une copie du mystère

1. Arch. Nat., LL. 118, p. 484.

2. Arch. Nat., LL. 118, p. 493.

qui venait certainement de remporter un grand succès dont le retentissement se faisait alors entendre comme un écho dans la province. Alors la précieuse copie de la Passion fut déposée comme un trésor, dans le coffre de l'échevinage d'Abbeville et scellée des sceaux des quatre échevins jusqu'au jour où l'on voudrait la jouer. Les droits d'auteur d'Arnoul Greban avaient même été prévus; car cette somme de 10 écus devait venir en déduction de ce que « messieurs » voudront donner « quant on jouera les dits jeux<sup>1</sup> ».

Tout cela indique la célébrité, un véritable succès remporté à Paris : interprétation que confirme la rubrique d'un manuscrit de la Passion : « Et devez savoir que maistre Arnoul Gresban, *notable* bachelier en theologie, lequel composa ce present livre a la requeste d'aucuns de Paris<sup>2</sup>... » Par la même note nous apprendrons qu'avant le 22 février 1473 (n. st.) la Passion avait déjà été jouée trois fois à Paris.

C'est là un renseignement du plus haut prix. Les Parisiens voulaient avoir leur Passion et des amis avaient dû pour cela s'adresser à l'organiste et au maître des enfants de chœur de Notre-Dame de Paris, un musicien et un poète qui préparait alors ses examens en théologie.

Monter un beau mystère (le plus noble et le plus profitable de tous était la Passion de Jésus-Christ) paraissait alors à une cité un acte de la plus haute magnificence et de la plus insigne piété. Les villes cherchaient à se surpasser les unes les autres dans l'appareil d'une somptueuse mise en scène, par le nombre des personnages produits, dans la longueur même des journées du drame sacré. Les mesures de police (garde des remparts, modification dans l'horaire des services religieux, interdiction des sonneries de cloches, éclairage des cités),

1. D'après une copie de dom Grenier (t. XIV, fol. 99) publiée pour la première fois par Paulin Paris (G. Paris et Raynaud, *op. cit.*, p. 11). — Document signalé par Louandre, *Hist. d'Abbeville*, 1883, p. 277. — 2. Bibl. Nat., ms. fr. 816, exécuté pour le connétable de Saint-Pol et transcrit par un prêtre, Jacques Richer, qui le termina le 22 février 1473 (n. st.) (G. Paris et Raynaud, *op. cit.*, p. 2).

prises par les municipalités montrent assez que la population tout entière, parfois celle des environs, se pressait à ces spectacles qui duraient plusieurs jours, et pendant lesquels, à la fin du quinzième siècle, le peuple était récréé de musique. Alors les mystères, dont quelques-uns pouvaient bien être classiques, étaient continuellement remaniés, rajeunis, renouvelés. Car toujours la nouveauté et le luxe plurent aux hommes.

Dans les premières années du quinzième siècle, on vit les célèbres confrères de la Passion donner des représentations à Paris. Un mystère de la Passion fut joué à Amiens en 1413; un autre à Rennes en 1430; à Draguignan en 1434; à Metz, en 1437, quand le duc René fut délivré de prison, une mémorable représentation eut lieu sur la place du Change et le curé de Saint-Victor, qui représentait le Christ, joua avec une telle conviction qu'il pensa mourir sur l'arbre de la croix et qu'il convint de le remplacer sur-le-champ. La Passion est encore représentée à Draguignan en 1439, à Rodez en 1440, à Amiens et à Rouen en 1445<sup>1</sup>.

On voit que le sujet imposé par les Parisiens à Arnoul Greban n'avait rien de bien nouveau. Et l'organiste et le maître des enfants de chœur de Notre-Dame venait même d'avoir un devancier : il est d'autant plus nécessaire de rappeler son nom que maître Arnoul n'a guère fait que remanier sa Passion<sup>2</sup>.

Il s'agit d'Eustache Mercadé, official de Corbie, mort en 1440, auteur du *Mystère de la Vengeance* (une suite de la Passion où l'on voit Vespasien se venger des Juifs qui crucifièrent Jésus), et très certainement aussi l'auteur d'une grande Passion en quatre journées, qu'il n'a pas signée, et qu'un même manuscrit nous a conservée<sup>3</sup>.

1. Petit de Julleville, *les Mystères*, t. II, p. 1-25. Le *Mystère de la Résurrection* (Ms. de Chantilly n° 614) fait allusion à un mystère de la Passion représenté à Angers en 1446 (*Catalogue*, II, p. 363).

2. C'est là un point que n'a pas voulu traiter G. Paris, mais qui est assuré.

3. *Le Mystère de la Passion, texte du manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras* publié par Jules-Marie Richard. Arras, 1893.

Mercadé était un homme d'un génie singulier d'invention, mais assez pauvre de moyens poétiques, un véritable précurseur, un créateur. C'est lui, le premier, qui a conçu les amples déroulements du grand mystère (24 943 vers), qui a situé le vrai drame de la Passion dans la rédemption des hommes, qui a composé, d'une manière définitive, les quatre journées s'ouvrant et se fermant par le procès du Paradis entre Justice et Miséricorde<sup>1</sup>. Et sans doute ce drame, fruste et mouvementé, est celui que nous voyons mentionné dans les représentations de la Passion, entre 1413 et 1450. Car Eustache Mercadé, théologien et décrétiste, par ailleurs homme courageux et énergique<sup>2</sup>, savait parler au peuple et l'édifier. Esprit religieux, il ouvrait devant le peuple des illettrés le livre de ses pieuses images<sup>3</sup>:

A plusieurs gens ont moult valu  
 Qui n'entendent les escriptures,  
 Exemples, histoires, peintures  
 Faictes es moustiers et palais,  
 Ce sont les livres des gens lais.  
 En especial l'exemplaire  
 Des personnages leur doit plaire  
 Qui sont des fais de Jhesuscris,  
 Selon que mettent les escrips  
 Et les livres de sainte église.

Et pour la première fois aussi, nous voyons un poète développer abondamment les diableries, les bergeries, les scènes de la vie populaire, les plaisanteries des bourreaux, les interminables tortures du Christ. En soi, le drame de Mercadé

1. Le prototype pourrait être représenté par la Passion du Palatinus (commencement du xiv<sup>e</sup> siècle) et la Passion Didot dont le ms. est daté de 1345 (Bibl. Nat., n. acq. fr. 4232).

2. Prévôt de Dampierre, official de Corbie entre 1418 et 1439, il fut dénoncé comme criminel de lèse-majesté aux Anglais pour avoir communiqué avec l'ennemi ; emprisonné dans le beffroy d'Amiens, on le voit condamné, en 1427, à une amende de 200 l. Le 8 septembre 1437, une sentence du Châtelet le remet en possession de l'officialité de Corbie : elle fut confirmée par le Parlement, le 2 mai 1439. Le rouleau des morts de Marmoutiers le porte décédé, le 16 janvier 1440 (J.-M. Richard, *op. cit.*, p. viii). — 3. Sermon du prêcheur à la fin de la première journée de la *Vengeance*.

n'est qu'une assez prosaïque paraphrase des évangiles canoniques, des apocryphes surtout, faisant une large part aussi aux légendes populaires<sup>1</sup>. Mais il n'est pas difficile d'y trouver de grandes et de fortes choses, comme la scène dramatique de la lamentation des mères dont les enfants viennent d'être massacrés; la scène, si fraîche, de l'« esbattement des bergers »; celle des adieux de Notre Dame à la terre de Judée<sup>2</sup>.

Adieu, la terre de Judée  
Ou j'ay esté mainte saison,  
Adieu, la terre ou je suis née,  
Je t'ay trop cruelle trouvée...

Et l'on peut encore citer le beau dialogue de Marie et de Jean au pied de la croix; le rôle charmant de la Madeleine, la fille d'amour pleine de chansons, qui n'aime que son plaisir pour le plaisir, et nous le dit si franchement<sup>3</sup>:

J'ay la char tendre que rousée  
Et aussy blanche qu'une fée,  
Je suis en droit point et en fleur.  
A tous je suis habandonnée.  
Viengne chascun, n'aye point peur :  
Ve cy mon corps que je presente  
A chascun qui le veult avoir.  
Livrer ne le voldray par vente,  
Je n'en quier or n'argent avoir,  
Chascun en face son voloir...

Tout cela constitue pour Mercadé un titre assez haut à la renommée<sup>4</sup>. C'est un fait qu'il a été apprécié de son temps, qu'il fut considéré comme « un grand facteur<sup>5</sup> ». Et ce per-

1. Une appréciation très juste de tout ceci a été donnée par M. Émile Roy, *le Mystère de la Passion en France du quatorzième au seizième siècle* (2<sup>e</sup> partie, p. 265-273, 1904, t. XIV de la *Revue Bourguignonne*).

2. On songe au beau mouvement des adieux de la Jeanne d'Arc de Péguy.

3. V. 9976-9985.

4. Le mérite de Mercadé a été très justement reconnu par M. Jeanroy, *Le Mystère de la Passion en France* dans le *Journal des Savants*, septembre 1906.

5. Il est nommé parmi les bons « rhetoriciens » par Martin Le Franc dans le *Champion des Dames*, donc avant 1442.

sonnage ne fut pas seulement, comme on l'avait cru, un théologien poète, official de Corbie et de Ham, dont l'influence demeura locale ; son œuvre était certainement connue à Paris où Mercadé mourut doyen de la Faculté de Décret, en 1440<sup>1</sup>. C'est donc à Paris que Greban a pu retrouver le vaste poème dont il fit, d'ailleurs, une œuvre très personnelle ; et la requête des Parisiens prouve qu'ils pouvaient bien se souvenir encore de la Passion de Mercadé<sup>2</sup>.

\*  
\* \*

Gaston Paris a comparé le *Mystère de la Passion* à quelque vieux tableau flamand représentant le même sujet<sup>3</sup>.

« Sur ces antiques panneaux, travaillés d'un bout à l'autre avec un soin minutieux, Jérusalem, vue du haut de la colline du Calvaire, ressemble à Paris ou à Bruges : le Christ, entre ses bourreaux grotesques qu'un rire hideux fait grimacer, s'avance, figure plate et sans expression, parce qu'elle ne doit pas marquer de douleur humaine, autour de laquelle est plaquée une auréole d'or cru ; les bourgeois de la ville regardent défiler le cortège d'un air béat ; les soldats romains, habillés en chevaliers, s'arrêtent un instant pour boire ; les voleurs déjà crucifiés se distinguent par la laideur et les convulsions de l'un, le calme relatif de l'autre ; les croix bien propres se dessinent nettement sur un ciel d'un bleu monochrome ; seule peut-être, dans un coin, la mère habillée en nonne qui se pème dans les bras de ses amies à la vue du cortège, fait passer une sympathie poignante dans le cœur ;

1. Ce point a été mis en lumière par M. Roy, *La Comédie sans titre*. Mercadé fut doyen entre février 1439 et janvier 1440 (M. Fournier et Léon Dorez, *la Faculté de Décret*, t. II, p. 44-53). Il succéda à Jean de Courcelles, en 1437, avec le titre de prieur d'OEuf-en-Ternois (Pas-de-Calais) ; il est mentionné dans les registres de la Faculté comme venant d'obtenir le grade de docteur (*ibid.*, p. 27).

2. Il se peut que Greban ait même connu Mercadé sur la montagne Sainte-Geneviève. Dans tous les cas, Greban fut le disciple de Thomas de Courcelles, dont le frère Jean, professeur en décret, a succédé dans un bénéfice à Mercadé.

3. *Op. cit.*, p. xviii-xix.



mais en regardant en haut, on voit le ciel ouvert, où Dieu le Père, en habit de pape, une colombe sous ses pieds, attend paisiblement le retour de son fils, entouré de ses anges symétriques. C'est ainsi que l'imagination d'alors se représentait le drame du Golgotha ; c'est ainsi qu'avec une jouissance et une édification sans bornes, le public de Paris d'abord, puis de presque toutes les grandes villes de France, le contempla sur la scène, grâce à maître Arnoul Greban. »

La première journée est celle de la Rédemption. Dans les limbes, Adam attend toujours de sortir de cet Enfer. Il disait : Quand viendras-tu, doux Messie ? Et l'on entendait aussi la touchante prière d'Ève. Les prophètes, tour à tour, annonçaient le temps du rachat des premiers parents. Puis, dans le Paradis, on assistait à la longue discussion entre Miséricorde et Dieu le Père. Et Justice et Vérité avaient leur mot à dire dans cette argumentation d'apparat qui peut bien rappeler les sermons et les disputes dont retentissaient les rues du pays latin au temps où Greban étudiait<sup>1</sup>. Paix, Vérité et Sagesse intervenaient. Dieu le Père se soumettra à la sentence de Justice. Car déjà il médite son incarnation et il a fait choix de la noble Vierge du sang de David. Gabriel allait partir à Nazareth ; et les séraphins chantaient la bonne chanson :

Quand humanité sera  
mise en vertu primeraine...<sup>2</sup>.

Alors on voyait le joli ménage de la Vierge, la chambrette belle et gente où Marie lisait son psautier ; et Gabriel venait la saluer. Puis, avait lieu la rencontre de Marie et d'Élisabeth. Marie, qui sait inspirer aux anges les doux chants qui la célèbrent<sup>3</sup>, met au cœur des démons la rage et le déses-

1. Cette argumentation avait sans doute plus de prix pour les lettrés d'autrefois, tous plus ou moins décrétistes, sinon théologiens. Les articles en ont été soigneusement numérotés dans le manuscrit du Mans, n° 6. La source indiquée est saint Thomas.

2. V. 3379-3394. — 3. Ces scènes sont toujours coupées de *silète*.

poir. Les voici convoqués au son de la trompette et chantant, eux, la chanson des damnés<sup>1</sup>. Et nous voyons Marie enceinte; Joseph, le bon prud'homme qui se repent de son doute; le massacre des enfants; la fuite en Égypte; l'adoration des pasteurs. On entend les discours cocasses des bergers, la chanson des anges<sup>2</sup> et le *Gloria in excelsis*<sup>3</sup>. Puis nous assistons au défilé et à l'adoration des rois mages. Et voici le vieux Siméon; Hérode qui se tue; Jésus parmi les docteurs, avec l'épisode de l'enfant perdu, si angoissant pour le cœur des mères en un temps où, à Paris, les enfants disparaissaient ravis par des pillards qui faisaient, par la suite, chanter leurs parents.

Sur quoi l'auteur convoquait le peuple pour le lendemain. Il est vrai qu'il venait d'entendre 8 236 vers.

La deuxième journée, plus longue encore (9 968 vers), ne concerne toujours pas la mort de Jésus, mais bien sa vie. Voici d'abord Jean-Baptiste l'annonçant dans le désert; le baptême, la tentation de Jésus. Le Christ est au milieu des apôtres qu'il convertit : scène familière, où le peuple des métiers les reconnaissait dans leur travail journalier, comme il reconnaissait, parmi les marchands du Temple, les vendeurs d'oiseaux, les merciers et les changeurs des ponts de Paris. On voit ensuite la Samaritaine, Hérodiade, la Chana-néenne démoniaque, tout à fait contemporaine des auditeurs et « que huchent les Vaudois<sup>4</sup> »; les Pharisiens, la Madeleine, l'aveugle-né, Lazare, avec son suaire, et enfin la cène. Le drame est à peine annoncé encore : Justice et Miséricorde en parlent à Dieu le Père<sup>5</sup>. Voici Judas le traître, Pierre et Malchus, enfin tout le commentaire des évangélistes.

La Passion remplit seulement la troisième journée<sup>6</sup>. Il suf-

1. V. 3852. — 2. V. 4915; autre chanson v. 5004. — 3. V. 5205.

4. V. 12243. — 5. V. 18838.

6. A propos du rôle de Marie nous reviendrons sur les scènes de la Passion proprement dite.

fira d'en indiquer les scènes caractéristiques : Jésus devant le prétoire ; Judas et Désespérance, une des plus belles inventions de Greban ; la joie des diables ; les bourreaux qui battent Jésus. Et l'esprit de Jésus remontait aux limbes avec sa croix, délivrait Adam. Puis, on mettait Jésus au « monument ».

Et l'auteur annonçait, pour le dimanche suivant, la Résurrection<sup>1</sup>.

La Résurrection forme le sujet de la quatrième journée. Satan, Dieu le Père, les Saintes femmes, défilent tour à tour autour du tombeau<sup>2</sup>. Les chevaliers s'endorment, les anges ôtent la pierre du monument. Et Jésus ressuscitait portant une croix vermeille. Plus que les autres journées, la quatrième est remplie de mouvement, d'apparitions de Jésus, de l'agitation des diables qui ont à se venger de Jésus, puisqu'il vient de faire sortir des limbes les prophètes et les patriarches. Et Jésus apparaissait à sa mère ; sous les traits d'un jardinier, à la Madeleine et aux Maries, à Pierre, aux apôtres ; à Joseph d'Arimathie ; sous la forme d'un pèlerin, à Luc et à Cléophas ; sur la nef, à Thomas ; à Jean, à Notre Dame. Adam, Eve, Isaïe, Jérémie, David, le bon Larron, le célébraient dans un motet. Et Jésus montait au ciel avec les anges tandis que le Saint-Esprit descendait sur l'assemblée (miracle qui était réalisé au moyen d'étoupes enflammées).

Une moralité finale<sup>3</sup>, épilogue correspondant au prologue de la première journée, mettait en scène Dieu le Père, Michel, Sapience, Justice, Miséricorde, Vérité. Miséricorde, Vérité, Justice s'embrassaient, et Dieu le Père le déclarait<sup>4</sup> :

1. Cette indication est intéressante. Elle nous montre que le mystère devait être joué le jour même de la Passion, la Résurrection coïncidant toujours avec le dimanche de Pâques.

2. Cette quatrième journée paraît avoir été particulièrement goûtée. Elle a encore été publiée à part, en 1541, chez Alain Lotrian sous le titre : *S'ensuit la Resurrection de Nostre Seigneur Jesuchrist*, puis chez la veuve de Jean Trepperel.

3. P. 446.

4. V. 34 535.

Or est faicte par haulte voye  
La redempcion des humains ;  
Or sont par moyens tres haultains  
Les quatre dames en accord,  
Ou jamès n'y ara discord,  
Tant est l'accord seurement fait.  
Angles, pour conclurre le fait,  
Mettez vous en belle ordonnance :  
Chantez par doulce concordance,  
Menez joie parfaicte et plaine  
Tant que la region haultaine  
En l'armonye de vos sons  
Resonne par doulces chansons.

Enfin l'auteur soumettait ses faits à la bénigne correction des écoutants, protestant de la pureté de ses intentions, déclarant qu'il avait tenu le chemin de la vraie foi. Il rendait grâces à Dieu le Père et invitait le peuple à chanter avec lui le *Te Deum laudamus*.

Dans la page brillante que nous rappelions tout à l'heure, Gaston Paris comparait le grand mystère de la Passion à quelque panneau d'un primitif flamand. Cette comparaison n'est vraie, on le voit, que pour une très petite partie du mystère, pour quelques milliers de vers rapportant le supplice et la mort du Sauveur. L'idée fondamentale du drame de Greban, comme celle de la Passion d'Arras, est le rachat des hommes. Le drame véritable, dont la Passion n'est que l'épisode principal, demeure la délivrance d'Adam et de sa postérité. Ce drame, indiqué nettement dans le prologue et l'épilogue, n'a pas toujours été bien compris. Gaston Paris ne paraît pas y avoir été sensible et il déclarait ne voir dans l'œuvre de Greban aucun ressort dramatique<sup>1</sup>.

Mais le drame n'est pas que dans le cœur de Jésus; il est surtout dans le cœur de Dieu, le père, et aussi dans celui de

1. Cela est vrai si l'on prend pour type du drame la tragédie à la Corneille, où le héros surmonte son destin. Mais la soumission à son destin (ici à l'accomplissement de l'Écriture) a sa grandeur. C'est la Fatalité qui mène un peu partout le drame antique.



Copie de la Passion de Greban  
 Transcrite pour le connétable de Saint-Pol 1473  
 (Bibl. Nat., ms. fr. 816)







la Vierge, la mère. On peut y trouver, au contraire, une vue pleine de sens et d'un vrai caractère dramatique que Greban a marquée assez fortement. Pour le reste, ce n'est pas un tableau de primitif flamand que le mystère de la Passion nous met sous les yeux, mais bien plutôt l'illustration complète d'un beau livre d'Heures ; et, mieux encore, à considérer les proportions magistrales du drame, on pense au portail historié d'une cathédrale conçu sur le programme de quelque théologien.

La Passion est un livre complet, très long, trop long d'ailleurs, très subtil aussi et raffiné, le livre d'un savant et d'un musicien, le livre où Notre-Dame de Paris se reflète, dans ses proportions, dans la musique de son cœur, dans ses grandioses cérémonies, dans toute la mise en scène de sa vie religieuse en un mot.

\*  
\* \*

Il est une figure qui rattache étroitement la Passion d'Arnoul Greban à Notre-Dame de Paris ; c'est celle de la Vierge, sa patronne, à laquelle il a donné un rôle si important.

On a tout oublié du *Mystère de la Passion* : mais on se souvient toujours de la scène fameuse, réécrite d'ailleurs si joliment par Jean Michel dans la Passion d'Angers, jouée l'an 1486<sup>1</sup>.

Le rôle donné à la Vierge dans la Passion de Mercadé est déjà considérable. La douleur de Marie quand elle a perdu son enfant à Jérusalem, le dialogue de saint Jean et de Marie après l'arrestation du Christ, les lamentations de Notre Dame, où l'on trouve les mots si beaux et si simples<sup>2</sup> :

Helas ! mon filz, mon doulz seigneur,  
Je sui vo fille et vo ancelle.

1. On voit que le succès de l'œuvre de Greban dura jusqu'à cette date. La *Résurrection* de Greban, imprimée en 1507 dans la compilation due aux confrères parisiens, a pu être représentée jusqu'en 1548.

2. V. 15255.

Je sui ta mere qui t'appelle  
 Pour my donner aucun confort,  
 Fay moy morir sans nul deport...

Le geste de cette mère qui veut donner un linge pour couvrir « l'humanité » de son fils, et qui, dans sa pamoison au pied de la croix, crie :

Prendez moy, mort, et char et cuyr...  
 Hé! dure mort, que t'es amere  
 Quant je pers cy le nom de mere!..  
 Doulz fils, je suis vo chiere mere  
 Qui vous portay dedans mes flans...  
 Neuf mois tous plains, je t'alaitay  
 Tant doucement et te nourry...  
 Mort, douce amie, sans refus,  
 Preng moy bien tos, et je t'en prie... <sup>1.</sup>

Voilà autant de traits, magnifiques et simples, qui font le plus grand honneur à l'auteur de la Passion d'Arras.

Comme Notre Dame défaille, et si naturellement, exhalant toute la douleur humaine en cris, en exclamations, en répétitions d'un mouvement, il faut le reconnaître, tout à fait émouvant, quand elle réclame le corps de son enfant <sup>2</sup>:

Pour Dieu, seigneurs et bonne gent,  
 Bailliez moi ça mon tres doulz filz,  
 Bailliez moy ça mon doulz amis,  
 Bailliez moy ça mon doulz sauveur,  
 Bailliez moi ça mon doulz seigneur,  
 Bailliez moi ça, bailliez moi ça,  
 Bailliez moi ça, nulz de l'ara!...

Rien n'est plus intéressant que de voir comment Greban a traité et a développé ces scènes de Mercadé. Il faut le reconnaître, Greban a introduit partout je ne sais quelle grâce raffinée, quelle tendresse, et pour tout dire, de la beauté. Alors que Mercadé fait surtout des monologues, Greban compose des scènes.

1. P. 196-197.

2. V. 18472-18477.

Comme elle est humaine la mère qui a perdu son enfant et dont les premiers mots <sup>1</sup> :

O tendre bouche et riant viz,

font penser au monologue de la Chantefleurie ! Et quand Marie le retrouve chez les docteurs, elle s'écrie <sup>2</sup> :

Oy certes,  
C'est Jhesus, mon filz debonnaire :  
Je reconnois son doux viaire,  
Sa bouchete et ses rians yeulx...  
Soient docteurs ou senateurs,  
Il n'est qui reffraindre m'en sache  
Que prestement je ne l'embrasse,  
Et l'iray baisier devant eux !

Et voici encore un joli trait, de si grande fierté, dans la réponse de Notre Dame au savant Zorobabel :

Chere dame, je vous supplie,  
Est il vostre enfant ce beau fieulx ?

NOSTRE DAME

Oy, mon seigneur : ce scet Dieux  
Que je l'ay porté en mon ventre.

Dans des scènes, pleines d'émotion et de charme, Notre Dame salue humblement Jésus qui lui annonce sa fin <sup>3</sup> :

Filz, le cueur me fend de pitié  
Quand j'os ceste parole amere :  
Regardez la petite mere  
Qui en ses flans vous a porté...

La dolente, la simple mère de cet aimable enfant, elle lui exposera les autres requêtes qu'il ne peut exaucer <sup>4</sup> et, finalement, lui demandera un baiser <sup>5</sup>.

Ce n'est pas seulement du pathétique que Greban ajoutera à Mercadé : c'est du lyrisme. Un lyrisme abondant, maniéré

1. V. 9187. — 2. V. 9866, 9873.

3. V. 15404. — 4. V. 15374. — 5. V. 17867.

aussi ; et dans la troisième journée, celle de la Passion, Marie psalmodie un chant autant qu'elle récite un rôle<sup>1</sup> : un chant qui s'enfle peu à peu, dans lequel des vers, de plus en plus longs, rendent très curieusement le mouvement intérieur qui inspire son discours. Quand la Vierge, au monument, prend son fils sur son giron, c'est encore pour le bercer comme d'une mélodie<sup>2</sup> :

Jhesus, mon cher enfant Jhesus,  
M'amour, de mon bien le seurplus  
Et rien plus,  
Qui tant plus  
Vivant a ta mere tres chiere...

Une célèbre version française de la Passion, composée pour la reine Isabeau en 1398<sup>3</sup>, attribuée parfois à Jean Gerson, mais en réalité anonyme, a inspiré la scène la plus fameuse peut-être du théâtre religieux au moyen âge, la plus célèbre du moins de la Passion de Greban. Ce récit, qui n'est souvent lui-même qu'une traduction des *Meditationes Vitæ Christi*, a été certainement sous les yeux de Greban. En dépit de la défiance qu'il montrait à l'égard des textes apocryphes, ému sans doute, en dramaturge, du pathétique des entretiens de Jésus avec sa mère, maître Arnoul Greban n'a pas hésité à reproduire ce dialogue<sup>4</sup>. Il s'agit des quatre requêtes de Notre Dame à Jésus.

C'est la mère qui parlait au fils. Et, bien qu'elle sût qu'il avait pris chair en elle pour racheter la race humaine, qu'elle n'y fît pas obstacle, elle lui montrait cependant le ventre qui l'avait porté, la poitrine qui l'avait allaité. Celle qui, durant le voyage en Égypte entrepris pour fuir la fureur d'Hérode, avait souffert pour lui tant de peines, de ter-

1. Voyez, notamment, p. 330-332.

2. V. 27058.

3. Elle commence ainsi « A la loenge de Dieu et de la Vierge souveraine... » Les manuscrits en sont nombreux (E. Roy, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 252) : Bibl. Nat., ms. fr. 966, 978, 1917, 1918, etc. ; Bibl. de l'Arsenal, ms. 2038.

4. On en trouvera le texte dans E. Roy, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 259-260.

reurs, de douleurs, sa mère enfin, lui demandait d'éluder la mort, si c'était possible; du moins, que cette mort fût pour lui sans douleur, et qu'elle pût l'assister. « La quarte si est, se tout ce ne me veulx octroyer, ne aucune des choses dessus dictes, a tout le moins fay que pour celui temps que je soye insensible comme une pierre, et que je n'aye connaissance ne aucun sentiment de ta mort et passion. Hé! mon tres doulx enfant, je n'ay pas desservi, s'il te plect, que au moings je n'aye, par ta bonne grace et pitié, l'une de ces quatre choses ou demandes, qui toutes te sont possibles. » Mais son doux fils, Jésus, lui avait répondu : « Ma doulee mere, tu scés bien que toutes les escriptures escriptes parlans de la mort de l'Aignel et de autres choses qui ont esté dictes de moi, que il fault qu'elles soient en moy acomplies... »

Ce que maître Arnoul Greban a traduit précieusement en faisant parler Notre Dame <sup>1</sup> :

Pour oster ceste mort dolante  
Qui deux cueurs pour ung occiroit,  
Il m'est advis que bon seroit  
Que sans vostre mort et souffrance  
Se fist l'humaine delivrance...  
Ou s'il fault que mourir vous voye,  
Comme pierre insensible soie...

Mais ce n'est pas le seul passage de la Passion de 1398 qu'Arnoul Greban ait paraphrasé. L'auteur de ce sermon avait rapporté la vision que saint Augustin avait eue des douleurs de la Vierge. Car il avait recueilli ses confidences. Or elle était venue, en pleurant, vers son fils, quand elle le vit recevoir des gifles, frappé, tandis qu'on s'amusait de lui comme on le fait d'un fou, quand on cracha sur son précieux visage et que son chef fut couronné d'épines. Alors son esprit défailloit en elle; et Marie avait perdu la voix et le sens. Et ses sœurs, et d'autres femmes, étaient avec elle qui pleuraient, elles aussi, comme sur leur propre enfant. Là se

1. P. 213-215. V. 16523-16533.

tenait la Madeleine, qui menait presque aussi grand deuil que Marie. Et quand on l'avait conduit au tourment de la croix, elle était là, la triste mère, dans la foule, avec les autres femmes qui la soutenaient comme une morte. Quand ils le crucifièrent, elle le regardait; et il la regardait, comme une triste mère, douloureuse. Il ne disait pas un mot; et, pas plus qu'un agneau, oncques n'ouvrit la bouche. « Je, chetive, lasse, dollente, regardoye mon enfant pendant en la croix qui mouroit de si villaine mort; et je avoye si grant dueil en mon cuer que je ne le povoie dire. Ce n'estoit pas merveilles, car le sanc lui yssoit de toutes pars du corps; son visaige avoit la couleur perdue, lui qui estoit le plus beau que tous les filz des hommes... L'amour seullement me faisoit parler, car l'angoisse de mon cuer me tolloit de droit parler. Je veoie celui mourir qui m'aimoit... Si fondoye comme neyfe de douleurs et de tristesse; et il me regardoit debonnairement, moy sa mere plourant et me confortoit par parole. Maiz je ne povoie estre confortée. Je disoye en plourant : « Mon filz, lasse, moy, qui me donra que je meure pour lui? Lasse, dollente, que feray je? Quant le filz meurt, pour quoy ne meurt avec lui sa triste et dolente mere? Mon filz, mon filz, m'amour entiere, mon filz, ne me laisse mie! Trais moy après toy! Tu ne mourras mie seul selon ma voulenté! Hée! mort, ne m'espargne mie! Prends moy, je te desire plus que nulle riens, et si t'efforce et occis la mere avecques l'enfant! Beau filz, ma doulceur, ma joye, ma vie de corps et d'ame, et tous mes confors, fais que je meure maintenant, qui te portay! Or te voy mourir! Fay ce que je te prie, car le filz doit bien faire et oyr la priere de sa mere. Beau filz, fay ce que je te requier et me laisse mourir avant toy si que noz corps soient ensemble! Hée! chetifs juifz, felons juifs, ne m'espargnez mie : puisque vous cruxifiez mon enfant, cruxifiez moy, qui suis sa mere, ou me occidez d'aucune autre chetive mort, mais que je meure avecques luy! Pourquoi meurt il seul? Hée! felons juifz, vous me tollez mon enfant et au monde sa joye, sa clarté, sa



douceur. Ma vie meurt, et mon filz seul est occis, qui estoit toute mon esperance sur terre. Et pourquoy vit la mere a la mort de son tres chier enfant<sup>1</sup> Hée! mort, ne prenez pas mon enfant; maiz vous, juifz, prenez la mere! Car moult aroie grant joye si je mouroye avecques mon enfant... Reçoy moy en la croix avant que toy... Or suis je vesve et orpheline de tout ce; quant j'ay perdu mon enfant, j'ay tout perdu doresnavant... » Et Jésus lui avait répondu: Laisse ton pleur; c'est pour cela que je suis venu; un seul homme meurt pour la vie de tout le monde. Chère mère, comment te deplaît ce qui plaît à mon Père<sup>2</sup>? Ne veux-tu pas que je boive au calice qu'il me donna<sup>3</sup>? Je suis et serai toujours avec vous! — Or Jésus avait remis sa mère à Jean, son neveu<sup>4</sup>.

Et c'est encore du sermon<sup>2</sup> de 1398 que Greban a tiré la scène de la Vierge prenant Jésus mort sur son giron<sup>3</sup>: « Mais la conclusion de tous nies maux et de toutes mes douleurs fut quant je te tenoye tout mort et tout estandu dessus mon giron. Si dis a ceulx qui vouloient oster ton corps: — Mes amis, ayez mercy de moy; laissez moy encores voir ung pou tout a plain et a descouvrir le visaige de mon enfant: si auray ung peu de confort. Pour Dieu! ne l'ensevelissez pas si tost; donnez a sa chetifve mere qu'elle le puisse au moins veoir mort puisqu'elle ne le puist plus veoir vif... Ilz te vouloient ensevelir, et je te vouloye a moy retenir... » Et elle criait: Jésus! Jésus! Jésus! se tournant tour à tour vers Jean, vers la Madeleine, vers ses sœurs. Et Jean lui faisait manger un peu de pain qu'elle arrosait de ses larmes.

Sans qu'on puisse dire qu'il ait été imité par Greban<sup>4</sup>, il est un autre sermon sur la Passion très célèbre<sup>5</sup>, très beau, que

1. Bibl. Nat., ms. fr. 978, fol. 51-54.

2. Fol. 70<sup>ro</sup>. — 3. V. 27044-27048.

4. Il l'a été certainement par Jean Michel (E. Roy, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 296).

5. Les manuscrits en sont très nombreux (Bibl. Nat., fr. 448, 977, 990, 2453, etc.). Abrégé en 1507 par Anthoine Vêrard: *les Contemplacions hystories sur la Passion*

prononça Jean Gerson<sup>1</sup>, et qui pourrait bien avoir eu une influence véritable sur les dramaturges. Car il est lui-même un drame. Texte aussi important que la translation de la Passion pour la reine Isabeau.

Or ces sermons, que nous lisons aujourd'hui dans des manuscrits ou dans des livres que personne n'ouvre plus, ont fait passer le frisson sur des foules considérables, dans l'église ou sur la place publique<sup>2</sup>. Ils étaient tout action, traduisaient la vie même et son drame, comme le mystère le fera. Ils étaient coupés de prières, de lectures de textes, enrichis d'une glose, d'un commentaire souvent plein d'imagination et de pathétique. Et, comme les mystères se terminaient parfois par un chant, ces sermons se terminaient par une oraison en commun.

Voici, à titre d'exemple, quelques passages du célèbre sermon de Jean Gerson :

A Dieu s'en va, par mort amere,  
Jesus, voyant sa douce mere;  
Si devons bien, par penitence,  
De ce deul avoir remembrance...

C'est par ces vers que maître Jean Gerson commençait son prêche aux dévotés gens, le Vendredi saint. Et le premier regard qu'il donnait, c'était à la Vierge : « O douce mere, je eslieve a present les yeulx de ma pensée et regarde maintenant en la lumiere de vraye foy et ou livre des Euvangiles en l'ombrage de conjecture probable et de devote estimacion. O quelle fust la departie de vostre benoist filz Jhesus quant il ala a Dieu par mort amere, et premierement quant il se partit dernièrement, le grant jeudy de la cene ou il estoit herbergé en

*Nostre Seigneur composecs par Maistre Jehan Gerson, docteur en theologie* (Bibl. Nat., Réserve Vélins 949). Mes citations sont empruntées à ce texte corrigé sur le ms. fr. 448, car il ne faut pas songer à établir le texte de ces sermons populaires.

1. Traduction latine dans les *Opera*, éd. Ellies Dupin, t. III, col. 1153 ; D. Hobart Carnahan, *The ad Deum vadit of Jean Gerson* (Univ. of Illinois, 1917). — Jean Gerson a prêché devant la cour à partir de 1390. C'était l'orateur du duc de Berry (R. Thomas, *Jean Gerson*, 2<sup>e</sup> éd., 1852). Mais ce sermon est daté de 1402.

2. Voir, par exemple, l'image du prêcheur. (Bibl. Nat., ms. fr. 448, fol. 270.)

l'hostel de Lazaron et de Marie Magdaleine, et vous ensemble, feist son derrain voyage en Jherusalem, le voyage a sa douloureuse mort. Helas! quelle fut la despartie de vous deux, quant vous disiez : « Adieu, beau filz, adieu mon confort et ma seulle joye; or ne vous verray je jamais, iey mon tres doulz filz! » Et il vous peut respondre : « Adieu, ma tres doulee mere! Adieu ma tres bien aymée! Dieu vous veuille eonforter : ear ee pour quoy je suis venu, je vois aeomplir<sup>1</sup> ». Ou peult estre que ainsi disoient ilz en silencee, en seulz gemissemens, en souspirs, en sangloutz et en plaintes langoureuses, pour ee que la douleur empesehoit le parler. Vous, belle mere piteuse, eomme je puis diligemment penser, embrassiez et aecoliez vostre filz, le plus bel de tous autres, le doulx aignel innoeent, sans fiel et sans amer, qui s'en va a oceision! Non pourtant fut il eelluy qui est Dieu, benoist en eternité! Vous l'embrassiez tendrement, piteuse mere, et incliniez vostre piteuse faee esplourée sur ses espaulles ou sur son pis; puis repreniez vigueur et disiez : « Adieu, beau filz, adieu! Helas! mon ehier filz, mon pere, mon seigneur et mon Dieu glorieux, toutes ehoses sont en vostre puissanee. Je vous supplie, je, vostre mere desolée, vostre petite aneelle que vous avez daigné tant aymer et honorer de votre seule graace sans merites, je vous supplie, ayez pitié de eette mere, et demourez par eelle feste de Pasques eeans, avec nous iei, en Bethanie, et pour eschever la fureur de ees felons traistres juifz qui vous quierent pour vous livrer a mort, et desja vous ont voulu lapider ou temple, eomme vous sçavez... Toutes voyes, Sire, vostre voulenté soiet faiete, non mie eomme je vueil, mais selon vostre plaisir et ordonnance. Combien que ee me soit une moult douloureuse despartie, ung trop dur adieu, et bonnement je ne vous pourroyez delaisser, ear partout ou vous yrez, je iray, a tous vos perilz me habandonneray! » — Devotes gens, si il y a iei eueur piteux, et qui seeut oneques que

1. Cf. v. 17859.

c'est d'amour, par especial d'amour de mere a son tres bon filz, pensez a celle douleur quant (va) de Bethanie en Jerusalem...

A Dieu s'en va, a mort amere,  
Jesus voyant sa douce mere... »

Et les comparses du grand mystère sont là : la Madeleine et Marthe : « Mais aussi que pavoit dire la bien aymée de Jesucrist, la bien repentant Marie Magdalene, voyant ces choses dessus dictes et les considerant ? Que pavoit dire sa seur, la bonne Marthe, hostesse de Jesucrist, et vierge tres honnable, serviable et charitable ? Ce est bon assavoir que ce n'estoit mie sans grant pleur, et sans regretz, et sans dire adieu souvent, tant a leur seigneur et hoste Jesucrist, comme a tous ses apostres et disciples qui le complaignoient a grant tristesse... » Et Jean Gerson se tournait alors vers le très déloyal Judas : « Osas tu lui dire adieu... l'osas tu bien regarder ?... » Et voici Jésus marchant vers Béthanie, comme franc et hardi, pour batailler contre l'ennemi d'Enfer. La cène se déroule dans laquelle il annonça sa mort.

Enfin Gerson passait au récit même de la Passion. Il ne parlera pas de Judas, de Pilate, de la croix, des trois deniers, du bon larron, de Hérode, de choses enfin qui sont incertaines ou de petit profit : « Mais en brief declaireray ce qui plus nous est prouffitable a esmouvoir par devant Dieu noz cueurs a humilité et pitié, affin que puissions acquerir sa grace et pardon de noz pechez. »

Et Gerson disait la sueur du Gethsémani, la bataille contre la mort si pleine d'angoisse, celle-là que nous devons livrer un jour. Il montrait Jésus marchant vers la mort. La pensée de Gerson se tournait une fois de plus vers la Vierge : « Hé douce Vierge, doulloureuse mere, ou estiez vous lors ? Que faisiez vous ? »

Le tableau du Christ, entre les bourreaux et les sergents, est comme une véritable scène de mystère : « Or, te tenons bien, dis tu a Jhesus. A ce cop ne nous echapperas tu pas ? Or

sus, or sus, haste toy, delivre toy, avances toy! » — Les autres le frappaient du pié; les autres des genoulx; les autres le tiroient par les cheveulx ou par le menton... » Et voici enfin, au pied de la croix, la Vierge qui avait tant pleuré et gémi que « son tendre cueur de mere piteuse et amoureuse est tout playe, et percé comme de glaives de la tres honteuse et douloureuse passion de son chier filz. Neantmoins, elle estoit toute droicte, ainsi que dict l'Euvangile. Les painctres qui la montrent aultrement ne sont mye a croire. Et Nostre Dame estoit devant la croix, non mye de costé, et regardoit la face et toutes les contenances de son benoist filz en la croix crucifié... » Pâle comme une morte, elle disait : « Helas! beau doulx filz... que avez vous fait que je vous voy en telle confusion? Qui vous contrainct a prendre chair humaine en vostre petite ancelle pour soutenir une telle mort? Qui vous y contrainct? Lasse, dolente, vous a nourry celle tres angoisseuse mere si tendrement et doucement, et pour venir a une telle dampnacion horrible, voire en la fleur de votre jeunesse!... Si vous supplie, mon tres chier filz, mais mon Dieu et mon Seigneur, escoutez moi: joingnez moi en celle mort. Ne souffrez pas que je vive apres vous... Escoutez l'oraison de vostre mere desconfortée. Donnez moy un don. Dictes a celle povre mere, desolée et enlangourée, dites le mot que vous avez maintenant dit au larron dextre, dictes moy: — Tu seras aujourd'huy avec moy en Paradis... » Et la Vierge souhaitait d'être suspendue à la croix à la place du larron.

Voilà les mots, les textes qui avaient, en quelque sorte, préparé les belles scènes de Mercadé et de Greban. Ces grandes scènes, un bon peuple dévot les avait entendues d'abord dans la chaire des prédicateurs. Le théâtre dramatique a connu, en somme, la même évolution que le théâtre comique. Le monologue a précédé la farce. Le sermon a précédé et préparé le drame<sup>1</sup>.

1. Ce qui ne veut pas dire que certains sermons n'aient pas été influencés par des scènes dramatiques.

Dans ce livre du peuple que fut le mystère, nous retrouvons les mots du peuple, ceux des gens de la rue qui se battent et se querellent, qui appellent déjà les coups des « prunes » et la prison « la boîte<sup>1</sup> », qui ont toujours usé d'un riche vocabulaire d'injures, qui entendent l'argot des bourreaux et des tortionnaires. Et les scènes de supplice (comme les coups donnés à Guignol font trépigner les enfants) étaient bien faites pour plaire à la foule, qui ne s'est jamais détournée des sanglants spectacles, au contraire. Griffon, Oreillard, Claquedent, Brayart, les bourreaux du Christ, devaient être appréciés des connaisseurs de leurs gestes quand ils distribuaient « torchons », « buffes », « prunes », « poires », coups de verges qui réveillaient l'attention d'un peuple rude encore.

Il est enfin un autre personnage, très populaire, qui va, lui aussi, jouer un rôle prépondérant dans le mystère. C'est le diable, que nous voyons si souvent figuré au portail de la cathédrale, dans la scène du jugement des âmes. Lucifer, le capitaine reluisant, Satan et ses suppôts rempliront de leurs cris, de leurs conciliabules, le drame chrétien. Car enfin c'est Satan, précipité dans la fournaise horrible, la puante prison d'Enfer, qui mène l'action et cherche sa vengeance : c'est lui le tentateur. Quel vacarme il fait avec sa bande, au milieu de ses fourneaux, agitant chaînes et crochets, soulevant la tempête, chantant la chanson des damnés<sup>2</sup> :

La dure mort éternelle  
C'est la chanson des dampnés!...  
Vous orrez belle chanterie<sup>3</sup>  
Tantost et ung motet d'onneur :  
Sathan, tu feras la teneur  
Et j'asserray la contre sus ;  
Belzebuth dira le dessus  
Avec Berich a haulte double,  
Et Cerberus fera un trouble  
Continué, Dieu scet comment !

1. La boîte a caillouz v. 28344. — 2. V. 3852. — 3. V. 3834.



Quand Satan apparaît, au milieu de ses fumées, c'est un personnage véritable et redouté que le peuple a sous les yeux. Car il n'aime pas le voir, même en image, tant il le craint <sup>1</sup>

Enfin, au bon peuple des citadins (et le mystère a surtout été représenté dans de grands centres) la Passion offrait un tableau qui a toujours été fort apprécié des gens des villes. C'est celui d'une vie rustique idéale, la peinture des bergers de convention et d'idylle.

Mercadé, déjà, avait traité la scène que les mystères de la Nativité développaient; il avait présenté, dans les dialogues de Gonthier, de Roberchon et de Gombault, non seulement le tableau, mais encore l'éloge de la vie pastorale <sup>2</sup> :

Car pastouriaux, grands et petis,  
Ont mieulx le temps que n'ont les rois...

La scène reçut un développement beaucoup plus considérable chez Greban <sup>3</sup>. Et la pastorale d'Aloris, d'Ysambert, de Pellion, de Riffart demeure toujours charmante. Ils chantent la douce saison, les agréments de la vie rustique. Car le berger, qui n'a que son pain, peut bien le crier :

Fi de richesse et de soucy!

Or, Greban qui, au temps où il écrivait son mystère, ne voyait peut-être de la campagne que l'île Notre-Dame, les environs de Paris où il menait parfois les enfants de chœur se promener dans les propriétés de l'évêque ou de l'église, le disait par la voix d'Ysambert :

Est il liesse plus serie  
Que de regarder ces beaux champs  
Et ces doulx aignelès paissans,  
Saultans en la belle praerie ?

1. Sur les manuscrits qui le représentent, l'image du diable est très souvent brouillée ou effacée.

2. V. 1624 et S. — 3. V. 4637 et s.

Et Riffart de répliquer :

Quand ma pennetiere est fournie  
De bons gros aux et nourrissans,  
De ma flute vous fais ung chans,  
Qu'il n'est point de tel symphonie.

Mais, en vérité, rien de plus charmant que les petits vers chantants, d'un rythme balancé, en fait des chansons<sup>1</sup>, par lesquels les bergers disaient le bonheur de leur simple vie<sup>2</sup> :

Bergier qui ha pennetiere  
Bien cloant, ferme et entiere,  
C'est ung petit roy ;  
Bergier qui ha pennetiere  
A bons cloans par derriere  
Fermant par bonne maniere,  
Que lui fault ? Quoy ?  
Il a son chappeau d'osiere,  
Son poinsson, son alleniere,  
Son croc, sa houllette chere,  
Sa boite au terquoy,  
Beau gippon sur soy,  
Et par esbanoy,  
Sa grosse fleute pleniére,  
Soulliers de courroy  
A beaux tacons par derriere ;  
Face feste et bonne chere :  
C'est ung petit roy !

\*  
\* \*

Il faut l'avouer : une grande partie de l'intérêt et de la beauté du mystère de la Passion devait résider dans sa mise en scène, dans ses cortèges, dans l'accompagnement musical qui en faisait comme un oratorio ou un opéra<sup>3</sup>. Entre beaucoup de mystères, tel est le caractère de la Passion de maître Arnoul Greban.

1. V. 4737 : Nous chantons cy nos serventois. — 2. V. 4702.

3. V. 647. Les « angeles qui rendent grant clarté et font grant melodie » sont d'ailleurs de style dans la *Passion d'Arras*, p. 22. On y trouve un chant des prophètes et des anges, p. 242, 243.

A cet égard, rien de plus intéressant que de constater qu'Arnoul Greban était organiste, qu'il dirigeait la plus célèbre maîtrise de France quand il composa son drame. Dans le *Mystère de la Passion* les anges chantent, comme les enfants au chœur de la cathédrale, des morceaux que l'orgue accompagne.

Ces intermèdes musicaux, ces *silete cum organis*, sont marqués d'une façon particulière dans le précieux manuscrit<sup>1</sup> du Mans qui nous conserve la première journée du mystère, comme elle a pu être préparée, sans doute, par l'auteur lui-même<sup>2</sup>, pour une représentation.

L'orgue se faisait entendre quand Miséricorde et Dieu le Père dialoguaient au Paradis<sup>3</sup>. Et les anges chantaient quand Paix avait parlé<sup>4</sup>. Ils chantaient encore avant la descente de Gabriel<sup>5</sup>. Un intermède musical précédait la scène de l'annonciation et la clôturait<sup>6</sup>. Un morceau d'orgue annonçait le dialogue entre Gabriel et Dieu le Père<sup>7</sup>; les petits vers des chérubins n'étaient qu'un chant<sup>8</sup>.

C'est une loi de l'effet musical que les oppositions de douceur et de violence : aux fraîches voix des anges succèdent celles des démons. *L'Enfer commence*<sup>9</sup> : le discours de Lucifer est pré-

1. Signalé par H. Chardon, *les Greban et les Mystères dans le Maine*, 1879, 5-18; par H. Stein, dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, t. LXXIX, p. 145. Ce manuscrit de format in-4, 113 ff. sur papier, provient de l'abbaye bénédictine de Saint-Vincent du Mans, et date de la seconde partie du quinzième siècle (décrit par M. C. Coudere, t. XX du *Catalogue général des Bibliothèques publiques*). Il était déjà, en 1718, à l'abbaye de Saint-Vincent. — Ce ms. n'a pas été employé par Gaston Paris et de G. Raynaud.

2. C'est ce que l'on peut induire de nombreux jeux de scène, des indications de pauses ou de petites pauses (*pausa, pausula*) et surtout de la rubrique, fol. 39<sup>vo</sup>: *Hic poterit pro prima die sufficere*. — Par l'écriture, le manuscrit du Mans n° 6 peut dater de la fin du règne de Charles VII ou du règne de Louis XI. Ce manuscrit a été relu soigneusement et corrigé d'une très petite écriture, plus noire que celle du texte courant : fol. 18<sup>vo</sup>, 26<sup>ro</sup>, 29<sup>ro</sup>, 33<sup>vo</sup>, 75<sup>vo</sup>. On trouvera ci-après les rubriques musicales.

3. V. 2071. *Silete cum organis*. — 4. V. 2875. *Silete per angelos*.

5. V. 3374. *Hic cantabunt angeli in Paradiso finito que cantu descendet Gabriel*. Chanson. V. 3394, *Pausa. Silete*.

6. V. 3394. *Silete*. V. 3604. *Pausa per angelos*.

7. V. 3644. *Pausa. Silete cum organis*.

8. V. 3663-3704. *Cantant angeli*.

9. V. 3704.

cédé d'un *silete de canons et de tonnerres*. Astaroth joue de la trompette<sup>1</sup>; et la chanson des damnés est un chœur à cinq voix<sup>2</sup>.

L'orgue joue quand Marie demande à Dieu le Père protection pour le cher fils qui reposait dans ses flancs<sup>3</sup>. De nouveau on l'entend quand Joseph, perplexe, tombait dans le sommeil et que Dieu le Père envoyait Gabriel vers lui pour le rassurer<sup>4</sup>. Car déjà la musique est le vêtement irréal du mystérieux. Quand Ligeret a terminé sa proclamation, l'orgue joue encore<sup>5</sup>. Un intermède, chanté par les enfants de chœur, annonçait la scène des pastoureaux<sup>6</sup> qui pouvait bien, en partie, être chantée et qui se terminait par un morceau d'orgue<sup>7</sup>. L'adoration du Nouveau-né par les anges et les trois rois n'est guère qu'un intermède musical, un doux et plaisant *Gloria*<sup>8</sup>, rempli par l'éclat des lumières<sup>9</sup>, et que pare la danse des mimes. C'est un ballet qui annonce, en effet, l'arrivée des trois rois<sup>10</sup>, et mime la marche vers l'étoile<sup>11</sup>; le chœur des enfants se fait encore entendre à la fin de l'adoration des bergers<sup>12</sup> ainsi que l'orgue<sup>13</sup>. Les mimes, au son de l'orgue, accompagnent les rois<sup>14</sup>. Un intermède musical nous ramène au Paradis<sup>15</sup>. Un autre termine le discours du prophète Siméon. Un chant des enfants de chœur annonce le dialogue des prêtres des idoles d'Egypte<sup>16</sup>, accompagne la venue de Gabriel chez Joseph<sup>17</sup>, l'arrivée de Notre Dame et de Joseph à Jérusalem<sup>18</sup>.

1. V. 3754. *Cy trompille Astaroth*. — 2. *Chantant ensemble*.

3. V. 4115. *Pausa cum organis*.

4. V. 4208. *Silete cum organis quousque angelus fuerit ad cellam Joseph*.

5. V. 4374. *Pausa cum organis*. — 6. V. 4637. *Pausa cum pueris*.

7. V. 4854. *Pausa cum organis*.

8. V. 4915. *Ista metra pro pueris*. V. 5004. *Chanson ensemble*.

9. V. 4966. *Icy descendent torches et cierges ardens, et vont ou lieu ou gist Nostre Dame*. — 10. V. 5251. *Pausa cum mimis*. — 11. *Pausa cum mimis*, v. 5429, 5475.

12. V. 5655. *Pausa cum angelis*. — 13. V. 5736. *Pausa cum organis*.

14. V. 5931. *Pausa cum mimis*; v. 5977. *Pausa cum organis*.

15. *Pausa cum silete* V. 6797. — 16. V. 7473. *Silete per angelos*.

17. V. 8003. *Hic descendit Gabriel et angeli cantabunt usque dum venerit ad Joseph*.

18. V. 9801. *Pausa per angelos*.

Telles sont les indications musicales que nous recueillons pour la première journée du mystère dans le manuscrit du Mans.

Mais le lyrisme n'est pas seulement musical chez Arnoul Greban, organiste. Il est partout.

Chez Greban, en effet, l'art est maniéré et raffiné. Ballades, rondeaux, stances, complaints comme celle de Judas, ronde des démons, pastourelle des bergers de Bethléem, lamentations de la Vierge, prière de Jésus au jardin des Oliviers sont autant de pièces, comme intercalaires, comportant parfois un accompagnement de musique et de chant que nous ne possédons plus, mais qui pouvait bien avoir son importance.

L'œuvre de Greban était une œuvre littéraire et musicale à la fois. On y entendait tour à tour Jérémie et David chanter un motet<sup>1</sup>. Quand Jésus est en croix, les anges chantent le début du *Kyrie eleison* des ténèbres<sup>2</sup>. Lors de la résurrection, pour montrer leur joie, les prophètes *icy doivent chanter quelque motet ou chose joyeuse*<sup>3</sup>. Au Paradis, les anges saluaient la venue du Seigneur en chantant<sup>4</sup>. Et c'est par le chœur final de la foule, entonnant le *Te Deum*<sup>5</sup>, que se terminait le grand mystère de Greban, pour saluer notre rédemption, la réconciliation de Miséricorde et de Vérité qui tombaient dans les bras l'une de l'autre<sup>6</sup> :

Dieu le Père disait :

Anges, pour conclurre le fait,  
Mettez vous en belle ordonnance ;  
Chantez par douce concordance,  
Menez joie parfaite et plaine  
Tant que la region haultaine  
En l'armonye de vos sons  
Resonne par douces chansons !

(MUSIQUE<sup>7</sup>)

Et l'acteur, au *Prologue final et total*, demandait à la foule un chant :

1. P. 305. — 2. P. 341. — 3. P. 432. — 4. P. 435. — 5. P. 451.

6. V. 3454r. — 7. *Silete* suivant la formule ancienne.

Seigneurs, qui demontracion  
 Avez eu de la Passion..  
 Et pour finer nostre mistere  
 Joieusement d'honneur promus,  
 Et que la fin meilleur appere,  
 Rendons graces a Dieu le Pere,  
 Chantans : *Te Deum laudamus!*

\*  
\* \*

Il faut dire aussi quelque chose de la mise en scène et du costume des acteurs de la Passion<sup>1</sup>. Car les mystères, qui nous paraissent si longs et si lents, comportaient, en somme, beaucoup de mouvement, de bruits de tonnerre, de chants, de détonations, de chutes dans des trappes, d'apparitions, de lumières et de feux, de trucs<sup>2</sup>.

Cette mise en scène était, comme on le sait, simultanée, c'est-à-dire que toutes les « mansions », fermant par des rideaux, étaient établies, une fois pour toutes, sur des échafauds qui pouvaient avoir jusqu'à 30 mètres de long. Elles étaient disposées sur un plan unique ou par étages. Ainsi avait-on toujours sous les yeux le même décor représentant, par exemple, l'Enfer, une grande gueule s'ouvrant et se fermant, lançant des flammes et de la fumée; une cuve d'eau qui était la mer ou le lac de Tibériade; des portiques représentant Jérusalem, le Palais, le Temple, Nazareth; le Paradis, une sorte de loge surmontée d'un brillant soleil<sup>3</sup>.

Tous les personnages du drame, même ceux qui ne prenaient pas part à l'action actuelle, demeuraient à leur place, formant comme autant de tableaux vivants pour les yeux du spectateur. En somme, quatre cents personnes pouvaient par-

1. Tout ceci a été exposé avec beaucoup de talent et d'érudition par M. Gustave Cohen, *Histoire de la mise en scène dans le théâtre français du moyen âge*. (Mém. de l'Académie Royale de Bruxelles, nouv. série in-8, 1906.) M. Gustave Cohen, dans les *Mélanges Lanson* (1922), vient de résumer un document capital : le compte de la représentation de la Passion à Mons, en 1501. — 2. C'est ce que l'on appelait les *secrez*.

3. Voir par exemple le décor simultané de la Passion de Valenciennes de 1547; une miniature de Fouquet représentant le martyre de sainte Apolline donne exactement une mise en scène contemporaine de Grebau.



fois demeurer dans ou devant leurs mansions, qui leur faisaient comme autant de niches, semblables aux centaines de figures qui sont dans les alvéoles des porches des cathédrales gothiques. Et l'on peut dire que tout un peuple, ravi dans sa foi, priait et chantait unanimement, qu'il contemplait comme un autre peuple, celui des acteurs<sup>1</sup>.

Nous possédons plusieurs manuscrits de la Passion datant du quinzième siècle qui, par leurs illustrations, peuvent nous aider à imaginer sa mise en scène et nous donnent comme le costume des acteurs qui la représentaient.

Le plus artistique, le manuscrit 697 de la Bibliothèque d'Arras, contenant la Passion de Mercadé et la Vengeance, est illustré d'une suite de petits dessins qui sont des chefs-d'œuvre, datant du règne de Louis XI : il nous donne une série d'extraordinaires petits dessins à la plume rehaussés de lavis<sup>2</sup>, pleins de mouvement, dus à plusieurs artistes peut-être, dont l'un fait penser à un précurseur de Dürer ou de Lucas de Leyde.

Le plus ancien des manuscrits de la Passion de Greban, le plus somptueux, celui qui fut terminé par Jacques Richer, prêtre, en 1473, et qui porte les armes de l'infortuné connétable de Saint-Pol<sup>3</sup>, est illustré d'une curieuse et assez belle miniature en quatre parties représentant le Seigneur et les anges, la création du monde, la création d'Adam et d'Eve, saint Michel pesant les âmes à la gueule de l'Enfer (Bibl. Nat., manuscrit français 816).

Mais au point de vue du costume, ces manuscrits sont moins précieux, à mon sens, que le manuscrit français 815 de la Bibliothèque Nationale, terminé en 1508<sup>4</sup>, et illustré d'une

1. On voit par exemple que dans la *Vengeance* de Mercadé, où intervenaient cent neuf personnages « tous parlans », une rubrique précise : « Et si en fault bien deux cens qui ne parlent point pour faire les armées et peupler les villes. »

2. Deux reproductions ont été données par Z. Caron, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque d'Arras*, 1860, p. 331-341. — Sur la cotte d'armes des hérauts on remarque l'aigle impériale. — 3. Celui-là qui fut exécuté sur la place de Grève en 1476.

4. Le 7 janvier 1507, vieux style (fol. 277) : *Marie de Malingre, fame de noble homme Hector de M[oy] a fest fere siele Passion* (note du dernier feuillet de garde).

suite de petites images sur lesquelles il convient d'attirer l'attention.

Car on est surpris de les trouver dans un manuscrit de cette date. Bien qu'elles soient très sommairement indiquées, colorisées plus simplement encore, on voit assez qu'elles ne reproduisent pas du tout le costume de ce temps. Et l'on arrive à se demander si les images de ce manuscrit ne rappelleraient pas, traditionnellement, les images plus anciennes d'un manuscrit contemporain, tout à fait proche, dans ce cas, de la mise en scène du temps de Greban<sup>1</sup>.

On y voit l'auteur, parlant aux dévotes gens<sup>2</sup>, le clerc tonsuré et long vêtu, assis sur sa haute chaire de bois, devant sa petite table ronde chargée de volumes. Et Dieu le Père, avec sa longue barbe, portant la tiare en tête et dans sa main le monde, nous apparaît vêtu comme un pape ou un évêque. Quant aux anges et aux séraphins, ils portent le costume des enfants de chœur, et, à ce qu'il semble, celui-là même qui a toujours été porté à Notre-Dame, la longue robe blanche à col montant<sup>3</sup>. Les diables sont tous velus, avec de longues queues et de petites ailes de chauves-souris; ils tiennent des crochets à la main<sup>4</sup>.

Adam est nu, comme Dieu vient de le créer<sup>5</sup>. Abel et Caïn sont des bourgeois du temps, avec le chaperon en tête, la robe courte serrée par une ceinture de cuir<sup>6</sup>. Et voici les prophètes dans la robe des rois, David avec sa harpe<sup>7</sup>. Miséricorde, dans sa robe blanche, est drapée dans un manteau rouge, comme une sainte femme; Justice porte sa balance; Vérité est couverte d'un manteau fleurdelisé aux couleurs de la France<sup>8</sup>; Joseph, tout barbu, va, long vêtu, comme un

1. Des observations analogues ne sauraient être faites à propos du manuscrit de l'Arsenal 6431. Ce manuscrit, qui date de l'extrême fin du quinzième siècle, nous présente plutôt, avec ses trois cent huit miniatures, un essai d'illustration du *mystère*, d'ailleurs plein d'intérêt. C'est le cas du Ms. 697 d'Arras.

2. Fol. 1. — 3. Fol. 1<sup>vo</sup>. — 4. Fol. 2<sup>ro</sup>.

5. Fol. 3<sup>vo</sup>. Voir *Adam et Ève*, fol. 15.

6. Fol. 7<sup>vo</sup>. — 7. Fol. 15 et 15<sup>vo</sup>. — 8. Fol. 17<sup>vo</sup> et 19<sup>ro</sup>.

citadin, avec son aumônière et son bâton ; et Notre Dame nous apparaît comme une douce bourgeoise<sup>1</sup> ; Berith, Belzebus et Cerberus sont des diables tout noirs<sup>2</sup>. Ligeret, le messager, avec son paletot court, son chapeau velu, tient une chope à la main et, sur l'épaule, une petite lance ornée d'un linge blanc<sup>3</sup>. L'hôtelier Sadoth se montre tout encha-peronné<sup>4</sup>. Le pastoureau Aloris a vraiment le costume des bergers ; il s'avance, court vêtu, mollets nus, avec sa houlette et sa cornemuse dont il joue<sup>5</sup>. Quant à Gaspard, qui marche vers l'étoile dorée, couronne en tête, sceptre en main, il porte paletot rouge et chausses noires<sup>6</sup>. On distingue les juifs à leurs bonnets pointus<sup>7</sup>. Mais les prêtres païens qui adorent les idoles (la statuette d'or qui est sur un autel décoré de nappes) sont vêtus comme des diacres<sup>8</sup>. Les tyrans ont de grands sabres courbes : Agrippart et ses compagnons sont vêtus comme des hommes d'armes<sup>9</sup>. Jean-Baptiste, hirsute et nimbé d'or, revêtu d'une peau de bête, tient le livre qu'il enseigne. Voici Jésus avec sa longue robe bleue et son nimbe, qui prêche d'un air bonasse<sup>10</sup>. La « femme Hérodiade » dans sa chaste robe bleue qui la couvre jusqu'au cou : un blanc turban entoure ses longs cheveux d'or<sup>11</sup>. Quant au seigneur des noces d'Architriclin, c'est un huissier de salle de ce temps-là et portant, comme lui, la verge<sup>12</sup>. Rabanus, le changeur, est sagement assis devant des rouleaux de monnaie<sup>13</sup>. Et la « fille Hérodiade » semble une gamine comme on peut en voir dans la rue : petite enfant à la robe bleue, au manteau rouge, avec de longs cheveux sur le dos<sup>14</sup>. Le paralytique est couché nu dans son grand lit bordé<sup>15</sup>. La Madeleine, la pénitente long vêtue dont on ne voit pas même les cheveux, semble quelque sainte<sup>16</sup>. Lazaron est un bourgeois, portant une robe longue au col de velours noir, serrée à la

1. Fol. 26<sup>vo</sup>. — 2. Fol. 29<sup>vo</sup>. — 3. Fol. 33<sup>vo</sup>.

4. Fol. 35. — 5. Fol. 36. — 6. Fol. 41. — 7. Fol. 50, 56<sup>vo</sup> etc. — 8. Fol. 59<sup>vo</sup>.

9. Fol. 59<sup>vo</sup>. — 10. Fol. 80<sup>vo</sup>. — 11. Fol. 82<sup>ro</sup>. — 12. Fol. 86<sup>vo</sup>.

13. Fol. 90. — 14. Fol. 95<sup>vo</sup>. — 15. Fol. 99. — 16. Fol. 110.

ceinture<sup>1</sup>. Et, comme on peut le voir encore dans la cité du patron des aveugles, à Marrakech, l'aveugle né est un mendiant qui a déployé un linge à terre pour recevoir les pièces qu'on lui jettera<sup>2</sup>. Trottemenu, c'est le coureur, le pauvre poursuivant, court vêtu, assoiffé, qui transporte, précautionneux, un petit baril à la pointe de sa lance<sup>3</sup>. Non moins prévoyant se montre le portier Malabrin dont le trousseau de clés est attaché à la verge qu'il porte sur son épaule<sup>4</sup>. Roillart, le premier sergent d'armes chez Anne, dont la livrée fourrée est mi-partie rouge et bleue, porte le sceptre de justice à la main<sup>5</sup>. Pilate est l'homme à la robe rouge et au bonnet pointu<sup>6</sup>. Désespérance, une noire figure, de noir vêtue, des pieds à la tête, avec un bonnet à cornes<sup>7</sup>. Et Judas, dans sa robe rouge, pend à la fourche de l'arbre séché : Berich, le noir démon, l'assiste cruellement, s'apprêtant à lui ouvrir le ventre<sup>8</sup>. Brutamont, le geôlier, porte les clés de sa geôle dans un sac accroché à un bâton. Les bourreaux, on pourrait les reconnaître : tel Broyfort<sup>9</sup>, dont le gros ventre est ceint du tablier de cuir, celui-là qui forgera les clous de la Passion sur son enclume.

Voici le trompette de Pilate soufflant dans sa longue trompe<sup>10</sup>. Et le centurion, serré dans son jacque, s'appuie sur sa haute et large épée<sup>11</sup>. Ruben, l'homme d'armes, se montre dans sa cuirasse de plates, tenant sa hallebarde<sup>12</sup>. Véronique déploie le linge où apparaît la face nimbée du Sauveur<sup>13</sup>. Joseph d'Arimathie est l'homme au chapeau pointu et à la longue robe rouge<sup>14</sup>. Quel étrange et sauvage petit tableau que celui de la Passion où le Sauveur est fiché tout nu à la Croix en T, entre sa mère vêtue de bleu et Jean vêtu de rouge, avec son fond d'outremer et sa prairie cruellement verte<sup>15</sup>!

1. Fol. 112. — 2. Fol. 112<sup>vo</sup>. — 3. Fol. 114<sup>vo</sup>. — 4. Fol. 122<sup>vo</sup>.

5. Fol. 124<sup>ro</sup>. — 6. Fol. 171<sup>vo</sup>. — 7. Fol. 175<sup>vo</sup>. — 8. Fol. 177<sup>ro</sup>.

9. Fol. 182<sup>ro</sup>, 192. — 10. Fol. 193<sup>vo</sup>. — 11. Fol. 193<sup>vo</sup>. — 12. Fol. 193<sup>vo</sup>.

13. Fol. 194<sup>ro</sup>. — 14. Fol. 195<sup>ro</sup>. — 15. Fol. 205<sup>ro</sup>.

Saint Denis d'Athènes semble quelque évêque, mitré, la crosse en main<sup>1</sup>; Empédocle, qui argumente avec lui, porte le costume d'un diacre<sup>2</sup>. Et quand l'esprit de Jésus descendait vers les âmes, on voyait la grande gueule du Cerbère qui s'ouvrait et les âmes, sous la forme de figures nues, apparaissaient entre ses crocs<sup>3</sup>. Joseph marchandait à la vendeuse, devant la table chargée de rouleaux d'étoffe, une pièce de soie; et Nicodème achetait des aromates à l'épicier devant son comptoir, dans le costume des marchands bourgeois de la rue<sup>4</sup> d'alors, parcourant du regard les étaux chargés de pièces d'étoffes ou de barillets.

\*  
\* \*

Une question aujourd'hui hors de doute est celle des rapports de la Passion d'Arras avec la Passion parisienne de Greban<sup>5</sup>. Cette notion importante ne résulte pas des rapprochements que l'on a pu faire entre quelques passages où des expressions identiques se rencontrent<sup>6</sup>, ni même de la similitude du mouvement dramatique des scènes et du plan des deux Passions. Car l'identité des sujets, des sources communes, aurait pu, à la rigueur, produire des résultats analogues. Mais pour des rôles nettement déterminés, on a établi que Greban avait usé des mêmes noms que son prédécesseur; coïncidence qui, elle, ne peut pas être fortuite<sup>7</sup>.

Clerc, universitaire, théologien, il faut reconnaître que maître Arnoul Greban a entendu faire de son mystère un enseignement<sup>8</sup>:

Ouvrez vos yeulx et regardez,  
Devotes gens qui attendez  
A oyr chose salutaire...

1. Fol. 210<sup>ro</sup>. — 2. Fol. 210<sup>ro</sup>. — 3. Fol. 211<sup>vo</sup>. — 4. Fol. 216<sup>vo</sup>.

5. Émile Roy, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 273-281.

6. Cf. J. M. Richard, *op. cit.*, p. XII-XIII.

7. Émile Roy, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 275.

8. V. 223-225.

L'Évangile sera sa source principale<sup>1</sup> :

Poursuyvans sans prolixité  
L'Euvangile a notre sçavoir,  
Sans apocriphe recevoir.

C'est par là, surtout, que Greban se distinguera de l'auteur de la Passion d'Arras, qui admettra beaucoup d'autres sources moins pures. Les évangiles, le commentaire de Nicolas de Lire sur les évangiles, un récit de la Passion en prose composé en 1398 pour la reine Isabeau, tels sont les éléments principaux dont Greban s'est servi pour récrire la Passion d'Arras<sup>2</sup>, pour l'émonder aussi. Et l'on a pu dire que les célèbres Postilles donnent toutes, ou presque toutes, l'explication de la nouvelle Passion<sup>3</sup>.

Mais il faut bien avouer que ce qui ressort surtout de la comparaison entre les deux Passions, celle d'Arras et celle de Paris, c'est le mérite particulièrement littéraire de l'œuvre de maître Arnoul Greban, tandis que la Passion d'Arras a quelque chose de plus direct et de plus pathétique. Mais qui a lu et comparé les deux Passions comprendra la beauté rare et spéciale du grand mystère de Greban.

Son originalité n'est pas dans l'invention qui appartient en somme à la Passion d'Arras. Elle est dans l'entente générale de la composition, dans la manière de filer les scènes, dans le développement donné aux caractères, et surtout dans je ne sais quel sentiment artistique que décèle, un peu partout, le mystère<sup>4</sup>. Sentiment n'allant pas sans un certain maniérisme peut-être, qui amène Greban à répé-

1. V. 209-211.

2. Émile Roy, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, p. 207-237 §. La Passion d'Arnoul Greban et les Postilles de Nicolas de Lire. — On peut y ajouter la *Légende dorée*, la *Somme* de saint Thomas, l'*Histoire scolastique*. Il y a lieu de remarquer que c'est exclusivement à saint Thomas que renvoie la glose du manuscrit du Mans dans l'énumération des arguments de Miséricorde et de Pitié.

3. Émile Roy, *op. cit.*, p. 277.

4. Jean Bouchet, dans sa 61<sup>e</sup> épître familière, a parlé de la « grande douceur » du style des deux Greban.



ter si souvent, et à dessein, les mêmes vers. Une ligne, comme sinueuse, caractérise principalement ce mystère; de la grâce aussi, en particulier dans les rondeaux qui sont assez nombreux. La Passion d'Arnoul Greban est vraiment une œuvre parisienne, comme parisiennes sont les vierges maniérées de Notre-Dame. Et si cette grâce n'apparaît pas tout d'abord très sensible, c'est qu'elle est noyée dans une prolixité un peu effrayante que les gens d'autrefois, privés de spectacles, toléraient, comme nous n'aimons pas finir la lecture d'un livre plaisant. Cette grâce m'a toujours frappé, surtout après la lecture de la Passion, plus provinciale et plus âpre, de Mercadé.

Tout cela, nous croyons bien l'avoir montré, comme nous pensons avoir établi que la Passion est une œuvre écrite à Paris entre 1450 et 1455. Mais il n'est pas facile de dire exactement où et quand la Passion de Greban a été représentée dans la capitale.

Tout ce que nous savons, c'est qu'avant 1473 ce drame avait été donné trois fois à Paris. D'autre part, il est certain que l'œuvre fut représentée un peu avant 1455<sup>1</sup>. Est-ce sur le parvis Notre-Dame ou sur telle autre place publique ? dans l'église même ? dans la salle des confrères de la Passion ? On n'en sait rien<sup>2</sup>.

Mais on voit qu'en 1423, les compagnons du cloître, familiers ou domestiques des chanoines, étaient autorisés à représenter un Miracle de Notre Dame, pourvu qu'ils n'ajoutassent aucun intermède, ni rien d'indécent<sup>3</sup>. Et l'on sait

1. Avant cette date, qui est celle de la copie faite pour les gens d'Abbeville, c'est la Passion de Mercadé que l'on représentait certainement.

2. Le lieu de la scène avait été primitivement l'église et le parvis. Puis on voit les mystères joués sur les places, la grand'place, le grand pavé, sur les fossés, et même dans les arènes ou les théâtres antiques. La salle des confrères de la Passion était la grande salle de l'hôpital de la Trinité.

3. *Dum modo non intermiscant aliqua indecentia.* (Arch. Nat., LL. 288, fol. 194.) Cette défense peut viser un intermède ou des farces. Dans le cloître même, tous les jeux étaient interdits sous peine de prison. En 1386, le chapitre réprouvait les dissolutions que les clercs de matines avaient accoutumé de faire à l'occasion de la Saint-Augustin, leur fête.

encore qu'en 1539, le 18 août, les chanoines autorisaient ceux qui représentèrent le mystère de la Passion, et qui le demandaient, à venir le lendemain rendre grâces à Dieu, ainsi qu'à sa mère, la Vierge Marie : car ils avaient, cette année-là, bien heureusement accompli leur œuvre. A cause de cette action de grâces, le service à l'église fut avancé.

D'autre part, il est certain que le fait de monter un mystère ne pouvait être entrepris que par une communauté importante d'habitants ; et parfois c'est l'évêque, comme à Metz en 1437, qui prend l'initiative d'une représentation de la Passion. Les centaines de personnages religieux, curés, enfants de chœur, qui figureront toujours les anges et les enfants, ne pouvaient se trouver que dans un grand centre. Paris, et la cathédrale de Paris, étaient des centres désignés pour produire au jour l'édifiant *Mystère de la Passion*.

Il est d'ailleurs assuré que la Passion a été conçue pour être donnée devant une grande foule. De là ces fréquents appels au silence<sup>1</sup>, cette « amoureuse silence<sup>2</sup> » recommandée aux auditeurs, cette habile flatterie que l'auteur ne ménage jamais que dans un but intéressé<sup>3</sup> :

Seigneurs et notable commun,  
Qui vous estes tenus comme ung  
Peuple de rassize prudence...

ou encore<sup>4</sup> :

La matiere est bien joyeuse,  
Bien profitable et fructueuse,  
Seigneurs, pour Dieu or l'entendez,  
Quois et paisibles vous rendez...

Aujourd'hui encore, si nous voulons nous donner une idée du cadre et de l'atmosphère qui virent naître le grand mystère de Greban, c'est à Notre-Dame qu'il nous faut suivre les évolutions du chœur, entendre les chants de la maîtrise et de l'orgue, aux fêtes solennelles.

Le nombre des enfants a doublé depuis le quinzième siècle.

1. V. 204, p. 261, 263. — 2. P. 5. — 3. P. 358. — 4. P. 363.

Ils sont aujourd'hui une vingtaine, vêtus de la longue robe blanche plissée qui emprisonne le cou, groupés non loin du petit orgue, face aux chantres; et le maître de la maîtrise, qui a l'œil à tout, stimule toujours ce monde du geste et de la main, chante avec eux, lance et retient, déchaîne et arrête victorieusement le galop des voix. Et telle était la place que maître Greban devait occuper à Notre-Dame.

Au-dessus de lui est l'autel où se déroulent encore comme les scènes d'un mystère, où l'évêque officie comme un saint Denis, semblable au Père éternel dans sa gloire, mitré, dressé dans le scintillement des lumières, de l'or et des volutes d'encens. Et c'est vrai que chanoines et acolytes, en chapes, font devant lui comme des figures de danse, l'encensent, le conduisent, le coiffent, lui font cortège, le ramènent sous le dais.

Des processions se forment; la lourde croix vacille entre les deux grands cierges dont les hauts candélabres sont portés sur la hanche par les clercs, comme des lances de feu. On promène les statues d'argent, tandis que sont énumérés tant de titres de la Vierge et que, sans fin, le chœur répond à ceux qui marchent : *ora pro nobis* ! Et s'avance le chapitre précédé de sa croix particulière. Le Saint Sacrement fait son entrée sous le parasol oriental. Et voici le clergé, agenouillé en actions de grâces, suivant la figure d'un demi-cercle, l'évêque au centre, les enfants derrière lui.

Le peuple de Paris n'arrive toujours pas à emplir la nef de l'immense vaisseau : car c'est la voix du grand orgue qui la remplit de ses cadences vastes et puissantes, de ses mugissements, rythmant tour à tour la marche solennelle, la danse, la pastorale de son immense flutiau de géant; et la lumière des vitraux promène sous les vaisseaux d'ombre ses pinceaux, y jette ses bouquets de violettes et de roses; et le soleil y trace ses couronnes de lumière.

Entendons les enfants chanter à l'unisson les chants, si doux et charmants, que répète le grand orgue de sa grosse voix. Et parfois une voix grêle ondule, incertaine, comme un

oiseau qui cherche à se poser ; et parfois, argentines, les voix coulent comme le clair ruisseau. Ou ce sont des chants alternés, étagés, qui se poursuivent, se rejoignent, se fondent, comme les motets du temps de Greban.

Il est toujours là, au milieu de ses deux groupes de petits chanteurs encadrés par les plus grands, qui ont remplacé les anciens « spés », le maître, tenant un papier à la main. Or, il semble bien que toute une tradition, encore vivante, demeure à la maîtrise de Notre-Dame, telle manière de moduler si doucement, d'entraîner le chœur, plus lourd, des chantres quand l'hostie apparaît dans le cercle de perles et de rayons ; tel secret, quand tout le monde est déchaîné, grand orgue et chœur, d'arrêter, dans les péroraisons, le roulement du tonnerre, de calmer l'orage où les voix d'enfants ont sombré. Car, après la tempête, c'est tout à coup le calme, la caresse d'une voix unique, de la douceur, une prière.

Mais nous voici à la fin de la cérémonie, de la représentation dirions-nous, du mystère. Le peuple, après s'être incliné devant son ancien seigneur et protecteur, qui l'a béni, s'est retiré. Les chantres psalmodient. On éteint les cierges. On décharge l'autel des reliques. On range les châsses. Un monde affairé se presse à la distribution des indemnités, les méreaux de jadis. Déjà les enfants sont rentrés à la sacristie ; et, naguère, ils regagnaient la maison de leur maîtrise, à la pointe de l'île, lisant leurs Heures pour édifier les passants à travers le cloître. Et là, maître Arnoul, leur directeur et leur surveillant, les accompagnait, dans leur petit couvent.

Mais nous savons aujourd'hui, lui qui fut réprimandé pour n'avoir pas rangé la châsse de saint Marcel, et qui demanda à quitter Notre-Dame, à quoi il pensait durant les interminables offices, ces répons qui oscillent comme le mouvement de la marée, battent le temps de leur flux et reflux... *Sicut erat in principio et nunc et semper...* Maître Arnoul Greban faisait dialoguer les deux cents personnages du grand mystère de la Passion.



le p[re]mier mesme p[re]mier / mesme p[re]mier au est p[re]mier p[re]mier  
 de melle et a p[re]mier / mesme p[re]mier p[re]mier p[re]mier  
 p[re]mier mesme p[re]mier / mesme p[re]mier p[re]mier p[re]mier  
 le la p[re]mier / mesme p[re]mier p[re]mier p[re]mier  
 p[re]mier p[re]mier p[re]mier / mesme p[re]mier p[re]mier p[re]mier  
 mesme p[re]mier p[re]mier / mesme p[re]mier p[re]mier p[re]mier  
 p[re]mier p[re]mier p[re]mier / mesme p[re]mier p[re]mier p[re]mier



# JEAN MESCHINOT

## « LE BANNI DE LIESSE »

Il manquerait tout de même une figure dans cette galerie, celle du loyal serviteur des ducs de Bretagne et du soldat plein d'honneur ; il manquerait aussi une voix, celle de la pitié pour les pauvres gens, si nous n'introduisions pas dans cette série le Breton Jean Meschinot. Le brave homme, loyal, fidèle, dévot, un vrai Breton à tous égards, hanté, lui aussi, par l'idée de la mort, le pauvre gentilhomme qui moralisera comme un curé de paroisse ! Au surplus, si son œuvre est d'intérêt fort inégal, fort inégal aussi son talent, on ne peut passer sous silence l'auteur des *Lunettes des princes*, dont la première édition, parue à Nantes en 1493, fut constamment réimprimée jusque dans la première moitié du seizième siècle, et dont dix éditions peut-être sont antérieures à l'an 1500. Car les *Lunettes des princes* sont le plus grand succès d'imprimerie de l'époque avec les *Testaments* de Villon<sup>1</sup>. Et

1. Les vers de Meschinot ont été réédités par Olivier de Gourcuff : *Les Lunettes des princes*, publiées avec préface, notes, glossaire, etc. Paris, Libr. des Bibliophiles, 1890, in-8. — Le texte suivi par l'auteur est celui donné par Galiot du Pré en 1528, donc un rajournissement. Les citations de M. A. de La Borderie sont faites d'après l'édition de 1522 qu'il possédait, et à laquelle il avait joint deux quittances signées par Meschinot. L'édition la plus ancienne a été publiée à Nantes, le 15 avril 1493, par Étienne Larcher, imprimeur : *Cy commence le livre appelle les lunettes des princes avecques aucunes balades de plusieurs matieres composees par feu Jehan Meschinot seigneur de Mortiers escuyer en son vivant principal maistre d'hostel de la duchesse de Bretagne a present royne de France* (Bibl. Nat., Vélins 2232-2233 ; un autre exemplaire, incomplet, sur papier, à la Réserve Ye 281-282). Cette édition est en général assez correcte et présente quelques formes dialectales. — La deuxième édition, publiée à Nantes, le 8 juin 1494 par Étienne Larcher, a été signalée par Mlle Pellechet à M. A. Claudin. Elle est plus complète que la précédente, dans un ordre différent, et

les vers de Meschinot ont été lus et cités jusqu'au temps où parurent les *Contes d'Eutrapel* de Noël du Fail (1585).

Jean Meschinot était d'extraction bretonne, sorti de la terre nantaise, du manoir de la petite seigneurie des Mortiers, paroisse de Monnières, que son père Guillaume tenait en 1451, et qui relevait de la baronnie de Clisson<sup>1</sup>. Jean Mes-

contient trois ballades qui ne se rencontrent pas ailleurs (Exemplaire unique à la Bibliothèque de Chambéry, inc., n° 9, dont je dois la communication à M. Polain que je remercie vivement). — J'ai suivi le texte de l'édition princeps. Pour les pièces additionnelles, le texte de l'édition donnée à Nantes en 1494 par Étienne Larcher et de celle publiée par Philippe Pigouchet en 1495, à Paris (Bibl. Nat., Rés. Ye 1313). — L'épithaphe donnant la date de la mort de Meschinot se rencontre seulement dans l'édition donnée à Paris par Pierre le Caron, s. d. Les autres éditions, très nombreuses, publiées à Paris et à Lyon, jusqu'au milieu du seizième siècle, ne sont intéressantes que pour l'illustration, ou comme témoignage du succès de l'œuvre. (Cf. la notice assez complète de G. Brunet, *Manuel du libraire*, t. III; la *France littéraire au XV<sup>e</sup> siècle*, p. 133-134; *L'imprimerie en Bretagne au XV<sup>e</sup> siècle...* publiée par la Société des Bibliophiles bretons, Nantes, 1878, p. 103-108; Hain, *Repertorium*, II, et le *Supplément* de W. A. Copinger, part. II, vol. I.) — Le très beau manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fr. 24314, de l'extrême fin du quinzième siècle, et à mon sentiment plutôt des premières années du seizième siècle, offre au fol. 2<sup>ro</sup> une miniature au bas de laquelle on voit les armes de l'amiral de France, Louis Malet de Graville, le grand bibliophile, mort en 1516. Elle représente l'auteur devant son pupitre de travail à qui parlent LANGUEUR, FUREUR et COURROUS. Au premier plan, le FOURIER désigne du doigt DESESPER, PEINE, SOUSY. La composition du volume est exactement la même que celle que donnent les imprimés assez tardivement. Mais le texte est en général plus correct et présente une révision intelligente, sinon une source plus pure. Louis Malet, sire de Graville, amiral de France en 1486, assista à la journée de Saint-Aubin-du-Cormier; il fut capitaine de Saint-Malo entre 1489 et 1491 (Père Anselme, *Histoire généalogique*, t. VII, p. 865). Le ms. 485 de Nantes, des premières années du seizième siècle, ne contient que les *Lunettes* (fol. 1-54<sup>ro</sup>) et les *Princes* (sans titre, fol. 55<sup>ro</sup>-71). Ce texte reproduit celui de la seconde édition de Larcher.

Les sources de Meschinot ne sont donc pas divergentes. Il y a une impression unique, légèrement augmentée et interpolée dans les éditions plus récentes de quelques poésies pieuses, dont certaines sont d'Olivier Maillard.

1. La biographie de Jean Meschinot a été admirablement tracée par M. Arthur de La Borderie dans son étude très documentée : *Jean Meschinot, sa vie et ses œuvres, ses satires contre Louis XI*. Paris, H. Champion, 1896, in-8 de 128 p. (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. XVI, 1895). L'ouvrage de M. E. L. de Kerdaniel, *Un soldat poète du quinzième siècle, Jehan Meschinot*, Paris, s. d., est une réplique trop fidèle de l'ouvrage précédent. — Il s'en faut que M. de La Borderie ait été aussi heureux dans la chronologie qu'il a donné des poésies et aussi dans l'interprétation historique des pièces de Meschinot. Tout ce qu'il dit notamment des satires contre Louis XI est un pur roman. Rien de tel n'apparaît d'ailleurs à un lecteur non prévenu. M. Arthur Piaget a fait la lumière complète sur ce sujet, dans un article où

chinot naquit vers 1420. Son père, Guillaume, est donc seigneur de la terre des Mortiers et il rend hommage au sire de Clisson. Il y a là une petite gentilhommière avec hôtel, manoir, hébergement de Guibort, avec ses appartenances, tant maison que courtils, vignes, prés, bois, garenne, métairie, saussaye, pâtures, clôtures, terres arables et non arables, sise entre les bois et domaines de la Cormeraye, que mouille un ruisseau entre deux, venant des tieulières de Coursay; elle touche aux landes de Maidon et aux bois de Michau Macé. Et Guillaume doit, chaque année, payer au sire de Clisson et aux différents voisins, 12 l. 14 s. 3 d. Les rentes dues au seigneur des Mortiers, par cinq petits fiefs, montent à 3 l. 16 s., plus quatre oies, onze chapons, neuf setiers de seigle et une mine d'avoine. Les rentes actives absorbent les rentes passives; le seigneur des Mortiers vit, non de ces revenus, mais d'une pauvre métairie, du petit manoir où il loge, des prés où l'on mène ses bêtes au pacage, des terres sur lesquelles il trouve du bois de chauffage, des cercles pour ses barriques et l'avantage apprécié d'un terrain de chasse. Car c'est cela la petite et la moyenne noblesse; une misère, cette terre des Mortiers! Aujourd'hui encore, c'est un pays comme il y en a beaucoup d'autres, touchant presque à la banlieue de Nantes, sans horizon, une terre travaillée, propre à toute culture, où l'on voit surtout d'assez nombreux pieds de vigne, de petits champs, clos de haies et de genêts, où paît un bétail de très petite taille; le ruisseau, on le devine plutôt qu'on ne le voit, imbibant une herbe drue et courte, formant une mare où les lavandières battent la lessive. Et, sur cet horizon embroussaillé, se détachent un moulin à vent et un haut clocher de pierre grise, comme les signes visibles du travail et de la foi.

l'on ne saurait rien ajouter (*Les Princes*, de Georges Chastelain, dans la *Romania*, 1921, p. 161-206). L'admirable est que les vingt-cinq ballades se rapportant soi-disant à la Ligue du Bien Public ont assuré la réputation de Meschinot parmi les modernes!

Mais dans cette basse Bretagne des bois et des terres arables, sur cette terre des paysans, parmi cette misère fleurissent les vertus du bon serviteur, le sérieux, la fidélité, le courage, l'amour profond du pays, et bientôt aussi celui de la France. On est loyal, on sert courageusement et, à ce qu'il semble, de père en fils. Car on peut croire que le Jean Meschinot, nommé entre 1405 et 1420 « escuier de cors et de la chambre » du duc Jean V, est le grand-père de notre Jean Meschinot. Jean Meschinot, le poète, pour la première fois, en 1442, est désigné parmi les écuyers du duc Jean V; sous François I<sup>er</sup>, en 1446, on voit qu'à l'occasion des étrennes, il reçoit un gobelet d'argent du poids de deux marcs. Un présent lui est fait en 1448, toujours à l'occasion du premier janvier. Alors on comprend pourquoi Meschinot célébrera dans ses vers la vaillance et la générosité de ce prince.

Quant au duc Pierre II, il semble avoir témoigné à Meschinot beaucoup de confiance. Car il l'emmena dans ses deux voyages à la cour de France, le premier à Tours, en février 1452, le second à Bourges, en juillet 1455, entrevues où le duc allait s'occuper avec le roi des meilleures mesures à prendre pour la succession du duché de Bretagne. Alors Pierre II était accompagné d'une suite brillante; et le roi de France lui avait donné de belles fêtes. En 1453, tandis que l'armée bretonne, lancée en Guyenne, gagnait la bataille de Castillon (17 juillet), Meschinot est à un poste d'honneur pour un soldat. Il demeure près de son maître, parmi les quelques fortes troupes qui devaient s'opposer à une descente éventuelle des Anglais; et, l'année suivante, il est toujours dans les compagnies d'élite de 30 lances, au poste le plus avancé, à Saint-Malo, dans la compagnie du sire de Derval; trois ans plus tard, on le trouve dans celle de Le Galois de Rougé. Sous le règne du connétable de Richemont, devenu Arthur III de Bretagne, la faveur est continuée à Meschinot. En décembre 1457 et au mois de janvier 1458, le duc se rend à Tours, avec un cortège brillant, pour prendre part aux fêtes que le roi de France









devait y donner à l'occasion de l'hommage breton. Riche-  
mont a soin de Meschinot. Ses vers lui sont payés géné-  
reusement. Et le trésorier de Bretagne enregistre sur son  
compte : « A Meschinot, pour un rondeau, cinq escuz<sup>1</sup>... »

Ce fut, pour Meschinot, une époque brillante qu'il rappel-  
lera plus tard ainsi :

J'ay eu robes de martres et de bievre<sup>2</sup>,  
Oyseaulx et chiens a perdriz et a lievre;  
Mais de mon cas c'est piteuse besoigne :  
S'en celluy temps je fu jenne et enrievre,  
Servant dames a Tours, a Meun sur Yevre,  
Tout ce qu'en ay rapporté, c'est vergongne.

Il nous dira encore qu'en ce temps-là, il couchait dans des  
lits tendus, qu'il savait jouer aux dés, aux cartes et à la  
paume.

Meschinot passa certainement à Blois et il y séjourna. Car  
ses compositions remplissent les derniers feuillets du manu-  
scrit de Charles d'Orléans<sup>3</sup>, où elles ont été transcrites par  
une même main, mais sans le nom de l'auteur<sup>4</sup> : pièces d'une  
rare insignifiance d'ailleurs, d'un écuyer breton qui fait des  
grâces, où l'on peut remarquer un rondeau d'un joli mouve-  
ment :

M'amerez vous bien ?

une bonne indication, juste, du désespoir, feint ou réel, du  
poète amoureux qui dit à sa dame :

Souvent m'a veu pleurant par vaus et plains...

1. Nous ne renvoyons pas aux documents allégués par dom Lobineau et dom  
Morice, mis à contribution par M. de La Borderie, *op. cit.*

2. Ms. Oyseaulx, chiens a perdriz et lievres.

3. Bibl. Nat., ms. fr. 25458, p. 522-524.

4. Pierre Champion, *Vie de Charles d'Orléans*, p. 633-634. Un seul de ces rondeaux  
se rencontre dans les *Lunettes des princes* (M'amerez-vous bien ?); le rondeau : *C'est par  
vous que tant fort souspire*, se retrouve également sous le nom de Meschinot dans le  
ms. fr. 9223 (*Rondeaux*, éd. G. Raynaud, p. 28). La lourde ballade : *Plus ne voy  
rien qui reconfort me donne* doit être également restituée à Meschinot sur l'autorité  
du ms. de Carpentras 375, fol. 74<sup>vo</sup>.

Et, gentiment, il disait à François dans l'envoi de sa ballade :

Prince parfait, metez sens, temps et cure  
A la cherir, tant qu'elle nous procure  
Le plus grant bien qui soit dessoubz la nue :  
C'est ung beau filz ; lors dirons, sans mesure :  
Benoïste soit sa joyeuse venue !

Tandis que la fortune lui sourit, Meschinot pense aux siens. Cette année-là, comme on redoute une prise d'armes entre Louis XI et le duc de Bretagne, les châteaux ruineux sont mis en défense. C'est son fils, Jean Meschinot, qui sera nommé capitaine du château de Marcellé, dont il fait terminer les tours et réparer les mâchicoulis. Et si notre Meschinot doit souffrir, maintenant, c'est plutôt des ennuis attachés à la fortune que de l'infortune. Car son fils vient d'avoir des discussions avec un petit seigneur du pays de Ploërmel, Jean de Boisbrassu. Il y a eu procès, à la suite « d'injures verbales », demande de réparations devant le conseil du duc, production de témoins jurant sur les reliques de « Mons<sup>r</sup> saint Hervé » dans la cathédrale de Nantes, intervention sans doute de Jean Meschinot sous forme d'une « supplication<sup>1</sup> ».

Étrange factum en prose, comme la parodie d'un acte réel, si conforme à l'esprit de ce temps, dans lequel le « pauvre vassal, loyal sujet et obeissant serviteur, nommé le *banni de Liesse* », déclarait à son souverain seigneur qu'il logeait alors au diocèse d'Infortune, paroisse d'Affliction, rappelant les services qu'il avait rendus, dès son jeune âge, à ses prédécesseurs, les ducs Jean, François, Pierre et Arthur. Il se disait guerroyé par ce larron public, appelé Malheur, et par cette « vieille maigre dessirée » qui est Pauvreté (ce qui paraît au moins exagéré). Il décrivait l'étonnant et pesant harnois, fait d'acier de Mélancolie, que ces puissances ennemies lui forgeaient. Enfin, il allait être écrasé sous la meule

1. Rubrique du ms : *Sensuit une supplication que fist ledit Meschinot au duc de Bretagne son souverain seigneur*. Même texte chez Larcher et Pigouchet.

mise en mouvement par Scandale, Ruine et Confusion ! Tout cela, tandis qu'il venait de dépasser la cinquantaine. Car ses ennemis ne tendaient à rien moins qu'à lui ôter la puissance de servir un maître dont il réclamait la protection, « attendu que ces exceis luy ont esté fais sous vostre sauvegarde et en vostre service ». Qu'il veuille imposer silence à ses adversaires : ainsi le Banni de Liesse pourra « le sourplus de ses briefs jours joyeusement acomplir ». Sur quoi il priaït pour son prince, lui souhaitant tout ce que son cœur pouvait désirer.

C'est un fait que le 9 février 1473 (n. st.) François, duc de Bretagne, sur l'accord des parties, éteignait la poursuite pour injures verbales intentée par Meschinot, père et fils, contre Jean et Pierre de Boisbrassu.

Ce n'est qu'au temps de la fille de François II, la duchesse Anne, que Meschinot est nommé le premier parmi les *maistres d'hostel*, ayant le pas sur les autres, dans un document qui justifie pleinement le titre de l'édition princeps de ses œuvres données par Étienne Larcher en 1493 : « principal maistre d'hostel de la duchesse de Bretaigne, a present royne de France ». Jean Meschinot est alors le gentilhomme à son aise, bien renté, fort occupé, qui joint à ses émoluments les revenus de sa terre noble ; très affairé aussi, par son office curial, par tant de revues militaires qu'il doit passer. Mais ce service absorbant, il ne le remplit pas longtemps. Jean Meschinot devait mourir le 12 septembre 1491, ainsi que nous l'apprend sa curieuse épitaphe<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Ce n'est pas ce Meschinot, grand maître d'hôtel, qui nous retiendra longtemps. Ce majordome n'est pas l'auteur des poèmes que nous allons examiner. C'est en quelque sorte un autre Meschinot, plus jeune et plus pauvre, l'auteur des nombreuses pièces recueillies après sa mort sous le titre des

1. Édition parisienne de Pierre Le Caron (A. de La Borderie, *op. cit.*, p. 5-6).

*Lunettes des princes*, titre qui a été forgé après coup et qui ne désigne qu'une partie de son bagage littéraire.

Voilà l'homme qu'il importe de connaître.

Car le jeune et ardent compagnon, celui que nous avons vu cheminer vers Tours avec Arthur de Richemont, celui que l'on fêtait, celui-là qui a fait le bel esprit et le galant, et dont les compositions ont été précieusement recueillies par Charles d'Orléans dans le livret de ses poésies où l'on n'a pas su les reconnaître encore, il est bien changé.

Mais ce Jean Meschinot force tout de même l'admiration, quand il écrit une sorte de soliloque<sup>1</sup>, âpre et beau, formant, on ne sait trop comment, comme le prologue des *Lunettes* : car, ce jour-là, Jean Meschinot fut vraiment poète.

C'est après la mort d'Arthur III (26 décembre 1458) et avant l'entrée de Meschinot au service de François II, c'est-à-dire en 1459 ou 1460, que la première partie du poème, la seule absolument intéressante, a été composée. Jean Meschinot va sur la quarantaine. Mais il parle plutôt comme un vieillard, à coup sûr comme un homme qui vient de subir un choc physique et moral terrible, une maladie effroyable qui l'a mené au désespoir, lui le fringant Meschinot de Tours ; et il a vu mourir ses bons maîtres, ceux-là qui aimaient son esprit, lui qui fut leur compagnon de voyage, Richemont surtout. Meschinot est pauvre, il est triste comme Villon ; mais il est pitoyable. Et, comme celle de Villon encore, sa pensée est hantée par l'idée de la mort. Alors le pauvre soldat moralise, comme plus tard il sermonnera.

C'est la mort successive de trois de ces princes qui a été comme l'occasion pour Meschinot de ce retour sur lui-même et sur sa propre misère. Voyons-les vivre et mourir : Jean V en 1442, François I<sup>er</sup> en 1450, Pierre II en 1457, Arthur en 1458. Quatre princes en seize ans !

1. M. de La Borderie (*op. cit.*, p. 47) limite arbitrairement cette première partie à la 86<sup>e</sup> strophe, ce qu'il appelle l'autobiographie poétique : il réserve le nom de *Lunettes des princes* au poème allégorique qui suit.

Ces princes, Meschinot les idéalisa dans la mort, comme les figures des gisants des tombeaux. Ils sont tous bons et beaux, jusqu'au duc François I<sup>er</sup> qui avait fait ou laissé assassiner son frère, jusqu'à Richemont, « qui tant fut bel et fort », mais que nous savons bien avoir été extrêmement laid et tout lippu.

C'est vrai, cependant, que Jean V avait été un bon administrateur, familier et très simple avec ses serviteurs et ses sujets, que nous lui devons ce chef-d'œuvre de pierre qu'est le Folgoet, l'immense cathédrale de Nantes aux fines sculptures et le tombeau de saint Yves. Pieux et dévot, il se montra aussi passionné de musique ; et il fit donner des gratifications aux compagnons qui jouèrent le *Mystère de la Passion*, à Rennes, encore qu'il n'appréciât pas les femmes savantes.

Quant à François I<sup>er</sup>, époux d'Isabelle d'Ecosse, le bon soldat, c'est un fait qu'il laissa empoisonner, dans sa prison, son frère, un traître d'ailleurs, qu'il se montra un ami de la France, qu'il fut très aimé de sa Bretagne. Voici comment Jean de Saint-Paul, qui fit, comme Meschinot, partie de sa maison, en parle<sup>1</sup> ; petit texte qui illustre tant de vers de notre poète : « Après Jean regna Francoys, son filz aîné, qui se conduisit selon qu'avoiet faict son pere, et racueillit tous ses serviteurs en l'estat qu'ilz estoient a son pere. Il honnora Dieu et sainte Eglise, et aloit tous jours aux sermons ; et traicta la justice, la noblesse de son pays et le peuple aussi bien ou mieulx que son pere. Il disoit ses heures canoniales chascun jour, et jamais ne se coucha qu'il n'eust dit vigiles des mortz ; et croy que Dieu luy rendict a sa fin, ainsi que vous oirez. Ce fut un des plus beaux hommes de sa duché, et le plus humble et honneste prince qui fut jamais. Il honora et ayma les dames sur toutes choses, et danses et joustes, et ouïr chanter, et tout ce que noble cœur de prince doit aimer. En son temps, il n'estoit parlé que de toute joye. Il rece-

1. *Chronique de Bretagne*, p. par A. de La Borderie, 1881 (*Société des Bibliophiles bretons*).

voit, a l'exemple de son pere, son Sauveur es festes de l'an, et y tenoit estat royal... » Les beaux mots que le même Jean de Saint-Paul recueille à son lit de mort, ceux-là qu'il adressait à son frère, Pierre : « Beau frere, je vous recommande ma femme, mes filles et mes serviteurs, dont plusieurs ont aultres fois servi notre pere, et leur estes plus tenu qu'a d'aultres. Et prenez, sur la mort que je vais recevoir, que je ne trouve en eulx que toute loiaulté. Beau frere, traictez vos subjectz amiablement, et par douceur vous aurez le cœur de leur ventre et tout ce qu'ilz ont ; et par rigueur, a grand peine en aurez-vous chose qui bien vous face. Et ne vous cutez<sup>1</sup> pas, comme vostre naturel vous incline, car ilz<sup>2</sup> veulent voir leur prince, et est le plus grand plaisir qu'ilz aient. Vous avez veu comme ilz m'ont servi en ceste guerre. Jamais ne fut une si loiale nation et, si j'eusse vescu, je les eusse recongneuz ; mais je vous prie que pour moi le faciez. » Alors il fit ses adieux à la duchesse sa femme ; il rentra dans sa chambre et son Sauveur lui fut apporté. « Incontinent que le veid s'agenoilla, et s'acouda tout seul sur la cherre qui pour ce avoiet esté dressée, et fist son oraison devant son Sauveur ; et puis se leva en estant et veiz ses serviteurs de toutz estatz tout plein celle chambre. Lors a tous requist pardon et leur dit qu'il n'avoiet regret en sa mort, sinon qu'il ne les avoiet pas assez recongneuz des services qu'ilz luy avoient faictz. Incontinent se mist a genoux et receut son Sauveur ; et après se leva et requist encore a toutz pardon et leur dist : « Je vous pryé que vous toutz preniez patron a moy, qui ay esté vostre prince, et [maintenant] n'est plus rien de moy ! » Lors fut dépouillé et mins en son liet... ; fut mis en onction et aida tout au long a soy y mettre. Et incontinent ce, print a tirer<sup>3</sup> ; et print sa croix en sa main dextre, le cierge en l'aultre, et tira du jeudi au soir jusques au samedi, et oncques ne varia. Ou il avoit les ieux mortz, il boujoit les levres et disoit

1. Cachez. — 2. Les Bretons. — 3. A entrer en agonie.





**A**pres beau temps Vient la pluye et tempeste  
 Plains: pleurs: souspire: Viennent apres grant feste  
 Car de partir de plaisirance fort griesue  
 Apres este profitable et honnestie  
 Orer hi deuy froidure nous appreste  
 Si nous auons liesse elle est bien briefue  
 Apres temps ede le bien grant Vent se lieue  
 Guerres debatz Viennent apres la tricuie  
 Apres sante Vient mal en corps et teste  
 Quant l'un descend tantost l'autre s'eslieue  
 Pourtes suppees si dieu ne nous relieue  
 Car a tout mal nostre nature est preste



*Jesus*. Ainsi finit le bon duc François, le plus grant chevalier qui oncques ceignit espée... le jour Saint Arnol, le xvii<sup>e</sup> de juillet, l'an 1450<sup>1</sup>. »

Grand tableau, en vérité, où tous les traits sont admirables, et qui nous fait comprendre un Meschinot mieux que tout commentaire.

Et sous Pierre II (1450-1457), puisque la victoire de Formigny a enlevé la Normandie aux Anglais, voici en Guyenne les bons soldats Bretons; ils donnent à Castillon « et firent tant, a l'aide de Dieu et par leur prouesse, que les Anglois tournerent enfin le dos... » Au milieu d'une belle tempête de coulevrines et de ribaudequins, Talbot a sa haquenée abattue sous lui, et lui-même est tué par les archers. La flotte bretonne est devant Bordeaux. Pierre II peut descendre à Tours, en 1455, vers le roi; il sera bien fêté. Prince de moindre entendement, esclave souvent des gens de sa maison, Pierre aussi est un Breton dévot, observateur des jeûnes, un homme rude, aimant la mer et les exercices physiques, amateur de ballades, de ménestrels, des sonneries de clairons et de la musique de sa chapelle, un brutal parfois qui lève la main sur sa sainte épouse, la noble et raffinée princesse, François d'Amboise, qui jouait si bien du luth et chantait doucement dans la haute salle du château de Guingamp, celle-là qui semblait plutôt mère que maîtresse du peuple breton.

Il est vieux, monseigneur Arthur, quand il succède à son neveu, le 22 septembre 1457, à soixante-quatre ans : il demeure le dur connétable, un vieil homme d'armes, ambitieux et énergique Breton qui a le goût de l'autorité et de l'ordre, le justicier qui a fait brancher tant de routiers devenus brigands et qui a bousculé les Anglais à Formigny. Un petit homme, laid et lippu. Et lui aussi, qui a cependant tant aimé les honneurs et la richesse, est un pieux et austère Breton,

1. Jean de Saint-Paul, *op. cit.*, p. 61-63.

observateur du jeûne, ennemi des blasphémateurs ; et il porte sur lui un gros reliquaire. Meschinot a dû le voir usé, affaibli, malade. Il cherche à le distraire : et quand Meschinot lui récite ses ballades, Arthur lui donne des sommes assez importantes, variant de 5 écus à 10 écus. Mais rien ne l'amuse plus. On essaye de grosses plaisanteries. Dago, le fou, reçoit un écu pour une volée de soufflets qui lui sont administrés en présence de monseigneur. Arthur fait détrousser son barbier, près de Chinon, par trois valets de son neveu, pour jouir de sa mine déconfite ; alors il le récompense grassement. Mais Arthur languit. Il veut cependant demeurer debout, le rude connétable. Il refuse de se coucher.

Encore une fois, la camarde rôde dans le palais ducal. Et voici comment Arthur l'accueille<sup>1</sup> : « Depuis la feste de la Conception Nostre Dame fut le duc malade jusques a la Nativité Nostre Seigneur ; et tousjours luy aggravoit sa douleur, combien qu'il se portast, et jeuna les Quatre Temps de l'Advent : ledit jour de la Nativité, il se confessa moult devotement et receut nostre Createur, et fut a matines, a la messe de my nuit, a celle du jour et a vespres. Le landemain, jour Saint Estienne, il se reconcilia derechef, oyt la messe et dist ses heures a genoux : puis au soir, environ six heures d'iceluy jour, en l'an 1458, rendit l'esprit. » Alors sainte François d'Amboise, sa nièce, l'ensevelit de ses mains, tandis que sonnaient les cloches de Nantes ; et il fut inhumé dans cette chapelle des Chartreux qu'il avait fondée.

\*  
\* \*

Nous en savons assez maintenant pour entendre les vers de Meschinot ; et nous savons pour quel milieu il parle : les successeurs de ceux qui veulent mourir debout :

Après beau temps vient la pluye et tempeste,  
Plaings, pleurs, souspirs viennent après grant feste...

1. Chronique de Pierre Le Baud (*Histoire de Bretagne*, 1638, p. 537).

Guerres, debatz viennent après la trieve,  
Après santé vient mal en corps et teste.  
Quant l'ung descend, tantost l'autre s'eslieve.  
Povres suymes, si Dieu ne nous relieve,  
Car a tout mal nostre nature est preste.

C'est de suite la mélancolie, la mélancolie de cette époque,  
où passe aussi comme la nuée de la tristesse bretonne ;

Boyre, menger et dormir nous convient :  
Noz jours passent, jamais ung n'en<sup>1</sup> revient.  
Nostre doulx est tout confit en amer ;  
Contre ung plaisir ou ung seul bien qui vient,  
Le plus eureux cent fois triste devient...

Du temps passé peu nous esjoyssons,  
Et du present en dangier joyssons ;  
Las ! au futur avons petit esgard :  
Tant que povons a la mort fuyssons<sup>2</sup>...  
Point n'avisons nostre piteux depart,  
Et comme après en terre pourrissons.

O miserable et tres dolente vie,  
Qui en nul temps ne peult estre assouvye...

Car nous n'emportons rien dans l'autre monde. Aussi, il  
n'est pas sage celui-là qui n'a pas mis sa pensée en Dieu :

Sans luy suymes de mort le vray ymage.

Et toujours la grande figure de la Mort triomphe, celle-là  
qui nous rend « trespuauns et horribles », et qui, dans un seul  
jour, tire à soi les hommes, « a milliers et cens ». La mort sans  
pitié qui détruit tout :

La guerre avons, mortalité, famine,  
Le froit, le chault, le jour, la nuyt nous mine,  
Quoy que façons, tousjours nostre temps court :  
Pulces, cyrons et tant d'aulture vermine  
Nous guerroient ! Brief, misere domine  
Noz meschans corps dont le vivre est trescourt.  
Ung grant mondain ou bien homme de court,

1. Ms. nul ne. — 2. Ms. fuyons.

Remply d'orgueil, sur ung beau cheval court,  
 Qui a jennesse et d'or toute une mine,  
 Dyroit tantost que mort n'a sur luy cour(t):  
 Croy que si a et que bien tost accourt.

Époque tragique, où le peuple laboure en vain. Car, ce qu'il a amassé à grand'peine, argent ou blé, il le perd dans un instant :

Voyant cecy ay je tort si je pleure?

Les grans pillent leurs moyens et plus bas,  
 Les moyens font aux maindres maints cabas,  
 Et les petis s'entre veulent destruyre :  
 Telz qui n'ont pas vaillant deux meschans bas  
 Voyt on souvent avoir mille debas,  
 Aulcunesfois se navrer et occire....

Devant ce spectacle de l'universelle destruction, de cette poursuite que nous donne la Mort, le poète disait :

Je voys pleurant par chemins, boys et pres,  
 Et me convient dire par motz expres,  
 J'ay beau pleurer, aultre chose n'y puis!

Comme Villon, Meschinot donnait alors une pensée attristée aux héros du temps jadis :

Quant bien au fait d'Alixandre je pense,  
 Si grant seigneur et de telle despense,  
 Qui du monde fut gouverneur unique,  
 C'est a bon droit si ma joye suspense;  
 Mon mestier est que je pense et despense,  
 Chargé de doeul comme homme fatastique.  
 O roy David, prophete pacifique,  
 Sanson le fort, qui tant feuz auctentique,  
 N'avez vous sceu faire a mort recompense?  
 O Salomon, sage dit en publicque,  
 Puis que la mort contre telz gens s'applique  
 Qui me vouldroit en<sup>1</sup> demander dispençe?

Il pensait surtout à ses maîtres immédiats qui venaient de mourir :

Et en noz jours, ce prince de sagesse,

1. Leçon du ms. de Paris. — Ms. de Nantes : que vouldroit il — I que vouldroit en.



Le bon duc Jehan, nonpareil en largesse,  
Ne le print Mort par son cruel outrage?...

Amère leçon, confirmée par les « chroniques anciennes » que Meschinot lisait alors : une voix intérieure lui disait encore :

Mort de nouveau a fait bien grant effort :  
Le duc Francoys et conte de Montfort  
Et Richemont, qui tant fut bel et fort,  
Est decedé, Dieu le prenne a mercy !

Sa pensée se fixait sur le bon duc Jean, si bien « morigené », plein d'honneur, qui donnait gages et pensions à « gens vaillants » :

Que des Anglois la grant contention  
Ravala bas...

Quelle douleur fut la sienne, quand il le perdit ! Mais son frère lui succède et il choisit Meschinot pour le servir. Et la mort le prend aussi, comme elle a pris les deux princes, leurs successeurs :

Artus eut nom, de France connestable,  
Sage, vaillant, vertueux et estable,  
Aux ennemys cruel et redoubtable.

Qui pourrait voir tant de mutations sans se lamenter ? Mais voici que la mort rôde autour de son logis. Cette fois, c'est pour le chercher. Sans doute, Meschinot venait d'être fort malade, car il s'étonnait d'être encore sur ses pieds :

Pire est mon mal qui n'est paralisie,  
Ma jennesse est de tout bien dessaysie...

Que d'hôtes maudits pénètrent chez lui. Le FOURRIER, tout vêtu de noir, est là prêt à introduire ce mauvais hôte, DÉSESPOIR. Et Meschinot disait de lui-même :

J'ay sceu parler, or ay mute la bouche,  
J'eu beau regard qui est devenu louche,  
Fieble me sens qui fu aultresfois ferme,

Je fu joyeux : or ay je a l'œil la lerne  
 Incessamment qui ma douleur conferme;  
 Mon honneur est converty en reproche,  
 Plus n'ay santé, je suys du tout inferme :  
 Ainsi me va du temps, je vous afferme,  
 Dont plus ne quier fors que la mort me touche.

Si j'eusse esté hermite en ung hault roc,  
 Ou mendient de quelque ordre o ung froc<sup>1</sup>  
 J'eusse eschivé grant tribulation.  
 Ung laboureur qui a charue et soc,  
 Fourche et rasteau, serpe, faucille et broch<sup>2</sup>,  
 En son œuvre prent<sup>3</sup> consolation :  
 Mais moy, tant plain de desolation,  
 Meschant nasqui soubz constellation  
 D'infortune, qui ne vaulx tant soit poc,  
 Et ay vescu du vent de elation;  
 Remply d'orgueil et cavilation,  
 Suys mieulx pugny que ceulx qu'on meet au croc.

Il ne me chault de Gaultier ne Guillaume,  
 Et aussi peu du roy et son royaume,  
 Je donne autant des reis que des tonduz :  
 Car quant Courroux me frappa ou heaulme.  
 Tel coup senty de sa cruelle paulme  
 Que mieulx me fust avoir esté penduz.  
 Les jeux passez me sont bien cher vendus :  
 J'avoie aprins coucher en lictz tendus,  
 Jouer aux deiz, aux cartes, a la paulme,  
 Que me vault ce ? mes cas bien entendus,  
 Tout mes esbas sont pieça despendus,  
 Et me convient reposer sur la chaulme.

Car maintenant Meschinot se disait nu « de sens comme une chievre ». Puisque ses maîtres étaient morts, il ne demandait qu'à les suivre. Il était las, désemparé. Il se comparait à l'arbre sec qui porte verdure d'ennuis; il souffrait enfin dans sa chair et dans son esprit :

Des biens mondains n'ay vaillant une plaque,  
 Mais de douleurs plus de plain une cacque

1. Ms. Ou mendien a tout ung beau grant froc.

2. Ms. faucille, serpe et broc. — 3. Ms. sa consolation.

Sens en mon cuer : de ce point ne me moque.  
Je voys aux champs sur ma petite hacque;  
La conviendra qu'a la dague je sacque,  
A celle fin que ma vie desroque...

Curieuse et romantique figure que celle de ce désespéré, chevauchant son bidet dans la lande déserte, prêt à se percer la poitrine de sa dague. Mais il avait honte bientôt de son désespoir; il allait demander à Dieu, agenouillé et toque en main, la résignation :

Tu es le maistre et je suys ta povre œuvre.

Et Meschinot priait à genoux, le chef découvert. Alors Dieu lui envoyait RAISON pour qu'elle le visitât. Comme il convient, le poète décrivait la noble visiteuse, son riche vêtement, les beaux yeux de son visage, et aussi comment elle descendit de la nue. Le maître d'hôtel, qu'était tout de même Meschinot, se révèle ici. Car la noble dame allait loger dans son entendement qui est représenté comme un gîte vide où il ne reste plus qu'un peu de pain. Son pourvoyeur, SENS, devait donc se préoccuper du ravitaillement en vivres.

Or la dame, usant de son plus beau langage, le sermonnait avec douceur, le nommait tendrement son enfant. Elle lui disait combien la Fortune était variable :

Demain te rend en basse humilité  
Ou povreté, a quoy jamais ne tens;  
Mais quant el t'a ainsi debilité,  
Souviengne toy d'avoir virilité,  
Qui trop mieulx vault que mil escuz contens.

Sois courageux; use de ma raison; sois patient; abandonne-toi à Dieu. Car la Fortune peut bien nous reprendre les dons qu'elle nous a prêtés; et ceux qui jouissent de la vie

Sont obligez a mort rendre leurs corps.

C'est la loi commune :

Pour ton plourer ne reviendront les mors,  
Et toy mesmes yras en pourreture.

Cette pensée inspirait au loyal serviteur de beaux et désespérés couplets, formant comme une illustration à cette danse macabre qui a donné le frisson à tant d'intelligences :

Tu plains la mort de tes princes passez,  
Et que trop tost ont esté trespassez,  
Mais que te vault en mener tel effroy ?  
Pense en ton cas, tu congnoistras assez  
Qui demour[r]ont la ou sont enchassez,  
Puis que poyé ont le dolent deffroy.  
Les preux sont mors, Hector et Godefroy  
O la grant dent, quelz<sup>1</sup> ne sont rapassez.  
Ceux qui sont vifs, pape, empereur et roy,  
Vendront aussi a ce piteux desroy :  
Ne pleure plus, tes yeulx en sont lassez !

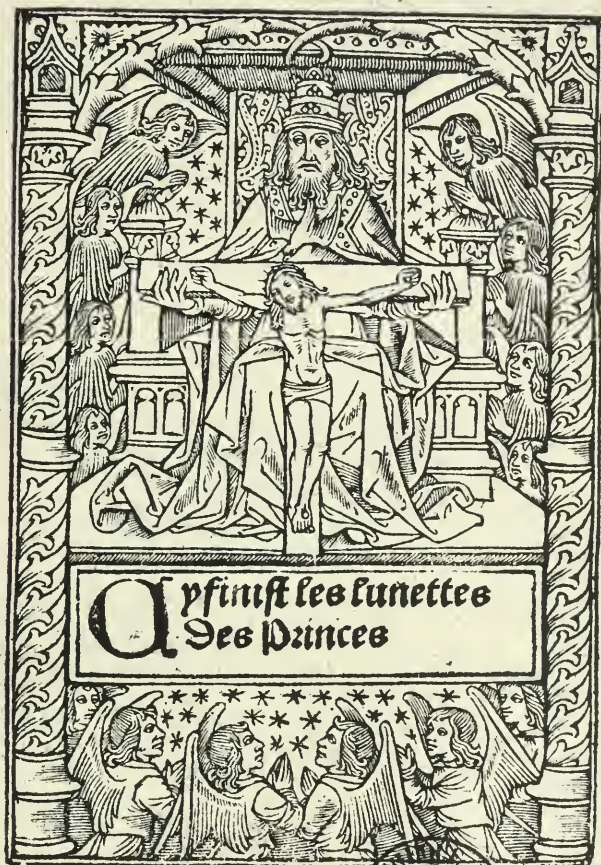
Quant tu lyras le Romant de la Rose,  
Les Faictz romains, Tules, Virgile, Orose,  
Et moult d'autres anciennes hystoires,  
Tu trouveras que Mort en son enclose  
A prins les grans et a leur<sup>2</sup> bouche close,  
Desquelz encores florissent les memoires,  
Par leurs biensfaictz et œuvres meritoires,  
Qui de vertus eurent les inventoires  
En detestant toute meschante chose :  
Peu priserent richesses transitoires.  
Or ensuy donc des bons les monitoires,  
Et de mourir, comme loyal, propose.

Abandonne-toi à Dieu ; aime-le ; peine pour qui a peiné pour toi ; pense à la béatitude des cieux. Et toujours s'imposait au poète la méditation cruelle de la mort, le souci de sauver son âme au jour du jugement :

Puis que de mort aucun homme n'eschappe,  
Mais tout ravist soubz son mantel et chappe,  
Et qu'en ses faictz n'a reparation,  
Empereurs, roys, ducs, contes et le pape,

1. Ms. qu'ilz.

2. Correction du ms. ; l et la bouche leur close.



Les Lunettes des Princes  
Édition du Petit Laurens, à Paris, s. d.  
(Bibl. Nat. Réserve Y<sup>e</sup> 285)





Tous maine a fin, n'est celluy qu'el<sup>1</sup> ne hape :  
 Pour t'exempter n'as point d'exception<sup>2</sup>...  
 Pugny seras sans moderation,  
 O les damnez, soubz tresobscure trappe.

Et Meschinot, d'une manière assez romantique, faisait parler RAISON à son sujet :

Et pour parler de ce dont tant te plains,  
 Des grans ennuyes et douleurs dont es plains,  
 Des povretez et miseres du monde,  
 Et qu'en plourer<sup>3</sup> souvent par boys et plains,  
 Quant j'ay congneu et entendu tes plains,  
 Il est saeson et droit que te responde...

Les grands vers, sentencieux et forts, ne manquent pas dans sa bouche :

Ton ame es cielx a grant paour<sup>4</sup> yra,  
 Et ta charongne en terre pourrira :  
 Plustost fauldra qu'elle ne fut tissue.  
 A ce depart, le fort et lent y sue :  
 Lave toy bien et ton default essue...

Alors Meschinot considérait, avec elle, le temps passé. Et RAISON le mettait à son école, lui faisait de pieuses recommandations, comme de prier et de se confesser. Elle lui laissait un livre, intitulé *Conscience*, qu'il devait souvent lire. Pour le lire mieux, des lunettes étaient nécessaires :

Telles berilles jamais n'as tu veu d'œil,  
 Car qui les a ne pourroit avoir dueil.  
 Prudence est l'un qui est au costé destre,  
 L'autre Justice a nom, dont ne me dueil.  
 Ces deux tousdiz avec moy tenir sueil,  
 Qui enchassees en Force doyvent estre.  
 Temperance ne va pas a senestre,  
 Mais est le clou du meilleu qui congnoistre  
 Fait les lunettes estre tout d'un accueil.  
 Or pense donc combien cil est grant maistre,

1. I qu'il. — 2. Ms. T'en exempter ne peuz par action.

3. I pleurs. — 4. I ou en grant.

Qui peut avoir telz joyaulx en son estre  
Que je promect te donner de bon vueil !

Sur quoi Raison lui conseillait de se reposer, de dormir. Et elle lui disait qu'à son réveil il verrait les lunettes parfaites et de quoi elles étaient faites.

Alors « l'acteur » prenait la parole, disait la joie que ces « beaulx motz » lui donnaient, faisant un éloge enthousiaste de dame RAISON.

L'ouvrage est ainsi daté, de pittoresque façon :

Cecy m'avint entre esté et auptonne,  
Ung peu avant que les vins on entonne,  
Lors que tout fruict maturation prent.  
L'un jour fait chault, l'autre pleut, vente et tonne ;  
L'air fait tel bruyt que la teste en estonne.  
A nous meurir celluy temps nous aprent :  
Car qui des biens lors n'asserre, il mesprent,  
Pource qu'après l'yver froit nous sourprent.  
Qui n'a du blé ou du vin en sa tonne  
Au long aller son deffault le reprent :  
Aussi en fin. qui bien cecy comprend,  
Cil jeusnera qui n'a faict chose bonne.

Car c'est cela la mélancolie romantique dans la pauvre gentilhomnière de l'écuyer breton du quinzième siècle. Les orages qui se levaient alors pour lui ne lui enseignaient que la prévoyance.

Sur quoi Meschinot se préparait à dormir sur sa petite couche. Mais Raison lui conseillait de faire auparavant une prière.

Elle est en prose, l'« oraison de l'acteur ». Que d'invocations s'y précipitent, à la glorieuse puissante Trinité, au doux Seigneur, vrai rédempteur conçu au ventre virginal, à la souveraine bonté, à l'inextinguible lumière, à l'essentielle richesse ! Elles bruissent, comme bruissent les prières qui roulent en écho dans les églises bretonnes. Et Meschinot se frappait la poitrine, réclamant la lettre de rémission de ses fautes « scellée du sceau des armes de vostre tres precieuse

louable et glorieuse passion. *Amen* ». Ainsi finit la première partie du poème<sup>1</sup>.



C'est Jean Bouchet qui a écrit dans son *Temple de Bonne Renommée*<sup>2</sup>:

Si vous lisez des Princes les *Lunetes*,  
Vous n'y verrez que matieres tres nectes  
Pour acquerir les vertuz cardinalles,  
Semblablement les trois theologalles...

On a remarqué déjà la tristesse sentencieuse de notre Breton. Il peut être lassant ou bien monotone. Mais encore faut-il rendre hommage à sa droite nature, à la bonhomie et à la pitié d'un temps où les écuyers de corps avaient licence de sermonner de la sorte leurs seigneurs. Ces préceptes de morale, ces traités des devoirs, sociaux ou autres, étaient alors parfaitement accueillis. Car on y trouvait les beaux émois de la conscience, des notions de justice, les linéaments de l'analyse intérieure, tout ce qui fait enfin la morale chrétienne si riche d'enseignements pour l'âme, tout ce qui a, en définitive, enrichi et épuré la brute guerrière ou laborieuse que fut l'homme primitif<sup>3</sup>. C'est cela qui a assuré le succès des *Lunettes*. Ceci dit, nous sommes moins gênés pour dénoncer le goût bizarre de l'auteur, et l'ennui aussi qui se dégage de la seconde partie des *Lunettes*, c'est-à-dire des discours que les vertus cardinales vont tenir à Meschinot<sup>4</sup>.

1. M. de La Borderie n'a pas reconnu l'unité de cette partie du poème qu'il divisait en deux époques; et il a proposé de déplacer la strophe faisant date (*op. cit.*, p. 57). C'est que M. de La Borderie avait une idée préconçue au sujet des *Lunettes* et qu'il y voyait, un peu partout, des allusions historiques tardives. C'est là, à mon sentiment, une interprétation défectueuse. Ce que dit Meschinot est le plus souvent tout à fait général. Meschinot est un moraliste sermonneur. M. de La Borderie, comme il l'a été pour les *Princes*, est ici victime d'une idée *a priori*.

2. Paris, Galiot du Pré, 1516, fol. 72<sup>ro</sup>.

3. M. Giraud-Mangin, bibliothécaire de Nantes, m'a signalé de nombreux passages de la *Très ancienne coutume de Bretagne* (éd. Marcel Planhol, 1896), où le coutumier prend l'aspect d'un livre de morale, d'un catéchisme, ainsi que l'a appelé son dernier éditeur.

4. Le couplet sur les Innocents semble bien montrer que cette partie est postérieure

Hélas ! ces figures n'ont ni la grâce ni la robustesse des allégories merveilleuses qui accompagnent dans leur sommeil, à Nantes, le duc François II et Marguerite de Foix<sup>1</sup>.

Comme aurait pu le faire Michault Taillevent dans une de ses lourdes machines, une fois de plus, Meschinot décrivait la très noble dame RAISON qui lui était apparue « entre les courtines environnée de tout resplendissant clarté » ; les merveilleuses luncttes, qui étaient entre ses mains, dont les verres étaient PRUDENCE et JUSTICE, dont la monture d'ivoire était FORCE et le clou TEMPÉRANCE. Et Meschinot prenait connaissance du livret *Raison*, où la destinée de l'homme était décrite en des sentencieux et désolés huitains.

Comme si les écrivains d'alors n'avaient rien d'autre dans la tête, nous retrouvons encore un développement sur la mort inévitable :

Quant en ce monde tu nasquis,  
Chose tout certaine n'as quis  
Que la mort qui a coup vendra,  
Et l'endurer te convendra.  
Quant morte sera ta charongne  
Puante, quier qui ta chair ongne  
D'aulcune odorante liqueur ?  
Homme ne voudra, car ly cueur  
Ne pourroit durer a sentir  
Tel odeur ne si assentir :  
Aprés au jugement yras...

Toutes les leçons de morale qui vont suivre (et Dieu sait s'il y en aura !) seront vues sous cette incidence : l'âme abandonnée au vice, c'est-à-dire au diable. Car Meschinot va nous tracer un tableau des gens vicieux de son temps : blasphéma-

au *Grant Testament* de Villon, c'est-à-dire à l'année 1461. A moins que l'allusion soit comme proverbiale.

1. Je sais bien que cette représentation se rencontre ailleurs, encore qu'elle ne soit pas habituelle. Mais quand on voit la duchesse Anne faire élever dans la cathédrale de Nantes ce magnifique mausolée, affrontée des quatre figures FORCE, JUSTICE, PRUDENCE, SAGESSE, on se demande, tout de même, si le poème de Meschinot, publié précisément à Nantes, à l'imprimerie de la duchesse, en 1493, n'a pas inspiré, en quelque sorte, la décoration de ce monument ?

teurs, envieux, avarés (à ce propos il glisse un éloge des princes généreux), pillards et buveurs.

Toutefois, il serait tout à fait injuste de ne pas rappeler, dans le discours de JUSTICE, les fortes choses que Jean Meschinot dit aux princes et aux juges en leur traçant leurs devoirs. Il y a là un morceau capital sur l'égalité des hommes, d'un grand intérêt vraiment. Au surplus, n'est-il pas intéressant de constater l'importance du développement de l'idée de justice, « verrine tres clere », ici donnée comme une des vertus cardinales de France ?

Seigneur, qui as souverain regne,  
Gouverne tes subgetz en paix...

Car Dieu n'a pas créé le prince pour qu'il fasse son plaisir ;  
il est devant lui responsable du troupeau, comme le berger  
des champs doit répondre des brebis :

O prince, je te supply, traicte  
Tes subgetz en grant amytié...

Le seigneur n'est que le berger de Dieu :

Ce peuple donc qu'en main tenez,  
Ne le mettez a povreté,  
Mais en grant paix le maintenez.  
Car il a souvent povre esté,  
Pillé est yver et esté,  
Et en nul temps ne se repose :  
Trop est bastu qui pleurer n'ose.

Croyez que Dieu vous pugnira  
Quant voz subgetz oppresserez ;  
L'amour de leurs cueurs plus n'yra  
Vers vous, mais hayne amasserez :  
S'ilz sont povres, vous le serez,  
Car vous vivez de leurs pourchaz...

Par desplaisir, fain et froidure,  
Les povres gens meurent souvent,  
Et sont, tant que chault et froit dure,  
Aux champs nudz, soubz pluye et soubz vent.

Puis ont en leur povre convent  
Necessité qui les bat tant,  
Quant seigneurs se vont esbatant!...

Du propre labeur de leurs mains,  
Qui deust tourner a leur usage,  
Ilz en ont petit, voyre mains  
Qu'il n'est mestier pour leur mesnage ..

Combien que vous nommez villains  
Ceulx qui vostre vie soustiennent,  
Le bonhomme n'est pas vil, ains  
Ses faictz en vertu se maintiennent...

Je vous nomme loups ravisseurs  
Ou lyons, se tous devorez...

Comme Villon, qu'il a sans doute lu, Meschinot fait aussi son tour aux Innocents : et il en tire la même consolation :

Si tu vas a Sainct Innocent,  
Ou y a d'ossemens grans tas,  
Ja ne congnoistras, entre cent,  
Les os des gens de grans estas  
D'avec ceulx qu'au monde notas,  
En leur vivant, povres et nus :  
Les corps vont dont ilz sont venus...

Or visons l'entree et la fin  
De l'empereur et d'un porchier;  
L'un n'est pas composé d'or fin,  
L'autre de ce que le porc chier.  
Tous deux sont, pour au vray toucher,  
D'une mesme matiere faicts :  
On congnoist les bons es biens faictz.

Si j'ay maison pour ma demeure,  
Bon lict, cheval, vivres, vesture,  
Le roy n'a vaillant une meure  
En plus que moy, selon nature.  
On luy fait honneur, c'est droicture :  
Mais il meurt sans emporter rien.  
Peu vault le tresor terrien.

Ung cheval suffist a la fois  
Au roy, une robe, ung hostel;  
S'il mengue et boyt, je le foyz,



Aussi bien que luy : j'ay los tel.  
La mort me prent, il est mortel.  
Je voys devant, il vient après :  
Nous suymes egaulx a peu prés...

A cent ans d'icy je m'attens  
Estre aussi riche que le roy...

Et, comme Alain Chartier l'avait déjà fait, Meschinot gourmandera les gentilshommes oublieux de leurs devoirs. Il a son idée sur le corps politique, le dévouement dû au bien public :

On doit aymer sa nacion.

Mais la Bretagne surtout, Meschinot l'aima, comme un Breton aime sa Bretagne :

Riche pays<sup>1</sup>, contrée treseureuse,  
Amez de Dieu, ce voit on clerement ;  
Duché sans pair, Bretaigne plantureuse,  
De noblesse tresor et parement...

Aux seigneurs il dira encore :

Seigneurs, pas n'estes d'autre aloy  
Que le povre peuple commun :  
Faictes vous subgetz a la loy,  
Car certes vous mourrez comme ung  
Des plus petits...

Le prince est créé pour « labourer », non pas comme un ouvrier mécanique, mais dans le gouvernement. Et Meschinot faisait encore une âpre satire des gens de lois, des présidents établis pour respecter la coutume et qui n'aiment que l'argent, des juges prévaricateurs ou haineux. Aux juges, il osait dire qu'à chaque jugement, ils engageaient leur âme ; aux avocats, qu'ils dormaient quand les pauvres venaient les solliciter et qu'ils étaient surtout à la disposition des riches. Et ceux-là qui donnaient leur langue au plus offrant, Meschinot les comparait aux femmes folles de leur corps.

1. Éd. Larcher, 1494 et Ph. Pigouchet : *Pair*.

Ce sujet de la justice a d'ailleurs le don d'exciter Meschinot (il avait eu affaire à la justice); il apostrophait le greffier et le clerc :

Toy clerc, qui les proces escrips,  
Ne ranezonne trop povres gens;  
Pren pitié de leurs pleurs et cris,  
Car les plusieurs sont indigens,  
Et mesme, entre vous, sergens,  
N'opprimez le peuple de Dieu :  
A mal faire n'a point de jeu.

Comme Alain Chartier encore, Jean Meschinot a fait un tableau plein d'intérêt des misères de la guerre qui s'abattent sur le paysan. Comme lui, il montrait les mauvais seigneurs qui rossent les paysans :

Ja ne verrés villainnatre  
Ne folastre  
Avoir vertu pour combatre  
Ou debatre  
Aulcune querelle honneste.  
Trop mieulx se sçauroit embatre  
Et esbatre  
A quelque povre homme bastre  
Comme plastre  
En luy rompant braz ou teste !

Meschinot esquissait cette scène de pillage :

Dieu tout puissant,  
Forragiers viennent, quatre vingz et puis cent,  
Et le povre homme, despourveu d'apuy, sent  
Grande angoesse, cil qui est nourrissant  
De tous estas.  
Quant fain ou paille ou villaige a grant tas,  
Petis seront a la fin les restas.  
S'il plainct et dict : tout mon bien emportas,  
C'est temps gasté.  
Car onc sangler ne fut de prés hasté  
De chiens mordens ne de luy faict pasté  
Tant com sera de reproches tasté.  
Chascun dira



Les Lunettes des Princes

*Édition de Nantes, 1493*

(Bibl. Nat., Vélins 2233, fol. 1)



Mal contre luy, jurera, mesdira,  
 Maulgrera Dieu qui luy contredira,  
 Parjuremens, blasphemes redira.  
 C'est la maniere  
 Comme va bas en cent ans la banniere.  
 Et le paisant, tenant vertu planiere,  
 Boyt o les roys d'Anjou et de trosnierre<sup>1</sup>  
 Et aultres vins...  
 Advise donc l'humble estat dont tu vins,  
 Et que tes ans enuix<sup>2</sup> sont quatre vings...

Les idées morales de Meschinot ne nous retiendront pas longtemps. Ce sont des lieux communs : et beaucoup ont une source connue. Gilles de Rome, entre autres, dont le *Régime des princes*, traduit en français, était un livre très répandu<sup>3</sup>. Cependant, Meschinot qui servit en armes ses princes, le bon écuyer Meschinot, a mis dans la bouche de TEMPÉRANCE, dame bien mesurée, un portrait idéal du prince fort intéressant, où beaucoup d'allusions doivent se rapporter à des circonstances de leur vie qu'il a pu observer : c'est ainsi qu'il leur enjoint de ne pas user de l'acointance des vieilles femmes pour s'en procurer de jeunes<sup>4</sup>; de laisser la théologie aux théologiens; de ne pas s'adonner non plus aux pratiques de l'astrologie<sup>5</sup>; de jouer à des jeux honnêtes et non pas à ces luttes terribles, longtemps dans la tradition du pays, où l'on se cassait bras et jambes (les behourdis); de pratiquer les barres; de ne pas s'adonner aux jeux de hasard et d'argent... Enfin, l'on doit en savoir gré à ce soldat, Jean Meschinot déclarait qu'il ne fallait pas faire la guerre :

N'entrepren guerre pour casser buyes ne pos...  
 Mieulx vault du sien partie mettre en depos  
 Que faire guerre...

1. Crosmieres, Sarthe? — 2. Ms. passés.

3. Meschinot a cité les « chroniques », Platon, Virgile et Homère. Plus loin, il dit qu'il a lu le *Roman de la Rose*, les *Faitz Romains*; et il allègue Tullies, c'est-à-dire Cicéron, Orose et d'autres « anciennes histoires ». Cf. Marcel Planiol, *La très ancienne coutume de Bretagne...* 1896, p. 1, 13-14, 74.

4. Mlle de Villequier en savait, paraît-il, long à ce sujet.

5. Gilles de Retz, le duc d'Alençon.

Prions Dieu qu'il efface nos péchés :

Ainsi l'ottroye celluy qui vit et regne  
Eternelement en son hault siege et regne.  
*Amen.*

C'est la fin des *Lunettes* de l'écuyer dévot. Sur le feuillet de l'édition originale est gravée une admirable figure. Deux angelots, à genoux, élèvent dans leurs bras un immense calice, une grande et lourde cuve où ruisselle le sang de la croix<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

Il ne faudrait pas croire que Meschinot n'ait été qu'un strict fabricant de discours moraux. Il avait observé le monde et il savait tout ce qui sépare un conseil donné de son application. Témoin le refrain de la ballade :

C'est tres bien dit, mais querez qui le face ?

Meschinot ne fait d'ailleurs que traduire sa nature sérieuse et sincère; et lui-même a pratiqué le bien pour le bien :

Se maintenant tu es de chaleur sans,  
Frileux, ridé, pale, gris ou chanu,  
Ne te chaille, mais que soyes venu  
A tel estat, nect de crime et reprouche :  
Il n'est tresor, grant, moyen ou menu,  
Qui vaille honneur et veritable bouche.

Sa vie, à la manière des stoïques, est une préparation à la mort. Il n'a guère d'illusions, le brave homme, sur la société nouvelle qu'il voit naître, dans son âge mûr et sa vieillesse :

Fy d'estre filz de prince ou de baron,  
Fy d'estre clerc ne d'avoir bonnes meurs,  
Ung renoyeurs, ung baveux, ung larron,  
Ung rapporteur ou bien grant blasphemours  
Plus sont prizez aujourd'hui, dont je meurs,

1. Cette image se retrouvera, mais sur le titre, dans l'édition de Nantes, 1494. Dans cette même édition, avant les *additions*, une pièce de métal représente Adam et Ève chassés du Paradis.



Voyant ainsi les estatz contrefaictz.  
 Qui a de quoy est en dictz et en faictz  
 Sage nommé et sans aucun diffame;  
 Mais les povres, vertueux et parfaictz,  
 Gens sans argent ressemblent corps sans ame !

Plus qu'un autre, peut-être, le pauvre écuyer avait constaté le pouvoir de l'argent, et la grande peine que c'est de n'en pas avoir :

Est il douleur, desconfort ne oultrage  
 Qui tant griefve comme d'argent deffault?...  
 C'est assez mal pour devenir martir  
 Ou pour jouer les peines saint Guedas...

c'est-à-dire la représentation du martyre de saint Gildas, un mystère aujourd'hui perdu.

Et souvent aussi Meschinot s'étonnait que Dieu ne nous frappât pas de sa faux ou du trait du grand arc qu'il tend (Paraphrase du verset : *Et misit signa et prodigia in medio tui, Egipte*). Sur la cour, qu'il pouvait bien connaître, dans sa province du moins, Meschinot avait encore moins d'illusions :

La court est une mer<sup>1</sup> dont sourt  
 Vagues d'orgueil, d'envie orage :  
 Qui la chiet a peine en ressourt.  
 Malebouche y fait maint domnage,  
 Ire esment debas et oultrage  
 Qui les nefz gittent souvent bas,  
 Traison y fait son personnage :  
 Nage aultre part pour tes esbas...

Prince, court est ung droit servage :  
 Liberté vault trop mieulx, hélas !  
 Toy donc qui as bon patronnage,  
 Nage aultre part pour tes esbas.

Sans doute, elles datent des premières années du règne de Louis XI, quand la guerre du Bien Public va éclater et englober la Bretagne, les belles ballades sur les *On dit, On fait*, les ballades dialoguées dont tant d'autres exemples se

1. Pigouchet 1495 : Si est ung mer.

rencontrent, à cette époque, dans les manuscrits contemporains :

Sire ! — Que veulx ? — Entendez — quoy ? — mon cas.  
 Or dy — Je suys... — Qui ? — La destruite France.  
 Par qui ? — Par vous ! — Comment ? — En tous estas.  
 Tu mens ! — Non fais — Qui le dit ? — Ma souffrance !  
 Que seuffres tu ? — Meschef. — Quel ? — A oultrance.  
 Je n'en croy riens ! — Bien y pert ! — N'en dy plus.  
 Las ! si feray — Tu perds temps — Quelz abus ?  
 Qu'ay je mal fait — Monstre paix — Et comment ?  
 Guerroyant. — Qui ? — Vos amys et congnus.  
 Parle plus beau — Je ne puis bonnement !

Aucun doute, ici Meschinot a bien parlé de Louis XI, respectueusement mais sévèrement. Et c'est de la France encore, de Louis XI et de Charles son frère<sup>1</sup>, qu'il est question dans une autre pièce :

Frere, qui parlez de L et C,  
 Les aultres lettres confondant,  
 Dictes, quant viendrait a l'essay,  
 Seriés vous tant effondant  
 De ce sang humain com fondant,  
 Vont voz mots de menaces plains ?  
 Après jeux viennent pleurs et plaings..

Meschinot disait, comme Commynes, que Dieu seul donne la victoire :

La cause de la maladie  
 Du royaume et sa lesion,  
 Celui qui France amaladye.  
 Ce fut Guerre et Division.

Et il déclarait, comme lui, qu'on ne doit pas livrer bataille « a un hasard » : Meschinot rappelait Poitiers et Azincourt :

Vivons en paix par union :  
 Faire ne povons plus bel œuvre.

1. Suivant A. de La Borderie (*op. cit.*, p. 85) cette pièce daterait de 1487. L. et C. désigneraient les deux rois de France, Louis XI et Charles VIII ; A et B désigneraient Anne de Beaujeu. A mon sentiment ces pièces datent toujours des préliminaires de la Ligue du Bien Public. L et C doivent désigner Louis XI et son frère Charles qui chercha, comme on sait, refuge à la cour de Bretagne. — Cette pièce est dans l'édition de Nantes 1494 et dans celle de Philippe Pigouchet.

Car, selon mon oppinion,  
Que la pert a tard la recueuvre :  
Quant soubz couleur de bien on cueuvre,  
Poesons, la mort en peult venir :  
Bon fait les meschiefs prevenir.

Les vertus qu'il avait chantées jadis, Meschinot les voyait bafouées en ce temps-là. Désolé, il s'écriait, comme celui qui constate que son système est ruiné :

C'est grant pitié des miseres du monde !

De cette époque, de cette province, qui nous paraissent baignées dans la foi, Meschinot nous dira que tout y tend au mal :

De craindre Dieu, le servir et aymer,  
L'ame aujourd'huy est petitement duyte.

Mais la conclusion de ce désenchanté est bien curieuse, celle de ce mystique aussi :

Tout est perdu par default de raison !

Ainsi il conclut dans le refrain de la ballade :

Prince puissant, quant bien je me recorde,  
Toute bonté se deffait et descorde,  
Vices regnent par tout ceste saison.  
Se Dieu piteux a luy ne nous accorde,  
Tout est perdu par deffault de raison !

Cette Raison, qui lui avait déjà baillé ses mirifiques lunettes, Meschinot la comparait encore au mors<sup>1</sup> :

Le mors est bon qui tient la beste  
Et luy faict droit porter sa teste.  
Aussi Raison baille les frains  
Desquelz, si ta langue refrains,  
Chascun te tiendra pour honneste.

L'écuyer chevauteur pouvait bien d'ailleurs connaître la

1. Éd. de Larcher 1494 et de Philippe Pigouchet.

bouche et le mors des chevaux, autant que l'écrivain les lunettes. Sachons-lui gré, du moins, d'avoir ici allégorisé rapidement<sup>1</sup> :

C'est ung cas qui deshonneur touche,  
Si chevaux veulx bien enboucher,  
Et qu'on te puisse reprocher  
Que toy mesme as malle bouche !

Et telle est encore son autre conclusion<sup>2</sup> :

Il fault mors autres que de fer  
A faire aux gens la bouche bonne.  
Vertu, pour deux frains, nous ordonne  
Bien aymer Dieu et craindre enfer.

\*  
\* \*

Ce n'est pas après sa mort que Jean Meschinot a connu la gloire littéraire, avec les nombreuses éditions des *Lunettes* qui suivirent celle de 1493, postérieure de deux ans seulement à la disparition du poète. De son vivant, il a été certainement la parure de la pieuse cour de Bretagne. Charles d'Orléans l'a apprécié, on l'a vu. Mais surtout il a reçu du grand Georges Chastellain, c'est-à-dire de l'arbitre du goût nouveau (du mauvais goût), un témoignage qui est une consécration venant de ce chevalier de lettres, qui donnait le ton, non seulement à la cour de Bourgogne, mais encore à celle de Bourbon et même à la cour de France. Si l'on considère le jeu verbal des rimes de Jean Meschinot, il est certain que, dans une grande partie de son œuvre, il demeure l'élève, comme il se montra l'admirateur, du grand et superbement ennuyeux Georges.

Chastellain, qui aimait autant à moraliser<sup>3</sup> qu'à allégoriser, et par ailleurs un psychologue et un somptueux historien, avait inventé un petit poème intitulé dans les manuscrits les *Princes*, dans lequel il passait en revue les différentes espèces

1. Larcher 1494 et Pigouchet. — 2. *Ibid.*

3. Par exemple dans le *Miroir des nobles hommes de France*.

de princes, mauvais et bons, de son temps et de tous les temps. Il en compte vingt-quatre catégories<sup>1</sup> :

Prince menteur, flatteur en ses paroles  
 Qui blandist gens et endort en frivoles,  
 Et rien qu'en dol et fraude n'estudie,  
 Ses jours seront de petite durée,  
 Son regne obscur, sa mort tost désirée,  
 Et fera fin confuse et enlaidie.

Suivent autant de couplets sur l'inconstant, l'envieux, le lettré, le faux, le prodigue, etc. ; série de figurines qui a certainement fait partie d'un cycle dont on s'est diverti à la cour de Bourgogne : les *Dames*, les *Gouges*, les *Coquards*, les *Serviteurs*, etc.

Cette série sur les *Princes*, qui a pu être composée vers 1453<sup>2</sup>, le grand Georges l'adressa à son confrère.

Georges l'Aventureux avait, en ce temps-là, auprès du duc de Bourgogne une situation analogue à celle de Meschinot, alors si heureux et si joyeux de descendre en Anjou, ou dans la France centrale ; et ils firent de fréquents déplacements au cours desquels les deux poursuivants et rimeurs ont pu se rencontrer. Car Georges, qui avait trouvé Charles d'Orléans à Nevers au mois de septembre 1454, et représenté devant lui un *Mystère d'Alexandre, d'Hector et d'Achille*, vint à Blois où il composa un rondeau sur le thème des « amoureux de l'Observance ». Meschinot, qui était à Bourges en 1455, dut séjourner à Blois à la fin de l'année 1457 ou pendant l'année 1458<sup>3</sup>. Quoi d'étonnant alors à ce qu'il entreprit la série des ballades qui est ainsi désignée : *S'ensuyvent XXV balades composees par ung gentilhomme nommé Jehan Meschinot sur XXV princes*

1. *Œuvres de Georges Chastellain*, éd. Kervyn de Lettenhove, t. VII, 457-463. Le poème de Meschinot est publié anonyme, p. 463-485, comme une réponse dirigée contre Charles le Téméraire.

2. Comme on l'a déjà dit, le mérite de cette intéressante démonstration revient à M. Arthur Piaget (*Les Princes de Georges Chastellain*, dans la *Romania*, 1921, p. 205).

3. P. Champion, *Vie de Charles d'Orléans*, p. 633.

de balades [a] luy envoyees de messire Georges l'aventurier, serviteur de Monseigneur de Bourgogne. Et trouverez au commencement de chascune des dictes balades le refrain et a la fin le prince faict par ledit Georges<sup>1</sup>...

La chose est bien simple. Meschinot a repris chacun des premiers vers des 25 strophes de Georges sur les *Princes* et, sur ces refrains, il a construit 25 ballades ! Hommage solennel et pédant que Meschinot rendit à celui qui passait déjà pour le maître de la poésie vers 1455. Car l'on peut croire que la XVIII<sup>e</sup> de ces ballades contient une allusion au banquet du Faisan qui se tint à Lille, le 17 février 1454. Chastellain avait écrit 150 vers sur les *Princes* : Meschinot accoucha de 900 ! Un vrai recueil de lieux communs, avec quelques bons vers.

Comment a-t-on pu voir dans cette suite une série de pièces sur la Ligue du Bien Public, et surtout « un pamphlet des plus violents, des plus implacables, contre le roi Louis XI, qui, sans y être nommé, y est peint, flagellé, désigné d'une telle sorte qu'impossible était, et surtout à ses contemporains, de le méconnaître<sup>2</sup> ». Erreur qu'on n'arrive vraiment pas à s'expliquer et qui montre combien une idée préconçue peut donner de fausses lumières pour l'intelligence d'un texte<sup>3</sup>.

Les rapports entre la maison de Bourgogne et celle de Bretagne avaient toujours été particulièrement étroits au cours de la guerre anglaise. La Bretagne allait même former, au temps de la rivalité de France et de Bourgogne, comme

1. Le ms. 651 de la Bibliothèque de Nantes est un intéressant manuscrit contenant ces vingt cinq ballades, ainsi que les *Lunettes* ; il date de l'extrême fin du quinzième ou du début du seizième siècle, porte les armes des Croy avec la date de 1610 et la devise de Bouton, avec sa signature : « Souvenir tue... Au fort allé. » Sur Philippe Bouton, ami du Grand Bâtard de Bourgogne, auteur des *Gouges* et d'un *Regime pour longuement vivre* dédié à Charles de Croy, voir A. Piaget, *Romania*, 1921, p. 170-179. — Dans l'édition de Nantes, 1494, on voit ici un curieux encadrement avec la figure de l'*Ecce Homo*. — 2. A. de La Borderie, *op. cit.*, p. 58-72. « Le portrait de Louis XI est tellement complet, tellement fidèle en ce qui touche les défauts, les vices, les méfaits du personnage, qu'un enfant de ce temps l'aurait nommé ». — 3. Cette fausse interprétation fit d'ailleurs considérer Meschinot comme un maître du pamphlet, une sorte de Victor Hugo des *Châtiments*, alors qu'il n'est ici qu'un pauvre rapetasseur de rimes, et au demeurant un fort honnête moraliste.





Lunettes des Princes

Édition de Nantes, 1493

(Bibl. Nat., Réserve Y<sup>e</sup> 281-282)



un front de combat et, on peut le dire, un des plus disputés. Il le savait bien, le sire Antoine de Croy, premier chambellan du duc de Bourgogne, qui vint en 1473, pour resserrer fortement l'alliance entre le duc de Bretagne et Charles le Téméraire. Alors, à la prière du comte de Chimay, Jean Meschinot composa une brève lamentation<sup>1</sup> sur la mort de Mme de Bourgogne, Isabelle de Portugal, veuve de Phillippé le Bon, qui venait de mourir le 28 décembre 1472, et que Croy pleurait si fort. Petite pièce, avec de grands vers ennuyeux, où nous retenons la douloureuse image du comte qui, en commentant cette triste nouvelle, « devint noir comme meure ». Et Meschinot le faisait parler, demander aux Bourguignons, « clercs, nobles et communs », l'offrande de leurs larmes; il disait la bonté de la princesse défunte :

Othea deesse et vous, Pallas,  
De la servir nous n'estions pas las...  
Plourez o nous, vostre fille Minerve.

On voit que Meschinot était bien alors dans la note bourguignonne.

\*  
\* \*

Si Meschinot n'a pas écrit de pamphlets contre le roi Louis XI, cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas composé de pièces historiques. La Bretagne pieuse, et surtout celle de la mort, a rempli sa pensée<sup>2</sup>.

Ainsi, au mois de juin 1461, il récitait pour François II une prière. Car son prince, alors âgé de vingt-six ans, dans sa jeunesse et sa verdeur, était allé joûter sous les yeux de la belle Antoinette de Maignelais, à Cholet. Or, à son

1. *Ensuit une petite et briefve lamentation et complainte de la mort de Madame de Bourgogne faicte a la requeste de Monseigneur de Crouy quant il vint en Bretaigne devers le duc, lequel piteusement se douloit du cas advenu comme on pourra veoir cy apres* (éd. de Nantes 1494 et de Ph. Pigouchet).

2. Lire les poèmes analogues d'Olivier Maillard, le prédicateur Breton, contemporain de Meschinot (A. de La Borderie, *Œuvres françaises d'Olivier Maillard*, Nantes, 1857).

retour, il venait de tomber gravement malade à Ancenis ; et maître Etienne Boyau, apothicaire, le bourrait de drogues :

O Dieu, qui creas nature  
Et humaine creature  
Voulus faire a toy semblable...  
Voy la supplication  
De la povre nation  
De Bretagne, par ta grace,  
Qui en desolation  
Et grant lamentation  
A esté ja longue espace !

Ayant ainsi traduit la douleur de son pays, Jean Meschinot disait aussi la sienne : il demandait à la maladie de répartir chacun de ses maux entre tous, jeunes et vieux :

Et je, le pouvre escripvain  
O cueur triste, feble et vain,  
Voyant de chascun le dueil,  
Soucy me tient en sa main ;  
Aujourd'huy fort, plus demain.  
Toujours les larmes a l'œil,  
Plus m'en souvient, plus me dueil...  
Riens, fors mourir, je ne vueil...

Car la santé qu'il demandait à Dieu pour son prince, Meschinot savait bien qu'elle était surtout nécessaire à celui qui,

Nous nourrit en concorde <sup>1</sup>.

Ce sentiment d'union, de concorde dans le corps social, voilà ce qui domine chez Jean Meschinot :

Ung corps humain est tant bien ordonné  
Que les membres font tous au chef service...  
Loyaux gens sont du prince la nourrice,  
Et du pays deffense et couverture...

Il a horreur de l'esprit d'intrigue :

La cour est une mer dont sourt  
Vagues d'orgueil...

1. Ed. de Ph. Pigouchet.

S'eschapper veulx, feing estre sourd,  
Et n'use pas de grant langage ;  
Temporise, faisant le lourd,  
Escoute et cele ton courage :  
Sans mouvoir enplus que ung ymage  
Eschive noises et debats...

Pour dire vray, au temps qui court,  
Court est bien perilleux passage.

Ces pièces doivent dater, certainement, du temps de la Ligue du Bien Public : car nous reconnaissons cette note, que tant de rimeurs ont exprimée :

Vivons en paix par union.

Et Meschinot nous laisse surtout entrevoir la Bretagne des saintes images, des oraisons sans fin, tout ce qui pouvait bien plaire à la dévote cour de Rennes, aux veuves des ducs défunts; il représente un art qui a toujours jailli très naturellement du sol des moutiers ajourés.

A cet égard rien n'impressionna plus douloureusement la pieuse province que l'interdit qui frappa Nantes en 1462<sup>1</sup> : l'interdit, c'est-à-dire la suppression des offices pour les vivants et les morts ! Mesure terrible, et odieuse, qu'Amaury d'Acigné, successeur de Guillaume de Malestroit sur le siège épiscopal de Nantes, ne craignit pas de déchaîner n'ayant pas voulu reconnaître le duc de Bretagne pour suzerain temporel. Alors Meschinot faisait parler la ville de Nantes<sup>2</sup> :

Je, Nantes, cité planctureuse,  
Tant que paix y a fait demeure,  
A present triste et languoreuse,  
Veu l'estat en quoy je demeure,  
Me plains quant fault que mon eur meure  
Par ceulx que j'ay nourriz et fais :  
Desplaisir est ung pesant fais...  
On m'a interdite nommée,  
Chascun me fuit et abandonne...

1. Un autre interdit date de 1471. Il s'agit certainement du premier (La Borderie, *op. cit.*, p. 77).

2. Texte de Philippe Pigouchet.

Et Nantes pleurait avec Jérémie; car la cité, pleine de peuple, demeurait alors comme une dame veuve. Nantes dénonçait le rebelle, le membre révolté contre le chef, annonçait la vengeance prochaine de Dieu contre ceux qui soulèvent de tels débats. Alors Meschinot maudissait les loups pasteurs.

Et Jean Meschinot dessinait encore sa « Commemoration de la passion nostre seigneur Jhesucrist », qui est comme son chemin de croix. Il avait une manière à lui, et qui est bien aussi de sa province, de mettre la religion en recettes pratiques :

Nous avons trois grans ennemys :  
 Monde, dyable et concupiscence.  
 Mais paradis nous est promis  
 En faisant contre eulx resistance.  
 Pour ce, usons de sapience,  
 Laissant tout deshonneste jeu,  
 Et entendons o diligence  
 Qu'on ne perd riens qui ne perd Dieu !

Il faisait son oraison pour prier Notre Dame, assemblait les mots choisis formant des vers qu'on peut lire en rétrogradant; ou bien encore il composait cette prière où chaque vers commence par une lettre de l'*Ave Maria*. Comme Pierre de Nesson l'avait fait pour la Vierge, Meschinot disait à Dieu, « pere des humains », qu'il lui appartenait par héritage; et il lui rendait hommage.

Les yeulx de grosses larmes plains,

il attendait de la grande bonté de la « mere du roy omnipotent » qu'elle voulût intercéder pour que ses manquements lui fussent remis. Dans un joli « rondeau de Nostre Dame a son enfant en faveur du pecheur », il lui faisait dire<sup>1</sup> :

Mon enfant, voy quel oraison  
 Ce pecheur illecques t'apporte;

1. Éd. Ph. Pigouchet.



Il se veult regler o raison,  
 Mon enfant voy quel oraison.  
 Son pere et sa mere or aison  
 En leur ouvrant des cieulx ta porte :  
 Mon enfant, voy quel oraison  
 Ce pecheur illecques t'apporte.

Ces vers, pieux et bizarres, évoquent tout à coup pour nous ces roides figures héraldiques des Heures d'Isabelle Stuart, l'épouse de François I<sup>er</sup>, duc de Bretagne<sup>1</sup>, où les grands blasons sont multipliés dans les bordures, parmi les feuillages. Il semble encore que nous ayons sous les yeux le Missel des Carmes de Nantes, où tant de princes bretons prient dans leurs robes armoriées<sup>2</sup>.

Dans ces demeures des princes, il y avait un peu partout une peinture du roi mort, comme celle que la tradition attribue au roi René. C'est cette impressionnante figure que Meschinot invitait son maître à contempler dans la belle ballade :

Homme qui vas poursuyvant ta plaisance,  
 Querant honneurs et mondaine puissance,  
 Euvre<sup>3</sup> les yeulx de ton entendement.  
 Advise toy, tu es en grant balance :  
 La mort viendra te frapper de sa lance,  
 Voyre d'un coup donné soudainement.  
 Tien t'en certain, ce sera bien briefvement.  
 Lors ton beau corps que nourris tendrement  
 Deviendra vers et orde pourreture,  
 Plus vil cent fois que ceste pourtraicture...

Que te vauldra ta richesse et chevance,  
 Ta grant beaulté, tes amys, ta sçavance  
 Quant devant Dieu viendras au jugement?...

Car en enfer, par la juste ordonnance  
 Du Tout Puissant, sera ta demourance,  
 En plaings et pleurs, voyre eternellement,  
 Sans nul repos, sans espoir d'alegeance,

1. Bibl. Nat., ms. lat. 1369 ; G. Coudere, *Album de portraits*, pl. LXXI, LXXXV.

2. Voir les quelques figures gravées dans dom Lobineau, et surtout les reproductions données dans *Illustrations of one hundred Manuscripts in the library of H. Yates Thompson*, vol. I, n° 34. — I Euvre.

Pire que mort et en telle meschance  
 Qu'on ne sçauroit le dire nullement.  
 Ne vueillez plus pecher mortellement ;  
 Te souviengne de la mort tellement  
 Que ton ame preigne sa nourreture  
 A Dieu servir, pour fuyr la poincture  
 De celluy lieu ou n'a aucun confort...

Prince, vise ceste vile paincture  
 Qui gist envers, plaine de grant laidure !  
 Tu deviendras en tel estat, au fort.  
 Pour ce, pourvoy tant que ton bref temps dure,  
 Qu'il ne te faille, a la fin qui est dure,  
 Congnu ton cas, mener grant desconfort.

Les vers de Meschinot, ces vers moralisateurs, quand les premiers éditeurs les publièrent, ils leur donnèrent comme l'aspect d'un livre de prières, d'un livre d'Heures. Ils les illustrèrent des bois dont ils se servaient pour décorer ces sortes de livres. C'est en tournant les feuillets de l'édition que donna à Nantes, en 1493, Etienne Larcher, que nous comprenons vraiment ce que virent les contemporains de Meschinot dans ses *Lunettes*. Sur la page du titre on trouve les lis de France et l'hermine de Bretagne; puis, au verso, la scène de la résurrection et du jugement avec les anges qui cornent, les damnés précipités dans les flammes, et l'étonnante inscription : *Principes persecuti sunt me gratis*. Un petit calvaire (on n'est pas surpris de le voir en tête de ce livre breton) orne le début de la méditation de Meschinot :

Après beau temps vient la pluye et tempeste...

Et le poème se termine par cette belle image des anges qui soulèvent l'énorme calice où coule le précieux sang. Un peu partout nous voyons des morceaux de bordures de livres d'Heures avec des fleurs, des pâquerettes et des oiseaux. Au dernier feuillet enfin, comme pour affirmer la double origine de l'inspiration de l'œuvre, le noble écu de France et de Bretagne, celui de la reine Anne. Et dans l'édition que donna

Étienne Larcher<sup>1</sup> en 1494, nous retrouvons encore l'image du Graal sur le titre, et, en deux endroits, la représentation d'Adam et d'Ève chassés du Paradis<sup>2</sup>.

Quand Meschinot s'éteignit, en 1491, il y avait longtemps qu'il n'écrivait plus. Les *Lunettes des princes* ont été composées, comme on l'a dit, entre 1458 et 1461. La dernière pièce historique du recueil est de l'année 1473. Il semble bien que Meschinot n'ait rien composé postérieurement à cette date<sup>3</sup>. Meschinot n'écrivait pas parce qu'il était de plus en plus employé à la cour de Bretagne et dans la maison de Laval. Enfin, les motifs de ses plaintes avaient cessé d'exister. Meschinot n'était plus mélancolique. Il se taisait parce qu'il était heureux.

Cependant, trois ballades qui n'ont jamais été recueillies ailleurs, et que nous trouvons seulement dans l'édition des *Lunettes* que publia, à Nantes, Étienne Larcher, en 1494, paraissent être de la vieillesse de Jean Meschinot. Ce sont de belles, de grandes et sentencieuses ballades, où il s'est peint au vif mieux que dans tout portrait. Car Meschinot était un homme sincère, qui n'a jamais parlé que pour exprimer, d'une façon simple et fruste, toute sa pensée. Une fois de plus, il personnifiait les figures symboliques des Vertus :

1. Il est intéressant de rappeler à ce propos qu'Étienne Larcher paraît avoir été initié à l'imprimerie par son frère, Jean Larcher, dit Dupré, qui publia à Paris des livres d'Heures et autres dont l'illustration doit être rapprochée des éditions nantaises (Georges Lepreux, *Gallia typographica*, t. IV, p. 235). Jean Dupré a publié à Paris une édition des *Lunettes* (Bibl. de Nantes, incunable 154).

2. Il est inutile de poursuivre plus avant l'histoire de cette illustration. Dans l'édition du Petit Laurens, à Paris, datant de la fin du quinzième siècle (Bibl. Nat., Rés. Y<sup>e</sup> 285; Bibl. de Nantes, inc. 98) la première figure : *Principes persecuti sunt me gratis*, représente une crucifixion et le portement de la croix; le livre se termine par la figure de la Trinité qu'adorent les anges (*Cy finist les lunettes des princes*). L'édition donnée à Paris par Philippe Pigouchet, en 1495, est illustrée, au verso du titre, d'une belle figure de la Crucifixion de même que celle de Jean Treperel, en 1499 (Bibl. de Nantes, inc. 99). Plus tard l'intérêt semble se déplacer. C'est la figure des princes qui chassent à l'oiseau, la scène du clerc moralisant les gens du conseil, que l'on rencontre surtout.

3. M. A. de La Borderie a relevé chez Meschinot des allusions inexistantes à la lutte de Landais et de Chauvin, ou contre les Bretons alliés à la France (1487), etc.

Virginité, Chasteté, Continence,  
 Font assavoir aux dissoluz humains  
 Que, s'ilz ne font de Luxure abstinence,  
 Qui aujourd'huy fait grant dommage a maintz,  
 Dieu y mettra, par justice, les mains,  
 Et leur fera pugnition terrible :  
 Car ce péché, tres puant et horrible.  
 Luy desplaist plus qu'on ne sçauroit penser.  
 Nous deussions, las ! puisqu'il est tant nuisible  
 Nostre bref temps en vertus despenser.

Il proclamait cette égalité, qui est à la base de tant de sentiments dans la province de Meschinot. Car cela ne sert à rien, la « preeminence », la situation d'empereur, de pape, de roi des Romains, si l'on n'a ni bonté, ni conscience nette :

Telz ont grans biens qui souvent valent moins  
 Que les povres...

Enfin, tous nous devons mourir :

Peres, meres, enfans, cousins germains,  
 Ne feront pas notre cas remissible !

Et la prière que Meschinot adressait à Dieu, c'était de ne plus l'offenser davantage.

Dans une autre pièce, il s'adressait aux jeunes filles pour leur instruction ; et Meschinot traçait le portrait idéal, plein d'intérêt, des « filles d'honneur » qu'il a pu voir dans la maison de Bretagne ou dans celle de Rohan :

Fuyez plaisir dont la fin est reprouche,  
 Filles d'honneur ; gardez-vous nettement,  
 Ayez regart rassis, maintien et bouche  
 Par Chasteté conduys honnestement...

Et Meschinot leur demandait encore de ne pas dormir trop longuement, d'adopter de dures couches ; de ne pas endurer les hommes qui voudraient leur parler d'ordures. Car leur vraie beauté, c'est celle de leur âme ; à ces jeunes filles, durement sans doute, Meschinot rappelait que leurs jours étaient



Les Lunettes des Princes

*Édition de Nantes, 1494*

(Bibl. de Chambéry)





courts. Et, peut-être, Meschinot parlait à ses propres filles. Car l'envoi de cette « introduction » à la vie curiale semble bien l'indiquer :

O mes filles, ce n'est pas nouveauté  
Que je desire et veulx l'onnesteté  
De toutes vous, et souvent y a cours ;  
Vous sçavez bien que je dy verité :  
Pourvoyez y, car voz jours seront cours !

Mais oui, on le savait déjà que Meschinot aimait par-dessus tout la vérité et l'honnêteté ! Dans une autre ballade enfin, qui paraît bien du même temps, Meschinot nous disait sa pensée politique, la douleur que c'est de voir le feu dans sa propre maison, c'est-à-dire la guerre fratricide. Il nous dépeint cette époque de foi, où les habiles osent, où les prudents redoutent, où le peuple prie, en termes simples et vigoureux :

L'une des grans douleurs de soubz la lune,  
C'est voir<sup>1</sup> le feu en sa propre maison ;  
Mais trop plus est voir<sup>2</sup> la guerre commune  
En ung pays, et sans nulle achaison...

Les causes des malheurs de son temps, Meschinot nous les énumérera :

Jenne conseil et celée rancune,  
Propre proufit ont fait des maulx foeson...

Il dénonçait aussi les hommes malhonnêtes, ceux qui avaient tout perdu par leurs faux rapports. Mais il avait la sagesse de le dire : N'accusons cependant personne, pas même la Fortune. Les plus grandes fautes, c'est nous qui les avons commises :

Prince des cieulx, cil qui confessera  
Ta grant valeur plus ne t'offensera,  
Ne ne voudra jamais guerre esmouvoir ;  
Mais unyon et paix compassera,  
Benoists soient ceulx qui en feront devoir !

Pas plus qu'il n'a fait de satire contre Louis XI, Meschinot

1. Voyer. — 2. Voyer.

n'a fait d'allusions vengeresses à la lutte de la Bretagne et de la France. C'était un bon et pieux Breton, un dur et parfois un fort poète; mais il était moraliste et non satiriste. S'il a combattu avec l'épée, Meschinot ne l'a pas fait avec la plume. Il a aimé ses princes en loyal serviteur, comme le bon maître de leur hôtel doit le faire. On ne le voit pas « attaquant résolument les oppresseurs, les parjures, les traîtres, défendant jusqu'au bout la patrie bretonne<sup>1</sup> ». Il aimait trop sa terre de Bretagne pour cela.

Sa patrie, c'était sa foi, la maison de ses princes. Il a aimé infiniment à moraliser, à raisonner sur l'homme et sa destinée. Et ceux qui l'ont lu ont pris visiblement un grand plaisir à tant de leçons qui nous rebutent. Bien plus, Meschinot a toujours prêché la concorde, l'union; il a maudit la guerre, en bon chrétien qu'il était. Il a aimé la France comme le connétable son patron, et écrit un français très pur. S'il a gardé le silence, après 1473, c'est qu'il n'avait plus rien à exprimer :

Ceux qui deussent parler sont mutz,  
Les loyaulx sont pour sotz tenus...

Au fait, avait-il quelque chose à dire au temps de François II? Était-ce le moment de moraliser devant cette cour, dévote certes, mais si différente de celle que Meschinot avait connue? Ses sentiments politiques n'étaient-ils pas incertains<sup>2</sup>, comme ceux d'une grande partie de la noblesse bretonne, sinon du peuple breton? Une seule fois, la France qui parle accusera Louis XI; mais c'est tout autant pour accuser la guerre, dénoncer le passage de gens d'armes qui foulent le pays. Meschinot aime surtout l'union et la paix. Son cœur souffrira des divisions qui vont se faire jour. Il a servi

1. A. de La Borderie, *op. cit.*, p. 118.

2. Pierre Le Baud arrêtera sa chronique à l'année 1458 et dira dans le prologue adressé à Anne de Bretagne qu'il ne parlera pas de son père François, « ne me semblant pas estre convenable excripre les gestes des vivans en leur temps » (*Histoire de Bretagne*, Paris, 1638). Cette raison est elle plausible? Tous les chroniqueurs de ce temps sont des panégyristes de leur patron vivant.

les ducs, ennemis des Anglais; le connétable, soldat de la France. Et voici ses princes, encore une fois, entre les mains de l'ennemi d'alors !

Par ailleurs, Meschinot est très occupé, et sans doute préoccupé aussi. Que dirait-il à François II, dans cette cour qui s'amuse <sup>1</sup>, le pauvre écuyer qui venait d'évoquer les ducs défunts et la mort ? Alors retentissaient les chants des ménestrels, les mélodies des joueurs de doucemer, les accents des trompettes; et les dames paraissaient chargées de bijoux, dans des robes de velours et de satin. Alors l'ancienne maîtresse de Charles VII, la cousine d'Agnès Sorel, Madame de Villequier, qui a passé la quarantaine et qui règne sur le cœur du duc François, dispose de tout, à son bon plaisir. Conspirations, intrigues, alarmes, trahisons locales, voilà ce qu'il aurait noté :

Compains ? — Hau — Congnois — Qui ? — La court.

Comment ? — Voy — Quoy ? — Ses grans abus.

Qu'esse en effect ? — Ung bien — Quel ? — Court.

Qui gouverne ? — Flateurs — Qui plus ?

Traison ! — Et Bonté ? — En refus !

Puis Meschinot voit Nantes assiégée par les Français, la rude bataille de Saint-Aubin-du-Cormier (1488) où, dans la lande, ce héros et ce grand chef de vingt-sept ans, Louis de la Trémoille, fait un si grand carnage de Bretons. Il voit capituler Saint-Malo; la mort de François II, malade, affaibli par les plaisirs, « chargé d'ennuy, de vieillesse et de mélancolie » et que l'on conduit reposer au couvent des Carmes.

De cette petite fille qui a douze ans en 1489, une âme forte et un grand cœur, de cette petite Bretonne, maigre, menue et boîteuse, mais dont le visage arrondi, aux traits forts, aux yeux vifs et clairs, est si plaisant, de cette enfant fraîche et rose, docte comme pas une, sage et bien disante, Jean

1. Amour sodale, Amour folle, l'apostrophe aux jeunes gens, voilà des pièces qui pouvaient plaire aux jeunes nobles de Bretagne.

Meschinot va devenir le grand majordome, son « principal maistre d'hostel ». Il respire : mais il est vieux (il a soixante-dix ans) et affairé auprès de ce bouton de fleur autour duquel tournent d'inquiétants prétendants : ce Maximilien, aigle déplumé déjà ; le vieux sire d'Albret ; Rohan, qui n'est qu'un jouvenceau et l'éclatant soldat qu'est Charles VIII, ce héros qui deviendra le mari, mais qui n'est encore qu'un ennemi. Car voici Rennes assiégée « et la fille qui estoit dedans<sup>1</sup> », quand meurt le vieux serviteur, Jean Meschinot.

La duchesse Anne, enfermée dans Rennes, la voilà maintenant Française, quand Molinet, pour son archiduc, fera le serment de la ramener dans les Flandres d'Espagne et de Bourgogne. Elle arrive en France, au nez de l'Anglais, par un mariage qui est aussi un enlèvement, mais où les spassins sont des soldats, et qui viennent de taper dur.

Et voici Madame Anne couronnée à Saint-Denis ; elle entre à Notre-Dame de Paris, sous le dais où les C et les A sont entrelacés. Et JUSTICE, un personnage d'échafaud, récite ces vers :

Resjoy toy, bon peuple, soirs et mains,  
Car il est temps que tu ty determines,  
En rendant grace a Dieu et a ses saints  
De veoir les lys accompagnés d'ermynes...

Au fond, elle se donne, la duchesse Anne, comme se sont donnés tant de vaillants soldats bretons, de fiers marins, de connétables loyaux et experts, comme tant de vertus françaises qui ont fleuri sur ce sol aux dures assises. Et Meschinot, le soldat gentilhomme, serviteur de la duchesse, était bien un type d'homme droit, le meilleur Français de lettres de ce temps depuis maître Alain. Les « lys, accompagnés d'ermynes », nous les verrons précisément sur l'édition que donna Étienne Larcher, à « Nantes la brette », l'an 1493.

Mais quel personnage nous parle encore au dernier feuillet

1. C'est le mot de Commynez.

des *Lunettes des princes*<sup>1</sup>, dans les éditions qui suivirent l'édition princeps<sup>2</sup>. Le principal acteur de cette « comédie » qu'est l'histoire littéraire du quinzième siècle : *La Mort*.

Et la pièce est vraiment trop typique pour ne pas être reproduite dans sa disposition même<sup>3</sup>:

LA MORT PARLE A L'HOMME [MONDAIN]<sup>3</sup>

Ren toy.	A qui ?
Tu le sauras.	Et qu'ay je fait ?
Grevé nature.	Qu'en sera il ?
Tu en mourras.	Quant ?
Temprement.	C'est chose dure.
	Las ! ou yray je ?
En pourreture.	Conseil il me fault.
Va confesser,	
Car je ne sçay meilleur trouver.	
	Se j'ay pechié
Tu le diras.	Et s'en ay peine ?
Si l'endure	S'on m'a meffait ?
Tu pardonras	Dieu, et comment ?
D'entente pure.	Et qui dit ce ?
Sainte Escripture.	
C'est mon conseil, par ce prouver,	
Car je ne sçay meilleur trouver.	
	Je me rens donc.
La foy tiendras	Ce feray mon.
Tu dis droicture	Se j'ay l'autrui ?
Tu le rendras	Se j'ay avoir ?
Tu en feras	A qui ?
Aux pouvres	Quoy ?
Leur nourreture.	
	Que mangeray je ?
La pasture	Quelle ?
Que prebstre scet sacrer,	
Car je ne sçay meilleur trouver.	

1. J'ai tiré cette pièce de l'édition parisienne de Philippe Pigouchet, 1495 (Bibl. Nat., Y<sup>e</sup> 1313). On la trouve à cette place dans le ms. de la Bibl. Nat., fr. 24314.

2. J'ai suivi le texte et la disposition du ms. fr. 24314. La disposition est sensiblement la même dans l'édition de Pigouchet. — 3. I je corrige HUMAIN.

Prince

Que veulz tu ?  
Quoy ?

Je vous jure  
Que je croy  
La vierge pure

Que Dieu crea pour nous sauver,  
Car je ne sçay meilleur trouver.

*Explicit.*





*(The page contains several pages of handwritten text in French, mostly illegible due to extreme fading and bleed-through from the reverse side. A circular library stamp is visible near the top center.)*

Signature autographe de Henri Baude  
(Bibl Nat., ms. fr. 23963, fol. 72)

# MAITRE HENRI BAUDE

## ÉLU DES FINANCES ET POÈTE

Un petit poète, certes, mais dans la meilleure tradition française, et qui, sur la fin de ce quinzième siècle pédant, au milieu du chœur, aussi ennuyeux que magnifique, des orateurs de la maison de Bourgogne, fait entendre une voix simple et âpre où l'on reconnaît, tout de suite, comme un écho de celle de Villon. C'est celle, au demeurant, d'un basochien, d'un petit officier de finances qui sait les profits et les risques du métier (ces derniers infiniment plus importants que les bénéfices dans les rangs subalternes de la carrière administrative), qui a réfléchi sur les institutions et la valeur des hommes, qui en sait le bien et le mal. Tout lui est familier dans ce domaine. Aussi passionné que clairvoyant, sachant prendre une responsabilité et un parti, de la société qui hante le Palais, des juges et du monde qu'il coudoie, Baudc fera, sur le vif, une caricature, nouvelle, sous cette forme, dans la littérature. Et comme il a le don de la vie et du mouvement, le sentiment de la parole et du dialogue, il continue naturellement, au Palais, la tradition de la farce qu'il portera, dans ses moralités, sur la table de marbre. Baudc est le poète des mules et des ânes qui piétinent rue de la Barillerie, aux portes du Palais, des sacs à procès suspendus par milliers dans les salles obscures de la justice, qu'il nommera « Madame » et qu'il comparera à une vieille femme, dormant trop souvent.

« Mon avocat au bras tendu... », ce simple huitain, c'est

déjà le trait simplifié et rapide qui évoque, pour nous, le coup de crayon de Daumier.

\*  
\* \*

Avec Baude, il nous faut connaître un monde nouveau, celui des eleres de finances que Villon fréquenta en sa jeunesse. Petit cercle fermé, fier et turbulent, que forment les fils de famille dont les pères ont tant peiné au Trésor, à la Chambre des Comptes, pour rétablir les finances royales, ruinées après la guerre sans fin, et qui ont mis de l'ordre, de l'équité, de l'équilibre dans les recettes et les dépenses du roi. Qui le reconnaîtrait, le roi gueux du temps de Jeanne d'Are, l'homme le plus pauvre et le plus timide de son royaume, dans le prince qui a restauré son autorité, conquis son héritage, qui observe un train vraiment royal, se montre réglé, libéral, ponctuel? Tant il est vrai que le « faulte d'argent » est ce qui change le plus l'allure et la mentalité d'un homme, celle d'un Charles VII comme celle d'un Villon.

Une miniature, charmante, nous représente des eleres et des officiers de finances au temps de Baude<sup>1</sup>. On voit dans la salle, tendue d'un tapis fleurdelisé, l'élu, ou le juge des finances, serré dans sa robe longue où pend une bourse; il est assis sur une grande chaire de bois et il tient un rôle. Son visage, enhaperonné, est tourné vers le sergent ou le commis qui lui présente, le bonnet à la main et le genou plié, un sac d'argent, précédant le messenger qui porte sur ses épaules la lourde mallette ferrée, pleine d'écus. Le juge est entouré de gracieux jeunes gens, vêtus à la mode nouvelle, avec des plumes légères à leur chapeau. Dans l'encadrement d'une baie eintrée se dresse le comptoir du changeur où deux jeunes fils, à figure de jouvencelle, coiffés d'un bonnet d'où s'échappent les boucles de leurs longs cheveux, comptent sur la table des rouleaux

1. Bibl. Nat., ms. fr. 9608 (Pierre Champion, *François Villon, sa vie et son temps*. Paris, 1913, t. I, pl. x).

de monnaies et vérifient les inscriptions portées au grand livre. Mais ces beaux enfants semblent mieux faits pour chanter des chansons d'amour, le soir, dans les rues, écrire des vers pour les belles dames que l'on rencontre dans les églises ou que l'on entrevoit dans le cadre boisé des fenêtres de leur demeure. Ce sont les gracieux galants qui se donnent l'apparence et l'attitude de jeunes nobles, leurs pères s'étant enrichis. Dans ce petit monde de la Justice des Aides et du Trésor, comme on imite, dans le costume, l'allure des nobles, on en adopte le ton. Les clercs de finances écrivent des vers amoureux et larmoyants sur les registres des comptes et des actes de la Chancellerie. Ils parodient la forme des actes réels qu'ils transcrivent. Ils font de l'esprit, selon leurs moyens et leurs loisirs.



Un de ces jeunes hommes, tel pouvait être maître Henri Baude lorsqu'il fut nommé par le roi Charles VII élu « ou bas païs du Limosin », le 31 octobre 1458<sup>1</sup>. Comme c'était là une charge assez considérable pour un jeune homme, il y a lieu de croire qu'elle lui échut en récompense d'une activité reconnue.

Maître Henri Baude était né à Moulins<sup>2</sup>, vers 1430 à ce que l'on croit. Car il y a lieu de penser qu'il pouvait avoir sensiblement le même âge que Louis XI. En effet, il fut de ceux qui suivirent le dauphin quand ce dernier quitta la cour de son père. Cela résulte très clairement de la préface allégorique de l'Éloge de Charles VII<sup>3</sup> dans laquelle Baude<sup>4</sup>, jouant sur son nom donné à la précieuse race des grands chiens courants, se représente suivant d'abord la trace d'un

1. Jules Quicherat, *Les Vers de Maître Henri Baude, poète du quinzième siècle, recueillis et publiés avec les actes qui concernent sa vie*. Paris, 1856, 110-111. J'ai relu sur les mss. les textes que je cite.

2. Au fin cueur... de tout Bourbonnois (J. Quicherat, *Les Vers...*, p. 3, 69).

3. Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches sur Henri Baude, poète et prosateur du quinzième siècle...* Paris, 1853, p. 4, 5. — 4. Suivant M. Antoine Thomas, ce nom serait la forme féminine du qualificatif *bauld*.

grand cerf ailé, signé de quarante cors (entendez le roi Charles VII, né en 1403, alors âgé de quarante ans, et dont la devise était celle du cerf-volant), puis s'en écartant pour courir derrière un jeune broquart, signé de vingt cors (et, dans ce jeune cerf, il est facile de reconnaître le dauphin Louis, né en 1423, âgé de vingt ans). Une belle miniature illustre cette scène de vénerie<sup>1</sup>; pour lever tous les doutes, elle porte comme légende : *Figure de la Praguerie*, nom qui désigna précisément la révolte des princes<sup>2</sup>.

Longtemps Baude avait suivi le broquart, jusqu'au cœur des « grandes montagnes » et des « pays sauvages » (Dauphiné); et de là, au gré du vent, il avait passé la « forest charbonniere » (c'est-à-dire celle des Ardennes et de Brabant). Circonstances qui ne peuvent s'expliquer que par une familiarité résultant d'une égalité d'âge, d'une familiarité comme domestique avec le dauphin fugitif. Mais le jeune Baude ne tarda pas à réfléchir sur les conséquences de son acte. Il reconnut qu'il s'était trompé, qu'il avait pris le broquart pour le cerf. Baude reprit donc sa première piste, battit divers buissons et bocages, rejoignit le grand cerf dans le beau manoir situé près d'un marais, où il faut peut-être reconnaître Mehun-sur-Yèvre<sup>3</sup>. Quoi qu'il en soit, Baude avait fait retour vers le roi Charles VII en 1458; et la nomination d'élu au bas pays Limousin pouvait bien être la récompense de la « loyauté, preudhommie et bonne diligence, et aussi en faveur de plusieurs bons et agreables services qu'il nous a faiz par ci-devant en la compagnie d'aucuns noz officiers estans autour de nous et en nostre service<sup>4</sup> ». Ainsi s'exprimait la lettre du roi Charles VII, dans laquelle il est peut-être permis de voir un peu plus que des clauses de style.

Cette charge d'élu ne devait pas être une sinécure pour

1. Bibl. Nat., ms. lat. 6222<sup>e</sup>, fol. 36<sup>ro</sup>.

2. A proprement parler, c'est la prise d'armes de 1440. Mais toute révolte était dite *Praguerie*.

3. « Buisson et nativité dudit cerf ». L'auteur a oublié que Charles VII était né à Paris à l'hôtel Saint-Pol. — 4. J. Quicherat, *Les Vers...*, p. 111.



notre homme, comme on l'a cru<sup>1</sup>. L'office était nouveau, les élus ayant été créés en 1451 par le roi pour asseoir l'assiette et la répartition des impôts de guerre, fixés strictement pour l'entretien des quinze cents lances et des huit mille francs-archers qui formaient toute l'armée régulière<sup>2</sup>; et ils avaient, en outre, à juger les réclamations des imposés contre le Trésor et celles du Trésor contre les imposés. Ainsi, par la création des élus, la royauté avait porté un coup droit à l'autorité des États provinciaux qui ne manquaient pas « de mettre sus plusieurs deniers a leur prouffit et a la charge du peuple ». Mais les élus, qui n'avaient que des gages fort modérés, avaient à lutter contre les États qui les surveillaient de très près et qui les détestaient<sup>3</sup>. On les trouvait toujours par voies et par chemins, comme les officiers qui lèvent les impôts dans les colonies. Très souvent en tournée, à cheval, ils portaient des bottes sous leurs robes, comme certains maîtres des requêtes de ce temps. Ainsi nous rencontrons Henri Baude à Tulle, où il signait avec son collègue, Jean de Gremont, l'assiette de 6.884 l., en remplacement de la portion d'aide du Bas-Limousin pour l'année 1458-1459. Et la signature qu'il donna à cette occasion est simple, franche, claire, d'une écriture un peu carrée, à la ressemblance du caractère de l'homme<sup>4</sup>.

Nous citerons un trait de son énergie, du sentiment qu'il avait de ses responsabilités. Vers 1462, au cours d'une de ses randonnées administratives, maître Henri Baude était de passage à Aix, aujourd'hui commune du canton d'Eygurande, dans la Corrèze. Il apprend qu'un certain Étienne Paston et Pierre de Roffignac sont les auteurs d'exactions commises dans les environs. Notre homme n'hésite pas à

1. J. Quicherat, *Les Vers...*, p. 5.

2. Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches...*, p. 10.

3. Sur tout ceci, cf. Antoine Thomas, *H. Baude devant la Cour des Aides*, dans la *Romania*, t. XXXVI, 1907, p. 65-66.

4. Bibl. Nat., ms. fr. 23 903, fol. 72<sup>ro</sup>, recueil d'impositions de tailles en Limousin signalé par M. Antoine Thomas.

prendre sur lui de les faire arrêter et à jeter dans les prisons du seigneur d'Aix, Guillaume de Pagnac, chevalier. Ainsi Pierre de Roffignac, qui n'était pas sans influence et qui appartenait à une famille noble du pays, fut enfermé par les mains avec de petites manicles reliées à une pièce de bois; puis il porta des fers aux pieds, jusqu'à sa délivrance par le juge des élus<sup>1</sup>. Il saura se venger.



Et maître Henri Baude allait apprendre qu'il est bien difficile d'administrer les deniers publics sans être à l'abri de tout soupçon. Déjà son prédécesseur dans l'office d'élu, Jacques de La Chambre, avait dû résigner son office à la suite d'une condamnation de la Chambre des Comptes pour concussion. La même infortune devait arriver à Baude dans le même emploi.

Au temps du roi Charles VII, au témoignage de Baude, les petits officiers étaient nommés suivant un rôle que le roi lui-même vérifiait<sup>2</sup>. Ces offices ne pouvaient être acquis que par des gens idoines, à un prix raisonnable et taxé. Ainsi, l'office d'élu valait de 300 à 400 écus au plus. C'était juste de quoi vivre sur les gages « pour ce qu'on faisoit garder la raison à ce qu'ilz ne feissent aucunes exactions » : par contre, les élus demeuraient assurés du lendemain et jouissaient de situations stables. Mais ils avaient à compter avec les États provinciaux qui surveillaient très jalousement, on l'a vu, leurs faits et gestes. Ce sont eux qui dénoncèrent Henri Baude au conseil du roi. Emprisonné pendant quatorze mois, Baude vit finalement son innocence reconnue; et quelques-uns de ses accusateurs furent condamnés comme faux témoins. Car Baude avait été relaxé avec la faculté de poursuivre ceux qui l'avaient fait jeter en prison.

1. Antoine Thomas, *H. Baude devant la Cour des Aides*, p. 65-66.

2. Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches...*, p. 9.

Nous ne savons pas à quelle date se place cette première intervention de la justice dans la vie de notre homme de loi : nous ne connaissons guère, en effet, cette première affaire que par un résumé qu'en donna un avocat au Parlement, maître Bataille, dans une plaidoirie qu'il prononça le 19 août 1467 en faveur de Henri Baude mis en cause devant la Cour des Aides cette fois. Des informations sont alors faites contre les élus du Bas-Limousin et leurs subordonnés ; ils doivent comparaître en personne et produire tous les documents de leur administration pendant les six dernières années : papiers, registres, mandements ; les commissions par lesquelles ils avaient imposé les tailles ou leur équivalent<sup>1</sup>. On les rappelle à l'observation des ordonnances royales relatives à l'assiette de l'impôt, à la résidence dans les villes du bas pays Limousin pour l'exercice de leur office, à la convocation des gens des bonnes villes au moment où se faisaient les opérations de l'assiette, « afin qu'ils puissent remontrer leurs charges et pauvreté », etc.<sup>2</sup>. L'affaire fut plaidée le 19 août 1467<sup>3</sup>.

Comme c'était l'usage, le procureur du roi, Viole, ne manqua pas de développer avec véhémence que les commis de Baude pratiquaient l'extorsion, et qu'ils prélevaient des commissions arbitraires sur leurs opérations. En ce qui concernait Henri Baude, il était accusé : 1° d'avoir refusé de communiquer aux contribuables le mandement du roi en vertu duquel il établissait la taille ; 2° d'avoir établi l'assiette dans la campagne d'une manière irrégulière ; 3° d'avoir favorisé dans sa répartition certaines localités, notamment Tulle et Brive ; 4° d'avoir laissé son clerc prendre des sommes exagérées et arbitraires pour délivrer certaines pièces, en particu-

1. M. J. Plantadis, dans le *Lemouzi*, mai 1907, n° 133, p. 108-109, a signalé que, dans le parler de Tulle, *eslut* est synonyme d'individu dissipé, turbulent, malfaisant même (?)

2. Citation devant la Cour des Aides (Arch. Nat., Z<sup>1a</sup> 68, 24 avril 1467) p. p. Ant. Thomas, *op. cit.*, p. 68-69.

3. Arch. Nat., Z<sup>1a</sup> 26, document p. p. Ant. Thomas, *op. cit.*, p. 70-74.

lier les commissions de francs-archers; 5° d'avoir imposé, en sus de l'impôt royal, des frais excessifs; 6° d'avoir accepté des muids de vin et de l'argent de la part des gens de Turenne et de Donzenac... Mais on voit surtout que l'avocat du roi accusait Baude d'agir à sa tête, sans consulter les gens du pays. Il demandait pour lui une amende de 1.000 l., qu'il fût privé de son office et condamné à rembourser au roi le quadruple des sommes extorquées.

Il semble bien, et maître Bataille, avocat de Baude, s'efforça de le démontrer, que ces accusations étaient, sinon tout à fait gratuites, du moins fort exagérées; qu'elles provenaient de la haine que les États provinciaux nourrissaient envers les élus, agents du roi; qu'il n'y avait là que des vices de forme ou des pratiques excusables dans les mœurs administratives du temps. On voit du moins que le commis de Baude fut absous dans l'audience du 20 août 1467. L'affaire fut ajournée : mais le 5 août 1468, Henri Baude fut condamné par la Cour des Aides à 800 l. p. d'amende envers le roi; il fut privé de son office d'élu et astreint à la prison jusqu'au paiement de l'amende et des frais de justice. Et d'autres condamnations rigoureuses s'abattirent sur ses commis.

Maître Henri Baude était-il coupable? Fut-il victime de la vengeance des États, de ses « haineux », Pierre de Roffignac, Bocal, le syndic? Devait-il expier l'attitude énergique qu'il avait prise en faisant arrêter Roffignac? Il serait téméraire de l'affirmer absolument puisque nous n'avons pas les pièces du procès. Dans tous les cas, le jugement rendu par la Cour des Aides fut exécuté sans pitié. Henri Baude vit ses biens saisis et mis en décret, n'ayant pu ou voulu payer. Le 27 février, sa femme Anne fit opposition aux criées, à cause de sa dot et de son douaire; mais la justice passa outre. L'héritage d'Henri Baude fut mis à prix pour 100 l. t. Il n'y eut comme surenchérisseur que maître Jean Compains, conseiller général des Aides, qui se les vit adjuger pour 110 l. C'était loin du compte total de l'amende et des frais de justice! Il y a

donc lieu de croire que maître Henri Baude dut de nouveau tenir prison<sup>1</sup>.

\* \*

Ce fut une autre affaire qui amena Henri Baude devant le Parlement de Paris<sup>2</sup>.

Entre le 8 et le 9 mai 1486, le poète avait été arrêté pour avoir composé une « briefve moralité » jouée à Paris sur la table de marbre, dans la grande salle du Palais.

C'est le moment d'évoquer ce coin de Paris, qui devait être si familier à maître Henri Baude, et qui était le paradis de la Basoche.

Le Palais, ce n'était plus l'ancienne demeure de nos rois, mais déjà, par excellence, le siège de la justice en appel et de l'administration centrale des finances. Le Palais, autant dire le « temple royal » de dame Justice,

Seigneurial theatre historial,

que la foule des plaideurs assiège, où l'on voit tant de parquets, de bancs, d'écritoires, de guichets, de poutres dorées :

Poches et sacz, lettres, paquets  
Trousseaux...

Et tout un monde, qu'André de la Vigne a décrit d'une façon pleine de verve cocasse dans ses « Complaintes et epitaphes du roy de la Bazoche », hante ce palais : clercs, mercières et boursières galantes, libraires, orfèvres, farceurs, pauvres solliciteurs, valets et pages errants<sup>3</sup>...

C'est rue de la Barillerie, à l'entrée des deux portes à tourelles, que se tenaient les pages et les serviteurs des présidents, des conseillers et autres officiers de la Cour qui attendaient leur maître en tenant les mules à la bride : compagnons un peu étourdis et terribles, qui tirent parfois la dague ou le

1. Tous ces documents ont été publiés par M. Antoine Thomas, *op. cit.*, p. 75-77.

2. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 8, 113-119.

3. Adolphe Fabre, *Études historiques sur les clercs de la Basoche*, 1856, p. 350-352.

couteau, coupent les brides, enlèvent les housses et les étriers des mules porteuses de registres<sup>1</sup>.

Baude a dû beaucoup regarder ces mules parlementaires. Car il imagina un jour (vers 1465)<sup>2</sup> que l'une d'elles écrivit son testament. Et maître Henri Baude s'y inscrivit au nombre de ses légataires.

Elle était bien vieille alors, la pauvre mule, car maître René de Bouligny, trésorier de France (mort vers 1445), général de France, comme on disait alors suivant le style, un homme puissamment riche, qui fut banquier du roi dans ses tribulations et celui du royaume<sup>3</sup>, l'avait jadis ramenée d'Espagne et s'en était servi longtemps. Puis René de Bouligny l'avait donnée au seigneur de Traisnel, c'est-à-dire à Jouvenel des Ursins qui fut chancelier de Charles VII et de Louis XI. Mais, comme la pauvre bête était tombée malade, Jouvenel l'avait abandonnée; et elle arriva aux mains de Jean Dauvet qui n'était que président au Parlement de Paris. Or, ce dernier, la trouvant trop vieille, ordonna à son page de la bailler à Alain Delacroix, simple greffier... Grandeur et décadence d'une mule d'Espagne qui s'exprimait ainsi :

Je l'ay porté avecques maint registre,  
Or est il mort et mon poil est tout gris.  
Barbeau me tient, je ne sçay a quel titre,  
Pour quoy, comment, la raison ne le pris.  
Soustenu l'ay puis qu'a porter le pris;  
Et sans cesser il m'a tousjours foulée,  
Et tellement a de picquer apris  
Que, ventre et doz, je suis toute escorchée.

J'ay demeuré, tant que suis vieille, ethique,  
Sans riens gagner et ay perdu mon temps,  
Tout mon vivant avec gens de pratique,  
Povre et foible de tous membres me sens;

1. Pierre Champion, *François Villon*, t. I, p. 248, 249, 250-253.

2. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 4 (l'année où chacun tendait à son profit).

3. Arch. Nat., X<sup>1a</sup> 8310, fol. 50<sup>vo</sup>, 22 mai 1467. (Procès entre Catherine et Marguerite de Fumechon, exécutrices de demoiselle Marguerite Thouroulde, veuve de Regnier de Bouligny, et Ravant le Daneis.)





Le chien Baude courant après le jeune broquard (Le dauphin Louis)

(Bibl. Nat., ms. lat. 6222<sup>e</sup>, fol. 36 r<sup>o</sup>)



Et, qui pys est, on m'a lymé les dens  
(Dont j'ay souffert, pour bien faire, grant mal)  
Par cautelle (de bon cueur m'en repens)  
A Orleans des mains d'un mareschal !

Mélancoliquement, la vieille mule se rappelait ses jours de misère, ses maigres rations de foin dans la journée, l'avoine prise sur les champs quand son maître faisait quelque enquête sur le plat pays : car elle avait jeûné souvent et mangé des bourrées dans son râtelier. Parodiant, comme Villon l'avait fait, la forme réelle des testaments, la vieille mule défaillante commençait à faire des legs :

Mon corps, premier, qui jadis fut si beaulx,  
Entierement, sans riens en retenir,  
Veul estre mis au ventre des corbeaulx,  
Car je n'ay pas vouloir de revenir.  
Si mes os peuent en quelque riens servir,  
Qui veult, les ait, quant ilz seront curé !  
Barbeau aura, s'il y peult advenir,  
Ma belle voix, et mon chant, son curé.

Pour chasser les mouches, Barbeau héritait aussi la queue de la mule ; et, de sa langue, il lui était loisible de faire un « traîneau », c'est-à-dire une corne pour mettre ses pantoufles. Le Bailly, qui avait de petites oreilles, ou qui n'en avait pas du tout, héritera les siennes. Trois grands chiens mâtins des boucheries de Saint-Germain-des-Prés étaient désignés comme exécuteurs et « curateurs » de ses os :

Car tous mes biens seront mis en leur main.

Et, comme il convient, à l'heure redoutable de la mort, la pauvre bête demandait pardon à Barbeau, s'accusait d'avoir souvent murmuré contre lui :

Collette aura, je le veux ma cropriere :  
Propre luy est, elle porte en avant.  
Et du surplus de mon habillement  
J'ay ordonné, point ne veulx qu'on le celle,  
Baude l'aura, qui dit par son serment,  
Qu'il ne pourroit plus chevaucher sans selle.

Puis la pièce est datée, comme tout bon acte authentique :

Donné ou mois qu'on tue les pourceaulx,  
L'an que chascun a son proufit tendoit,  
Que pour argent on avoit des chappeaulx,  
Et que le vin partout cher on vendoit...

Ce que nous devons entendre de la Noël de l'année 1465, où la vie fut chère et où les seigneurs firent la guerre du Bien Public.

Il reste à nous demander, quel était ce Barbeau, témoin de l'acte de sa vieille mule, qui « vivait de cris et se nourrissait de plumes », hantant les environs de la table de marbre :

Entre ung vieil cerf et une grant lissarde,  
Entre trois cours et dessoubz deux grans roys,  
Au coing d'un gourte que le quint roy regarde,  
Dessoubz marbré et tout encloz de bois,  
Ou les jours maigre[s] on oyt diverses voix,  
Hante ung Barbeau et s'y tient par coustume,  
Groz, bien nourry, du lez de Gastinois,  
Qui vit de cry et se nourrist de plume !

L'admirable eau-forte qui met tout à coup sous nos yeux la grande salle du Palais, régissant sur trois cours, ornée des statues de saint Louis et de saint Charlemagne, la table de marbre que regarde le roi Charles V, là où se tiennent en effet les avocats et les procureurs du Palais, assis dans les stalles de bois où venaient les consulter leurs clients, au milieu de la presse et des cris ; et parmi eux on aurait pu voir le gros Barbeau « qui se nourrist de plume ». Et c'est vrai que dans cette grande salle on admirait le modèle du cerf que le roi Charles VI avait médité de faire couler en or, le cerf ailé que Baude connaissait mieux qu'un autre, et aussi un crocodile empaillé où les bonnes gens reconnaissaient les victimes des géants et des chevaliers d'autrefois <sup>1</sup>.

D'après le contexte, suivant la nature du legs que lui

1. Voir les textes de Jean de Jandun, de Guillebert de Metz, d'Antonio d'Asti dans Le Roux de Lincy, *Paris et ses historiens*, p. 158-159, 533-535.

faisait sa mule — le don d'une belle voix — Jules Quicherat a émis l'hypothèse qu'il s'agit d'un huissier<sup>1</sup>. Nous pouvons préciser. Ce doit être Guillaume Barbeau, huissier, sergent des Requêtes du Palais, que l'on voit emprisonné en 1475 par des gens du Châtelet au sujet du renvoi d'une cause où il représentait le prieur de Notre-Dame-des-Champs.

Pique ancienne entre les deux juridictions parisiennes, et qu'il nous faut retenir pour expliquer la nouvelle affaire de maître Henri Baude, les Enquêtes prétendant seules avoir un droit d'appel indubitable, thèse que soutenaient « ung tas de jeunes advocats et procureurs<sup>2</sup> ». Ce Guillaume Barbeau émancipait un fils, Henri, écolier à Paris, âgé de quatorze ans en 1483<sup>3</sup>. On le retrouve dans une autre affaire qui vint devant le Parlement, le 15 janvier 1488 (n. st.), et où cet homme de loi paraît dans une singulière posture<sup>4</sup>. Il s'agit d'un procès fait entre Guillaume Paen, appelant de Guillaume Barbeau et Jean Maillart, huissiers sergents des Requêtes du Palais, d'une part, et maître Olivier Le Roux, conseiller du roi et maître de ses Comptes, et sa femme, intimés d'autre part. Pierre Paen, écuyer à Saint-Maixent en Poitou, avait eu un fils, Guillaume Paen, et deux filles. L'une avait épousé Olivier Le Roux, l'autre feu maître André de Cousay. A la mort de Pierre Paen, les tuteurs des enfants de feu Cousay veulent tout faire mettre sous séquestre; mais l'appelant fut maintenu par arrêt. Or, bien qu'Olivier Le Roux ait eu « trois fois plus qu'il ne deust », il obtint des lettres par lesquelles « led. Barbeau a voulu saisir tous les biens demourez du dces dudit defunct et aussi ceux dudit appellant : lequel remonstra que du sequestre de lad. complainte estoit proces ceans...

1. *Les Vers de Maître Henri Baude*, p. 20.

2. Arch. Nat., X<sup>1a</sup> 4817, 5 janvier 1476 n. st.

3. Bibl. Nat., Clairambault 764, 12 mars 1483 n. st. — Cet Henri Barbeau est dit héritier de son oncle maternel Jean Manne, notaire, le 30 janvier 1486 n. st. Bachelier en lois, reçu avocat au Châtelet le 14 juillet 1488. — Un Henri Barbeau, avocat au Parlement, est dit paroissien de Sainte-Croix en 1511. (Du Breul, *Le Theatre des Antiquitez de Paris*, 1612, p. 105.)

4. Arch. Nat., X<sup>1a</sup> 4830, fol. 80<sup>vo</sup>.

Mais ledit Barbeau ne vault surseoir et si saisit les heritaiges dudit appellant dont il y a joy bien xij ans... ».

Nous voilà un peu loin du Testament de la mule! Mais l'esquisse du rapace huissier laisse entrevoir un coin de cette vie des hommes de loi de la fin du quinzième siècle, vie d'aventures d'une certaine façon, et qui les conduit presque aussi souvent à la prison que leurs clients. Et l'histoire d'un Barbeau explique aussi celle d'un Baude.

Il reste à dire pourquoi Baude a retenu le legs de la selle. Ce sera l'occasion de lever un nouveau voile tendu sur les sentiments secrets de notre homme. Car il s'agit là d'une équivoque, et non pas du désir de posséder la selle de la vieille bête. Le legs, qui précède, fait à Colette d'une croupière qui porte en avant ne laisse pas de doute sur l'ordre de pensée qui occupe alors Baude. Chevaucher sans selle, c'est faire l'amour<sup>1</sup>, ce dont Baude entend annoncer qu'il est alors incapable, sans que nous soyons forcés de le croire.

\*  
\* \*

Mais rentrons au Palais où Baude a été Parisien, aussi Parisien que peut l'être un commis de finances né en Bourbonnais, qui est assez souvent par voies et par chemins, en particulier dans son Bas-Limousin<sup>2</sup>; aussi Parisien que le sont tant de Parisiens, retenus à Paris par leurs offices dans la capitale, où beaucoup de familles de robe sont d'origine provinciale; dans un temps où tout le monde est Parisien, quand l'Université et le Parlement se tiennent à Paris. Une

1. En voici d'autres exemples :

Sans selle ou bast, a tout le frain,  
Avecques mon borgne poulain  
L'autrier chevauchoy une mulle...

(Bibl. Nat., ms. fr. 1719, fol. 85). Cf. également le refrain de la ballade :

Je ne suis plus ainsi que je souloye...  
Boire sans soef et chevaucher sans celle

(Bibl. de Stockholm, ms. fr., LIII, fol. 17).

2. « Maistre Henry Baulde, en son vivant esleu de Lymosin, demourant a Paris » (Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 30<sup>vo</sup>).



procédure du Parlement criminel le désignera ainsi : « Henry Baude, bourgeois demourant a Paris<sup>1</sup>... ».

Nous l'avons vu, à propos de la date de la signature du Testament de la mule Barbeau, dessiner le paysage du Palais. Ici Baude est chez lui ; il connaît tout le monde et tous doivent le connaître. La Chambre des Requêtes, Baude la nommera exactement « la Chambre sur Seine<sup>2</sup> » ; les chambres « Madame » seront celles où l'on rend la justice<sup>3</sup>. Mais Baude aurait mieux aimé savoir où était, parmi tant de sacs, la chambre obscure où reposait le sac oublié de son procès<sup>4</sup> :

Tant de proces et d'autres choses  
Sont es chambres Madame encloses  
Qu'on en laissera la moitié :  
Si elle n'a de moy pytié,  
Actendre me fauldra les roses !

Il y a plus : pour Baude, la Cour, la salle du Palais, sont des personnes vivantes. Au fait, il les mettra en scène et les fera dialoguer dans cette « pragmatique » qui semble bien une scène destinée à la table de marbre, et que l'on peut dater de 1485<sup>5</sup>. La Cour personnifie l'opinion des gens du Parlement qui s'imaginent que lorsqu'on a fait de nouvelles ordonnances, corrigé les abus sur le papier, tout est parfait. Une voix répond ironiquement à chaque proposition du Palais ; une voix qui est comme l'écho de celle de la maison, une voix lasse et désabusée.

#### LA COURT

On a des ordonnances faictes  
Et des anciennes extraictes,  
Bien correctes et regardées.

#### LE PALAIS

A quelque fin ont été faictes.  
Les vieilles sont assez parfaites,  
Mais qu'elles fussent bien gardées.

1. Arch. Nat., Xra51, 10 mai 1486. — 2. J. Quicherat, *Les Vers...* p. 53.

3. *Ibid.*, p. 56. — 4. *Ibid.*, p. 56.

5. *Ibid.*, p. 62-68. — Dans tous les cas après 1482 « Nous avons paix ».

L'expérience, toujours un peu morose, parle ici. Et l'auteur intervient à peine, seulement à la fin, par la voix de « l'acteur », comparant ces deux voix à celles des gélins du village qui se répondent, comme s'il avait voulu prendre lui même une attitude prudente :

Comme de ces deux personnaiges,  
Tous leurs faictz ne sont que langaiges ;  
Quant l'un parle, l'autre respont.

\*  
\* \*

Mais revenons au jeu des clercs du Palais qui fait que Baude tient alors prison. Car ces représentations publiques avaient été interdites par un arrêt du Parlement en 1475<sup>1</sup>. Un procès de l'année 1473<sup>2</sup> nous permet d'ailleurs de comprendre les sévérités d'une répression qui allait jusqu'au bannissement des clercs joueurs de farces et à la correction de verges aux carrefours de Paris<sup>3</sup>; nous y trouvons également le programme de la fête qui peut s'appliquer au jeu donné par Baude.

Cette représentation avait lieu traditionnellement au Palais, dans la grande salle, et sur la table de marbre à l'occasion de la fête des Rois (la fameuse table qui servait au repas du roi lors de son entrée à Paris et qui, ce jour-là, devenait le tréteau des clercs). Les jeunes employés des procureurs et des avocats, qui se nommaient les Basochiens, en étaient les acteurs. La cérémonie se déroulait suivant un protocole invariable. Trois ou quatre jours avant la fête, un clerc choisi parmi ceux possédant « bonne voix, haulte et raisonnant » faisait le cri<sup>4</sup>, c'est-à-dire publiait le rôle ou annonce

1. Arch. Nat., X<sup>ia</sup> 1486, fol. 162<sup>vo</sup>, et non en 1477 comme le disent les frères Parfaict. Cf. Ad. Fabre, *Études historiques sur les clercs de la Basoche*, p. 159, 160.

2. Arch. Nat., X<sup>2a</sup>39, 26 janvier 1473 n. st. (document découvert par Marcel Schwob).

3. Arrêt du 19 juillet 1477 cité par Ad. Fabre, *op. cit.*, p. 160, n.

4. Nous avons conservé un charmant « Cri » sous forme de ballade composé par Roger de Collerye pour l'abbé de l'église d'Auxerre et ses suppôts.

« ouquel sont escriptz de toute ancienneté les personnages qui ont acoustumé d'estre appelez en la sale du Palaiz, le le jour et veille des Roys; que le roy de la Bazoche est fait roy de la feve. Premièrement y est appelé Dieu, Nostre Dame, les presidents, conseillers, et autres officiers de ceans et d'ailleurs; et mesmement y est nommé et intitulé partie adverse, des six ans a, *fourrier d'amours* du roy de la Bazoche et *esmailleur de hanaps a pié*, comme de ce peut apparoir par les anciens roles sur ce faiz<sup>1</sup>... ». Ce n'étaient pas là des appellations bien honorables, puisque *fourrier d'amour* « est a dire maquereau et *esmailleur de hanaps a pié*, qui est a dire save-tier », surtout lorsqu'on les applique à un archidiacre de Troyes, d'une bonne famille de financiers, Charles Cadier. Ces critiques des clercs du Palais, offensantes pour l'honneur des familles, demeurèrent dans la tradition de la Basoche<sup>2</sup>. Ce sont elles qui durent amener la défense rigoureuse faite aux clercs par le roi Louis XI de donner ces représentations : mesure qui fut rapportée sans doute au début du règne de Charles VIII, puisque Baude put faire représenter régulièrement son jeu en 1486. Mais le genre du moins avait évolué. Au lieu d'attaques directes contre les personnes, « sans respect ni exception », il s'agit ici d'une satire d'un caractère général, d'une allégorie, d'une moralité comme on dira bientôt. Henri Baude ne fut cependant pas plus heureux que ses prédécesseurs; et ce fut seulement Louis XII qui rendit aux clercs de la Basoche leurs libertés anciennes.



Nous connaissons seulement le thème de la moralité qui valut à Baude d'être mis au Châtelet; elle est désignée, à l'audience du 11 mai 1486, le « jeu joué par les clercs du Palais<sup>3</sup> ».

1. Arch. Nat., X<sup>2a</sup>39, 26 janvier 1473, n. st.

2. Pierre de Miraulmont y fait encore allusion en 1612 (Ad. Fabre, *op. cit.*, p. 141).

3. Arch. Nat., X<sup>2a</sup>51; J. Quicherat, *op. cit.*, p. 115.

C'était une satire contre ceux qui s'opposaient au cours de la justice et d'un caractère, semble-t-il, assez général. La représentation avait eu lieu le 1<sup>er</sup> mai, avec l'agrément de la cour du Parlement, suivant les usages traditionnels de la Basoche.

Or le 3 mai, de Montereau-fault-Yonne, partait une lettre royale ordonnant au lieutenant criminel du Châtelet de Paris, maître Jean de La Porte, de saisir au corps quatre des plus coupables parmi les organisateurs de la représentation, de les faire mener au château de Melun, de retenir les autres prisonniers au Châtelet. Car, on l'avait rapporté au conseil : « Aucuns, soubz umbre de jouer ou faire jouer certaines moralitez et farces, ont publiquement dit ou fait dire plusieurs parolles cedicieuses, sonnans commocion, principalement touchant a nous et a notre estat<sup>1</sup>. »

Ainsi, à minuit, les portes de la maison de Baude sont brisées ; il est jeté dans une prison du Châtelet dont les gens du Parlement le feront sortir<sup>2</sup>. Car eux, ils n'entendent pas obéir entièrement à la lettre royale, et la Cour autorisait seulement le lieutenant criminel à faire le procès des coupables à Paris<sup>3</sup>. Une copie de la « sotie et moralité » lui était baillée, le 11 mai : précieuse copie que le lieutenant promettait de rapporter à la Cour toutes les fois qu'elle l'exigerait. Baude, de son côté, faisait agir des influences : le 13 mai, l'évêque de Paris le réclamait pour sa justice, comme clerc, et la Cour ordonnait que Baude et ses compagnons fussent transportés à la Conciergerie du Palais. C'est là un des innombrables épisodes illustrant la vieille rivalité des deux juridictions parisiennes. Car les clercs qui furent, avec Baude, amenés à la Conciergerie n'étaient pas des gens de rien : Sauvín est le frère d'Etienne Sauvín, procureur ; Christophe Lefèvre, clerc de Michel Joly, est le frère d'un orfèvre, bourgeois de Paris<sup>4</sup>.

1. Arch. Nat., X<sup>2</sup>51, audience du 10 mai 1486 ; J. Quicherat, *op. cit.*, p. 113-115. — 2. Seconde épître de Baude au duc de Bourbon (J. Quicherat, *op. cit.*, p. 71).

3. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 115. — 4. *Ibid.*, p. 118-119.





Le Roi, ses Conseillers et le fidèle chien Baude  
(Bibl. Nat , ms. lat. 6222<sup>a</sup>, fol. 42 v<sup>o</sup>)





La veille de ce transfert, une bonne scène devait se jouer à l'audience. Les gens du roi venaient réciter à la Cour le jeu des clercs du Palais que les gens du Parlement connaissaient mieux qu'eux, et ils leur demandaient d'en écrire au roi. Baude d'ailleurs ne devait pas être rendu à l'évêque de Paris; il devait demeurer, jusqu'à son élargissement, à la Conciergerie. Le lieutenant criminel venait pour l'y interroger, pour chercher à lui faire déclarer si quelque prince ne l'avait pas encouragé à accuser particulièrement quelqu'un dans la sottie incriminée<sup>1</sup>. Et c'est là que, se morfondant, Baude se souvint qu'il était né à Moulins, qu'il avait pour seigneur le duc de Bourbon<sup>2</sup>.

\*  
\* \*

C'était alors un vieil homme que le duc Jean II, et assez près de sa fin<sup>3</sup>. Sa réputation de bonté était grande; il avait beaucoup aimé les beaux livres<sup>4</sup>, les poésies et, dans sa jeunesse, il avait rimé en compagnie de Charles d'Orléans<sup>5</sup>, avant de devenir un beau soldat<sup>6</sup> et un administrateur<sup>7</sup>. A Moulins, il y avait une petite cour, semblable à celle de Blois où le duc de Bourbon avait passé sa jeunesse. Tout cela François Villon l'avait su jadis, quand il avait entrevu la « bonne ville » d'Espérance, comme un hâvre, sur son douloureux chemin. Et il avait nommé le duc Jean son seigneur, exactement comme Baude le fera.

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 78. — 2. *Ibid.*, p. 69.

3. La Mure, *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, n. éd. p. p. de Chantelauze, t. II, p.

4. Le Roux de Lincy, *Catalogue de la bibliothèque des ducs de Bourbon précédé d'une notice sur les anciens seigneurs de ce nom et sur leur goût pour les livres*. Paris, 1849; L. Delisle, *Le Cabinet des manuscrits*, I, p. 165 et sqq.

5. Pierre Champion, *La Vie de Charles d'Orléans*, p. 617-620.

6. En particulier dans la campagne de Normandie et de Guyenne. Cf. Bibl. Nat., ms. fr. 5738, fol. 35<sup>vo</sup> :

Tres puissant duc de Bourbonnois,  
En qui François ont confiance  
Plus qu'en Hector le Trojannois...

7. D'abord en Guyenne. Plus tard il sera grand chambrier de France.

Or maître Henri saluait en lui l'homme d'autorité, le principal « conservateur de police et de justice » capable de le tirer des mains de ses persécuteurs. Il se réjouissait d'être né dans sa terre,

Au fin cueur, qui est le meilleur  
Et le chef de tout Bourbonnois <sup>1</sup>.

Sur quoi Baude ne manquait pas de célébrer les vertus royales du duc, héritier d'une si excellente maison. Il rappelait, justement, la bonté proverbiale de cette famille (Villon naguère s'en était souvenu), la coutume qu'on y avait d'entretenir, à Saint-Nicolas, les vieux serviteurs incapables de servir à Moulins. Volontiers Baude serait entré dans la maison d'un tel prince, qu'il ne connaissait pas personnellement. Puis il se lançait dans un éloge enthousiaste du Bourbonnais, son pays natal :

Il est garny d'estangs, de bois,  
Vins, bledz, chair, poisson a planté...

Il le célébrait comme le plus plaisant des pays, avec ses villes et ses châteaux, sans oublier la belle forêt de Tronsaye, les monnaies forgées à Saint-Pourçain, la grande relique de la croix, les « beaulx baings chaulx pour la santé », c'est-à-dire Bourbon et Vichy, l'excellent fromage, le cuir des vaches et le cordouan des moutons, des draps meilleurs qu'à Rouen. Et tout ce que les hommes d'autrefois mettaient au compte de l'agrément et de l'utilité dans le sentiment qu'ils avaient de la beauté d'un pays ou d'un paysage (si éloigné de ce que nous y apportons de vue conventionnelle suivant l'optique des peintres ou la sensibilité des poètes) revenait à la mémoire de Baude et dans des circonstances, il faut le dire, assez angoissantes. Qui nierait, au surplus, que le Bourbonnais ne nous présente un charmant paysage français, avec ses riches et belles campagnes, sa montagne boisée couronnée

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 69-74.

de châtaigniers, ses eaux claires, ses rivières sinueuses qui reflètent un ciel changeant ?

Le pauvre Baude en oubliait de parler au duc de son affaire : et cependant, il demeurerait là, dans l'obscurité, entre deux huis. Certes il serait prêt de voler vers lui, n'étaient ces trois mois à l'arrêt : mais que le duc dise un mot et Baude sera élargi. Sur quoi, maître Henri adressait au duc les vœux d'usage de santé, de bonheur, le paradis à la fin de ses jours :

Escript le premier des dymenches  
Ou mois ou vendanges se font,  
L'an qu'on portoit les larges manches  
A Paris, pres du Petit Pont,

c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> octobre 1486<sup>1</sup>.

Une seconde épître fut adressée au duc de Bourbon par Henri Baude, la première n'ayant pas été suivie d'effet<sup>2</sup>. Elle nous fait connaître le peu que nous savons sur la moralité qui avait fait emprisonner Henri Baude. Car voici comment il avouait sa faute :

Or est ainsi que pour louer  
Le roy et sa proximité,  
Il a fait qu'on a fait jouer  
Une briefve moralité,  
En laquelle on a récité  
Que droict est souvent interdit  
A maint, par malle volenté,  
Avecques singulier proufit.

Et tout ainsi qu'erbes, racines,  
Roche, pierre, boue et gravois,  
La course des fontaines vives  
Empeschent bien souventesfois,  
Ainsi font, de faict et de voix,  
Tous ceulx qui, en particulier,  
Sans droit, sans raison et sans loix,  
Ayment leur proufit singulier...

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 74. — Le Parlement avait cependant évoqué sa cause le 24 mai et, le 26 juillet, M<sup>e</sup> Henri Baude était élargi (Arch. Nat., X<sup>2</sup> 51 ; J. Quicherat, *op. cit.*, p. 117, 119).

2. *Ibid.*, p. 74-79.

Or certains de ces pêcheurs en eau trouble, responsables des maux qui viennent au bien public, ceux-là qui provoquent les guerres, les disputes, les mauvais rapports, n'avaient pas été trop contents de l'allégorie de Baude. La sottise pouvait être à la louange du roi : mais la peinture était trop directe pour que certains ne se reconnussent pas dans les herbes et les gravois qui s'opposaient au cours de la rivière de justice. Cependant Baude n'avait censuré que des vices, et d'une façon très générale. Pour prouver son bon droit, il envoyait au prince la copie de sa moralité.

Oh ! il le savait bien : si on le traitait avec tant de rigueur, c'est qu'on n'ignorait pas qu'il était originaire du Bourbonnais. Mais le prince et la cour de Parlement sont les gardes et les protecteurs du royaume (comme les cent sénateurs de Rome); et le duc de Bourbon devait être un autre Pompée,

Pour contraindre les transgresseurs,  
Et pour ce portez vous l'espée...

Ainsi Baude se tournait habilement, et anxieusement, vers son prince, pour la seconde fois. Car, d'une promesse donnée verbalement, il y avait déjà longtemps, Baude n'avait vu rien venir<sup>1</sup>. Il la comparait à la « ceinture de Bourbon » (c'est-à-dire à l'emblème de sa maison sur lequel se lisait la devise : *Espérance*), mais à une ceinture sans boucle, autant dire inutilisable<sup>2</sup>. Ce qui n'empêchait pas, gracieusement, notre poète de prier Dieu pour le prometteur, de lui faire rappel

De la promesse dessus dicte,  
Pour demourer vers Baude quicte.

\*  
\* \*

Ce que furent les liens de Henri Baude avec le Bourbon-

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 82-83.

2. L'écu de Bourbon était accompagné de trois ceintures (Douët d'Arcq, *Inventaire des sceaux*, n° 461). Des ceintures sont figurées sur la porte du château de Moulins ; sur un ancien jeu de paume que le duc avait fait édifier à Montbrison (La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, 1868, t. II, p. 255, 261).

nais et le duc de Bourbon, la demande d'intervention du duc Jean II dans son procès suffit à le montrer. Mais il est une autre pièce qu'il nous faut encore retenir à ce sujet : c'est la « bulles du cardinal de Guérande, fol du roy, qui fut a Mgr de Bourbon <sup>1</sup> ». Il s'agit d'un brevet de goinfreterie délivré au nom d'un certain

Cadier, chef des serviteurs Bachus,

à un fou de Charles VIII nommé Noël et natif de Guérande. Toute la plaisanterie consiste à parodier des formules de la chancellerie apostolique. Ainsi cette pièce est datée du consistoire réuni :

Prés du Temple ou nostre estat tenons,  
Aprés graces, ainsi qu'on part de boire,  
Publiquement et de fresche memoire,  
Ou bien souvent après disner dormons,  
En la saison qu'au reveiller buvons...

Or il faut voir dans ce Cadier un membre de la famille des Cadier qui ont donné tant de serviteurs à la maison ducale de Bourbon. Nous connaissons Guillaume Cadier, dit de Jaunat, secrétaire du duc de Bourbon, qui passa à Londres la première année de la captivité de Charles d'Orléans et ramena en France des instructions de ce prince <sup>2</sup>. Il habitait à Moulins, ville où naquit Baude, au point le plus élevé de la ville, une maison de pierre de taille, avec tour et girouette armoriées d'un panonceau, chapelle à grands vitraux <sup>3</sup>; et il devint le président des Comptes du duc de Bourbon. Il testa en 1469, demandant à être enterré à Notre-Dame de Moulins <sup>4</sup> : on peut croire qu'il était alors âgé. Un Michel

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 84-86. — Un autre fou du duc de Bourbon, messire Galmier, eut les honneurs d'une épitaphe de Jean Robertet (Bibl. Nat., ms. fr. 1721, fol. 2<sup>vo</sup>).

2. Bibl. Nat., Pièces originales, 566, dossier Cadier, seigneur de La Brosse en Bourbonnais.

3. Bibl. Nat., Dossiers bleus, 147.

4. Bibl. Nat., Carrés d'Hozier, 648.

Cadier était en ce temps-là maître des Comptes. Et, plus près de Baude, on trouvait un Jean Cadier; Michel Cadier, procureur au Parlement avant 1484; Charles Cadier, licencié en lois en 1464, archidiacre de Troyes en 1467, et qui fut nommé conseiller aux Aides après de remarquables péricépées. Car les conseillers généraux ayant refusé les lettres royales qui l'instituaient, il en avait obtenu d'autres pour les présidents qui les refusèrent également, à l'exception de Bezon qui prétendit introduire de force son candidat. Cadier, luttant avec les huissiers, fut arrêté : Bezon fut pris entre deux portes, au milieu des procureurs et des avocats, car ce beau tumulte eut lieu au cours d'une plaidoirie<sup>1</sup>!

Or, ce Charles Cadier avait pour mère Denise Raguier, la mère de l'évêque de Troyes, président de la Chambre des Aides, d'une famille d'officiers de finances que Villon connaissait bien, et Baude mieux encore. Et ces Cadier étaient apparentés aux Refuge, d'une famille de maîtres des Comptes, aux Anjorant, d'une famille d'avocats au Parlement. Charles Cadier, autant que nous le montrent certains documents, était un homme d'une réputation douteuse<sup>2</sup>. Un peu avant la fête des Rois de l'année 1472, il avait été blasonné par les Basochiens et il avait dû entamer une action contre Pierre d'Appoigny, clerc du procureur Laurens, qui l'avait proclamé « corretier et fourrier d'amour du roy de la Bazoche, qui est à dire maquereau<sup>3</sup> ». Emprisonné à la Conciergerie, Pierre d'Appoigny dut payer pour cette parole une amende de 100 s.<sup>4</sup>. Ce Charles, qui s'était signalé dans sa jeunesse,

1. Arch. Nat., X<sup>ia</sup> 4811, fol. 56, 9 février 1469, n. st.; Arch. Nat., X<sup>ia</sup> 8311 7 avril 1469.

2. On voit que, le 4 juillet 1464, il est poursuivi pour avoir insulté Matenot, le promoteur, pour lui avoir dit qu'il soutenait une femme mariée. N'ayant pas voulu lui présenter d'excuses, il fut emprisonné. Il élit alors domicile dans la maison de sa mère, la Raguière (Arch. Nat., Z<sup>103</sup>); quelques jours auparavant il s'était battu à coups de pierre avec un nommé Guiot Le Sueur (*Ibid.*, 16 juillet 1464).

3. Arch. Nat., X<sup>2a</sup>39, le 26 janvier 1473, n. st.

4. A employer pour les ornements de la chapelle (Arch. Nat., X<sup>2a</sup>31). — On voit que ce Pierre d'Appoigny était, en 1479, commis à faire le paiement des gens de guerre (Arch. Nat., X<sup>ia</sup> 9318, p. 34).



par des actes de violence et des paroles injurieuses, peut bien être le serf des serviteurs Bacchus nommé par Henri Baude. Il serait piquant de voir qu'un certificat d'ivrognerie délivré par Villon à un Raguier fût complété par un brevet de goinfreterie délivré par Baude à un Cadier, descendant des Raguier. Quant au titre d'*episcopus* donné à l'archidiacre de Troyes, il aurait un sens fort comique : car, en réalité, ce titre appartenait à son oncle, Louis Raguier, évêque de Troyes (1459-1483).



Une autre aventure, en 1486, celle-là de conséquence tragique, nous montre que maître Henri Baude n'avait pas cessé d'exercer des fonctions administratives (depuis 1476, on le voit signer comme greffier, à côté des élus pour le roi, l'assiette de l'impôt en Bas-Limousin et, l'année suivante<sup>1</sup>, il sera même qualifié du titre d'élu, en 1487<sup>2</sup>).

Or, en 1486, maître Henri Baude avait reçu une commission difficile<sup>3</sup> et il avait dû aller jusqu'à Sainte-Menehould porter un décret sur les biens d'Antoine, bâtard de Bourgogne<sup>4</sup>. Suivant sa coutume, Baude remplit son devoir avec décision. Mais il est évident qu'il avait une forte partie à jouer avec le Bâtard qui était un homme orgueilleux, et dont le caractère semblait justifier sa devise : *Nul ne s'y frote*<sup>5</sup>. Car c'était un puissant personnage que ce fils de Philippe le Bon et de Jeannette de Presles, grand guerrier, chevalier de la Toison, qui avait tour à tour combattu les Gantois, les Maures, les Liégeois et les Suisses. Commandant l'avant-garde bour-

1. Bibl. Nat., fr. 23903, fol. 80.

2. *Ibid.*, fol. 89.

3. Arch. Nat., X<sup>ra</sup>51, 6 janvier 1487. n. st. (J. Quicherat, *op. cit.*, p. 120).

4. Sur tout ce qui suit, cf. Pierre Champion, *H. Baude devant le Parlement de Paris*, p. 79-86, dans la *Romania*, t. XXXVI, 1907.

5. Les portraits du grand Bâtard confirment cette dureté. Voir celui du Musée Condé à Chantilly ; l'effigie de Dresde reproduite dans *les Chefs-d'œuvre d'art ancien à l'exposition de la Toison d'or à Bruges en 1907* p. p. le baron Kervyn de Lettenhove, etc... Bruxelles, 1908, in-4.

guignonne à Granson, il avait été fait prisonnier dans la déroute de Nancy en 1477, était tombé au pouvoir du roi René qui l'avait remis aux mains de Louis XI. Mais ce dernier se l'était attaché en le comblant de faveurs<sup>1</sup>.

En 1486, le bâtard de Bourgogne, qui a soixante-cinq ans, vient d'être légitimé par Charles VIII. Il vivait noblement, administrant ses nombreuses seigneuries<sup>2</sup>, dans un luxe princier qui se manifestait, entre autres, par une collection de superbes manuscrits<sup>3</sup>; ainsi le Bâtard rappelait le faste paternel et montrait un goût faisant contraste avec sa vie mouvementée<sup>4</sup>.

Or, le 12 février 1486, maître Henri Baude reposait dans la maison du grenetier de Sainte-Menehould. A minuit, Denis Bournel, bâtard de Naux, capitaine du château, accompagné de Lambert Rabucan, de Thibaut le Vert, de Nicolas Malgarny, de Girard le Pescheur, se saisissent de Baude endormi. Il est jeté à bas du lit, tiré par les cheveux, frappé jusqu'au sang, transporté en chemise dans le château de Sainte-Menehould aux cris de : « Ribault, traître, te faut-il plaider à Monseigneur le Bâtard, comte de cette ville, et à ses gens ? A cette heure sera la fin du procès, car tu es mort et n'échapperas jamais en vie de nos mains ! » Ou bien, il pouvait encore entendre ces paroles peu rassurantes pour lui : « Etes-vous venu, notre maître ? Le diable vous a bien amené ici. Fait-il bon plaider à Monseigneur le Bâtard et à ses gens ? Au fort, quand vous ne fussiez venu ici si vous ne fussiez pourtant échappé : car il y a des gens sur les champs ; s'ils vous eussent rencontré,

1. Chastellain le nomme « tres gentil bel chevalier entre mille, en qui Honneur et Nature avoient mis des dous beaucoup » (*Œuvres*, III, p. 96).

2. Il était seigneur de Beures en Flandre, de Grèvecœur, de Vassy, comte de Sainte-Menehould, de Château-Thierry, de Guines, de Grand-Pré, de la Roche en Ardenne et de Steenberghe.

3. A. Boinet, *Un bibliophile du quinzième siècle. Le Grand Bâtard de Bourgogne*, dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, t. LXVII, 1906.

4. Suivant une conjecture de M. A. Piaget, il est l'un des auteurs interlocuteurs du dialogue libre sur les différentes gouges, pièce qui se rencontre dans le manuscrit fr. 1721, fol. 95, contenant des poésies de Baude (*Romania*, 1921, p. 173).



L'auteur offrant son livre au Roi Charles VIII

(Bibl. Nat. ms. lat. 6222<sup>e</sup>)



ils vous eussent mis et détaché en cent mille pièces! Il vaut mieux noyer que faire pendre ou tuer! » Ainsi ces brutes plaisantaient, sinistrement, dans la grosse tour du château. Et Baude, qui grelottait, les pieds nus par un froid très vif, pouvait encore entendre le bâtard de Naux qui se distinguait par ses menaces : « Cuides-tu avoir la raison de Monseigneur le Bastard? Quant il t'aura faict mettre en pieces, et plus homme de bien de beaucoup que tu n'ez, il n'en sera autre chose! » Et le capitaine du château avait fait mettre Baude et ses compagnons aux fers : on lui avait enlevé ses lettres, cédules, quittances, tous ses biens...

Ainsi l'avait ordonné le grand Bâtard de Bourgogne; ainsi l'avait fait Girard Bournel, son lieutenant.

Ce fut là une grosse affaire, qui eut, dans le monde de la justice et des clercs, un retentissement considérable. Car Martin de Bellefaye, lieutenant criminel du Prévôt de Paris, aujourd'hui conseiller à la Cour (un homme qui pouvait d'ailleurs avoir des égards pour un joueur de moralités comme Baude, car, dans sa jeunesse, il avait voulu monter une farce avec ses clercs, en 1460<sup>1</sup>), se rendait auprès du grand Bâtard pour l'interroger et faire mettre Henri Baude en liberté. Denis Bournel et ses quatre principaux complices étaient ajournés à comparaître devant le Parlement; mais comme ils ne se présentèrent pas, le bénéfice de leur défaut fut adjugé à Henri Baude. Le 11 avril 1487, le Parlement les condamnait à 400 l. p. d'amende envers Baude et à 400 l. p. envers le roi, à tenir prison jusqu'au paiement de ces sommes<sup>2</sup>.

Ainsi Baude voyait ses persécuteurs poursuivis à leur tour et il pouvait espérer recouvrer à la fois son argent et son amende. Mais il allait connaître, ce qui ne devait pas le sur-

1. Pierre Champion, *François Villon*, II, p. 332.

2. Arch. Nat., X<sup>2</sup>51, fol. 13 (publication légèrement abrégée dans Quicherat, *op. cit.*, p. 121-125).



prendre sans doute, ce dont il avait eu déjà à souffrir, tous les procédés dilatoires de la justice <sup>1</sup>.

Le 17 octobre 1488, un arrangement survenait entre le bâtard de Bourgogne et maître Henri Baude au sujet du paiement de son amende qui se montait à 500 l. avec les frais. Guillaume de Willecocq, argentier, payait à Baude 200 l. et, pour le surplus, se constituait « acheteur de biens » ; il s'engageait à acquitter toute sa dette avant le 2 février 1489. Or, le 29 décembre 1489, le Bâtard faisait discuter le fond même de l'affaire devant le Parlement, prétendant que Baude avait été retenu prisonnier pour une certaine somme qu'il devait au bâtard de Naux, et que lui-même n'avait jamais approuvé la violence qu'on lui avait faite. Le 15 juillet 1491, on voit que Henri Baude réclamait le bénéfice d'un défaut contre Antoine de Bourgogne. Dudrac, son avocat, rappelait l'arrêt de la Cour contre le bâtard de Naux, ses procédés dilatoires, la mauvaise volonté du Bâtard pour faire amener à la Conciergerie les délinquants, et il demandait l'exécution d'un certain arrêt du 5 mai 1491.

Quant à Petit, avocat du bâtard de Bourgogne, il répliquait qu'il n'y avait pas matière à plaidoirie, mais à jugement d'un défaut, que le bâtard de Naux n'avait rien de commun avec Antoine de Bourgogne, qu'il n'était pas son serviteur : « pourquoy dit que ladite requeste baillée par ledit Baude est impertinent et non recevable et n'y doit estre obtempéré ».

Il y a lieu de croire que l'affaire traînait encore en 1496...

\*  
\* \*

N'y avait-il pas là de quoi dégoûter de la justice un homme de loi lui-même ? N'était-ce pas le moment de déclarer que la justice était morte en France, depuis longtemps, avec le roi Charles VII qui la voulait bonne et brève, « au povre comme

1. Sur toute la suite de cette affaire, cf. Pierre Champion, *Henri Baude devant le Parlement de Paris*, dans *la Romania*, t. XXXVI, p. 80.



au riche, et petit comme au grant ». C'est bien le sentiment qui animait en ces jours Henri Baude, ruiné et vieilli. Il l'avait éprouvé, au surplus : jamais le métier d'officier subalterne de finances n'avait nourri son homme, du moins celui qui l'exerçait loyalement<sup>1</sup>. On sent que Baude est à la fois suppliant et indigné. Il adressait à la cour du Parlement requêtes sur requêtes<sup>2</sup> :

Tant a cropy mon sac en Parlement  
Qu'il a couvé ung grant tas d'incidens  
Et eust couvé encore plus largement...

Et maître Henri Baude suppliait un tiers d'intervenir en sa faveur auprès des présidents :

Encore ung coup, en la chambre sur Seine,  
Vous plaise aller Baude ramentevoir  
Tant que l'en puist de luy memoire avoir  
Car dix ans a qu'il est en cette peine !

Baude imaginait que son cœur commençait un dialogue<sup>3</sup> avec le fameux sac à procès, dans un morceau où il parodie les versets 3 et 4 du psaume 142 : *Quia persecutus est inimicus animam meam : humiliavit in terra vitam meam. Collocavit me in obscuris sicut mortuos sæculi : Et anxius est super me spiritus meus ; in me turbatum est cor meum.*

Précieux sac, à tout jamais perdu, au milieu de tant d'autres sacs à procès<sup>4</sup> !

Mon juge fait de l'entendu,  
Mon advocat au bras tendu  
Et mon procureur negligent  
Demandent sans cesser argent,  
Quant j'ay tout le mien despendu.

Mon proces est au sac tendu,  
Lequel je tiens plus que perdu,  
Riens n'y vault estre dilligent,  
Mon juge.

1. Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches*, p. 10.

2. Cf. la tapisserie du manuscrit de la Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 63<sup>vo</sup> :

Je gaigneray si je ne faulx.

3. J. Quicherat, *Les Vers.*, p. 54-55. — 4. *Ibid.*, p. 55.

Je me suis a eulx actendu.  
 L'un dit qu'il m'a bien deffendu,  
 L'autre se plainct du payement ;  
 Mais je pry a Dieu, qui ne ment,  
 Que par le col soit il pendu  
 Mon juge !

Longtemps suant d'angoisse dans son petit coin, Baude avait attendu quelle serait l'issue de son procès<sup>1</sup>. Mais sans doute n'avait-il plus d'illusions à ce sujet<sup>2</sup>. Il pensait comme le « bonhomme » qui tient deux sacs à procès dans sa main<sup>3</sup> :

Sire, trop cher vendu justice  
 M'avez : Rendez moy le trop pris ?

LE JUGE.

C'est a cause de mon office :  
 Qui veult n'en a pas pour le pris.

LE FOL

Puisque du mal on n'est repris  
 Et que les grans n'en font que rire,  
 Je voy bien, mais je n'ose dire,  
 Qu'on fera comme on a appris !

Le résultat le plus certain pour Baude, c'est qu'il avait perdu tous ses biens dans ses poursuites. Alors on comprend pourquoi il évoquait, à propos des juges, la punition que subit l'un d'eux<sup>4</sup> :

Cambises qui fut roy de Mede  
 Ung mauvais juge escorcher feit.  
 La peau au siege son filz mit  
 Pour donner exemple et remede.

\*  
 \* \*

Mais Baude n'a pas été qu'un élu malchanceux, un plai-

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 55-56.

2. Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 59<sup>vo</sup> :

Ung limier voy ce me semble sur l'erre.

3. *Ibid.*, fol. 53 v<sup>o</sup>.

4. *Ibid.*, fol. 49.

deur infortuné, un basochien victime des gens de loi. Il a été un observateur et un censeur de son temps, un vrai bourgeois qui a dit son mot de politique à propos des grands événements qu'il a vus. Et il faut avouer qu'il a été particulièrement bien placé pour le faire, puisque, après une fugue pour suivre le dauphin Louis, Baude demeura un fidèle serviteur de Charles VII; et il a traversé le règne de Louis XI, vu la révolte des princes qui suivit la mort du grand autoritaire, observé la régence et l'avènement du roi Charles VIII.

Louis XI a-t-il gardé rancune à son serviteur qui l'avait simplement lâché durant ses tribulations? On ne voit pas, du moins, qu'il l'ait destitué; et il semble même qu'au moment de ses grands ennuis, Baude se soit tourné, sans succès d'ailleurs, vers son ancien compagnon<sup>1</sup> :

Souvieigne vous, ce dit Baude, de moy.  
— Bien m'en souvient, ce luy respond le roy.  
— Mais de quoy sert sans effect souvenir?  
Autant vouldroit promettre et riens tenir,  
L'un vault l'autre, difference n'y voy.

Dans un autre rondeau, Baude disait encore<sup>2</sup> :

Baude, que pence tu? — J'escoute.  
— Et quoy? — S'il cherra quelque goutte...  
— De quoy? — De la gresse de court.  
— Tu pers temps; on la tient si court  
Que l'on ne sçait ou l'on la boute.

Tout cela sans grande amertume. Car il est le bon limier qui ne varie pas, dira-t-il, et qui n'abandonne pas sa piste<sup>3</sup>; il se nomme le bon « chien baude » qui aimera par-dessus tout buissonner dans le taillis<sup>4</sup>.

Du temps de Louis XI, on peut encore dater l'admirable ballade<sup>5</sup> qui fait parler Antoine de Chabannes, comte de

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 36.

2. *Ibid.*, p. 37. — 3. *Ibid.*, p. 46. — 4. *Ibid.*, p. 73.

5. Cette belle pièce, qui rappelle tout à fait le dialogue de Baude, se rencontre seulement dans le manuscrit de la Bibl. Nat., fr. 12490, fol. 122<sup>vo</sup>-123, avant une

Dammartin, naguère dévalisé par ce petit seigneur de l'Île de France, Charles de Melun. Antoine, incarcéré au début du règne de Louis XI, contemple, dans sa misère, son rival de jadis, dont le luxe avait tant scandalisé les Parisiens :

Dont viens tu, Martin ? — de Melun.  
 — Et que dit on ? — J'ai veu Charlot.  
 — Par ta foy ? — Il est tout commun,  
 Aussi camus comme ung rabot.  
 — En bon point ? — Ront comme ung sabot.  
 — Quelle chiere fait il ? — Sans dire mot,  
 Ils actend que le vent se tourne...

Que dit il ? — Ses heures a jung,  
 En regardant bouillir le pot.  
 — A quoy passe t il temps ? — A quelqu'un,  
 Contemplant le bon temps qu'il ot.  
 Est-il asseuré ? — Non pas trop.  
 — De quoy a il peur ? — Qu'on l'enfourne !  
 Qu'atend il ? — Il n'est pas si sot,  
 Il actend que le vent se tourne.

Un autre temps, un autre prince seront plus chers à Baude, encore que l'élu ait fait, comme il convient, l'éloge des trois princes qui se sont succédé : son prince préféré sera le bénin Charles VIII. Mais en bon Français, qui a horreur des ligues, il déplorera la révolution faite par les princes, ce temps de la régence qu'il qualifiera en deux mots<sup>1</sup> :

Broulis avec Oultrecuydance...

Et surtout Baude poursuivra de son ironie les « convoiteux » qui envahissaient toutes les régions du pouvoir. Mais plus que toute chose, il appréciera la paix qu'il célébrera dans un petit placard qui fut affiché en 1482<sup>2</sup>.

Il semble bien qu'une de ces pièces, des plus obscures, « Les dix visions Baude<sup>3</sup> », désigne la prise d'armes de 1485.

pièce de P. Danche et à la suite d'un tapis de Baude. Son attribution n'est donc pas absolument certaine. — Le Roux de Lincy l'a publiée dans son *Recueil de chants historiques français*, I, p. 361-362.

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 61. — 2. *Ibid.*, p. 57. — 3. *Ibid.*, p. 88-90.

Morceau d'un véritable intérêt pour la biographie du poète, puisque Baude nous dit alors qu'il se trouvait « vieil et cassé » :

Mon vert et jaulne temps passé,  
Et mes cheveux perdans le gris.

Dans cette sorte de rêve, il semble assuré que « le tas de bêtes » qui pâturent furtivement et qui n'ont pas de tête, désigne la révolte sans direction; l'Angleterre est cette grande nef emportée par le vent de la tempête; l'aigle à deux têtes ne peut être que le duc Maximilien; la double croix indique le duc de Lorraine et le taureau, la maison de Foix, suivant les figures de leur blason :

Et les saiges dissimuloient,  
Les craintifz tousjours escoutoient,  
Les folz n'en faisoient que rire!

Alors Baude se rangeait plutôt parmi ces derniers qui tirent d'ailleurs la moralité des événements. Une franchise reconnue, « car jamais Baude ne varia <sup>1</sup> », que nous trouvons d'ailleurs marquée dans la plupart des circonstances de sa vie, telle est en définitive la morale de maître Henri Baude, franchise qui demeurerait aussi la règle de son art.

\*  
\* \*

A cet âge de la prose qu'est la fin du quinzième siècle français, nous ne devons pas demander un lyrisme dont il est incapable, en particulier à maître Henri Baude. Nous noterons au contraire chez lui les traits saillants du basochien têtue, cynique et politicien, qui annoncent déjà le caractère du bourgeois français.

Comme tout bon bourgeois, Baude se montre critique critiquant. Il passera au crible le monde entier (c'était d'ailleurs

1. Souscription à l'éloge du roi Charles VII (Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches*, p. 13).

un genre accoutumé dans les sortes de revues de ce temps) :  
Tel il nous apparaît dans la « Declaration »<sup>1</sup> qu'il formulera  
ainsi :

Je n'ay trouvé en l'Eglise que vices,  
Et aux nobles, orgueil, fierté, delices ;  
Aux laboureurs, faulse condicion,  
Et aux marchans, toute deception...  
Bref, tous estatx sont, la ou j'ay esté,  
Ambicieux, confuz en vanité...

Et Baude dressera déjà la liste des « pourquoy<sup>2</sup> » : elle n'est  
pas encore close.

Chez lui aussi, il y a lieu de noter le mépris que l'homme  
de plume a toujours témoigné à l'homme d'épée, le civil qui  
raille le militaire. Un des meilleurs morceaux de Baude nous  
présente précisément la caricature du « gorrier bragard »,  
c'est-à-dire du coureur de femmes qui porte des braies à la  
mode nouvelle, comme les gens de la suite du roi, et qui est  
une espèce de demi-solde fort bien dessiné par notre bazo-  
chien<sup>3</sup> :

De noir veloux fut la robe empruntée  
D'un mien mignon, fourrée pour le chault,  
Une chesne de leton surdorée  
En my juillet, sur ung petit courtault,  
Souliers camuz, boufiz comme ung crapault,  
Large bonnet avoit a suffisance ;  
La chemise par le collet luy sault :  
Chascun s'en rit et il y prent plaisance...

Ung grant laquais luy portoit son espée  
(Dont la moitié du fourreau luy desfault),  
D'une robe revestu deschirée,  
Comme s'il vinst freschement d'un assault ;  
Faulte d'argent a tous propoz lui fault...

« J'ay », ce dit-il, « despendu en l'armée,  
Tout mon vaillant, dont pas n'ay esté cault ;  
Mais encor ay une terre engaigée  
A remeré pour plus qu'elle ne vault ;  
J'en pers les fruictz, mais de ce ne me chault,

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 47-48. — 2. *Ibid.*, p. 49-51.

3. *Ibid.*, p. 81-82.



L'au bonhomme de mor s'indaignes. Que regardes tu en celois  
Le n<sup>e</sup>.

Je prie aux toilles de raaignee  
Qui sont sembles a nos d'oirz  
Dreissies mousches en tont eudiorz  
Passent les petites sont prises.



Le bonhomme et la toile d'araignée

(Bibl. Nat. ms. fr. 24461, fol 46)



Car je prendray d'amour telle alliance,  
Que l'on verra que je volleray hault! »  
Chascun s'en rit et il y prënt plaisir.

Comme si rien ne devait manquer à la psychologie de ce bourgeois, Baude excelle dans les logogriphe, et qui pis est, dans les calembours. Enfin, il faut avouer qu'il aime beaucoup faire l'éloge du temps passé.

Une pièce, qui peut dater de 1490 environ et que Baude adressa à Charles VIII quand il commença de régner par lui-même, lui propose en effet, comme modèle, le roi Charles VII (et c'est vrai qu'au temps où Baude put avoir vingt ans, Charles VII était devenu un roi exemplaire). Baude exhorte le jeune souverain à respecter cette assise du vieux royaume qu'a été la justice ; et l'on sent que ce qu'il admire surtout chez Charles VII, en administrateur expérimenté, ce sont les ordonnances de Nancy (1445) qui ont créé l'armée régulière, chassé les pillards qui feront leur rentrée dans les bandes armées au temps de la révolte des princes : pièce très belle, qui porte témoignage du bon sens de Baude, de sa fidélité envers son roi<sup>1</sup> :

Alexandre, Constantin et Pompée  
Et Charlemaigne, a tout sa grant espée,  
Pourquoy est ce, de droit et par office,  
Qu'on les nomme grans en toute contrée  
. . . . .  
Et autres, non ? — Pour maintenir Justice.

Qui feit les roys regner en prosperant ?  
Qui feit Rommains longtemps en acquerant ?  
Qui feit Cesar occident conquerir ?  
Qui surnomma Charles le conquerant ?  
Pourquoy vit on, sinon en esperant ?  
— Pour Justice droictement maintenir.

Qui augmenta le royaume de France ?  
Qui luy donna si grant magnificence ?  
Qui recouvra Guyenne et Normandy,

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 91-93.

Puis quarante ans, sans faire vyolance,  
 En si brief temps, a petite puissance ?  
 — Ce fut Justice qui y fut acomplye.

Qui y feit paix longtemps après durer,  
 Tant qu'on n'osoit contre droit murmurer :  
 Chascun vivoit en grant tranquillité  
 Que n'oïssiez le nom de Dieu jurer  
 Comme a present on le voit parjurer ?  
 — Ce fut Justice et sa fille Equité.

Par qui fut ce qu'on chassa les pillars,  
 Et les courtois mis ou lieu des paillars,  
 Dont le peuple fut tout morne et transy,  
 Et qu'on retint des notables vieillars,  
 Car ilz sçavent les tours de leurs billars ?  
 — Par Justice qu'on trouva a Nancy.

A la garder doit on faire debvoir :  
 Car on ne peult sans elle paix avoir,  
 Ne par armes, ne par autre puissance.  
 Si prie a Dieu, de tres humble vouloir,  
 Que preserver vueille par son pouvoir  
 Le chef entier et le peuple de France !

Cette belle pièce, nous ne pouvons la séparer de l'admirable portrait en prose que Baude a tracé du roi Charles VII, souverain qu'il a pu observer au travail et dans sa gloire, vers 1458 <sup>1</sup>.

Le roi victorieux, ponctuel aux conseils qui remplissaient chacune de ses journées, entouré de ses vieux serviteurs, respectueux avec les femmes, libéral, sobre et pieux, n'ayant qu'une parole, pensant continuellement aux affaires de son royaume et au soulagement de son peuple, avec sa maison ordonnée, son armée régulière, son budget établi, signant toutes les pièces importantes de justice et de finance, s'il demeure de goût solitaire, ne ressemble plus en rien au jeune prince du temps de Jeanne d'Arc, doutant de son droit et de sa naissance, gueux et mystique, secret, conduit par les uns

1. Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches*, p. 7-13

ou les autres, endormi dans une torpeur dont rien ne peut le tirer dans ses châteaux de la Loire, ni la misère de son peuple, ni la guerre, ni le miracle de la jeune fille morte pour sa cause!

Comme il diffère du triste souverain dont Jouvenel des Ursins a tracé un impitoyable portrait<sup>1</sup>! Et il était juste qu'un tiers, à qui Baude avait communiqué son ouvrage, ait songé à l'adresser au roi Charles VIII afin que le jeune prince se le fit lire<sup>2</sup>. C'était là en vérité un bon doctrinal pour un jeune roi. Et Baude eût été digne de figurer dans un de ses conseils qu'une belle miniature nous représente<sup>3</sup>.

Un roi, d'un type idéal, est assis sur son trône, sous le dais fleurdelisé, vêtu de l'ample manteau royal; la couronne ceint ses longs cheveux blonds. Assis sur des bancs, autour d'un bureau couvert d'un tapis vert, ils sont là, les bons serviteurs qui vérifient ou discutent les comptes. Avec leurs faces rudés et rases, leurs yeux vifs, ils semblent revivre en chair et en os. L'un d'eux vient de répandre sur la table, chargée de paperasses, des rouleaux d'or. Il semble regarder un chien rouge qui se tient aux pieds du roi et qui paraît surveiller cette scène. Ce chien rouge, c'est le véridique Baude, celui-là que nous retrouverons dans toutes les images de ce curieux manuscrit, dans la figure de la Praguerie perdant la suite du grand cerf ailé pour courir sur les fumées du petit<sup>4</sup>, quand l'auteur offre son livre au roi Charles VIII, au grand Conseil de Justice<sup>5</sup>, au milieu des hommes d'armes groupés sous la bannière du Cerf volant<sup>6</sup>.

Et telle était bien la place du clairvoyant et fidèle serviteur.

1. Bibl. Nat., ms. fr. 16259 (Épître aux États de Blois et d'Orléans).

2. Souscription à l'Éloge de Charles VII (Vallet de Viriville, *Nouvelles recherches*, p. 13). Le traité n'est pas antérieur à 1483 (*Ibid.*, p. 11, n. 4).

3. Bibl. Nat., ms. lat. 6222<sup>c</sup>, fol. 42<sup>vo</sup>.

4. *Ibid.*, fol. 36<sup>ro</sup>. — 5. *Ibid.*, fol. 39<sup>ro</sup>. — 6. *Ibid.*, fol. 41.

\*  
\* \*

On sait le succès qu'eurent, dans la seconde moitié et surtout à la fin du quinzième siècle, les sujets allégoriques et satiriques. Henri Baude a beaucoup sacrifié à ce genre. Mais il l'a fait sous une forme bien nouvelle, et, semble-t-il, à la requête de tapissiers. Baude a en effet composé un très grand nombre de « Dictz moraulx pour faire tapisserie<sup>1</sup> », rimé les légendes d'un assez grand nombre de « tapis » comme l'on disait.

Au temps de Charles VI et de Louis d'Orléans, cet art de la tapisserie, magnifique et délicat, illustrait déjà la plupart des inventions littéraires : scènes religieuses, tableaux d'histoire et de bataille, chansons de geste, le Roman de la Rose, l'histoire de Troie, celle de Duguesclin, sujets de chasse ou de la vie champêtre, conversations galantes, sujets allégoriques comme le tapis d'Humilité, d'Orgueil, de Bonté, de Beauté, des Sept Arts. Telles étaient les scènes principales qui décoraient noblement les demeures des princes<sup>2</sup> : nous possédons encore quelques-unes de ces pièces qui ont passé les âges, et nous les connaissons surtout par des inventaires aussi minutieux que les catalogues des librairies de ce temps.

Mais il faut avouer que les légendes indiquées par Baude, les projets de cartons qu'il nous a laissés en quelque sorte (certains du même temps étaient destinés à des verrières)<sup>3</sup> forment une précieuse et très originale collection. Elles marquent un grand changement dans le goût, qui devient en quelque sorte bourgeois, pour l'ameublement de cette époque. Car il s'agit ici de scènes parfois très libres, toujours satiriques, où l'auteur a mis tout son talent, ses qualités drama-

1. Rubrique du ms. de la Bibl. Nat., fr. 1716.

2. Jules Guiffrey, *Histoire de la tapisserie depuis le moyen âge jusqu'à nos jours*, Tours, 1886, et surtout son *Histoire générale des arts appliqués à l'industrie... Les tapisseries du douzième à la fin du seizième siècle*. Paris, 1911.

3. « Bons dictz moraulx pour tapis ou verrières de fenestres. » Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 57<sup>ro</sup>. Rien n'indique que ces compositions soient de Baude.



tiques, le sentiment si juste qu'il avait du dialogue. Et c'est précisément le « fol », nommé quelquefois le « laboureur », qui se chargera de tirer la moralité de ces images.

Car si Baude, sous le titre d'« hystoire poetique », nous a dit, dans ses projets de tapis, les amours de Jupiter et de Lédà, la belle Hélène, Athis, Tantale, la quenouille de Clotho, les infortunes de Vulcain<sup>1</sup>, etc., la plupart des idées qu'il nous a laissées sont des caricatures pleines de fantaisie et d'humour ; elles sont le fruit de l'expérience de sa vie.

Voici par exemple le « bonhomme » qui regarde une grande toile d'araignée tendue entre deux arbres : l'« homme de cour » l'interpelle<sup>2</sup> :

Bon homme, dis le moi, si tu daignes,  
Que regardes tu en ce bois ?

LE BONHOMME

Je pence aux toiles des eraignes,  
Qui sont semblables a noz droiz :  
Grosses mousches, en tous endroiz,  
Passent : les petites sont prises.

LE FOL

Les petiz sont subjects aux loix  
Et les grans en font a leurs guises !

Ces « bonnes inventions<sup>3</sup> », qui ont joui d'un véritable succès (nous les rencontrons dans un assez grand nombre de manuscrits<sup>4</sup>), se présentent à nous comme des images d'un caractère populaire ; elles nous rapportent les dictons du commun. Ainsi ce gros homme qui tient à la main un grand

1. Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 47. — Dans le manuscrit de Chantilly 510, qui contient ces morceaux sous la rubrique : « Autre histoire poetique d'Europe », ils sont précédés des « six histoires d'Athéon » et des « six histoires d'Apollon ». Ces pièces sont-elles de Baude ?

2. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 96-97.

3. Rubrique du ms. fr. 1716, fol. 47.

4. Bibl. Nat., ms. fr. 1716, 12490, 24461 ; Bibl. de l'Arsenal, ms. n° 5061 ; Bibl. du Musée Condé à Chantilly, n°s 509, 510.

verre plein de vin s'adresse à maître Jean Avis, médecin du temps de Louis XI et de Charles VIII<sup>1</sup> :

Quant je boy, maistre Jehan Avis,  
Je ne sens ne mal ne frïçon.

LE MEDECIN

Guery estes, a mon advis,  
Puisque vous trouvez le vin bon.

LA FOLLE

La taincture de vostre viz  
A plus cousté que la façon.

Voici encore l'image du Calife de Bagdad (le galiffre de Baudas) assis devant sa table chargée de ferraille, marteaux, cloches, landiers, fers, maillets, clefs, hallebardes, épées, pour qui tout est victuaille, et qui se dispose à avaler une enclume : image que le roi Charles VIII avait pu voir dans la rue Saint-Denis, lors de son entrée à Paris, et où le peuple reconnaissait la caricature des gens qui le grugeaient<sup>2</sup>.

Ainsi maître Henri Baude avait proposé aux artisans de son temps<sup>3</sup>, le sujet du pauvre laboureur « taillé, pillé, jusques au fondement » ; l'effrontée bergère Margot qui invitait le berger à tirer « dans sa motte » ; le vilain qui a mis le feu à un tas de paille pour se faire craindre et qui donne en vain l'alarme ; les « gorriers » de cour qui ont les yeux bandés et toute cette ménagerie du Palais qu'il affectionnait : d'abord les ânes en faveur qui règnent sur les autres bêtes cornues ; l'âne qui chassait d'un parc les autres bêtes, ce qui inspire au renard, qui apparaît au sommet d'une tour, cette réflexion :

Puis qu'asnes font des gouverneurs,  
Et bestes alleguent raison,  
Regnars mengeront maint oïson  
Soubz ombre des dissimuleurs.

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 97.

2. *Ibid.*, p. 99-100. — Ce tapis n'est donné que par le ms. fr. 12490, fol. 119<sup>ro</sup>.

3. Je suis ici le ms. fr. 1716, car Jules Quicherat n'a recueilli qu'un très petit nombre de ces tapis ; pièces dans le même ordre dans le manuscrit de Chantilly 510.

Et voici encore les maigres ânes de Mirabeau qui se dévoraient l'un l'autre; les ânes volants qui sortent de la trompe de Faveur; l'âne qui préfère manger des chardons que de se voir empalé dans un parc, comme le noble cheval.

Maintes scènes produisaient le petit bonhomme qui peine et qu'on saigne quand il fait entendre sa plainte; le peuple qui paye tout et ne peut avoir la paix. Et Baude montrait encore l'étonnant pressoir où l'on tire de l'huile de cailloux; l'imprévoyant qui tranche la branche sur laquelle il est juché; l'homme de village caché sous le rocher en attendant un temps meilleur. Car Baude excellait à tirer la philosophie de son expérience de chaque jour en montrant l'homme qui dégringole les escaliers dangereux de la Cour; la chandelle allumée où tant de gens se sont brûlé les ailes; la pirouette, qui est le jeu que nos enfants appellent toton, et qu'une main gouverne; l'homme qui veut rompre les anguilles sur ses genoux, et beaucoup d'autres imaginations où brille la sagesse paysanne. Et Baude proposait encore aux tisseurs de laine ce bon tapis, représentant un parc bien gardé des loups, où il fait parler, comme dans un naïf mystère abrégé, les anges, le berger, les brebis, le loup et le chien, Honneur, Justice, Vérité et Crainte de Dieu.

Nous ne possédons plus aucune tapisserie de ce genre; quelques sujets galants, certaines promenades dans la campagne, comme la tapisserie des Arts Décoratifs, celle du Musée de Nuremberg, une autre représentant Souper et Banquet<sup>1</sup>, peuvent seulement en donner une idée. Mais il ne faut pas oublier que nous possédons surtout des pièces de tapisserie conservées dans les trésors des églises ou dans les successions princières. Il est très possible que ces projets du poète aient été réalisés dans les maisons des bourgeois enrichis; des gens de finances qui, un peu partout, commençaient à jouer un grand rôle dans nos provinces et à supplanter la noblesse locale.

1. Jubinal, *Anciennes tapisseries historiques de la France*, 1839.

Mais à défaut de telles tapisseries, nous en possédons les cartons. Ils nous ont été conservés par un très précieux manuscrit<sup>1</sup>, qui est en même temps un recueil d'admirables dessins français formé par François Robertet, un peu après 1509<sup>2</sup>.

Ce recueil, dû à la collaboration de deux artistes au moins<sup>3</sup>, commence par nous donner les images de l'Amour, de la Chasteté, des Parques, etc., qui illustraient la traduction des Triomphes de Pétrarque, par Jean Robertet; puis on y voyait défiler les dieux et les déesses du paganisme, les Muses. Charmantes images françaises où les Parques sont des fileuses de chez nous, le Temps, un rude voyageur, l'Éternité, une vierge tenant la palme de gloire. Saturne dévore ses enfants devant un petit château du style le plus récent. Et Bacchus, le verre en main, foule le raisin dans la cuve, tandis que les laboureurs font une ronde que rythme le tambourinaire. Pan, le grand pâtre, règne de sa houlette sur un parc, à l'orée du village: Vulcain forge des coulevrines; et la belle enfant qu'est notre dame Vénus, dont le torse gracie sort des eaux, tient ce rameau d'odeur délicieuse qui

Signifie que plaisance amoureuse

Se change tost et reduit en tristesse.

Mais nous quittons bientôt ces régions éthérées où demeurent les Muses. Car c'est bien sur la terre que nous sommes avec les dessins qui illustrent des sentences morales

1. Bibl. Nat., ms. fr. 24461. (Ce manuscrit a été copié et mieux reproduit, mais plus grossièrement, par le scribe du manuscrit de l'Arsenal, u<sup>o</sup> 5066.) Le manuscrit de Chantilly 509, de plus petit format, datant du début du seizième siècle, présente une suite d'illustrations de ces tapis. Ces figures offrent le plus souvent la même disposition que les figures du manuscrit de la Bibl. Nat., ms. fr. 24461; mais elles sont de qualité inférieure. Quelques-unes sont originales.

2. Les armes de Robertet sont dans l'écu pendu à l'arbre qui fait le fond du tableau d'Hercule enchaîné (fol. 115). L'écriture de François se voit au fol. 115 et ailleurs. — Au fol. 141, on voit le portrait de Charles de Bourbon, le connétable; la légende fait allusion à la bataille d'Agnadel (1509). En face, les armes et les devises de la maison du duc dont François Robertet a été le secrétaire.

3. Et plutôt de trois. La deuxième collection commence certainement au fol. 98.

Je ne suis pas encores du tout ne  
 Ne soit hors de la honneur faueur  
 Et si ne sçay pas le domme ne  
 Car n'aura suis & chü d'one sans faueur  
 Mais fortune ou vairs m'a de seur  
 Si ma soufffle en d'ua bon euse  
 Qui est ampe de faueur fere ou seur  
 Ne fere bien sans rien sauoir presse

Je suis d'ingafie que faueur fait d'oller  
 Comme d'oz aussi p'saut et l'ouit  
 Que fortune d'illu acoiler  
 Et aduenir par serue de cour  
 Et non pouruoir que suis miet et sour  
 Faueur ma fait auoir d'one offices  
 X'fies ont baüt selon le temps qui cour  
 En haulte esat sans d'efir propice



Et moi qui suis d'ua afin li m' par fait  
 Ne et issi d'ua pour catter ne  
 Si ma faueur tant par dit que m' fait  
 Souffle li soit que les p'nces nouuene  
 Jan bien aprie le p'osse de tauer ne  
 A rien sauoir affin d'acquere b'ut  
 S'ahet, t'one loye son de fo on d'vne  
 Sans m'op pour le d'uaier d'ua



Je suis faueur qui au son d' ma trompe  
 Souffle et p'duits des choses rompuilles  
 Tant soit il bon ou loial a merueille  
 Je suis d'oller son ou loial a merueille  
 Soudainement assés hault pour les b'achées  
 Les gens s'achue maichant ces oreilles  
 Dit tort ou droit cest la faueur des manche





où nous retrouvons la plus grande partie des tapis de Baude : l'aveugle<sup>1</sup>, le pauvre homme sous le roc<sup>2</sup>, le cheval et l'âne<sup>3</sup>, les dangereux degrés<sup>4</sup>, l'âne et les bêtes<sup>5</sup>, la toile d'araignée<sup>6</sup>, la chandelle<sup>7</sup>, la pirouette<sup>8</sup>, l'homme qui rompt les anguilles<sup>9</sup>, le cheval et le bœuf<sup>10</sup>, le chat, le mâtin et le lévrier<sup>11</sup>, Faveur et l'âne mitré<sup>12</sup>, les pourceaux devant les marguerites<sup>13</sup>; l'homme qui réveille le chat qui dort<sup>14</sup>, etc. Une deuxième collection nous offre la représentation pompeuse des femmes des différents pays<sup>15</sup>, une symbolique des couleurs<sup>16</sup>, la suite des sibylles<sup>17</sup>, le profil des nobles Grecques et Romaines où l'on croit reconnaître les portraits des dames de la cour du temps de Louis XII<sup>18</sup>... On y voit enfin, de profil, à cheval, Charles de Bourbon<sup>19</sup>, le seigneur et patron de François Robertet, les emblèmes et devises de sa maison<sup>20</sup>, et aussi un médaillon de François I<sup>er</sup> ajouté postérieurement<sup>21</sup>.

Quant aux armes de François Robertet, dont la main se reconnaît souvent sur les pages du recueil, on les voit pendues aux branches d'un arbre formant un motif du paysage où le terrible Hercule est enchaîné par Cupido<sup>22</sup>. C'est donc lui qui forma la collection de ces images (car il ne serait peut-être pas prudent de n'y voir que des cartons de tapisseries). Traditionnel recueil dont l'origine pourrait remonter au célèbre *Etrille Fauveau*, dont nous retrouvons précisément ici l'image<sup>23</sup>, qui fit la joie des lecteurs du treizième et du quatorzième siècle, et dont on pourrait suivre l'évolution, suivant la mode, à travers les *Emblèmes* d'Alciat ou l'*Héca-*

1. Bibl. Nat., ms. fr. 24461, fol. 38.

2. Fol. 39. — 3. Fol. 40. — 4. Fol. 41.

5. Fol. 45. — 6. Fol. 46. — 7. Fol. 47.

8. Fol. 48. — 9. Fol. 53. — 10. Fol. 54. — 11. Fol. 56.

12. Fol. 61. Dans cette pièce, suivant Le Roux de Lincy (*Recueil de chants historiques français*, t. I, p. 349-350) Faveur désigne Louis XI. Le premier âne désignerait Jean de Montauban, le second Charles de Melun et l'âne mitré serait Jean Balue. Il reçut l'évêché d'Evreux en commende, en 1465. Cf. H. Forgeot, *Jean Balue, cardinal d'Angers*, p. 15. — 13. Fol. 62. — 14. Fol. 63. — 15. Fol. 98.

16. Fol. 108. — 17. Fol. 117. — 18. Fol. 129.

19. Fol. 141. — 20. Fol. 140<sup>vo</sup>. — 21. Fol. 138<sup>vo</sup>.

22. Fol. 115<sup>ro</sup>. — 23. Fol. 58.

tongraphie de Gilles Corrozet<sup>1</sup>. Nous retrouverons François Robertet en parlant de la transmission des vers de Henri Baude.

\*  
\* \*

Il est encore un genre où Baude mérite de survivre : dans ces « petitz dictz et brocars<sup>2</sup> », dans certains quatrains où il est spirituel et excellent. Ainsi cette « comparaison de la Fortune » tirée de la façon dont on fait les calculs avec l'abaque, en disposant les jetons sur des colonnes parallèles pour représenter les différentes unités<sup>3</sup> :

Je compare Fortune a ung marchant  
Qui d'un gectouer faict ung, et d'ung cent mille.  
Fortune aussi faict d'un sot ung habile,  
D'ung puissant homme elle faict ung meschant.

Ou ceci encore, contre les Bourguignons<sup>4</sup> :

Aussi contraire qu'un oygnon  
Est a faire bon ypocras,  
Feu de charbon entre blancs draps,  
Est au François le Bourguignon.

L'épigramme sur maître Olivier le Dain, barbier du roi Louis XI, qui fut pendu en 1484, est un chef-d'œuvre dans son genre<sup>5</sup>, un chef-d'œuvre de deux vers :

Le dain fut au collet tendu  
En vert may par le col pendu.

Au surplus, ce n'est qu'un petit poète que nous avons voulu présenter ici. Baude n'était pas un lyrique (le lyrisme de son temps est quelque chose à donner l'effroi, témoin Georges Chastellain) ; et il ne saurait même passer pour un grand écrivain. Souvent Baude est obscur et il a beau-

1. Point de vue intéressant signalé par le rédacteur du *Catalogue du Musée Condé, Manuscrits*, t. II, p. 107.

2. Rubrique du ms. fr. 1716 fol. 56. — 3. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 52.

4. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 52. — 5. *Ibid.*, p. 61.

coup trop usé d'inversions d'un comique parfois bien involontaire. Enfin, le temps a marqué durement une œuvre d'actualité, qui abonde en traits personnels, dans laquelle les allusions sont difficiles à entendre, comme chez Villon. Mais Baude a bien sa valeur et son originalité. Sachons-lui gré de n'avoir point fait le gracieux, le larmoyant, l'amant désespéré comme tous les snobs de ce temps.

Sans doute, maître Henri s'était montré galant auprès des dames parisiennes qui tenaient boutique, comme la belle Heaulmière, et les charmantes dames de magasin du Paris de sa jeunesse<sup>1</sup> :

J'entens bien ce que vous me dites.  
 Vous m'aviez promis et juré  
 Que plus que nul autre m'amez :  
 Ce ne sont que toutes redites...

Mais les rondeaux d'amour, qui rappellent tant la facture de l'école de Charles d'Orléans, et sont donnés comme des œuvres de Baude, ne me paraissent pas devoir lui être attribués<sup>2</sup>. L'amour précieux a tenu peu de place dans sa vie. On sait que Baude s'était marié, peut-être un peu à l'étourdie<sup>3</sup>. On voit madame Anne, en 1469, faire opposition à la vente des biens de son mari<sup>4</sup> : et, si nous nous reportons au « Bon dict de la nature d'une femme », on trouve que Baude avait, sur la conduite du mari envers son épouse, des idées tout à la fois sages et libérales<sup>5</sup> :

Femme doibt estre en liberté honneste  
 Contregardée sans trop la prés tenir...

1. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 38-39.

2. *Ibid.*, *op. cit.*, p. 40-41. — Ces pièces ne se rencontrent pas dans le ms. fr. 1716. Dans le ms. fr. 1717, fol. 55-55<sup>vo</sup>, elles sont anonymes, suivent deux rondeaux donnés à Baude nominalemt, précèdent un recueil de proverbes italiens (fol. 56), des dits moraux pour verrières et tapisseries qui n'ont rien à voir avec Baude, etc. Dans le ms. fr. 1719, fol. 3.

3. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 49. — 4. Antoine Thomas, *op. cit.*, p. 77. Le même auteur, à qui nous devons tant pour la connaissance de Henri Baude, a retrouvé le nom de famille de madame Anne « Gongnonne ». Henri Baude peut donc être le gendre de G. Gongnon, receveur des Aides en Bas-Limousin.

5. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 39-40.

Mais deux rondeaux libres, d'une verve magnifique, nous en disent assez sur ses vrais sentiments qui, en son âge mûr, n'étaient pas ceux d'un barbon quintessencié et larmoyant en face des réalités de l'amour<sup>1</sup> :

Dame, si j'ay les cheveux gris,  
Vous avez la pance ridee...

et il dessinait cette eau-forte, à la Rops :

Cons barbus, rebondis et noirs.  
Aux estuves rez et lavez...

\*  
\* \*

On en conviendra, il y a lieu de s'étonner que les premiers imprimeurs qui nous ont conservé le fatras des versificateurs, leurs contemporains, aient tout à fait négligé maître Henri Baude. Clément Marot est le seul poète qui l'ait connu. Il fit mieux : il s'appropriâ, dans le Gros Prieur, un des meilleurs morceaux de Baude, les Lamentations de Bourrien, chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois<sup>2</sup>. Disons à son excuse que cette truculente pièce était elle-même directement inspirée des Contredits de Franc Gontier par François Villon.

Le voici, dans son intérieur, le gros chanoine de Saint-Germain, tenant dans les bras ce beau fils de deux ans qu'une paroissienne, envolée, hélas ! lui avait laissé en gage de leurs amours<sup>3</sup> :

En un mol liect, viz entre neuf et dix,  
Près d'un grant feu, ung chanoine bien gras.

1. Publiés par Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du quinzième siècle*, p. 163-164, d'après le ms. fr. 1721, fol. 23-24<sup>vo</sup>.

2. Je n'ai pas rencontré le nom de ce personnage dans les registres capitulaires LL. 396, 397, 398, ni dans les insinuations du Châtelet, Bibl. Nat., Clairambault 763, 764, 765. Le 7 février 1485 (n. st.) on voit un Jean Bourrien appelant de Jean des Prez et Hugues Chantereau, sergents à verge (Arch. Nat., X<sup>2a</sup> 54). Un autre Jean Bourrien est dit commis par le roi pour le compte du charroi de son artillerie en Picardie, en 1477 (Bibl. Nat., P. orig., 473).

3. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 29-34.

Qui devisoit par melodieux dictz  
 En se vautrant<sup>1</sup>, couché entre deux draps.  
 Son filz tenoit putatif en ses bras,  
 Le bers joignant d'un grant pot ou il pice,  
 (Le pot au feu bouilloit pour le repas)  
 Disant ses heures avecques sa nourrice.

Le chanoine était veuf, en quelque sorte, depuis le départ de la mère ; mais il se consolait en jouant avec l'enfant qui lui faisait risette quand il le tenait dans ses bras :

« Faiz », ce dit il, au clerc de son mulet  
 « Ilec bon feu pour faire la boulye,  
 Et va sçavoir si le bon vin cleret  
 Dure encore, et revien, je t'en pryé ».  
 Lors l'accola en le faisant dancier.  
 Il syfle et chante : que voulez que vous dye ?  
 C'est grant plaisir que de l'ouyr chanter !

« Mon filz », dit il, « voulez vous dejeuner ?  
 Respondez moy, parlez a vostre pere.  
 Je vous ay fait, vous me devez aymer.  
 Helas ! dit il, en regrettant sa mere,  
 La despartye fut a nous deux amere,  
 Mon doulx enfant, quant elle nous laissa ;  
 Onques depuis je ne feiz bonne chere :  
 Mauldit soit il qui le faict pourchassa ! »

L'enfant babille, qui encor n'a deux ans,  
 Et de la main luy baille par la joue,  
 Puis le regarde, puiz le nez, puiz les dens.  
 « Mais regardez », dit il, « comme il se joue ! »  
 Il le bouquine, après luy fait la moue.  
 « Me semble il pas », dit il a sa servante ?  
 — « Ouy », fait elle. Lorz en plaisir se noue ;  
 Le jeu luy plaist et ainsi se contente.

Le cœur du chanoine se serre en pensant à l'infidèle qui a planté là et le père et l'enfant. Malgré le comique de la situation, on n'a plus envie de rire lorsque pleure le pauvre homme, quand il dit la peine de tout amour. — C'est alors que survient Baude. Il veut exhorter le chanoine à supporter les douleurs de ce monde, alléguant les tours des femmes

1. Ms. ventrant.

légères de Paris : ceux de la Bymonde qui prend dans ses filets, comme il lui plaît, bourgeois, marchands ou hommes de finances ; et ceux de cette demoiselle qui était la voisine du chanoine dans le quartier de Saint-Germain. Et Baude passait en revue les faits et gestes des galantes marchandes de Paris, des mercières, de la jeune Cotonnière, de la Gibecière, de la Le Blanc Aulbin, de l'Épicière, de la Pâtissière<sup>1</sup>. Inutiles le regret et la douleur qui nous vieillissent ! Lisez à ce sujet un livre que fit jadis Jacquette de La Mare<sup>2</sup> : Vous y verrez toutes les ruses des femmes et sa conclusion :

Vraie ouvriere est celle qui le mieulx plume !

Comme suite à ce discours la table est dressée :

Et sur ce point on apporta la nappe  
 Ou il congneut que le disner s'avance.  
 Alors s'estend, il se frote, il se grate,  
 A grant regret despart de sa plaisance,  
 Ung gros pet fait de toute sa puissance ;  
 La fein le prent et il print sa chemise.  
 « Mon Dieu, dit-il, donne moy patience :  
 Qu'on a de maulx pour servir sainte Eglise ! »

Figure admirable que celle du chanoine aux yeux couverts de chassie, rouges et pleurants<sup>3</sup>. Il faut l'avouer, cette pièce

1. Sur les belles marchandes de Paris, cf. Pierre Champion, *François Villon*, t. I, p. 93, 94.

2. Quicherat (*op. cit.*, p. 33) suggère qu'il faut voir dans cette personne l'auteur d'un « Art d'amour » aujourd'hui perdu. — Le 14 mai 1486 (Arch. Nat., X<sup>12</sup> 8313, fol. 60<sup>vo</sup>), il est question d'une Jacquette de La Mare, dont le fils, Philippon, venait de se marier et qui, bien que sans le sou, fréquentait la bonne compagnie. Or, pour tenir sa coutume et son rang, elle voulut que le jour de son mariage son fils eût une fourrure. Elle se rendit donc chez un pelletier, marchanda une pelisse en compagnie de Philippe de Brebant. Mais quand il s'agit de payer, on observa un beau jeu, « car il n'y avoit pas ung pour passer l'eau ! ». Finalement, la noble dame Philippe dut s'engager envers le pelletier, au nom de son amie. Le pelletier se retourna vers Philippe, qui se retourna vers Jacquette : mais, par fraude, la rusée donna ses biens à son fils. Les sergents, qui ne s'embarassaient point de ces subtilités, mirent la main sur ces biens et la dame amena contre eux tout le quartier, criant qu'ils n'étaient que des larrons.

3. J. Quicherat, *op. cit.*, p. 35.



peut suffire à assurer la réputation d'un poète et elle supporte la comparaison avec l'inoubliable ballade de Villon pour l'âme de feu bon maître Jean Cotard, qui, lui aussi, avait « de pauvres yeux si rouges ».

\*  
\* \*

Le mérite d'avoir en quelque sorte exhumé Henri Baude revient à Jules Quicherat qui, en 1848, publia une édition partielle de ses compositions, précédée d'une notice documentée et par ailleurs pleine d'un vrai goût littéraire<sup>1</sup>; travail que l'illustre érudit reprit en 1856<sup>2</sup>.

Le nom de Baude, comme nous allons le montrer, n'était pour ainsi dire pas sorti d'un cercle littéraire dont Clément Marot conserva seulement la tradition : ainsi Jean Bouchet ne l'avait pas mentionné dans son *Temple de Bonne Renommée*. Et le nom de Baude avait été omis par tous les historiens anciens, et les plus prolixes, de notre histoire littéraire<sup>3</sup>.

Nous devons en effet la conservation des vers de maître Henri Baude à deux membres de la famille forézienne des Robertet : à François et à Jacques. Il faut dire quelques mots de cette famille qui a joué un rôle important dans l'histoire littéraire et artistique de la France à la fin du quinzième siècle et au début du seizième siècle<sup>4</sup>.

L'origine de cette famille, son ascension à la fortune, puis à la noblesse, l'histoire de ses goûts forment certainement le meilleur commentaire de l'œuvre de Henri Baude : ainsi nous

1. *Bibliothèque de l'École des Chartes*, T. X, p. 93-133 (*Henri Baude, poète ignoré du temps de Louis XI et de Charles VIII*).

2. *Les Vers de Maître Henri Baude poète du XV<sup>e</sup> siècle recueillis et publiés avec les actes qui concernent sa vie*. Paris, Aug. Aubry, 1856, in-12. Cette édition est malheureusement incomplète et peu soignée. — 3. La Croix du Maine, Duverdier, Goujet. Avant Quicherat, il avait été seulement mentionné par M. Batissier, dans la grosse histoire romantique de l'*Ancien Bourbonnais* d'Ach. Allier. Appendice, t. II, p. 36.

4. Les renseignements généalogiques qui concernent cette famille, très touffue, sont assez contradictoires (Bibl. Nat., fr. 20251, 20155, 20256). Un tableau généalogique, qui remonte au dix-septième siècle et paraît être la copie d'un document de famille, plus ancien, mérite de retenir particulièrement l'attention (Bibl. Nat., Cabinet d'Hozier, 292).

entrevoyons le milieu dans lequel Baude a pu vivre, en même temps que nous découvrons tout le cercle littéraire qui se forma autour de la cour provinciale des ducs de Bourbon.

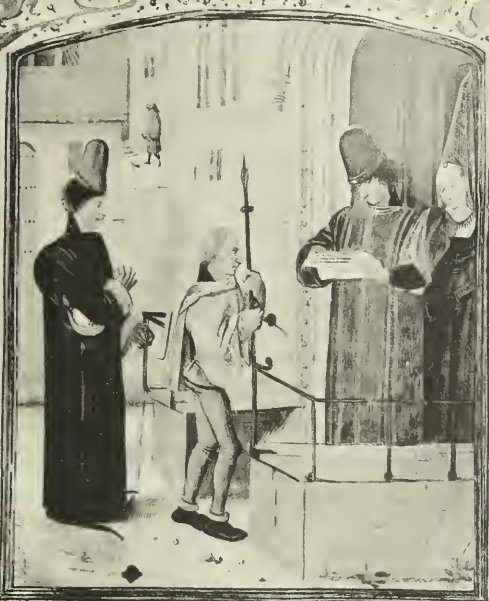
La tige de la famille était Jean Robertet que nous trouvons, en 1467, élu pour le roi dans l'élection de Clermont et Bas Pays d'Auvergne<sup>1</sup>; fonction tout à fait analogue à celle que remplissait Henri Baude dans le Bas-Limousin. Mais Jean Robertet demeurait surtout, comme les autres membres de sa famille, au service des ducs de Bourbon où l'on trouve, en 1436, Pierre Robertet, clerc de la Chambre des Comptes<sup>2</sup>. Par un acte du 1<sup>er</sup> avril 1467, on voit que le duc Jean II de Bourbon se louait des services à lui rendus par cette famille<sup>3</sup>. En 1470, Jean Robertet est dit secrétaire des finances du roi Louis XI<sup>4</sup>; en 1492, il est nommé valet de chambre du roi et il sollicitait au Châtelet la charge d'examineur<sup>5</sup>. Secrétaire du duc de Bourbon, greffier au Parlement du Dauphiné, greffier de l'ordre de Saint-Michel, bailli d'Usson, les affaires du parfait secrétaire ont prospéré. Il a épousé Louise Chauvet, d'une famille bourbonnaise<sup>6</sup>. Par la fortune, Jean Robertet a acquis la noblesse. On remarquera ses armes parlantes (d'azur à une bande d'or chargée d'une aile de sable et de trois étoiles d'argent) dans la charmante chapelle où il reposera dans l'église Notre-Dame de Montbrison. On y voit un petit enfeu, à la mode italienne : des pilastres corinthiens, des rinceaux qui s'affrontent, encadrent une épitaphe latine dans laquelle Jean s'enorgueillit d'avoir servi trois rois et trois ducs<sup>7</sup>. Petite stèle, éloquente à sa façon, qui évoque tout-à-coup l'homme nouveau, enrichi d'écus et d'idées, un secrétaire italianisé dans ce coin de terre forézienne.

1. Bibl. Nat., Pièces originales 2501, n° 3. — 2. Arch. Nat., P. 1402<sup>1</sup>.

3. Bibl. Nat., ms. fr. 20155. — 4. Bibl. Nat., Pièces orig. 2501, n° 5.

5. Bibl. Nat., Clairambault, 765, p. 112. — 6. Bibl. Nat., Cab. d'Hozier 292.

7. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 91<sup>vo</sup>.



Letres enuoyees par maistre iehan robertet secre-  
taire de monseigneur le duc de bourgogne a mon-  
seigneur de montferrant gouuerneur de mon-  
seigneur iacques de bourgogne.

**M**onseigneur de montferrant ie me reco-  
mende a vous si uous sçaussi bon cuer que  
vous enques vous recommendast. Vostre  
cœur amoureux a vostre dame tenent la mieu-  
ce plus parfaitement amee. Et combien que ie  
me repente bien malheureux que vne fois en ma vie



Le message de Jean Robertet à son ami Montferrand

(Bibl. Nat., ms. fr. 1174, fol. 1<sup>re</sup>)



Lui-même avait des prétentions, plutôt que des titres réels, à la gloire littéraire. Jadis il était entré en rapports avec Charles d'Orléans, ami de la maison de Bourbon; et il avait fait un magnifique éloge de ce prince, tout en s'excusant, comme « indigne a porter plume », d'oser écrire des petits vers après les « hauts écrits » de ce seigneur<sup>1</sup>,

De rudes mains, plus pesant qu'un enclume.

Attitude respectueuse que Jean Robertet conservera toute sa vie envers les princes terriens comme envers les seigneurs de la poésie, dénonçant sa rusticité qui ne pouvait bien n'être qu'apparente, cette plume qui avait fait, au demeurant, la fortune de sa race.

Puis Jean Robertet avait pris part au concours de Blois sur le thème « Je meurs de soif auprès de la fontaine »<sup>2</sup>. Il rimait une complainte sur un scandale parisien de l'année 1468, l'enlèvement de la belle Étiennette de Besançon par le galant Gaston de Foix<sup>3</sup>; rédigeait une épitaphe pour un fou de Monseigneur de Bourbon, messire Galmier<sup>4</sup>. Mais surtout il était tout rempli de la nouvelle beauté païenne. Il se représentait contemplant la beauté de Vénus<sup>5</sup> et il avait traduit les six Triomphes de Pétrarque<sup>6</sup>. Enfin, il était le champion des rhétoriciens bourguignons qu'il introduisit en quelque sorte dans le milieu de la maison de Bourbon, milieu tout préparé par l'histoire pour féconder ces dangereuses semences.

C'est ce que nous apprend ce très curieux poème mêlé de missives en prose: *Les douze dames de Rhétorique*<sup>7</sup>. Nous y voyons que le seigneur de Montferrant, bon et sage écuyer, gouverneur de Monseigneur Jacques de Bourbon, avait fait à

1. Ed. J. M. Guichard, p. 424.

2. *Ibid.*, p. 133.

3. Bibl. Nat., ms. fr. 1721, fol. 50; ms. fr. 12788, fol. 119<sup>ro</sup>.

4. Bibl. Nat., ms. fr. 1721, fol. 2<sup>vo</sup>. — 5. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 83.

6. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 85.

7. *Œuvres de Georges Chastellain*, éd. Kervyn de Lettenhove, t. VII, p. 145-186.



Jean Robertet l'éloge de son ami, Georges Chastellain de Valenciennes, le grand Georges, ce sublime orateur, l'héraldique et moralisant historien, le trompétant poète, qui faisait dialoguer les nations, recolligeait les merveilles de son temps, éberluait les contemporains de sa faconde, de ses mots rares, de sa science infuse et verbale.

Montferrand avait engagé Jean Robertet à écrire à Georges : ce qu'il avait fait, de Montbrison, en le priant d'excuser son ignorance en faveur de l'exubérant amour qu'il lui portait :

J'ay grôs engin et rude entendement,  
Dur concevoir et parler trop agreste  
Pour approchier, par dit ou sentement,  
De tes escriptz...

Et Robertet de comparer Chastellain à Pline, à Cicéron, à Tite Live, à Salluste, à Laetance, à Homère qu'il pouvait bien ne connaître que de nom. Le « gorgias leontin » répondit froidement à ces avances, si bien que Robertet imagina de faire intercéder en sa faveur les douze dames : Science, Éloquence, Profondité, Gravité de sens, Vieille acquisition, Multiforme richesse, Fleurie mémoire, Noble nature, Claire invention, Précieuse possession, Déduction louable, Glorieuse achevissance. L'ami Montferrand entendit leurs plaintes ; il fit à Chastellain le tableau de leur apparition, dans un verger fleuri, à l'aurore. Et ce dernier, touché de tant de courtoisie et de baroques imaginations, répondit enfin à Robertet, avec les compliments outrés dont les poètes sublimes ont le ridicule secret, louant la fertile plume du secrétaire qui l'avait « angelisé » et assis au trône de la gloire.

O Robertet, chier frere, noble gorge,  
Melodieux organe en voix espandre,

ton amour est excessif, lui disait-il. C'est toi qui as sucé le lait de Térence et de Tulle... Mais le fougueux poète recommandait aussi au secrétaire bourbonnais plus de discrétion dans l'amitié et dans le langage.



Nous demeurons accablés par tant de savantes gentillesse; et, Jean Robertet, comme dans la comédie shakespearienne, semble quelque ambitieux et balourd Malvoglio, jouet des fantaisies de la princesse. Mais toutes ces figures de convention ont eu leur jeunesse et leur fraîcheur; il faut les contempler dans l'admirable manuscrit qui fit partie de l'ancienne bibliothèque de Blois, et qui est contemporain de Jean Robertet<sup>1</sup>.

On y voyait la Science contemplative<sup>2</sup>, splendeur du monde et beauté, vêtue d'une magnifique robe rouge à brocart doré, assise sur une haute chaire devant des livres enchaînés, le front pudiquement ceint de la couronne d'or: sur son cœur, elle presse le livre qui contient tout l'Univers. L'Éloquence<sup>3</sup> est cette dame, vêtue de rose, ceinturée de vert, qui parle et babille sous la treille, devant la montagne bourbonnaise: un rayon d'or sort de sa bouche. Voici Profundité<sup>4</sup>, dont les bras en croix indiquent latitude et profondeur. Gravité de sens<sup>5</sup> est la dame au long manteau, coiffée d'un hennin, qui conduit la voiture traînée par un bœuf qu'encadrent Entendement et Raison. Multiforme richesse<sup>6</sup> est la demoiselle aux cheveux d'or, au visage d'or, à la robe emperlée, qui siège, rayonnante, sur un trône. Mémoire fleurie<sup>7</sup> porte un manteau blanc comme la neige. Claire Invention<sup>8</sup> est la diligente ouvrière, coiffée du chaperon des bonnes femmes, qui entaille les roches et va à la recherche des pierres rares. Précieuse possession<sup>9</sup>, la plus subtile de ces imaginations, petite image de France qu'on rapproche, involontairement, de la Melancholia germanique d'Albert Dürer, la jolie jeune fille qui symbolise toutes les connaissances. Elle est assise sur la nuée, en plein ciel, et les flots, où cinglent les nef, s'agitent sous ses pieds. La colombe, qui figure l'esprit, palpite sur son cœur. Et la demoiselle tient d'une main le livre de toutes les sciences et de l'autre le cœur ardent qui illumine toute connaissance.

1. Bibl. Nat., ms. fr. 1174. — 2. *Ibid.*, fol. 22<sup>vo</sup>. — 3. *Ibid.*, fol. 23<sup>vo</sup>.

4. *Ibid.*, fol. 24<sup>vo</sup>. — 5. *Ibid.*, fol. 25<sup>vo</sup>. — 6. *Ibid.*, fol. 26<sup>vo</sup>.

7. *Ibid.*, fol. 27<sup>vo</sup>. — 8. *Ibid.*, fol. 29<sup>vo</sup>. — 9. *Ibid.*, fol. 30<sup>vo</sup>.

Déduction louable<sup>1</sup> est la femme charpentier qui médite, soutenant son front de sa main. Et Gracieuse achevissance<sup>2</sup> (accomplissement) est à la fois la Gloire et la Beauté. Elle a le front chargé du hennin des princesses. Assise sous un dais en damas, elle tient d'une main la couronne de la gloire et, de l'autre, la bannière du triomphe. Son corps est nu, jaillissant du bleu manteau royal. Mais cette chair nue, l'artiste l'a revêtue d'or; comme Vénus, cette gloire est dorée.

On le voit, un Robertet est parti, avec son temps, à la découverte d'une plastique nouvelle. Ces rhétoriciens, émus par la douce brise qui souffle d'Italie, deviennent les collaborateurs des miniaturistes, des maîtres verriers, des architectes qui vont élever les palais à la mode nouvelle, comme Baude est le collaborateur des maîtres tapissiers de son temps.

\*  
\* \*

Jean Robertet eut de nombreux enfants<sup>3</sup> parmi lesquels je nommerai François, Florimont, Charles et Jacques Robertet.

Florimont fut la gloire et le second fondateur de la dynastie. Notaire et secrétaire du roi, on voit qu'en 1493, en raison des services continuels rendus « à l'entour de sa personne et pour l'expédition de ses principales affaires », il recevait de Charles VIII une gratification de 150 l.<sup>4</sup> Visiteur des gabelles en 1499<sup>5</sup>, nommé trésorier de France en 1508<sup>6</sup>, secrétaire d'État de trois rois, Charles VIII, Louis XII et François I<sup>er</sup>, sous ce dernier souverain, il passait pour « gouverner tout le royaume<sup>7</sup> ». Ce vice-roi a été célébré par le poète Molinet sur ses vieux jours, qui l'appela le familier du très chrétien roi<sup>8</sup> :

Chef d'œuvre exquis, scintilant Florymont...

1. Bibl. Nat., ms. fr. 1174, fol. 31<sup>vo</sup>. — 2. *Ibid.*, fol. 32<sup>vo</sup>.

3. Huit, suivant le tableau généalogique du Cabinet d'Hozier, 292.

4. Bibl. Nat., Pièces originales 2501, n° 9. — 5. *Ibid.*, n° 11.

6. G. Robertet, *Les Robertet au seizième siècle. Registre de Florimond Robertet...* publié avec la collaboration de E. Coycque. Paris, 1888 [malgré son titre, cet ouvrage posthume ne contient aucun document biographique].

7. Mémoire de Robert de La Mark. — 8. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 64<sup>ro</sup>.

Et il lui rappelait que son père avait eu pour patron dame Rhétorique, pour maître Georges Chastellain. Florimont fut surtout, à sa mort, célébré dans une complainte par Clément Marot<sup>1</sup>. Le poète imaginait l'étrange cortège de la Mort accompagnant le défunt à Blois. Il reconnaissait :

l'esle dont la vollée  
Par sa vertu a la France extollée...  
Qui pour servir en leurs secretz les roys;  
Aussi de rang elle en a servy trois.

Alors la République française parlait à la Mort :

Robertet fut nostre Hector en saigesse.

Elle disait le nom eélèbre de Robertet :

En Tartarie, Espagne et la Morée.

Cette grande plume, consacrée à de si grandes affaires, n'avait pas le loisir de s'employer à des jeux d'esprit. Aussi, quand Florimont reçut l'épître de Molinet, c'est son frère François qu'il chargea de la réponse<sup>3</sup>.

Pour être de moindre envergure que Florimont, François Robertet offre une physionomie littéraire vraiment attachante. Et c'est à lui que nous devons la conservation d'une partie de l'œuvre de Baude et des curieux cartons de tapisserie.

François Robertet est dit clere en 1488 et l'on voit qu'il recevait des commissaires des finances du roi, par l'intermédiaire du receveur du Forez et du Lyonnais, une somme de 25 l. pour certains travaux de copie<sup>4</sup>. Élu sur le fait des Aides de 1499 en l'élection du bas pays d'Auvergne à la nomination du duc de Bourbon, il fut confirmé par Louis XII dans cet office, en 1500<sup>5</sup>. On voit qu'il touche encore ses gages d'élu, le 23 janvier 1514<sup>6</sup>. C'est lui qui a compilé et

1. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 43.

2. On a déjà dit que l'aile figurait dans le blason des Robertet.

3. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 65.

4. Bibl. Nat., Pièces originales n° 2501, n° 8. — 5. *Ibid.*, n° 10. — 6. *Ibid.*, n° 15.

transcrit le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, français 12490, un très curieux recueil de poésies où l'on rencontre les Dames de Rhétorique et d'autres œuvres de son père, la plupart des ballades extraites du Testament et codicille de François Villon, des morceaux de Georges Chastellain, des épigrammes latines et des pièces historiques, les dits pour faire tapisserie de son confrère l'élu Baude, des blasons de Pierre Danche, des pièces de Molinet, dont le vigoureux Temple de Mars, d'autres d'Octovien de Saint-Gelais, de Jean Marot. La pièce la plus récente peut dater de l'année 1514<sup>1</sup>.

Précieux manuscrit<sup>2</sup>, d'une main très libre, où l'auteur use de ses deux écritures (l'écriture humaniste étant réservée aux pièces latines), signe la sage devise, qui paraît bien avoir aussi été celle de sa vie<sup>3</sup> : *Quod satis est cui contingit nichil amplius optet*. R. A la fin de chaque morceau on le voit écrire, comme un humaniste, Θελος. Son écriture<sup>4</sup>, nous l'avons déjà vue dans certaines parties du beau manuscrit de la Bibliothèque Nationale, français 24461, ce trésor qu'est le recueil de dessins qui nous fournit les cartons des légendes de maître Henri Baude. Et c'est bien pour François Robertet que ce livre admirable a été composé, et en partie par lui<sup>5</sup>.

Ainsi Henri Baude est deux fois redevable à son collègue, l'élu du Bas Pays d'Auvergne. Il n'y a pas lieu de s'en éton-

1. Rondeau et ballade de maître Jehan Marot a monseigneur d'Angolesme peu avant son advenement a la couronne de France c'est assavoir l'an mil V<sup>e</sup> et quatorze a Paris (Bibl. Nat., ms. fr. 12490, fol. 156). — Le nom de François Robertet se lit en acrostiche dans une pièce du Vergier d'Honneur d'André de La Vigne (*Catalogue de la Bibliothèque James de Rothschild*, I, p. 290.)

2. Ce manuscrit n'a jamais été étudié de très près, J. Quicherat (*op. cit.*, p. 14) s'est contenté de dire que le fond d'où il provenait différait de celui des ms fr. 1716, 1717, 1721. Il fut donné à la Bibliothèque royale par l'abbé Lenglet, le 25 avril 1744, et relié au temps de Napoléon I<sup>er</sup>. — La signature de François Robertet se voit au fol. 67<sup>vo</sup>.

3. Voir aussi la maxime de Plaute : *Actutum fortunae solent immutari. Varia vita est. De peu assez*.

4. Nous la rencontrons sur des livres ayant appartenu aux ducs de Bourbon. C'est François Robertet qui a identifié de sa main les miniatures de Jean Fouquet illustrant les Antiquités Judaïques (P. Durrieu, *Les Antiquités Judaïques*, Paris, 1908, pl. xxvi).

5. Voir ce qui a été dit plus haut à ce sujet. Les armes de Robertet sont au fol. 115.

ner, car François Robertet a un véritable mérite littéraire. Comme son père avait traduit les Triomphes de Pétrarque, maître François, secrétaire du roi et de Monseigneur le duc de Bourbon, receveur du Forez, les tourna en rondeaux<sup>1</sup>. C'est un genre qu'il affectionnait<sup>2</sup>. Il y traduisait ce goût de la franchise, de la fermeté, cet amour de la paix qui était dans le fond de son caractère. Guillaume Cretin, alors trésorier de la chapelle du bois de Vincennes, s'adressa à lui, en lui donnant le titre de bailli d'Usson, comme l'ami s'adresse à l'ami<sup>3</sup>. Il le sollicitait pour qu'il lui fît obtenir, non pas une crosse, ni une mitre, mais

Prebende bien ou quelque bonne cure.

Cretin le nommait Tite Live, second Horace, Lucain, Ovide retrouvé. A genoux, François Robertet répondit à son révééré maître :

La retraicte de court ou la demeure,  
L'un et l'autre puis choisir et eslire.  
Pas n'est discret qui toujours la demeure :  
Au Curial maistre Alain l'as peu lyre...

C'est François Robertet, on l'a vu, que Florimont, son frère, avait chargé de répondre à la missive que lui adressa le vieux Molinet<sup>4</sup>. Il est enfin l'auteur d'un *Debat du boucanier et du gorrier*<sup>5</sup>. Le boucanier, c'est l'homme simple, vêtu d'une bonne robe, économe, qui vérifie ses comptes, tient soigneusement sa maison, rachète les biens des prodigues; le gorrier, c'est le gentilhomme qui porte des habits à larges manches, va à la ruine, ne sait pas compter, suc-combe au train qu'il ne peut soutenir, avec ses chevaux, ses pages, ses veneurs, ses fauconniers, et dont les pauvres labou-

1. Bibl. Nat., ms. fr. 1721, fol. 39 (au fol. 40, 41, corrections de l'auteur).

2. *Ibid.*, ms. fr. 1717, fol. 13.

3. *Ibid.*, fol. 67.

4. *Ibid.*, fol. 65.

5. *Ibid.*, ms. fr. 1721, fol. 51 et sqq.

reurs payent tous les pillages. Le gorrier gémissait sur sa situation : car, malgré les dons du roi, il n'arrivait plus à payer les draps de soie de ses robes. Ce à quoi le boucanier répondait :

Il vaulsist myeulx estre ung peu boucanier  
Et avoir plus argent que vous n'avez.  
J'ay bonne robe dont ne doy ung denier,  
De vieulx escuz suis plain comme ung saunier,  
D'aussi bon vin je boy que vous buvez...

Et le gorrier, après avoir dit la misère des gentilshommes, vivant à la guerre avec les rustres, exposés à la peine et à la pluie, maudits par le laboureur, concluait :

Il n'est estat que de clercs et marchans.

Mais le boucanier le lui faisait observer : Quand vous avez vendu vos chevaux, vos robes et vos chaînes, vous êtes encore bien heureux de trouver ces trésoriers qui vous prêtent de l'argent :

Vous dites tous que ce sont gens de bien :  
Ilz sont larrons quant ilz n'avancent rien !

Débat qui en dit long sur les vertus et les pratiques de la maison des Robertet, et qui atteste aussi la verve de maître François. Son épitaphe loue, par ailleurs, sa vertu et le nomme le « familier d'Apollo et des Muses », le « bien aymé des trois belles Karites<sup>1</sup> » :

En son temps fut de deux roys secretaire,  
Et si obtint par son seul benefice,  
Oultre ce point, maint honorable office.  
Mais si Fortune a vertu a fait lustre,  
Vertu fortune a rendu plus illustre...  
S'il a bien fait, sans blasme et contredict,  
Il a aussi bien descript et bien dit.

\*  
\* \*

C'est cependant à un autre Robertet, Jacques, frère du

1. Bibl. Nat., ms. fr. 1721, fol. 103, 104.



Dormit Amos phœteturque faciem equidat et meus  
Atq; summa solo fixa nimis ignis habet  
Fissilis est victor totum dominice Leonis  
Hec deus atante robore signa refert  
Tantum iter puerum dissoluit vincula amatoz  
Dum stertit diuus dum fea tela vacante  
Dum licet fte precut ne somno liber ad arma  
Cura / Et eternas vibret in ossa facies

Cypido dicit luer et sacrees gisent  
Et les brandone mons de chalcure arisent  
Uns est ung peu pour la feste de victone  
Quil a cue du domiteur nofoire  
Du fier lion Roy des en seigremens  
Cetemps pendant de suiez voyz annone  
Que le dieu dote a que les durs seposent  
La Roie est seure acculse qui si medee osent  
fuez au long durent quareiz lousir  
achele fin quau puet de son gesir  
A ses ames ne coure a la may mece  
Et en voz os flame eternelle gette

115

THESE

MONS PARNASSYS

PEGASYS

FONS CABALINUS

HERCVL  
ES

CVPIDO



Hercule et Cupidon

L'écu des Robertet est accroché à l'arbre  
(Bibl. Nat., ms. fr. 24461. fol. 115)



précédent, que nous devons d'avoir conservé l'essentiel de l'œuvre de maître Henri Baude et une notable partie de la production poétique de la fin du règne de Louis XI aux premières années du règne de François I<sup>er</sup> : pièces qui se lisent dans les manuscrits français 1716, 1717, 1721 de la Bibliothèque Nationale.

Ces trois cahiers de poésie, qui offrent dans leur ensemble comme une progression chronologique, ont fait jadis partie de la collection de Béthune dont ils portent la belle reliure de maroquin rouge et les armes<sup>1</sup>. Le deuxième cahier (ms. fr. 1717, fol. 21) nous fournit cette mention : *Ce livre, composé de toutes pieces pour donner plaisir, passe temps et recreacion a ceulx qui le tirent, est a celluy qui l'a, par faulte d'autre meilleure occupacion, assemblé et redigé en ceste forme et maniere, ainsi que les œuvres des singuliers facteurs en langage françois de son temps se sont a luy presentees pour estre enregistrees au cathalogue des excellents engins qui, pour les invencions subtiles et monumens de leur langue melliflue, ont merité user<sup>2</sup> en la memoire de leur posterité jusques a present, esperant que les modernes studieux, ensuivans leurs vestiges, n'aurent leur temps en vain consummé, mais vivront semblablement par louange et recommandacion en memoire perpetuelle.*

JA. ROBERTET.

Quel était ce personnage si soucieux de la conservation des bonnes lettres ? Le seul Robertet que nous connaissions portant un prénom répondant aux deux premières lettres de

1. Comme il arrive souvent dans cette collection, les titres imposés par le relieur sont fantaisistes. Fr. 1716, VERS DU TEMP DU ROY LOUIS 11 (recueil qui contient des pièces de Marot et l'exil de Gênes de Jean d'Auton) ; Fr. 1717, VERS DU TEMP DU DERNIER DUC DE BOURG[OGNE] (contient un rondeau de 1515) ; Fr. 1721, VERS DU TEMP DU ROY CHARL[ES] 8 (parce que ce recueil débute par l'*Allée* du roi Charles VIII à Naples). Or certaines pièces sont du temps de François I<sup>er</sup>. — A la fin du seizième siècle, ces trois recueils appartenaient à GARPAR DU PONT, SERVITEUR DE MAGDELAINE DOUTREJAN (Fr. 1721, fol. 51) dont le monogramme (*un seul lien nous puisse lier*) se rencontre assez souvent dans les cahiers, en particulier à la dernière page du recueil. — 2. Durer longtemps.

cette signature et vivant à l'extrême fin du quinzième siècle, est Jacques Robertet, frère de François et de Florimont<sup>1</sup>. Prieur de Saint-Rambert-en-Forez, chanoine de Paris<sup>2</sup>, il fut élu à l'évêché d'Albi<sup>3</sup> où il succéda à Charles, son frère, qui y avait fait d'importants travaux aux peintures des voûtes<sup>4</sup>. Mais Jacques, dont l'élection avait été contestée par le chapitre, ne paraît guère avoir séjourné beaucoup dans le palais de l'évêché, qui est une forteresse, proche de cette autre forteresse de briques, la cathédrale Sainte-Cécile.

Dans tous les cas, il mourut au mois de juin 1518 à Paris où il fut enterré à Notre-Dame. Il est représenté sur la tombe de cuivre qui se voyait dans le chœur de la cathédrale en grand costume pontifical et sa physionomie paraît très avenante et jeune<sup>5</sup>.

Le premier des cahiers (ms. fr. 1716), celui qui contient les pièces les plus anciennes de la collection, renferme l'essentiel de l'œuvre de Baude (à côté de pièces de Jean Robertet, de François Robertet, de Chastellain, de Molinet, de Jean d'Auton, de Jean Marot). Jacques Robertet les a fait précéder de la rubrique suivante : *S'ensuivent plusieurs peliz traictez et dictz extraictz des œuvres de maistre Henry Baulde, en son vivant esleu de Lymosin, demeurant a Paris, tres clair et renommé composeur en ryme et langage françois*<sup>6</sup>.

Il n'est pas malaisé de retrouver dans cette rubrique comme la marque de Jacques Robertet qui entreprit le « cathalogue des excellents engins » des poètes de son temps. Elle nous montre du moins l'estime dans laquelle Baude était tenu dans le premier quart du xvi<sup>e</sup> siècle; qu'il était mort

1. C'est du moins le renseignement fourni par la généalogie du Cab. d'Hozier, 292. La *Gallia Christiana* en fait un fils de Claude.

2. Bibl. Nat., Cab. d'Hozier, 292. — 3. *Gallia Christiana*, I, col. 36-37.

4. Hip. Crozes, *Le diocèse d'Albi, ses évêques et archevêques*, 1878, p. 114-115.

5. Bibl. Nat., Cabinet des Estampes, Gaignières P<sup>er</sup>o, fol. 54. Je ne sais pas pourquoi les auteurs de la *Gallia Christiana*, I, col. 36, disent que ce prélat a eu deux prénoms et que l'építaphe de son tombeau le prénomme *Johannes*. On y lit : *Obiit VII kalendas junii anno 1518-Ista Roberteti cineres tegit urna Jacobi quem vigilem experta est Albia pontificem... corporis ac animi preclaris dotibus auctum*. — 6. Fol. 30<sup>vo</sup>.

avant 1519<sup>1</sup> (en fait, la dernière allusion aux ennuis de Baude avec la justice que nous rencontrons indique qu'il rimait encore en 1496)<sup>2</sup>; que l'on avait conservé dans le cercle des secrétaires des finances que furent les Robertet, domestiques des ducs de Bourbon, le souvenir de l'élu du Limousin, un Parisien d'adoption au demeurant; que Jacques Robertet avait eu entre les mains un exemplaire des « *œuvres de maistre Henry Baulde* », dont il « enregistra » seulement des extraits, recueil aujourd'hui perdu.

L'extrait des œuvres, qui a passé presque tout entier dans le manuscrit fr. 1716, semble indiquer qu'elles se composaient ainsi<sup>3</sup> :

1° *Petitz traictés et dictz*. Testament de la Mule<sup>4</sup>; Lamentations Bourrien<sup>5</sup>; Touchant la paix<sup>6</sup>; Bulles du cardinal de Guérande<sup>7</sup>; Lettres de Baude à Mgr de Bourbon<sup>8</sup>; Pragmaticque entre gens de cour<sup>9</sup>; Les dix Visions<sup>10</sup>; Epitaphe de l'élu gorrier<sup>11</sup>; le dit moral des pourquoi<sup>12</sup>; Les [décevances]<sup>13</sup>; la Déclaration<sup>14</sup>; le dit moral [sur le maintien de la justice]<sup>15</sup>.

2° *Bonnes inventions, dictz moraulx pour faire tapisserie*<sup>16</sup>. Tapis de l'histoire poétique : Jupiter et Europe<sup>17</sup>; Jupiter et Léda<sup>18</sup>; Athis<sup>19</sup>; Tantale<sup>20</sup>; Clotho et sa quenouille<sup>21</sup>; Vulcain et Vénus<sup>22</sup>; Cadmus<sup>23</sup>; tapis de Cambise<sup>24</sup>; tapis du laboureur<sup>25</sup>; tapis du berger et de la bergère<sup>26</sup>; tapis de faveur contraire<sup>27</sup>; tapis de l'araignée qui file<sup>28</sup>; tapis du vilain qui a incendié le palier<sup>29</sup>; tapis de la toile d'araignée<sup>30</sup>;

1. Date de la mort de Jacques Robertet. — 2. Pierre Champion, *M<sup>e</sup> Henri Baude devant le Parlement de Paris, Romania*, XXXVI, p. 82.

3. La suite des pièces, comme on la trouve dans le manuscrit de Chantilly 510, montre que ce recueil, écrit, entre 1535 et 1540, est également un démembrement des œuvres de Henri Baude.

4. Fol. 30<sup>vo</sup>. — 5. Fol. 32<sup>vo</sup>. — 6. Fol. 35.

7. Fol. 36. — 8. Fol. 37. — 9. Fol. 40<sup>vo</sup>. — 10. Fol. 43. — 11. Fol. 44.

12. 44<sup>vo</sup>. — 13. Fol. 46. — 14. Fol. 46. — 15. Fol. 46<sup>vo</sup>.

16. Fol. 47-56. — 17. Fol. 47. — 18. Fol. 48.

19. Fol. 48<sup>vo</sup>. — 20. Fol. 48<sup>vo</sup>. — 21. Fol. 48<sup>vo</sup>.

22. Fol. 48<sup>vo</sup>. — 23. Fol. 49. — 24. Fol. 49.

25. Fol. 49. — 26. Fol. 49<sup>vo</sup>. — 27. Fol. 49<sup>vo</sup>.

28. Fol. 49<sup>vo</sup>. — 29. Fol. 49<sup>vo</sup>. — 30. Fol. 50.



tapis des bandées<sup>1</sup> ; tapis des trois vis de pressoir<sup>2</sup> ; tapis des trois mors de bride<sup>3</sup> ; tapis de l'archer<sup>4</sup> ; tapis des ânes dans un palais<sup>5</sup> ; tapis de l'homme qui parle au meunier<sup>6</sup> ; tapis de l'âne qui chasse un tas de bêtes<sup>7</sup> ; tapis du lévrier et de l'os<sup>8</sup> ; tapis du quidam et du pauvre homme qu'on saigne<sup>9</sup> ; tapis des ânes de Myrebeau<sup>10</sup> ; tapis du gros homme qui tient un verre de vin<sup>11</sup> ; tapis de l'homme armé en peinture<sup>12</sup> ; tapis du patient et du médecin<sup>13</sup> ; tapis de chacun le particulier<sup>13 bis</sup> ; tapis de la nef équipée<sup>14</sup> ; tapis du bonhomme qui tient deux sacs à procès<sup>15</sup> ; tapis du bonhomme qui porte le feu et l'eau<sup>16</sup> ; bon tapis des bergers et des brebis<sup>17</sup> ; tapis des rats sur un tas de paille<sup>18</sup> ; tapis des trois chiens<sup>19</sup> ; tapis de l'homme qui presse des cailloux en un pressoir<sup>21</sup> ; tapis du roi des mouches<sup>22</sup>.

3° *Petitz dictz et brocars*. L'année du traité de France et d'Angleterre (1475)<sup>23</sup> ; Logogriphe sur le mot *vindication*<sup>24</sup> ; logogriphe sur le mot *Envie*<sup>25</sup> ; quatrain aux princes<sup>26</sup> ; quatrain sur les Bourguignons<sup>27</sup> ; dit sur l'inconstance de l'homme<sup>28</sup> ; épigramme sur Bas volant de Bretagne<sup>29</sup> ; épigramme sur le supplice d'Olivier le Daim<sup>30</sup> ; exhortation aux voluptueux<sup>31</sup> ; Recette pour guérir un homme de l'ivresse<sup>32</sup> ; sur la noblesse<sup>33</sup> ; le pauvre homme deshérité de biens<sup>34</sup> ; l'homme qui pêche avec un hameçon d'or<sup>35</sup> ; Brouillis et outrecuidance<sup>36</sup> ; bon dit de la nature d'une femme<sup>37</sup> ; Rondeau ironique sur le déconforté d'amour<sup>38</sup> ; Quatrain des sages et des fous<sup>39</sup> ; les yeux de Bourrien<sup>40</sup> ; la comparaison de Fortune<sup>41</sup> ; la promesse du duc de Bourbon<sup>42</sup>.

1. Fol. 50. — 2. Fol. 50<sup>vo</sup>. — 3. Fol. 50<sup>vo</sup>. — 4. Fol. 50<sup>vo</sup>. — 5. Fol. 51<sup>vo</sup>.  
 6. Fol. 51<sup>vo</sup>. — 7. Fol. 52. — 8. Fol. 52<sup>vo</sup>. — 9. Fol. 52<sup>vo</sup>. — 10. Fol. 52<sup>vo</sup>.  
 11. Fol. 53. — 12. Fol. 53. — 13. Fol. 53<sup>vo</sup>. — 13 bis. Fol. 53<sup>vo</sup>.  
 14. Fol. 53<sup>vo</sup>. — 15. Fol. 53<sup>vo</sup>. — 16. Fol. 54. — 17. Fol. 54.  
 18. Fol. 55. — 19. Fol. 55. — 20. Fol. 55<sup>vo</sup>. — 21. Fol. 55<sup>vo</sup>.  
 22. Fol. 56-58<sup>vo</sup>. — 23. Fol. 56. — 24. Fol. 56.  
 25. Fol. 56. — 26. Fol. 56. — 27. Fol. 56<sup>vo</sup>. — 28. Fol. 56<sup>vo</sup>.  
 29. Fol. 56<sup>vo</sup>. — 30. Fol. 56<sup>vo</sup>. — 31. Fol. 56<sup>vo</sup>. — 32. Fol. 56<sup>vo</sup>.  
 33. Fol. 57. — 34. Fol. 57. — 35. Fol. 57. — 36. Fol. 57. — 37. Fol. 57.  
 38. Fol. 57<sup>vo</sup>. — 39. Fol. 57<sup>vo</sup>. — 40. Fol. 58. — 41. Fol. 58. — 42. Fol. 58.



4° *Requestes... baillées a la Court de Parlement en poursui-  
vant ses proces*<sup>1</sup>.

5° *Ballades et rondeau*<sup>2</sup> (ballade sur la Cour<sup>3</sup>; ballade du  
gorrier bragart<sup>4</sup>; rondeau des questeurs).

6° *Dictz morautx pour mettre en tapisserie faictz par Baude  
et autres facteurs*<sup>5</sup>.

La collection des *faictz* de Baude est comprise entre les  
fol. 61<sup>vo</sup> et 63<sup>vo</sup> : *Cy finissent les faictz de Baude*. Elle com-  
prend les dits suivants : tapis de l'homme qui a les yeux  
bandés et coupe la branche sur laquelle il est juché<sup>6</sup>; tapis  
de l'homme du village caché sous un rocher<sup>7</sup>; tapis des  
pourceaux qui ont répandu un panier de fleurs (les margue-  
rites!)<sup>8</sup>; tapis du beau cheval enfermé dans un parc et qui  
s'empale<sup>9</sup>; tapis des dangereux degrés<sup>10</sup>; tapis de la chan-  
delle<sup>11</sup>; tapis de l'homme qui rompt les anguilles sur les  
genoux<sup>12</sup>; tapis de la main et de la pirouette<sup>13</sup>; tapis de  
l'homme monté sur un char à bœufs et qui tire un lièvre à  
l'arbalète<sup>14</sup>; tapis de l'homme qui écoute lever les avoines<sup>15</sup>;  
tapis de l'homme qui réveille le chien qui dort<sup>16</sup>; tapis de  
l'homme qui forge une faux<sup>17</sup>; tapis de l'homme qui fabrique  
une flèche<sup>18</sup>; tapis de la femme serpent<sup>19</sup> (Synderesis).

Aux autres facteurs reviennent donc les tapis suivants : le  
gorrier de cour au pied du poirier<sup>20</sup>, le Cordelier<sup>21</sup>, le nocher  
et les sirènes<sup>22</sup>, la jeune fille étourdie qui chevauche nue sur le  
cheval Volonté<sup>23</sup>, le Rapporteur<sup>24</sup>, le débat du cheval et du  
bœuf<sup>25</sup>, la Fortune aux yeux bandés<sup>26</sup>, le Fauveau étrillé<sup>27</sup>;  
le berger qui préfère être Franc Gontier<sup>28</sup>; Faveur et les ânes  
volants<sup>29</sup>; le meunier et l'âne<sup>30</sup>; les neuf Muses<sup>31</sup>; les Déesses<sup>32</sup>;  
les Dieux<sup>33</sup>; le tigre attaché à un poteau<sup>34</sup>; l'ours parlant à ses

1. Fol. 58<sup>vo</sup>-59<sup>vo</sup>. — 2. Fol. 60-61. — 3. Fol. 60. — 4. Fol. 60<sup>vo</sup>.

5. Fol. 61. — 6. Fol. 61<sup>vo</sup>. — 7. Fol. 61<sup>vo</sup>. — 8. Fol. 61<sup>vo</sup>.

9. Fol. 61<sup>vo</sup>. — 10. Fol. 62. — 11. Fol. 62. — 12. Fol. 62<sup>vo</sup>. — 13. Fol. 62<sup>vo</sup>.

14. Fol. 63. — 15. Fol. 63. — 16. Fol. 63. — 17. Fol. 63<sup>vo</sup>. — 18. Fol. 63<sup>vo</sup>.

19. Fol. 63<sup>vo</sup>. — 20. Fol. 63<sup>vo</sup>. *Cy finissent les faictz de Baude*. — 21. Fol. 64.

22. Fol. 64. — 23. Fol. 64. — 24. Fol. 64<sup>vo</sup>. — 25. Fol. 65.

26. Fol. 65<sup>vo</sup>. — 27. Fol. 66. — 28. Fol. 66. — 29. Fol. 66<sup>vo</sup>. — 30. Fol. 67.

31. Fol. 68. — 32. Fol. 69. — 33. Fol. 70. — 34. Fol. 72.

petits oursons<sup>1</sup>; l'unicorne<sup>2</sup>; les trois sages<sup>3</sup> (Adam, Salomon, La Sibile); les trois forts<sup>4</sup> (Gédéon, Samson, David); les trois riches<sup>5</sup> (Alexandre, Octavien, Charlemagne). Mais il y a lieu de remarquer que certaines de ces pièces sont données à Baude par François Robertet suivant l'autorité du manuscrit français 12490 (le gorrier de cour au pied du poirier<sup>6</sup>; le Cordelier [le religieux]<sup>7</sup>; le fauveau<sup>8</sup>, le nocher<sup>9</sup>. Quant aux autres cahiers de Robertet, ils renferment un assez petit nombre de pièces de Henri Baude.

Le manuscrit français 1717 contient seulement deux rondeaux (fol. 54<sup>vo</sup>-55) de notre poète : l'un paraphrase le verset : *Initium sapientie timor Dei*; l'autre commente le mérite qu'il y a à faire peu de promesses et à les tenir. Quant aux *Bons dictz moraulx pour tapis ou verrières de fenestres*<sup>10</sup> qui se lisent aux folios 57<sup>ro</sup>-58<sup>vo</sup>, rien n'indique que ces petites moralités sur Justice, Pitié, Vérité, Charité, Humilité, Conseil, Paix, Fidélité, la fusée, l'amant douloureux, etc., soient de maître Henri Baude.

Le manuscrit français 1721 est le troisième et dernier cahier de Robertet, et l'on a pu y écrire jusque vers 1524; il contient huit rondeaux de maître Henri Baude<sup>10</sup> (fol. 22<sup>vo</sup>-25). Parmi ces pièces d'amour on remarque deux pièces très libres recueillies dans le *Parnasse Satyrique*<sup>11</sup>.

Nous avons déjà parlé, à propos de François Robertet, puis à propos des tapisseries de Baude, du manuscrit français 12490. Il convient de signaler que ce recueil contient également un certain nombre de pièces attribuées à Baude qui ne se rencontrent que là : le « galifrede Baudas »<sup>12</sup>; l'homme qui pense nager à plaisance<sup>13</sup>; l'homme qui dort équipé d'espérance<sup>14</sup>; le

1. Fol. 72. — 2. Fol. 72<sup>vo</sup>. — 3. Fol. 73. — 4. Fol. 73<sup>vo</sup>. — 5. Fol. 73<sup>vo</sup>.

6. Fol. 73<sup>vo</sup>. — 7. Fol. 118<sup>vo</sup>. — 8. Fol. 119. — 9. Fol. 119<sup>vo</sup>.

10. Fol. 22<sup>vo</sup> : Souverieigne vous ce dit Baude, de moy. Fol. 23 : Baude que pence tu ? — J'escoute. Fol. 23<sup>vo</sup> : Le bon lymier qui est sur erre ; — Dame si j'ay les cheveux gris. Fol. 24 : A l'estourdy sans y veoir goutte. — Mon juge fait de l'entendu. Fol. 24<sup>vo</sup> : Cons barbus, rebondis et noirs. — Si j'ay parlé aucunement. Fol. 25. J'entens bien ce que vous me dites. — 11. Marcel Schwob, *op. cit.*, p. 163-164.

12. Fol. 119. — 13. Fol. 119<sup>vo</sup>. — 14. Fol. 119<sup>vo</sup>.

pèlerin<sup>1</sup>; les ânes sur les mules<sup>2</sup>; les ânes habillés en avocats<sup>3</sup>; les deux femmes<sup>4</sup>; le tombeau de beau langage<sup>5</sup> et enfin la ballade faite pour Monseigneur de Dammartin contre Charles de Melun<sup>6</sup>.

Ces pièces appartiennent-elles à notre auteur? Il semble que oui. Mais le recueil formé par François Robertet paraît bien avoir été préparé avec moins de soin que les trois cahiers de Jacques Robertet et l'attribution de ces pièces demeure un peu moins certaine<sup>7</sup>.

\*  
\* \*

Et peut-être n'aurons-nous pas perdu tout à fait notre temps à tourner les feuillets de papiers jaunis où ces clercs, les Robertet, ont oublié les tracas de leurs affaires administratives, manifesté leur amour pour les imaginations nouvelles et montré leur souci à conserver le beau langage de France. Car ils nous ont permis de dire l'ascension d'une famille vers la fortune, vers la noblesse<sup>8</sup>, vers cette forme nouvelle de triomphe que devenait, en ce temps-là, la gloire littéraire.

Grâce à eux, nous avons surpris quelque chose qui finissait; et quelque chose aussi, qui s'est fané depuis, mais qui venait de naître alors et que paraît, en cette heure, le reflet d'une aurore : plus que l'adolescence de la Beauté païenne, c'en était la prime jeunesse et la gracilité. Et par eux aussi,

1. Fol. 120. — 2. Fol. 121. — 3. Fol. 121.

4. Fol. 122. — 5. Fol. 122<sup>vo</sup>.

6. Fol. 122<sup>vo</sup>. — A la fin de cette ballade on remarque les signes qui entrent quelquefois dans la signature de Fr. Robertet.

7. Parmi les pièces qu'il faut absolument rejeter de l'œuvre de Henri Baude figure le « Débat de la Dame et de l'écuyer », attribué à notre auteur par Anatole de Montaiglon (*Recueil d'anciennes poésies françaises*, t. IV, p. 151-179). Ce long morceau n'est pas dans la manière de Baude et l'expression « laissez buissonner Baude » est proverbiale. Ce n'est nullement une signature. (*Ibid.*, p. 175.) Baude est d'ailleurs un nom courant de chien. Voir la poésie de Charles d'Orléans (Éd. J. M. Guichard, p. 399).

8. On pourra remarquer dans le ms. fr. 1721 ces maximes : *Extollit virtus nobilitatque viros* :

Qui est gentil ne peut estre vilain.  
Qui est vilain n'est pas dit gentilhomme.

nous avons pénétré dans un coin du cœur de la France, tendre et recueilli, dans ce joli Bourbonnais où un héraldiste de ce temps<sup>1</sup> a dessiné beaucoup de villages ceinturés de murailles et dominés par d'imposants castels, de petites cités (on y voit Moulins<sup>2</sup> où naquit Baude; le château d'Usson où Jean Robertet fut bailli<sup>3</sup>; Montbrison<sup>4</sup>, d'où les Robertet tiraient leur origine bourgeoise, là où ils dormiront noblement leur dernier sommeil, dans cette admirable campagne déployée au pied de la montagne forézienne qui verra naître l'Astrée). Et tant de vers, recueillis par les bons serviteurs de cette maison, nous ont permis d'évoquer le milieu littéraire et artistique qui entoura la maison de Bourbon.

Mais les cahiers poétiques des Robertet dépassent ce petit cercle : c'est tout un monde, c'est tout un temps, le moins défini et le plus bigarré, qu'ils évoquent.

La Flandre bourguignonne y est installée, en alliée sinon en conquérante, avec Georges Chastellain, le très « clair orateur », le maître de Jean Robertet qui écrira sur sa mort une longue complainte<sup>5</sup>. Nous y trouverons toutes les pièces politiques relatives à la querelle du Lion rampant et du Cerf volant<sup>6</sup>, tous les dialogues de France, d'Angleterre et de Bourgogne<sup>7</sup>; et aussi les épigrammes et les traînes qui suivirent le désastre de Nancy où finit, avec le Téméraire, cette splendeur exaltée<sup>8</sup>. Et nous rencontrons Molinet<sup>9</sup>, correspondant de François Robertet, Molinet de Valenciennes avec le Trône d'Honneur écrit à la mort de Philippe le Bon<sup>10</sup>, la Complainte de la Grèce<sup>11</sup>, le Temple de Mars<sup>12</sup>, les chansons

1. Guillaume Revel (Bibl. Nat., ms. fr. 22297).

2. *Ibid.*, fol. 369 (Pierre Champion, *François Villon*, II, pl. xxxi).

3. Bibl. Nat., ms. fr. 22297, fol. 32<sup>vo</sup>. — 4. *Ibid.*, fol. 437.

5. Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 9. — 6. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 1-27.

7. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 8.

8. Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 74; fr. 1717, fol. 90<sup>vo</sup>.

9. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 64, 65.

10. Bibl. Nat., ms. fr. 12490, fol. 138.

11. Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 95<sup>vo</sup>.

12. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 70<sup>vo</sup>; fr. 12490, fol. 148.

historiques de grande allure; car l'homme était doué d'un vrai tempérament d'artiste<sup>1</sup>. Et Lemaire de Belges, neveu du précédent dont il rédigea l'épithaphe<sup>2</sup>, secrétaire de Marguerite d'Autriche, n'y sera pas oublié; Octovien de Saint-Gelays<sup>3</sup> y dialogue avec Molinet.

L'Italie, nous la trouvons ici avec les souvenirs de la descente de Charles VIII<sup>4</sup>, les Triomphes de Pétrarque qui sont le triomphe de l'heure présente, le discours de Dante aux sénateurs de Florence, les proverbes<sup>5</sup> de ce pays qui unit la finesse à la ruse, les épigrammes latines. A un peintre de chez nous, c'est-à-dire un candide primitif, autant dire un barbouilleur, Jean Robertet opposera le Pérugin<sup>6</sup>.

La France, ironique et narquoise, nous la reconnaissons dans son lot de tourneurs de petits rondeaux et de sonneurs de franchises ballades; dans les épîtres d'un Guillaume Cretin<sup>7</sup>; dans les blasons d'un Pierre Danche<sup>8</sup>; et surtout dans le coin secret des pièces libres<sup>9</sup>. Elle est au surplus représentée par le maître de la poésie française au quinzième siècle, le pauvre François Villon, dont les plus célèbres ballades figurent dans le recueil de Robertet<sup>10</sup>. Elle l'est, abondamment, par les vers de maître Henri Baude, fidèle représentant du vrai, et qui n'allégorisa que suivant la tradition des imagiers.

Vous avez regardé les monuments de la première Renaissance, où les motifs aigus de l'architecture ogivale se marient

1. Ms. fr. 1716, fol. 85<sup>vo</sup>, 93<sup>vo</sup>, 94<sup>vo</sup>; Ms. fr. 1717, fol. 9<sup>vo</sup>; Ms. fr. 1721, fol. 25-27. Voir aussi la pitié qu'il marque au « petit peuple » (Bibl. Nat., fr. 1716, fol. 77<sup>vo</sup>).

2. Ms. fr. 1717, fol. 96. — 3. Ms. fr. 1721, fol. 26<sup>vo</sup>.

4. Ms. fr. 1716, fol. 9<sup>vo</sup>; ms. fr. 1721, fol. 1. — 5. Ms. fr. 1717, fol. 56.

6. *Ibid.*, fol. 95 :

Pas n'approchent les faictz maistre Rogier,  
Du Perusin, qui est si grant ouvrier.  
Ne des painctres du feu roy de Cecille,  
Au chef d'œuvre que voyez cy entier...

7. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 67; Ms. 1721, fol. 48.

8. Ms. fr. 1721, fol. 60 et sqq. — Sur le ms. on lit : *Pierre Danthe*.

9. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 11; fr. 1721, fol. 25-26.

10. Ms. fr. 12490, fol. 84-98.

aux lignes pleines des architectures classiques; vous avez remarqué ces médaillons italiens, encastrés dans les murailles des maisons de chez nous, ainsi décorées des effigies des Césars; vous avez rencontré sur les rives de la Loire, dans le gentil Bourbonnais, dans le Forez plus âpre et jusque dans la sombre Auvergne, l'acanthé du pilastre corinthien fleurissant les baies des demeures; vous avez parcouru, dans la petite ville en lave, à Montferrand, la suite des patios harmonieux, timbrés de l'écusson de leurs propriétaires, imagés des figures de Notre Dame, de centaures, où le visage de Lucrèce et celui de la Vierge voisinent; vous avez regardé ces maisons des riches bourgeois de finances, qui ont déjà supplanté les nobles dans leur province et qui vont les remplacer bientôt auprès des rois<sup>1</sup>. Ou bien, par la pensée, portez-vous dans le chœur de la cathédrale d'Albi, non loin de la tombe de Charles Robertet qui fit continuer, en 1511, les délicates peintures des voûtes à l'italienne<sup>2</sup>, près de ce jubé où, dans la pierre dure, la fougueuse sculpture bourguignonne a connu son miracle; ou encore, à Brou, dans l'église que Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien et veuve de Philibert le Beau, fit bâtir et ciseler dans la pierre et le marbre en exécution d'un vœu de sa belle-mère, Marguerite de Bourbon.

Sur ces monuments, comme dans les pièces de nos manuscrits littéraires, en dépit des stylisations nouvelles, une importante tradition réaliste s'affirmera toujours. Dans les cahiers des Robertet, Villon coudoie Baude et le précède. Jean Marot, poète de cour, attaché à Monseigneur de Valois, s'y rencontre<sup>4</sup>. Il se souviendra de Villon, qu'il a nommé et imité<sup>5</sup>. Jean est le père du charmant Clément Marot, celui-là qui

1. Cf. Noël Thiollier, *Le Forez Pittoresque*.

2. Jean Laran, *La Cathédrale d'Albi*, 1911, p. 90.

4. Fr. 1717, fol. 54<sup>vo</sup>; fr. 1721, fol. 7<sup>vo</sup>-19<sup>vo</sup>.

5. Et comme dit Villon en ses brocars  
De ma santé je vendrois aux lombards.

(Fr. 1721, 1 fol. 7<sup>vo</sup>.)



pillera Baude, éditera Villon, on sait avec quel amour : Clément, dans sa jeunesse, le chantre de Robertet<sup>1</sup>.

Et c'est Clément Marot qui aura l'honneur, dans la littérature française, de réunir, en un précieux alliage, le vieil esprit de chez nous et l'italianisme, plus encore que l'humanisme. Tout cela, il le rencontra en quelque sorte à son berceau, dans sa famille. Tel est, sans doute, l'enseignement le plus précieux des cahiers poétiques qui nous ont conservé les vers de maître Henri Baude<sup>2</sup>.

1. Fr. 1721, fol. 67 et *sqq.*

2. Un contemporain hilare n'avait pas notre foi. On lit au fol. 170<sup>vo</sup> du ms. fr. 12490 :

Ce sont ballades et rondeaux  
Pour resjouyr vaches et veaulx !





14.



**A** balanc espunt don  
rompie de sa piceide  
Volant aluader son  
oculit conueyon se  
mist en pnie de l'air pur force ce



**E**n son lieu tra  
pchant.  
Le saint arde espar  
de son zel.  
Enuora son teschi  
enfant.

Jean Molinet decrivant le naufrage de la Pucelle (Marie de Bourgogne)  
(Bibl. Nat., ms. fr. 14980, fol. 19.)

# JEAN MOLINET

## RHÉTORIQUEUR

C'est Molinet à Valenciennes que nous voudrions peindre, un esprit de petite envergure, mais un très bon ouvrier mécanique des lettres et un extraordinaire musicien des mots, verbeux, savant, goguenard, obscène, plaisant sans qu'il s'en doute, très souvent ridicule aussi, mais écrivain d'une verve admirable, chanoine crasseux et déguenillé, borgne et laid comme le cyclope dont il a eu la vigueur et les désirs, un pauvre et vieil homme frileux sur les derniers jours du quinzième siècle.

Jean Molinet, le petit moulin qui tourna à tous les vents, le moulin à paroles, voilà sans doute un bon prétexte à un tableau de cette fin d'un monde qui est la fin du moyen âge. Car Jean Molinet en avait encore recueilli toute la tradition et l'esprit. Il a admiré et su par cœur le *Roman de la rose* : mais ce fut pour le tourner en prose, pour le mettre en pièces, pour l'assassiner, alors qu'il entendait lui donner une vie nouvelle, des grâces plus en rapport avec les gentilleses de son temps. Sauf la souffrance du petit peuple qui maudit la guerre, Jean Molinet n'a à peu près rien compris à rien. Il était surtout sensible à la fausse splendeur des choses.

Et cependant Molinet a été un hardi novateur verbal, un précurseur à ce titre. De ses nouveautés, presque rien n'est demeuré. Et parmi ses vieilleries, si beaucoup de choses sont ridicules, beaucoup méritent un souvenir et parfois de l'estime. Jean Molinet a vécu enfin, à une époque ambiguë,

abondante en traits colorés, un drame historique étonnant ; il a été passionnément Bourguignon, homme de parti, anti-français, ce maître en langue française. Ce pauvre rhétoricien a été le reflet de scènes somptueuses, d'un tragique admirable. Il vaut d'être connu et expliqué sympathiquement, car il est lui-même une explication<sup>1</sup>. Molinet, qui a composé tant

1. Il n'existe aucune étude documentée sur Jean Molinet, et pas une édition moderne. (6 pièces de Molinet dont le choix n'est pas très heureux ont été reproduites par A. U. Coustelier à la suite de *la Légende de maître Pierre Faifcu mise en vers* par Ch. Bourdigné. Paris, 1723, p. 119-198 sous le titre : *Poésies diverses de Jehan Molinet chanoine de Valenciennes, extraites de ses Faicts et dictz*. Une pièce dans les *Annales poétiques ou Almanach des Muses* d'Imbert. Paris, 1778, p. 201-206). La courte notice de M. de Reiffenberg, *Mémoire sur Jean Molinet, historien et poète*, Cambrai, 1835, 24 pp., est surtout une appréciation littéraire. La *Notice biographique* de G. Hécart (*Mémoires de la Société de Valenciennes*, 3<sup>e</sup> volume, 1841) offre principalement un catalogue des œuvres et deux pièces fort intéressantes. La notice de P. Hédouin (*Archives historiques et littéraires du Nord*, 3<sup>e</sup> série, 1850, p. 212-226) est sommaire. Le seul travail à citer est celui de M. Henry Guy, *Histoire de la Poésie française au seizième siècle. Tome I. L'École des Rhétoriciens*. Paris, 1910, p. 158-173, d'une sévérité d'appréciation qu'on ne saurait partager. — Les vers de Molinet ont paru pour la première fois à Paris en 1531, chez Jean Longis, imprimés en beaux caractères gothiques, mais peu correctement : *Les Faictz et dictz de feu de bonne memoire maistre Jehan Molinet contenant plusieurs beaultz traictez et oraisons et champs royaux...* (Bibl. Nat. Réserve, Y<sup>e</sup> 42). Deux autres éditions ont été données à Paris en 1537. Celle de 1540, en beaux caractères ronds, (Bibl. Nat., Réserve Y<sup>e</sup> 1340) est la reproduction exacte de celles qui précèdent, avec un certain nombre de fautes d'impression en plus. Systématiquement, les éditeurs de 1531 ont écarté de l'œuvre de Molinet les pièces anti-françaises et celles aussi d'un tour trop débridé. Ils n'ont connu qu'une partie de l'œuvre poétique de Molinet qui est infiniment plus considérable. Les pièces publiées par eux ont été trop souvent châtrées des mots vigoureux qui caractérisent Jean Molinet. Le texte est enfin donné dans le dialecte de l'Île de France. *Les Faictz et dictz* doivent donc être complétés par les recueils poétiques formés par les Robertet. (Bibl. Nat., ms. fr. 1716, 1717, 1721, 12490.) Le manuscrit de la Bibl. Nat., fr. 2200 est intéressant, avec sa curieuse série de pièces historiques à la suite de la *Ressource du Petit Peuple* et du *Testament de guerre*. C'est aussi la caractéristique du ms. fr. 19165 (premier quart du seizième siècle, Nord de la France) qui contient le vigoureux *Chant de la pie* parmi des pièces politiques et autres de la vieillesse de Molinet d'un véritable intérêt. Le ms. fr. 2375 contenant *l'Art de Rhétorique* demande à être étudié de très près. Riche en pièces authentiques de Molinet, il en contient beaucoup d'autres, d'un tour libre, qui ne peuvent être que de notre poète. Un recueil beaucoup plus important, plus complet que l'imprimé de Longis, est le n<sup>o</sup> 471 de la Bibliothèque James de Rothschild (104 pièces), recueil formé par un chapelain d'Arras, Jean Garet, entre 1520 et 1526, un admirateur, et peut-être un ami de Molinet (*Catalogue*, I, p. 271-281). Mais de beaucoup le plus intéressant manuscrit de Molinet est le numéro 105 de la Bibliothèque de Tournai. Ce gros recueil de 456 folios de grand format, très soigné, illustré d'expressifs dessins rehaussés de lavis, de livres et étonnants rébus, a été transcrit, un peu après 1515, dans le dialecte wallon, du vivant de Philippe de Fenin



d'allégories, est une allégorie. Il donne le portrait moral de l'écrivain de l'extrême fin du quinzième siècle, à l'époque de la pré-Renaissance, si importante à connaître pour comprendre la Renaissance<sup>1</sup>.

#### MOLINET A LA RECHERCHE D'UNE AUBERGE

Jean Molinet naquit à Desvres (Pas-de-Calais), en 1435<sup>2</sup>. Il y a là une forte terre<sup>3</sup> et de robustes gens, des bois, des prairies, un gros bétail<sup>4</sup>, d'énormes légumes, du blé et des petits moulins qui tournent comme un peu partout en Boulonnais<sup>5</sup>. Molinet s'est dépeint comme « adonné au service de musique et de rhétorique<sup>6</sup> » dès son jeune âge. Mais ce provincial fit des études à Paris où il dut demeurer un certain temps<sup>7</sup> : car dans une lettre qu'il adressa, sur la fin de sa vie, aux « logiciens » du collège de Montaigu, il fait allusion à l'époque où il était « escrivain » au collège du Cardinal Lemoine<sup>8</sup>.

et pour lui, comme le montre l'écu du dessin du fol. 1 qui le représente au milieu de ses livres (Cf. Riestap, *Armorial*, ad. v. Fremin) : la copie laisse parfois à désirer. Ce manuscrit donne, en outre, les poésies de Philippe de Fenin, les *Complaintes du roi de la Bazoche* d'André de La Vigne, les *Douze dames du Rhétorique* de Jean Robertet sous le nom de Molinet. Ce recueil n'est pas le « grand Molinet » visé par Garet.

1. Rien de plus creux, de plus faux que ces paroles de Michelet « La révolution du seizième siècle partit de rien... Le néant fut fécond, créa... » (*La Renaissance*, introduction).

2. Jean Lemaire de Belges, *Œuvres*, éd. J. Stecher, (Louvain, 1882, 4 volumes 8), t. IV, p. 521; *Me Molinet peperit Divernia Boloniensis — Parisius docuit : aluit quoque Vallis Cygnorum* (épitaphe latine rapportée par Simon Le Boucq, *Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valentienne*, éd. A. Dinaux, 1841, p. 47).

3. A quatre lieues de Boulogne-sur-Mer.

4. « Deux veaux sommes de Boulenois », fera dire Jean Molinet à Nicole Remberc. Cf. Haigneré, *Recueil historique du Boulonnais*, I, 156.

5. M. Alph. Lefebvre (*Vie et commune origine de Jehan Molinet, le bolognois, et de Jehan Le Maire, le belgeois...* Boulogne-sur-Mer, 1901) a cherché à montrer que Jean Molinet tirait son origine du fief noble dit du Molinet, canton de Samer, cité par Haigneré, *Dictionnaire... du Pas-de-Calais*, t. III, p. 297<sup>9</sup>.

6. Jean Lemaire, t. IV, p. 522.

7. *Parisius me docuit* (épitaphe latine). Voir un éloge de Paris qu'il a donné dans sa chronique, ad. a., 1486 (*Chroniques de Jean Molinet*, pp. J. A. Buchon. t. III, p. 108).

8. E. Roy, *Les Lettres de noblesse du poète Jean Molinet*, dans la *Revue de philo-*

Un écrivain de collège devait être un pauvre scribe copiant des livres d'études ; fonction peu reluisante, on le voit. Quant au collège du Cardinal, c'était, sur la Montagne Sainte-Geneviève, entre les Bernardins et l'enceinte de la ville universitaire, non loin du faubourg Saint-Victor, un assez grand collège, « fondé pour les pauvres maistres et escoliers estudiant a Paris en la maison du Chardonnet » où l'on comptait soixante théologiens et quarante artiens. « Paris porte le fruit de bien et de mal, ce est le fort et juste droict canon ; Paris porte le fruit du vrai et du faulx, c'est le bel arbre de porphire<sup>1</sup> avec les sept arts liberaulx et plusieurs arbres de science qui la flourissent et germinent... Guaires ne s'en faut que Paris ne soit Paradis » dira, emphatiquement, l'écolier picard.

Il n'en est pas moins vrai que Jean Molinet végéta à Paris, qu'il ne sut pas y découvrir le protecteur qui devait alors assurer le gîte et les quelques revenus nécessaires à l'homme de lettres.

C'est cependant à l'un d'eux que Jean Molinet devait adresser un de ses premiers poèmes, *le Dit des quatre vins*, composé un mois après la bataille de Montlhéry, livrée le 16 juillet 1465, et qui fait allusion à des événements que seul un Parisien pouvait connaître. Un cocasse poème<sup>2</sup>, si proche encore de l'École et de la taverne, un vineux poème où se montrent déjà la truculence de Jean Molinet et son goût de l'équivoque.

Ce fut une bien étrange journée que celle qui amena en

*logie française*, pp. Clédat, t. IX (1895), p. 22. — Molinet se nommera alors « scriba indoctus » (Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 32<sup>ro</sup>).

1. On retrouve cette expression dans l'adresse de l'épître latine aux gens du collège de Montaigu : « Individuis porphiriane arboris militonibusque peripateticorum Montisacuti peracuti-simis Jc. Molinet s. p. d. » (Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 32<sup>ro</sup>.)

2. Il n'a pas été recueilli dans les *Faictz et dictz*. On le trouve seulement dans le ms. de Tournai 105, fol. 224<sup>ro</sup> : *Dictier des quatre vins franchois avec le broullement d'iceux*, dans le manuscrit James de Rothschild, fol. 175 : *Les quatre vins franchoys* et dans le manuscrit de la Bibl. Nat., fr. 2375, fol. 116 : *Le Dit des quatre vingt* (sic). Mes citations sont faites d'après ce dernier texte.

présence les princes de la Ligue du Bien public et le comte de Charolais d'une part, et les hommes d'armes et partisans du roi Louis XI de l'autre, dans les champs de Montlhéry<sup>1</sup>. Deux grosses armées se regardent, sans vouloir se rencontrer, derrière la haie, parmi les champs de fèves et de blé. Mais, quand elles vont s'aborder, l'une disparaît sous les murs de Paris. Car le roi Louis a horreur de ces grandes aventures de guerre. Il préfère palabrer, acheter, négocier. Il n'y a eu ni combat ni victoire. Et sous Paris, entre Beauté et Charenton, dans une région vineuse, les armées se poursuivent et ne s'abordent toujours pas. Mais les Bourguignons ont réquisitionné les cuves, dans les grands vignobles, pour en faire des boulevards et battre par leur artillerie les tranchées adverses<sup>2</sup>. Quelques défis et combats individuels rappellent seulement que c'est la guerre : car tout le monde a vécu, plantureusement. On a bu du vin à la goulée dans ces chaudes journées, jusqu'au mauvais cheval de Philippe de Commynes qui se montra aussi gaillard que possible ayant bu un plein seau de vin<sup>3</sup>. Enfin, le roi tient sa paix qu'il a payée!

Circonstances bien connues de notre Jean Molinet, écolier parisien, et dont on pouvait rire son saoul à Paris. Car tout cela fut comique. Et le *Dit des quatre vins françois* est comme un souvenir de ce temps de ribote fixé par un pédant de collègue :

Virgile, en son chant bucolique,  
Monstre par raison poetique  
Que les augures anciens  
Vauloient aux dieux celestiens  
Offrir rainseaux et marguerittes,  
A chascun selonc ses merites:  
Hercules avoit ung pouplier,  
Pan ung pin<sup>4</sup>, Phebus ung laurier,

1. Ces événements ont été rapportés de la façon la plus attachante par deux témoins oculaires, par Olivier de la Marche (éd. Beaune et d'Arbaumont, t. III, p. 17 et sqq.) et par Philippe de Commynes (*Mémoires*, éd. B. de Mandrot, t. I, p. 26 et sqq.).

2. Olivier de la Marche, t. III, p. 22.

3. *Mémoires*, I, p. 42. — 4. Ms. pain.

Et Bacus, dieu de la vinée,  
Une vigne d'or affinée.

Et pareillement les rois de Tharse offrirent à Notre Sauveur l'or, la myrhe et l'encens. Mais l'écolier étant pauvre, à la cour de son protecteur il allait offrir des prisonniers :

Atrapés en divers rivaiges...  
Se ne sont pas hommes saulvaiges,  
Mores, Turcs, payens ne Gregois :  
Mais ce sont iiij vings franchois,  
Prins en France et en France nez,  
Bien court tenus et enchainés,  
Plus d'ung mois après la bataille  
De Mont Henry en une taille.

Ces « quatre vingt prisonniers », ce sont les quatre vins de France, foulés aux pieds et, comme il convient, mis dans une basse-fosse profonde. D'abord le vin de Paris, plein du Saint-Esprit, qui fait voir les cieux et les anges, et qu'on appelle pour cela « vin theologien ». Juristes et orateurs en boivent de grandes potées. Il a pris son arôme dans Athènes : et Charlemagne planta cette vigne dans Paris. Le second vin est fort : c'est le puissant vin de Lyon, ou mieux du lion de Bourgogne, car il est sa propriété. Vin doux, benin et fort :

Cler que soleil resplendissant,  
Il resjoyst cil qui le gousté ;  
Chascun en voeult suchier la gousté :  
Plus en boit on, mains s'enivre on !...

Le troisième vin est celui de Vertus, amer sans doute, mais que l'âme doit aimer. Dieu en a planté la racine en la vierge Marie ; et c'est aussi le vin qui jaillit du corps de Jésus sur la croix. Vin que l'on doit garder pour faire le service divin, réservé aux dévotes personnes religieuses et aussi à tous ceux qui servent la justice :

Le bon conte de Charoloiz <sup>1</sup>

1. Charles le Téméraire.

En boit en sa court maint poinchon ;  
 C'est sa naturelle boichon :  
 Car c'est le sourgon, quoy qu'on die,  
 De vertu et de preudhommie.

Le quatrième vin est le vin de Reims (et Molinet équivoque sur le mot *reins*), un vin de luxure dont burent Loth, David et Bethsabée. Et la verve de Molinet s'excitait à l'idée de ce vin capiteux :

Viellars chenus portant crochettes,  
 Vielles sans dens. josnes garchettes,  
 Sagez et fous, rocz et pions,  
 En boivent les grans sapions.  
 Josnes filles, gallans chucrés  
 Les gourmendant en lieux secrés,  
 Sans y huchier Waultier ne Waultre,  
 Tant qui tresbuchent [l'un] sur l'autre,  
 Et se combatant si avant  
 Qu'on voit lever le pan devant.  
 Ce vin fait aler et parler,  
 Chanter et danser et baler ;  
 Il fait trambler les fondemens,  
 Il fait sonner les instrumens,  
 Il donne aux hommes bourse plate,  
 Et aux femmes gros ventre et mate,  
 Auz corps, mort et corruption,  
 Et aux ames, dampnation.

Vous avez entendu le procès des quatre vins. Maintenant, les voici brouillés ensemble. Un franc vigneron, couronné de feuilles d'or (c'est le roi Louis XI), cherche un vin meilleur que celui de Paris. Il veut vendanger le vin d'Auxonne. Les bergers du vignoble de Lyon se rassemblent (les Bourguignons). Le prince du vin de Vertus attaque (Charolais). Le vin monte d'ailleurs à la tête de tous. Voici, dans la bruyante journée, les pastoureaux qui s'affrontent avec leurs houlettes (la journée de Montlhéry). On y remarque :

Vin bastard<sup>1</sup> et vin de Bourbon<sup>2</sup>

1. Antoine, le Grand Bâtard de Bourgogne ou bien le Bâtard d'Orléans.

2. Le duc de Bourbon qui faisait partie de la Ligue du Bien Public, avec ses frères.

Et plusieurs gros vins de Bourgogne  
 [Rembarrerent, en grant vergonne,  
 Ce vigneron en Pariset  
 Qui, ce jour la, but malvisée  
 Et puis par force desgorgua]<sup>1</sup>  
 Car oncques puis ne s'arrenga.

Ce vigneron, qui dégorgea le vin de Somme<sup>2</sup>, on l'a reconnu : c'est toujours le roi Louis XI. Il but, par contre, le vin de Crèveœur<sup>3</sup> et aussi, par force, du vin de Vertus :

Pour soy garir, il en fist soupe  
 Et en but a sa grieve coupe :  
 Ainsy furent pacifiés.  
 Pastoriaux sont glorifiés  
 Du hault bruit que Dieu leur envoie ;  
 Dont je prie a Dieu qu'on en voie  
 La fin bonne, et doint le franc choïs  
 De paix au quatre vins franchois!

Plaisanterie de trogne rouge que Molinet dut faire passer en secret au « bon conte de Charolois », bientôt son patron, car elle n'aurait guère diverti le roi Louis XI. On ne sait ce qu'elle valut à son auteur : mais son choix est déjà fait. Il sera « bon Bourguignon », le Picard Molinet : il n'avait pas trouvé de protecteur à Paris où il végéta, pauvre et joyeux buveur.

Beaucoup plus tard, Jean Molinet a rappelé cette époque misérable et incertaine de sa vie, quand il errait à la recherche d'un maître<sup>4</sup>. Son existence lui apparaissait comme

1. Je suis ici la version du ms. de Tournai qui seule offre un sens.

2. Allusion à la restitution des villes de la Somme.

3. Philippe de Crèveœur servait alors dans les rangs bourguignons.

4. « Complainte pour le trespas Madame Marie de Bourgogne » (morte le 27 mars 1482). *Faictz et dictz*, fol. 46<sup>vo</sup> ; publiée et commentée par Ph. Aug. Becker (*Zeitschrift für Romanische Philologie*, t. XXVI, 1902, p. 641). Le manuscrit James de Rothschild (fol. 37<sup>vo</sup>) donne cette rubrique : *Ichy s'ensuit la Complainte de la mort de la duchesse Marie qui se peult intituler Le Pelerin*. Ms. 105 de Tournai, fol. 185<sup>vo</sup> : *Complainte sur la mort de M<sup>e</sup> d'Ostrisse*. La pièce est suivie, fol. 191<sup>vo</sup>, du dialogue latin entre la voix de la duchesse et celle du duc, qui se rencontre aussi dans le ms. de Valenciennes 466 et dans les *Faictz et dictz*.



une sorte de voyage où l'on trouve des auberges qui sont ou pleines de gens ou bien fermées. Ainsi Jean Molinet frappa successivement aux portes dans une ville franche où il y avait plusieurs beaux hôtels, pensant qu'il pourrait s'y loger *Au noble eseu de France* :

Mais l'hoste estoit rioteux et sauvage,

c'est-à-dire que le roi Louis XI ne se montra pas sensible aux compliments et à la rhétorique de l'écolier, alors parisien. Puis il heurta à l'huis *Aux trois luppars*, c'est-à-dire chez le roi d'Angleterre. L'hôte paraissait riche d'avoir et lourd de bagages ; mais, chez lui, les pauvres gens n'avaient guère le moyen de se faire écouter. Le voyageur aperçoit alors l'*Écu de Bretagne*, une maison très haute et renommée. Le pauvre Molinet, qui n'avait vaillant une châtaigne, ne peut arriver à se faire ouvrir le logis, et il n'obtient même pas une chandelle. Ce n'est qu'à l'*Écu de Savoie*, c'est-à-dire chez Amédée IX, âme charitable et sainte, que Molinet devait trouver un abri. Là, le logement était bon. Hélas ! le bon hôte devait mourir à Verceil, en 1472 ; et voici, une fois de plus, Jean Molinet à la recherche d'un hôtel. Il va pour se loger à l'*Écu d'Artois* :

Mais le logis estoit plain de gens d'armes,  
Et le propre hoste<sup>1</sup>, humble, sage, courtois,  
Ne possedoit que une chambre et ung toietz  
Qu'il deffendoit encore a force d'armes :  
Et quant je veiz tant d'armes, de guisarmes,  
Je me garday de bien passer par la :  
Car trop envis meurt qui apris ne l'a<sup>2</sup>.

C'est-à-dire que Molinet trouva la guerre déchaînée entre Français et Bourguignons. Au loin, il apercevait l'*hostel de Ravestain*<sup>3</sup> ; mais quelqu'un d'informé lui apprenait que,

1. Charles d'Artois, comte d'Eu, lieutenant général du royaume.

2. Variantes du ms. de Tournai :

Et quand j'y vis tant d'ars et de guisarmes  
Je m'en partis attendant aulte flotte :  
Au departir doibt on compter a l'hoste...

3. Adolf de Clèves.

pour cette nuit, la maison était pleine. Enfin il s'adressait à l'*hostel de Saint-Pol*<sup>1</sup> où brillait une image dorée de la noblesse ; pour son dommage l'hôte était alors fort malade et débilité. Il lui fit cependant la grâce de l'abriter :

Le bon vouloir est réputé pour œuvre.

A la *Doloire*<sup>2</sup>, il y avait bien un hôtel très renommé ; mais l'un des hôtes gardait notre frontière et l'autre était arrivé au noble *hôtel de Bretagne*. Et voilà notre poète trotinant de nouveau, comme une vieille femme.

Cette fois il arrivait à la *Toison d'or*, la demeure des princes resplendissants de Bourgogne, pleine de chevaliers prompts à ployer le genou devant eux. Molinet en reconnaît quelques-uns : Antoing, Lalaing, La Grutuyse, Romont, Chinay, Nassau, Ligne, etc. Jean Molinet respire, enfin, et il s'écrie :

Qui sert bon maistre, il attend bon loyer !...

#### MOLINET SUCCÈDE COMME INDICIAIRE A CHASTELLAIN

Ce que Molinet trouva, quand il arriva à l'auberge de la *Toison d'or*, ce fut un emploi aux côtés de Georges Chastellain. Depuis bien des années déjà Chastellain, le grand Georges, avait repris contact avec Valenciennes. Car, en 1455, Philippe le Bon l'avait pensionné, lui assignant pour résidence son propre hôtel « qu'on dist la Salle » ; et Georges avait la charge de mettre en écrit « aucunes choses par maniere de chroniques, fais notables, dignes de memoire<sup>3</sup>... ». Noblement, comme un écuyer du verbe, rempli de sentences, vraiment mis au monde pour célébrer la pompe qui l'entou-

1. Louis de Luxembourg, comte de Saint-Pol. (Cf. *Chronique*, t. II, p. 362.)

2. Il s'agit certainement d'un des Croy qui portent sur leurs armes trois doloires.

3. *Œuvres*, éd. Kervyn de Lettenhove, t. I, p. xxviii.

rait, Chastellain fit à son prince l'hommage de son génie, qui était singulier et robuste ; il garda pour lui-même un libre jugement, indépendant et droit. Car jamais homme ne sentit moins le domestique et le cuistre. Pendant des années, il avait connu l'aventure, courant les nations, les femmes, visitant les cours ; partout il avait mérité ce surnom de *hardi*, comme un prince, et aussi celui qui lui est plus communément donné, d'*aventureux*. Il avait suivi les armées du duc de Bourgogne, le sénéchal du Poitou, Pierre de Brézé ; il avait habité la France, fréquenté la cour des lys où ses amis l'appelaient « le gros homme flamand ».

Mais fidèle au souvenir du Hainaut exubérant qui lui avait donné le jour, à son prince aussi pour lequel il avait rempli tant de missions, de nouveau il s'était tourné vers lui ; Chastellain avait voulu respirer l'air de son pays, y vieillir et y mourir, car l'homme des Flandres est partout en exil.

Et sa fraîche mémoire lui permettait de dessiner, depuis la mort de Jean-sans-Peur presque, d'admirables images, des portraits magnifiques, de peindre de truculentes esquisses où, sous des mots parfois trop grands, savants, précieux comme des gemmes, se marquait sa nature sensible, ardente, qui se dilatait au jeu des vives couleurs et devant l'éclat des choses. Sans fin, sans hâte, il composait d'immenses et somptueux récits, mais avec un amour ardent de la vérité. Pour se reposer, il écrivait des vers pleins de sons, de musique, évoquant les chants compliqués des maîtrises du Nord et la sonnerie des longs clairons de cuivre ; il imaginait des allégories nouvelles, à l'italienne, comme Boccace, les adressait à ses admirateurs, les rois, les princes, aux fortunés comme aux malheureux. Car Chastellain n'était pas que sensible à l'apparence des choses, au faux éclat de la tapisserie aux fils d'or. Il était en quelque sorte descendu dans le cœur des princes, ses modèles ; il disait autant leur mélancolie que leur noblesse. Tous le saluaient alors comme le père de bonne doctrine, la perle et l'étoile des historiographes,

couchant ses inventions « au liet paré et embasmé de ses nobles et riches termes<sup>1</sup> ».

Ainsi Chastellain méditait et travaillait à Valenciennes :

Val en cignes, val doux, val insigne et floury<sup>2</sup>...

Et de sa plume il laissait tomber des pages et des pages, des récits inachevés que le petit Jean Molinet, jadis écrivain du collège du cardinal Lemoine, recueillait pour les mettre au point, pour les transcrire peut-être.

Or Chastellain avait obtenu la plus haute récompense qu'un homme comme lui pût ambitionner. Car un beau dimanche, à Valenciennes, le 2 mai 1473, Charles le Téméraire, qui portait comme Georges le surnom de hardi, à l'issue d'un chapitre de l'ordre de la Toison d'or, avant la grand messe, avait lui-même armé Georges Chastellain chevalier, en présence du sire de Ravestain, de Luxembourg, de Croy et de Lannoy<sup>3</sup>. On imagine à peu près la scène, comme nous voyons Chastellain sur une admirable miniature d'un fragment de sa chronique, un grand livre écrit de grandes lettres où il est représenté au pied de son prince, avec ses cheveux blancs encadrant une calme figure, avec sa robe dorée, mais passée comme une bure, si distingué et tout de noir vêtu. Et noire aussi est la robe, noir le chaperon du prince chevalier portant la Toison, et qui, sur le damas pourpre du trône, la tête inclinée, las, sollicité par tant d'importuns, semble quelque possédé de la mélancolie, le chevalier chaste et musicien qu'il était en vérité<sup>4</sup>.

Alors Chastellain avait pu mourir : ce qui arriva au mois

1. Préface des *Mémoires* d'Olivier de la Marche (I, p. 184, 185).

2. « Épitaphe en manière de dialogue » (Jean Lemaire, *Œuvres*, t. IV, p. 320).

3. En 1497, Philippe l'archiduc d'Autriche fera un don à Gautier Chastellain, échançon, fils de Georges. Il rappellera que son père avait mis « en si beau et aorné stil et langaige les gestes et avenues de nostre maison de Bourgongne que d'icelle sera memoire a perpetuité ». (Arch. du Nord, B. 2169.)

4. Cet admirable document se voit à la Bibliothèque Nationale dans le manuscrit français 2689, fol. 112<sup>vo</sup>. — Voir un autre portrait en tête de l'*Instruction d'un jeune prince* qu'il offrit à Charles le Téméraire (Ms. de l'Arsenal, n° 5104).

de mars de l'année 1475, quand il était dans sa soixante-dixième année, au comble de sa réputation, en mémoire perpétuel « es cœurs des nobles et clairs engins ». L'épithaphe de l'église de Notre-Dame de la Salle le salue d'un vivot : « Vive et regne son esprit en éternelle félicité ! » ; et là, Georges l'aventureux avait fondé la solennité de saint Georges « a l'honneur de tous chevaliers <sup>1</sup> ».

Jean Molinet demeura dans son ombre, son « tres humble disciple », celui qui avait été à son école « plusieurs ans », s'essayant à imiter « son elegant style ». Certes, de tout cela, Jean Molinet s'estimait bien indigne. Que valait la « tenuité de son engin » auprès de l'excellence de ce « tres expert orateur » ? Sire Georges Chastellain, « l'homme tres éloquent, cler d'esprit, tres aigu d'engin, prompt en trois langages, tres expert orateur et le non pareil en son temps », lui apparaissait comme « le vrai scribe et scient compilateur qui, par son traict magistral, pellifioit de precieuses gemmes les somptueux personnages de ce triomphant manoir <sup>2</sup> ». C'est un fait, cependant, qu'il brigua sa succession ; et Jean Molinet n'hésita pas à se rendre au siège de Neuss, vers le duc Charles, pour plaider sa cause. Ainsi le « prince vaincu » devait lui accorder licence de parachever ce que son très honoré seigneur et maître avait commencé.

Le bagage littéraire de Jean Molinet (il avait quarante ans) ne paraît pas alors bien considérable. Il pouvait se composer de pièces libres où Molinet affirmait sa vigueur, sa joie de vivre, de quelques vers d'amour alanguis suivant la mode, et surtout du *Trosne d'Honneur* où la mort de Philippe le Bon (15 juin 1467) est amplement héroïsée, à la manière de Chastellain, certes, mais aussi à la manière de Molinet qui, dans le genre funèbre, est comique <sup>3</sup>.

1. Simon le Boucq, *Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valentienne*, éd. A. Dinaux, 1841, p. 47.

2. *Chronique*, éd. Buchon, prologue. t. I, p. 23.

3. Manuscrit James de Rothschild, fol. 49 ; ms. de Tournai 105, fol. 70 ; *Faictz et*

Dame Noblesse, au printemps, fond en larmes lorsqu'elle voit une fleur se flétrir et se dessécher. Et fondent aussi en larmes Eole, Zéphire, Neptune, les nymphes, les puits et les fontaines, tout ce qui vole et résonne dans les airs, les oiseaux et les instruments de musique, Jérémie, l'Eglise, et jusqu'au roi de France ; et toute la Bourgogne naturellement, noblesse et manants. Or Philippe était conduit au Trône d'Honneur, reçu au ciel par les héros et les preux de jadis. Honneur le faisait asseoir à sa droite, dans une scène d'apothéose, au milieu des vivats.

Car c'est toujours cela, la somptueuse maison de Bourgogne, un triomphe et une parade. Ici la partie funèbre de la fête semble plutôt cocasse. Et le bon duc Philippe avait droit, vraiment, à un autre repos qu'à une séance solennelle supplémentaire dans la cour de Paradis !

#### MOLINET AU SIÈGE DE NEUSS

Neuss était cette petite ville de frontière, orgueil de l'Allemagne, surnommée l'invaincue. Fortifiée de murailles, de tours, de fossés, de portes, de boulevards, adossée à l'un des bras du Rhin, Neuss avait encore pour la défendre des capitaines aventureux, vieux et subtils, que le tonnerre des bombardes réjouissait plus que les paroles de douces chansons.

Or, Charles de Bourgogne, très auguste, sentant Neuss sous les ailes de l'aigle de Germanie qui la défendait au pied et à l'ongle, avait décidé d'assiéger la ville inexpugnable. Car l'archevêque de Cologne, son cousin et allié, l'avait fait

*dictz*, fol. 35-41. — L'ouvrage a été analysé par M. H. Guy, *op. cit.*, p. 162-163, et par G. Doutrepont, *la Littérature française à la cour de Bourgogne*, p. 387. Il porte ce titre dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, français 12 490, fol. 138 : *Le Trosne d'honneur fait par Molinet a la mort du duc Philippe de Bourgoigne*. Même rubrique dans le ms. 105 de Tournai, fol. 70.



entrer dans la querelle qu'il avait avec Henri, langrave de Hesse, que l'empereur et les cités impériales favorisaient.

Depuis le mois de juillet 1474, Charles avait fait approcher ses engins; le preux des preux avait planté son étendard droit au front des Allemands et il campait à un trait d'arc de la ville. Il avait avec lui les quatre cents lances du comte de Campo Basso, chevalier napolitain, avec leurs chevaux bardés et leurs gens de pied. Bombardelles, courteaux, serpentines tiraient sur la porte près de la chapelle Sainte-Barbe. Et deux cents archers anglais appuyaient les gens d'armes d'Italie; quant aux hommes du Hainaut, piétons, piquenaires, coulevriniers, arbalétriers du pays de Brabant, de Namur et de Liège, ils coupaient la rivière. Ainsi le duc s'était logé dans un logis portatif, avec ses pavillons armoriés, abritant les gens de sa maison. Là se tenaient toujours quarante hommes d'armes, sans compter les chevaliers : cinquante panetiers, cinquante échansons, cinquante écuyers d'écurie, cinquante archers, la garde, l'artillerie. Princes, barons, pensionnés, formant tout l'armorial de la Toison d'or, étaient logés dans une abbaye voisine, au dortoir des moines<sup>1</sup> : « Lesquels firent place aux religieux de Mars, qui sont d'autre profession ; car, par l'abus du monde et mutation de fortune de guerre, les chambres de devotion furent changées en derision ; la ou on souloit estudier enseignemens, beaux et notables, on tenoit escolle de jeux de dez et de tables ; ou les repentans plouroient grosses larmes, les hardis combattans crioient à l'assault ! aux armes ! la ou l'on souloit pendre aulmuces et chappes blanches, pendoient salades et blancs harnois et fers de lances ; et ceulx qui se levoient au son de la cloche du moustier furent resveillés au son de la bombarde et du mortier. »

Ainsi la ville de Neuss fut entourée de tranchées, assiégée par terre et par eau ; et les îles du fleuve aux courants

1. *Chronique*, éd. J. A. Buchon, I, p. 35-36.

terribles furent conquises l'une après l'autre. Un bras du Rhin lui-même allait être endigué et asséché. Charles, fils de Mars, avait enfin trouvé sa joie et son passe-temps.

Le comte de Campo Basso et les ingénieurs italiens roulaient près du grand boulevard un bastillon fait de pièces de chêne, garni de coulevrines et d'arbalétriers. Les assiégés ripostaient par des tranchées, apportant engins et machines, échelles et pavois, pour donner l'assaut. Lutte qui rappelait celle des géants à notre scribe. Queues de vin étaient enfoncées pour rafraîchir les compagnons. Puis sonna l'assaut qui dura deux heures. Huile bouillante, eau chaude, fagots allumés tombaient sur le dos des assaillants. Une grosse bombe faisait voler en l'air têtes, bras, mains : chose horrible à voir ! Un chevalier de Castille renouvelait Végèce, ses ruses et ses machines de guerre : tours de bois, sambuques, bricolles, martinets, moutons, loups, chats, truies et grues. Il entendait même faire rouler, à la barbe de ceux de Neuss, une tour montée sur des roues. La machine s'enlisait à un trait d'arc de la muraille. Un château de bois était construit par les Italiens : mais l'une de ses roues se rompait. Or ceux de Neuss riaient de la grue et du chat. Le feu grégeois et la poudre à canon faisaient fureur. Et Molinet écrivait à ce propos : « Depuis le temps que le feu, le plus actif des quatre éléments, s'est adjoint avec le soufre pour repugner au salpêtre son contraire, incompatibles, et que la très horrible esclitre et espoventable tonnoire artificiels sont ordonnez pour estre sacrifiée au temple de Mars, encensé de pouldre de canon, tels engins et semblables befrois de bois, apts et susceptibles de combustion vehemente, sont hors de usage maintenant par subtilité d'artillerie qui se multiplie chaque jour<sup>1</sup>. » On dut les renverser dans l'eau. Assauts, jets de fusées, incendies se succédaient dans le camp et dans la ville. Et les assaillants avaient à lutter avec les paysans

1. *Chronique*, I, p. 49.



Charles le Téméraire et Georges Chastellain

(Bibl. Nat., ms. fr. 2689, fol. 112 v<sup>o</sup>)



rebelles qui les tuaient cautelement, car ils devaient fourrager pour nourrir leurs chevaux. Des forêts entières, précieuses, étaient coupées à blanc par des petits compagnons, mal stipendiés, assaillis par la bise, qui fournissaient toutes ces pièces de bois pour faire les boulevards, les bastillons et logis. Car le duc s'installait dans cette guerre.

Alors on vit ce que Molinet a appelé « la magnificence du siège de Neuss<sup>1</sup> », la chose admirable et la plus somptueuse qu'il ait notée de son temps : il s'agit des quartiers, des tranchées, des logis des assiégeants si bien assis, aux rues foraines et transversales, dessinées géométriquement, avec l'ample marché où arrivaient abondamment marchandises et vivres. Un apothicaire y amena, un seul jour, cinq chariots de denrées et y dressa sa boutique aussi commodément qu'il l'eût fait à Gand et à Bruges ! On y trouvait tous les ouvriers mécaniques possibles : grossiers, drapiers, poissonniers, épiciers, cordonniers, tailleurs, lanterniers, vendeurs de chandelles et charretiers. Le prévôt des maréchaux y rendait la justice : et les Italiens y avaient leur quartier, une boucherie, des marchés pour le foin et l'avoine. Or le duc avait fait monter neuf cents tentes et pavillons splendides. Certains habitaient dans de petits donjons de plaisance avec de belles fenêtres à châssis de verre ; d'autres, des cavernes aménagées avec salle et cuisines à cheminées de briques. Et l'on y voyait des fours, des moulins à eau, à vent et à bras, des jeux de paume, des tirs à l'arc, forges, tavernes, bains, hôtelleries, brasseries, et aussi un gibet pour pendre les malfaiteurs. On baptisait ; on mariait. Les ménétriers cornaient aux noces de mélodieuses chansons ; et d'autres accompagnaient leurs amis morts et mis en bière, faisant entendre de piteuses lamentations. L'un criait : Le roi boit ! et l'autre : Jésus conduise ton âme ! Tubas, tambours, trompes, clairons, flûtes, musettes, chalumeaux sonnaient pour réjouir les cœurs. Mais, dans le

quartier du duc, s'élevait parfois une harmonie si douce qu'elle semblait l'écho du paradis terrestre : « Et comme Orpheus debrisa les portes d'enfer au son de sa harpe, la modulation de ces instruments musicaux mitigeoit l'amer des rudes cuers Saxonnois et endormoit les ennemis par son amene consonnance. »

Ainsi Charles<sup>1</sup>, l'honneur de l'Occident, se maintenait en ce siège comme un autre Alexandre, un autre César, avançant là les ouvriers des digues, allant ailleurs aux mines, répartissant les pilotis, expédiant les tranchées, employant les Hollandais, réconfortant les Anglais, boutant en avant les Picards, commandant les ordonnances, les tours de garde, toujours en haleine, réveillant les gens de son hôtel, ne dormant jamais qu'à demi, les yeux ouverts, comme le lion. Et, renonçant à toute volupté charnelle, pratiquant la plus absolue chasteté, sans jamais boire de vin, ravi seulement de cette musique, écho du ciel qui remplissait son âme, Charles recevait noblement les ambassadeurs, les rois de Danemark et de Norvège, dans ses tentes de drap d'or.

Alors, contemplant les escarmouches, les assauts continuels, et aussi la peine de ceux qui assiégeaient Lintz, Molinet avait écrit ces très beaux vers<sup>2</sup> à l'adresse des riches bourgeois qui vivent à l'abri des murailles et ne pensent qu'à leur repos :

Vous menez le bon temps en paisible assurance,  
Et ils sont aux hutins en mortelle souffrance;  
Vous dormez es cités, bien couvers et repos,  
Et ils couchent aux champs, toujours le fer au dos.  
Vous vivez en espoir d'augmenter vostre estage,  
Et ils meurent pour vous et pour vostre heritage!

Mais les Allemands, qui sentaient Neuss captive, venaient

1. Voir l'admirable portrait du Téméraire d'après le manuscrit 2606 de la Bibliothèque de Vienne (*Les chefs-d'œuvre d'art ancien à l'exposition de la Toison d'or à Bruges*, 1908, pl. 65); celui du British Museum, Harley, 6199. (Paul Durrieu, *La miniature flamande*, 1921, pl. LVIII.)

2. Ils sont dans sa *Chronique*, t. I, p. 83.



contrassiéger le duc et asseoir au delà du Rhin un très fort boulevard. Les Italiens perdaient des mines qu'ils étaient chargés de défendre. Et Molinet faisait parler son duc avec les ambassadeurs du connétable de France. Vers Pâques 1475, l'empereur Frédéric, humble et pacifique cependant, venait porter secours à Neuss et combattre le duc de Bourgogne. Lui aussi y plantait ses tentes, nombreuses à ce point qu'elles semblaient former une grosse cité. Et le duc rangeait ses armées; les Italiens leurs escadrons<sup>1</sup>. L'empereur, qui voyait approcher la puissance ducale, avait fait sortir de son camp quatre à cinq mille cavaliers. De ses engins, dressés sur leurs fûts au delà du Rhin, il avait libéré le tonnerre de sa nouvelle artillerie. A « ce mortel fouldre et criminel tonnoirre », qui pour la première fois roulait avec cette intensité sur un champ de bataille, répondait l'artillerie adverse<sup>2</sup>. Pas une tente, ni un pavillon du camp des Allemands où l'on ne vît le jour à travers. Les combats finissaient à la nuit tombante. Et c'est un fait que l'empereur devait demander, par le légat du pape, trois jours de trêve; qu'un duc de Bourgogne avait résisté à la puissance impériale; que la ville de Neuss, où demeuraient seulement cinq cents personnes, était remise entre les mains du pontife.

Mais on peut croire que les vers que nous avons rapportés plus haut ne sont pas les seuls que Molinet ait écrits à propos de Neuss et de son siège. Car une pièce anonyme, intitulée *De Nuz denus* (on sent déjà la finesse), est tout à fait dans son style<sup>3</sup>. Le poète s'adressait aux nobles et aux rustres de la ville, leur déclarant que, pour eux, il n'y avait plus à espérer aucun secours. Le siège était mis à « grant charroy » et les « murs massis » de la cité ne la protégeraient pas :

Après vent calme vient tempeste.

1. Le mot naquit en ces jours, *Chronique*, t. I, p. 124.

2. En 1478, un autre duel d'artillerie dura vingt-huit heures devant Condé, et on l'entendit jusqu'à Bruges (*Chronique*, t. II, p. 133).

3. Bibl. Nat., ms. fr. 2375, fol. 46, à la suite de l'*Art de seconde Rhétorique* de Molinet, et parmi beaucoup d'autres pièces de notre auteur.

Il célébrait la maison de Bourgogne, refuge du droit, en Occident, la gloire du « renommé lion », annonçant la vengeance prochaine :

L'on vous affille et forge trenchefille.

Et, comme il aimait à le faire, Jean Molinet, de façon pittoresque, évoquait les combats :

De hacquebuttes et de rudes froars,  
De toutes parts froissiés nos bastillons;  
De vos brayes, dondaines et bolvars,  
Qui par noz dars seront destruis et ars,  
Par mauvais ars rompés nos pavillons;  
Mais l'aubillon dont nous vous batillons  
Et la bergiere<sup>1</sup> vous engage :  
Il n'est si gran[t] feu qu'on estaingne.

Notre flotte tient le Rhin dont un bras est rompu. Vous ne pourrez donc échapper. Le grand duc de Bourgogne a décidé de vous réduire :

Qui ne craint aigle, chat, n'escouffle :  
On ne prent pas tel rat sans mouffle !

C'est pourquoi il excitait les habitants de Neuss à se rendre, à traiter, leur rappelant les châtimens qui les attendaient : ceux que Ninive, Athènes et Babylone avaient éprouvés. Il demandait aux gens de Neuss d'avoir pitié d'eux-mêmes, de se repentir quand il en était encore temps :

A mon euvre, de povre fait tissue,  
Vœul mettre fin : de trop, souvent on hongne.  
Cil qui les siens secourt et evertue  
Doint que l'orgœul de Nus soit abatue,  
Au grant honneur du lion de Bourgoigne,  
Et que tant bien prospere sa besongne  
Qu'il soit auguste et preux nommé,  
Et moy des aultres soie amé !

C'est bien là le souhait d'un débutant auprès de son patron.

1. C'est le nom d'une célèbre bouche à feu bourguignonne. Elle fut perdue à Gran-son (*Chronique*, I, p. 194).

Mais qui devait maintenant l'arrêter, monseigneur Charles? Le voici au duché de Lorraine, espérant conquérir le comté de Vaudémont sur le duc René qui l'avait défié à feu et à sang devant Neuss. Il poursuit les Allemands à Granson; à Morat, il laisse son camp entre les mains des Suisses (1476). Et le voici à Nancy, avec ses lances diminuées d'Italiens, plein de mélancolie et de courroux. Car, depuis ses pertes de Granson, on le voyait parfois prendre un livre, faire semblant de lire, s'enfoncer obstinément dans sa pensée, se plaindre et se tirer les cheveux.

Sans se préoccuper du nombre de ses ennemis, le duc combattrait, seul au besoin. Trahi par ses mercenaires, il est attaqué à l'arrière par les Lorrains, par le comte de Campo Basso qui barre le pont de la Bussière, dans les bois par les paysans<sup>1</sup>. Est-ce bien là une bataille ou une chasse? A coup sûr, une déconfiture totale. Car on ne sut même pas, tout d'abord, ce que le dieu de la guerre était devenu. On devait retrouver le corps de Charles, tout nu, avec quatorze autres dépouillés, parmi les gisants, ensanglanté de trois plaies mortelles : il avait la tête ouverte d'un coup de hallebarde et fendue jusqu'aux dents, une pique à travers les cuisses et une autre par le fondement.

Ainsi finit un riche et puissant prince, réveil de la Germanie et épouvantail des Français, que ses gens eux-mêmes eurent bien de la peine à reconnaître : à ce qu'il avait perdu ses dents de dessus; à sa blessure de Montlhéry; aux ongles qu'il portait si longs; à la fistule qu'il avait au bas ventre; à l'ongle incarné d'un orteil.

Alors Molinet écrira<sup>2</sup> :

Puisque le duc perdy de Nansi la journée,  
Justice trespassa, forte guerre fut née.  
L'Église en a perdu ses rentes ceste année;  
Noblesse en a esté durement fortunée  
Et povres gens en ont tres dure destinée.

1. 5 janvier 1477, n. st.

2. *Recueil d'arts de seconde rhétorique* publié par E. Langlois, p. 224.

Et, dans la complainte du *Trespas du duc Charles*<sup>1</sup>, il comparait alors la maison de Bourgogne à un grand arbre que la foudre seule avait pu abattre.

Quand sa pensée se portait vers une époque heureuse<sup>2</sup>, c'était vers le temps, déjà légendaire, de Philippe le Bon :

Qu'est devenu le temps du bon bergier,  
Le tres bon duc Phelippe de Bourgogne?<sup>3</sup>...

Molinet était alors absolument anti-français. Car elle est bien de lui la significative ballade<sup>3</sup> :

France est gracieuse — Non, fiere.  
Charitable — Non, envieuse.  
France est loyalle — Non, legiere.  
— Amiable — Non, orgueilleuse.  
Plante verte — Non, seche branche.  
— Traictable — Non, trop convoiteuse.  
— Constante — Non, muable est France !

François sont humains — Non, divers.  
Prudens et sages — Non, coquars.  
Courtois — Non, haineux, couvers.  
Gens larges — Non, chiches, eschars.  
Innocens, simples — Non, fins, hars.  
Faictiz, gorgias — Non, estrois.  
Gentz et preux — Non, meschans, couhars.  
Hardis — Non, venteux sont François !

Il disait encore, quand de rudes coups étaient portés sur les gens de son parti<sup>4</sup> :

Souffrons a point, soions bons bourguignons,  
Bourgeois loiaux, serviteurs de noblesse...  
Franchois sont faulx, soyons seurs, s'on nous blesse.

1. *Faictz et dictz*, fol. 42 ; ms. James de Rothschild, fol. 149. Le ms. de Tournai 105, fol. 102<sup>vo</sup>, donne la rubrique : *L'arbre de Bourgogne sur la mort du duc Charles*.

2. *Recueil d'arts de seconde rhétorique*, p. 221.

3. *Par Molinet*. — Bibl. Nat., ms. fr. 12400, fol. 103<sup>vo</sup>-104 (recueil formé par François Robertet, tout à fait au courant des choses littéraires de ce temps). Mais la pièce peut être lue en rétrogradant ; et elle donne un sens tout contraire. C'est ce que fait observer la rubrique du ms. de Tournai 105, fol. 165.

4. Ms. de Tournai 105, fol. 291<sup>vo</sup> : *Les sept rondeaux sur ung rondeaux*.

Et Molinet <sup>1</sup>, en 1467, au moment où les Liégeois, pour la troisième fois, venaient de se révolter contre le duc de Bourgogne, à l'instigation de Louis XI, avait dénoncé et maudit le roi de France <sup>2</sup>. Il le nommait *l'araignée universelle* ; et c'est là une image hardie, d'un poète. Il lui rappelait aussi, la rage au cœur, que dans la maison de Bourgogne on n'empoisonnait pas <sup>3</sup>. Alors les lances et les francs-archers du roi de France allaient aborder les lionceaux de Bourgogne. Ce devait être un beau jour, bien digne d'être célébré, que celui-là :

Souffle, Triton, en ta bucece argentine ;  
 Muse, en musant en ta douce musette  
 Donne louange et gloire celestine  
 Au dieu Phébus, a la barbe roussette...

Et Molinet montrait son duc, « lyon rampant en croupe de montagne », qui avait combattu « l'universel araigne ». Pauvre « Cerf volant <sup>4</sup> »,

Souef nourry, sans poison serpentine,

que le duc de Bourgogne avait porté à la couronne ! Il voulait nous frapper de sa petite corne, disait le duc :

Ce sont povres remuneracions,  
 Mais Dieu, voyant mes operacions,  
 M'a fait avoir victoire en la Campaigne.

1. Cette pièce est publiée parmi celles de Chastellain sur la foi du ms. fr. 12788, fol. 129<sup>vo</sup> (Éd. Kervyn de Lettenhove, t. VII, p. 208-209). Mais le ms. fr. 12490 fol. 77, la donne formellement à Molinet. Et comme Robertet, dans le camp français, prit part à la querelle, on peut croire qu'il était bien informé. Ce ton haineux et partial n'a jamais été celui de Chastellain ; et le vers « Muse en musant en ta douce musette » est une signature, ainsi que le calembour sur *noisette* (méprisable querelle).

2. Cette pièce a été publiée notamment par le Roux de Lincy, *Recueil de chants historiques français*, t. I, p. 371-372. — Jean Nicolay, de Tournai, à propos de la « Complainte de Justice » a dépeint Molinet comme « si affecté, aveuglé et endurci a la rebellion du party contraire de France que en toutes ses œuvres il yssoit de la voie de raison en chargeant et diffamant le roy... » (*Kalendrier des guerres de Tournai*, au t. III des *Mémoires de la Soc. hist. de Tournai*, p. 29).

3. Ailleurs, il fait allusion à un projet d'empoisonnement par Louis XI du duc de Bourgogne.

4. Cette appellation était courante pour désigner le roi de France.

Alors le duc vainqueur s'était retourné vers les révoltés, menaçant, héros incarnant à la fois Hector, Scipion et Arthur :

Tremblez, Liegeois ! tremblez par legions !  
Car vous verrez, si je veul ou je daigne,  
Comme je suis en franchises mansions  
Lyon rampant en crotte de montaigne !

Mais quand le duc de Bourgogne fut trouvé mort à Nancy, ce fut le tour d'un combattant français de chanter<sup>1</sup> :

Ou est le parc orgueilleux destendu ?  
Le fier lyon ne l'a pas bien gardé...  
Car, a la fin, il y est demouré,  
Et les moutons, la toison et la laine !...

#### MOLINET PARMI LES SOUDARDS

Les années qui suivirent le désastre de Nancy furent remplies du mouvement des gens de guerre

Le roi Louis XI se mettait aussitôt en route pour l'Artois ; le mardi de Pâques 1477, 3000 cavaliers français, sous le comte de Dammartin et le seigneur d'Albret, firent même une course devant Valenciennes<sup>2</sup>. Nobles et gens de guerre, paysans et citadins, « fort animés sur les François », y lèvent l'étendard pour les combattre, se rassemblent au nombre de 3000 : piquenaires, archers, arbalétriers, coulevriniers et hacquebutiers, marchent vers Solesmes. Ceux de Bouchain se rendent au roi ; Condé était incertaine ; le Quesnoy, enlevé d'assaut par les Français ; Valenciennes se fortifiait. Les blés

1. Le Roux de Lincy, *Recueil de chants historiques français*, I, p. 383. Cf. aussi dans le ms. fr. 2375 diverses pièces intéressantes sur la fin du Téméraire.

2. *Chronique*, t. II, p. 28. — Simon Le Boucq a conservé de précieuses délibérations municipales qui montrent bien l'esprit de la ville. On tint conseil de guerre. Les remparts furent gardés, les chaînes tendues au travers des rues. Les compagnons étrangers furent même obligés au service de garde et les filles amoureuses, qui étaient au nombre de 1600 à 1700, étaient réquisitionnées pour porter des pierres et s'en servir pour repousser un assaut (Ms. de Valenciennes 672, fol. 243).



brûlaient autour de Saint-Omer. Les archers de France criblaient de flèches les Suisses, s'emparaient de leurs guidons et, au son de leurs gros tambourins, rentraient joyeusement dans Théroüanne ; Avesnes était assiégée.

Furieux du mariage de Marie de Bourgogne, par lequel elle lui échappait, le roi Louis laissait ses archers commettre toutes sortes d'exactions. Molinet les dénombre emphatiquement : défloration de vierges, effusion de sang innocent, déprédation d'hôpitaux, spoliation de matrones, incarcération de jouvenceaux, incendies d'églises, dévastation de tout un pays par le feu et l'épée, tel est le bilan de cette guerre atroce. « Bref, toute espee de cruaulté que les tyrans payens souloient anciennement faire aux chrestiens, les François en passionnoient les Bourguignons<sup>1</sup>... »

Et les villes se mutinaient alors ; les petits se soulevaient contre les grands ; « le commun vouloit suppéditer les nobles, reformer les officiers et collecteurs des subsides et aides qui s'estoient faictes pour soustenir les guerres<sup>2</sup> ». Les villes s'attaquaient aux nobles ; le roi s'attaqua aux villes. Et parce que Valenciennes et Douai n'admiraient en rien sa puissance, mais entretenaient des gens d'armes, piquenaires, archers, Suisses et haquebutiers, pour se venger d'eux, au mois de juillet 1477, alors que les blés étaient verts, le roi Louis assemblait plus de 10 000 faucheurs qu'il envoyait au Quesnoy où ils firent d'horribles ravages sous le rideau protecteur des francs-archers. Pendant trois jours, à deux ou trois lieues autour de Valenciennes, on vit ce spectacle terrible : les Français fauchant les biens que Dieu nous a donnés dans sa clémence !

Et maintenant les Français attaquaient Valenciennes<sup>3</sup>, la cité fière et forte, refuge des gens du Hainaut, la première cité qui avait levé l'étendard. Le feu était mis à l'abbaye et

1. *Chronique*, t. II, p. 62.

2. *Ibid.*, t. II, p. 64.

3. *Ibid.*, t. II, p. 76.

dans les faubourgs ; et les moissons brûlaient dans l'été de l'année 1477<sup>1</sup>.

A Valenciennes, il n'était alors question que des courses des bons compagnons sur les Français<sup>2</sup> ; les paysans aussi entraient dans la lutte, défendant l'héritage de la « Pucelle », comme les gentilshommes ; Allemands et Anglais tenaient garnison à Valenciennes, portant les robes et les parures de la ville<sup>3</sup>. Ils couraient sur les gens du Quesnoy ; et ceux de France assiégeaient Condé qu'ils incendiaient.

En 1478, des trêves intervenaient entre le roi et le duc d'Autriche<sup>4</sup>. Mais ces trêves n'empêchaient pas les courses ; les compagnies françaises, boutées dans Arras, surprennent Douai. Alors le roi Louis, n'ayant pas confiance dans les gens d'Arras, les disperse, à Paris, à Tours, à Rouen : on imposait à Arras le nom de *Francheville*<sup>5</sup>. Et l'abbaye de Saint-Waast, la plus notable de la région, était ruinée à ce point qu'il n'y avait plus un religieux pour y chanter une seule messe. « Et estoient leurs cloistres, dortoirs et devotes chapelles pleines des religieux de Mars, des gendarmes et compaignons de guerre, lesquels, en lieux de plains chants notables et a Dieu adreschans, chantoient chansons infames et deshonestes et a lui desplaisans, jouoient a dez, a tables, cartes et aultres jeux mechants, et en lieux de sainte lecture, disoient a Dieu injure. »

Et combien de compaignons « François, Bourguignons, Espagnols, Lorrains et Barrois, entremeslés ensemble, et de plusieurs routiers et grands pillards de guerre, tant de cheval que de pied », foulaient les Ardennes<sup>6</sup> !

En 1479, les trêves sont générales entre Français et Bour-

1. S. Le Boucq, ms. de Valenciennes 672, fol. 248.

2. *Chronique*, t. II, p. 105-107. — 3. *Ibid.*, t. II, p. 108.

4. *Ibid.*, t. II, p. 163.

5. *Ibid.*, t. II, p. 195. — « *Franchise* », t. II, p. 27. L'official était désigné : *Officiatilis Libertinensis*. Cf. dans le ms. de Tournai 105, fol. 392<sup>vo</sup>, la ballade... au bastard Cardonne.

6. *Chronique*, t. II, p. 196.

guignons<sup>1</sup>. Alors les compagnons de morte paye, associés à de mauvais garnements paysans, tiennent les routes, les chemins, les bois. On mit leur tête au prix d'une livre. Potences et fourches patibulaires furent refaites dans les bonnes villes; et vingt-sept d'entre ces brigands furent pendus à Valenciennes. Mais les « gros chats moufflus », les gros routiers de guerre, n'étaient pas si aisés à prendre ! Un terrible hiver, la famine, la cherté des vivres, tel était en outre le bilan de ces tristes années<sup>2</sup>.

#### MOLINET, LA GUERRE ET LE PETIT PEUPLE

Les événements de l'année 1475 avaient déjà impressionné vivement Molinet. Il est comme un homme ébloui, qui sort de ses livres et voit une action dans la lumière du jour.

Car le dortoir de l'abbaye de Neuss, où logea Charles, dieu de la guerre, est déjà comme le *Temple de Mars*<sup>3</sup>. Mais le vrai *Temple de Mars*, c'est la pauvre abbaye de Saint-Waast dont nous venons de dire la ruine<sup>4</sup>. Et la désolation du pays, entre 1477 et 1479, est peinte tout au long dans une série d'écrits contre la guerre où Molinet a vraiment déployé un talent sympathique et robuste.

Le meilleur de ces écrits est sans doute la *Ressource du petit peuple*<sup>5</sup>.

Alors Molinet se représentait vaguant dans les champs parés de fleurs : car le vent avait manqué à son « molinot

1. *Chronique*, t. II, p. 230. — 2. *Ibid.*, t. II, p. 235-279, *ad. a.*, 1481.

3. *Ibid.*, t. I, p. 107. — 4. *Ibid.*, t. II, p. 195.

5. *Faictz et dictz*, fol. 56-61; l'ouvrage se trouve encore dans le recueil de Robertet, Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 77<sup>vo</sup>-85; fr. 12490, fol. 148; fr. 2200, fol. 71 : *La ressource de pouvre peuple*; manuscrit James de Rothschild, fol. 57; ms. de Tournai 105, fol. 90 (fragments). — Ce petit poème, mêlé de prose, où l'on peut voir comme un souvenir du *Quadrilogue* d'Alain Chartier, ne saurait dater absolument de 1477, la glose faisant allusion à des événements postérieurs. Il a été imprimé à Valenciennes par Jean de Liège (René Giard et Henri Lemaître, *Les Origines de l'imprimerie à Valenciennes* dans le *Bulletin du Bibliophile*, 1903, p. 357-358). Unique exemplaire dans la collection de M. Ad. Lefrancq, conservateur du Musée à Valenciennes, qui m'a fait la grâce de me le communiquer.

qui multitude de nouvelles histoires devoit tourner entre ses meules pour en tirer fleur et farine ». Or, comme il se récréait ainsi, un abîme profond s'ouvrait devant lui, au milieu des flammes et de la fumée. Une épouvantable « satrape », fille de perdition, horrible à voir, avec un chef cornu, des poings de fer, le dos velu, la queue venimeuse, montée sur un monstre jetant le feu par la gueule et le soufre par les narines, « chargié a tous letz d'espées, cou-teaulx, dolequins, rasoirs, soyes, faulx, dagues, planchons, paffus, picques, pincés, forces, fourches, ars, dars, hars, licolz, chaines, cordes et cagnons », etc. Famine, Fraude, Rapine, Sacrilège, Conspiration, Meurtre et Félonie l'accompagnaient. Son ost comprenait encore Cacus, Nembroth, Denys, Dioscorus, Dacian... Olibrius, etc. ; Néron y portait l'étendard. Ils allaient, montés sur des éléphants, des girafes, des tigres, des griffons, des serpents, des dragons, des crocodiles, formés en bataillons terribles, au milieu du bruit de la foudre. Et ils commençaient à courir sur le plat pays, répandant le sang, brûlant les églises, mutilant les innocents, déflorant les vierges, rôtissant les petits enfants, foudroyant les villes, pendant les gens. Quelle bande, où l'on pouvait bien reconnaître, hélas ! les boutefeux, les brigands, les « paillardéaux » qui suivaient la queue des armées d'alors !

Du même trou d'où était sortie la vision infernale surgissait une révérende dame qui allait consoler une jeune femme, échevelée, dépouillée de ses nobles atours, ayant près d'elle un petit enfant de deux ans qui pleurait et criait de détresse, cherchant les tétins de sa mère pour y trouver sa nourriture. Mais il suçait seulement une mamelle vide. Or, cette noble dame, à un signe secret, reconnaissait la pauvre femme : c'était sa sœur germaine, Justice ; et l'enfant était le Petit Peuple. Alors la noble dame, prenant l'enfant dans ses bras, maudissait la guerre et les « recteurs de la chose publique <sup>1</sup> » :

1. *Faicts et dictz*, fol. 57<sup>vo</sup>. — Je suis le texte de Jean de Liège. Cette pièce a dû

Princes puissantz, qui tresors affinez,  
 Et ne finez de forgier grans discors,  
 Qui dominez, qui le peuple animez,  
 Qui ruminez, qui gens persecutez,  
 Et tourmentez les ames et les corpz,  
 Tous vos recors sont de piteux ahors,  
 Vous estes hors d'exellentes bontez,  
 Povres gens sont a tous lez reboutez!...

Que faitte[s] vous qui pertubés le monde,  
 Par guerre immonde et criminelz assaulx?...

Trenchiez, copez, detrenchiez, decoppez,  
 Frappés, haspez, banieres et barons,  
 Lanchiez, hurtez, balanciez, behourdez,  
 Querez, trouvez, conquerez, controuvez.  
 Cornez, sonnez trompettes et clarons,  
 Fendez tallons, pourfendez oreillons,  
 Tirez canons, faites grans espourris,  
 Dedens cent ans vous serez tous pourris!

Et la dame se demandait ce que les héros de jadis avaient emporté de ce « mondain wason » : elle rappelait aux princes qu'ils étaient les gardiens de l'Église ; que ceux qui avaient pillé les reliques et les moutiers, aussi bien chez les païens que chez les chrétiens, avaient toujours été punis :

Oyez vous point la voix des povres gens.  
 Des indigens peris sans alligance,  
 Des laboureurs qui ont perdu leurs chens,  
 Des innocens, orphenins, impotens,  
 Qui mal contens crient a Dieu vengeance?...

Accordez vous, roix et ducz, acordez,  
 Et regardez vostre peuple en pitié,  
 Resuscitez Justice et le gardez...

Gens de tous états étaient alors bien émus. Vérité prononçait un beau discours rappelant, pour l'honneur de la resplendissante maison de Bourgogne, comment le duc Philippe avait jadis entretenu la paix entre ses sujets ; comment

jouir d'une légitime célébrité, car on la trouve à part dans le ms. de Tournai 105, fol. 398<sup>vo</sup> : *S'ensuit une petite réprobation de la guerre...*

Conseil, sous la flamboyante épée du duc Charles, avait accordé le riche et le pauvre. Au temps de Maximilien <sup>1</sup>, qui pouvait ressusciter Justice, subvenir aux opprimés et conduire Petit Peuple au bienheureux Temple de Paix? Toujours Conseil examinait, comme on visite un malade dont on regarde l'urine et à qui l'on tâte le pouls, Justice, qui semblait en effet fort malade. Car elle parlait à voix basse, telle une agonisante, et il faut le reconnaître, bien puérilement :

Justice suis privée de solas  
Ez las,  
Helas!  
De fausse tyrannie...

Or, Conseil la reconfortait, lui montrait les deux très nobles marguerites resplendissant en ce val de misère : la grande Marguerite d'York (la précieuse perle d'Angleterre qui fleurissait au quartier de Bourgogne) et la petite Marguerite de Bourgogne, sa filleule<sup>2</sup>. Et c'est vrai que le 10 février 1479, l'enfant avait été baptisée en l'église Sainte-Gudule à Bruxelles<sup>3</sup>.

Et Conseil disait qu'aujourd'hui la puissance était à Gand, à Bruges, plus flamande que wallonne. Sur quoi Conseil prenait congé des dames. Vérité, Justice et Petit Peuple montent sur un char pour faire un pèlerinage. Patience est la jument châtrée et meurtrie qui les mène à un petit logis, appelé trèves, charpenté depuis demi-an, et que l'on rallongeait depuis trois mois<sup>4</sup>, si ouvert à tous les vents qu'on ne pouvait y demeurer. On gagnait, avec Montjoie, une grosse abbaye pleine de convers, de dames, de demoiselles et d'amoureux. Justice y était aimablement accueillie dans une

1. Le poème a donc été écrit après 1478.

2. « Apparue puis un an au tres fructueux jardin du duc d'Autriche ». Allusion qui donne la date exacte du poème.

3. *Chronique*, t. II, p. 228.

4. Élément chronologique confirmé par la *Chronique*, t. II, p. 163 (la trêve est du 11 juillet 1478). Le poème date donc d'avril 1479.



chapelle enrichie de corps saints. Elle se jetait à genoux, ainsi que Petit Peuple; et, joignant les mains, elle récitait cette oraison :

Prenez pitié du sang humain,  
Vray Dieu, souverain Roy des roix...

Cette prière était même adressée à Louis XI :

Noble roy Loys de Valois  
Vous nous tourmentez, soir et main,  
Par guerres et piteux exploitcz.  
Souviegne vous que, povre et nud,  
Bourgoigne vous a soustenu <sup>1</sup>  
Et soef nourri mainte anée :  
Mais vous avez mal recognu  
La plus dolente qui soit née.

Et Jean Molinet implorait également Édouard, roi d'Angleterre. Sur quoi il retournait en son hôtel :

Ainsi que l'anée presente  
Est dure et desplaisante a voir,  
L'histoire que je vous presente  
Ne peult guaires de mieulx avoir,  
Puis que chascun pert son avoir,  
Son heritage et son bien meuble.  
Prions Dieu que nous puissions voir  
La resourse du petit peuple!

Quant au *Temple de Mars*, c'est une allégorie très goûtée, qui suscita beaucoup d'imitations, au demeurant une image fort originale<sup>2</sup> où l'on peut noter déjà comme la vision réaliste et fantastique d'un Breughel.

1. Ces termes sont intéressants à comparer avec ceux que Molinet emploie en 1467, lors de la révolte des Liégeois (*Le Roux de Lincy, Recueil de chants historiques français*, t. I, 371).

2. *Faictz et dictz*, fol. 61<sup>vo</sup>-64<sup>vo</sup>; Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 70-76; ms. fr. 1642; ms. de Tournai 105, fol. 119<sup>vo</sup>. — Il y a une édition gothique imprimée à Paris par Jean Treperel sur le Pont Notre-Dame : *Le Temple de Mars tres bien correct* (Bibl. Nat., Rés. Y<sup>e</sup> 1127), avec une figure représentant un pas d'armes. Autre édition populaire : *Le Temple de Mars dieu de bataille*, s. l. n. d. (Bibl. Nat., Rés. Y<sup>e</sup> 2579), avec une figure de la Cité personnifiée apparaissant derrière une porte. Le *Temple de Mars* se rencontre encore, en 1527, parmi les *Traictiez singuliers* publiés chez Galiot du Pré (Bibl. Nat., Y<sup>e</sup> 1256). Je suis et corrige le texte de Treperel, qui peut dater de 1499, dont certaines leçons sont d'accord avec celles du ms. de Tournai.

Jean Molinet la datait ainsi :

Au temps de dueil que Mavors, le tyran,  
 Alloit tirant canons, fleches et dars,  
 Et mettoit tout a l'espée tranchant,  
 Courant, trassant, crueulx feux allumant,  
 Cler sang semant par soubz les estandars,  
 Par les souldars, plains de cautelle et d'ars,  
 Je fuz de dars percé<sup>1</sup>, cotte et jaquette :  
 Au maleureux chét tousjours la buquete...

Sur quoi l'auteur allait suppliant tous les dieux du paganisme, leur offrant un présent en rapport avec leur divinité. Enfin, il arrivait au saint Temple de Mars : il dédiait à la divinité des ours, des lions, des léopards. Ce temple est d'ailleurs une église où l'on dit tous les offices :

Le chant de ce temple est alarme,  
 Les cloches sont grosses bombardes,  
 L'eau benoïste est sang et larme,  
 L'asperges ung bout de guisarme,  
 Les chappes sont harnois et bardes,  
 Les processions avant gardes  
 Et l'encens pouldre de canon :  
 A tel saint, tel offre et tel don<sup>2</sup>.

On voit le ton. Et l'on pourrait s'en étonner si l'on ne se rappelait un épisode réel de la guerre que Molinet a mentionné précisément dans sa chronique de l'année 1479<sup>3</sup> : l'occupation par les routiers de l'abbaye de Saint-Waast, dont les dévotes chapelles étaient alors « pleines des religieux de Mars ».

Voici maintenant l'image de la divinité du lieu :

Mars triumphoit en son noble charroy,  
 Ainsi qu'ung roy armé de pied en cappe,  
 Trembler faisoit murs, chastel et beffroy,  
 Par son effroy et tenoit sans arroy,  
 En son desroy, flaiel dont nul n'eschappe.  
 Mars fiert et frappe et en tirant<sup>4</sup> atrappe

1. Arcé.

2. Ms. de Tournai : telle offrande a nom.

3. *Chronique*, t. II, p. 195. Voir le texte rapporté plus haut.

4. Ms. de Tournai : de tous les.

De son atrappe en cruel tourbillon :  
A pesant asne il fault dur esguillon.

Rois, ducs, chevaliers, comtes, marquis, etc., l'entourent, ainsi que les peuples belliqueux.

Une laide chimère se tient auprès de Mars, parmi les animaux monstrueux ou batailleurs. Guerre est cette bête que Molinet décrit avec sa truculence d'homme du Hainaut. Elle a chef cornu, hure de sanglier, panse de loup, dos d'âne, œil basilique, gueule de dragon d'où sort une flamme infernale, des crochets de fer pour étrangler tout homme qui la contrecarre, queue de scorpion : c'est la fille de Satan. Elle traverse les airs, passe à travers les mers, embrase toute la terre, brûle villes et châteaux avec les flammes de sa gueule. La voici dans son office de grande mangeuse du monde :

Guerre engloutist, comme ung vieil Sathanas,  
Chevaux, harnois, homme, lance et espée,  
Nobles, villains, marchans, et tous estatz  
Mengue a tas, mille pour ung repas...

Guerre avoit les lyppez vermeilles  
Et la barbe rouge et sanglante  
De sucey testez et oreilles...

Quant Guerre avoit engorgié sa goulée,  
Comme saoulée, ung bien pou sommeilloit,  
Faignant dormir a playne pance enflée...

Mais bientôt elle se réveillait pour « travailler » les laboureurs et les marchands. Et c'est vrai qu'elle avait détruit Babylone, Ninive, Troie, Athènes, Bavai, Rome,

Dynant chetive et Liege opynative...

Sur quoi Molinet exhortait les galants qui suivaient les batailles à se retourner contre la guerre, à sacrifier à l'agneau de paix. Il considérait les pasteurs des campagnes, s'écriant dans un mouvement plein de sentiment :

Qui restaur[r]a aux povres pastoureaulx  
Leurs gras toreaulx et moutons despouilleez,

Que les souldars de ses gentilz vassaulx  
 Par leurs assaulx, detestables et faulx.  
 Tres gloutement ont robez et pyllez?  
 Biens de terre gastez et exillez,  
 Mengez, grillez sont de tous appetis:  
 Les grans poissons mengüent les petis.

Car la paix qui avait été annoncée aux bergers, quand la Vierge accoucha, était remontée au ciel depuis vingt ans déjà<sup>1</sup>. Aux soldats, Jean Molinet posait cette question :

Que gaignés vous a servir guerre dure,  
 Sinon froydure, vous champions hardis<sup>2</sup>?  
 Ne sçay comment teste ne corps vous dure  
 De chault, d'ardure, de pouldrette et d'ordure,  
 De morfondure et de mauix plus de dix...

Il évoquait la cruelle destinée des héros guerriers d'autrefois :

Cent mille et plus sont passés par l'espée.

Jean Molinet l'affirmait : la guerre ne doit pas exister entre les chrétiens, surtout quand le grand Turc approche<sup>3</sup> :

Nul ne doit darder picque ou broche  
 Vers son frere pour l'entamer...

Oui, il était temps de se venger du Turc ; et Dieu avait déjà fait apparaître au ciel sa comète,

En signe de verge mortelle.

Les temps étaient proches : les malheurs nous menaçaient. C'était l'instant de congédier Mars :

Pour ce que Guerre m'a navré  
 Et que Mars me travaille et blesse,  
 Sans avoir nulz biens recouvré,

1. Il y a là un élément chronologique assez intéressant puisqu'il fait commencer la période des troubles à la rivalité de Charles VII et de Philippe le Bon, vers 1460.

2. Ms. de Tournai. — Leçon de l'imprimé de 1531 : gentilz.

3. Molinet, dans sa *Chronique*, t. II, p. 248-270, a longuement rapporté l'attaque de Rhodes par les Turcs, en 1480.

J'ay painct son temple ou j'ay ouvré  
Rudement, selon ma foiblesse...

Ainsi Molinet demandait l'indulgence des lecteurs.

De la même veine est le *Testament de la guerre*<sup>1</sup>, composé certainement après les trêves de juillet 1478 et avant le traité de paix de 1482<sup>2</sup>, une sorte de complainte populaire.

Guerre, qui allait mourir, laissait son âme à Dieu, ses biens à ceux qui avaient alimenté son corps, les rois, les princes, les ducs. Aux pervers tyrans, qui avaient martyrisé les pauvres laboureurs, elle léguait toutes sortes de maladies et de tribulations<sup>3</sup> :

Je laisse aux abbaies grandes<sup>4</sup>  
Cloistres rompus, dortoirs gastés,  
Greniers sans bled, troncqs sans offrandes,  
Celiers sans vins, fours sans pastés,  
Prelatz honteux, moisnes crottés,  
Perte de biens et de bestaille,  
Et, pour redressier leurs clochés<sup>5</sup>,  
Sur leur dos, une grande taille.

Je laisse aux grosses bonnes villes  
Chargié[e]s d'impositions  
Leurs tours descouvertes et viles,  
Leurs murs jus de fondations,  
Bourgeois d'horribles pensions  
Tant fort attains et occupés  
Qui n'ose[ro]nt de leurs mansions  
Widier qu'ilz ne soyent happés.

Je laisse au pouvre plat payz  
Chasteaux brisiés, hostieux brullés,  
Terres sans blef, gens extrahiz<sup>6</sup>,

1. *Faictz et dictz*, fol. 124-132; manuscrit James de Rothschild, fol. 198; Bibl. Nat., fr. 19165, fol. 34; ms. de Tournai 105, fol. 310.

2. Le ms. fr. 2200 de la Bibliothèque Nationale donne la rubrique suivante, fol. 81<sup>ro</sup> : *Le Testament de la Guerre composé par maistre Jehan Molinet après que la reduction de Salins et de la conté de Bourgongne fut faicte* (donc après 1477).

3. Voir la description de la pluie de sang que Molinet donne dans sa *Chronique* ; la famine, le froid, la mortalité sévissaient cruellement (t. II, 279-282).

4. Je suis le texte du ms. de Tournai.

5. Ms. Costés. — 6. Leçon du ms. fr. 2200. Ms. de Tournai : esbahiz.

Bergiers battus et affolés,  
 Marchans meurtris et mutilés  
 A grans cousteaux et decourbés,  
 Et corbaux crians a tous lés  
 Famine dessoubs les gibbés!

Et Guerre laissait aussi grand renom à ceux qui avaient bien servi leurs princes; aux jeunes étourdis, qui s'étaient emparés du bien d'autrui,

Le dangier d'estre racourchiés.

Guerre disait encore :

Je laisse a plusieurs hostellains  
 Ou mes gens sont esté logiés  
 Leurs coffres d'or de touche plains,  
 Leurs meubles fort adommaigiés;  
 En lieu de grans deniers forgiés  
 Ung petit sac plain de credos,  
 Et plusieurs ventres engrossiés  
 Pour faire le beste a deux dos...

Je laisse a ces grans cabailliers  
 Platte bourse et wides bouteilles;  
 Aux pages, gros poux par milliers;  
 Aux gros varles, fain aux entrailles;  
 Aux lacqués, fiebvres non pareilles;  
 Aux vieux roustiers, membres peris,  
 Et aux pillards, poingz et oreilles  
 Attacquiés a ces pilloris!

Armuriers<sup>1</sup> et brigandiniers,  
 Seelliers<sup>2</sup>, fourbisseurs de cuirasses,  
 Qui gaigné ont plusieurs deniers  
 En faisant harnas et poitrasses<sup>3</sup>,  
 Plus honteux que vielles limaches  
 Cherront les palmes estendues,  
 Et aront, de leurs propres haeches,  
 Leurs corps<sup>4</sup> et les testes fendues.

Je laisse au pillard espillier  
 Le pillade qui va pillant,  
 Tant que ung pillard l'aura pillé,  
 Plus gaurrier et plus espillant;

1. Ms. Armoiens. — 2. Ms. Et ces.

3. Ms. pitraces. — 4. Ms. fr. 2200 : panses.



S'il est pillard agrapillant,  
Il pillera sa pillerie,  
Et l'autre, qui fut espillant,  
Sera noyiét en pillerie.

Je laisse au bourreau, s'il est prest,  
Ung cent de cauches bigarrées  
De ceulx qui auront, cy apprés,  
Des corbaux panches deschirés;  
Et aux hardeaux, portans espées,  
Comme terribles appliequans,  
De nuyt trois ou quatre erupées  
S'on les trouve par les cliequans<sup>1</sup>.

Je laisse a tous mes agrippars  
Saisines et possessions  
De fourches, gibés et happars,  
Pour y faire leurs mansions.  
A ceulx qui compositions  
Font aux gens et plusseurs travaux,  
Les propres benedictions  
Qu'on donne aux marchans de chevaux.

Je laisse aux vieulx<sup>2</sup> souldars sans dens,  
Bien tailliét d'estre mal souppé,  
Lesquelz, par bien donner dedens,  
Ont plusseurs membres decoppés,  
Les mains et les poings agriffés  
Par approucher les horions,  
Et les aultres, fort brelafés,  
Plaindans leurs genitoirions.

Je laisse aux joieuses fillettes  
Suivant armées fort inclines  
De humer les œufz des poulletes  
Et rostir les crasses gelines;  
Puisque cy après seront dignes  
De brimber en plusseurs quartiers,  
Je feray tendre leurs gourdines  
Aux gargattes de ces moustiers<sup>3</sup>.

Je laisse a ceulx qui, sans raison,  
Ont ravy les biens de ce monde,  
Vrais heritiers de la maison  
De l'Enemy, ort et immonde,

1. Ms. dessus les rendz. — 2. Ms. Aucuns saudars.

3. Leçon de l'éd. de 1531. Ms. aux huyz et portes des moustiers.

Qui sur<sup>1</sup> la pillade se fonde,  
 Et veult d'aultruy l'argent despendre,  
 Il se lance en bourbe parfonde,  
 Car, en fin, convient rendre ou pendre!...

Elle date aussi de cette affreuse période des guerres *La Letanie*<sup>2</sup>, parodie spirituelle, et non sans vigueur, composée peu de temps avant 1482<sup>3</sup> :

Mon vray Dieu, *Kyrie leison*,  
 Povres gens sont fort esbahis,  
 Il n'est justice ne raison  
 Qui s'ose tenir au païs...  
*Kyrie leison* que feront  
 Gens du plat pays s'il n'est paix ?  
 Plus grant martire souffriront  
 Que chiens de ruez mis aux abais...

Molinet disait les celliers sans blé, les coffres vides :

Saint Michel, qui jadis boutastes  
 L'Ennemy hors de gloire munde,  
 Prenez la guerre par les pattes.  
 Si l'expulse[z] hors de ce monde!...

Chaque saint avait là, on l'entend bien, son office aimable et plaisant. A Dieu, Molinet demandait naturellement la paix :

Les bergeres, fort proprettes,  
 Puissent cueillir les flourettes  
 Aulx tres doux sons du flageolz ;  
 Et puissent en leurs chambrettes  
 Jouyr de leurs amourettes :  
*Te rogamus audi nos !*

De tonnoire, de batailles  
 Descervellees, espouvantailles,  
 D'ung ivrongne habandonné,

1. Ms. Soubz.

2. *Faictz et dictz*, fol. 101 ; manuscrit James de Rothshild, fol. 161.

3. Il y a une allusion, en effet, à la paix entre deux rois, et il y est question des pillages des Allemands signalés en 1481 (*Chronique*, t. II, p. 272, 277). Ms. de Tour-nai 105, fol. 179<sup>vo</sup> : *Letania minor*.

De grans flatteurs, de sotailles,  
De gabelles et de tailles,  
*Libera nos, Domine!*

De femme trop rioteuse,  
De vieille jument boiteuse,  
De manger empoisonné,  
De chamberiere mal soigneuse,  
Et de fourniere rongneuse,  
*Libera nos, Domine!*

De vermine fort couéé,  
De chemise renouée,  
D'estre povrement disné,  
De viande mal arrée,  
Et de chausse dessirée,  
*Libera nos, Domine!*

Et de ce temps encore date le *Confiteor*<sup>1</sup> pour saluer la paix de France<sup>2</sup> et aussi les gendarmes qui s'en allaient, enfin, au diable!

LA « RÉFULGENTE MAISON DE BOURGOGNE. » — LE NAUFRAGE  
D'UNE PUCELLE. — LES LIONS ET LES AIGLES

Bourguignon, on l'a vu, Molinet l'était sans mesure, partialement. Et, jusqu'à son dernier jour, la « refulgente maison du seigneur et duc de Bourgogne<sup>3</sup> », assise sur le sommet des montagnes, fut l'objet de ses compositions solennelles, courtoises, ennuyeuses, qui brillent d'un éclat emprunté, mais d'un sentiment, on peut l'affirmer, tout à fait sincère<sup>4</sup> :

Vive toute fleur de noblesse,  
Vive qui tient le bon parti !

1. *Faictz et dictz*, fol. 133<sup>vo</sup>. — La ballade de Molinet fort excellente (manuscrit de James de Rothschild, fol. 48), « Pour chiere faire et demener grand clay » date de ce temps d'été, si chaud, où fut signé la paix. Molinet y faisait un éloge senti de l'archiduc. Cette ballade est rimée en rébus dans le ms. de Tournai 105, fol. 228.

2. Paix d'Arras, en 1482. — Voir aussi la *Lectre... a Me Guerard de Watielles, docteur en medecine* (Ms. de Tournai 105, fol. 220<sup>ro</sup>) ; les diverses pronostications (*Ibid.*, fol. 288-289) ; les railleries cruelles sur la réception des Français à Arras (*Ibid.*, fol. 288<sup>vo</sup> : *Nouvelles...*) — 3. *Chronique*, prologue, t. I, p. 9-14.

4. E. Langlois, *Arts de seconde Rhétorique*, p. 217.

On a dit que le hasard de démarches heureuses, à la suite desquelles il fut recueilli par la maison de Bourgogne, fit de Jean Molinet un bourguignon<sup>1</sup>. Il l'était par le sang et le cœur. Molinet a parlé de ses maîtres avec une emphase forcée, certes; mais il en a parlé aussi avec beaucoup de tendresse et de sincérité<sup>2</sup>, à propos de Philippe le Bon, par exemple<sup>3</sup> :

O Philippes, juste, bon et prudent.

L'âge de Philippe le Bon, ce temps passé, lui semblera d'ailleurs, une époque merveilleuse<sup>4</sup> :

Qu'est devenu le temps du bon bergier,  
Le tres bon duc Phelippe de Bourgongne,  
Qui ne laissoit, pour le conte abregier.  
Les mauvais loups en noz champs herbegier,  
Ains les chassoit plus loing qu'en Castelongne<sup>5</sup>

Et c'est un bourguignon vibrant qui invite<sup>6</sup> les

Hardis lyons, Flamens, Lucembourgeois,  
Piquars, Rolans, Hannuyers, Scipions,  
Ceulx d'Austriche, Brabant, fors champions,  
Rocz et pions, Lembourg et Hollandois,

à joindre leurs pleurs aux siens. Tel Jean Molinet se montre dans les grands vers où il faisait parler Philippe<sup>6</sup> :

J'ay creu ma seigneurie de Brabant, de Limbourg,  
Namur, Haynau, Hollande, Zelande et Lucembourg.  
Contrariés si m'y ont Allemans et Anglois:  
Deboutez je les ay, par armes et par droietz.  
Du mesme temps, François, Anglés me defierent.  
Et l'Empereur aussy: du mien riens ne gaignerent...  
Par trois fois fut requis pour gouverner l'empire...

1. H. Guy, *Hist. de la poésie française*, p. 161.

2. Voir à cet égard la méditation de Molinet dans sa *Chronique*, t. V, p. 270-272.

3. *Faictz et dictz*, fol. 37<sup>vo</sup>. — 4. E. Langlois, *Arts de seconde Rhétorique*, p. 221.

5. *Faictz et dictz*, fol. 56<sup>ro</sup>.

6. *Ibid*, fol. 41<sup>vo</sup>; cette pièce se lit dans le manuscrit de la Bibl. Nat., fr. 2375 fol. 81 : *L'Épitaphe du duc Philippe de Bourgogne*. — Les vers du drame historique d'Hugo ne sont pas différents.

Mais par Charles septiesme j'euz guerre a grant desroy.  
Il me requist de paix, dont il demoura roy...  
Loys, filz dudict Charles, fugitif et marry,  
Fut par moy couronné, quant cinq ans l'euz nourry.  
Edouard duc d'Iorch chassé vint en ma terre :  
Par mon port et faveur il fut roy d'Angleterre.

Nous avons noté déjà l'opprobre dont Molinet marquait le roi Louis. Par contre, Charles le Téméraire, le Hardi, est présenté comme un précieux diamant, un noble lion, un preux, un magnanime. Les faucheurs du roi Louis demeuraient dans l'esprit de Molinet comme des figures de cauchemar. A cette pensée, il ne pouvait se contenir. Et Jean Molinet dénonçait alors la « francigene nation, jadis issue de chambre Troyenne, portée au ventre de Germanie »; il désignait les « Franchois », que suivant le grec on aurait dû écrire « Ferochois », comme des gens cruels et « pleins de mortelle ferocité ». Car ceux-là avaient voulu « degrader le saint image imperial... pour y planter et exalter leur idole babillonique ». Comme le peuple de Dieu, travaillé jadis par la main du roi Pharaon, ainsi demeuraient en servitude les « povres subgects de la maison de Bourgoigne<sup>1</sup> ».

A la mort du duc Charles, l'épouvante se répandit à travers la Bourgogne qui demeurait comme la brebis sans pasteur. La duchesse, sa veuve, et mademoiselle Marie, sa fille, se réfugiaient à Gand, sous bonne garde.

Quant au roi de France, averti des événements par ses émissaires, il voyait venir l'heure de son triomphe<sup>2</sup>. Il faisait demander le comté de Boulogne, la rivière de la Somme, six cent mille écus; et la demoiselle aussi pour la marier à sa volonté, c'est-à-dire avec son fils. Le roi Louis envahissait l'Artois, levait des armées, usant aussi de « sa tant douce parole », endormeuse comme le chant de la sirène.

Alors mademoiselle Marie de Bourgogne apparaissait à Jean Molinet, telle une Pucelle faisant naufrage sur la nef de

1. *Chronique*, t. II, p. 82. — 2. *Ibid.*, t. II, p. 57.

Bourgogne. Comme elle était douce et bonne, celle qui portait le nom que répètent les anges !

Car c'est bien elle, cette « Marie sans mari », qui apparaît dans le symbolique *Naufrage de la Pucelle*<sup>1</sup>, étrange poème en prose mêlé de vers, obscur comme une devinette<sup>2</sup>. Sur les flots soulevés, dans la galère magnifique, nous la voyons. Et nous voyons son écuyer, Cœur Loyal ; la Gente Demoiselle ; Communauté, la femme barbare. Tel un autre saint Georges, le glorieux écuyer l'arrachait d'entre les mâchoires de la baleine. Alors la victime était reçue à grand'joie et Molinet le disait<sup>3</sup> :

Ainsi rymant sur la marine  
Escrivy le doux et l'amer  
Sans flater parin ne marine,  
De ce que je veiz en la mer,  
A celle que je veulx amer  
Le presenté en sa nacelle :  
C'est qui ainsy le veult nommer  
Le naufrage de la Pucelle.

Ce sauveteur chevaleresque, c'était Maximilien, le fils magnifique de l'empereur avare, le sage époux qui allait épouser Marie de Bourgogne, à Gand<sup>4</sup>, au grand déplaisir du roi Louis XI. C'est vrai qu'il y eut là des noces superbes, que les bonnes gens y prièrent les mains jointes, que bien des larmes mouillèrent les yeux. « Et les bouches qui pouvoient parler disoient : Vive Bourgogne ! Vive qui est venu ! Vive Maximilianus<sup>5</sup> ! »

1. Le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, fr. 14980, qui a conservé ce poème est un précieux exemplaire, orné de dessins fort intéressants. Fol. 1, la nef payoisée à l'écu de Bourgogne ; fol. 16<sup>re</sup>, sauvetage de Noblesse par Cœur Loyal ; fol. 19, l'auteur. — Ce poème se lit dans les *Faictz et dictz*, fol. 127 ; manuscrit James de Rothschild, fol. 177 ; ms. de Tournai 105, fol. 110<sup>re</sup>.

2. Mais Molinet a donné la clef de l'énigme dans sa *Chronique* : « Et comme j'ai poëtiquement escript ou *Naufrage de la Pucelle*, il (le roi Louis XI) saisit villes et chasteaux, desquels, le duc vivant, il n'osoit regarder creteaux » (II, p. 83-85).

3. Ms. de Tournai 105, fol. 119 ; je suis le texte du ms. fr. 14980.

4. 19 août 1477. Le poème a été écrit très peu de temps après.

5. *Chronique*, t. II, p. 97.



Cette Pucelle, miraculeusement tirée des mâchoires de la baleine, Molinet l'aimera tendrement ; et Marie aussi estimait fort son poète : ce qu'il n'ignorait pas. Lorsqu'elle passa à Valenciennes, le 22 novembre 1481, elle fut logée à la Salle-le-Comte, honorablement reçue ; et furent faites « aulcunes histoires par personnages es quarrefours des rues, sur les sept vers : *Ave maris stella*, qui grandement lui plurent<sup>1</sup> ». Or, Marie alla jusqu'à Bruges pour faire son carême. Mais un accident malheureux lui arriva ; elle tomba de sa haque-née, dut garder le lit. Elle mourut à Bruges, le 27 mars 1482.

Alors Molinet pleurait cette princesse, disparue en la fleur de sa jeunesse ; il disait la tristesse de son époux, leur mutuel amour. Noble vigne qui avait engendré de nobles cepeaux ! Et son corps fut somptueusement enseveli à Notre-Dame de Bruges<sup>2</sup>. Qui, regardant l'admirable image représentant sur son livre d'Heures la pieuse princesse dévote à Marie, assise à sa fenêtre, lisant ses prières, son petit chien sur ses genoux, devant les fleurs qui parfument l'atmosphère mystique, sur le grand fond d'église aux ogives aiguës, n'a été séduit par le doux visage de la princesse et ne s'inclinerait, comme le faisait Molinet, devant ce front mi-couvert de la guimpe que couronne un triomphant chaperon en forme de pain de sucre<sup>3</sup> ?

Il faut reconnaître toutefois que, dans la *Complainte pour le trespas madame Marie de Bourgogne*<sup>4</sup>, une douleur sincère est exprimée de façon bien singulière. Car Molinet rappelait surtout ses misères passées, nommant, on s'en souvient, les enseignes de toutes les auberges, princières et royales, où il

1. *Chronique*, t. II, p. 301. Cf. S. Le Boucq, ms. de Valenciennes 672, fol. 259.

2. *Chronique*, t. II, p. 303. — Un magnifique tombeau lui fut élevé dont le mou-lage est au musée de Versailles.

3. Paul Durrieu, *La Miniature flamande au temps de la cour de Bourgogne*, 1921, pl. LVI (ms. 1857 de la Bibliothèque de Vienne).

4. *Faictz et dictz* fol. 46<sup>vo</sup>. — Il y a un *Planetus ducisse Marie* dans le manuscrit de Valenciennes, n° 466, fol. 3 ; ms. de Tournai 105, fol. 191. Il s'agit d'un dialogue en latin entre la voix de la duchesse et l'archiduc : *Cur tantas lachrymas, proceres, effundere nostis...* (*Faictz et dictz*, fol. 52).

avait frappé, avant d'être logé à l'*Aigle Romain* où l'hôte d'Autriche l'avait généreusement accueilli. Hélas ! pour peu de temps, puisque la bonne et gracieuse hôtesse venait de trépasser. Coup douloureux pour la maison d'Autriche qui, ce jour-là, on peut le dire, perdit sa tête :

Estoit honneur, grace, benevolence,  
Misericorde, amytié, sens, prudence,  
Fidelité, magnificence, humblesse,  
Devotion, courtoisie, noblesse!...

Alors Molinet maudissait la mort, mais sur un mode si cocasse, qu'il nous fait rire aujourd'hui :

Dur[e] Atropos, trop terrible satrappe,  
En ton atrappe as la vigne attrappée,  
Qui de vertu[s] portoit raisin et grappe :  
O fiere agrappe, a qui chascun s'agrappe!...

Avec une richesse verbale étonnante, Molinet disait encore les malheurs qui avaient fondu, avec la guerre, sur le pauvre peuple, à la suite de la mort de la duchesse :

Povres gens sont puis sa mort exillez,  
Royez, taillez, assommez, affoibliz,  
Crocquez, chocquez, despouillez, desbillez,  
Adommagez, affamez, accueilliz,  
Enfenoullez, essourdez<sup>2</sup>, assailliz,  
Honteux, honniz, passionnez, pugniz,  
Matz, desconfiz, et meurdris bien souvent:  
Les maulx vestus assiet on doz au vent...

Ce clerc verbeux et spirituel, un admirable portrait<sup>3</sup> nous le montre, tendu, arqué, avec une face sarcastique éclairée par des yeux largement ouverts, gris bleu, magnifiques et

1. Grippant agrappe, o fine gape grappe... (Ms. de Tournai).

2. Suivant la leçon du ms. de Tournai. — Leçon de 1531 : eslourdez.

3. Une reproduction de ce portrait, d'après une copie du musée de Boulogne-sur-Mer, a été publiée par D. Haigneré et A. de Rosny, *Recueil historique du Boulonnais*, Boulogne-sur-Mer, 1900, t. III, p. 8. Une autre copie est au musée de Versailles. L'original, découvert à Valenciennes par M. Auguste Voisin, bibliothécaire de la ville de Gand, était dans le cabinet d'un amateur belge en 1856.

insolents, un grand nez inquisiteur, des lèvres épaisses et humides, amoureuses et gourmandes. Il semble jeune encore, le bon compagnon, un peu voûté seulement et déjà fatigué. Mais ses cheveux roux, taillés nettement, qui ourlent la profonde calotte noire du clerc, sont toujours drus. Il n'est pas borgne. Il est laid, dans la mesure où la laideur est encore un agrément chez l'homme. D'une main nerveuse, il froisse un rouleau de papier où il vient de fixer ses imaginations parfois si fortes et si libres, et saugrenues aussi. Il est soigné et porte sur sa robe noire un éclatant manteau rouge.

Jean Molinet a été le poète pensionné, le chantre à gages du Habsbourg Maximilien et de tous les siens. Ses pièces de circonstance, compliments aux mariages et aux naissances, plaintes à l'occasion des deuils, forment comme un livre de raison de cette famille. Jean Molinet dessine, lui aussi, son Triomphe de Maximilien<sup>1</sup>. Il peint le fils de Frédéric<sup>2</sup>, le prince libéral et instruit, au corps valide et robuste, comme il est représenté par les artistes de ce temps; et nous l'évoquons, avec sa face au nez long où le menton fait saillie<sup>3</sup>.

Mais à lire Jean Molinet, il semblerait que ce fût la Bourgogne qui se soit augmentée de la maison d'Autriche, tandis que l'Autriche venait, en quelque sorte, d'annexer le Brabant, la Flandre, le Limbourg, les Gueldres, le Hainaut, la Hollande et l'Artois.

En 1485, l'archiduc était nommé solennellement roi des Romains, à Francfort, ce qui n'était pas agréable au roi de France<sup>4</sup>. Après les fastueuses cérémonies du couronnement, il descendait en Flandre où il était reçu, à Bruxelles, à Sainte-Gudule. Et le jeune archiduc Philippe, le fils, accueillait

1. Ms. de Tournai 105, fol. 300 : *Ung dictier de Renommée, Vertus et Victoire*.

2. Cf. *La mort de Frederic empereur pere de Maximilien* (Ms. de Tournai 105, fol. 313<sup>vo</sup>).

3. Bibl. Nat., ms. fr. 5616, fol. 457; le portrait d'Ambrogio de Predis au Musée de Vienne et surtout l'admirable effigie de Lucas de Leyde.

4. *Chronique*, t. III, p. 31.

l'empereur, son grand-père, qu'accompagnait, sur un chariot, le roi des Romains<sup>1</sup>. Contempler de si grands personnages, d'un même sang, mettait les larmes aux yeux. Et certains disaient : « Veez-ci figure de la Trinité, le Pere, le Fils et Saint Esperit ». Molinet, le plus simple de tous, composait une « similitude » sur le *Paradis terrestre*<sup>2</sup>. On succombe : les astres, les climats, le soleil et les étoiles, tout y passe, dans un inutile rutillement. Ainsi Molinet esquisse son Triomphe de Maximilien :

L'ennemy tremble, le grand ture s'estrange,  
Car bien luy semble estre mact et confuz :  
Chantons Noël et faisons de grandz feuz !

Or, Maximilien allait, avec une puissante armée de quatre mille Suisses, autant de lansquenets allemands, picards, gens de Hainaut, quinze mille cavaliers vers Arques et Saint-Omer<sup>3</sup>. Et « la renommée des haults triumphes et magnificences que le roi des Romains avoit receu a son élection et couronnement estoit tellement espandue par pays, non seulement es limites de ces alliez et bienvoeillans, mais aussi es regions de ses adversaires et nuysans, que ce bruit causa leesce a ses amys et tristesse a ses ennemis, redoublement d'honneur aux bons subjects féaulx, reboutement d'orgueil aux haineux capitaulx; et sembloit a ceulx qui desiroient l'augmentation de son nom et gloire, ensemble le decorement des flamboyans royaulx florons de sa couronne que, s'il voloit poursuyvir, riens ne luy seroit impossible... ».

Autour de Maubeuge et d'Avesnes, les Allemands pillent. Le roi des Romains ravitaille Théroouanne. Mais les Français prenaient Saint-Omer et ils délivraient Théroouanne.

1. *Chronique*, t. III, p. 98, ad. a., 1486. Voir le charmant portrait de Philippe le Beau à vingt ans.

2. Insérée dans sa *Chronique*, t. III, p. 99-117. Cf. la *Trinité* (Bibl. Nat., ms. fr. 2200 fol. 87) :

Gentilz bergiers desirans vivre en paix...

On voit, au fol. 13<sup>ro</sup> du ms. de Tournai 105, la représentation naïve d'un de ces bergers. — 3. 1487. *Chronique*, t. III, p. 122. — 4. Bibl. nat., ms. fr. 5618, fol. 184.

Triumphes de Maximilien, des mots, des phrases creuses, de magnifiques dessins, une mascarade superbe, un noble bœuf gras<sup>1</sup> !

Car, en 1487, le peuple de Bruges avait déployé ses bannières sur le marché, en face de ses Allemands qui jouaient avec leurs piques; et l'archiduc était fait prisonnier en son hôtel. Le très sacré roi des Romains devait s'incliner devant l'émeute. Les Gantois donnaient la main à ceux de Bruges. Puis Coppenolle survenait avec des Français : il apportait la paix de France. On sonnait les cloches du beffroi; les ménétriers jouaient des motets; les Allemands pensionnés étaient chassés des offices. Et il obtenait licence, le triomphant roi des Romains, de pouvoir tout simplement rentrer chez lui<sup>2</sup>.

Voilà le héros de Jean Molinet, son bel archiduc<sup>3</sup> !

Mais un pensionné et partial écrivain comme Jean Molinet attend sa revanche. Or, en 1492, le « baton de justice » vient de frapper Gand<sup>4</sup>. Les grosses têtes des mutins sont sous le tranchant. Alors Jean Molinet invente le *Jeu de palme*<sup>5</sup> et il lance les invitations suivantes :

Vous qui vollés d'honneur porter la palme,  
Acquerir bruit soubz le septre romain,  
Venés esbatre et jouer a la palme,  
Car l'archiduc d'Austriche a Gand en main,  
Qui estoit dur, roide, fort inhumain,  
A la main gauche et de facion estroicte.  
Mais aujourd'huy, sans attendre a demain,  
Est retourné a la bonne main droicte.

Il disait son espoir de voir les trois rois

1. Voir la reproduction du *Triumph des Kaisers Maximilian I.* Wien, 1883-1884, 2 vol. in-fol.

2. *Chronique*, t. III, p. 236.

3. Mais où est en ce temps-là l'indépendance des écrivains ? Charles de Lalaing poursuivit la veuve d'Olivier de la Marche et il obtint de faire retrancher des pages de ses *Mémoires* (Molinet, *Chronique*, t. V, p. 240-243).

4. Ms. de Tournai 105, fol 166<sup>vo</sup> : *Ung dictier sur ceux de Gand* : Glorieux aigle, imperant patriarche...

5. Manuscrit James de Rothschild, fol. 71; ms. de Tournai 105, fol. 178.

Prendre l'estœuf au royaume de France  
 Pour tapper dur<sup>1</sup>, coups si puissans et roids,  
 Que Francillons auront griefve souffrance...

Les Français qu'il détestait, ceux-là que naguère Jean Molinet nommait les gens féroces, sont par lui désignés aujourd'hui les « Francillons ». Longtemps ils avaient eu pour eux le beau jeu. Maintenant, c'est nous qui allons gagner. Il est vrai que les Français venaient de mater les Bretons (1491) et qu'ils avaient retenu la « belle roynette », c'est-à-dire la duchesse Anne<sup>2</sup>. Qu'importe :

Mais nous avons roys, rocqz et champions  
 Qui la menront en nostre maisonnette<sup>3</sup>.

Et Molinet invitait le prince puissant<sup>4</sup> qui venait de prendre Gand dans ses filets, la fleur de la noblesse, à servir le roi des Romains et l'archiduc son fils, à frapper de grands coups :

Les Francillons vallent que desconfis :  
 L'estœuf nous quicrt<sup>5</sup> et il s'cslongne d'eulx !

Mais voici maintenant que la scène du drame paraît se déplacer. Elle est en Espagne où Fernand de Castille et la reine Catholique viennent d'entrer, après sept ans de siège, dans la cité de Grenade tenue par les Maures infidèles<sup>6</sup>.

En 1496, Molinet présentait les compliments d'usage à propos de *La tres illustre et tres noble alliance de messeigneurs les enfans d'Austriche a ceulx d'Espagne*<sup>7</sup>, à l'occasion du mariage de Marguerite, sœur de l'archiduc, avec Monseigneur

1. *ens* (Ms. de Tournai).

2. Sur tous ces événements il faut lire, parallèlement, la *Chronique* de Jean Molinet, t. IV, p. 172, 284.

3. Maison nette (Ms. de Tournai).

4. L'archiduc, au nom de qui la paix de Gand fut publiée.

5. Suivant la leçon du ms. de Tournai. — *guiet*. — 6. *Chronique*, t. IV, p. 184.

7. *Faictz et dictz*, fol. 121 ; manuscrit James de Rothschild, fol. 29 : *Matrimoniale alianche entre messeigneurs les tres illustres enfans d'Autrache et les tres resplendissans enfans d'Espagne*.



le prince de Castille, seul fils du roi d'Espagne, célébré à Saint-Pierre de Malines; et peu après Jeanne d'Aragon descendait à Anvers et épousait monseigneur Philippe<sup>1</sup>.

Molinet chantait maintenant la maison d'Espagne, les rois vainqueurs des Maures d'Afrique, Jeanne la Folle et ce bouton qu'était le jeune archiduc. Comme le bouton allait bien à la fleurette! Molinet jonglait avec toutes les figures héraldiques, la pomme d'or, la grenade:

Bourgogne, Espagne, Autriche et Allemaigne,  
De riche espargne aurent, et Dieu le vueille,  
Roys, princes, ducz, froment, fruict, fleur et feuille!

*La robe de l'archeduc*<sup>2</sup> avait du moins la fraîcheur et la simplicité d'une chanson populaire:

La ducesse d'Austrice  
A l'archiduc laissa  
Une robe fort rice,  
Quant elle trespassa.  
Cette robbe fourrée  
Fut, par gens agrippans,  
Des son temps deschirée,  
Par pieces et par pans.

Bourgoigne, nostre mere,  
La tint en son entier:  
Mais France, sa commere,  
En prist plus d'ung quartier...

Malines avait tissé cette robe; Anvers l'avait cousue:

Vallenciennes, la gente,

1. *Chronique*, t. V, p. 65-74. Cf. le « Rebus de Molinet sur le voyage de monseigneur pour aller en Espagne ». (Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 12; ms. de Tournai 105, fol. 179.)

2. *Faictz et dictz*, fol. 122<sup>vo</sup>-123<sup>ro</sup>. Cette pièce se lit dans le manuscrit James de Rothschild, fol. 27: *La robe de Monseigneur l'archiduc Phelippes*; ms. de Tournai 105, fol. 151<sup>vo</sup>; dans le ms. fr. 1716, fol. 90<sup>ro</sup>-93<sup>vo</sup>: *Fin de la robe de l'archiduc composé a Valenciennes par tres eloquent et tres renommé poete et orateur, maistre Jehan Molinet, hystoriographe, pensionnaire dudit seigneur*. L'ouvrage a été imprimé à Valenciennes, par Jean de Liège (texte reproduit par A. Dinaux, *Archives du Nord*, II, 1838, p. 128-137). Un exemplaire, unique, est au musée Condé à Chantilly.

Legarda et fila ;  
Et Mons, fort dilligente,  
Par grant sens le tailla.

Mais Hesdin et Abbeville avaient failli au besoin ; Péronne  
et Bapaume nous avaient tourné le dos...

Bruges, rice bourgoise,  
Plaine de grant beubant,  
Qui danssa la françoise  
Et le pas de Brebant  
Retint son maistre en gaige,  
Son habit, son thoison,  
Et fit bouter en caige  
Les grans de sa maison...

Or la belle Marguerite était venue. Elle avait remis à point  
cette robe. Que notre prince, l'archiduc, la conserve toujours  
entière !

Et Molinet chantait la *Louange de l'empereur et de ses  
enfants*<sup>1</sup> ; le grand arbre géant, tel le cèdre exquis, l'empereur ; son fils, le roi Maximilien ; Marguerite, la sœur de  
l'archiduc<sup>2</sup>. Et Jean Molinet célébrait encore *La naissance de  
madame Alienor*, fille de monsieur l'archiduc (1498)<sup>3</sup>, annon-  
cée par les bergers et célébrée par Jupiter (le roi des Romains),  
et dont la dernière strophe évoque la ripaille flamande :

Leaulx subgettz, Flamens, Wallons, Frisons  
Et Brabenchons, ouvrés vos appetis.  
Buvés d'autant vins de toutes fachons,  
Percés poinchons, prenés pos et pochons.  
Los et lochons, faictes grandz clicquetis,  
Rustres gentilz, chantés rondeaux petis ;  
Soyés sortis de nouveaux instrumens :  
En temps joieux se font esbatemens.

Il chantait *La tres desiree et proufitable naissance de tres*

1. *Faictz et dictz*, fol. 123.

2. Voir aussi, à propos de cette princesse, les pièces du ms. fr. 19165, fol. 16<sup>vo</sup>, 17.

3. *Faicts et dictz*, 80 ; manuscrit James de Rothschild, fol. 67 ; ms. de Tournai 105, fol. 8<sup>vo</sup>. Je suis ce texte. — Cf. *Chronique*, t. V, p. 94, à Bruxelles.

*illustre enfant Charles d'Autriche* (1500), le second duc Charles, baptisé à Gand de façon si triomphale et fêté par des illuminations magnifiques et étranges<sup>1</sup>; l'*arche ducalle*<sup>2</sup> (on voit le jeu de mot), c'est-à-dire la maison d'Autriche et de Bourgogne, pièce de circonstance écrite en 1500; l'arche de paix, autant dire le paradis terrestre, l'étable des agneaux, où Molinet évoquait toute la famille auguste de l'empereur: l'archiduc triomphant<sup>3</sup>; son cher fils, Charles; Marguerite, Aliénor et la petite Isabelle. Or Marguerite était sur le point de partir en Savoie<sup>4</sup>. Au mois d'août, une autre alliance était faite en France entre le duc Charles et Madame Claude. Voilà de grands espoirs de paix, quand les plus grands rois de la chrétienté contractent mariage:

Crions Noël, si faisons de grans feuz!

Enfin, dans le *Voyage d'Espagne*<sup>5</sup>, Jean Molinet convoquait:

Aux champz, aux champz gentilz bergeronnetz,  
Fort mignonnetz, amoureux et gorriers,  
Marchez avant, au chant des oyseletz,  
Portez vos netz vestemens genteletz,  
Vos chapeletz de vancque et de lauriers;  
Postes, courriers, tirez sur les sentiers  
De tous quartiers et allez au devant  
Du tres illustre et cler soleil levant!

Ces « gentilz bergeronnetz », ce sont les gens du pays de

1. *Faictz et dictz*, fol. 81<sup>vo</sup>. — Bibl. Nat., ms. fr. 2200 fol. 95; manuscrit James de Rothschild, fol. 28: *S'ensuit ung dictier du dessudit Molinet pour la nativité du ducq Charles*; autre pièce, fol. 68<sup>vo</sup>; ms. de Tournai 105, fol. 131. *Chronique*, t. V, p. 122.

2. *Faictz et dictz*, fol. 83. — L'ouvrage fut imprimé admirablement à Valenciennes par Jean de Liège « demorant entre le pont des Ronneaux et le Toucquet du leu devant le soleil » (Bibl. Nat., Réserve, Y<sup>e</sup> 1077, exemplaire unique). Ms. de Tournai 105, fol. 130<sup>vo</sup> (image de l'arche de paix qui est figurée comme l'arche de Noé).

3. On lit dans le compte de 1501 (Arch. du Nord B. 2174) que l'archiduc Philippe manda de faire payer 30 l. à Jean Molinet « en consideration de ce que, presentement, il nous a présenté en don ung livre qu'il a fait et composé a nostre louenge ». — 4. *Chronique*, t. V, p. 152.

5. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 1. Cf. *Chronique*, t. V, p. 168 (le départ est de 1501, la pièce date de 1503). S. Leboucq, ms. de Valenciennes 672, fol. 266.

France, comme ils avaient paru dans la danse nouvelle en manière de momerie, donnée en 1501 à l'occasion du mariage de Charles d'Autriche avec Madame Claude de France<sup>1</sup>; le clair soleil symbolise l'archiduc dont nous voyons le blason dessiné sur le manuscrit qui nous a conservé cette pièce et les planètes désignent les personnes de sa maison<sup>2</sup>. Sans doute, nous avons ici le schéma d'une fête donnée à l'occasion de son retour, et dont Molinet a esquissé, comme il l'a fait tant de fois, le programme.

*L'Epitaphe de Madame Ysabeau de Castille*<sup>3</sup> (26 novembre 1504) est naturellement consacrée à la louange de la reine catholique :

Ung cueur viril en tres illustre dame.

Mais l'inconscience du temps et la faiblesse de l'intellect de Molinet sont marqués en des vers regrettables à propos des juifs et des Maures :

Aucuns en fist brusler pour tout potage  
Et les rotist ainsi que charbonnées :  
A telz reliefz n'y a point grans données !

Or des obsèques solennelles venaient d'être faites à la reine catholique dans la ville de Bruxelles<sup>4</sup>.

Jean Molinet suivant l'office d'Isabelle la catholique, incliné devant l'effigie de cire qui remplaçait la reine sur la bière ouverte, dans l'église de Sainte-Gudule, tendue de draps noirs et de draps d'or, tandis que Philippe<sup>5</sup>, fils de Maximi-

1. *Chronique*, t. V, p. 151.

2. Dans le *Paradis terrestre* (*Chronique*, t. III, p. 100-105), Molinet avait déjà allégorisé sur les sept planètes à propos de la maison de l'empereur.

3. *Faictz et dictz*, fol. 68. — Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 12; manuscrit James de Rothschild, fol. 31; ms. de Tournai 105, fol. 42.

4. *Chronique*, t. V, p. 227-233, ad. a., 1504.

5. En 1506, Molinet écrira *Les regrets et lamentations de tres haut et puissant roy de Castille*, ainsi qu'une petite pièce latine (manuscrit James de Rothschild, fol. 3-3<sup>vo</sup>; ms. de Tournai 105, fol. 61<sup>ro</sup>).

lien, père de Charles-Quint, renouvelle ses armes et se fait acclamer roi de Castille, de Léon, de Grenade, archiduc d'Autriche, prince d'Aragon et de Sicile, duc de Bourgogne et de Lorraine, de Brabant, de Steir, de Carinthie, de Carniole, de Limbourg, de Luxembourg et de Gueldres, comte de Flandre, etc., voilà un geste assez inattendu de la part d'un Français du quinzième siècle.

## MOLINET CHEZ LUI, A VALENCIENNES

La Salle, à l'une des extrémités de Valenciennes, attenant à la muraille, était l'ancienne résidence des comtes que Baudouin le Bâtisseur avait fait édifier sur les vignobles de Saint-Sauve, le long de l'Escaut<sup>1</sup>. Détruite alors en partie, ce qui restait de cette demeure, « la Salle », servait toujours de pied à terre au duc de Bourgogne qui y avait un concierge<sup>2</sup>. Chastellain, en 1455, était venu résider dans cette maison lorsqu'il fut nommé indiciaire de Philippe le Bon : Molinet lui succéda dans son office et dans ses meubles.

Une église collégiale, sous l'invocation de la Vierge, Notre-Dame de la Salle, avait remplacé une partie de l'ancienne résidence comtale, dont on voyait encore les ruines. Dès la fin du douzième siècle, il y eut là comme un chapitre noble portant précisément les vieilles armes des comtes de Hainaut, les quatre chevrons d'or et les trois chevrons de sable. Baudouin de Constantinople en avait augmenté les prébendes : et les chanoines obtinrent l'usage de l'église paroissiale de Saint-Géry pour y dire l'office. Mais en 1428, à la prière de Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, qui augmenta leurs revenus, les chanoines retournèrent dans la Salle qui recueillit également les faveurs de Philippe le Bon. Autant que nous pouvons en juger par une vieille image,

1. H. d'Outreman, *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, Douai 1639, in-fol. p. 299-300; *La Salle le Comte*, dans la *Chronique Valenciennoise*, 1911, p. 48-59.

2. En 1499, le receveur était Philippe Baudouin (Arch. du Nord B. 2166).

Notre-Dame de la Salle avait été complètement restaurée ou reconstruite. C'était une charmante grande chapelle, comme une petite paroisse, avec de hauts toits, une tour gracieuse à balcon ciselé offrant une réduction du clocher de Saint-Géry<sup>1</sup>.

On y conservait des reliques de la Madeleine, et surtout la tête de saint Quentin martyr « qu'on vat ilecq servir pour les enflures des jambes et autres du corps ». Et plus tard, il y aura dans la Salle une confrérie de saint Quentin<sup>2</sup>, une procession solennelle pour fêter l'anniversaire de l'évangéliste de la Picardie. Tout cela est bien digne de remarque, puisque Molinet est certainement l'auteur du grand mystère de la *Passion de Monsieur saint Quentin*<sup>3</sup>. Enfin Notre-Dame de la Salle était comme la chapelle noble de la Salle où descendirent toujours, à Valenciennes, les ducs de Bourgogne. C'était la chapelle des ducs, la paroisse de Bourgogne dans la capitale du Hainaut. On y célébrait toutes les fêtes<sup>4</sup>, et aussi les deuils, de la famille. A la fin du quinzième siècle, dans Valenciennes assez résolument antifranaise, ce fut comme une petite enclave archiducale, une paroisse d'Empire et d'Espagne abandonnée, que remplit tout à coup le flot des compagnons des ducs et archiducs, pages, chevaucheurs, huissiers d'armes, trompettes, arbalétriers, archers de corps, gens de cuisine, à l'occasion de leur passage<sup>5</sup>.

1. J'ai tiré ces détails de Simon Leboucq, *Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valentienne*, éd. A. Dinaux, 1841, in-4, p. 42-43, planche ix. — Voir l'image originale du ms. de Valenciennes 673, fol. 103. — 2. En 1648.

3. A mon sentiment, le style de l'ouvrage (Molinet a un style bien à lui) et le fait qu'on a trouvé une ballade du mystère citée dans *l'Art de rhétorique* de Jean Molinet, suffisent à le démontrer (C'est la thèse soutenue par M. Ernest Langlois, *Romania*, t. XXII, 1893, p. 522 et reprise par Henri Châtelain, *Le Mystère de saint Quentin*, Saint-Quentin, 1909, in-4, p. vi-vii). Mais l'existence du pèlerinage au chef de saint Quentin et la fête forment le complément de la preuve.

4.

Nous devons bien chanter le *Te Deum*  
Quant, par la mort de tres illustre dame,  
Nous avons roy fort comme Gedeon,  
Castille en main, et Grenade et Leon,  
Sceptres royaux de glorieuse fame...

dira plus tard Jean Molinet (Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 21<sup>vo</sup> : Cœurs vertueux inspirez de proesse...)

5. Arch. comm. de Valenciennes, compte de 1484 (série C. 52).



Rien de plus intéressant à noter que notre Jean Molinet habitait la Salle, qu'il fut chanoine de Notre-Dame de la Salle. En somme, en dehors de l'office, il n'a guère fait que continuer à chanter les heures de la maison de Bourgogne.

Or, Molinet aimait Valenciennes, la fière cité fidèle à ses ducs<sup>1</sup>. On la tenait pour une « belle et plaisante ville<sup>2</sup> », la froide Valenciennes, édifiée sur un marais, ceinte de murailles et d'eaux, où les tresses de l'Escaut la compartimentaient comme une petite Venise, flottant sur ses inondations, où chaque maison avait la commodité d'un ruisseau, tandis qu'un puits profond se voyait à chaque bout de rue<sup>3</sup>. Elle était parée de la légende des cygnes, figurés sur son blason, les plus anciens hôtes du marais solitaire où Valenciennes s'éleva<sup>4</sup> ; enveloppée aussi de cette lumière d'argent qui fait si beaux les rares beaux jours du doux été. Ville pieuse certes, sous le regard bienveillant de Notre Dame, où tant de clochers surgissent au-dessus des murailles : la Salle, Saint-Géry, si élégant, Saint-Nicolas, Saint-Pierre, Saint-Jean, Saint-Wast, et Notre-Dame-la-Grande ; ville savante aussi, avec ses souvenirs antiques des Troyens<sup>5</sup>, ses chaussées romaines, ses tombeaux et les mosaïques de Bavai qui est proche, ses beaux livres à miniatures et ses précieuses bibliothèques monastiques, ses annalistes. Et Valenciennes était encore la ville où, depuis deux siècles, les Confrères de Notre-Dame du Puy, à l'issue d'un dîner, couronnaient les

1. 10 mai 1465. Promesse des prévôts et échevins de Valenciennes de reconnaître le comte de Charolais à la mort de Philippe le Bon (Arch. du Nord, B. 1205).

2. Jean Lemaire, *Œuvres*, t. IV, p. 481 ; *urbs perelegans et valde magnifica*, dit la *Cosmographie* de 1581.

3. H. d'Outreman, *Histoire de Valenciennes*, p. 246-247.

4. Jean Lemaire, parent de Molinet, a conté la gracieuse légende de la belle Germaine qui, au cours d'une chasse, reçut sur son giron, où il était venu se réfugier, l'un des cygnes que chassaient ses archers. « Et elle fist emporter avec elle ledit cygne et le nourrist et garda soigneusement » (*Œuvres*, t. II, p. 343).

5. C'est Jean Lemaire qui propagea, on peut le dire, la légende des origines troyennes dans ses *Illustrations de Gaule*.

meilleurs vers « dressés en l'honneur de la Vierge » ; le pays des sottes chansons pleines de mouvement et de la rauque musique des mots<sup>1</sup>.

Certes, Molinet la vit déchuë de son ancienne splendeur, la « bonne et franke » ville de Valenciennes, comme la nomma un de ses enfants, Jean Froissart. Il le marque expressément dans le *Dictier présenté a Monseigneur de Nassau au retour de France*<sup>2</sup>, en 1482 :

Quoique Valenciennes soit jus,  
 Povre que femme sans lictiere,  
 Plus pressée que n'est vert jus,  
 Elle demourra, après tous jus,  
 Ferme, droicte, saine et entiere...  
 Valenciennes, fort povre et nue,  
 Esperant le bon temps paisible,  
 Vous festoye a vostre venue,  
 Non point tant qu'elle y est tenue,  
 Mais autant que luy est possible,  
 Prince de paix, conte invincible,  
 En qui vertu prent son degré :  
 Prenez son petit faict en gré...

Alors on criait Noël. C'est quelque chose assurément de faire joutes et tournois, d'assaillir villes et châteaux : mais la paix surpasse toutes les autres œuvres. Et Molinet disait encore que c'était pitié d'aller, en ce temps-là, par les champs :

Argent monte, honneur rapetisse :  
 Prestres, clercz, bourgeois, marchans  
 Sont espluchez par gens meschans,  
 Querant proyc ou baguc faitisse.  
 Et, qui pis est, s'on fait justice

1. Dinaux, *Serventois et solles chansons couronnées à Valenciennes*, Valenciennes, 1833.

2. *Faictz et dictz*, fol. 106 ; manuscrit James de Rothschild, fol. 146<sup>vo</sup> ; *Dictier faict par la ville de Valenciennes a Mgr le conte de Nassau a son retour de France ou il fit la paix* (Ms. de Tournai 105 ; fol. 159). Bibl. Nat., ms. fr. 2375, fol. 113<sup>vo</sup> : *Dictier de Valenchiennne présenté a Monseigneur de Nansol*. — Il s'agit de monseigneur Englebert, comte de Nassau, mort en 1504. Fait prisonnier à Béthune par les Français, il noua avec eux de telles relations qu'on le considérait comme ayant beaucoup avancé l'heure de la paix (*Chronique*, t. V, p. 221-233).



Les armes parlantes de Jean Molinet  
Bibl. Nat., Reserve Y<sup>e</sup> 1077



La terdesiree et prouffitabile naissance  
de trefillustre enfant Charles d'austrice  
fils de monseigneur l'archiduc nostre  
tresredoubte prince & seigneur naturel.

La Naissance du duc Charles  
imprimée à Valenciennes par Jean de Liege 1500



D'un gros varlet, le maistre en hongne !  
Ou est Charles, duc de Bourgogne ?

Car il y avait un risque véritable à sortir des murailles<sup>1</sup>.

Une fois de plus, il traduit son rêve de clerc : voir les « feuillards » hors de leurs garennes ! Alors il n'était pas facile de correspondre avec ses amis les plus chers autrement que par lettres<sup>2</sup>. Et, comme il le disait à Philippe de Fenin<sup>3</sup>, s'il s'aventurait à aller vers lui, il pourrait bien rencontrer certains pillards pour lui enlever :

Chappe, cornette, argent, bourse, courroye,  
Cousteau, bonnet, mouffle, robbe et pourpoint.

Tant de compagnons de guerre, on l'a vu, allemands, italiens, anglais avaient tenu en effet Valenciennes et ses environs.

Mais la cité avait toujours été un lieu de passage<sup>4</sup>. Beaucoup de sociétés, Compagnons joueurs de l'Estraple, de la Joyeuse Entente, l'Abbé à tous propos, le Prince de Plaisance, y recevaient les associations des villes voisines ; les arbalétriers y tiraient l'oiselet. Les compagnons drapiers y vivaient comme de petits rois. Il y avait dans la cité des peintres renommés,

1. Molinet écrira en 1488 :

Il n'est marchant en ce quartier  
Qui sur foy ne sur sault conduit  
Oze hors des portes widier  
Sans estre happé ou séduit...

(Ms. de Valenciennes 493, fol. 314).

2. *Lettres de Molinet envoyées à Fenin* (manuscrit James de Rothschild, fol. 12<sup>vo</sup> ; ms. de Tournai 105, fol. 143<sup>vo</sup>).

3. Les compositions de ce poète d'Arras, qui écrivit entre 1493 et 1513, sont conservées dans le ms. de Tournai 105, fol. 416-456. Ce rude rimeur, mais verveux, qui se vante d'écrire après avoir bu « maint tret de bon vin », était également un ami de Loyset Compère à qui il adressa le « jeu de saint Panchart ». Il était en relations avec Jean Caulier de Blois, messire Olivier Second, président du parlement, un bourgeois de Mons, nommé Jessé, auquel il adressa un curieux arbre de Jessé où les rois sont ceux des sociétés joyeuses et littéraires du Nord. Son ouvrage le plus intéressant traite des *Costumes d'Arras*, datées de décembre 1507, une sorte de revue locale. Il est qualifié de « noble Fenin ». Une image du ms. de Tournai le montre sommeillant à sa table, devant un pot de vin et une miche de pain.

4. S. Le Boucq, ms. de Valenciennes 672.

des orfèvres, des gens capables d'improviser un couplet, de représenter au coin des rues des jeux d'exemple<sup>1</sup>. Beaucoup de cortèges princiers, précédés de hérauts portant des cottes d'armes, y avaient défilé, au son des cloches qui la remplissaient alors de puissantes harmonies, au milieu des acclamations joyeuses<sup>2</sup>, de la Salle au grand Marché, en passant devant le marché au poisson, la croix, pour déboucher sur la grand'place de Valenciennes, où se voyait un magnifique beffroi abritant la « banque cloche » et la « coriande<sup>3</sup> » ; la grand'place que bordaient, solennellement, la chapelle Saint-Pierre, l'hôtel de ville, comme héraldique, la halle au blé avec son beau clocher et son horloge<sup>4</sup>.

Alors Molinet contemplait la figure de bois fichée à la pointe du clocher<sup>5</sup> et servant de girouette à la maison échevinale, l'ange doré qui soufflait dans une corne si ingénieusement faite que le vent y rendait comme un son de trompette. A l'étage inférieur de ce clocheton, il y avait, suivant la coutume, deux hommes mécaniques qui frappaient sur les cloches pour marquer les heures. L'un était messire Jehan du Gaughet, c'est-à-dire de noyer, ce jacquemard étant alors taillé dans ce bois<sup>6</sup>. Molinet le faisait dialoguer, ainsi que son frère, avec l'ange<sup>7</sup> :

Nous maistre Jehan du Gaughier  
Et ung frere de mon couvent,  
Nous voulons icy alléguer,  
Non que pour nous allons souvent

1. J'ai tiré ces détails du compte municipal de 1484. — 2. Lemaire, *Œuvres*, t. IV, p. 481. — Passage de l'archiduc, le 26 janvier 1484 (Arch. du Nord B. 2130).

3. On sait que le beffroi, qui datait de 1237, s'est écroulé en 1843.

4. Un précieux dessin de cet ensemble a été conservé à la Bibl. de Valenciennes, dans l'histoire manuscrite de Simon Leboucq, ms. 673, p. 482. — Sur les monuments de Valenciennes, et surtout sur l'esprit particulariste qui survécut jusqu'au dix-huitième siècle, voir H. d'Outreman, *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, Douai, 1639, in-fol.

5. H. d'Outreman, *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, 1639, p. 241. — Cette tour fut démolie en 1781 lors de la construction du théâtre.

6. G. A. J. Hécart, *Dictionnaire rouchi français*, 3<sup>e</sup> éd., 1834, p. 227.

7. « Devise de M<sup>r</sup> Jean du Gaughet », publiée par G. Hécart, dans les *Mém. de la Société d'agriculture de Valenciennes*, t. III, 1841, p. 101-110.



Sur l'estaple ou le vin se vendt,  
 Mais avons regard au Belfroit;  
 Et si avons le cul au vent,  
 La pouldre en l'œil et le bec froit !

Or, les deux compagnons étudiaient aux étoiles, donnaient l'heure aux amoureux, aux sonneurs de cloches, aux fillettes bien parées :

Et avons les faces grauwées  
 Des arondelles et des corbaux...  
 Nous avons froid a nos tallons,  
 Roupie au nez, le ventre wuid.  
 Quant sur le timbre martelons,  
 D'heure en heure, que jour que nuit...

Eux qui mouraient de froid, ils accusaient l'ange de n'être qu'un trompeur ; car il venait d'être fort bien vêtu et doré. Habillez-nous, de grâce, bonnes gens :

Pour ce que point ne descendons  
 Ne pour boire ne pour pisser,  
 Humblement nous recommandons  
 Aux horlogeurs du bas mestier  
 Que, quant il leur sera mestier  
 De servir amour a la brune,  
 S'il convient votre heure avancher  
 Nous en sonnerons deux pour une !

Suivait la « replique angelique » à ces « martelleurs » :

On ne fit oncques rien pour moy  
 Que cela, et ma robe neuve...

Et quand, à leur tour, ils furent dorés sur l'ordre des échevins, Molinet inventa le plus drôle des remerciements<sup>1</sup>.

Car il dut regarder bien souvent l'heure à la grande horloge de la ville, renouvelée l'an 1377, sur l'hôtel public : elle sonnait non seulement les heures, mais indiquait encore le cours de la lune et des autres planètes, des saisons de

1. Pièce recueillie par H. d'Outreman, *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, 1639, p. 242 : « Dieu mercy et nos bienvueillans. — Nous avons harnois et surcos... »

l'année<sup>1</sup>. Orgueil de la cité, cette pièce rare avait été convoitée, dit-on, par le roi Louis XI... Or, Molinet la contemplait avec amour (son imagination est remplie du symbolisme des planètes et de leur cours), comme il regardait le grand Marché solennel où l'on vendait le vin et le blé, où l'on représenta aussi les inventions de son esprit. Là on admirait les ébats des joueurs d'épée<sup>2</sup> et de beaucoup de désœuvrés excentriques. Là, on rencontrait Hotin Bonnelle, patron des sots, danseur et faiseur de tours, un virtuose de grimaces que tous connaissaient, car il était de toutes les fêtes :

Quand on faisoit joustes ou behours...  
 Hotin dansoit, Hotin chantoit,  
 Hotin sautoit, Hotin luctoit,  
 Hotin musoit, Hotin cornoit.  
 Et des sots le tresque menoit...

Le bon Hotin, que Molinet pleura, était, par ailleurs, un fort buveur et le plus cynique et équivoque des amis<sup>3</sup>, mais un fou rare et accompli...

Que dire de ces autres compagnons pour qui Molinet rima une bien vive chanson<sup>4</sup>? Il dépeint deux de ces parfaits religieux (une image nous les montre, hilares et à demi nus) qui portent la besace sur l'épaule, mendient le cul découvert. Ils font partie de « l'ordre de belistre » et ce sont les horribles mendiants de ce temps, les truands, les coquins rongés de plaies, brûlés par la chaude pisse, couverts de poux et de puces, qui ne connaissent le repos qu'à l'hôpital :

Nous sommes, je vous en convent,  
 Deux povres freres du couvent

1. Décrite, entre autres, par Louis Guicciardin, *Description de tous les Pais Bas...* Anvers, 1582, in-fol.; Simon Lehoucq, ms. 998 de la Bibliothèque de Valenciennes, fol. 167<sup>ro</sup>.

2. Compte municipal de Valenciennes, 1484 (série C. n° 52).

3. Ms. de Tournai 105, fol. 144<sup>ro</sup> : *L'Epitophe Hotin Bonnelle...* (S'on encassoit cul en relicque..., etc.)

4. Ms. de Tournai 105, fol. 308<sup>ro</sup> : *Chanson sur l'ordre de belistr'e...* Or escoutés, petis et grans...

De l'ordre de belistre  
 Qui n'avons braye en cul souvent ;  
 Mais nous avons le bec au vent,  
 Quant il tonne et esclitre...  
 Les drois parfaictz religieux  
 De belistre sont roupieux  
 Maleureux, quetivailles,  
 Foireux, roigneux, ripeux, morveux,  
 Frileux, poulleux et mousquilleux,  
 Tignés, armés d'escailles,  
 Borgnes, esbourbellés, hideux,  
 Morfondus, esclopeux, boiteux,  
 Crochus, bochus, pendailles,  
 Pouvres, cupellés, locqueteux,  
 Truans, crocquins, paillars, honteux,  
 Et gens de wite faille !

Et Molinet les fait parler, tandis qu'ils tendent la main :

Donnés nous vos escus anciens  
 Pour fourrer nos aulmuces  
 Nous priérons Dieu qui voit les siens...  
 Qu'autant vous doint en mars de fiens  
 Qu'ung vieu quien a de puces !

Voilà les curieuses gens que Molinet pouvait bien rencontrer sur la grand'place, l'étable du vin.

Molinet dut faire bien souvent le chemin de la Salle au grand Marché, où se déroulaient les joutes, les tournois, les cérémonies, car il était le poète officiel de la localité, une de ses gloires on peut le dire<sup>1</sup>. C'est ainsi qu'à l'occasion du douzième chapitre de la Toison d'or, tenu à Valenciennes en 1473, il reçut 10 écus pour avoir écrit « une belle comédie<sup>2</sup> ». Quand la paix fut signée à Senlis, au mois de mai 1493, Mar-

1. Avec Simon Marmion, le peintre dont il rédigea l'épithaphe en 1489 (II, Hénault, *Les Marmion*, 1907, p. 66). Pierre Lefrancq était également un rimeur officiel (compte municipal de 1484).

2. G. Doutrepont, *La Littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, p. 365 (d'après Jean Cocquiau, *Mémoires de la ville de Valenciennes*, t. II, p. 206-207, Archives de l'Etat de Mons).

guerite d'Autriche, fille du roi des Romains et sœur de l'archiduc, entra à Valenciennes. Beaucoup de Valenciennois se rendirent à sa rencontre avec des robes blanches et vertes. Marguerite, suivant la coutume, descendait à la Salle-le-Comte. Et les métiers de la ville avaient édifié des arcs de triomphe tendus de tapis, représenté des tableaux vivants (le sacre du roi des Romains, l'histoire de sainte Marguerite, l'histoire de Pegasus volant dans l'air, l'histoire de Daniel et de Abacuc, les Vierges folles et les Vierges sages). Alors le Marché, c'est-à-dire la grand'place, était lui-même paré de verdure comme une rue. Les chariots venaient jouer devant la Salle un « jeu fondé sur la desertion du pays, lequel revenoit a convalescence, le tout en bergerie ». France montrait sa couronne faite de *Karolus*; Flandre, le long chapeau de ses sept marguerites<sup>1</sup>.

Il n'est pas difficile de reconnaître ici les précieuses inventions de Jean Molinet. Et nous conservons le compliment qu'il adressa à Marguerite d'Autriche :

Fleur de noblesse, odorant Marguerite,  
Geme sacré de royal origine<sup>2</sup>...

Car tout y passait comme comparaisons : la fleur et ses vertus.

Le poète le déclarait :

Pour maintenir la paix fustes antée  
Au tres souef fleury jardin de France...

C'est vrai que, depuis la paix rompue, on n'avait vécu que des jours d'épouvante; on n'avait vu que des redditions de

1. *Chronique*, t. IV, p. 358, 388, 389. Voir le compte de 1484 (Arch. comm. de Valenciennes, fol. 111) et celui de 1493 (Arch. du Nord B, 2147). S. Le Boucq, ms. de Valenciennes 672, fol. 263.

2. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 76<sup>vo</sup>; manuscrit James de Rothschild, fol. 111<sup>vo</sup>; ms. de Tournai 105. — Un admirable portrait de van Orley donne l'idée de la fraîcheur de cette princesse (*Les chefs-d'œuvre de l'art ancien à l'exposition de Bruges*, p. 17).

châteaux, des villes qui tremblaient, des pays gâtés, des cités sans provisions. Et Jean Molinet disait la renommée de Marguerite en France, à Rome, en Savoie. Il s'inclinait devant la mignonne fleur :

Prenés en gré mon fait :

Molinet vous salue.

Princes, archiduc passaient à Valenciennes en 1501<sup>1</sup>. Et l'année suivante, trois hôtes illustres, trois jeunes fils, princes du sang, gages du roi Louis XII<sup>2</sup>, s'établirent somptueusement dans la cité et habitèrent la Salle-le-Comte qui, à cette occasion, fut aménagée<sup>3</sup>.

Il semble toutefois que Jean Molinet ne devait pas avoir bien chaud à la Salle-le-Comte. Tant de fois il nous a parlé de ce rigoureux hiver du Nord, de la grêle, de la neige, du verglas, des rameaux des arbres luisant au soleil comme le cristal, cliquetant au vent comme un harnois d'armes, des grands froids qui abattaient à terre les oiseaux, et jusqu'aux oies sauvages et aux canards. Alors les coqs des églises ne tournaient plus et, sur les routes et dans les bois, les hommes étaient parfois métamorphosés en statues par le gel<sup>4</sup>.

Et peut-être souffrait-il d'un mal que les « gaudisseurs » de France, à leur retour de l'expédition de Naples, avaient

1. *Chronique*, t. V, p. 169. — Le 12 octobre la ville délibéra de donner de 400 à 500 l. aux princes et princesses, ainsi que leur vin « pour faire son voiage d'Espagne »; ils devaient faire leur entrée à Valenciennes, le 20 octobre (S. Le Boucq, ms. de Valenciennes 672, fol. 266).

2. *Chronique*, t. V, p. 203-204; ms. de Valenciennes 672, fol. 267. — Voir la *Ballade adreſcante a messeigneurs de Foys, Montpensier et Vendosme lors estant hostagiers a Valenciennes* (manuscrit James de Rothschild, fol. 13<sup>vo</sup>; ms. de Tournai 105, fol. 242<sup>vo</sup>) et les *Faictz et dictz*, fol. 137 : *Ballade faicte pour monseigneur de Foix, Montpensier et Vendosme*. Voir aussi, dans le ms. fr. 19165, fol. 32<sup>ro</sup>, la pièce : *A monseigneur le comte de Vandomme* « Seigneur fort gent il sang de Bourbon », une suite de jeux de mots par lesquels le pauvre Jean Molinet, à son habitude, mendie. Elle porte la rubrique : *Recommandation dudit Molinet a Monseigneur Charles de Vendosme estant en Vallenciennes hostager avec aultres* (Ms. de Tournai 105, fol. 240).

3. Arch. du Nord, B. 2181.

4. *Chronique*, t. II, p. 234, 279; t. V, p. 99, *ad. a.*, 1498.

répandu en Hainaut<sup>1</sup>. C'est un fait que Jean Molinet rima, en ce temps-là, la *Ballade de la maladie de Naples*<sup>2</sup> :

O faulse goutte appellée reumatique,  
Dyabolique, pire que sciatique,  
Orde relique de Naples qui me suyt,  
Contre toy fault que ma langue declique  
En rhetorique, car tu m'es trop inique ;  
Par ta pratique tout plaisir me desfuyt :  
De jour, de nuyct, de repos suys destruyct.  
Tu m'as seduict de bien et de plaisance :  
Par quoy je crye souvent, a la my nuict :  
Que maudit soit qui t'apporta en France !

Or le malade invectivait aussi contre la fille publique qui lui avait passé ce mal, disant qu'il aurait mieux valu pour lui qu'il fût Turc, Tartare, juif ou païen : car il devenait maigre et infect, et tout le monde le fuyait. Le feu était dans ses os et pour lui point de secours. Souhaitons pour Jean Molinet qu'il ait parlé à la place d'un autre<sup>3</sup>, comme il le fit

1. Une manière de « mesellerie », fort horrible « nommée pocques, grosse verole et la grant gaulre ; et aultres la nommoient maladie de Naples ». *Chronique*, t. V, p. 59 (*ad. a.*, 1496) et p. 33, en parlant de Charles VIII, *ad. a.*, 1494 : « mais finalement il conquist la grosse verole, de laquelle comme impetueuse, horrible et abominable maladie, il fut angoïseusement touché ; et plusieurs de ses gens, qui retournerent en France, en furent moult doloïseusement oppressez ». — Jean Molinet a recueilli ces dénominations : « la maladie de Naples... les grosses pocques... la grande gorre... la paucque denarre... les fiebvres saint Job ». La date de 1496 est fort intéressante. Cette année-là parut à Nuremberg la pièce de Theodoricus Ulsenius, medicus... *in epidimicam scabiem que passim tobo orbe grassat*, avec la planche attribuée à Albert Dürer représentant précisément un pauvre « gaudisseur ».

2. Le ms. fr. 1717, fol. 9<sup>vo</sup>, l'attribue à Molinet : « qu'on dit avoir esté faicte par Molinet ». On y retrouve son style vigoureux, ses équivoques et ses allitérations. (P. Champion, *Epitaphium cujudam meretricis...* dans la *France Médicale*, 1907). — Il y a lieu de remarquer que la pièce n'est pas dans les *Faictz et dictz*, ni dans les manuscrits James de Rothschild et de Tournai. Mais on ne se vante pas, à l'ordinaire, de ce genre d'accident. Bien des pièces libres du ms. fr. 2375 sont de Molinet et elles ne sont pas signées.

3. C'est bien par expérience qu'il parle cependant dans l'impudique pièce en rébus du ms. de Tournai 105, fol. 403<sup>ro</sup> :

Plus magre que ung soret, plus barbus que ung convers.  
Il est entre tous cons, cons rouges et cons vers...  
Josnes gens, escouttés de quoy je me plains :  
Regardés le dangier de quoy est ung con plain,  
La goutte et les boutons sont en moy congelés...  
Tous mes membres et sens sont par ung con gelés...



dans la « Complainte d'un gentil homme a sa dame aggreffé de la maladie de Naples ou de pocques<sup>1</sup> ».

Ce qui est certain, du moins, c'est qu'il avait été un libre compagnon, marié à Valenciennes<sup>2</sup>. Mais l'expérience qu'il avait faite du mariage ne lui apparaissait pas trop encourageante, si l'on en croit les conseils qu'il adressait à autrui<sup>3</sup>:

Tart t'y boutte, et se amer il est,  
Sy l'avalle doulx comme laict!

Mais il faut bien que la jeunesse se passe, même dans cet état du mariage, l'« ordre noir » comme il l'appellait, et où il voyait seulement une consolation d'un ordre fort cynique:

Martelés sans estre esperdu,  
Faictes saillir les etincelles  
De ce propre cailleau fendu...

Ainsi, avant ou pendant son mariage, Jean Molinet avait été un galant en son bon temps; un compagnon un peu rude tout de même avec

Ceste fillette a qui le tetin point<sup>4</sup>,

mais sachant, à côté de pièces libres admirables<sup>5</sup>, où son jeune talent n'était pas encore chargé du faix de la rhétorique<sup>6</sup>, parler simplement et avec esprit des choses de l'amour<sup>7</sup>, comme dans le charmant rondeau des « dames

1. Ms. de Tournai 105, fol. 51<sup>ro</sup>-52<sup>vo</sup>.

2. Dinaux, *Archives historiques du Nord*, I, 212.

3. Manuscrit James de Rothschild, fol. 200<sup>vo</sup>: *Revid faict en envoys par maistre Jean Molinet aux nopces de maistre Pol de Mol, lieutenant de chasteau de Lille*. Ms. de Tournai 105, fol. 36<sup>vo</sup>: *Le revid de Molinet a ung nommé Me Pol*.

4. Bibl. Nat., ms. fr. 1721, fol. 16<sup>vo</sup>.

5. On rencontre ces rondeaux dans le manuscrit de la Bibl. Nat., fr. 1721, fol. 25<sup>vo</sup>-26<sup>vo</sup>. Ils ont été publiés par Marcel Schwob, *Parnasse satyrique du quinzième siècle*, p. 165-172.

6. Je tiens pour des œuvres de Molinet les chefs-d'œuvre d'invention et de liberté publiés par Marcel Schwob d'après le ms. fr. 2375. Car aucun autre homme du quinzième siècle n'était capable de les écrire: on peut comparer d'ailleurs ces pièces avec l'épître farcie à Mgr de Ville (Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 17).

7. « Madame vous plairait il pas »... « Madame qui mon cueur avez »... « Mon

sans si<sup>1</sup> ». Et jadis, il avait bien pu courtoiser Bonne de Hersin, maintenant femme de Jean de Ranchicourt, son ami, qui était brunette, propre, sage, belle et nette comme une gorrière de cour<sup>2</sup>.

C'est là, il faut l'avouer, une note rare chez Molinet. Sur des rimes, aussi sales que riches, il décrivait la dame de son cœur et le bonheur qu'il n'aurait pas échangé

S'on me donnoit cent mil escus.

Mais c'est une bombarde, cette femme-là :

Pour combatre Anglois et Gascons  
Vous aviés engin a devis<sup>3</sup> !

Et que dire de cette autre<sup>4</sup> :

Margot des bleds ouvrit son porge  
A Robinet de Saint Genois,  
Et Robin lui battit son orge  
De son flaiaux sarrazinois...

Aujourd'hui Molinet disait de lui-même qu'il était un vieux « gaudisseur caduc<sup>5</sup> » :

Adieu Venus et Mars de moy est pic :  
Je suis prescript et ja passé au bac.  
Car quant je veulx, a bauldrier ou a cric,  
Tendre l'engin<sup>6</sup>, j'ai mal en l'esthomas ;  
Les reins me tirent ; les nerfz me dient crac ;  
Je decline par *hic* et *hec* et *hoc*.  
J'en lairray<sup>7</sup> faire a Lancelot du Lac :  
Car plus ne puis, de taille ny d'estoc.

cœur s'esjoy »... Voir aussi la jolie pièce libre du ms. de Tournai 105, fol. 401<sup>ro</sup> :  
A une fillette parlay...

1. Une « dame sans si » est la perfection.

2. Ms. de Tournai 105, fol. 317 : *Lectres de Molinet a Bonne de Hersin, femme de Jehan de Ranchicours*... Sur ce personnage, voir la *Recommandation* (*Ibid.*, fol. 247<sup>vo</sup>).

3. Manuscrit James de Rothschild, fol. 13 : *Ballade figurée*.

4. Ms. de Tournai 105, fol. 220. Voir au fol. 392<sup>vo</sup> :

Belle par nuyt rude que Durendas...

5. Bibl. Nat., ms. fr. 1717, fol. 111<sup>ro</sup>. M. Schwob, *Parnasse satyrique*, p. 161.

6. Ms. fr. 2375 *bender l'engien*. — 7. Ms. fr. 2375 *J'en laisse*.

La ville de Valenciennes était pleine de filles<sup>1</sup>. Le *papier des Bourgeois* mentionne souvent ces « folles femmes » à cause des « folies » de leur corps, de leur mauvaise et deshonnête vie, de leurs larcins; parfois, on leur coupait les oreilles, on leur faisait une croix sur la tête, on les bannisait. Que de mauvaises paroles elles avaient à la bouche, et sur la conscience des crimes et maléfices, si vilains et détestables, que le greffier n'ose pas les mentionner! Cette race du Hainaut est rude, violente et laide; elle boit et tape dur<sup>2</sup>.

Des imaginations singulières agitent ces têtes chaudes. En 1506, l'on brûle le neveu Cussen Godin; Hacquin Cloquet est pendu; dix compagnons étrangers furent mis aux fers parce qu'ils avaient fait habiller des filles en habit d'hommes, ayant formé le projet d'accomplir avec elles le voyage de Rome. Ces putains sont fustigées par les carrefours de la ville<sup>3</sup>. En 1500, on dut construire un pilori sur le pont Néron, instrument jusqu'alors inconnu dans la ville<sup>4</sup>.

En ces jours, Antoine Busnois, le bon musicien, gloire du pays de Flandre, écrivait à « monseigneur Molinet <sup>5</sup> » :

Reposons nous, entre nous, amoureux  
Du temps jadis; no saison est passée...

Or Molinet faisait une forte réponse à Antoine Busnois, épiciée d'équivoques :

Je soulloie estre ung reboureur <sup>6</sup> de bas,  
Housseur de cuir, fourbisseur de cuiraches <sup>7</sup>...

1. De 1600 à 1700, suivant Simon Leboucq (Ms. de Valenciennes 672, fol. 243, ad. a. 1477). « Mademoiselle la ronde éloignée de la caude maison pour faire un long pelerinage ». *Aultre pronostication* (Ms. de Tournai 105, fol. 289).

2. Voir le registre des « choses communes », Bibl. de Valenciennes (1501 à 1505).

3. Ms. de Valenciennes 672, fol. 260.

4. *Ibid.*, fol. 266.

5. Ce rondeau est publié dans le *Jardin de Plaisance*. La rubrique du manuscrit James de Rothschild (fol. 24<sup>vo</sup>) ne laisse pas de doute sur cette attribution.

6. Ms. fr. 2375 : ramboureux. — Ms. de Tournai 105 : remboureur.

7. Ces deux pièces dans le manuscrit James de Rothschild, fol. 24-24<sup>vo</sup>. La

Alors Molinet déclarait ne plus apprécier que la chaleur du feu, le bon vin, dragées et cotignac. Et il se rappelait que François Pétrarque avait dit que l'Amour haïssait les vieillards<sup>1</sup>.

Jean Molinet a deux fils<sup>2</sup>; il vit avec son parent Jean Lemaire, qu'il forme à la rhétorique, et qui chante, près de lui, à la Salle-le-Comte, *benedicamus*<sup>3</sup>. Jean Molinet est veuf, car maintenant il est chanoine.

Il est vrai qu'une femme qui l'asservit « par longue saison » l'avait fait citer devant Jean Voisin<sup>4</sup>:

Chief de justice et de pitié...  
Pour ung enfant nouveau venu...

Mais Jean Molinet se défendait devant son juge et le flattait dans une charmante épître<sup>5</sup>. Et, bien gentiment, il demandait miséricorde. Il disait, une fois de plus, sa misère :

Le[s] petis enfant[s] a present  
Me mettent a confusion.  
De chevance me treuve exempt :  
Amour veult et raison consent  
D'eulx faire administration.  
Ainsy, pour conclusion,  
Dieu me rend, par mon fait, confus :  
Qui paouvre est, chascun luy court sus !

Et, maintenant qu'il voyait clair dans sa conscience, Jean Molinet l'avouait :

Se j'eusse sceu en ma jonesse  
Ce qu'a present voy et congnoy,  
Le povreté et la simplese,  
Les fortunes et grans rudesse

deuxième pièce a été publiée par Marcel Schwob d'après le ms. fr. 2375, fol. 123<sup>vo</sup> : *Le Parnasse satyrique du quinzième siècle*, p. 143-147. Elle se lit dans le ms. de Tournai 105, fol. 146.

1. Marcel Schwob, *Parnasse satyrique*, p. 161 (Bibl. Nat., ms. fr. 2375, fol. 51).

2. Augustin lui succédera dans un bénéfice.

3. Lemaire, *Œuvres*, t. IV, p. iv.

4. Ce nom est très commun. Une famille de robe parisienne l'a porté (Bibl. Nat., P Orig., 3037).

5. Bibl. Nat., ms. fr. 2375, fol. 158<sup>vo</sup> : *Supplication pour Jo. Voisin*.

Que la guerre a fait par desroy,  
 Il n'eust esté prince ne roy  
 Pour quy j'eusse commis tel œuvre,  
 C'est tard qui après froit se œuvre!

Depuis que d'Arras me party,  
 J'ay maintenu la povreté.  
 Lors fus de peus de biens parti :  
 Encore suis en ce parti,  
 Je vis sans avoir [a]questé;  
 Argent n'est point de mon costé.  
 Il me souffit vivre en plaisance:  
 Assés a, qui a souffisance.

Ne desplaise a vo reverence  
 Se je declare ma folie...

Car Molinet disait qu'il était de ceux qui entendent s'humilier. D'ailleurs ne sommes-nous pas tous dans les mains de Dieu? Mais l'homme propose; et, en la circonstance, maître Jean Voisin était de ceux qui, par la grâce où Dieu l'avait mis, pouvaient abaisser ou élever notre homme :

Aiés pitié de voz amis,  
 Faites ung pardon d'abundance :  
 Mal soeuffre qui requiert vengeance.

Et Jean Molinet d'ainsi conclure :

Je suis vostre subget, Voisin,  
 Prest a faire joyeux esbas.  
 Je ne quiers noise ne hutin,  
 Mais j'ayme paix, soir et matin;  
 D'aulture chose ne fais pourcas.  
 Plaise vous supporter mon cas.  
 Et pour vous je prieray Dieu :  
 Bone priere a tousjours lieu !

C'est un coin de la maison du pauvre chanoine de la Salle-le-Comte à Valenciennes qu'il nous faut connaître; surprenons-le à table, pour ainsi dire, conversant avec ses amis.

Mais chair et poisson y dialoguaient aussi<sup>1</sup>. La chair,

1. *Le debat de la chair et poisson* (Faictz et dictz, fol. 87; manuscrit James de Rothschild, fol. 120; ms. de Tournai 105, fol. 136<sup>ro</sup>; Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 5<sup>vo</sup>).

tendre et délicieuse, parlait au poisson, pauvre et nu. Et Molinet, d'une érudition véritable, mêlait à leurs propos des considérations de toutes sortes : il rappelait Jésus, né de la chair, le miracle de Tobie, les grands poissons qui mangent les petits; il citait des proverbes, faisait allusion à des événements contemporains. Et tout cela est si intime qu'on a le sentiment d'avoir commis une indiscretion, d'avoir entr'ouvert la porte de la salle à manger du chanoine de la Salle-le-Comte...

Dans le même esprit, sans plus, nous devons lire les Débats d'Ayril et de Mai<sup>1</sup>; de l'aigle, du hareng et du lion<sup>2</sup>; le dialogue du loup et du mouton<sup>3</sup>; l'étonnant dialogue du gendarme et de l'amoureux<sup>4</sup> où se cache la plus riche collection de basses équivoques. Car les interlocuteurs commencent la conversation sur un vers de chanson d'amour courtois : mais c'est pour verser de suite dans la série des images et des équivoques obscènes. Ainsi l'amoureux dit :

Mon cueur chante joyeusement,  
Quant il me souvient de la notte...  
C'est ung plaisant esbatement  
De ce bas cliquant instrument,  
Qui sy bien tambure et gringotte.  
Il n'est nonne, tant soyt fort bigotte,  
Qui n'ayt joye quand la dance a.

Et l'homme armé répond :

L'autre d'autan par la passa,  
Mais oncques je n'y entendy :  
Car en dansant tant me lassa  
Que ma muse a bruyant cassa

1. *Faictz et dictz*, fol. 90<sup>vo</sup>, manuscrit James de Rothschild, fol. 137; ms. de Tournai 105, fol. 194.

2. *Faictz et dictz*, fol. 91<sup>vo</sup>; ms. de Tournai 105, fol. 199. L'aigle désigne l'empereur; le hareng, le roi de France et le lion est le duc de Bourgogne.

3. *Faictz et dictz*, fol. 93; manuscrit James de Rothschild, fol. 127<sup>vo</sup>; ms. de Tournai 105, fol. 293<sup>ro</sup>. — Les pastoureaux symbolisent les prélats chargés de veiller sur les âmes. Le loup est le loup d'enfer...

4. *Faictz et dictz*, fol. 95<sup>vo</sup>; manuscrit James de Rothschild, fol. 132<sup>vo</sup>; ms. de Tournai 105, fol. 80<sup>vo</sup> : *Le debat du viel gendarme et du viel amoureux*.



Et mes naquaires pourfendy.  
 Oncques puis corde ne tendy  
 Sur tambourin ne sur rebelle...

Comme cela, des pages se suivent... Et il y a aussi le *Sermon de Billouart* ou de *M. saint Billouart*<sup>1</sup>...

Car chez Molinet nous trouvons bien de l'ordure, des gros mots, et surtout cette saleté breneuse que nous ne supportons plus, mais qui réjouissait absolument ses admirateurs, qu'on lui imposait même<sup>2</sup>.

Ce sont, si l'on peut dire, des plaisanteries de table d'une senteur spéciale, et même de table pédante ou religieuse. Voulez-vous par exemple savoir ce que peut être la réponse à l'*argumentum operis*<sup>3</sup> :

*Bis natus, non baptisatus,  
 Qui fuit in ligno positus  
 Pro nobis peccatoribus.*

On répond : un œuf. Pas du tout :

C'est d'un pourcheau l'estront musi.

La démonstration est complète. Mangé par les pourceaux, du pourceau on fait des tripes, des tripes le boudin rôti que l'on sert dans un baquet de bois :

Estudiés bien sur cela  
 De la truye qui pourchela.  
 Pour aultant que le faict me touche  
 Le remetz tout en vostre bouche !

1. Vers 1460 dit M. Picot. La jeunesse serait une excuse à cette facétie ordurière (Picot, *Le Monologue dramatique*, dans la *Romania*, 1886, p. 364-367, d'après le manuscrit James de Rothschild, fol. 1 ; la pièce a été imprimée à Rouen, chez Nicolas Lescuyer, vers 1595).

2. Manuscrit James de Rothschild, fol. 28<sup>vo</sup> :

Or ça, monseigneur le bailly,  
 Pour escrire m'avés assally  
 D'un subtil et ort quolibet...

Suivant le ms. de Tournai 105, fol. 53, il s'agit d'une réponse à « Mgr le Bailly », c'est-à-dire au bailli de Valenciennes.

3. Manuscrit James de Rothschild, fol. 29.

Et quel autre qu'un homme d'église eût jamais écrit le quatrain *pour le troncq*<sup>1</sup>?

Vous qui avés forme d'estre homs  
Et vous, femme, aussy d'estre homache,  
Bouttés chy de vos gros es troncqs  
Affin que l'euvre se parfache!

Oui, quel autre qu'un homme d'église eût écrit cette facétie (excusable au cours d'une nuit des rois), quand une couenne de pourceau, à l'image d'un pape, fut présentée à un prélat de Hainaut<sup>2</sup>?

Nous avons icy apporté  
Ung personnage especial,  
Quy point n'est ung moisne crotté,  
Ung seelleur, ung official,  
Ung medecin sans urinal,  
Ung frere bigot, ung lolart,  
Ung evesque ou ung cardinal :  
Mais c'est un tres beau papelart<sup>3</sup>.

Ce papelart ne congnoissoye :  
Mais Colart Cochon fut son perc,  
Vestu d'ung gris habit de soye;  
Dame Ruyande fut sa mere.  
Dan Jhan Lardon fut son comperc,  
Martin Gambon son cousinet,  
Et sœur Andouille, sa commerc,  
Quy se tenoit au boudinet...

Ce papelart est, entre gent  
Mortiffiet, sans estre espars.  
Il ne manye point d'argent  
Comme font ces freres frappears  
Qui par dehors, en pluiseurs pars,  
Sont simples comme pucelletes  
Et, par dedens, fins agrippars,  
Tirans argent des femmelettes!

Pauvre papelart qui avait « tenu route » aux « freres du boys et aux grues »! Il mangeait les « ratons sans crouste »

1. Ms. James de Rothschild, fol. 75<sup>vo</sup>.

2. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 22. « Fut présenté a ung prelat de Haynau la nuyt des roigz une ymage faicte de coisne de pourceau a maniere de pape ».

3. Pape-lard.

qu'il rencontrait parmi les rues : or on lui avait brûlé les paupières et ses entrailles étaient restées aux mains des « ordes » tripières. Ce pauvre, martyr durant sa vie, méritait du moins, après sa mort, d'aller avec les parfaits,

Tout droit au paradis des truvez.

Et voici la généalogie du saint homme :

De ce saint papelart yssy  
Noble dame Sainte Vessye ;  
Dame Saussice en vint aussy  
Qui la pance avoit bien tesye ;  
Dame Ratte, mole que mye,  
Dant Orillart, dan Jhan Rongnon,  
Dan Jhan Grongnet ne fally mye  
Ne dan Coisne, son compaignon.

Il donnait enfin absolution à ceux qui buvaient de grandes chopines à s'en crever la panse :

Ce papelart donra pardon  
Aux seigneurs, pages et valetz,  
Qui luy font offrandes et dons :  
Logiés les en vostre palays.  
Mais gardés que ceulx de Calés  
Ou d'Arras, qui furent pylars,  
Ne luy rongent les bracheletz :  
Il devenroyent papelars...

Voilà ce qu'un grand prélat du Hainaut, un métropolitain certainement, entendait de la bouche de Jean Molinet... Et l'on devait bien rire entre porteurs d'aumusses.

Lisons dans cet esprit les *Neuf preux de gourmandise*<sup>1</sup>, dont les paroles sont toutes authentiquées par le numéro des versets de la Bible en références :

Je suis Noé qui plantay<sup>2</sup>  
La vigne après le deluge.

1. Manuscrit James de Rothschild, fol. 28<sup>vo</sup> ; ms. de Tournai 105, fol. 155 ; *Faictz et dictz*, fol. 86<sup>vo</sup> ; A. de Montaiglon, *Recueil de poésies françoises*, t. II, p. 38-41.

2. On peut trouver ici comme un souvenir de Villon ; voir aussi le couplet d'Ammon

J'en tiray vin et goustay :  
 Tant en mon ventre en boutay  
 Que dormir fut mon reffuge.  
 De Cam, mon filz, raillé fuz je  
 Qui percut mes genitoires:  
 Mauldit fus pour mes boytoires!

Et Loth, Nabal, Ammon, Hela, Holoferne, Simon Macchabée, d'autres ivrognes à qui malheur arriva, viennent nous faire entendre des propos analogues. Se procurer du vin à Valenciennes a été l'une des préoccupations de Jean Molinet. On le vendait à l'étable, le samedi. La vigne était cultivée autour de la cité, mais c'est du vert jus qui pouvait bien y être habituellement récolté<sup>1</sup>. Et ces vins de la Somme, du Beauvaisis et du Laonnais étaient tout juste propres à donner le frisson<sup>2</sup>. Le bon vin offert aux entrées par la municipalité était du Beaune. On l'appréciait fort en cette froide région. Car c'est bien Molinet qui nous parle dans le beau *Chant de la pie*<sup>3</sup>:

Par le bon vin boire,  
 Engien et memoire  
 Souvent aguison.  
 La tasse et le voire  
 Luyant comme yvoirre  
 A le foyz brison...  
 Grande narrinée  
 De bonne vinée  
 Prouffite au matin...

Quant au *Roy de la pye*, Molinet lui faisait aussi publier un *Mandement de froidure*<sup>4</sup> : pièce libre, d'une verve admi-

qui en est un rappel évident. A rapprocher de la pièce : « Je suis Noé qui après le deluge » (Bibl. Nat., ms. fr. 2375, fol. 184).

1. H. d'Outreman, *Histoire de Valenciennes*, p. 246; E. Bouton, *Les Vignobles de Valenciennes*, dans les *Mémoires historiques sur l'arrondissement*, t. II, 1868, p. 197-205.

2. *Dictier ad cause des vins vers* (Ms. de Tournai 105, fol. 177).

3. Bibl. Nat., ms. fr. 19165 fol. 24 (Marcel Schwob, *Le Parnasse satyrique*, p. 169). *Pier*, en jargon, c'est boire; les *pions* sont les buveurs. — *Le roy de la pye*, à qui ce morceau est adressé, est le président des buveurs. La pièce est postérieure à l'année 1482, date du moment où l'on parla de la croisade contre les Tures; vers 1494?

4. Ms. de Tournai 105, fol. 240<sup>vo</sup>.

nable, qui fait revivre l'esprit des sociétés joyeuses du Nord. Car, dans son empire, il énumère tous les compagnons étranges que Molinet pouvait bien connaître :

Escornifleurs de trippes et d'andouilles,  
 Joindeurs de culx, ratripelleurs de coulles,  
 Pervers, parjurs, effondeurs de terrasses,  
 Joueurs de dez, combatteurs de ducasses,  
 Vieux guisterneurs, vieux trompeurs, viés ivrognes,  
 Vieux batteleurs, vieux gueux a rouges trogues,  
 Vieux chevauteurs et vieux courreurs aux barres  
 Et vieux sauteurs et vieux jetteurs de barres !

Tous les ribauds, enfin, les figures enluminées, les ventres vides et les narines fendues, les pourris, ceux qui ont froid et faim. Et les dames aussi sont convoquées dans le palais de froidure : mais la citation n'est plus possible...

Nous reconnaissons la série des calembours traditionnels parmi les écoliers parisiens dans le *Cry des monnoyes*<sup>1</sup>. Comme toutes les époques qui ont suivi les guerres, celle où vécut Molinet a subi sa crise de monnaie, « a cause de l'entretenement et nourriture des guerres, dures et austeres, es pays de monseigneur l'archiduc ». Les monnaies y avaient tout à fait changé de valeur : la pièce d'or valait trois pièces d'argent pour le grand dommage des pauvres rentiers et des gens d'Église<sup>2</sup>. Le bruit courait alors qu'on allait ramasser les monnaies : l'un présentait de l'argent ; l'autre le refusait à sa valeur. D'où bien des altercations et des procès<sup>3</sup>.

A ce propos, Molinet faisait des plaisanteries de ce goût :

1. Marcel Schwob, *Le Parnasse satyrique*, p. 155. (D'après le ms. de la Bibl. Nat., fr. 1716, fol. 93<sup>vo</sup>).

2. *Chronique*, t. IV, ad. a., 1489, p. 78. — Des ordonnances sur les nouvelles monnaies ont été données en 1467, en 1492, en 1496, en 1499 (Arch. du Nord, B. 644).

3. Molinet a parlé encore des monnaies en 1502 (*Chronique*, t. V, p. 200). — La maison de la Monnaie s'élevait devant l'église Saint-Géry. C'est vers 1495 que les célèbres changes de Valenciennes et la monnaie périclitèrent tout à fait (H. d'Outreman, *Histoire de Valenciennes*, p. 352).

Nobles de poix sont a la cour du roy...  
 Les *croix* voit on es plus haults des moustiers...  
 Les *pilles* ont gens d'armes voulentiers...  
 Et les *salutz* aux pieds des nobles princes...  
 Les *filz lippus* en Lisdain ont palais...  
*Targes, escus* sont chez les fourbisseurs...  
 En Cambresis sont les *marionnettes*...  
 Les *rides* sont pour vieilles fammelletes, etc.

On pouvait lire à la table de Jean Molinet, aux alentours du premier janvier, de ces « pronostications », de ces calendriers comme Rabelais en composera encore. Telle cette *Pronostication*<sup>1</sup> que l'homme « simple », que se dit Molinet, formule au début de l'année pour le salut des hommes, annonçant les tempêtes, les biens de la terre, les monnaies, la guerre, les campagnes des géants ; que le capitaine Frison de Biscaye, accompagné d'Ecosseis et Barbarins, devait venir assiéger Valenciennes et dépouiller tous les feuillards de leurs habits. Alors les seigneurs de Gand devaient porter secours aux assiégés<sup>2</sup>. Et Molinet rédigeait cet étrange et libre calendrier<sup>3</sup>, si curieux avec son énumération des saints et des quartiers de Valenciennes, que suivent des *Graces sans villenye*<sup>4</sup> où tout doit être entendu à rebours :

Les souris les chats occiront,  
 Les folz les sages conduiront...

On y lisait encore ces réjouissantes inventions<sup>5</sup> :

1. *Faictz et dictz*, fol. 97 ; manuscrit James de Rothschild, fol. 177<sup>vo</sup>-179<sup>vo</sup>. *Pronostication des iiij vens* (Ms. de Tournai 105, fol. 233. Voir aussi aux fol. 235, 236<sup>ro</sup>, 239<sup>ro</sup>).

2. Cette pièce qui se trouve au fol. 100<sup>vo</sup> des *Faictz et dictz* est donc postérieure à 1476.

3. *Faictz et dictz*, fol. 101 ; manuscrit James de Rothschild ; Montaiglon, *Recueil de poésies françoises*, t. VII, p. 204-210.

4. *Faictz et dictz*, fol. 103 ; manuscrit James de Rothschild, fol. 103.

5. *Faictz et dictz*, fol. 104<sup>vo</sup>. Cette étonnante pièce est intitulée *Gratias* dans le manuscrit de la Bibl. Nat., fr. 2375 et suit le *Confiteor* (fol. 158) : *Aultres graces* (Ms. de Tournai 105, fol. 284<sup>ro</sup>). Le ms. de Tournai 105, fol. 32-33, contient *Les douze abusons des cloistres* dans le même esprit.



Prions Dieu que les Jacobins  
 Puissent menger les Augustins,  
 Et les Carmes soyent pendus  
 Des cordes des Freres Menus.  
 Les faulx mutins et les pillars  
 Soyent seigneurs gentz<sup>1</sup> et gaillars,  
 Et leurs gens puissent chevauc[h]er  
 Recluses que Dieu a tant cher,  
 Prendre femmes et beguinettes  
 Et religieuses nonnettes.  
 Soyent saintes les curatieres,  
 Les macquerelles, les loudieres,  
 Qui prennent filles en leurs las.  
 Le dyable emporte noz prelatz,  
 Noz doyens, prestres seculiers,  
 Et mendiants et cordeliers  
 Qui n'ont cure de ces pecunnes.  
 Vierges soient toutes communes,  
 Soient riches gens dissolutz,  
 Trainez au gibet les esleuz.  
 Soient en gloire les dampnez,  
 En enfer les bons amenez,  
 Quand Dieu fera son examen  
 A l'huys du Paradis. Amen!

Pièce qui peut dater de l'époque de la réformation des Jacobins qui eut lieu à Valenciennes en 1479<sup>2</sup>.

Chez Molinet encore on pouvait bien rire d'une facétie qu'il composa pour énumérer *Ceux qui sont dignes d'estre aux nopces de la fille de Laidin*<sup>3</sup>. C'est là une suite de caricatures des gens laids de Valenciennes. Molinet, qui s'est nommé « le maire des laids<sup>4</sup> », le disait :

Sacchiés que le conte Michault,  
 Qui est trop plus qu'a demy chault,

1. Ms. de Tournai : preux.

2. *Chronique*, t. II, p. 229. — L'église venait d'être incendiée. De notables personnes profitèrent de l'incident pour repeupler le couvent de dévots religieux, les anciens étant « fort desreiglés » (S. Leboucq, ms. de Valenciennes 672, fol. 259). Les Carmes, de « mauvais gouvernement », furent réformés en 1485 (*Ibid.*, fol. 263).

3. *Faictz et dictz*, fol. 116-117; manuscrit James de Rothschild, fol. 44<sup>vo</sup> (Ledain). La rubrique du ms. de Tournai 105, fol. 163<sup>ra</sup>, est intéressante : *Ceux qui sont evocqués aux nopces Magd<sup>ne</sup> de Laidin*... Je suis les leçons de ce dernier ms.

4. Épitre à monseigneur de Ville (Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 18).

M'a fait ung conte fort soudain :  
 C'est que le fille de Laidain,  
 Ne scay se c'est Anne ou Marie,  
 Pour tout potaige se marie;  
 Et se prend Hottin Ourdoulet,  
 Nostre germain frere de let...

Et le seigneur de Laidin lançait les invitations à la noce qui devait être célébrée à « Crevecueur ». Parmi tous les bossus, les contrefaits, ceux qui louchaient, les gens noirs et velus, Jean Molinet nomme Jehannet Brillet, Turpin, Moreau, Mahieu Robaille, Toussaint Le Wert, Jehan Lescot...; et parmi les dames, désignées allégoriquement, il nomme « Bietris a pance de musette, Molle fesse, Alison Bec d'oue, Court tallon, Margot Torte maue », etc. On devait y voir aussi le trésorier de Saint-Géry, Bruail, avec sire Laurens, le secrétaire Dainteville<sup>1</sup>. Le railleur y marquait son rôle :

Molinet rostira les trippes  
 A tout ses grandes grosses lippes.

A « venerable et cachieuse personne, Jo. de Vuisoc<sup>2</sup>, Monsieur maistre N., president de Papagosse » adressait un faisceau de calembredaines, « escript au soleil pour le hasle, d'une plume de cocquart, sur ung papier velu sans poil, trois jours après demain, le XVII<sup>e</sup> jour du moy de Gingembre »... Le reste est à l'avenant.

1. Un Jean Dainteville était maître de l'artillerie en 1497 (Arch. du Nord, B. 2160). Claude de Dainteville, enquêteur en 1471 (*Ibid.*, B. 338).

2. *Faictz et dictz*, fol. 108; « a venerable et cachonnieuse personne J. de Wissocq, monseigneur maistre N., president de papagosse » (manuscrit James de Rothschild, fol. 143). « Lectre missive a venerable et cachefummeuse personne Jo. de Wissoc, president en papagoise » (Ms. de Tournai 105, fol. 287<sup>vo</sup>). — Ce même Jean de Wissocq, excellait, paraît-il, dans la *baguenaude*, c'est-à-dire à écrire des couplets sans rime, « mode pou recommandé » (*Arts de seconde rhétorique*, pp. Ernest Langlois, p. 248). Le nom de Wissocq est celui d'une famille de l'Artois au service des ducs de Bourgogne dont l'origine remonte à Jean de Wissocq, maître d'hôtel de Philippe le Hardi en 1402 (Bibl. Nat., P. Orig., 3052). Au temps de Molinet on trouve Antoine, capitaine d'Alost, qui défendit sa ville contre les Gantois rebelles; Antoine, fils d'Antoine, qui servit Charles le Téméraire (*Ibid.*); Adrien de Wissocq, prêtre et chevalier de Jérusalem, en 1503 (Arch. du Nord, B. 2184); Martin de Wissocq, conseiller en 1504 (*Ibid.*, 2190).

Ne cherchons donc pas à identifier ce monstre pronosticateur, le prince de « noir wegue » [Norvège], gouverneur des barragouyns, duc de Clacquedent, etc. Mais un des hôtes de cette table, fut « monseigneur le doyen de Borne<sup>1</sup>, maistre Anthoine Busnois<sup>2</sup> », le célèbre musicien, honneur de la Flandre. Car Molinet lui disait :

Tu prosperes, sans nul abus,  
En ce bas pays flandrinois,  
En sucre, en pouldre d'oribus,  
Et en brouetz sarrazinois :  
Tes porées et tes cabus  
Vallent mieulx que tous mes tournois...

Car Jean Molinet se sentait « meschant, vieulx et barbus », bien pauvre, tandis que Busnois possédait des champs fertiles produisant ces gros choux, honneur de la région. Il se dépeignait de la sorte :

Ung chetif veau, lourd et phebus,  
Du plat pais de Boulleinois,  
Jus de poil<sup>3</sup> plus que rasibus,  
Sans asne, cheval ne harnois.  
Oncques si voulontiers ne bus  
De vin friant, doulx comme vois,  
Que pres je te verroye es bus  
Des cherubins celestinois.  
Avec toy, malgré Belzebus,  
Seroye, se tu m'y tenois  
Mieux logé que Deiphebus :  
Prens en gré, et vive Busnois !

C'est un fait d'ailleurs que Molinet avait un goût marqué pour la musique dont il a parlé si souvent, énumérant tous les instruments connus, équivoquant sur les tons et les

1. Vorne (éd. 1531).

2. *Faictz et dictz*, fol. 209 ; manuscrit James de Rothschild, fol. 144 ; ms. de Tournai 105, fol. 285<sup>ro</sup> : *Lectre a Mons. le doien de Verne...* — Il s'agit d'Antoine Busnois, doyen de Fournes-en-Weppes, musicien et poète, comme l'a indiqué M. Pirro.

3. Suivant le ms. de Tournai 105. Sus (éd. 1531) ; dur (éd. 1540).

notes<sup>1</sup>. Il est l'auteur des épitaphes latine et française<sup>2</sup> du fameux musicien Jean Okghem dont il a fait un magnifique éloge<sup>3</sup>. Car Okghem était, à son jugement, un clair soleil, là où Busnois n'était qu'une étoile.

Un ami encore, ce maître David Walle, qui semble avoir été médecin<sup>4</sup>, et que Jean Molinet engageait, dans une pièce macaronique<sup>5</sup>, à prendre certaines précautions relativement à sa santé et à ses écus<sup>6</sup>.

Et Molinet célébrait toutes les vertus de Mathurin Clément<sup>7</sup>:

*Clare vir doctissime,  
Venerande perceptor,  
Fratrum Virginis alme  
Pater et consolator,  
In te nitet, ut splendor,  
Mira sapiencia,  
In mente verus amor,  
In corde clementia.*

Car si Jean Molinet n'avait pas pratiqué tant de vertus, il savait du moins les reconnaître chez les autres :

*In epulis ratio,  
In ventre sobrietas,*

1. Bibl. Nat. ms. fr. 19165, fol. 36; ms. de Tournai 105, fol. 310. A la façon dont il a parlé de la chapelle de l'archiduc, on peut penser qu'il y avait des amis (*Chronique*, III, p. 2-3). G. Cretin a nommé Verjust sur lequel E. Droz prépare une notice. — 2. Bibl. Nat., ms. fr. 24315, fol. 96.

3. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 20 : *Famosissimi musici Johannis Obghem regis Francie capellani epitaphium* : Qui dulces modulando, etc.; Tournai, ms. 105. Ce musicien a été célébré également par Guillaume Cretin (*Deploration...* éd. Er. Thoinan, Paris, 1864). Il mourut entre 1494 et 1496. Cf. Brenet, *Jean Okeghem*. Paris, 1893, p. 17.

4.

*Magister qui sanas egros,  
Se mon latin est rude et gros  
Corrige...*

5. *Faictz et dictz*, fol. 104<sup>vo</sup>; manuscrit James de Rothschild, fol. 76 : « a maistre David Walle ». — Ce nom est celui d'une famille ayant des biens à Douai, à Lille (Bibl. Nat., P. Orig. 3044).

6. *Mortuus est papa Paulus* (fol. 210). La pièce est donc postérieure au 28 juillet 1471, date de la mort de Paul II.

7. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 20<sup>vo</sup>. On lit à la fin de la pièce : *Te salutat Molinet dicens laus et gloria tibi, cum tuo viget in corde clementia.*

*In labris oratio,  
In renibus castitas...*

Et parmi les correspondants de Jean Molinet, il faut compter Guillaume Cretin<sup>1</sup> qui lui adressait des missives pleines de compliments, lui demandant pourquoi il ne produisait plus rien<sup>2</sup> : bien maladroitement, il faisait allusion à la laideur du poète<sup>3</sup>. A ces vers, Molinet répondait par une prose étrange. Dix fois, vingt fois peut-être, on l'avait relancé. Mais il sentait décliner en lui musique, grammaire et rhétorique. Alors Octovien était le maître de l'art au « vergier lili-gere ». Mais jadis Jean Molinet disait avoir connu un grand chroniqueur de France, nommé Castel<sup>4</sup>, « laid sac » quand il était retourné, « mais fort bien duysant pour porter le grain au moulin ». Car Jean Molinet était vexé ; et jamais il n'avait demandé à personne « cretin ne hotte pour engrener sa farinotte ».

C'est vrai que Jean Molinet se disait alors un vieillard abattu<sup>5</sup>. Or Cretin devait lui présenter des excuses, se nommant « le cretin legier qui n'approche en riens ta non tangible sublimité<sup>6</sup>... »

Jean Molinet le disait encore à Loyset Compère<sup>7</sup>, un contre-pointiste célèbre dont l'art traduisait la douceur d'une manière quasi céleste<sup>8</sup> :

1. *Faictz et dictz*, fol. 114<sup>vo</sup> ; manuscrit James de Rothschild, fol. 191-192 ; ms. de Tournai 105, fol. 271<sup>vo</sup> : *Invectives envoiées par ung nommé Cretin, secretaire du roy Loys de France, et response sur chacune a icelluy par Mons<sup>r</sup> Molinet.*

2. Ton molinet gaigna la bruyt jadis  
Du grain tirer d'entre les fleurs la fine ;  
Tantost y a des ans passez ja dix  
Qu'on en voit riens, je ne sçay qui l'affine...

Déjà G. Cretin l'avait provoqué à la mort de Jean Okeghem (*Déploration*... éd. Thoinan, p. 36).

3. J'ay entendu, tant de clerez que de laiz,  
Que tu ne tiens d'homme qui vive compte,  
Pour l'office du president des lays... (fol. 114).

4. E. Droz, *Jean Castel, chroniqueur de France*, Paris, 1921, p. 17-18. (Extr. du *Bulletin philologique et historique*.) — 5. *Faictz et dictz*, fol. 111.

6. Epître datée du 13 août à Lyon. Vers 1498 suivant M. Guy, *op. cit.*, p. 225.

7. *Magistro Ludovico Compere, Faictz et dictz*, fol. 118 ; manuscrit James de Rothschild, fol. 194<sup>vo</sup>. — D'une famille de Saint-Omer (*Chronique*, IV, 295), il mourut chanoine et chancelier de Saint-Quentin, le 16 août 1518 (G. Cretin, *Déploration*... éd. Thoinan, p. 45). — 8. Jean Lemaire, *Œuvres*, t. III, p. 111.

Compere, vous passez le [temps]<sup>1</sup>  
 En amours, comme je sup [pose];  
 Vous nourrissez les bien chan [tants]  
 De l'art que vostre engin com [pose]...

Mais à Jean Molinet, Vieillesse avait imposé silence et fermé la bouche, depuis sept ou huit ans déjà. Il avait mal aux yeux; ils s'avançaient en touchant de la main les parois de sa chambre :

Pour estre aveugle me dis [pose];  
 Ne me comptez des frequen [tans]  
 La Bassée : je me re [pose]!

A vrai dire, Jean Molinet ne composait plus guère que des jeux, des devinettes où sa virtuosité se joue encore de la rime qu'il avait soumise, des rébus même<sup>2</sup>. Pourquoi nous montrer plus difficiles, à propos de ces facéties, que le musicien Loyset Compère, Antoine Busnois, ou Florimond Robertet? Rabelais, qui était un artiste, je pense, s'en amusait<sup>3</sup>. Il pouvait bien apprécier l'antique Jean Molinet, qu'il n'a cependant jamais nommé<sup>4</sup>. Il lui a, peut être indirectement, emprunté ce procédé de la répétition verbale qui donne beaucoup de mouvement à sa prose; car Rabelais avait lu le moderne Jean Lemaire<sup>5</sup>.

1. Un temps et une pause étaient dessinés à la fin du vers (Ms. de Tournai 105, fol. 384<sup>vo</sup> : *Une lectre a M<sup>e</sup> Loys Compere*).

2. Manuscrit James de Rothschild, fol. 88 : *Lettre missive*; fol. 89 : *Response*; fol. 88 : *fatras*. — Voir aussi les rébus du ms. fr. 19165, fol. 33-36.

3. Beroalde de Verville du moins a reproduit un équivoque quatrain (Picot, *Catalogue James de Rothschild*, t. I, p. 275).

4. Je ne comprends pas comment Buchon a pu écrire : « Même dans son style historique, J. Molinet a conservé de nombreuses traces de cette ridicule affectation de bel esprit, qui lui a justement attiré les sarcasmes du mordant et spirituel Rabelais » (Notice sur Jean Molinet en tête des *Chroniques*, t. I, p. 8). Rabelais n'a jamais parlé de Molinet qu'il pouvait bien d'ailleurs admirer. — Il a nommé Jean Lemaire et fait allusion au contempteur de la papauté (liv. III, ch. xxx). M. Abel Lefranc a voulu reconnaître Jean Lemaire dans le vieux poète Raminagrobis (*Revue des Études Rabelaisiennes*, t. IX, 1911, p. 144). Mais le rondeau allégué est indubitablement de Cretin qui séjourna à Lyon, mourut vieux (en 1525), tandis que Lemaire mourut entre quarante et cinquante ans (il disparaît après 1514). Cf. H. Guy, *l'École des Rhétoriciens*, nos 364, 1428, 452.

5. Lemaire s'est nommé d'ailleurs, très justement, l'élève de Molinet, à qui il a beaucoup emprunté : ce n'est pas le meilleur de son œuvre.



Laissons alors Jean Molinet en paix ; laissons-le regarder son chat qui était blanc <sup>1</sup> :

Ce cat nonne vient de Calais,  
Sa mere fut Cathau la bleue :  
C'est du lignaige des Anglois,  
Car il porte tres longue queue <sup>2</sup> !

Ce cat nonne, quant il s'engage,  
Destruyct araignes et vermynes :  
C'est parent au duc de Bretagne,  
Fourré de très nobles hermynes.

Il couchait sur cendre et sur braise, savait son cathonnet, aimait le fromage. Ce « chanoine » allait les pieds déchaussés et, chose admirable, ne maniait point d'argent !

Ce eat nonne, frere convers,  
Menge herbe, pois, pains et paste ;  
Mais, s'il trouve potz descouvers,  
Il y boutte groing, pied et patte.

Il faisait sanglante guerre aux gens d'Arras (les rats !)

Ce eat nonne, devot et saige,  
S'endort disant ses patenostres,  
Et de sa patte son visaige  
Lave, aussy bien que l'ung des nostres...

Ce cat nonne, plein de vertu,  
Vous recommande son affaire ;  
Le vela chaussé et vestu :  
Prenez en gré ce qu'il sçait faire.

Ce « cat nonne », ce chat blanc, comme il ressemble au vieux Jean Molinet, chanoine !

1. « Le present d'ung cat nonne », *Faictz et dictz*, fol. 117 ; « Le present d'un cat nommé Molinet », manuscrit James de Rothschild, fol. 75 ; ms. de Tournai 105, fol. 265 : « Le present d'ung cat none. »

2. Le populaire nommait les Anglais « coués », *caudati*.

## JEAN MOLINET CHRONIQUEUR

Jean Molinet a écrit une vaste chronique en prose, suite de la chronique de Chastellain, qui va de l'année 1474 à l'année 1506<sup>1</sup>. Et, parallèlement à cette chronique, il a composé une série de pièces de circonstances qui forment comme une sorte de chronique rimée. En tout cela il croyait suivre, on l'a vu, les traces de Chastellain, indiciaire de la maison de Bourgogne. Mais alors que Chastellain a édifié un vrai monument historique, sinon poétique, Jean Molinet a écrit surtout une chronique domestique et locale, pleine toutefois d'intérêt et de talent.

Il serait curieux de savoir si c'est auprès de lui que son parent, Jean Lemaire, qui lui succédera dans sa charge d'indiciaire, a appris les devoirs de l'historien. Ce dernier les a résumés de la sorte : Notifier au peuple « les vraies, et non flatueuses louenges et merites de leurs princees, et les bonnes et justes querelles d'iceux, mesmement quand l'estat de guerre est scandaleux... afin que les sujets, pour la plupart rudes et ignorans, n'ayent cause de s'esbahir, murmurer et se scandaliser entre eux mesmes, mais soient enelins et ententifs a soustenir et favoriser le juste droit de leurs princees, auxquels ils sont tenus obeir, par tout droit divin et humain, et a les ayder et secourir, et prier Dieu pour la victoire d'eux<sup>2</sup> »...

C'est bien ainsi du moins que Jean Molinet a compris ses devoirs vis-à-vis des princes qui le recueillirent. A cet égard sa chronique est fort intéressante pour suivre les étapes qui inclinèrent la maison de Bourgogne (à la suite des brutalités

1. Elle a été publiée peu correctement par Buchon. Il existe plusieurs copies à la Bibl. Nat. fr. 24034, 24035, 24038. Le ms. fr. 5618 est une copie intéressante mise au net par le fils de Jean Molinet, Augustin Molinet, chanoine de Condé. Je connais un manuscrit à la Bibliothèque James de Rothschild. D'autres copies à Lille, à Besançon, à Cambrai, à Bruxelles, à Gand.

2. *Œuvres*, t. III, p. 232-233 (Le « traicté de la difference des schismes... »).

de Louis XI, il faut le reconnaître) vers la Germanie, vers l'Empire, puis vers l'Espagne<sup>1</sup>. Si les vers de Molinet nous montrent souvent un ouvrier du verbe, un extravagant virtuose, sa chronique est, à tous égards, d'un homme beaucoup plus simple; et l'on peut y trouver bien des pages qui sont d'un artiste étonnant et comme romantique<sup>2</sup>.

A l'imitation de Chastellain, Jean Molinet débutait par quelques développements assez éloquents, disait qu'il cherchait à « enluminer de riche estoffe » maints glorieux faits d'armes. Comme il arrive, ses meilleurs tableaux sont au début de son œuvre, dans la peinture, singulièrement forte, qu'il a faite des misères de la guerre en Picardie et en Hainaut. Par la suite, Molinet se lassa. Quel annaliste aurait dit, sans fatigue, ces terres périodiquement foulées, ces villes mutinées, prises et reprises : Arras, Gand, Liège, Dixmude, Nieuport ? Les années qui suivront, Jean Molinet décrira surtout le faste des cortèges, les fêtes des Habsbourg, citant des textes, abrégeant des relations officielles. Dans ses dernières années, précieusement et fortement, Jean Molinet nous fera voir l'Espagne et la Flandre des archiducs, leurs fêtes, leurs deuils, leurs danses et leurs jeux, les courses de taureaux à Bruges, les mules avec leurs pompons, les embarquements princiers à Anvers dans ces petites nefes que la mer soulève et parfois disperse, les réceptions superbes de Gand, tant de cérémonies à préséances et révérences, de surprenants baisemains où paraissent des femmes raidies dans leurs robes de drap d'or et des gentilshommes, tout de noir vêtus, porteurs de chaînes dorées. Et Molinet écrira encore comme un journal de Valenciennes, dira ses rigoureux hivers et ses verglas,

1. Les deux dernières mentions contenues dans les comptes de la maison de Bourgogne relatives à notre poète sont des dons de Philippe, roi de Castille, à Jean Molinet, prêtre et chroniqueur du roi, en 1504 et 1505 (Arch. du Nord B. 2188, 2194).

2. « Cela ne ressemble-t-il pas au sonnet du misanthrope, et, s'il est permis de le dire tout bas, à quelques-unes des pages les plus admirées de nos salons ? » (B<sup>on</sup> de Reiffenberg, *Mémoire sur Jean Molinet historien et poète*. Cambrai, 1835, in-8, p. 18.) Cette prose est naturellement pleine de vers, de rimes en attente.

ses étés orageux, ses crises de monnaie, sa misère et ses joies, les contes merveilleux des bonnes gens de la rue.

Car Jean Molinet ne savait pas, d'un coup d'œil aigu, voir l'actualité, y découvrir le permanent, ce qui est digne de survivre à l'éphémère. Il montre souvent l'indigence de son esprit, qui s'échauffait surtout pour les mots. Jean Molinet déclame en poète et son esprit chavire sur la mer des histoires. Il a une complaisance exagérée pour le merveilleux, les revivants, les apparitions, les veaux à deux têtes et autres « singularités » répondant à son génie caricatural et burlesque. En somme, la chronique de Jean Molinet lui ressemble infiniment : et, s'il n'a pour ainsi dire jamais parlé de lui, il y est à chaque page<sup>1</sup>. On constate même une sorte de parallélisme fort curieux entre les *chroniques* et les pièces poétiques de circonstances qu'il nous faut analyser très brièvement<sup>2</sup>. Seulement il faut se méfier du sens littéral. *Le débat des trois nobles oiseaux à savoir : le roytelet, le duc, le papegay*<sup>3</sup> est le compte rendu, sous forme allégorique, d'une entrevue entre l'ambassadeur du roi, celui du pape et l'archiduc au sujet de la paix.

Jean Molinet, qui reprit la plume de Chastellain pour continuer sa chronique, termina de même sa *Recollection des merveilles advenues en nostre temps*<sup>4</sup>.

Sur un rythme de complainte populaire, Chastellain avait dit :

1. On ne saurait partager l'opinion de M. Henry Guy qui a écrit au sujet des *Chroniques* : « Elles sont tellement objectives qu'elles ne nous révèlent rien sur leur auteur... » (*Histoire de la poésie française au seizième siècle*, t. I, p. 160).

2. On l'a déjà marqué à propos de la fin du Téméraire, du *Naufrage de la Pucelle*, du *Traité sur le Paradis Terrestre*, etc. ; de tous les écrits consacrés à la guerre et à la misère du petit peuple. Le prologue même de la *Chronique* (I, p. 18) offre une grande analogie avec les « Ages du monde » (*Faictz et dictz*, fol. 34<sup>vo</sup>-37 ; *Bibl. Nat.*, fr. 2375, fol. 59<sup>vo</sup>), petit poème que l'on a appelé, d'une manière excessive, la *Légende des Siècles* de Jean Molinet.

3. Manuscrit James de Rothschild, fol. 140<sup>vo</sup>. Dans le ms. de Tournai 105, fol. 203, un dessin les montre perchés sur les chapiteaux d'une salle.

4. *Faictz et dictz*, fol. 106<sup>vo</sup> ; ms. de Tournai 105, fol. 321<sup>vo</sup> : *Recollection des merveilles advenues en nostre temps commenchiée par tres elegant orateur messire George Chastellain et continuée par Me Jehan Molinet*.

Qui veult ouyr merveilles,  
Estranges a compter,  
Je sçay les nom pareilles  
Que home sçaroit chanter...

Et le vieux Chastellain l'avait célébrée tout d'abord, cette merveille de la fleur chrétienne en France, la Pucelle d'Orléans, qui, par un prodige, mena le roi au sacre à Reims. Il avait dit ce petit moine qui gouvernait le pape ; l'hypocrite du Carmel condamné au feu ; le meurtre du roi d'Écosse ; le duc de Savoie qui devint pape ; Jacques Cœur, le grand argentier, mort en exil ; Gilles de Bretagne étranglé en prison ; le comte d'Armagnac qui « coucha avec sa sœur » ; Rouen soumise au roi et Constantinople aux Turcs ; Lucrèce Borgia dominant les cardinaux et les prélats de Rome ; le fils aîné du roi de France réfugié à la cour de Bourgogne ; le roi René de Sicile qui se fit berger ; Mayence révoltée. Car Chastellain avait vu tant de choses que ses yeux allaient se fermant :

J'ay veu dure vieillesse  
Qui me vient tourmenter ;  
Si fault que je delaisse  
L'escripre et le dicter,  
En rime telle quelle,  
Puisque je vois mourant ;  
Molinet, mon sequelle,  
Fera le demourant...

Alors Molinet avait repris la noble plume<sup>1</sup>. Encore qu'il n'ait point vu de merveilles aussi étonnantes<sup>2</sup>, Jean Molinet avait, lui aussi, à rappeler bien des événements assez extraordinaires. Mais il faut avouer qu'à les choisir et à les juger, il se montre fort partial, très éloigné du sage jugement que le grand Chastellain avait habillé de son éloquence. Ainsi, dit-il, il avait vu un petit comte de Charolais régler son affaire à Louis de Valois à la journée de Montlhéry ; ce même roi

1. *Faictz et dictz*, fol. 109.

2. *Ibid.*, fol. 109-114.

Louis porter, « sans vergogne », au siège de Liège la croix de Saint-André; Liège détruite et Dinant châtiée; le roi Édouard, expulsé d'Angleterre, recouvrer par l'épée ses domaines; le roi Henri perdre ses deux royaumes; l'empereur couronné; le siège de Neuss, celui de Rhodes et celui de Grenade; un duc de Bourgogne combattant un empereur; la vauderie d'Arras; les champs pillés et tant de révolutions municipales; Charles VIII conquérant Naples. Et Jean Molinet citait, très justement, parmi ces merveilles, l'imprimerie<sup>1</sup> :

J'ay veu grant multitude  
De livres imprimez<sup>2</sup>,  
Pour tirer en estude  
Povres mal argentez.  
Par ces nouvelles modes  
Aura maint escollier  
Decret, bibles et codes,  
Sans grant argent bailler.

Mais pourquoi mettait-il au nombre des merveilles le chanteur exécutant à la fois le contre et le ténor; le clerc de village qui mangeait un quartier de mouton entier; le coureur qui allait de Valenciennes à Tournai en moins d'une heure et demie; l'éléphant qui se noya; le jeune fils proche de Valenciennes qui avait des mains noires comme le charbon parce que l'esprit de sa défunte mère l'avait blessé; l'homme qui fut, près de Bruges, ravi par le vent; les deux femmes qui « tenaient ensemble »? Il est vrai que Jean Molinet a omis de mentionner la découverte du nouveau monde<sup>3</sup>.

Dans sa *Chronique*, Molinet fait un récit de la journée de Guinegate (août 1478), montrant Maximilien au milieu de ses troupes, passant en revue son armée qui défile en chan-

1. *Faictz et dictz*, fol. 110.

2. Ms. de Tournai : empruntés.

3. Mais il l'a fait dans un bien curieux chapitre de sa *Chronique*, t. V, p. 238, *ad. a*, 1504.



tant. Or les Français, sur l'Aire, venaient d'obtenir la permission du roi Louis, qui avait horreur qu'on tentât la fortune en grand nombre, d'attaquer les Bourguignons qui tenaient la colline de Guinegate, tandis qu'ils occupaient celle d'Enqui. Et l'on vit les deux montagnes, qui semblaient d'acier poli, s'aborder. Dur, long, incertain combat, où les Français s'emparaient du charroi des Bourguignons, se mettaient à piller et, par là, perdaient l'avantage<sup>1</sup>. C'est à l'occasion de cette journée que Molinet écrivit une complainte tendancieuse plutôt qu'une chanson populaire. Car, en dépit de sa verve truculente, et peut-être à cause d'elle, Molinet ne savait rien faire de simple<sup>2</sup>. Une chanson, pour Molinet, c'est un petit poème épique, avec invocation aux Muses et aux Dieux :

Chante, Clio, joue de ta musette...

Il triomphait, s'amusait de l'accumulation de mots, comme Hugo en sa vieillesse :

Sonnez tabours, trompes, tubes, clarons,  
Flustes, bedons, simphonyes, rebelles,  
Cymballes, cors, doux manicordions,  
Decacordes, choros<sup>3</sup>, psalterions,  
Orgues, herpes<sup>4</sup>, naquaires, challemelles...  
Chantez, nottez, deschantez, gringotez,  
Petiz enfans qui sçavez contrepoinct,  
Et nous montrez, par vos chants fleuretez,  
Comment François ont esté escrotez<sup>5</sup>,  
Ruez par terre et gallez mal a point...

1. *Chronique*, t. II, 199-224.

2. Le Roux de Lincy, *Recueil de chants historiques français*, 1847, I, p. 385-399. Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 85<sup>vo</sup> : « Les chansons Molinet de la journée de Guinegate »; Bibl. Nat., ms. fr. 2200, fol. 63 : « La journée de Viesville... » [Je donne les variantes de ce manuscrit qui sont intéressantes]. — Le ms. fr. 2375, fol. 70<sup>vo</sup> donne cette chanson sous le titre : *Choses faicte* (sic) *a l'appetit des flamens*. Sous le titre de *Canthique nouvel* dans le *Kalendrier des guerres de Tournay* par Jean Nicolay. (*Mémoires de la Soc. hist. de Tournai*, t. III, 1856, p. 22.). Ms. de Tournai 105, fol. 38<sup>ro</sup> : *La journée de Therouenne gaignié par le duc d'Austrice*.

3. Fr. 2200 : chorez. — 4. bourdous.

5. Descrottés.

Et Jean Molinet célébrait, non sans verve, la gloire de son prince :

Ung jeune prince, humble et plain de vaillance,  
A rué jus, auprès de la Viesville,  
L'orgueil de France et<sup>1</sup> dix huit cens lances,  
Dont les cinq cens, vertes, perces ou blances<sup>2</sup>,  
Ont sur le champ reçu mort noire et vile...

Il disait comment les Français, riches de leurs pilleries, s'étaient fait prendre trente-cinq pièces d'artillerie,

Vivres et vins pour boire a pance plaine.  
Chantez Flamans, beuvez a longue alleine  
Ches vins franchois en lieu de keute<sup>3</sup> ou bierre :  
Voz ennemis sont mortz et mis en bierre !

Chantez comment François furent gallez,  
Chollez<sup>4</sup>, foulez<sup>5</sup>, roulez<sup>6</sup>, escharbouillez,  
Affistollez<sup>7</sup>, pourbondiz, pestellez  
Halez, touillez<sup>8</sup> et battuz, descouillez<sup>9</sup>...

Jean Molinet célébrait ces gens de fer et d'acier, les Flamands hardis comme des lions. Il rappelait les éperons dorés pris jadis à Courtrai, disait les fiers Anglais, Bourguignons, Allemands, ces Français massacrant le camp des vivandiers. Jean Molinet criait vengeance contre la France, soutien des tyrans, des Turcs, des Mameluks, des Tartares ; il maudissait Théroouanne, ce gouffre de Satan, et jadis cependant cité troyenne. Enfin, dans les derniers couplets (il y en a trente, et c'est beaucoup trop pour une chanson), Jean Molinet célébrait le prince vaincu, ce puissant duc d'Autriche, le fils de Frédéric, l'empereur couronné d'or, d'argent et de fer, son fils, son épouse, toute sa famille enfin :

Vive ton filz, ton espouse et ton pere !  
Viz et prospere en ta felicité !

1. en. — 2. Ce sont les vieilles couleurs royales.

3. Citre. — 4. Toillez. — 5. Foillez. — 6. Roillés. — 7. Enfistolés.

8. Mattés. — 9. *Leçon du ms. fr. 2200 plus forte que le texte corrigé* : de tous lez. Ms. de Tournai 105 : Battus, boutés, pilliés, esparpilliés — Désordonnés, desrompus, desmontés — Desbrigandés, desfaits, desbarretés — Esgarettés, esqueullés, eschilliés — Perchiés, lanchiés, despoulliés, desbilliés...

Dieu est pour toy, Fortune s'y adhere,  
 Qui considere et voit le dur mystere  
 Et peine austere ou les tiens ont esté,  
 Si<sup>1</sup> prens pyté de leur adversité.  
 Tu as dompté noz ennemys cornuz :  
 Vive le duc Maximilianus !

Mais cela n'abusait pas les gens de Tournai, la ville fidèle à la France<sup>2</sup>, où l'on savait que notre Jean Molinet était un chanteur à gages<sup>3</sup>. Jean Nicolay, commissaire de la cour spirituelle, le disait fortement et il le nommait<sup>4</sup> :

Un grand souffleur soufflant a gheulle bée.

Il dépeignait Molinet comme un vantard, un animateur de fantômes et de songes :

C'est ung riffleur, gengleur, escornilleur  
 Et boursouffleur, mentant a gheulle playne.

Le Tournaisien se moquait de ses vaillants piquenaires, de ses « plif, de ses plaf, plouf », haquebutiers et canonniers. Enfin, il défiait Molinet, le roi des « bourdeurs » :

Architrompeur, prince des ghiffauldeurs  
 Pour abuser le monde de langages.  
 Adieu, soufflet, prens ces mots pour tes gages !

Des observations analogues pourraient être faites à propos de la mutinerie de Gand, en 1485, durant le séjour de Maximilien et de ses Allemands dans cette ville, et de la représen-

1. Ms. fr. 2200; I et.

2. Les relations entre Tournai et Valenciennes étaient continues. Les sociétés littéraires et joyeuses de Tournai étaient accueillies officiellement à Valenciennes : le Prince d'Amours, l'amiral de Jeunesse, l'abbé de la Plume, de la Folle Emprise, etc. (Arch. comm. de Valenciennes, compte de 1484). Molinet y avait même des amis, comme sire Jean Lorce à qui il adressa un *Remede de jalousie* (Ms. de Tournai 105, fol. 229<sup>ro</sup>). Mais Molinet a longuement maudit Touruai, la cité pour lui le symbole de l'orgueil et de la déloyauté, dans le *Dictier sur Tournay* (Ms. de Tournai 105, fol. 385).

3. Sur les sociétés littéraires de Tournai, F. Hécart, *Ritmes et refrains Tournésiens*, Mons, 1837, in-8.

4. *Kalendrier des guerres*, éd. Hennebert (*Mémoires de la Soc. hist. de Tourraai*, t. III, 1856, p. 23).

sion qui suivit<sup>1</sup>. Jean Molinet, qui rapporta ces faits dans sa chronique, racontait ces différents épisodes dans *La reconsiliation de la ville de Gand*<sup>2</sup> : il célébrait le fils de l'aigle, le César, le « poullon<sup>3</sup> » allié à la « poulle fort riche », à la lionne. Car il bataillait, ce fils, d'ongle et de bec ; il faisait fléchir Utrecht. Tous l'aimaient et chacun de ses barons valait un Oger. Il était logé, depuis le mois de mai, à Gand, à Clèves, à Nassau, à Chimay, au milieu des sonneries de trompettes et de clairons. Il soumettait la Flandre et l'Autriche le craignait. Car si le duc Philippe obtint un jour le choix d'honneur sur Gand par une victoire éclatante, elle se fondait sur le seigneur des Cordes<sup>4</sup>

dont les cordons sont tous desnicordez<sup>5</sup>.

Mais le fils, grand marteau de justice, se préparait à briser la révolte. Et c'est vrai que, depuis mille ans, Gand n'avait été aussi abattue que par l'archiduc :

Fumeux<sup>6</sup> Flamens sont saignez et flemmez :  
Les cras oysons sont toujours desplumez<sup>7</sup>.

Exemple qui devait servir aux autres villes :

Tremblez mutins, Mamelus et Liegeois,  
Courez, vollez que bougeons<sup>8</sup> empenez,  
Tremblez citez, villes, chasteaux et toictz :  
Prenez exemple aux orgueilleux Gantois !...

1. *Chronique*, t. II, p. 449-456.

2. *Faits et dictz*, fol. 75<sup>vo</sup> ; Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 25 ; ms. de Tournai 105, fol. 127.

3. Cf. *Chronique*, II, 85.

4. Philippe de Crevecoeur, seigneur des Cordes ou d'Esquerdes, maréchal de France, d'abord dans le camp bourguignon, qui combattit à Monthéry, reconduisit le roi Louis XI en France après Péronne, attaqua Beauvais, puis livra la ville d'Arras au roi à qui il fit serment. C'est lui qui perdit, pour son nouveau maître, la bataille de Guinegate. Il était tout à fait l'homme de confiance de Louis XI qui lui recommanda son fils en mourant. Molinet a longuement parlé de ce personnage, radié de la *Toison d'or* (*Chronique*, II, 61, 293, 315 ; III, p. 87 ; V, p. 1). Le ms. de Tournai 105, fol. 145<sup>vo</sup>, donne son épitaphe en vers.

5. *Faictz et dictz*, fol. 76<sup>vo</sup>. — 6. Ms. fr. 19165 ; I Furieux.

7. Je corrige suivant les leçons du ms. fr. 19165. — 8. Ms. fr. 19165 : bondons.

Sur quoi Jean Molinet engageait son duc et archiduc à remercier Dieu, à triompher aussi dans la paix.

Par deux fois, Jean Molinet fit taire ses rancunes de Bourguignon. D'abord quand il a maudit :

Englés coués s'il reviennent en France<sup>1</sup>,

puis quand il célébra un roi de France. Il s'agit de Charles VIII qui descendait alors en Italie.

Or, Jean Molinet, lorsqu'il parle de cette aventure, dans sa *Chronique*<sup>2</sup>, déclare que c'était là une croisade qui devait mener le roi en Turquie; il indique la vengeance à tirer des « tres horribles et execrables tyrannies que ont commis et perpetré en la religion de Dieu, depuis quarante ans encha, les tres cruels et maldicts infideles Turcs ». Dans ce prince, vaillant et catholique, un preux de roman, mort à vingt-quatre ans, Molinet célébrera le héros « du plus grand hardement que n'avoit esté nul roy franchois, depuis long temps paravant<sup>3</sup>... »

Maintenant Jean Molinet chantait le *Voyage de Napples*<sup>4</sup>. En ces jours, il dira que la « froide, merveilleuse et tres meschant brise » avait converti son encre en glace, sa plume en corne, son papier en pierre blanche. Mais Le Brun, archer du corps du roi, l'avait tellement secoué qu'il avait habillé à nouveau les volants de son pauvre petit moulin; et, cette fois encore, il l'aurait mis face au vent « pour le faire tourner et en tirer fleur et farine ». Ainsi Jean Molinet était alors tout enthousiasme pour le « royal cerf volant » :

Fort que Rolant, puissant comme elephant.

Charles venait de passer les monts, tel un autre Annibal;

1. Ms. de Tournai 105, fol. 400<sup>ro</sup>. *Ballade* :

Des chaux fournaux que garde Cerberus

(à comparer avec la ballade contre les ennemis de France attribuée à Villon).

2. *Chronique*, t. V, p. 24-41. Il semble que Molinet ait assisté à l'entrée de Charles VIII à Paris en 1483 (*Chronique*, t. II, p. 393-398).

3. *Ibid.*, t. V, p. 84.

4. *Faictz et dictz*, fol. 69<sup>ro</sup>; ms. James de Rothschild, fol. 33; ms. de Tournai 105, fol. 48.

comme un second Charlemagne, il était entré dans Rome, dans Naples. Et Molinet disait aussi comment le roi Charles avait été assailli, à son retour, par le « grand veneur de Venise » et par ses chiens. Molinet, qui tant de fois avait crié : « Vive Bourgogne ! », s'époumonnait dans un trait final :

Throsne azuré, trescrestienne France,  
 Royale, franche, entiere, sans gastis,  
 Puis cinq cens ans n'a[s] eu roy portant lance  
 De tel vaillance ; il a, par sa puissance,  
 Acquis finance, honneur, terre et pastis.  
 François gentilz, parez<sup>1</sup> chambres et lictz  
 De fleurs de lis et du rouge lion :  
 Vive le roy dans plus d'ung million !

Sans doute, ce qui rendait Charles VIII si sympathique à Jean Molinet, c'était la croisade contre les Turcs qu'il entrevoyait comme conclusion logique à la descente en Italie. Car la croisade contre les Turcs était, depuis près d'un demi-siècle, un thème à déclamation cher aux Bourguignons. Au temps de Molinet, on parla beaucoup des Turcs, surtout après le siège de Rhodes<sup>2</sup>. Enfin Jean Molinet pouvait bien connaître un certain Jean de Tournai, bourgeois de la ville de Valenciennes, qui, entre 1487 et 1488, accomplit un voyage en Grèce et en Turquie qui le mena jusqu'à Jérusalem. On lui fit une entrée triomphale à son retour. Ce fut un grand défilé de gens dans sa maison, et aussi au cabaret. Il y eut fête et dîner auquel assistèrent quarante-sept de ses bons amis. Or, à la suite de la relation de son voyage, nous trouvons une poésie acrostiche le célébrant et disant la joie que son retour avait causée. Jean Molinet est l'auteur de ce « dictier » composé à la requête de Jean Godin, beau-frère de Jean de Tournay, et qui fut lu dans la maison de ce dernier à l'issue du dîner<sup>3</sup> :

1. Ms. de Tournai : tendez. — 2. *Chronique*, t. II, p. 248 (mai 1480).

3. Le 8 mars 1488. — Bibl. de Valenciennes, ms. 493, fol. 313-315. La pièce est publiée, avec quelques incorrections, par Hécart, *Mémoires de la Société d'agriculture de Valenciennes*, t. III, 1838, p. 110-114.



Joieulx suis de vostre retour,  
Et grand liesse au cœur en ay...

Et Jean Molinet écrivit ce que l'on a appelé une orientale<sup>1</sup>, c'est-à-dire sa *Complainte de Grèce*<sup>2</sup>, vers ce temps-là<sup>3</sup>.

C'est un discours de la Grèce à l'Espagne<sup>4</sup> très chrétienne et à la vaillante Angleterre<sup>5</sup>. Et la Grèce, mère de philosophie et nourrice de toute science, demandait à chacun de rembarquer les « faulx Turcs forcenez » ; elle faisait appel à la puissance infinie et à la richesse de Bourgogne, au cœur des mignons de cour qui suivaient alors les pas d'armes, les tournois, où ils perdaient follement leur jeunesse. Elle nommait les ducs de Bourgogne « les lyons puissants », les soutiens de toute la chrétienté. Elle priait Dieu d'envoyer à son secours des légions d'anges, suivant le vieux jeu de mots sur les *angels* et les *anglais*. Selon l'usage, l'auteur réclamait l'indulgence des lecteurs pour un de ses ouvrages des plus ennuyeux, en effet, et d'un bien mauvais goût. Molinet l'avouait :

Lourd, saulvaige,  
Sans paraige,  
Ou riens n'est net,  
Molu d'un gros molinet.

1. H. Guy, *Op. cit.*, p. 165.

2. *Faictz et dictz*, fol. 64<sup>ro</sup>-68<sup>ro</sup>; ms. James de Rothschild, fol. 25<sup>vo</sup> : *La complainte de Grece a la chrestienté a la descente des Turcz*; ms. de Tournai 105, fol. 54<sup>vo</sup>; Bibl. Nat., ms. fr. 1716, fol. 95; Bibl. Nat., ms. fr. 2200, fol. 91 : *La complainte de Grece lamentée et composée par maistre Jehan Molinet*; Bibl. Nat., ms. fr. 12490, fol. 10<sup>ro</sup> : *La complainte de Constantinople par Molinet*. L'ouvrage a été imprimé sous ces deux titres (Brunet, *Manuel du libraire* t. V, col. 1813).

3. La date n'est pas difficile à déterminer. L'ouvrage est postérieur au second traité d'Arras (1482); au mariage des infants (1496). En 1501 (*Chronique*, t. V, p. 145-146) Molinet disait encore que les temps étaient proches. Cette année-là, Mgr de Ravestain donna l'assaut aux Turcs à Mytilène (*Ibid.*, p. 183).

4. L'archiduc Philippe, roi de Castille, était fils de Maximilien.

5. Marguerite d'York avait épousé Charles le Téméraire.

## L'ODIEUX MOLINET

C'est une grave question de savoir si Jean Molinet a eu vraiment de l'esprit, ou si nous lui en prêtons. Car souvent sa gravité est cocasse et souvent aussi sa cocasserie laborieuse. Mais, qui a lu attentivement son *Art de rhétorique*<sup>1</sup>, demeure persuadé que rien, chez lui, n'est abandonné au hasard. Molinet est un virtuose du mauvais goût, du nouveau goût, nous présentant l'outrance des défauts et des qualités des artistes flamands<sup>2</sup>, mais aussi leur esprit. Rien n'est peut être plus utile à étudier que certaines parties des œuvres de Jean Molinet pour nous faire comprendre le mortel, l'invisible péril qui entoure l'artiste, et qui est l'entraînement d'une mode nouvelle, le goût, à tout prix, du nouveau<sup>3</sup>. Oui, l'odieux Molinet existe. Mais, à mon sens, il sévit surtout dans les pièces allégoriques et morales et presque jamais dans les pièces libres ou réalistes.

Il se manifeste dans le *Chappellet des Dames* (1479<sup>3</sup>)<sup>4</sup> où il décrit, de façon convenue et assommante, le noble verger (un paradis terrestre, des quatre vertus cardinales où des fleurs innombrables dessinaient le nom de Marie<sup>5</sup>. L'odieux Molinet existe dans un certain *Siege d'Amours*<sup>6</sup> où il nous montre la cour d'amour attaquée par Doux Regard, le bon sagittaire, secouru par les loyaux amants. Sur un bon rythme de guerre, les troupes d'amoureux champions donnent l'as-

1. E. Langlois, *Recueil d'arts de seconde rhétorique*, p. 214-257.

2. Je prends ce terme comme on l'a entendu jusqu'au dix-huitième siècle.

3. On le verra même abrégé les Triomphes de Pétrarque et faire l'humaniste tout comme un autre (Ms. James de Rothschild, fol. 16<sup>ro</sup> : *Les VI triomphes en latin et en françois composés par maistre Jehan Molinet...* Ms. de Tournai 105, fol. 243<sup>ro</sup>).

4. *Faictz et dictz*, fol. 27-29; ms. James de Rothschild, fol. 89. Le ms. de Tournai 105, fol. 250<sup>vo</sup>, donne une curieuse image de cette couronne de fleurs.

5. *Chronique*, t. II, p. 93. Cet ouvrage a été composé pour sa protectrice, Marie de Bourgogne, qui passa à Valenciennes, en 1481, et mourut l'année suivante.

6. *Faictz et dictz*, fol. 70<sup>vo</sup>-73<sup>ro</sup>; ms. James de Rothschild, fol. 102; ms. de Tournai 105, fol. 25<sup>ro</sup> : *Le hault siege d'amours*. Une image représente le siège de la cour dont les murs sont battus par une bombarde. C'est certainement une œuvre de jeunesse.





## Le prologue

**E**ustist a vostre tres  
haulte seigneurie pro  
sperat en fleur de ieu  
nesse militer soubz le  
truisphant estadart de  
batailles dont vo<sup>us</sup> auez deu les exploitz  
plus q<sup>ue</sup> nul prince de vostre aage Se avec

ques ce comme embraze dardant desir es  
pris damourcuses estincelles ne desirez  
estre champion des dames ensuruant le  
tresplaisant guidon de Venus deesse da  
mours. Dont iasoit ce que les arcz / les  
dartz / les saucres et les harnois de lamou  
reux artillerie soient de plus tendre tres  
peure que ceulx de guerre que lon forge  
amisan. Touthesfois quant ilz sont sub

saut, à la manière des soudards, chargés de l'attirail des armes les plus récentes<sup>1</sup>. Amour appelle à son aide les nobles demoiselles et autres. Quelles pauvretés, d'où l'on peut cependant détacher un portrait où nous croyons retrouver la dame du poète, celle qui le servait alors d'un « franc baisier »,

D'ung tres beau ris pour moy aiser,

la « plus mygnonne de France », et dont il jouissait.

Mais surtout quand Molinet évoque *La Bataille des deux nobles deesses*<sup>2</sup>, rédige les assommantes ballades qui ne sont qu'une suite de noms sonores de héros, des dieux de la Grèce et de Rome, pièces dans lesquelles il devance les prouesses parnassiennes, il faut fuir... A propos de sa dame, Molinet osera dire que si les prés étaient des feuilles de parchemin et l'eau courante du ruisseau de l'encre, il ne saurait venir à ses fins, etc.<sup>3</sup>. On tremble de voir le miracle se réaliser. Il se produit parfois, hélas ! chez Molinet.

A cet égard, il n'est guère d'entreprise plus sauvage dans la littérature, mais il n'en est pas non plus de plus typique, que la « moralisation » que Jean Molinet donna du *Roman de la Rose*.

Elle n'a d'excuse que la vieillesse de l'auteur : car c'est en 1500<sup>4</sup> que le vieux Molinet mit en prose cette bible poétique du moyen âge, qu'il allégorisa, moralement, chrétiennement, le robuste et païen *Roman de la Rose*. Mais le plus admirable n'est-ce pas le succès qui semble bien avoir accueilli la plus téméraire et la plus sotte des entreprises<sup>5</sup> ?

1. Ce poème a dû être composé dans la période des guerres, entre 1474-1478.

2. *Faictz et dictz*, fol. 73<sup>vo</sup>; ms. James de Rothschild, fol. 108<sup>ro</sup>; ms. de Tournai 105, fol. 261<sup>vo</sup>.

3. *Faictz et dictz*, fol. 71<sup>ro</sup>. Ms. de Tournai, 105, fol. 87<sup>ro</sup> : *Petit traicté faict par ledit Molinet soubz obscure poëtrie*. — 4. L'an quinze cens tournay molin au vent.

5. On lit dans le *Triomphe de Bonne Renommée* de Jean Bouchet (Paris, 1516, fol. 72<sup>vo</sup>) :

Se vous lisez les faiz de Molinet,  
Vous trouverez qu'il eut son moulin nect  
Quant le Romant de la Roze arroza  
De sa science et la moralisa...

Il y a quelques manuscrits (Bibl. Nat., ms. fr. 10 297). Mais l'ouvrage a été imprimé



Ainsi le songe de l'amant, quand il s'approchait de la rivière, était comparé au jeune enfant qui sort du ventre maternel et que les eaux du baptême lavaient ; la venue de l'amant au verger devait être entendue l'homme épris de bon zèle entrant au saint cloître de la religion ; le dieu d'Amours tirant ses flèches devenait le Saint-Esprit qui distribue ses grâces où bon lui semble ; la fontaine d'Amours était pour la fontaine de Sapience ; l'histoire de Vulcanus, de Vénus et de Mars, était comparée à celle de Notre-Seigneur, à l'âme pécheresse et à l'ennemi d'enfer ; les rapports de la femme avec son ami, en l'absence du mari, devenaient l'âme se récréant avec son bon ange au déplaisir du corps ! Enfin la rose, triomphalement cueillie par l'amant, était le symbole de la rose que Joseph d'Arimathie reçut quand il descendit de la croix le corps du Sauveur !

Naturellement, les choses n'étaient pas présentées avec cette absurde rigueur.

Dans les cent sept chapitres où il résuma en prose les épisodes de l'œuvre de Guillaume de Lorris, et surtout de celle de Jean de Meung qu'on lui préférait alors, Jean Molinet fait d'abord un résumé très court de l'épisode réel ; puis, sous le titre de moralité, il en donne une parabole symbolique et morale.

Cet ouvrage étrange, et même inconvenant à sa façon, a tout de même une certaine raison ; ou du moins les raisons dont s'abrite Molinet sont assez curieuses à connaître.

presque immédiatement, à Lyon, en 1503, par Guillaume Balsarin, libraire (Bibl. Nat., Réserve Ye 167, avec l'invocation : Gloire soit a Dieu et prouffit es humains), à Paris, par Antoine Vérard (Exemplaire de d'Urfé, Bibl. Nat., Rés. Vélins, 1 102 : *C'est le romant de la rose moralisé cler et net translaté de rime en prose par vostre humble Molinet*; Vélins 1 101, aux armes de Pianello de La Vallette. Suivant M. Prinnet, que je remercie d'avoir bien voulu identifier ce blason, cet écu aurait été ajouté vers le dix-septième siècle. Une figure représente l'auteur offrant son livre ; et son moulin emblématique tourne derrière lui. Mais ce joli garçon, aux beaux cheveux blonds, n'a rien à voir avec le vieux Molinet. Nous donnons cette planche pour montrer le soin dont l'œuvre fut entourée.) — D'après le catalogue des imprimés du *British Museum*, Vérard aurait encore donné deux éditions ; la veuve de Michel Lenoir, une autre, en 1521.



D'abord il fut adressé à un jeune prince <sup>1</sup>, couvert de gloire, combattant sous le « triumpfant estandart de Mars », qui se disposait à marcher alors « ou province d'amoureuse pensée ». Or, Molinet devait le mettre en garde, l'avertir qu'il y avait là « du doulx et de l'amer ». Et Molinet de citer tous les auteurs qui avaient dénoncé les dangers de l'amour : saint Augustin, Rabanus, saint Denis, Ovide, Valère, Tulle, Sénèque, Virgile, Aeneas Sylvius. Or ce prince, qui désirait devenir écolier de la Faculté d'Amour, lui avait commandé de réduire « *le Romant de la Rose* de rethorique<sup>2</sup> en prose. Laquelle chose, mise a execution, semblera de prime face fort estrange, de grant labour et d'inutile fruict, considéré que le dit romant a esté ourdy tant subtilement et tissu de si bonne main ; et est l'ouvrage tant incorporé en la memoire des hommes que de le coucher en autre stille ne sera moindre nouvelleté que de forgiér un nouvel A. B. C<sup>3</sup> ».

On ne saurait donc reprocher absolument à Molinet une œuvre envers laquelle il en usa si modestement : et le profit même qu'on en pouvait retirer lui paraissait mince. Car, en matière amoureuse, Nature surtout peut nous donner quelque adresse ; et souvent « les disciples y sont maistres, les maistres y sont aprentilz... Non seulement damoiseaulx, damoiselles, jouvenceaulx, jouvencelles, filles, garsettes et gars, mais aussi vieillottes et vieillars se delictent, degoisent et resjouyssent en recordant les devises de leurs plaisans amourettes. Puis donc que chascun congnoist l'industrie d'amours et que le *Romant de la Rose* nous en demonstre si cler enseignement que ce nous est commune patenostre, que pourra prouffiter ce que j'en sçauray faire ? »... Aussi le pauvre Molinet demandait, contre les médisants et les langues ser-

1. Suivant J.-A. Buchon (*Collection des chroniques nationales françaises*, t. XLIII, p. 7), ce serait Philippe de Clèves ? Mon sentiment est qu'il s'agit d'une commande d'un des trois jeunes princes hôtes de Valenciennes.

2. Je rappelle que ce mot désignait toujours la poésie.

3. Abécédaire. — Dans le même esprit est *Le donat baillé au roy Loys douziesme de ce nom* (Ms. de Tournai 105, fol. 342<sup>ro</sup>).

pentines, affilées pour détruire ses ouvrages, le secours de la flamboyante épée du jeune prince.

Molinet nous donnait une autre excuse encore. Depuis le temps où avait été composé le *Roman de la Rose*, notre langage était devenu « fort mignon et renouvelé ». A dire vrai, à en juger d'après sa propre virtuosité, Molinet trouvait le *Roman de la Rose* pauvrement rimé; les mots lui en paraissaient durs et hors d'usage. Enfin, sous la meule de son moulin, il allait passer ce qui lui paraissait répréhensible pour le rendre propre au bien, la « mondanité » afin d'en extraire la divinité.

Ainsi le cynique Molinet moralisa l'immoral *Roman de la Rose*; et il espérait que Notre-Seigneur prendrait en considération son « rude ouvrage » et qu'il verrait au ciel, avec son prince, la rose immarcescible...

En réalité, c'est un livre d'images que le *Roman de la Rose moralisé*, un nouvel abécédaire. Tel il nous apparaît dans les beaux exemplaires sur vélin que tira Antoine Vérard. Le « noble » *Roman de la Rose* allait devenir un grand souvenir. Il devenait un prétexte à illustrations, à dissertations instructives; son charme original ne le paraît plus. Et c'est peut-être là le fait le plus important de toute l'histoire littéraire de cette fin du quinzième siècle.

#### JEAN MOLINET EN PRIÈRE

Il est un autre aspect de Jean Molinet qu'il nous faut maintenant connaître: c'est le chanoine en prière. Dans une pièce, consacrée à l'« arche de Noé », il avait dit :

Prestre devost, quant bien je te contemple,  
Tu es de Dieu le vaisseau et le temple <sup>1</sup>...

1. *Faictz et dictz*, fol. 18. Dans le ms. James de Rothschild, fol. 23, cette pièce a pour rubrique : *Dictier a ung prebtre disant sa premiere messe*; de même dans le ms. de Tournai 105, fol. 208<sup>ro</sup>. Mais le nom du sire est demeuré en blanc.

Si nous contemplons Jean Molinet faisant oraison, il nous apparaît comme un de ces habiles ouvriers qui savent faire par cœur les images des saints et des saintes, en ce temps-là, dans les Flandres :

Trop plus hardy que Percheval<sup>1</sup>,  
Vecy le glorieux saint Jorge  
Fort bien monté sur ung cheval,  
Tout nouveau venu de la forge!  
S'il est armé jusque a la gorge,  
Je croy que point ne s'en repent :  
Dieu luy a faict ouvrir son porge  
Pour ce qu'il tua le serpent....

Servez saint Jorge glorieux,  
Amez Dieu sy comme il a faict,  
Soyez fors et victorieux  
Sur le serpent qui gens deffaict :  
C'est l'ennemy, plain de mesfaict.  
Quy le monde gaste et desvoye.  
Se prions Dieu, sur tous parfaits.  
Que grace et pardon nous envoie!

Des secousses, comme Valenciennes en connut alors, les alarmes de la guerre, la famine, la maladie, déterminèrent de singuliers mouvements de piété, dans une ville naturellement pieuse, pleine d'églises, de béguinages, de couvents et d'hospices. Car, de temps à autre, on y dressait de gigantesques chandelles devant l'image de la Vierge ; des processions se déroulaient où l'on portait, sur des brancards, les *fiertes* des saintes reliques, gloire des pays du Nord<sup>2</sup>.

C'est un fait que Jean Molinet, au temps où la peste et la guerre désolaient le monde, pria Madame sainte Anne :

Cedre eslevé, portant la fleur virgine<sup>3</sup>,

1. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 23<sup>vo</sup> : *Present pour ung saint Jorge*.

2. Cf. abbé Cappliez, *Les Madones de Valenciennes*, p. 130-159. A la procession de la ville, c'est-à-dire celle du Saint-Cordon, les chanoines de la Salle touchaient « ij setiers de claret, ij rains et ij blans » (Compte communal de 1484).

3. *Faictz et dictz*, fol. 8-10 ; ms. James de Rothschild, fol. 20 ; ms. de Tournai 105, fol. 180<sup>vo</sup>.

saint Gabriel<sup>1</sup>, saint Adrien<sup>2</sup> et saint Hippolyte<sup>3</sup>. Mais quand il priait le roi de gloire et d'amour, c'était pour décrire son blason mystique<sup>4</sup> :

L'escu d'argent au chief d'or luisant cler  
A cinq playes...

Et il écrivait une paraphrase du *pater*, qui paraît avoir eu une certaine célébrité<sup>5</sup>, où tous les mots de l'oraison latine trouvent un court développement. Or le pauvre homme que fut toujours Jean Molinet commentera fortement les mots : *panem nostrum quotidianum*. Il évoque, à ce propos, l'œuvre du Créateur, qui fait croître les épis : mais c'est pour nous dire :

Tout vient de terre et prend cresture  
Soit en secheresse ou moyture,  
Et, en la fin, s'est la droicture,  
Tout retourne en terre et pourrit...

Il n'est pas sans intérêt, quand Molinet parle de nos fautes, *debila nostra*, de l'entendre dire :

Par faulx regard, langue friande,  
Bouche trop gloute et trop truande,  
Tant en parler comme en viande,  
Nostre povre ame, vile et orde,  
Le cours de raison se desborde...

Car sans doute Molinet fait retour sur lui-même. Voici enfin sa glose *in tentationem* :

*In tentationem* labeure  
Mon esperit a chascune heure,  
En danger de cheoir en telz las.  
L'Ennemy quiert que je demeure

1. *Faictz et dictz*, fol. 8, 10, 12<sup>vo</sup>. — *Oraison a saint Gabriel donnant en acrostiche le nom de Jehan de Wargni* (Ms. de Tournai 105, fol. 213<sup>ro</sup>).

2. Ms. de Tournai 105, fol. 210<sup>ro</sup>. — 3. *Oraison de Sainct Ypolite* (*Faictz et dictz*, fol. 12<sup>vo</sup>).

4. C'est cette *oraison par maniere de ballade* qui ouvre pieusement les *Faictz et dictz*, fol. 1<sup>ro</sup>.

5. Bibliothèque de Sainte-Geneviève, ms. 2734, fol. 3. (Livre de prières de la famille Duprat, début du seizième siècle; *ibid.*, ms. 2712, fol. 103.)

En cest estat, tant que je meure,  
 Pour m'avoir, en son vil demeure,  
 En ses ordz et tres parfondtz latz  
 Ou, en lieu de chans, sont, hélas !  
 Cris et clameurs pour tous soullas.  
 Hélas ! quel banquet et quel O !  
 Souverain Dieu, ne permet pas  
 Que nous ayons de tel repas  
 Après nostre douteux trespas,  
*Sed libera nos a malo* <sup>1</sup>.

*Amen.*

Et Jean Molinet prie encore quand il compose (comme tous les hommes de ce temps, sans même qu'ils y prissent garde), quand il écrit la « Passion de Monsieur saint Quentin » (24115 vers)<sup>2</sup>, où il se montre l'imitateur de Greban<sup>3</sup> dont il exagère encore la préciosité. Ces mystères ne passaient guère pour des œuvres originales. Leurs rajeunissements étaient fréquents ; et si l'œuvre de Molinet a pu être représentée à Saint-Quentin, en 1501, le 14 novembre, lors de l'entrée de Philippe, archiduc d'Autriche, il n'en est pas moins vrai qu'il y avait déjà un « jeu de saint Quentin » que l'on voit représenté, en 1451, à Abbeville.

Il est plus intéressant de rappeler, à ce propos, que Jean Molinet était chanoine de la Salle-le-Comte où l'on conservait un chef de saint Quentin très vénéré ; qu'il y avait là un pèlerinage fréquenté par ceux qui souffraient de l'enflure des jambes ; qu'une procession du chef de saint Quentin aura lieu, par la suite, dans Valenciennes<sup>4</sup>. Comme les anciens

1. Texte du manuscrit de la Bibliothèque Sainte-Geneviève n° 2734, fol. 3-10<sup>vo</sup>. Une « devote explication », sur le Pater se rencontre aussi dans le ms. n° 333 d'Amiens.

2. *Le Mistere de saint Quentin suivi des invencions du corps de saint Quentin par Eusebe et Eloï*, éd. critique par H. Chatelain. *Saint-Quentin*, 1909, in-4. M. E. Langlois a démontré que Molinet était l'auteur du mystère qui est anonyme (*Romania*, t. XXII, p. 522). La belle ballade « adreschant a saint Maurice » lui plaisait particulièrement, car elle figure, comme exemple, dans son *Art de rhétorique* (E. Langlois, *Recueil d'arts de seconde rhétorique*, p. 232-241 ; l'œuvre est donc antérieure à 1493). Cf. ms. James de Rothschild, fol. 11<sup>vo</sup> ; ms. de Tournai 105, fol. 245<sup>vo</sup>.

3. C'est ce qui prouve absolument le rôle de la mère de saint Quentin qui est la réplique du rôle de Notre Dame. — 4. Simon Leboucq, *Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valentienne*, éd. Dinaux, p. 48-49. C'est là un argument à ajouter à ceux présentés par M. E. Langlois et résumés par H. Chatelain.

trouvères avaient rencontré parfois non loin des chasses vénérées le sujet de leurs compositions épiques, près du chef de saint Quentin, sans doute à l'occasion du pèlerinage, Jean Molinet conçut son mystère. Et nous devons reconnaître qu'il a dressé une grande image sainte en rimant la Passion de Monsieur saint Quentin, évoqué la splendeur de Rome, celle de la cour de Dioclétien, les origines chrétiennes des nobles cités de Noyon, d'Amiens, de Saint-Quentin; drame farci également de calembredaines, de pitreries de fous, de miracles, de scènes infernales, de supplices, où les bourreaux font revivre la soldatesque de ce temps, dans son langage et dans son costume, au milieu des sonneries de trompettes et de clairons. Molinet pouvait en être fier.

Il s'intéressait d'une façon particulière aux représentations théâtrales qui étaient des cérémonies rares et d'un rare éclat. C'est un fait qu'il se rendit à Mons, en 1501, lors de la solennelle représentation du Mystère de la Passion; qu'il admira sans doute la mise en scène dont nous avons conservé le compte, [qu'il put souper avec le roi Hérode, et d'autres, à l'auberge du *Cerf*<sup>1</sup>. Il y a même lieu de croire que Jean Molinet dut à la suite de cette représentation, remanier la « Passion dite de Valenciennes », car il en est certainement l'auteur<sup>2</sup>. Et le 6 avril 1510, les confrères de Saint-Quentin furent autorisés à jouer pendant huit jours, sur le marché de Mons, la Passion de saint Quentin<sup>3</sup>. Enfin, dans *Les regres des peres et meres pour la mort de leur filz incongneu en leur*

1. G. Cohen, *Mélanges Lanson*, 1922, p. 63-76; *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1923, p. 420.

2. M. Noël Dupire en a fait à mon sens une démonstration probante à laquelle on pourrait joindre encore d'autres arguments qui font preuve, des vers communs, des plaisanteries qui n'appartiennent qu'à Molinet. (*Le Mystère de la Passion de Valenciennes dans la Romania*, 1923, p. 570-584). Le ms. 560 de Valenciennes date de la première partie du seizième siècle. Il est intéressant de noter que la 20<sup>e</sup> et dernière journée est consacrée au triomphe de Marie et à son assomption qui forme une apothéose d'un caractère bien local. Ce livre a appartenu à Bauduin de Vermelles, marchand demeurant à Douai, un amateur de bon vin.

3. G. Cohen, *Notes sur le Mystère de saint Quentin dans la Romania*, 1910, p. 92-93. Molinet venait de mourir.



*hostel*, Molinet résumera, sur le ton et le rythme d'une complainte populaire, la légende de saint Alexis<sup>1</sup>.

Et nous trouvons encore dans les compositions de Jean Molinet les traces d'un culte nouveau, celui des âmes du Purgatoire. Car le chanoine de Valenciennes, dans son *Advocat des ames du purgatoire*<sup>2</sup>, nous a laissé comme le texte d'une de ces inscriptions pour tableaux funèbres<sup>3</sup>, résumant les enseignements de la Danse Macabre, par où le clergé du temps atteignait l'imagination et aussi la bourse des croyants épouvantés :

Arrestez vous, qui devant nous passez,  
Et compassez la pitoyable hystoire  
Des corps humains du siecle trespassez.  
Noz indignes esperitz, hutinez,  
Sont condampnez au feu de purgatoire...  
Il n'est mesfaiz demourans impugnis<sup>4</sup>.  
Vous, gaudisseurs, avez habitz divers,  
Blancz, bruns, bleuz, verds, chaines et grans tresors ;  
Et nous, avons tous les os decouvers,  
Ventres ouvers, piedz et mains a revers,  
Rongez de vers fort puans et tres ors.  
Se n'avons fors laidure et desconfors.  
Nous fusmes fors et beaulx, comme vous estes :  
Les blancs chapeaulx couvrent bien<sup>5</sup> noires testes !  
Vous reposez en lict de parement :  
Nous, en tourment, bruslez et rotilliez...<sup>6</sup>  
Dames de court, mirez vous bien ! Mirez  
Et admirez nostre terrible face.  
Sont voz cheveulx bien pignez, bien parez ?  
En fin aurez membres deffiguez,  
Fort mal curez, quelque honneur qu'on vous face.  
La mort embrasse, et gorriere et gorrace,

1. Ms. de Tournai 105, fol. 259<sup>vo</sup>.

2. *Faictz et dictz*, fol. 17<sup>ro</sup> ; pièce incomplète dans le manuscrit James de Rothschild, fol. 6.

3. Le ms. de Tournai 105, fol. 65<sup>vo</sup> donne cette intéressante rubrique : *Complainte des trespasés pour mettre en ung cimetiere*.

4. Ms. de Tournai 105 : qui demeure impugny.

5. Les noires (*Ibid.*).

6. Travcillés (*Ibid.*)

Et trote et trace <sup>1</sup> en hault et bas estage :  
Service a court n'est pas vray heritage...

Devant voz huyz povres gens ayans faim.  
Couchans sur fain, quierent pain et lardons<sup>2</sup>.  
Nous ne povons, ne meshuy ne demain,  
Tendre la main a frere n'a germain,  
Pour l'inhumain brasier ou nous arçons.  
Nous attendons grace, mercy et pardons<sup>3</sup>,  
Et par voz dons estre en vray repos mys :  
Au grand besoing voit on ses grans <sup>4</sup> amys !...

C'est vrai que les défunts du Purgatoire réclamaient aux passants, sur les biens qu'ils leur avaient laissés, des messes, des oraisons, les sept Psaumes et les Vigiles des morts. Dans ces accents de Jean Molinet, il y a comme un souvenir des vers de Villon.

Toute une littérature funèbre se développa alors sur ce thème macabre<sup>5</sup>. Mais il se peut aussi qu'un événement contemporain, qui a frappé Molinet, ait inspiré cette pièce<sup>6</sup>.

Car au temps où Maximilien conquérait la Hongrie, Molinet, son indiciaire, était préoccupé par l'histoire d'un jeune fils de vingt-deux ans, Lucquet, habitant d'un village voisin de Valenciennes, garçon fort paisible à qui sa mère, enterrée au cimetière de Saint-Wast de Valenciennes depuis plusieurs années, apparut. Lucquet rapporta son histoire au clerc de l'église. Car sa mère lui avait fait signe qu'elle voulait lui parler ; elle lui avait dit l'horrible et intolérable tourment des peines du purgatoire qu'elle endurait depuis sept ans, qu'elle était seulement tirée de cet « angoisseux travail » par les prières, les jeûnes et les aumônes de personnes

1. Et quiert et trache (*Ibid.*).

2. Couchent sus fain quérans pain et lardons (*Ibid.*).

3. Mercy grace et pardons (*Ibid.*). — 4. Bons (*Ibid.*).

5. *Les loys des trespassez* (impression de Bréhan-Loudéac. Bibl. Nat., Rés. Y<sup>e</sup> 1154) ; Bibl. Nat., ms. fr. 1727, fol. 189 : *Bonnes gens qui en ce moustier...* E. Droz a donné d'utiles indications sur ces thèmes : *Jean Castel, chroniqueur de France*, 1921, p. 15-18. (Extr. du *Bulletin philologique et historique*.)

6. *Chronique*, t. IV, ad. a. 1490, p. 122-127.

dévotes. Elle priait un cousin d'aller mettre des chandelles devant Notre-Dame de Hal. Et la mère de Lucquet lui nomma encore diverses personnes pieuses de Valenciennes, que son fils connaissait bien, leur demandant de faire célébrer des messes pour le repos de son âme. Mais on se moqua du fils crédule. Or, comme il rentrait à son village, travaillé par la tentation, il s'en fut loger chez une « simple femelette » au faubourg de Braine. A minuit, sa mère vint le réveiller, tirant sa couverture, le pinçant si rudement au bras qu'il en portait des cicatrices, douloureuses, noires comme l'encre. Et comme son fils sortait de la chapelle de Hal, sa mère le tirait encore si rudement par sa robe qu'il tombait sur les marches : car il avait oublié d'allumer une chandelle devant l'image de la très sacrée Vierge. Or sa mère avait été condamnée à faire quarante ans de Purgatoire. Mais plus tard, accompagnée de quatre petits personnages, blanc vêtus comme neige, fort rians, elle avait pris congé de son fils, lui annonçant qu'elle s'en allait en la compagnie de Notre-Seigneur ; et elle lui recommandait de ne jamais se trouver aux danses et aux jeux, causes de ses tourments. Or le fils déclarait que sa mère lui apparaissait tantôt comme une dame blanche, tantôt sous la forme d'un petit enfant.

Molinet pensait que cette apparition était frivole. Pour le convaincre, d'amp Jean de Fontaine, notable religieux de Saint-Benoît, trésorier de Notre-Dame-la-Grande de Valenciennes, le conduisit à Airain. Il s'interrompit donc d'écrire ses *Chroniques*, planta là Maximilien, très victorieux roi des Romains, qui conquérait la Hongrie. Et Molinet vit, à Airain, le jeune fils qui portait les « enseignes », ainsi qu'elles sont décrites ; le curé et d'autres personnages de foi lui confirmèrent le fait comme véritable.

Il faut le dire : la crédulité de maître Jean Molinet n'était pas petite. Et sans rire, longuement, il a conté l'histoire des religieuses de saint Augustin de la ville de Quesnoy-le-Comte<sup>1</sup>,

1. Aujourd'hui Le Quesnoy, à 18 kilomètres de Valenciennes.

tourmentées par les diables, Tahu, Gorgias, Pantoufle, Courteaux et Mornille, tout à fait pareils à ceux des jeux de ce temps, maîtres de cette maison depuis qu'une religieuse s'était enamourée d'un bon pater<sup>1</sup>. Jean Molinet accepta l'histoire du fils Lucquet qu'il avait du moins cherché à vérifier; et, sans doute à cette occasion, il écrivit son *Advocat des ames*.

Jean Molinet tirera aussi une morale de la Danse macabre qui prit alors, grâce aux belles illustrations de Guyot Marchand, tout son développement. Car l'image de la mort régnait partout en souveraine. C'est Molinet qui nous a rapporté<sup>2</sup> que, lors de l'entrée à Genève de Madame Marguerite d'Autriche parmi les tableaux vivants, les tapisseries, les étendards, la dernière histoire que l'on voyait était celle de la mort : « ou il y avoit : *Omnia mori debent ; omnia morte cadunt* ; et de rechef : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas* ».

Et peut-être, en ces jours, Jean Molinet adressait-il aux grands de ce monde ce rude discours<sup>3</sup> :

Princes puissans qui du monde univers,  
Dur et divers, querez la seigneurie,  
Notez que c'est du monde par mes vers :  
Ce sont gros vers, puans, rouges et verdz,  
Poindans, pervers, ou la mort s'est nourrie ;  
C'est tromperie, orgueil, pomme pourrie,  
Voye perie et faulx tresor :  
Tout ce qui reluyt n'est pas or !...

Le monde est vieilz, tout plain de maladie,  
Et se lourdie qui monte dans l'escache.  
Il danse en l'air, il nage sur vessie,  
Il se soussie, il joue a la toupie,  
Il prent la pie, il fait la borgne agache.  
On le menache, il s'enfuit ; on le cache,  
Il court, il trache sans ester :  
Besoing fait la vieille troster...

1. *Chronique*, t. IV, p. 147.

2. *Ibid.*, t. V, 163 *ad. a.*, 1501.

3. Bibl. Nat., ms. fr. 24315 : *Ensuit ung petit traicté fait par Molinet ; Les aages du monde dans les Faictz et dictz*, fol. 24<sup>vo</sup>-27 ; ms. James de Rothschild, fol. 158.

Finablement, le monde est sur espine  
 Poignant que pigne ou [que] arche ou que fer.  
 Jadiz fina par eaue et par bruyne;  
 Mais ja ruyne aproche : on en veoit signe.  
 Chascun se signe, il finera par feu !  
 Sathan cornu souffle, dru et menu ;  
 Le monde nu veult fouldroier.  
 Qui doit pendre ne peult noyer.

Et Jean Molinet se demandait : que ferons-nous, nous qui sommes le résidu de ce monde :

Triste, esperdu, sur glace d'une nuyct ?  
 Servons sans ruyt Dieu, qui tous biens produit...  
 Et sy vault mieulx tart que jamais...

On ne sera pas étonné que la Vierge tienne une grande place dans les pieuses compositions de Jean Molinet. Elle régnait sur Valenciennes, à Notre-Dame-la-Grande, l'antique église que l'on nommait aussi du Saint-Cordon. Car la Vierge était apparue jadis à l'ermitte, dans la clarté, entourée d'anges, à minuit, tandis que la ville était ravagée par la contagion<sup>1</sup>. L'un de ses anges était descendu sur l'église, un cordon rouge à la main, et il avait fait le tour extérieur de l'enceinte de la ville, laissant à Notre-Dame, à son retour, le cordon comme témoin. Et, chaque année, la fierte, les métiers, les enfants des écoles, les corps saints, les paroisses, les couvents, tous les gens de la ville et le magistrat suivaient l'antique circuit<sup>2</sup>. Depuis qu'il y eut des poètes à Valenciennes, ils célébraient la Vierge dans le concours du Puy, briguant la couronne ou le chapeau d'argent<sup>3</sup>. Comme eux,

1. « En l'an mil et huit, en septembre... » H. d'Outreman, *Histoire de Valenciennes*, p. 431. — Sur ce culte de la Vierge, cf. abbé Cappliez, *Les madones de Valenciennes*, Valenciennes, 1891, in-8. — Sur les « Cinq festes Nostre Dame », Molinet a composé un ditier avec des rimes en rébus (Ms. de Tournai 105, fol. 148<sup>vo</sup>). *L'oraison sur Marie : Marie mere miraculeuse...* (*Ibid.*, fol. 179<sup>vo</sup>).

2. S. Leboucq, *Op. cit.*, p. 1.

3. Dinaux, *Serventois et solles chansons couronnées à Valenciennes tirés des manuscrits de la Bibliothèque du Roy*, Valenciennes, 1833; Jean Lemaire, *Œuvres*, t. IV, p. 323.

Molinet célébrera Notre Dame<sup>1</sup> : mais, en sa « rude science », il rappellera l'excellence de sa race, exaltera son « parentage » et sa généalogie (il en a tellement l'habitude) :

De roys, de ducz et de saintz patriarches  
Es descendue, et par mere et par pere.  
Mais la noblesse, excellente, ou tu marches  
Excede roys triumpfans en leurs arches  
Et puissans ducz en proesse prospere...

De même, la science infuse de la Vierge éclipsait celle des philosophes ! Dans une autre oraison, « commençant par chansons et finissant par chansons », Jean Molinet disait à Notre Dame ceci, qui est plus fort :

Vecy l'amant qui vient pour vous servir.

Il demandait à cette gracieuse pucelle de lui prêter des oreilles favorables :

Navré suis mieulx que d'une picque  
Par le regard de voz beaulx yeulx.

Il osait dire qu'il avait la face pâle à force de l'aimer<sup>2</sup> :

D'une autre aymer que vous, douce Marie,  
En verité mon cœur s'abbaïsseroit :  
Pourtant a vous je me donne et marie...

Et Jean Molinet la disait belle de corps, aux beaux yeux ; il la nommait la « plaisant brunette » où Jésus avait pris chair humaine... Il est vrai que Jean Molinet était vieux et débile quand il composa son oraison<sup>3</sup>. Mais enfin le tableau, le portrait qu'il nous trace de la Vierge, ne doit pas plus nous

1. *Faictz et dictz*, fol. 2<sup>vo</sup>, 3, 7, 19, 22 ; Bibl. nat., ms. fr. 19165, fol. 28-31. Ms. de Tournai 105, fol. 214<sup>vo</sup> (sur les rimes *Damas*), 215<sup>ro</sup>, 230<sup>vo</sup>, 286<sup>vo</sup>, 317<sup>ro</sup> ; ms. James de Rothschild, fol. 6 et 8 ; Bibl. Sainte-Geneviève, n° 2734, fol. 12<sup>ro</sup> : *Cy après ensuit une oraison haulte et elegante composée par maistre Jehan Moulinet sur chascun mot par ordre contenu en la salutation angelique... Ave angelicque salut...*

2. On pense tout de même aux vers de Verlaine.

3. Ce n'est qu'un exercice de virtuosité dont nous rend compte la rubrique du ms. de Tournai 105, fol. 230<sup>vo</sup> : *Dictier qui se peult adrescher soit a la Vierge Marie ou pour ung amant a sa dame.*



surprendre que les images des vierges contemporaines que peignirent Fouquet, Van Eyck ou Memline (on pense à la dame de Beauté, Agnès Sorel, sous les traits de la Vierge). Jean Molinet peint la Vierge telle la jolie fille des Flandres, la belle jeune femme aux longues tresses, au front bombé, à l'épaisse toison dorée, au manteau royal de brocard, trônant sous un dais de damas, comme la dessina Thierry Bouts. Car Jean Molinet implorait son secours contre Satan, prêt à le dévorer ; et il avait soin de le dire :

Aultre ne quiers que vous pour mon secours,  
Vrays amoureux, ne vous vueille desplaire,  
Si congé prens de mes belles amours...

Car il s'attendait bien à la revoir, après lui avoir dit, tant de fois, adieu<sup>1</sup> !

Or, se sentant le « corps maladif, vermoulu »,

Laid et velu, impotent devenu,  
Ja tout chenu en vice se delite,

Jean Molinet se tournait aussi vers ce glaive de victoire, saint Hippolyte<sup>2</sup>. Il disait son glorieux martyre ; il se nommait son filleul, son serf et son paroissien. Plus que dans les prières des chanoines et des doyens, pour parvenir aux saintes cours, il avait confiance en ce sûr patron :

Tirez moy devant le throsne  
Du Roy qui les roys patronne,  
Qui bons messonneurs messonne,  
Qui malades rend tous sains,  
Qui les bastonneurs bastonne,  
Qui les guerdonneurs guerdonne,  
Et qui aux donneurs redonne,  
Dieu le sçayt et tous les saintctz !

1. *Faictz et dictz*, fol. 9<sup>vo</sup>. — Il ne faut pas oublier non plus que les églises étaient alors pleines de chansons et de refrains profanes qu'on adaptait.

2. *Faictz et dictz*, fol. 12<sup>vo</sup>. Ms. de Tournai 105, fol. 277<sup>rv</sup> : *Oraison de saint Ipolite faicte a la requeste de M<sup>e</sup> Ypolite de Bertold en laquelle est comprins son mol vous seulement et celui de sa femme Dieu le scel.* — L'écartèlement de saint Hippolyte a été peint par Thierry Bouts à Saint-Sauveur de Bruges.

Car le Paradis apparaît à Jean Molinet comme la chambre de son souverain. Saint Hippolyte y sera son introducteur.

Mais surtout, on l'a vu, dans une oraison que l'on tenait pour « haulte et élégante », Molinet commentait chaque mot de la salutation angélique<sup>1</sup>, demandant à Marie la joie durable du Paradis.

C'est vrai qu'aux jours de sa vieillesse<sup>2</sup>, contemplant la sainte dame, la Vierge, Jean Molinet avait le remords de sa vie « orde, lente ». Presque dans les mêmes termes que Michault Taillevent, il regrettait son « beau temps despendu » :

Sans fleur, sans fruct, ne sans avoir attente  
Au temps futur, n'a la saison presente.

Jean Molinet pensait aux voluptés anciennes :

La chair m'esmeult aux delictz de la terre.

C'est sur la Vierge, comme il convient, qu'il comptait pour le délivrer des serres de Satan et pour le mettre sur le chemin de la gloire éternelle<sup>3</sup>.

Comme il la priaît, à genoux<sup>4</sup> :

Pour ce qu'en suis desherité,  
Vers Dieu, dont povre me reclame,  
Pour m'oster de ma povreté,  
Ayez pitié de ma povre âme !

Alors Jean Molinet donnait à la Vierge les noms des gemmes et des fleurs.

Il nous faut ouvrir un livre bien précieux pour comprendre cette artificielle et brillante poésie des serventois<sup>5</sup> : c'est le

1. Bibl. de Sainte-Geneviève, 2734, fol. 12 ; ms. James de Rothschild, fol. 17 ; *Faictz et dictz*, fol. 22.

2. *Faictz et dictz*, fol. 19 « tres devote louenge a la Vierge Marie ». — A la Salle-le-Comte il y avait un autel privilégié à Notre-Dame-de-Chièvres, ou des Étoiles, la madone des comtes de Flandre.

3. Vers 1497, on s'entretint à Valenciennes de la condamnation de Jean Véry, Jacobin, à propos de la Vierge immaculée (*Chronique*, t. V, p. 81).

4. *Oraison a la Vierge Marie*.

5. Bibl. Nat., n. acq. fr. 4061.

recueil que forma le poète Jean Lemaire, parent de Molinet, et que transcrivit, en 1498, maître Regnault<sup>1</sup>.

Livre charmant, de format petit et carré, comme un livre de poche, enclos dans sa reliure primitive de cuir ciselé aux fleurs de lis, avec ses coins et ses fermoirs de cuivre. Un livre de poésies qui est aussi un livre de prières, régulièrement écrit comme un missel, où les vers sont terminés par des bâtons bleus ou rouges entourés de banderolles dorées. Livre païen et chrétien tout ensemble. *Nulla sors longa est* : ainsi l'affirme l'épigraphe... Et l'on y voit les armes parlantes de Jean Lemaire, ses trois pensées d'azur sur fond doré, avec la devise, si digne de ce bel écrivain : *Penser, penser, penser, dire*. Ce livre, à la gloire de Marie, débute par les vers latins d'Ovide sur les poètes :

*Quid petilur sacris nisi tantum fama poetis...*

des vers de Virgile suivent sur les saisons, sur la rose :

*Ver erat et blando mordentia frigora morsu...*

Et Lemaire le disait après eux<sup>2</sup> :

Nostre eaige est brief, ainsi comme des fleurs,  
Dont les couleurs reluisent peu d'espasse.  
Le temps est court, et tout remply de pleurs,  
Et de douleurs, qui tout voit et compasse...  
Laissons jardins, roses, flourons et lis...

Oui, au clos de notre cœur, plantons les trois pensées : la pensée qui va vers Dieu, celles que nous devons à nous-mêmes et à autrui. Et on lisait encore, dans ce recueil, des vers latins de Battista de Mantoue, extraits de sa Parthénice<sup>3</sup>, et le

1. Ce petit livret sommaire  
De la main maistre Regnault  
Appartient a Jehan Le Maire,  
Né du pays de Haynault.  
De riches motz et grant sens  
Chascun voit qu'il n'est pas vuid :  
Escript l'an mil quatre cens  
Quatre vingtz et dix huit.

2. Bibl. nat., n. acq. fr. 4061, fol. 6<sup>vo</sup>. — 3. Fol. 10.

voluptueux Cantique des cantiques. Puis venaient les « nobles dictiers composez a l'onneur de la Vierge Marie par feu messire George Chastellain, orateur du duc Phelippes de Bourgogne en son temps, demourant en la bonne ville de Vallenciennes<sup>1</sup> ». Bouquets de fleurs artificielles, fardées, où tant de lis, de roses, d'essences parfumées, lavande et cyprès, finissent par donner mal au cœur.

Là était transcrit<sup>2</sup> le « serventois fait par maistre Jehan Molinet, orateur de l'archiduc, resident en la dite ville de Vallenciennes ». Mais la pièce solennelle est quelque peu comique dans sa sévérité<sup>3</sup> :

Quant Terpendres sa harpe prepara  
De sept cordons, selon les sept plannettes,  
A Jupiter Ypaté compara,  
Sol a Mesé, et fit par ses sonnettes  
Paripaté ressembler Saturnus...

Cette harpe formée par Dieu<sup>4</sup>, qui sonne harmonieusement au temple et surpasse par ses accords les accents de Pan, de Pythagoras, etc., Jean Molinet la comparait à la Vierge Marie :

Prince du Puy, qui chantez d'aventure,  
Donnez accort, plain chant et floriture,  
A l'umble fleur des vierges esparnie :  
Et vous arez, en la gloire future,  
Harpe rendant souveraine armonie !

Et c'était là un typique serventois, comme Froissart en avait écrit, qui évoque tout à coup pour nous la littérature bourgeoise des villes, les chambres de rhétorique où les couronnes d'or et d'argent sont données aux meilleurs poètes, suivant la coutume de Hainaut et de Picardie.

1. Bibl. nat., n. acq. fr. 4061, fol. 29<sup>ro</sup>. — 2. *Ibid.*, fol. 55.

3. Jean Lemaire, *Œuvres*, t. IV, 323 ; E. Langlois, *Recueil d'arts de seconde rhétorique*, p. 243-244. — M. E. Langlois pense que la pièce a pu être présentée au Puy d'Amiens en 1470 ? Cette pièce est également dans le ms. de Tournai 105, fol. 247<sup>ro</sup> : *Balade appelée chant roial*. Un autre *Serventois*, fol. 249<sup>ro</sup>.

4. Dans une autre poésie religieuse, cette harpe symbolise la Trinité (Ms. de Tournai 105, fol. 395 : *Sensuit ung petit traictié de la harpe comparée a la Trinité...* Fors que Orpheus le prudent cithariste...)

Quant à la pièce de Lemaire, elle est plus compliquée encore<sup>1</sup>; et ses premiers vers sont formés des premières syllabes du *Salve Regina* qui se lisent en diagonale, en créneaux. Folles subtilités, laborieux enfantillages des rhétoriciens du Nord!

Mais que dire du *Dictier de l'arondelle* qu'inventa Jean Molinet<sup>2</sup>?

On pense tout d'abord au génie du mécanicien des mots qui va lutter de virtuosité avec le petit oiseau rapide pour le dessiner, comme un trait, dans l'air. C'est bien un peu cela :

Euure divin, douce espece angelique,  
Vif exemplaire a substance mortelle,  
Rayant objet a foible veul organicque,  
Noble oiselet, o tres sainte arondelle,  
Tant gente es(t) tu, de corps, de becq et d'elle,  
Qu'a bien conter ta digne corpulence  
Fallent mes sens, qui rient n'ont d'excellence!

Et tant d'autres orateurs, pleins de philosophie, avaient si bien apprécié sa vertu que lui, simplet, ne saurait la glorifier :

Tu n'as plume qui ne vaille une ville,  
Toutte d'azur et d'or une cité,  
Car tu n'es(t) rien que preciosité...  
Tu vis en l'air dont tu portes le nom...  
Tu passes tout, nul aultre ne te passe.

Mais, comme dans un crochet du rapide oiseau, Molinet le déclarait brusquement : cette hirondelle, c'est la Vierge :

... L'empriere de grace,  
Que des haulx cieulx sur terre est la vollée  
De qui notre ame est du tout estollée!

Jean Molinet le proclamait alors : il est béni celui-là qui te pare de beaux dits :

L'œil qui te voit, le cœur qui a toy pense.

1. Bibl. nat., ms. fr. n. acq., 4061, fol. 58; *Œuvres*, t. IV, p. 326-330.

2. Ms. James de Rothschild, fol. 14. — Le chanoine Garet l'a copié le 3 octobre 1526. Nous respectons son orthographe. — Ms. de Tournai 105, fol. 33<sup>vo</sup> : *Ad laudem irundinis*.

Sans doute le vieux Jean Molinet pensait à la Vierge qui régnait à Notre-Dame la Grande et apparut à l'ermite sur la cité, celle-là que les savants rimeurs célébraient au Puy, quand les hirondelles passaient au ciel de Valenciennes.

#### LE VIEUX MOLINET MEURT EN 1507

Ainsi vieillissait Jean Molinet, auprès du jeune Jean Lemaire, qui avait chanté près de lui, à la chapelle, « benedicamus » ; le fier jeune homme, né à Valenciennes<sup>1</sup>, celui-là qu'on nommera de Belges, le bon latiniste, l'italianisant, le chrétien et le voluptueux, celui qui va, en France, renouveler la poésie et l'histoire, qui donnera une vie nouvelle à la légende troyenne<sup>2</sup>. Et c'est le docte Henri de Berghes, évêque de Cambrai, chancelier de la Toison d'or, qui lui a imposé la simple tonsure<sup>3</sup> ; Henri de Berghes dont Jean Molinet a fait un éloge si ému que nous pouvons penser qu'il était de ses protecteurs<sup>4</sup>. Or, sous son glorieux parent, Jean Lemaire avait « bien appris<sup>5</sup> » : il était devenu clerc de finances de Pierre de Bourbon, le précepteur des enfants de Saint-Julien, courant le monde en attendant de succéder à Jean Molinet comme indiciaire.

Et Jean Molinet a sans doute, non loin de lui, ses fils qui ont de qui tenir : Augustin, qui sera chanoine de Condé et achèvera sa chronique, la mettra au net sur le commandement de l'empereur Maximilien<sup>6</sup>, et Philippe.

Quant à Jean Molinet, il continuait à tenir sa chronique

1. Ce point a été établi par M. Spaak (*Revue du seizième siècle*, 1921, p. 218). Il a signé ainsi un de ses premiers ouvrages (*Œuvres*, t. IV, p. 326).

2. Voir les *Illustrations de Gaule et singularitez de Troye* (t. I et II des *Œuvres*).

3. Dinaux, *Archives du Nord*, 3<sup>e</sup> série, III ; Paul Spaak, *Jean Lemaire de Belges, sa vie et son œuvre*, dans la *Revue du seizième siècle*, 1921-1922.

4. *Chronique*, t. V, p. 199-200 († 1502). Famille puissante auprès de l'archiduc. On peut citer Michel de Berghes, négociateur avec l'Angleterre en 1480 (*Arch. du Nord*, B. 342) ; Jean de Berghes, conseiller et chambellan (*ibid.*, B. 2118). L'abbé de Saint-Bertin et messire Cornille (*Chronique*, t. V, p. 199).

5. Épître de Cretin (Lemaire, *Œuvres*, t. IV, p. 188).

6. Bibl. Nat., ms. fr. 5618. — Balthazar, qui mourut historiographe de Charles Quint et greffier de la Toison d'or, n'est pas son fils, comme on l'a dit.



au courant par le récit de fêtes solennelles, l'entrée de Monseigneur d'Arras, Nicolas de Ruter, jadis audiencier<sup>1</sup>, en son évêché<sup>2</sup>, évoquant les fastes de la Flandre, vivante et brillante, l'infecte et somptueuse Espagne, décrivant tant de fêtes de la Toison d'or, de tapisseries et de tapis d'or déployés, énumérant combien de naissances, de mariages et de deuils princiers<sup>3</sup>.

Il rapportait, en 1506, le lamentable trépas du roi Philippe de Castille, archiduc d'Autriche, dans Burgos, où il prit froid à la suite d'une partie de paume à la chartreuse de Miraflores. Il disait son corps exposé dans la salle du Palais, vêtu de ses riches vêtements royaux; et l'archiduc semblait plutôt dormir, avec ses cheveux bien peignés et son bonnet sur la tête, l'épée au côté et le sceptre de l'autre. Or, chacun entraît comme il voulait pour le voir, escorté d'appariteurs portant de grands flambeaux de cire ardente. Et les grands d'Espagne et d'autres des Flandres le portaient jusqu'au monastère des Chartreux où il était mis dans la sépulture du roi Jean, « laquelle est de albastre fort somptueuse et bien entaillée ». Puis, on l'en retirait, car la reine, sa femme, entendait le mener partout où elle allait. Et l'amiral apportait à Bruges son cœur qui était déposé près de Madame Marie, sa mère... Ces scènes de sombre splendeur et de deuil agitaient notre vieux Molinet. Il disait alors la lampe d'honneur éteinte au ciel occidental. Il interprétait le nom de

1. Il reçut l'archiduc à Louvain en 1494 (*Chronique*, t. V, p. 11).

2. *Chronique*, t. V, p. 201, *ad. a* 1502. — J. Molinet a composé une pièce en vers à ce sujet : *Traictié a la louenge de l'entrée et du nom de Monseigneur maistre Nicolas de Rutter, evesque d'Arras* (Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 18<sup>vo</sup>). — Un peu après 1500, il écrit les *Lamentables regrez pour le trespas de tres illustre seigneur Monseigneur Albert, duc de Zasson* (Ms. de Tournai 105, fol. 266<sup>ro</sup>).

3. « Monseigneur l'archiduc et Madame se tenoient le plus a Toledo, ville fort infecte et dangereuse, pour sens délicatifs, a cause des rues fort estreictes et non pavées; et ce procede par putrefactions de charognes qui engendrent le mauvais air... » *Chronique*, t. V, p. 198, *ad. a.*, 1502. — Il dut s'arrêter d'écrire seulement à la mort de Philippe le Beau (1506), car il y a un chapitre la rapportant que n'a pas recueilli Buchon (Bibl. Nat. ms. fr. 24035, fol. 469; Bibl. de Cambrai, ms. 730; Bibl. de Lille, mss. 542-544, 545, 546).

Philippus, qui « vault aultant a dire comme bouche de lampe<sup>1</sup> ou amateur de choses haultes ».

Sous les lettres de son nom, il lisait : « Proesse, Hardiesse, Justice, Largesse, Intelligence, Poissance, Paix, Vérité et Soufflissance ». Ces neuf vertus, personnifiées par des dames, descendaient en sa bière pour présenter cette lampe d'honneur « devant la face de l'éternel dominateur en gloire par durable, ou elle resplendira a tousjours par le merite de celles nommees. Laquelle gloire vœulle ottroyer a tous<sup>2</sup> »!

Dans les prières qu'il adressait au ciel, on voit combien Jean Molinet se dit faible, cassé, perclus. Dans une « *Lettre de recommandation a ung bon amy* », faite sur des rimes en rébus, il disait ses craintes relativement au jugement<sup>3</sup> :

Pour ce que j'ai trop but et gourmandé.

Et dans une autre « lettre missive<sup>4</sup> », Molinet déclarait qu'il n'avait jamais eu de plaisir, et d'aucune sorte, depuis qu'il lui était advenu de perdre un œil. Il n'avait plus de voix; il ne pouvait plus chanter le *Credo*. Une seule consolation lui demeurait, boire à grands traits,

Comme docteur avec les bons frater...

Ailleurs<sup>5</sup>, sur une suite de rimes en *pé*, il disait qu'il venait d'échapper à la mort :

Et mon povre œil perdu ou le mal s'est frap  
Feust bien gary par ung bon *reci*  
Car j'ay par ci devant tant monté, tant grip

1. *Os lampadis* : tel est le début des *Regretz* que Molinet composa en vers sur la mort de Philippe le Beau (Ms. James de Rothschild, fol. 3<sup>vo</sup>). Et les « gentilz bergiers des champz » qui avaient perdu leur bon maître gardaient silence. Dans une autre pièce : *Mortuus est rex* (fol. 3), Molinet montre le troupeau dispersé des gens de cour, le pasteur étant mort. — Sur l'émotion causée à Valenciennes par la mort du roi et son épitaphe, voir S. Leboucq, ms. de Valenciennes 672, fol. 260. La ville se fit représenter aux obsèques, à Malines (*Ibid.*, fol. 269).

2. J'ai suivi le texte du ms. fr. 24035, fol. 466-469 (chapitre inédit).

3. Ms. de Tournai 105, fol. 101<sup>ro</sup>.

4. Ms. de Tournai 105, fol. 227<sup>vo</sup>, également sur des rimes en rébus.

5. *Ibid.*, fol. 394. — Dans le manuscrit la rime est marqué par la lettre capitale P.

Et tant du bas mestier je me suis occup  
 Qu'en la fin de mes jours je me trouve pip  
 Mais, la merchy Dieu, suis de la mort escap

La mort occupait sa pensée :

Mon franc amy, mirons nous en la mort ! <sup>1</sup>

Mais il n'était pas guéri cependant de ses équivoques :

Vers de virlais laisse a Dieu Molinet.

En ce temps-là, sans doute, il composa son *Dictier pour penser a la mort* <sup>2</sup>. Molinet méditait gravement ; il connaissait enfin le repentir. Le religieux parlait à l'« homme mondain » :

Et puis donc qu'il te fault mourir,  
 A quoy te sert ta grant bombance ?  
 Tu sçays qu'il fault ta chair pourrir,  
 Eschapper ne peulz par finance.  
 Se tu as mesfait, sans doubtance.  
 Tu seras damné en enfer...

Il regardait le crucifix, déplorait l'habitude de jurer de ses contemporains, et aussi les « delictz charnelz ». Il contemplait ce beau trésor qu'est le Paradis...

Molinet, on ne le reconnaissait plus ! Mais ce n'est pas à l'heure de la mort que nous mourons.

Le poète avait connu la gloire <sup>3</sup> ; cependant il était demeuré très pauvre. Il avait dû, sur ses vieux jours, se retourner vers ceux qui avaient abrité ses années d'écolier.

Mais il semble bien que la mort de Henri de Berghes, son protecteur <sup>4</sup>, détruisit ses illusions, si elles n'étaient pas dissipées depuis longtemps.

1. Ms. James de Rothschild, fol. 144. — 2. *Faictz et dictz*, fol. 126.

3. Voir les vers latins qui se lisent sur son portrait (*Mémoires de la Société des antiquaires de France*, 1868, t. X, p. 123).

4. Le noble Henri de Berghes, qui officia dans toutes les circonstances solennelles pour la famille de l'archiduc (*Chronique*, t. III, p. 4-18-21), succéda à Jean de Bourgogne sur le siège de Cambrai en 1480. Il fit un voyage en Terre Sainte, décou-

Il était mort, le bon prélat, au retour du voyage d'Espagne<sup>1</sup>. Et solennellement, dans un grand luminaire, on l'inhumait à Notre-Dame de Cambrai, le somptueux évêque qui avait présidé à tant de cérémonies familiales dans la maison de l'archiduc. Car il était noble de sang et de vertus, élégant de corps et bien éloquent, beau prélat en vérité, grand, humain, « fort aulmosnier », tout discret et docte, chaste et dévot; et il avait beaucoup travaillé à la réforme des monastères<sup>2</sup>. Pour ce prélat, qui répondait à l'idéal du prêtre à ses yeux, Jean Molinet<sup>3</sup> rédigea une très belle épitaphe, en versant, on le devine, de vraies larmes<sup>4</sup> :

Terrible mort, trop fiere, qu'as tu faict  
Par le forfait de ta cruelle espine?  
Le bon Henry de Berghes, sans mesfaict.  
Prelat parfaict, tout vertueux de faict,  
Tu as deffaict, de ton dart qui fort pince,  
De ce province ung grant tresor non mince.  
D'Empire prince, ung comte, ung pasteur vray,  
Tres venerable evesque de Cambray.

Et Molinet disait la noblesse et aussi l'humilité de celui qui fut le prudent chancelier de la Toison d'or. Il rappelait qu'il avait visité le Saint-Sépulcre et Saint Jacques-le-Grand; tous ceux qu'il avait assistés, en leurs nécessités, pèlerins, clercs et étudiants. Il disait son œuvre de réforme et comment il fut pleuré de tous :

Prions Dieu qu'il ayt gloire a tousjours.

vrit en 1491 les reliques de saint Guillaïn, officia à l'occasion des noces de l'archiduc avec Jeanne, la fille du roi de Castille, qu'il accompagna en France. Il mourut au mois d'octobre 1501 et fut enterré au chœur de la cathédrale de Cambrai (*Gallia Christiana*, t. III, col. 50-51). Sur cette famille, dont le nom revient si souvent dans la *Chronique* de Molinet, voir en particulier, t. V, p. 13, 59, 199.

1. *Chronique*, t. V, p. 199. — 2. *Chronique*, t. V, p. 191-200.

3.

Ecce sacerdos magnus qui in diebus suis  
Placuit Deo et inventus est justus

dira Jean Molinet dans l'épigraphie de la pièce qu'il lui consacra. Cf. *Chronique*, t. II, p. 238.

4. *Épitaphe de Mons<sup>r</sup> Henry de Berghes evesque de Cambray* (Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 111<sup>ro</sup>).

Jean Molinet va perdre un autre de ses protecteurs, Mgr Engelbert, comte de Nassau<sup>1</sup>, seigneur de Bréda, chevalier de la *Toison d'or*, homme sans peur ni reproche, bon serviteur de l'archiduc, qui, pendant les deux ans que dura le voyage d'Espagne, eut la charge de conserver en paix, tranquillité et amour, comme lieutenant-général, ses pays du Nord; et, par sa franchise, son élégance, Engelbert avait même su retenir l'amitié de ses ennemis, les Français. Jean Molinet faisait de lui un fort bel éloge<sup>2</sup>. Il nous décrivait sa maison qu'il avait bien pu fréquenter :

Qu'esse de son beau logys magnifique  
De myrificque edification ?  
C'est ung second palais salomonique,  
C'e[st] monde unique : Asie, Europe, Auffricque,  
N'ont sy tres fricque hostel ne manssion.  
C'est vision de consolation,  
Ostencion de glorieux chief d'œuvre :  
L'on void que c'est, l'ouvraige le desceuvre.

Par luy Franchois riflés et ramonnez,  
Tous estonés furent et bien bastus  
Quant franchs archiers furent desbatonnez,  
Desbrigandés, craventez, tempestés,  
Tous esgeullés, combatus, abbatus,  
Lanchiez, fenduz, pourlanchiez, pourfendus,  
Et confondus auprès d'Esguinegatte !  
N'est sy beau champ que la terre ne gaste.

Ce sera moy quy ses fais escrira  
Et publiera, comme faire le doÿ,  
Ce sera luy qui jamays ne mourra,  
Ains demourra : son loz, qui grant sera,  
Quant plus n'ara corps entier, main ne doÿ,  
Ce sera moy qui feray mon larmoy  
Pour son armoy. Mais quoy, ce sera luy  
Que Dieu prenra de son celeste gluy !

1. Il mourut le 31 mai 1504 (Voir le bel éloge qu'en fait Jean Molinet dans sa *Chronique*, t. V, p. 221-223). Cf. t. III, p. 174 ; IV, p. 137 ; V, p. 87-258.

2. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 14<sup>vo</sup> (la pièce n'a pas de titre). Une main contemporaine a ajouté : *du comte Englebert de Nassau* : Dieux amoureux qui les nymphes hantés...

Aux jours de sa vieillesse et de sa misère, Jean Molinet se tournait aussi vers la femme qui a été la protectrice charmante de beaucoup d'artistes de ce temps : c'est celle qu'il nomme *Madame Marguerite, princesse de Castille*<sup>1</sup>, c'est-à-dire Marguerite d'Autriche, sœur de l'archiduc, veuve du roi Fernand de Castille, et qui épousera, en 1501, Philibert, duc de Savoie<sup>2</sup>.

Comme il savait parler délicatement du « chief d'œuvre exquis » qu'était sa princesse, celle-là qui avait ramené la bonne paix à Valenciennes et détruit la « guerre immonde » ! Et il lui annonçait qu'aux cieus elle serait « grant dougriere » :

Car Allemans, Espaignars et Franchoyz  
Et Bourguignons vous en donnent le choys.

Mais voyez comme le vieux Jean Molinet sait tendre la main avec esprit, en disant merci :

Princesse illustre, humble, douce et humaine,  
Le Molinet qui ne void que d'ung oeil  
Et qui ne scet aller s'on ne le maine,  
Vous rend merchy, mile foyz la sepmaine,  
De vostre don et gracieulx recoeul.  
Il a fourment, grain et vent a son voeul :  
Mais ce porteur, son valet quy cacquette,  
Prie d'avoir pourpoint, robbe ou jacquette !

Trait qui ne serait indigne ni de Villon ni de Marot. Comme un amoureux, Jean Molinet écrivait *pour une Marguerite*<sup>3</sup> :

La margueritte est une fleur  
Blanche et vermeille de couleur,  
Fort mygnonne, gente et petite.  
Il n'est vent, tant soit grant souffleur,  
Ne temps d'yver ne de challeur  
Qui luy puist briser sa valeur :

1. Bibl. Nat., fr. 19165, fol. 16-17. Cf. ms. de Tournai 105, fol. 276<sup>vo</sup> : *Ballade dont les premieres lectres sont Marguerite d'Austrisse princesse de Castille* :

Manne du ciel, douce fleur de concorde...

2. *Chronique*, t. V, p. 152. — 3. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 17<sup>10</sup>.



Tousjours est humble, propre et viste.  
 La douce roze a grant meritte;  
 Mais la tres noble margueritte  
 Est le triumphe de beaulté.  
 Des fleurs le chief d'œuvre et l'eslitte.  
 Cueur qui le pensse s'y delitte  
 Tant est plaine de grant bonté.  
 Elle est vraye amour confitte:  
 L'oëul qui le void moult y proffite  
 Et la personne desconfitte  
 Y recœuvre joye et santé.

Et tout cela ne manque pas de gentillesse.

En ce temps-là Jean Molinet s'adressait encore à Mgr de Ville, premier chambellan de l'Archiduc<sup>1</sup>, et aussi son mignon, chevalier de la Toison d'or, noble personnage qui, avec son frère, était tout puissant. Mais Molinet qui vient de contempler naïvement la marguerite, quel sinistre portrait, et si équivoque, il va nous donner de lui-même!

Moy borgne d'œul et le maire des letz,  
*Ego miser sum turpis et vetus.*  
 Vous triumpfans, jones et bien vestus;  
*In eternum votre nom durabil,*  
 Le mien decline et s'ay moult dur habit;  
*In me non est sanitas nec salus,*  
 Santé avez et d'or mile salus:  
*In hac fleo lacrimarum vale,*  
 Le jeu d'amours m'a du tout ravallé;  
*Suspensus est nunc in patibulo*  
 Mon petit frere, ung povre vituto,  
*Qui dum vixit quondam super egros*  
 N'estoit legier, mais pesant, grant et gros;  
*Celos vidit, erat astrologus:*  
 Mais il devint herbier et trop locus.  
*Pedes lavat rigando lacrimis,*  
 Sans point lever la teste il est remis.  
*Requiescat a modo in pace;*  
 Priez pour luy, son bon temps est passé.

1. Bibl. nat., ms., fr. 19165, fol. 17<sup>vo</sup>. Sur ce personnage cf. *Chronique*, t. V, p. 193, 258. — On voit encore que Molinet demandait de l'argent à son bon ami de Rauchicourt, se recommandant aussi à son épouse Madeleine. Et il le priait de saluer Philippe de Fenin, « gentil d'engin, cler et divin ». (Ms. de Tournai 105, fol. 177<sup>vo</sup>.)

*Costam Ade tangere non petit,  
Pour ce qu'il est hors de sens et petit...*

Mais Jean Molinet relevait sa vieille figure quand un Cretin laissait entendre qu'il était caduc, qu'il ne produisait plus rien. Il rabrouait l'insolent<sup>1</sup>. « Mon Molinet » dira le jeune Lemaire quand il énuméra tous les bons rhétoriciens qui vivaient encore<sup>2</sup>. Car Molinet demeurait leur chef : il était célèbre dans toute l'Europe, partout où l'on entendait le français. Octovien de Saint-Gelays, l'aimable évêque, qui appartenait à la génération suivante, le saluait toujours comme un maître<sup>3</sup> :

O Moullinet? — Saint Gellais, que diz tu?  
Que je diz? — Voire — Assez si je sçavoie.  
Or parle donc — Mon sens est abatu  
Auprès du tien — Voire, se j'en avoye.  
Je cherche — Quoy? — Le moyen et la voye  
Pour venir — Ou? — Au sumptueux tresor!  
De quoy? — De toy, qui vault plus que nul or.  
Pour quel raison? — Pour ce que ta faconde  
Passe et excède tous orateurs du monde.

Messire Octovien affirmait qu'on tenait Jean Molinet, entre tous,

L'aigle hault volant sur les historiens.

Or Molinet répondait, modestement, qu'il n'était pas un aigle, mais un oiseau volant à ras de terre :

Ma simphonie est de trop rude chant  
Pour si grant loz et renommée acquerre.  
Tous mes traitez, soit de paix ou de guerre.

1. *Faictz et dictz*, fol. 115.

2. *Œuvres*, t. II, p. 172, en 1503. — G. A. J. Hécart (*Mémoires de la Société d'Agriculture de Valenciennes*, t. III, 1841, p. 81-77) a donné un recueil de témoignages jusqu'à Marot.

3. Bibl. Nat., n. acq. fr. 477, fol. 90; fr. 1721, fol. 26<sup>vo</sup>. Octovien de Saint-Gelays a signé un de ses poèmes :

Cecy n'est pas œuvre de Moullinet.  
Mais blé mouté et de gros moullinet.

(Bibl. Nat., ms. fr. 12 490, fol. 131<sup>vo</sup>.) — Olivier de la Marche, toujours si juste dans ses sentences, le dira « homme venerable » (*Mémoires*, t. I, p. 15).

D'armes, d'amours, de joye et de criz.  
 Ne sont, pour voir, fors que menuz escriptz  
 Que j'ay mys sus pour mieulx faire apparoistre  
 L'humble vouloir que doit servant a maistre!

Ainsi Molinet saluait la plume, teinte de lis et de roses, qui avait touché aux choses souveraines. Et quand Octovien disait l'actif moulin où l'eau de science dégouttait, Molinet répondait qu'il n'avait « azur ni or » en sa boutique. S'il fait ici allusion aux couleurs des armes de France, certainement aussi il plaisante sur sa misère.

Car parfois Molinet était las et douloureux quand l'archiduc laissait réduire sa pension annuelle de cent écus à cinquante<sup>1</sup>. Alors, il déclarait :

Par Borreas, de vent le grant souffleur,

que son moulin ne pouvait plus tourner, qu'il perdait tout, fruit, froment, farine et fleur :

Car on luy a son vivre retrenchiet  
 Et retrachiet, recopet, reprinchiet.  
 Et restrinchiet a demy portion :  
 De bourse wide il n'est cœur qui s'esjoye.

Ingénument, il réclamait son salaire d'hommes à gages, comme il disait aussi, avec superbe, la splendeur de son métier :

Il a mollut, tout net, jusqu'a l'estrain.  
 De Mars le train qui gendarmes allarme,  
 En lectre d'or, d'azur, d'argent, d'arrain,  
 Tant<sup>2</sup> le derrain que le premier gros grain...  
 Quant argent fault, aussy font<sup>3</sup> les varietz.  
 Mais pensés vous qu'il escripve et qu'il chante...  
 Quant cent escus sont venus a cincquante<sup>3</sup>

Pauvre Molinet qui ne savait même plus où acheter du vin ! Car naturellement, dans la misère, on n'a ni voisin, ni

1. Ms. James de Rothschild, fol. 2<sup>vo</sup> : *Congés de Molinet retrenchiés*. Le ms. de Tournai 105, fol. 67<sup>ro</sup>, donne cette rubrique : *Gaiges dudit Molinet retranchiés dont il se complaint*. — 2. Leçon du ms. de Tournai. — 3. *Ibid.*

parent, ni ami. Ah! si un baudet pouvait encore porter quelque froment à son moulin! Certes, il tournerait, et dru. Mais le voilà trouvé ce

Puissant baudet de Lannoy verd issus<sup>1</sup>,  
Fort et tissu en tres noble maison,

qui voudra bien soutenir Jean Molinet sous le menton : car il est comme un homme qui va se noyer. Le poète lui disait encore :

Vers l'archeduc foyz le mollin tourner...  
C'est le pastour, le port, le fort, le tour,  
Et le retour du povre Molinet,  
Quy n'a desja plus d'encre en son cornet...

Un peu d'argent, voilà ce qu'il attendait de ses ducs, archiducs, empereurs qui ne furent que des gueux : ils lui donnèrent des armes! C'est ainsi que Maximilien d'Autriche, empereur auguste, par lettres patentes datées d'Anvers, en 1503, lui fit délivrer des lettres de noblesse<sup>2</sup>! Des lettres de noblesse, à Jean Molinet qui adressait au roi de Castille, avec de bons rébus, un traité des devoirs du prince<sup>3</sup> où il lui recommandait d'être :

Des indigens alimenteur!

Mais en dépit de son goût pour le clinquant, pour tout ce qui brillait et ne fut jamais or, pour lui du moins, Jean Molinet n'en fut pas abusé. Car sur ses armes parlantes, qu'il dut dessiner, et qui scandalisèrent quelque peu les héraldistes, il

1. L'équivoque n'était pas choquante. Ces Lannoy ont été les diplomates et les grands serviteurs de la maison de Bourgogne.

2. E. Roy, *les Lettres de noblesse du poète Jean Molinet*, dans la *Revue de philologie française et provençale*, t. IX, 1895, p. 19. — Le document se trouve à la Bibliothèque de Besançon, dans les fonds de Chillet, qui a pris le soin de dessiner les armes de Molinet (Ms. 84, fol. 86<sup>vo</sup>).

3. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 33<sup>ro</sup> : « Prince qui veult acquerir honneur... » — Le goût des rébus était celui de la famille. Cf. ms. de Tournai 105, p. 149 : Rébus musical pour Maximilien; fol. 179, Présent fait pour l'Empereur sous le nom d'oiseaux; Lettre à l'Archiduc quand il alla en Espagne, etc.

adopta un chevron sur champ d'azur aux trois noix percées et surmontées d'un moulin, ce que les enfants appellent en Bourgogne un virot, jonet analogue au petit moulin de papier qui tourne encore dans les mains puériles. C'est là comme un symbole que l'on ne comprit pas, mais où paraît l'humoriste qu'était resté Molinet. Il y eut, ce jour-là, un sourire sur les vieilles lèvres du poète.

Plus tard, Jules Chifflet, chancelier de la Toison d'or, s'indignait qu'un indiciaire de la maison de Bourgogne ait pris des armes parlantes à ce point dépourvues de noblesse. Mais nous, qui savons bien que Jean Molinet n'était pas un ignorant de la science du blason<sup>1</sup>, nous pouvons croire qu'il a obéi, non seulement à son goût pour les équivoques, mais encore au sentiment de l'ironie qu'il apporta en tant de choses.

Ce « moulinet », ce jeu des enfants qui tourne à tous les vents, le vieux et clairvoyant Molinet l'a adopté parce qu'il symbolisait sa vie. Un pauvre jonet entre tant de mains, princières, impériales et autres ! Jean Molinet avait, comme lui, tourné à tous les vents. Il avait, comme on disait, suivi la plume au vent : tout cela absolument sans profit :

Je suis ung Molinet sans vent,  
Sans fourment, sans grain et sans paille<sup>2</sup>...

Sur la fin de sa vie il avait dû implorer un secours des logiciens du collège de Montaigu, faisant connaître « qu'alors, estant vieil, il estoit reduit a son petit feu, couvert d'un habit qui souvent n'estoit pas doublé, disant, après Boece :

*Qui carmina quondam,  
Flebilis heu moestos cogor inire modos*<sup>3</sup>. »

1. Il a composé une poésie sur les métaux et les couleurs dans les armoiries. (Bibl. de l'Escurial; Bibl. de Besançon, ms. Chifflet, 83, fol. 93).

2. Ms. James de Rothschild, fol. 200<sup>ro</sup> : « Revid faict en envoys par maistre Jehan Molinet aux nopces maistre Pol de Mol, lieutenant du chasteau de Lille. »

3. E. Roy, *Revue de philologie française et provençale*, t. IX (1895) p. 22 (ms. Chifflet, n° 79, p. 95).

Mais toujours il plaisantait, le pauvre Molinet, équivoquant sur le jargon de l'école, qu'il n'avait pas oublié, le genre, l'espèce, l'accident. Même en latin, et à cette heure triste où un vieil homme de lettres tend la main, Molinet ne pouvait faire que jeux de mots et calembours<sup>1</sup>. Il évoquait ce temps où il avait été « scribe indocte », un fou dans la fleur de sa folie, tandis qu'il était maintenant affolé par la vieillesse, sans vigueur d'esprit, sans mémoire, que sa vue était comme perdue, qu'il n'avait plus cette rapidité dans l'élocution, que tristesse, surdité, nuit des yeux, tremblements des membres l'assiégeaient de toute part. A ses anciens maîtres, les péripatéticiens très *aigus* du collège *Montaigne*, il adressait une de ses anciennes compositions. Car il n'inventait plus rien. Et bientôt s'avancerait le jour où il allait comparaître devant le Roi des rois, le Juge des juges; bientôt il devrait rendre raison de tant de paroles oiseuses, de ses mensonges emplissant sacs et bissaes. Devant Lui pas de sophismes... « Frères, priez pour moi; et je prierai pour vous afin que vous comparaissiez justifiés et sanctifiés en la présence du Très Haut ». Missive que Molinet datait précieusement du « Val en cignes », c'est-à-dire de Valenciennes<sup>2</sup>...

Ainsi nous apparaît le pauvre Molinet, vidé, qui a froid près de son petit feu, en simple habit non doublé, et qui se console en récitant, à son propos, des vers de Boèce<sup>3</sup>.

Rien n'est plus vrai : le pauvre Molinet, des libéralités princières, avait remonté parfois sa garde-robe<sup>4</sup>...

1. Bibl. Nat., ms. fr. 19165, fol. 32<sup>re</sup> : « Non vertuosus sum, sed vir tortuosus; non mirabilis, sed miserabilis; non disertus, sed desertus... »

2. « *Ex valle cignorum Vallenciennarum...* » Bibl. nat., fr. 19165, fol. 32<sup>vo</sup>.

3. « Prope foculum, cum habitu simplici et non duplicato, sepe lugens cum Boccio carmina... » (*Ibid.*).

4. Arch. du Nord, B. 2165 (1499). Les 25 et 26 juin, les compagnies de Valenciennes ayant joué « certains jeux de farse devant lui [l'archiduc], a sa plaisance... a messire Jean Molinet, prestre, chanoine de la Salle a Valenciennes et croniqueur de monseigneur, la somme de dix neuf livres, en consideration des bons et agreables services qu'il lui faisoit journellement, mesmement pour emploier a l'achat de bon drap pour en faire une robe et autres habillemens, affin qu'il fut de tant plus honnestement en point » (fol. 201).



Tel est Jean Molinet, célèbre et besogneux, qui avait chanté les nobles et les preux de la maison de Bourgogne, les princes, un empereur auguste, le vieillard frileux qui attendait un petit secours de ceux qui avaient abrité sa jeunesse indigente, le poète dont la pensée tourna suivant la brise, si vide et fugace.

Jean Molinet mourut à Valenciennes, le 23 août 1507, dans sa soixante-douzième année, accablé par les ans et la maladie<sup>1</sup>.

Le 13 août il avait fait un testament révoquant toutes ses dispositions antérieures. A Augustin Molinet, sous-diacre, chanoine de Notre-Dame de Condé, il laissait sa maison de la rue de la Wédière (des teinturiers) qui touchait par derrière aux murs de la Salle-le-Comte; à Philippe Molinet, frère d'Augustin, deux louages contigus dans la même rue, pour lui et sa femme Marguerite Bourcinette. Ses enfants devaient au surplus acquitter ses dettes et régler les frais des funérailles de celui qui ne s'est pas nommé leur père, car il était prêtre. Barthélemy Dangy, prêtre, chanoine de la Salle, fut son exécuteur testamentaire<sup>2</sup>.

LE TOMBEAU DE JEAN MOLINET. — UN OUVRIER DES MOTS. —

LES SAVANTS ET LES BERGERS DES LETTRES. —

JEAN LEMAIRE ANNONCE RONSARD.

Une seule tombe, à Notre-Dame de la Salle-le-Comte, devait recevoir le corps du grand Georges, l'aventurier, et celui de son disciple, Jean Molinet. C'est Jean Lemaire qui, sur une seule épitaphe, les magnifiera, Jean Lemaire, le successeur

1. *Chronique annale* (Jean Lemaire, *Œuvres*, t. IV, p. 521). — C. Collet, *Sur quelques particularités de la vie de Jean Molinet* (*Revue agricole, industrielle et littéraire du Nord*, Valenciennes, t. VII, 1856, p. 271).

2. Ce document, aux archives communales de Valenciennes, a été publié par Ernest Bouton : *Testament de Jean Molinet*, Valenciennes, 1859, in-8 (*Revue agricole, industrielle et littéraire du Nord*, t. XI).

de Molinet dans sa charge d'indiciaire de la maison de Bourgogne et aussi dans sa prébende de chanoine à la Salle-le-Comte<sup>1</sup> :

Dis moy, qui gist icy sans que point tu n'abuses?  
 — Cy gis l'amy privé d'Apollo et des Muses.  
 Quelz choses avec[ques] luy sont mortes et taeries?  
 — Dicts subtilz, savoureux, jeux, ris et faceties...  
 Est ce doncques celui tant congnu Molinet?  
 — C'est luy seul qui mouloit doux motz en molin net...  
 N'eut il nul precepteur, Greban ou maistre Alain?  
 — Son maistre, qui cy gist, fut Georges Chastelain...  
 Mais a qui comparer les peut on sans mespris?  
 — L'un pour Virgile, et l'autre est pour Ovide pris.  
 L'un doncques fut plus grave, et l'autre plus facile?  
 Plus humain fut Ovide et plus divin Virgile...<sup>2</sup>.

Telle était l'építaphe que lit graver, en lettres d'or, messire Charles Leclerc, homme très élégant, amateur de beau langage, trésorier des guerres de Marguerite et de Maximilien.

Ces « metres alexandrins » se lisaient à côté de l'inscription latine<sup>3</sup>, beaucoup plus simple, qui rappelait le lieu de naissance de Molinet, ses études faites à Paris, et aussi le salaire qu'il avait tiré de sa gloire : inscription, emphatique et ironique, qu'il a très vraisemblablement rédigée :

Et quamvis magna fuerit mea fama per orbem  
 Haec mihi pro cunctis fructibus aula fuit...

Ce tombeau, avec les trois noms de Georges Chastellain, de Jean Molinet, de Jean Lemaire de Belges, est vraiment un lieu de recueillement pour l'historien des lettres. Car Jean Lemaire, c'est tout l'avenir ; et Chastellain, c'est le noble et héraldique passé. Oui, elle semble bien petite la personnalité de Molinet, entre celle du grand Georges et celle de cet

1. Jean Lemaire, *Œuvres*, t. IV, p. 522.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 318-323. J'ai collationné ce texte sur le ms. de Valenciennes 673, fol. 117.

3. Simon Leboucq, *op. cit.*, p. 47. — J'ai cité les premiers vers plus haut.

homme nouveau, si curieux, Jean Lemaire, qui annonce Ronsard<sup>1</sup>.

C'est cependant entre ces deux hommes qu'il nous faut apprécier Jean Molinet : épreuve assez redoutable.

Mais vraiment, Jean Molinet a trop parlé de son « rude engin », de son « gros moulinet », de ses rimes de « gros rimage ». C'est bien plutôt sa facilité qui nous déconcerte et qui nous accable<sup>2</sup>. Il a trop aimé les termes rares ; il a abusé des mots forgés sur les vocables latins ; il a trop admiré les énigmes. Mais encore faut-il lui reconnaître une oreille musicale, un sentiment surprenant, et tout à fait romantique, de la musique des mots. Musique étrange, parfois absurde, qui fait de beaucoup de ses rimes comme une suite d'équivoques, de calembours aussi. C'est un écueil pour les maîtres, celui sur lequel maintes fois toucha le vieil Hugo. Mais enfin quand il ne signole pas, Molinet a une vraie verve populaire, le goût des proverbes<sup>3</sup>, le sentiment des bons refrains qu'il sait frapper en habile forgeron des mots. C'est cela qu'il a été. Non un maître, mais un grand ouvrier, qui charpente, rabote et joue de la varlope avec une virtuosité absurde<sup>4</sup>, admirable à sa manière, et tout à fait remarquable dans ses pièces libres. Comme le bon ouvrier aussi, Molinet a travaillé sans relâche, avec amour ; et, toujours, il a été lui-même. Tout chez lui est signé d'un trait original, s'il est souvent cocasse. Enfin, il faut admettre que Molinet s'est parfois amusé, s'il ne nous amuse pas toujours. Rabelais le savait

1. Pour faire comprendre combien les temps sont proches dans ce monde du Nord, disons qu'en 1504, frère Erasme de Rotterdam, religieux de saint Augustin, reçoit de Mgr 10 l. pour s'entretenir à l'école de Louvain où il étudiait (Arch. du Nord, B. 2185).

2. Olivier de la Marche, qui a pu le connaître, lui envie justement son « influence de rhétorique, si prompte et tant experte » (t. I, p. 15).

3. Voir par exemple le *Dit des conditions* (ms. James de Rothschild, fol. 176<sup>ro</sup>) et le *Dit en prose* (fol. 145<sup>vo</sup>). Le *debat d'avril et de may* (*ibid.*, fol. 137) n'est guère qu'une suite de proverbes.

4. Par exemple dans les vers rétrogradés dont les effets sont très comiques (Ms. de Tournai 105, fol. 219). Pour les hommes : Hommes sont ennemys non angles... Response pour femmes : Larges a point sont josnes filles.

bien. Il a été un très habile artisan de l'art pour l'art, un artisan inlassable et conscient de sa valeur. Et il a dressé, triomphalement, la gigantesque et somptueuse image de Monsieur saint Quentin et renouvelé la Passion.

Qu'il ait été un bon ouvrier, Jean Molinet ne l'ignorait pas. Quand il avait à donner un exemple dans son *Art de rhétorique*, ce petit traité qu'il composa pour un seigneur « tiré soubz l'estandart de Cupido, le dieu d'Amours », et qui est sans doute un seigneur de Croy<sup>1</sup>, Molinet citait Molinet. De tous les ouvrages de ce genre, ce traité est le plus complet, le plus clair, le plus original. Quelle richesse, absurde et déconcertante, de tailles nouvelles, de rimes batelées, brisées, enchaînées, à double queue, de rondeaux jumeaux, simples, doubles, de ballades communes, baladant, fatrisée, complainte, chant royal, serventois, riqueraques, baguenaude ! Molinet ouvre devant nous comme un magasin : l'habile artisan fait voir tous les ressorts et les roues de la machine dont il est si naïvement fier. A ceux qui viendront s'informer auprès de lui des règles de l'art, il répond, comme les maîtres : Faites comme moi, messieurs ! Molinet livre ses inventions et ses catalogues. Pourquoi les lui avoir volés<sup>2</sup> ? Impossible de se montrer plus sincère : « Qui veult praticquier la science choisisse plaisans equivocques, riches termes et leonismes, et laisse les bregiers user de leur rhétorique rurale<sup>3</sup>. » La rime rurale, c'est la rime qui n'est pas riche ; la rime en goret, c'est la rime plus mauvaise encore, l'assonance. En somme, le comble de l'art est l'équivoque ; écrire en rime à *chevalet* : *ce valet* ; *ce val est* ; *cheval est* ! composer un rondeau en vers d'une syllabe !

1. On doit à M. E. Langlois une excellente édition de cet art poétique (*Recueil d'arts de seconde rhétorique*, p. lvi-lxviii, p. 214-252). Ce traité a été imprimé, sans le nom de son auteur, par Anth. Vérard, en 1493 (Bibl. Nat., Réserve Y<sup>e</sup> 10).

2. Antoine Vérard a substitué le nom d'Henry de Croy à celui de Molinet dans l'exemplaire magnifique qui fut présenté à Charles VIII (Bibl. Nat., Velins 577).

3. E. Langlois, *op. cit.*, p. 249.

Il est absolument inutile d'insister sur tant de défauts évidents<sup>1</sup>. Mais Jean Molinet a vécu à une époque ambiguë, d'un mauvais goût et d'une virtuosité extrêmes. Quant au travail qu'il a exercé sur les mots et les rythmes, il ne devait pas être perdu, on le verra tout à l'heure.

Mais la plupart des artistes du temps de Molinet ont été surtout des virtuoses. Nous n'y prenons pas garde (la chose est si bien faite !) quand, sur les miniatures d'un Alexandre Bening, nous voyons tant de petites figures satiriques et comiques orner les marges des manuscrits : fleurs, oiseaux, fraises, papillons, qui cherchent à faire illusion ; des objets, des natures mortes, vases, pots, plumes de paon, faïences, bijoux, perles, qui n'ont souvent aucun rapport avec le sujet, avec l'ensemble même de la représentation.

Enfin, à côté du poète épris des recherches verbales, il y a toujours chez Jean Molinet l'homme du Nord au génie caricatural très spécial ; un vrai réaliste qui a dessiné la guerre comme Peter Breughel et dont l'art, grimaçant et expressif, est si proche de celui de son contemporain, Jérôme Bosch<sup>2</sup>.

Les poèmes de Molinet furent assez appréciés<sup>3</sup> pour avoir quatre fois au moins les honneurs de l'impression. La première fois, à Paris, en 1531, chez Jean Longis, libraire, qui en donna une admirable édition de format in-folio en lettres gothiques (choix qui n'est malheureusement pas correctement publié ni conforme à l'esprit du vieux maître de « bonne mémoire »)<sup>4</sup>. Deux autres éditions parurent en 1537 chez Jean

1. On les retrouvera chez les romantiques attardés et chez certains Parnassiens.

2. En 1504, Jeronimus Van Eken dit Bosch, peintre demeurant à Bois-le-Duc, reçoit 36 livres pour son grand tableau du jugement de Dieu (Arch. du Nord, B. 2185). Voir au Musée de Gand le Christ portant sa croix.

3. Un chapelain d'Arras, Jean Garet, entre 1520 et 1526, recueillit le précieux exemplaire manuscrit qui est aujourd'hui à la Bibliothèque James de Rothschild. Ce religieux a peut-être connu Molinet. C'était, dans tous les cas, un de ses admirateurs car il a noté soigneusement sur une table de cet exemplaire les vers qui étaient « en son grand Molinet », copie aujourd'hui perdue. — Un autre admirateur était l'ami Philippe de Fenin d'Arras à qui l'on doit l'admirable manuscrit de Tournai n° 105.

4. Bibl. Nat., Réserve Y<sup>e</sup> 41. 42.

Petit<sup>1</sup> et chez Jean Longis<sup>2</sup>. Arnoul Langelier, en 1540, reproduisit le texte précédent dans une édition de petit format, imprimée avec de jolis caractères ronds<sup>3</sup>. Un prologue disait encore l'estime singulière dans laquelle on tenait ces poésies, en louait les termes exquis et les sentences, les « dicts » fructueux et joyeux, au point qu'il semblait que l'auteur eût fréquenté les Muses sur le Mont Parnassus et l'Hélicon.

Et tout cela est un enseignement, à cinq siècles de distance. Ne nous hâtons pas de juger !

La destinée a de ces ironies. Le chanoine de Valenciennes, conservateur de l'art réaliste des Flandres, a nourri chez lui, formé à sa discipline Jean Lemaire<sup>4</sup>, l'inventeur de mètres nouveaux, celui qui usera des tercets à l'italienne, l'ami des arts et des artistes, le chantre des Troyens<sup>5</sup>, celui-là qui devait, à Lyon, sur la colline de Fourvières, que l'on disait le *forum Veneris*, édifier le temple païen de Vénus, rédiger le discours de l'archiprêtre Genius<sup>6</sup>. Et c'est une autre affaire que le *Temple de Mars* :

De ce haut temple et merveilleux oracle,  
Les autels sont de lis tres bien parez,  
Encourlinez pour éviter spectacle.

Les chappes sont de draps bien figurez :  
Le propre encens est d'odeur naturelle,  
Les benoistiers, des vaisseaux corporelz.

Et Genius, au moment où s'éteignait le vieux Molinet, parlait ainsi à ses dévots<sup>7</sup> :

1. Bibl. Nat., Réserve Y<sup>e</sup> 1339.

2. Bibl. Nat., Réserve, fonds Salomon de Rothschild.

3. Bibl. Nat., Réserve Y<sup>e</sup> 1340.

4. Il se dira « disciple de Molinet » dans le *Temple d'Honneur et de Vertus*.

5. Chez Molinet il a pu trouver toute cette légende (*Chronique*, t. II, p. 89).

6. *Œuvres*, t. III, p. 107. Ce n'est là qu'une rencontre : mais Molinet avait composé un *dictier poetical* ayant refrain :

En regardant la beaulté de Venus

(Ms. James de Rothschild, fol. 46).

7. *Ibid.*, p. 115.



Jeunesse est brieve; et pourtant qui est sage,  
 Il sert les Dieux, il employe son temps,  
 Ains que vieillesse usurpe en luy servage.  
 Voyez vous point, selon que je pretens,  
 Qu'animaux tous, Dieu et Nature servent  
 En leur jeune aage, en ce joly printemps ?  
 Les cerfs au bois, tiltre d'amours observent :  
 Les oiselets maintenant s'apparient,  
 Et par grand sens leurs especes conservent.  
 Les elements, les uns aux autres rient ;  
 Celestes corps, l'un a l'autre se jouent ;  
 Toutes choses d'amours, ores se prient.  
 Tous sexes or, en concorde se vouent,  
 Masle, femelle, ont acceord reciproque :  
 Jusqu'aux poissons. qui souz les ondes nouent...

N'attendez point le froid temps hyvernal,  
 Auquel serez destituez de forces,  
 Et de vigueur perdrez le gouvernal.  
 En ce temps la, voz ridees escorces,  
 De grand vieillesse, aspres seront et dures :  
 Et voz branches, inclinees et torses...

Chacun de vous alors s'accusera  
 De ses beaux jours perdus et oubliez,  
 Et ses genoux de pleur arrosera,  
 En requerant, a deux genoux pliez,  
 Merce aux Dieux, et Venus la deesse,  
 Par qui tous biens nous sont multipliez !

Cet hymne à Vénus, Lemaire l'a chanté à Lyon<sup>1</sup>, peu après 1505; il l'a chanté pour le peuple de Gaule, blanc comme le lait, pour la race courtoise des Français qu'il a si magnifiquement nommés :

Peuple hardi, de perilz essayeur...

On le voit : c'est l'art païen qu'un fils de Valenciennes annonce déjà à la France et qui va s'implanter dans les Flandres gothiques, où il s'accordera d'ailleurs fort bien avec la volupté charnelle. C'est l'art tout court, la nouvelle religion de la Beauté; et peut être aussi l'appel assez brutal au plaisir.

Bien des aigles ont perdu leurs plumes, bien des lions ont

1. Dans le *Traicté intitulé la Concorde des deux langages*.

été dépouillés de leurs peaux depuis le jour où l'antique Molinet chantait les exploits de ses maîtres, ce qui ne l'enrichit pas. Mais la déesse qu'annonça Jean Lemaire, cette gracile dame Vénus, qu'un charmant dessin de ce temps nous montre lorsqu'elle sort des eaux, c'est la Beauté, et, sans doute aussi, c'est la volupté.

Les derniers venus parmi les Rhétoriciens entrevirent cette récente divinité. Il appartenait aux hommes de la génération de Ronsard de la célébrer sur des rythmes nouveaux, avec les mots préparés par les Rhétoriciens.

Les artistes dresseront cette figure païenne dans l'alcôve des courtisans du Louvre des Valois, là où jadis avait rayonné la croix ensanglantée, régné la figure de la Vierge mère, et celle aussi de la terrible mort.

FIN

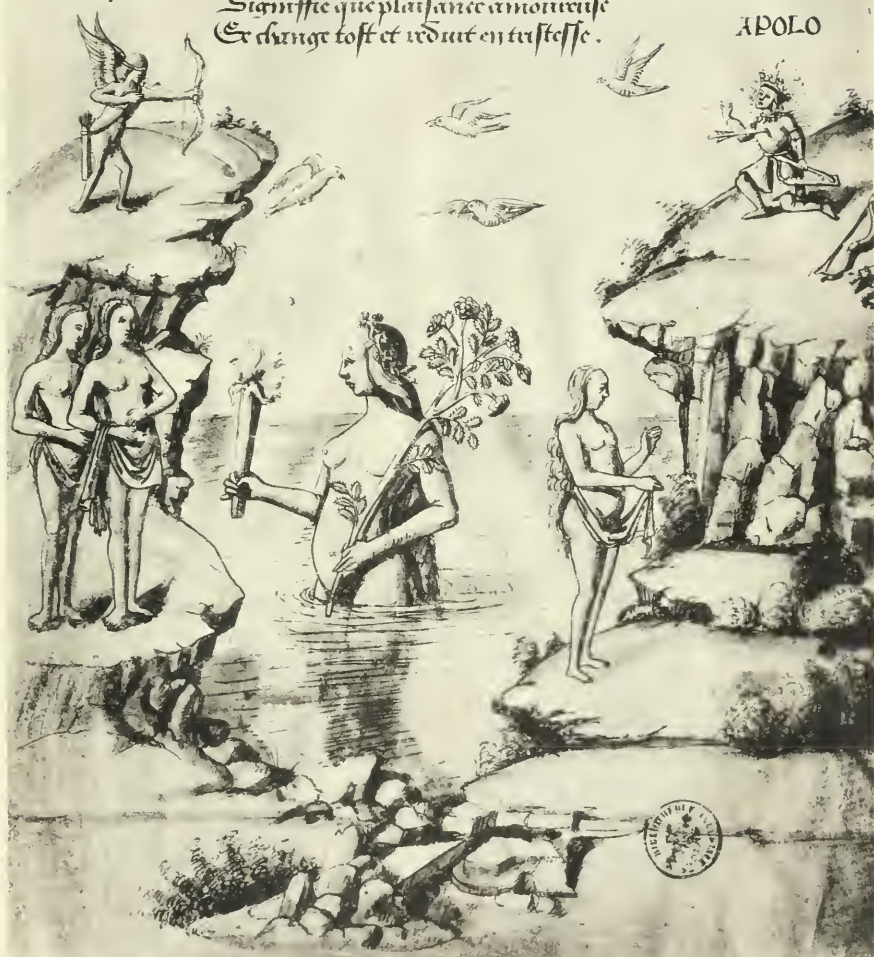
## VENUS

24

Venez a moy d'entente amoureuse  
 Qui voulez faire dieu voluptueux  
 Je suis Venus dieu d'amour et de plaisir  
 Ce beau vainseau d'iceux délicieux  
 Signifie que plaisance amoureuse  
 Et change tost et reduit en tristesse.

CYPIDO

APOLO



La Vénus du Recueil de François Robertet

(Bibl. Nat., ms. fr. 24461, fol. 24)



# INDEX

## A

- Abbeville*, II, 151, 152, 358, 411.  
*Abruzzes*, I, 358, 371.  
*Acigné* (Amaury d'), II, 227.  
*Actes des apostres*, II, 140 n, 141.  
*Adam*, II, 302.  
*Eneas Sylvius*, I, 54 n, 56 n, 84 n, 94 n, 123-124, II, 407.  
*Agamemnon*, I, 146.  
*aigle à deux têtes* (Maximilien), II, 271. — romain, II, 352.  
*Aigueperse*, I, 167, 168, 169, 170, 178, 181 n, 182, 190, 195, 196.  
*Aignan* (saint), I, 145.  
*Aimé* (saint), I, 250.  
*Airain*, II, 415.  
*Aix-en-Provence*, I, 356, 359, 389.  
*Aix* (Corrèze), II, 243, 244.  
*Albalat* (Guillaume), II, 140 n.  
*Albany* (régent d'), I, 121.  
*Albi*, II, 298, 306.  
*Albin* (saint), I, 250.  
*Albret* (Isabeau d'), I, 77 n, 381.  
 — le vieux sire d', II, 236.  
 — le seigneur d', II, 332.  
 — le cadet d', I, 381 n.  
*alchimie*, I, 343, 354, 355.  
*Alciat*, II, 281.  
*Alençon* (Jean duc d'), I, 48, II, 19, 27, 35, 36.  
*Alexandre*, I, 115, 154, 230, 279, 293, 313; II, 108, 204, 273, 302.  
*Alexis* (saint), II, 413.  
*Alexis* (Guillaume), II, 120.  
*Allemagne*, I, 154; II, 357.  
*Allemands*, I, 311, 312; II, 334, 346, 348, 354, 355, 398, 399.  
*Aloris*, II, 173.  
*Amant rendu cordelier*, I, 74 n, 365, 383; II, 123, 124, 125.  
*Amatre* (saint), I, 250.  
*Amboise* (sainte Françoise d'), II, 201, 202.  
*Amboise*, II, 38.  
*Ambroise* de Miglie, I, 52 n.  
*Amédée IX*, duc de Savoie, II, 317.  
*Amérique*, II, 396.  
*Amiens*, II, 26, 153, 412, 422.  
*Ammon*, II, 111, 381 n.  
 « *Amoureux de l'Observance* », I, 364; II, 123, 125.  
*Amphill*, II, 17.  
*Anconis*, II, 226.  
*ânes*, II, 278, 279.  
*ânes mitrés*, II, 281 et n.  
*Angelier* (les), II, 140 n.  
*Angers*, I, 99, 114 n., 116, 176 n., 184, 359, 360, 366; II, 87, 88, 89, 90, 114.  
*Anglais*, I, 11, 12, 22, 34, 35, 44, 45, 73, 90, 98, 99, 118, 121, 126, 131, 133, 150, 151, 152, 154, 164, 178, 181, 182, 183, 185, 228, 231, 232, 290, 291, 305, 315, 321; II, 11 et s., 24, 27, 28, 30, 44, 61, 235, 334, 348, 391, 398, 401.  
*anglaise* (langue), I, 236, 275.  
*Angleterre*, I, 124, 153, 179, 231; II, 19, 271, 403.  
 — cour d', II, 317.  
*Angoulême* (Jean d'), I, 77, 378, 382, 383; II, 15, 28, 29.  
 — Louise d', I, 379.  
*Anjorant* (famille), II, 262.  
*Anjou*, I, 356, 358, 387.  
*Anjou* (Charles d'), comte du Maine, I, 386; II, 137, 138, 140, 150, 151.

- Louis d', I, 99.  
 — Marie d', I, 48, 61, 261.  
 Anne de Bretagne, II, 197, 212, 235-236; II, 356.  
 Annibal, I, 7, 91, 115, 139, 265; II, 401.  
 Anquetil, I, 74 *n*.  
 Anselme (saint), I, 383.  
 Antéchrist, I, 148, 228.  
 Anthume, I, 269.  
 Antiochus, I, 115.  
 Antoing, II, 318.  
 Antoine, I, 171 *n*.  
 Antonio Astesano, II, 5, 32, 46, 47, 48.  
   *univers*, I, 269; II, 357, 393, 434.  
 Apollon, II, 296, 438.  
 Appoigny (Pierre d'), II, 26, 263.  
 Aragon (Alphonse d'), I, 357-358.  
 — Jeanne d', II, 357.  
 Aragonais, I, 358.  
 Arbouville (Charles d'), I, 380 *n*.  
 Arc (Jeanne d'), I, 116, 123, 133, 136, 141, 151, 155 *n*, 157 *n*, 160, 161, 164, 180, 228, 231 291; II, 5, 6, 16, 35, 82, 99, 136, 139 *n*, 274, 275, 395.  
 Arcueil, II, 149.  
 Ardennes, II, 334.  
 Argouges (Jacques d'), II, 139 *n*.  
 Aristote, I, 6, 25, 127, 144, 163, 170 *n*, 200, 326, 354, 383, 387; II, 20, 47, 63, 64, 80, 108, 120.  
 Arton, I, 309.  
 Armagnac (Bernard d'), II, 10, 11.  
 — Bonne d', II, 11, 21, 23.  
 — Cte d', I, 50; II, 395.  
 Arinagnacs, I, 22, 227; II, 11.  
 Arménie, I, 230.  
 Arnaud [Esquerrer], I, 378.  
 Arnauld Guilhem, I, 50.  
 Arques, II, 354.  
 Arundel, II, 11.  
 Arras, I, 315, 385; II, 12, 334, 335, 340, 347 *n*, 365 *n*, 377, 381, 391, 393.  
 Arras (traité d'), I, 305, 307, 308, 317, 425.  
*Ars memorativa*, II, 63.  
*ars moriendi*, II, 129.  
*Art de mémoire*, II, 77.  
*Arts de seconde rhétorique*, II, 39, 126.  
 Artaud de Granval, abbé de Saint-Antoine de Viennois, I, 96, 108, 109, 150, 156.  
 Arthur, I, 230, 278, 293, 384; II, 118, 232.  
 Arthur III de Bretagne, I, 49, 71 *n*, 116, 290, 305; II, 192, 194, 196, 198, 199, 201, 202, 234.  
 Arthur (le petit), duc de Bretagne, I, 386.  
 Artois, II, 332, 353.  
 Artois (Charles d'), II, 317.  
 Asie-Mineure, I, 227.  
 Asnières, II, 7.  
 Asti, II, 5, 29.  
 Athènes, I, 34, 144, 311; II, 314, 308, 341.  
 Athis, II, 277, 299.  
 Atropos, I, 320; II, 352.  
 Attila, I, 145.  
 Aubigny, I, 23 *n*.  
 Auguste, I, 386.  
 Augustin (saint), I, 212; II, 20, 120, 165, 185 *n*, 407.  
 Aurélius, I, 7.  
 Authon (Jean d'), II, 297 *n*, 298.  
 Autriche, II, 348, 350, 353, 357, 359, 400.  
 Autriche (Frédéric d'), I, 155.  
 — Aliénor d', II, 358, 359.  
 — Aubert d', I, 155.  
 — Charles d', II, 359, 360, 361.  
 Auvergne, I, 47, 167, 181, 196; II, 288, 293, 305.  
 Auxerre, I, 228, 230, 231, 232, 246, 247, 249, 253, 256, 260, 261, 268 *n*, 269 *et n*, 276.  
 Auxigny (Thibaud d'), II, 93, 94, 110.  
 Auxonne (vin d'), II, 315.  
 Avallon, I, 250.  
 Avaugour (Guillaume d'), I, 50, 51.  
 Averroës, II, 64.  
 Avicenne, I, 354.  
 Avesnes, II, 333, 354.  
 Avignon, 155, 156, 158, 359, 361; II, 29.  
 Avis (M<sup>e</sup> Jean), II, 278.  
 Azay-le-Rideau, I, 23.



Azincourt, I, 11-12, 35, 61, 99 n,  
179, 227, 230; II, 13-15, 36, 220.

## B

Babylone, I, 34; II, 328, 341, 349.

Bacchus, II, 280, 314.

Bagdad, II, 302.

Baillet, I, 172.

Bailli (Jean), II, 151.

Bailly, II, 249.

Bâte (Concile de), I, 305.

Balance (Jean), II, 281 n.

Bannockbrun, I, 144.

Banquet du bois, II, 122.

Banquet du Faisan, II, 224.

Bapaume, II, 358.

Bar (Gui de), I, 230.

Barbarins, II, 384.

Barbazan, I, 50.

Barbeau (le gros), II, 248, 252.

Barbeau (Guillaume), II, 251.

Barbeau (Henri), II, 251 n.

Barcelone, I, 387.

Barrois, II, 334.

Bas volant de Bretagne, II, 300.

Basanier (Pierre), II, 77.

Basin (Thomas), I, 60 n.

Basoche, II, 247, 254-255, 262.

Bataille (Me), II, 245, 246.

Bâtard de Bourgogne (Grand), voir  
Bourgogne.

Battista de Mantoue, II, 421.

Baudas (Galiffre de), II, 302.

Baude (Anne), II, 246, 283 n.

**Baude (Henri)**, I, VIII, 329; II, 49,  
239-307, 294.

— *Ballades et rondeau*, II, 301.

— *Bonnes inventions, dictz moraux  
pour faire tapisseries*, II, 299.

— *Brieve moralité*, II, 247, 259.

— *Bulles du cardinal de Guerrande*,  
II, 261.

— *Dictz moraux pour mestre en ta-  
pissierie*, II, 301.

— *Dix visions*, II, 270, 271.

— « Gorrier bragard », II, 272, 273.

— *Hystoire poetique*, II, 277.

— « Jeu des clerks du Palais », II, 256.

— *Lamentations de Bourrien*, II, 284,  
287.

— *Petitz dictz et brocars*, II, 282, 300.

— *Petits traictez et dictz*, II, 299.

— *Pièces libres*, II, 284.

— *Pragmatique* (la), II, 253.

— *Requestes*, II, 301.

— « Tapisseries », II, 276, 282.

— *Testament de la mule*, II, 248, 250.

— Baude (chien), II, 32, 241, 269,  
275, 303 n.

Baude le Maistre, II, 75, 110.

Baudelaire, II, 126.

Baudet Herenc, I, 74 n.

Bauffremont (Pierre de), I, 315.

Baudouin de Condé, I, 217.

Baudouin de Constantinople, II, 361.

Baudoin (Philippe), II, 361 n.

Bavai, II, 341, 363.

Bavière (Louis de), I, 155.

— Jean de, I, 308.

Bayeux, I, 2.

Beauce, II, 92.

Beaufort (cardinal), II, 25.

— Jeanne de, I, 125.

Beaujeu (Pierre de), I, 368; II, 424.

Beaugé, I, 48, 122.

Beauneveu (André), I, 175.

Beaupère (Jean), I, 133.

Beauté, II, 313.

Beauvais, I, 233, 235, 238, 239, 247,  
254, 255.

Beauvaisis, I, 232.

Beauvau (famille de), I, 50.

— Louis de, I, 384 et n, 386.

— Bertrand de, I, 389.

Béarn, I, 83.

Bedford (régent), I, 290; II, 17.

belistres, II, 368-369.

Belle dame (La) qui eut merci, I,  
74 n.

Bellefaye (Martin de), II, 100, 112,  
113.

Belle Heaulmière, II, 110, 118.

Bening (Alexandre), II, 441.

berger (bourguignon), II, 354 n, 359.

Bergère (la), II, 328.

bergeries, II, 173, 174.

Berghes (Henri de), II, 424, 427, 428.

— famille, II, 424 n.

Bernard (saint), I, p. 170 n, 201, 209;  
II, 35.

- Beroalde de Verville, II, 390 *n*.  
 Berruyer (Martin), II, 139.  
 Berry (Jean duc de), I, 78, 168, 169, 172, 175, 197, 203, 213, 216-222, 224; II, 143, 168 *n*.  
 Berry (Marie de), I, 178-183, 184-189, 190, 191-95, 203.  
 Bertold (Hippolyte de), II, 419 *n*.  
 Besançon (Etienne de), II, 289.  
 bêtes, II, 278, 279.  
 Bethsabée, I, 99; II, 315.  
 Beyle (Henri), II, 50.  
 Bezon, II, 262.  
 Bezon (Jean), II, 64.  
 Bible, I, 164.  
*Bicêtre*, I, 173; II, 77.  
 Blanche la Savetière, II, 69.  
 Blangy (Mlle de), I, 254-255.  
 Blarru (Jean de), II, 76.  
 Blois, I, 358, 364, 365, 382; II, 9, 10, 27, 30-32, 36, 43-44, 91, 193, 223.  
 Blosset, I, 74 *n*.  
 Blossete, I, 77, 380.  
 Blossville, II, 59.  
 Bobillet, I, 218.  
 Bocal, II, 246.  
 Boccace (Jean), I, 144, 158 *n*, 384 *n*, 386; II, 20, 120, 319.  
 Bochier (Nicolas), II, 20.  
 Bodel (Jean), I, 325.  
 Boèce, I, 198, 209, 220, 279, 383; II, 435, 436.  
*Bohème*, I, 99, 100, 105-106, 143, 147, 245.  
 Boisbrassu (famille de), II, 196, 197.  
 Boisratier (Guillaume), I, 6 *n*.  
*Bolingbroke*, II, 16.  
 Boneuil (Guillaume de), II, 151.  
 Boniface (Jean de), I, 315, 317.  
*Bons dictz moraulx pour tapis ou verrières de fenestres*, II, 302.  
*Bordeaux*, II, 83.  
 Borgia (Lucrèce), II, 395.  
 Bosch (J.), II, 441.  
 Bossuet, I, 33, 141 *n*.  
 Bothéon (Mme de), I, 61.  
 boucanier (le), II, 295, 296.  
*Bouchain*, II, 332.  
 Bouchet (Jean), I, 1 *n*, 131 *n*, 160 *n*; II, 211, 287.  
 Boucicaud (le maréchal de), I, 229 *n*, 230.  
 Boucicaud, II, 21.  
 Bouciquault, I, 365 *n*.  
 Bouligny (Bené de), II, 248.  
*Boulonnais*, II, 311 et *n*, 349.  
 Bouquins (les) I, 388.  
*Bourbon*, II, 258.  
 Bourbon (cour des ducs de), II, 49, 222, 289, 304, 305.  
 Bourbon (Charles de), II, 281.  
 — Jacques de, II, 289.  
 — Jean de, I, 178, 179, 181, 186-189, 234; II, 13, 22.  
 — Jean II de, I, 257; II, 92-93, 257-260, 288.  
 — Jeanne de, II, 59.  
 — Pierre de, I, 380.  
 — Pierre de, écuyer, I, 231.  
 Bourbon (vin de), II, 315.  
*Bourbonnais*, I, 167, 181; II, 59, 258, 259, 306.  
 Bourcinette (Marguerite), II, 437.  
 Bourdigné (Charles), II, 310.  
*Bourg-la-Reine*, II, 75.  
*Bourges*, I, 23, 41, 46, 47, 49, 69, 154, 175, 176, 218; II, 192, 223.  
*Bourgogne*, I, 256, 276; II, 353, 357, 359, 363, 403.  
 — Agnès de, I, 305.  
 — Antoine, bâtard de Bourgogne, I, 309; II, 224, 263, 266, 315.  
 — Isabelle (duchesse de), I, 261-262, 292, 304; II, 24, 25, 225.  
 — Marie (duchesse de), II, 316 *n*, 333, 334, 349-352, 404 *n*, 425.  
*Bourgogne* (cour de), I, 69, 228, 286, 292-295, 314-316, 317-318, 320-321; II, 49.  
*Bourgogne* (Geste de), I, 293.  
 Bourguignonne (Ecole), I, 339.  
 Bourguignons, I, 22, 23, 227, 232, 256, 276, 305, 308; II, 282, 333, 334, 335, 398.  
 Bournel (Denis), II, 264, 265, 266.  
 Bourrien (Jean), II, 284 *n*.  
 Boursière (Catherine la), II, 69.  
 Boutin (famille), I, 31 *n*.  
 Boutine (la), I, 196.  
 Bouton (Philippe), II, 224.  
 Bouts (Thierry), II, 419 et *n*.

Boyau (Etienne), II, 226.  
 Brabançons, II, 358.  
*Brabant*, II, 348, 353.  
 — Antoine de, I, 308.  
*Branches*, I, 260.  
 Brantôme, II, 37.  
 Brebant (Philippe de), II, 286 n.  
 Bréhal (Jean), I, 155 n.  
*Bressoles*, I, 197.  
*Bretagne*, II, 90, 192, 195, 210-215, 225, 227, 234, 235-236. Voir Anne.  
*Bretagne* (cour de), II, 195, 222, 227, 231, 234, 235, 317, 318.  
 Bretons, I, 290; II, 356; II, 319.  
 Breughel, II, 339, 441.  
 Brézé (Pierre de), I, 386.  
*Brie-Comte-Robert*, II, 7.  
 Briquet (chien), II, 32.  
 Briséis, I, 259.  
*Brive*, II, 245.  
*Brou*, II, 306.  
*Bruges*, I, 118, 184, 299, 304, 320, 340, 350; II, 26, 338, 351, 355, 358, 393, 419 n, 425.  
 Brunel (Philippe), II, 77, 113.  
 Brunetto Latini, I, 5, 144.  
*Bruelles*, I, 288, 312, 315, 318; II, 338, 353, 358 n, 360.  
 Bruyères (Mlle de), II, 65, 111.  
 Buchan (Cte), I, 125.  
*Buda-Pesth*, I, 96, 97, 105 n, 136.  
*Bulgnéville*, I, 356, 371.  
*Burgos*, II, 425.  
 Buridan, II, 104.  
 Bury (Jean de), I, 215.  
 Busnois (Antoine), II, 375, 387, 388, 390.

## G

Cacus, II, 336.  
 Cadier (famille), II, 261-262.  
 Cadier (Charles), II, 255, 261-262.  
 Cadmus, II, 299.  
 Caillau (Jean), I, 363-364.  
 Calabre (Mme de), I, 261, 262, 383 n, 384.  
 Calabre (Jean de). Voir Lorraine.  
*Calais*, II, 13, 17, 24, 381, 391.  
*Calendrier des bergers*, II, 121.  
 Camail (ordre du), II, 24, 26.  
*Cambrai*, II, 26, 384, 424, 428 et n.  
 Cambyse, II, 299.

Campo Basso (Cte de), II, 323, 324, 329.  
*Candie*, I, 230.  
 Canlers, II, 82.  
*Cannes*, I, 146.  
 Capétiens, I, 164.  
*Captivel*, I, 388.  
 Cardon (Jacques), II, 77, 113.  
 Cardonne (bâtard), II, 334 n.  
 Carlo del Nero, I, 68 n.  
*Carthage*, I, 34, 91, 337.  
 Cassandre, II, 92.  
 Cassinel (Mlle), I, 170, 171.  
 Castel (Jean), I, 72, 73; auteur du *Pin*, 73.  
 Castel (Jean), II, 389.  
*Castelnau-de-Montmirail*, II, 22.  
*Castille*, I, 95, 121, 122; II, 362 n.  
 Castille (Fernand de), II, 356.  
*Castillon*, II, 192, 201.  
 Castres (évêque de), I, 146.  
*Catalogne*, I, 387; II, 348.  
 Catherine (fête de la Sainte), II, 149.  
 Catherine (sainte) du Sinaï, I, 250.  
 Catherine de France. Voir Charolais (comtesse de).  
 Catherine de Vausselles, II, 69, 70.  
 Caton, I, 88, 139, 279, 383.  
 Catulle, II, 46.  
 Cauchon (Pierre), II, 136.  
 Caulier (Achille), I, 74 n, 158 n.  
 Caulier (Jean), II, 365 n.  
 Cauvel (Jennin), II, 18.  
 Caxton (William), I, 56 n.  
 caymands, I, 366.  
 ceinture de Bourbon, II, 260.  
*Cent Nouvelles nouvelles*, I, viii, 269, 271, 338; II, 121.  
 Cerberus, I, 325; II, 401.  
 Cerf-volant, II, 242, 250, 275.  
 Cerf-volant (querelle du) et du lion rampant, II, 304, 331.  
 César, I, 5, 115, 144, 154, 293, 386.  
 Chabannes (Antoine de), II, 269, 270, 303.  
*Chaise-Dieu* (la), I, 223 n.  
*Chalon-sur-Saône*, I, 316; II, 30.  
*Châlons* (fêtes de), I, 261, 382.  
 Chalvet (Vincent), II, 50.  
*Chambéry*, I, 303.  
 Chambres de rhétorique, II, 422.

- Champagne*, I, 73.  
*Champ Fleury*, II, 141 n.  
*Champloiseau*, I, 260.  
*Chanco de Johanne*, I, 356.  
*Chandos (John)*, I, 265.  
*chanson brodée*, II, 12.  
*chansons*, I, 75, 242; II, 419 n.  
*chansons notées*, II, 41.  
*Chapelain*, II, 112.  
*Chaperonnière (Jehanneton la)*, II, 69.  
*Charenton*, II, 313.  
*Charlemagne*, I, 21, 101, 146, 279, 293; II, 5, 273, 302, 314, 402.  
*Charlemagne (roman de)*, I, 230.  
*Charles V*, I, 143, 227, 231; II, 59, 69.  
*Charles VI, roi de France*, I, 20, 227; II, 6, 10, 103.  
*Charles VII, roi de France*, I, 23, 24, 25, 41-42, 46-52, 60-61, 69, 71 n, 73, 83-84, 94 n, 95-96, 98, 100-101, 102, 109, 112, 120, 121, 123, 129, 143, 145, 146-147, 164, 184, 230, 231, 238, 295, 305, 317-318, 321; II, 3, 64, 94, 100, 123, 136, 137, 241, 242, 267, 269, 273, 275, 349.  
*Charles VIII, roi de France*, II, 236, 255, 264, 269, 270, 273, 275, 278, 292, 305, 372, 395, 396, 401-402, 440 n.  
*Charles, frère de Louis XI*, II, 220.  
*Charles le Chauve*, I, 21.  
*Charles Quint*, II, 361.  
*Charles le Téméraire*, I, 268, 318; II, 225, 304, 313, 315, 316, 320, 322-332, 335, 338, 340-352, 363 n, 365, 395, 396.  
*Charolais (Catherine de France, comtesse de)*, I, 317, 320.  
*Charolais. Voir Charles le Téméraire.*  
*Charpentier (Jean)*, II, 67.  
*Chartier (Alain)*, I, VII, IX, 1-165, 183, 184-185, 253, 286, 318, 321-322, 349, 359, 383, 386; II, 33, 69, 75, 121, 122, 123, 135, 215, 216, 438.  
— *Belle dame sans merci (la)*, I, 60, 65-68, 159, 223; II, 122. *Querelle*, I, 70-73, 74.  
— *Bréviaire des nobles*, I, 92-93, 121, 322, 323.  
— *Complainte contre la mort*, I, 62-63; II, 122.  
— *Curial*, 46-57, 84 n, 161.  
— *Débat du gras ou du maigre ou des deux fortunes d'amour*, I, 74-84.  
— *Débat du réveil matin*, I, 64-65; II, 122.  
— *Débat patriotique*, I, 42-45, 185.  
— *Dialogus familiaris amici et sodalis*, I, 86-92, 160.  
— *Discours latin sur les libertés de l'Eglise*, I, 20-22.  
— *Epîtres latines*, I, 85-92.  
— *Epître latine à son frère*, I, 4-5.  
— *Epîtres de propagande auxquelles Chartier a pu collaborer*, I, 24.  
— *Epistola de detestatione belli gallici*, I, 22.  
— *Epistola de detestatione belli gallici et suasionis pacis*, I, 110-116.  
— *Epistola ad Universitatem Parisiensem*, I, 24-28.  
— *Esperance (l') ou Consolation des trois vertus*, I, 2, 132 n, 135.  
— *Exil*, I, 135 n.  
— *Invective en latin contre un ami ingrat*, I, 57-58, 85.  
— *Invective en latin contre un ennemi*, I, 58-59, 85-86.  
— *Lay de Paix*, I, 118-120, 184-185; II, 122.  
— *Lay de Plaisance*, I, 2, 8-10.  
— *Livre des Quatre Dames*, I, 2, 11-17.  
— *Oratio ad imperatorem*, I, 98-103.  
— *Oratio ad regem romanorum Sigismundum*, I, 103-105.  
— *Persuasio ad Pragenses*, I, 105-108.  
— *Quadrilogue invectif*, I, 29-42, 132 n, 135, 160 n, 161.  
*Chartier (Guillaume)*, I, 3, 4, 5, 52 n, 55-56, 157, 196.  
*Chartier (Jean)*, I, 2.  
*Chartier (Thomas)*, I, 3, 31 n.  
*Chartres*, II, 10.  
*Chartres (Regnault de)*, I, 49, 116, 123, 124, 127, 143, 150, 305.

- Chartres (Hector de), I, 123.  
 Charybde, I, 113.  
 chasse, I, 314.  
 Chastellain (Georges), I, IX, 320, 321, 329 *n*, 364 *n*, 389; II, 135, 191 *n*, 222, 223-225, 282, 290, 293, 294, 298, 304, 305, 318-321, 331 *n*, 361, 392, 393, 394-295, 422.  
 Chastellain (Pierre), dit Vaillant, I, 286, 329, **339-389**; II, 39, 122, 124, 125.  
 — *Cornerie des anges*, I, 352, 362 *n*, **366**, 382.  
 — *Débat des deux sœurs ou l'Embusché Vaillant*, I, 365, **372-378**, 383; II, 124.  
 — *Lettres envoieiz*, I, **367**.  
 — « Lettre en prose », I, **368**.  
 — *Mon temps perdu*, I, **340-344**; II, 122.  
 — *Mon temps recouvré*, I, **344-353**, 362 *n*.  
 — Poésies de Vaillant, I, **367-370**.  
 Chastellaine (Jeanne), I, 389. Voir Jeannette (la bonne).  
 Chastellux (maréchal de), I, 231.  
 Chateaubriand, I, 34.  
 Château-Regnault, I, 263.  
 Châteauneuf (bois de), I, 368.  
 Châteauneuf-sur-Charente, I, 379, 380 *n*, 381.  
 Châteauneuf-sur-Loire, II, 7.  
 Château-Thierry, II, 9.  
 Chaucer, I, 125; II, 3, 17, 23, 42.  
 Chaucer (Alice), II, 23.  
 Chauvigny (Anne de), I, 257, 260.  
 Chauvin, II, 231 *n*.  
 Chifflet (J.), 434, 435.  
 Childebert, I, 167.  
 Childéric, I, 143, 144.  
 Chimay, II, 400.  
 Chimay, II, 318.  
 Chinon, I, 23 *n*, 131 *n*, 134 *n*.  
 Chotel, II, 77, 225.  
 Chrétien (Antoinette), I, 231 *n*.  
 Chrétien (Isabeau), femme de Jean Régnier, I, 239, 242, 253, 271-273, 280-281.  
 Chronique de Normandie, II, 120.  
 Chronique de Saint-Denis, II, 120.  
 Chuffart (Jean), I, 133.  
 Chypre, I, 230.  
 Ciboule (Robert), I, 133 *n*.  
 Cieéron, I, 58 *n*, 110; II, 217, 290 *n*, voir Tulle.  
 Clarence, I, 178; II, 15.  
 Claude de France, II, 359, 360.  
 Claus Sluter, I, 218.  
 Cléopâtre, I, 386.  
 Clèves, II, 400.  
 Clèves (Adolf de), II, 26, 317.  
 — (Jean de), I, 309.  
 — (Marie de), I, 77 *n*, 365, 378, 379, 380, 382, 383 *n*, 384 et *n*, 387; II, 25, 26, 29, 36, 37.  
 Clisson, II, 190, 191, 194.  
 Clopinel, I, 158 *n*, 386.  
 Clotaire, I, 146.  
 Clotho, II, 299.  
 Clotilde, I, 113.  
 Clovis, I, 100, 143, 145, 146, 164.  
 Cœur (Jacques), I, 362, 363; II, 395.  
 Cognac, I, 378, 379 et *n*; II, 135.  
 Coimbre (due de), I, 323, 324.  
 Col (Gontier), I, 19, 20, 31, 52 *n*.  
 Colard le Voleur, I, 295, 328.  
 Colard Mansion, I, 32.  
 Colcos, I, 299.  
 Colette, II, 249, 252.  
 Colette (sainte), I, 182.  
 Colin de Cayeux, II, 84, 85, 86.  
 Collège de Montaigu, II, 311, 312 *n*, 436.  
 — de Navarre, II, 85, 87, 96-97.  
 — du Cardinal Lemoine, II, 311-312.  
 Collerye (Roger de), II, 254.  
 Cologne (archevêque de), II, 322.  
 Colombel (Guillaume), II, 113.  
 Colombe (sainte), I, 250.  
 Colonna (Gui de), I, 329.  
 Combworth (Thomas), II, 16.  
 Commynes (Ph.), II, 236, 313 et *n*.  
 compagnons de la feuillée, I, 232.  
 Compains (Jean), II, 246.  
 Compère (Loyset), II, 365 *n*, 389-390.  
 Compiègne, I, 321; II, 8, 12, 26, 135.  
 Complaintes et épitaphes du roy de la Bazouche d'André de La Vigne, II, 247, 311 *n*.

- Compost des bergers*, I, 195 n.  
*Condé*, II, 327 n. 332, 334.  
*confession* (Manuel de), II, 20.  
*Confession d'amour*, II, 122.  
*Confession et testament de l'amant*  
*trespassé de deuil*, II, 123.  
*Couflans*, II, 149.  
*Congé d'amour*, II, 122.  
*Conrad*, I, 150, 154, 155.  
*Constantin*, II, 273.  
*Constantinople*, I, 296; II, 395.  
*Contemplacions* (les) *hystoriez sur*  
*la passion*, II, 167 n.  
*Coppenolle*, II, 355.  
*Coquards* (les), II, 223.  
*Coquerel* (Jean), II, 66.  
*Coquille* (Gilbert), II, 121.  
*Coquillards*, II, 81, 83-88.  
*Corbie*, II, 153.  
*Corbigny*, I, 250.  
*Cordebeuf* (Merlin de), I, 196, 197.  
*Cornwall* (John), II, 17.  
*Corrozet* (Gilles), II, 110, 282.  
*Cotard* (Jean), II, 117, 287.  
*Cotin* (Guillaume), II, 112.  
*Cotonnière* (la), II, 286.  
*couleurs* (symbolique des), II, 281.  
*Coulonges* (Jeanne de), I, 381.  
*Coullonges* (Mme de), I, 381.  
*Couraud* (Andry), II, 89 90, 111.  
*Courcelles* (Guillaume de), I, 133.  
*Courcelles* (Jean de), II, 156.  
*Courcelles* (Thomas de), II, 136,  
 156 n.  
*Courtebote*, I, 171, 172.  
*Courtecuisse* (Jean), I, 175.  
*Courtrai*, II, 398.  
*Cousay* (André de), II, 251.  
*Cousteau* (Nicolas), II, 140 n.  
*Coustelier* (U.), II, 310.  
*Coussumes d'Arras*, II, 365.  
*coûtumiers*, II, 120.  
*Coxin de Velde*, I, 301 n.  
*Cravant*, I, 48, 230.  
*Grécy*, I, 314.  
*Crésus*, I, 220.  
*Cretin* (Guillaume), II, 49, 135,  
 295, 305, 389, 432.  
*Crevecœur* (Philippe de), II, 316,  
 400. Voir *Esquerdes*.  
*Crî de la Basoche*, II, 254 n.  
*Croy* (les), I, 384; II, 318, 320.  
 — Antoine de, I, 269; II, 225.  
 — Charles de, II, 224.  
 — Henri de, II, 440 et n.  
 — Philippe de, I, 214.  
*Cruelle femme* (la) d'Achille Caulier,  
 74 n.  
*Criseïs*, II, 22, 41.  
*Cupido*, II, 281.  
*Cybole* (Robert), II, 145.  
*cygnes* (légende des), II, 363.

## D

- Dacian*, II, 337.  
*Dago*, II, 202.  
*Dagobert*, I, 146.  
*Dainteville*, II, 386.  
*Dalmalie*, I, 109.  
*Damas*, I, 262, 357.  
*Dames* (les), II, 223.  
*Dames de Bluetorique*, II, 289-292,  
 294, 311 n.  
*Dammartin* (Cte), II, 303, 332.  
*Dangy* (Barthélemy, I, 311 n; II,  
 437.  
*Danche* (P.), I, 365 n; II, 270 n, 294,  
 305.  
*Daniel*, II, 370.  
*danse*, I, 18, 74-75, 222-223, 257, 360,  
 382, 383; II, 360.  
*danse macabre*, I, 177, 222-223, 247,  
 319, 320 336; II, 105, 121, 413,  
 416-417.  
*Dante*, I, 85, 135; II, 305.  
*Darés le Phrygien*, I, 6.  
*Darius*, I, 115, 162.  
*Darnley* (J. Stuart), I, 122.  
*Dauphiné*, II, 90.  
*Dauvet* (Jean), II, 248.  
*David*, I, 99, 164, 220, 386; II, 111,  
 204, 315.  
*Débat du boucanier et du gorrier*,  
 II, 295, 296.  
*Débat de la dame et de l'écuyer*, II,  
 303 n.  
*Débat sans relation*, II, 125.  
*Décus*, I, 7.  
*Delacroix* (Alain), II, 248.  
*démocratie*, I, 163.  
*Demophontes*, I, 386.



Démosthène, I, 6.  
 Denis (saint), II, 407.  
 Denis le Tyran, I, 21; II, 336.  
 Dent (Guillemette), I, 197.  
 Deschamps (Eustache), I, VII, 246;  
 II, 21, 33, 103, 107, 117-118.  
 Des Ormes (Gilles), II, 39.  
 Despars (chanoine), II, 145.  
 Dessarteaulx, I, 72.  
 Desvres, II, 311.  
 devises :  
 — *La plus des plus*, I, 369.  
 — *Los en croissant*, I, 378.  
 — *C'est moy qui l'a*, I, 378.  
 — *Chauffrettes ardeutes, ardent dé-*  
*sir, plaie non guérie, arc turquois*,  
 I, 387.  
 — *Rien ne m'est plus*, I, 380; II, 10.  
 — *Vostre rien*, I, 380.  
 — *Sejour de denil*, I, 380.  
 — *Fors vous senle*, I, 380.  
 — *Cerf volant*, I, 386.  
 — *Fen grégois*, I, 386.  
 — *Souvenir tue*, II, 224.  
 — *Au fort allé*, II, 224.  
 — *Esperance*, I, 191; II, 260.  
 — *Nul ne s'y frote*, II, 263.  
 — *Vous seulement*, II, 419.  
 — *Dieu le scet*, II, 419.  
 Diable (le), II, 172, 173.  
 Dialogue d'un amoureux et de sa  
 dame, I, 74 n.  
 Dialogues de France, d'Angleterre,  
 de Bourgogne, II, 304.  
 Didon, I, 140; II, 70.  
 Dijon, I, 257, 302; II, 83, 84.  
 Dinant, II, 341, 396.  
 Diomède, I, 386.  
 Dioscorus, II, 336.  
 Dit de la mort par un Célestin de  
 Paris, I, 202 n.  
 Dit des philosophes, II, 120.  
 Dit des trois morts et des trois vifs,  
 I, 198, 217, 218.  
 Dixmude, II, 393.  
 Dogis (Robin), II, 97, 98, 99.  
 Dolopathos, I, 230.  
 Donat, II, 63.  
 Donzenoc, II, 246.  
 Douai, II, 333, 334, 412.  
 Douglas (Archimbault), I, 122.

Douglas (Guillaume), I, 121.  
 Doutrejan (Madeleine), II, 297.  
 Douvres, II, 14, 17, 19.  
 Draguignan, II, 153.  
 Du Boc, I, 247.  
 Du Bellay (Joachim), I, 11; II, 135.  
 Du Breul, II, 102.  
 Du Cange, I, 247.  
 Duchesne (André), I, 1 n.  
 Du Cygne (Jean), I, 51.  
 Dudrac, II, 266.  
 Du Fail (Noël), II, 190.  
 Du Fresne (Martin), I, 133 n.  
 Du Guesclin, I, 17, 265 n.  
 Du Piédéfou, voir Perrette.  
 Du Pleiz (Jean), I, 133 n.  
 Dupont (Gaspard), II, 297 n.  
 Dupré (Jean), voir Larcher.  
 Durendal, II, 374 n.  
 Dürer (Albert), II, 291, 372 n.

## E

Echo, I, 326.  
 Echecs moralisés (*livre des*), I, 198.  
 écoliers, II, 63-68.  
 Ecorcheurs, II, 11.  
 Ecossais, I, 48, 122, 128, 230; II,  
 384.  
 Ecosse, I, 47, 94 n, 121-131, 144; II,  
 15, 395.  
 Ecosse (Isabelle d'), II, 199, 229.  
 — James I d'Ecosse, I, 121, 124-127,  
 131.  
 — Marguerite d', I, 76, 131, 261,  
 262, 382 n; II, 123.  
 — Robert d', I, 144.  
 Egypte, I, 230.  
 Edouard d'York, roi d'Angleterre,  
 II, 349, 396.  
 Eglise, I, 351-352; II, 322.  
 Eglise gallicane, I, 19-22.  
 Egyptienne (l'), I, 250.  
 Eliot, I, 171.  
 élus des finances, II, 244, 245 et n.  
 Empire, I, 95, 97-98, 163; II, 349,  
 393.  
 Enée, I, 139, 159, 161, 386.  
 enseignes, II, 112.  
 entremets, I, 304.  
 Eole, II, 322.

- Epernay*, II, 8.  
*Epicière (L')*, II, 286.  
*Erreurs (les) du Jugement de la Belle dame sans merci*, I, 74 n.  
*Esbalement... du mariaige des iij filz Hemon...*, II, 68.  
*Escandlour (siège d')*, I, 230.  
*Escaul*, II, 363.  
*Esch*, I, 309.  
*Esdras*, I, 103.  
*Espagne*, II, 356, 357, 393, 403.  
 — maison d', II, 357.  
*Espagnols*, I, 357; II, 334.  
*Espaly*, I, 71 n.  
*Esperance* (devise des ducs de Bourbon), I, 191; II, 92, 257.  
*Esquerdes (seigneur d')*, II, 400.  
*Etampes (comte d')*, I, 268, 270, 271.  
*Estienne (Henry)*, II, 104.  
*Estouteville (Robert d')*, II, 66, 81, 82, 100, 111.  
*États provinciaux*, II, 246.  
*Etrille Fauveau*, II, 281.  
*Etienne (saint)*, I, 250.  
*Eugène (Pape)*, I, 305.  
*Europe*, II, 299.  
*Eurydiee*, I, 326.  
*Eusèbe (saint)*, I, 250.
- F**
- Fabius Maximus*, I, 89.  
*Facino Cane*, I, 279.  
*Faits romains*, II, 208.  
*farces*, II, 185, 239, 256.  
*farces (joueur de)*, I, 287, 304, 305 n.  
*Faulcon (Jean)*, I, 236.  
*Fauveau*, II, 301.  
*femmes des différents pays*, II, 281.  
*Fenin (Philippe de)*, II, 310 n, 311 n, 365 et n, 431 n, 441 n.  
*Féron (Guillaume)*, II, 121.  
*Ferrebouc (François)*, II, 98, 99, 100.  
*Ferron (Jean)*, I, 198.  
*Ferrone (la)*, II, 139 n.  
*fêtes religieuses*, I, 251; II, 60-61.  
*feuillards*, II, 365, 384.  
*feuillée (compagnons de la)*, I, 232.  
*Fiacre (saint)*, I, 122.  
*Fichet (Guillaume)*, I, 157 n; II, 138.
- Fierabras*, II, 121.  
*Fillastre (Guillaume)*, I, 294 n.  
*Firdouzi*, II, 39.  
*Flamands*, II, 348, 358, 398, 400.  
*Flandre*, II, 27, 304; II, 353, 393, 400.  
*Flavy (Hector de)*, I, 315.  
*Floquet*, I, 238.  
*Florus*, I, 5, 144.  
*Foix (maison de)*, I, 50; II, 271.  
 — comte de, I, 371.  
 — cardinal de, I, 356, 361.  
 — Gaston de, I, 378; II, 289.  
 — Jean, comte de, I, 83, 84; II, 124.  
 — Marguerite de, II, 195, 212.  
 — Monseigneur de, II, 371.  
*Folgoël*, II, 199.  
*Fontaine (Jean de)*, II, 415.  
*Fontaines (Rigaud de)*, I, 238.  
*Fontay (Jean de)*, I, 157.  
*Fontenay-le-Comte*, II, 102.  
*Forez*, I, 181, 182, 183; II, 306.  
*Formigny*, I, 157 n; II, 201.  
*Fotheringay*, II, 16.  
*Fouquet (Jean)*, II, 294, 419.  
*Fouquet*, II, 72.  
*Fradet*, II, 29, 39.  
*Frane Gontier*, II, 89, 123, 173, 284, 301.  
*Français*, II, 349, 356, 398, 429.  
*France*, I, 35-36, 37, 38, 69, 130, 242-243, 245; II, 19-20, 357, 398, 402.  
*France (cour de)*, I, 52-55, 60-61; II, 6, 317.  
*Francfort*, II, 353.  
*Francherville*, II, 334.  
*Franeillons*, II, 356.  
*François I, roi de France*, II, 38, 281, 292.  
*François I de Bretagne*, II, 192, 194, 196, 198, 199, 200, 205, 227.  
*François II de Bretagne*, II, 194, 195, 196, 212, 225, 234, 235.  
*François (saint)*, I, 364.  
*frappart*, II, 380.  
*Frédéric (l'empereur)*, II, 327, 353.  
*Frémin*, II, 117.  
*Frioul*, I, 109.  
*Frison*, II, 358.  
*Frison (capitaine)*, II, 384.  
*Froissart*, I, 47, 228; II, 3, 21, 33, 364, 422.

Frotier (Pierre), I, 50, 51.

Fumechon (famille de), II, 248 n.

## G

Gaguin, I, 52 n, 56 n; II, 99.

Galehaut, I, 384.

Galerie (Colin), I, 214-215; II, 112, 149.

Galien, I, 208.

Galiffre de Baudas, II, 278, 302.

Galiot du Pré, II, 339 n.

Gallogrécie, I, 38.

Galmier (messire), II, 261, 289.

Gand, I, 289, 294 n, 303 n, 315, 340, 350; II, 29, 338, 349, 350, 355, 356, 359, 384, 393, 399, 400.

Gantière (belle), II, 69.

Gantois, II, 355, 400.

Garbet (Nicole), II, 7, 8.

Gardane, I, 388.

Garet (Jean), II, 310 n, 311 n, 441 n.

Gascons, I, 84, 133.

Gaston IV de Foix, I, 378, 386.

Gaulois, I, 38.

Gautier (Théophile), II, 39, 78.

Gauvain, I, 318, 384.

Gédéon, I, 293, 294, 299.

Gélu (Jacques), I, 146.

Genève, I, 303, 416.

Geneviève (sainte), I, 145.

Gerber, I, 354.

Germain (Jean), I, 294.

Germanie, II, 349, 393.

Gentilly, II, 149.

Georges (saint), II, 409.

Gerson (Jean), I, 133, 147; II, 167-171.

*Geste de Bourgogne*, I, 293.

*Geste de France*, I, 293.

*Geste des nobles* (la), I, 382.

Giac (Pierre de), I, 49, 50.

Gibecière (la), II, 286.

Gildas (saint), II, 219.

Gilles, II, 71.

Gilles de Bretagne, II, 395.

Giron (Alain), I, 238.

Gleichen (comte de), I, 308, 310, 312.

Gloucester, I, 118; II, 24, 25.

Godefroy de Bouillon, II, 118.

Godefroy o la grant dent, II, 208.

Godin (Jean), II, 402.

Goerlitz (Elisabeth de), I, 308, 313; II, 8.

Gombault, II, 122, 173.

gorrier bragard, II, 272.

gorriers de cour, II, 278.

gorrier (le), II, 295, 296.

Gossouyn (Girard), II, 78, 112.

Goths, I, 111.

Gouge (Martin), I, 48, 116, 143.

Gonges (les), II, 223.

Goujet (l'abbé), II, 50.

Gournay, I, 254.

Gouvieux, II, 79.

Graal, I, 384.

*Grand garde derrière*, II, 122.

Granson, II, 264, 328, 329.

Gravelines, II, 25.

Gray (Johannes), I, 127.

**Greban (Arnoul)**, I, viii; II, 133-188, 411, 438.

— *Actes des apostres*, II, 140, 141 et n.

— *Mystère de la Passion*, II, 151-161.

— *Oraison à la Vierge*, II, 141 n.

— *Résurrection* (la) de Nostre Seigneur Jesuschrist, II, 159, 161 n.

Greban (Simon), II, 134, 135, 140-141.

Grèce, I, 154, 230; II, 402, 403.

Grecs, I, 88, 91, 111; II, 314.

Grecques (nobles), II, 281.

Grégoire (saint), I, 221.

Grenade, II, 356, 362 n, 396.

Grenier (dom), II, 152 n.

Gremont (Jean de), II, 243.

Gressart (Perrinet), I, 117, 232 n, 260, 321.

Grigny (seigneur de), voir Brunel (Philippe).

Grimault (M<sup>e</sup> H.), II, 145 n.

Gruel, I, 50.

Guarini de Vérone, I, 388 n.

Gueldres, II, 353.

Guérchy, I, 229, 260 n, 274 n, 277.

Guerrande (cardinal de), II, 261.

Guet (chevalier du), II, 77.

Guichard du Puy, I, 51, 52.

Gui de Colonna, I, 329.

Guillain (saint), II, 428 n.

Guillaume de Marcigny, I. 216.  
 Guillebert de Metz, I, 8.  
 Guilleville. *Pèlerinage de la vie humaine*, II. 120.  
 Guillier (Christophe), I. 233, 235.  
 Guillot, I, 235.  
 Guinegate, II. 396, 397, 400 n, 429.  
 Guyenne (Monseigneur de), fils de Charles VI, I. 18, 170, 171, 176 n, 223.

## H

Hainaut, I. 308; II. 319, 353, 361, 393, 421 n, 422.  
*Hal*, II. 415.  
*Ham*, II, 156.  
 Hamlet, II. 3, 6.  
 Heaulmière, voir Belle Heaulmière.  
 Hector, I, 87, 154, 278; II, 208, 257 n, 232, 239.  
 Hélène (Belle), I. 279, 326; II. 22, 41, 129, 277. — Hélène, II. 89.  
*Hélicon*, II, 442.  
 Hélinant, I, 201.  
 Henri de Saxe, II, 143.  
 Henry V, roi d'Angleterre, I. 12, 111, 122, 179, 290 n; II, 12-16, 19.  
 Henry VI, roi d'Angleterre, II. 16, 17, 18, 306.  
 Hennuyers, II, 348, 354.  
 Hercule, I. 326, 386, 387; II. 281, 313.  
 Herlph, II, 16.  
 Hermès, I, 354.  
 Hersin (Bonne de), II, 374.  
 Hervé (saint), II, 196.  
*Hesdin*, I. 286, 289, 292, 314; II. 358.  
 Hesse (Henri de), II. 323.  
 Hippocrate, I. 208.  
 Hippolythe (saint), II, 410, 419, 420.  
 Hollandais, II, 348.  
*Hollande*, I, 118; II. 353.  
 Holopherne, II, 382.  
 Homère, I, 5, 6, 87, 144, 217; II. 290.  
*Hongrie*, I. 96, 156; II, 414, 415.  
 Hongrois, I, 98, 108.  
*Hôpital d'Amours*, I, 386, 387; II. 122.  
*Hôpital d'Amours d'Achille Caulier*, I, 74 n.  
 Horace, I. 6, 323; II. 33, 46, 55.

Hottin Bonnelle, II, 368-369.  
 Hue de Boulogne, I. 328.  
 Hugo (Victor), I. 161; II. 51, 102, 348 n, 438.  
 Hugues, I, 222.  
 Humières (le seigneur de), I. 312.  
 Hussites, I. 97, 143, 147.  
 Hutin du Moustier, II. 98, 99.

## I

*Ilion*, I, 34, 329.  
 Imbert, II. 50, 310.  
*Imitation de Jésus-Christ*, I. 139.  
*Imprimerie*, II, 396.  
 Innocents (cimetière des), I. 176-178, 217, 222; II, 105, 128, 129, 210, 214.  
*Inverness*, I, 126.  
 Iphigénie, I. 146.  
 Isabeau de Bavière, I. 18, 69; II. 9, 164.  
 Isabelle de France, veuve de Richard II, n, 8.  
 Isabelle d'Autriche, II. 359.  
 Isabelle la Catholique, II. 360.  
 Isaïe, I. 34.  
 Iscult, II. 22.  
 Isle Bouchard (Catherine de), femme de Giac, I, 49, 50, 61, 71.  
 Israël (la maison d'), I, 99, 127, 164-165.  
*Issoudun*, I. 71, 73, 74, 109, 185.  
*Italie*, I. 107, 154, 156, 227, 230, 242, 354, 355, 361; II. 29-30, 292, 305, 401.  
*Italiens*, I, 357; II, 29, 31.  
 italienne (langue), I. 275.

## J

Jacqueline de Hainaut, I. 118; II. 361.  
 Jacquemart de Hesdin, I. 175.  
 Jacques de Cessoles, I. 198.  
 Jacquville, I. 18.  
 James (Jacques), II. 112.  
 Jamet du Tillay, I. 76.  
*Jardin de Plaisance*, I, 314.  
 jargon, II. 84, 85, 136, 172, 177.  
 jargon des voleurs, II, 127.  
 Jason, I. 159, 293, 294, 299.

Jaucourt (Philibert de), I, 268.  
 Jean II, roi de France, I, 37.  
 Jean V de Bretagne, II, 192, 194, 196, 198, 199, 205.  
 Jean de Cambrai, I, 218.  
 Jean de Liège, II, 357 n, 359 n.  
 Jean de Meung, I, 198; II, 135.  
 Jean de Montmatre, I, 171 n.  
 Jean de Troyes, I, 171.  
 Jean-Baptiste (saint), II, 111.  
 Jean-Sans-Peur, I, 19, 24, 49, 51, 121, 290; II, 9, 10, 11, 15.  
 Jeanne la brune, II, 6, 8.  
 Jeanne de Bretagne (la grant), II, 69.  
 Jeannette (la bonne), I, 343, 351.  
 Jeannette de Presles, II, 263.  
 Jérémie, I, 312; II, 322.  
 Jérôme (saint), I, 170 n, 211.  
 Jérusalem, I, 230, 291, 347; II, 402, 429.  
 Jérusalem (*La conquête de*), II, 30.  
 Jessé de Mons, II, 365 n.  
 Jésus, I, 249; II, 116.  
*Jeu de saint Quentin*, II, 411.  
 Job, I, 198, 199, 200-213, 219, 245, 251.  
 Joigny, I, 231, 258, 260 n.  
 Joigny (comtesse de), I, 257, 260.  
 Joly (Michel), II, 256.  
 Josué, I, 146.  
 Jouvénal (Michel), II, 113. — Voir Juvénal.  
 Judas, I, 376.  
 Judith, II, 92.  
 Jugement (le) du *povre triste amant banny*, I, 74 n; II, 123.  
 Jugurtha, I, 140.  
 Juifs, I, 360, 361.  
 Julien (saint), I, 250.  
 Jupiter, II, 277, 299, 358, 432.  
 Justin, I, 5, 144.  
 Juvénal, I, 6; II, 33.  
 Juvénal des Ursins (Jean), I, 36-37, 46, 50, 165 n; II, 248, 275.

## K

Karites, II, 296.

## L

La Barre (bâtard de), II, 110.

*La Bassée*, II, 390.  
*La Baume*, I, 366.  
*La Brosse*, voir Cadier, II, 261.  
*Lacédémone*, I, 34.  
*La Charité-sur-Loire*, I, 260.  
*La Croix du Maine*, II, 134 n, 135 n.  
*Lactance*, II, 290.  
*La Curne de Sainte-Palaye*, II, 50.  
*Ladislav de Hongrie*, I, 109.  
*Ladre (saint)*, I, 250.  
*La Dehors (Pierre de)*, II, 100, 101.  
*La Ferté-Bernard*, I, 51.  
*Laduz-en-Auxerrois*, I, 229.  
*La Fontaine*, I, 263; II, 42.  
*La Garde (Jean de)*, I, 279; II, 79, 112.  
*Lagrange (cardinal)*, I, 197, 216.  
*La Grutuyse*, II, 318.  
*La Hire*, I, 60, 238, 290.  
*Laidin (fille de)*, II, 385 n, 386.  
*Lalaing (Jacques de)*, I, 309, 315, 317, 383 n, II, 29.  
 — Charles de, II, 355 n.  
 — II, 318.  
*La Marche (Olivier de)*, I, ix, 286, 289, 293, 294 n, 299 n, 304 n, 305, 307, 318, 321, 323, 324, 364 n; II, 29, 49, 313 n, 320 n, 355 n, 432 n.  
*La Mare (Jacquette de)*, II, 286 et n.  
*La Monnoye (Bernard de)*, II, 50.  
*Lancelot*, I, 159, 310, 318, 326, 384, 386; II, 121, 374.  
*Landaïs*, II, 231 n.  
*Langelier (Arnoul)*, II, 442.  
*Languedoc*, I, 37, 41, 84.  
*Lannoy (sire de)*, II, 320.  
 — Jean de, I, 55 n.  
 — Baudet de, II, 434.  
*La Porte (Jean de)*, II, 256.  
*Larcher (Etienne)*, II, 189, 190 n, 197, 229, 236.  
*Larcher (Jean) dit Dupré*, II, 231 n.  
*La Reculée*, I, 366.  
*La Rochefoucault*, I, 77, 380.  
*La Rochelle*, I, 121; II, 16.  
*La Salle (Antoine de)*, I, 365, 387.  
*La Trémouille (Georges de)*, I, 49, 50, 57 n, 117-118, 120, 171, 232.  
 — Louis de, I, 257.  
 — Louis de, vainqueur de Saint-Aubin, II, 235.

- Laurana (Francesco), II, 138.  
 Laurens (Jean), II, 112.  
 Laurens (Nicolas), II, 78, 112.  
 Laurens, procureur, II, 262.  
 Laval (maison de), II, 194, 195.  
 — Jeanne de, I, 359 *n*, 370, 371; II, 137 *n*.  
 La Vigne (André de), II, 49, 247, 311 *n*.  
 Lazare (saint), I, 389.  
 Le Blanc Aulbin (la), II, 286.  
 Le Brun, II, 401.  
 Le Camus de Beaulieu, I, 50.  
 Le Caron (Michault le), I, 303 *n*.  
     *Voir* Taillevent (Michault).  
 Le Caron (Pierre), I, *n*.  
 Leclerc (Charles), II, 438.  
 Leclerc (Perrinet), I, 22.  
*Leçons de Job*, I, 213.  
 Le Cornu (Jean), II, 76, 111.  
 Léda, II, 277.  
 Le Dain (Olivier), II, 282, 300.  
 Lefèvre (Christophe), II, 256.  
 Le Fèvre (Jean), I, 305.  
 Lefèvre (Raoul), I, 329; auteur des  
     *Histoires de Troyes*, II, 120.  
 Le Fourbeur (Raoul), II, 142, 143.  
 Le Franc (Martin), I, vii; II, 5, 44, 155 *n*.  
 Lefrancq (Pierre), II, 369 *n*.  
*Légende de M<sup>e</sup> Pierre Faifeu*, II, 310.  
 Legras (Jean), I, 133 *n*.  
*Légende dorée*, II, 120.  
 Legrand (Jacques), I, 175, 197, 216, 219-222; II, 118, 120.  
 Le Loup (Jean), II, 77, 111.  
 Le Maçon (Robert), I, 19, 48, 49.  
 Lemaire de Belges (Jean), I, 56 *n*;  
     II, 49, 135, 305, 363, 376, 390, 392, 421, 423, 437, 438-439, 442-444.  
 Le Marchant (Claude), I, 279.  
 Le Mardi (Jean), II, 71-72.  
 Le Mol (Jacques), II, 143.  
*Léon*, II, 362 *n*.  
 Léonard (frère), I, 155 *n*.  
 Léonin, II, 143.  
 Le Pérugin, II, 305.  
 Le Pescheur (Girard), II, 264.  
*Le Quesnoy*, II, 332, 333, 334.  
 Le Roux (Olivier), II, 251.  
 Lestang (Jeannette de), I, 386.  
 Le Tur (Guillaume), I, 19.  
 Le Tybonnier (G.), I, 3.  
 Levantins, I, 359.  
 Le Vert (Thibault), II, 264.  
 Levet (Pierre), II, 102, 120.  
 Liège, II, 341, 393, 395.  
 Liégeois, II, 10, 331, 332.  
 Liévin (saint), I, 303 *n*.  
 Ligne, II, 318.  
*Limagne*, I, 167.  
*Lille*, I, 288, 289, 224; II, 373 *n*.  
*Limbourg*, II, 348, 353.  
*Limousin* (Bas), II, 241, 242, 243-247, 252, 263, 288, 298.  
 lion rampant (querelle du), II, 304.  
 lion de Bourgogne, II, 314, 328, 331, 348, 403.  
 lions de Flandre, II, 398.  
*Livre du Cueur d'Amours espris* (le) par  
     René d'Anjou, I, 366.  
*Loches*, I, 23 *n*.  
 Loges (François des), II, 58, 75. —  
     *Voir* Villon.  
*Loire*, I, 358-359; II, 33, 90.  
*Lombardie*, I, 279, 354, 361.  
 Lombards, I, 228, 360.  
 Lomer (Jean), II, 111.  
*Londres*, II, 14, 15, 16, 17.  
 Longis (Jean), II, 310, 441, 442.  
 Longueil (Pierre de), I, 232.  
 Lorce (Jean), II, 399 *n*.  
 Loré (Ambroise de), II, 81.  
*Lorraine*, I, 356; II, 329.  
 Lorraine (duc de), II, 271.  
 — Isabelle de, I, 357.  
 — Jean de, fils du roi René, I, 365, 384, 387; II, 148 *n*.  
 Lorrains, I, 357; II, 334.  
 Loth, II, 315, 382.  
 Louis (saint), I, 21, 227; II, 5, 19, 20.  
 Louis XI, roi de France, I, 122 *n*, II, 37, 94, 100, 110, 123, 190 *n*, 196, 219-220, 224, 233, 234, 241, 242, 255, 264, 269, 276, 281, 288, 313, 315, 316, 317, 331, 332, 333, 334, 339, 349, 350 et *n*., 393, 395, 396, 397, 400 *n*, 393, 395, 396, 397, 500 *n*.  
 Louis XII, roi de France, II, 37, 38, 255, 281, 292, 293, 371.  
 Louis le Débonnaire, I, 101, 145.



Louise, I, 381.  
 Loup (saint), I, 145.  
*Louvain*, I, 288.  
 Louvet (Jean), I, 48, 49, 61.  
 — Jeanne, Mme de Bothéon, I, 49, 61, 71.  
 — Marie, Mme de Vaubonnais, I, 48, 49, 71.  
 Louviers (Nicolas de), II, 113.  
*Loures-en-Parisis*, I, 299.  
*Loys des trespassez*, II, 414 n.  
 Lucain, I, 5, 144.  
*Lucheur*, I, 314.  
 Lucquet, II, 414, 415.  
 Lucrèce, I, 140, 326; II, 93.  
*Luxembourg*, I, 308-313; II, 348.  
 — maison de, I, 89. *Voir* Ville (monseigneur de).  
 Luxembourg (Elisabeth de Goerlitz, duchesse de), I, 308, 313.  
 — connétable de, II, 139, 152 n, 179.  
 — Louis de, II, 319.  
 — Thibaud de, II, 139.  
 — Wenceslas, II, 18.  
 Luxembourgeois, II, 348.  
 Lydgate, II, 23.  
 Lyenard (saint) [Léonard], I, 250.  
*Lyon*, I, 24, 183; II, 315, 442, 443.

**M**

Machault (Guillaume de), I, 76, 77, 158 n, 228; II, 42.  
 Macé d'Orléans, II, 112.  
 Machecou (la), II, 112.  
 Maciot (Claude), II, 121.  
 — (Jean), II, 121.  
 Madeleine (la), I, 250, 251, 360, 361, 366, 389; II, 155.  
 mai (fête de), II, 33.  
 Maignelais (Antoinette de), II, 225.  
 Maillard (Olivier), II, 190 n, 225.  
 Maillart (Jean), II, 251.  
 Maillotin de Bours, I, 315.  
*Maine*, I, 73; II, 138, 140.  
 Maine (Comte du), *voir* Anjou (Charles).  
 Maizières, I, 309.  
*Majorque*, I, 356.  
*Malay-le-Roy*, II, 81.

Malestroit (Guillaume de), II, 227.  
 Malet de Graville, II, 190 n.  
 Malgarny (Nicolas), II, 264.  
*Malines*, II, 357, 426 n.  
 Malingre (Marie de), II, 179 n.  
 Mameluks, II, 398, 400.  
 Mamer (saint), I, 250.  
 Maulius, I, 7.  
 Mandeville, II, 120.  
 Manne (Jean), II, 251 n.  
*Mans (le)*, II, 134, 135, 138, 140, 175 n.  
 Marc Antoine, I, 386.  
 Marceau (Jean), II, 78, 112.  
 Marchand (Guyot), I, 177, 195 n, 223, 416.  
 Marchand (Perrinet), II, 110.  
 Marchant (Ythier), II, 76, 110, 111.  
*Marcillé*, II, 195.  
 Marcus Curtius, I, 88.  
 Margot (bergère), II, 278.  
 Margot (grosse), II, 57 n, 69, 70, 110, 111, 118.  
 Margot des bleds, II, 374.  
 Marguerite (sainte), 250.  
 Marguerite (histoire de sainte), II, 370.  
 Marguerite de Bourgogne, II, 338.  
 Marguerite d'York, II, 338.  
 Marguerite d'Autriche, II, 356, 358, 359, 370-371, 416, 430.  
 Marguerite d'Ecosse. *voir* Ecosse.  
 Marion, II, 113.  
 Marion l'Idole, II, 69, 111.  
 Marius, I, 7, 114.  
 Marle, II, 112.  
 Marmion (Simon), II, 369 n.  
 Marot (Clément), II, 39, 49, 85, 113, 119, 127, 134, 135, 284, 287, 293, 307; II, 430.  
 Marot (Jean), II, 49, 135, 294, 298, 306.  
 Mars, II, 340, 374.  
*Marseille*, I, 357, 360.  
 Marseillaise (la), I, 162, 163.  
 Marthe, II, 71, 110.  
 Martial d'Auvergne, I, 3, 215, 365.  
 Martin V, pape, I, 46, 108, 122, 133, 134.  
*Maubeuge*, II, 354.  
 Maucouvent (dame de), II, 6, 8.

- Maumigny, I, 267.  
 Maur (saint), I, 272; II, 79.  
 Maures, I, 360, 389; II, 314, 356, 357, 360: *mauresques* (objets), I, 357, 366, 385.  
 Maurice (saint), I, 389.  
 Mautaint (Jean), II, 77.  
 Mavors, II, 340.  
 Mayence, II, 395.  
 Maximilien (l'archiduc), II, 236, 271, 334, 338, 347 n, 350, 352, 353, 354, 355, 356, 358, 396, 398, 399, 400-401, 414, 415, 434.  
*Meditationes vilae Chrisli*, II, 164.  
*Médée*, I, 294, 299.  
*Mehun-sur-Yèvre*, I, 41, 45, 47, 59, 61, 69; II, 193, 243.  
*Melgate*, II, 25.  
*Mélibée et Prudence (livre de)*, I, 198.  
*Melun*, I, 125.  
 Melun (Charles de), II, 281 n.  
*Mélusine de Jean d'Arras*, II, 120.  
 Memlinc, II, 419.  
 Menalope, I, 326.  
*Mer des histoires*, II, 120.  
 Merbœuf (Pierre), II, 79, 113.  
 Mercadé (Eustache), II, 153-156, 162, 163, 171.  
 Merciers, II, 90.  
 Merlin de Cordebeuf, I, 196, 197.  
 Meschinot (Guillaume), II, 190, 191.  
**Meschinot (Jean)**, II, 39, 49, **189-237**.  
 — *Lunettes des Princes*, II, 189, 190 n, 198, **202-218**, 222.  
 — *XXV ballades... sur XXV princes*, II, **223-224**.  
 Meschinot (les filles de), II, 233.  
 Meschinot (Jean), fils, II, 196.  
 Metz, I, 157; II, 153.  
*Meung-sur-Loire*, II, 57, 93, 94.  
 Mi-Carême, II, 149.  
 Michault (Pierre), I, 214, 285, 286, 287 n, 289.  
 Michault, II, 386.  
 Michel (saint), I, 246; II, 346.  
 Michel (Jean), II, 161, 167 n.  
 Michon (Pierre), I, 276.  
 Milanais, I, 123.  
 Milet (Jacques), I, 171 n, 329; *Destruction de Troyes*, II, 120.  
 Milières (Jeanne de), II, 77.  
*Miracle de Notre-Dame*, II, 185.  
*Miraflores*, II, 425.  
 Mirandol (Mme de), I, 61.  
*Miroir des princes*, I, 347.  
*Miroir de la mort*, I, 214.  
*Mirouer des dames*, II, 122.  
 Mitridathe, I, 140.  
 Moïse, I, 21, 146.  
 Mol (Pol de), II, 373 n, 435 n.  
**Molinet (Jean)**, I, VIII; II, 49, 135, 236, 292, 294, 295, 298, **309, 344**.  
 — *Aages du monde*, II, 394.  
 — « *Adieu Venus et Mars* », II, 374.  
 — *Advocat des ames du Purgatoire*, **413-414**.  
 — *Arche ducalle (I')*, II, **359**.  
 — *Arche de Noé*, II, 408.  
 — *Art de Rhétorique*, II, 310 n, 404, 440.  
 — « *Ave angelique salut* », II, 418 n. *Ave maris stella*, II, 351.  
 — *Ballade de la maladie de Naples*, II, **372**.  
 — *Ballade figurée*, II, 374.  
 — *Ballade pour Messigneurs de Foix, Moulpencier et Vendome*, II, 371.  
 — *Bataille des deux nobles Deesses*, II, 405.  
 — *Cal none (le)*, II, **391**.  
 — *Centr qui sont dignes d'estre aux nopces de la fille de Laidin*, II, **385-386**.  
 — *Chanson de Guinegate*, II, **396**.  
 — *Chanson sur l'ordre de belistrie*, II, 368 n.  
 — *Chant de la pie*, II, 310 n, **382**.  
 — *Chappelet des dames*, II, 404.  
 — *Chroniques*, II, 390 n, 392.  
 — « *Cœurs vertueux inspirez de proesse* », II, 363 n.  
 — *Clément (Éloge de Mathurin)*, II, **388-389**.  
 — « *Comédie* », II, 369.  
 — *Complainte de Grèce*, II, **403**.  
 — *Complainte pour le trespas de*

- Madame Marie de Bourgoigne*, II, **316-318. 351-352.**
- *Complainte d'un gentilhomme... aggreffé de la maladie de Naples*, II, 373.
- *Complainte des lrespasés*, II, 413 n.
- *Confiteor*, II, **347.**
- *Congés*, II, **432 n.**
- *Cretin* (Correspondance avec Guillaume), II, 389-390, 432-433.
- *Cry des monnoyes*, II, **383-384.**
- *Debat d'avril et de mai*, II, 378, 439 n.
- *Debat de l'aigle, du hareng et du lion*, II, 378.
- *Debat de la chair et poisson*, II, 377-378.
- *Debat des trois nobles oyseaulx*, II, 394.
- *De Nuz de nus*, II, **327-328.**
- *Devise de M<sup>e</sup> Jean du Gaughet*, II, **366-367.**
- *Dialogue du gendarme et de l'amoureux*, II, **378-379.**
- *Dialogue du loup et du mouton*, II, 378.
- *Dictier... a la Vierge Marie*, II, 418 n.
- *Dictier ad cause des vins vers*, II, 383 n.
- *Dictier de l'arondelle*, II, **423-424.**
- *Dictier de Renommée*, II, 353 n.
- *Dictier pour penser a la mort*, II, **427.**
- *Dictier présenté a Monseigneur de Vasso*, II, **364.**
- *Dictier sur ceulx de Gand*, II, 355.
- *Dictier sur Tournay*, II, 399 n.
- *Dictier pour le retour de Jean de Tournai*, II, 402-403.
- *Dit des quatre vins*, II, **312-316.**
- *Dit des conditions*, II, 438 n.
- *Donat baillé au roy Loys douziesme*, II, 407.
- *douze (les) abusions des cloistres*, II, 384 n.
- *Epitaphe de Monseigneur Henry de Berghes*, II, 428.
- *Epitaphe du duc Philippe de Bourgogne*, II, **348-349.**
- *Epitaphe de Madame Ysabreau de Castille*, II, 360.
- *Epitaphe Holin Bonnelle*, II, 368-369.
- *Epitre a Monseigneur de Ville*, II, 385 n.
- *Epitre aux gens de Montaigne*, II.
- *Étroung musi* (l'), II, **379-380.**
- « *Fleur de noblesse, odorant Marguerite* », II, 370.
- « *France est gracieuse, non, fière* », II, 330.
- *Graces sans villenye*, II, 384.
- *Gratias*, II, 384 n.
- *Hippolyte* (Prière à saint), II, 410.
- « *Je souloy estre un reboureur de bas* », II, **375.**
- *Jeu de palme*, II, **355-356.**
- *Lettres... envoiées a Fenin*, II, 365 n.
- *Lectre a M<sup>e</sup> Loys Compere*, II, 390 n.
- *Lectre a M<sup>e</sup> Guerard de Watielles*, II, 347 n.
- *Letonie*, II, **346-347.**
- *Louange de l'empereur (la) et de ses enfans*, II, 358.
- *Marguerite* (Pour une), II, 430.
- *Mandement de froidure*, II, **382-383.**
- *Matrimoniale allianche*. Voir *Tres illustre et tres noble alliance* (la), II, 356.
- *Mort de Frederic empereur*, II, 353 n.
- *Naissance de Madame Alienor* (la), II, **358.**
- *Naufrage de la Pucelle*, II, **349-350, 394 n.**
- *Neuf (les) preux de gourmandise*, II, **381-382.**
- *Nouvelles...* II, 347 n.
- *Oraison a Madame Sainte Anne*, II, 409.
- *Oraison a saint Gabriel*, II, 410.
- *a saint Ypolite*, II, 410.
- *Oraison a la Vierge Marie*, II, 420 n.
- *pape lart* (le), II, **380-381.**

- *Paradis terrestre*, II, 354, 360 n. 394 n.
- *Passion de Monsieur saint Quentin*, II, 362, **411-412**.
- *Passion de Valenciennes*, II, 412, 440.
- *paler* (paraphrase du), II, 410.
- *Pelerin* (le), II, 316 n.
- *Pétrarque, Triomphes*, traduction en français, II, 404 n.
- pièces libres, II, 373-374.
- « Poème sur les métaux des armoiries », II, 435 n.
- « Pour chiere faire et demener grand glay », II, 347 n.
- *Pour le troncq*, II, 380.
- *Pour une Marguerite*, II, 430.
- *Present pour ung saint Jorje*, II, 409.
- « Princes puissans qui du monde univers », II, 416.
- *Pronostications...* II, 384.
- *Rébus*, II, 434.
- *Recollecion des merveilles*, II, **394-396**.
- *Reconciliation de la ville de Gand*, II, 400.
- *Regres des peres et meres pour la mort de leur filz*, II, 412.
- *Regrets et lamentations de tres haut et puissant roy de Castille*, II, 424 n.
- *Regrets* (sur la mort de Philippe le Beau), II, 360 n., 426 n.
- *Regrets pour le trespas de... Monseigneur Albert, duc de Zasson*, II, 425 n.
- *Remede de jalousie*, II, 399 n.
- *Ressource du petit peuple*, II, 310 n., **335-339**.
- *Revid pour les noces de maistre Pol de Mol*, II, 373 n.
- *Robe de l'archeduc* (la), II, **357-358**.
- *Roman de la Rose moralisé*, II, 309, **405-408**.
- *Roy de la pye*, II, **382-383**.
- *Sepl rondeaux sur ung rondeaux*, II, 330 n.
- *Sermon de billouart*, II, 379.
- *Siege d'amours*, II, **404-405**.
- « Souffle, Triton, en ta bucce argentine », II, 331, 399.
- *Supplication pour Jean Voisin*, II, **376-377**.
- *Temple de Mars*, II, 335, **339-343**.
- *Teslament de Guerre*, II, 310 n., **343-346**.
- *Traictié de la harpe comparée a la Trinité*, II, 422 n.
- *Traictié a la louenge de l'entrée... de Monseigneur Maistre Nicolas de Rulture*, II, 425 n.
- *Trespas du duc Charles*, II, **330**.
- *Tres desirée* (la) et proufitable naissance de Charles d'Autriche (la), II, **359**.
- *Tres illustre et tres noble alliance de Messeigneurs les enfans d'Autriche a ceulx d'Espagne* (ou matrimoniale alliance), II, **356**.
- *Trinité* (la), II, 354.
- *Trosne d'honneur*, II, **321-322**.
- Vers retrogradés, II, 439.
- *Voyage d'Espagne* (le), II, **359**.
- *Voyage de Napples*, II, 401.
- Molinet** (Augustin), II, 376 n, 392 n. 424, 437.
- Molinet** (Philippe), II, 424, 437.
- monarchie française, I, 163-164.
- Monceau** (Guillaume de), voir Thignonville.
- monnaies, II, 112, 383-384.
- Monnières**, II, 190.
- Mons**, I, 315; II, 358, 365 n., 412.
- Montaigu** (Gérard de), I, 133 n.
- Voir Collèges.
- Montauban** (Jean de), II, 281.
- Montbléru** (Guillaume de), I, 268-271, 274.
- (Pierre de), I, 269.
- Montbrison**, I, 181 n, 182, 190; II, 260 n., 288, 304.
- Montcorbier** (François de), II, 58, 59, 75.
- Montenoison**, I, 266-267.
- Montereau-fault-Yonne**, I, 23; II, 256.
- Monterrand** (le seigneur de), II, 289, 290.
- Montigny**, I, 260.
- Montigny** (famille de), II, 82.

— Etienne de, II, 82.  
 — Jean de, II, 82.  
 — Régnier de, II, 77, 81, 82-83, 113.  
*Monthéry* (bataille de), II, 312-316, 395.  
*Montmirail*, I, 51.  
*Montpensier*, I, 167, 169, 188.  
*Montpensier* (Mgr de), II, 371.  
*Montréal-en-Auxois*, I, 232.  
*Montreuil* (Jean de), I, 19, 20, 31, 52 n, 54 n, 110 n.  
 moralités, II, 247, 253-254, 256, 259-260.  
*Moral*, II, 329.  
*Morée*, I, 230.  
 morisque (la), I, 360.  
*Morlon* (le père), II, 50.  
*Mort* (la), I, 176, 197-225, 278-279, 332-333, 336; II, 106, 128-131, 198, 199-202, 203, 205, 208, 229-230, 237-238, 293, 413-417, 425, 427-428.  
*Mortiers*, II, 191, 194.  
*Mosselman*, I, 218.  
*Moulins*, I, 182, 359; II, 91, 92, 241, 257; 260 n, 261, 304.  
*Moustieuraulier*, I, 238.  
*Mouton*, II, 72.  
*Moy* (Hector de), II, 179 n.  
*Muses*, II, 280, 296, 301, 331, 438, 442.  
*musique*, I, 74, 75, 126, 171, 223, 229, 233, 241, 267, 277, 295, 339, 340, 342, 343; II, 7, 12, 27, 40, 41, 53, 119, 133, 139, 142-151, 175-178, 188, 201, 235, 325, 326, 387-388.  
*Myrebeau*, II, 300.  
 mystères (mise en scène des), II, 174, 178-183.  
*Mystère d'Alexandre, d'Hector et d'Achille*, II, 223.  
*Mystère de la Passion*, II, 121, 153, 199.  
*Mystère de la Passion* (1539), II, 186.  
*Mystère de la Résurrection*, II, 153 n, 161.  
*Mystère de saint Gildas*, II, 219.  
*Mystère de saint Quentin*, II, 411.  
*Mystère de la Vengeance*, II, 153.  
*Mystère du Viel Testament*, II, 141 n.  
*Mytilène*, II, 403 n.

## N

*Naillac* (Jeanne de), I, 49.  
*Namur*, II, 348.  
*Nancy*, II, 29, 137.  
 — dérouté de, II, 264, 304, 329, 332.  
 — ordonnances de, II, 274.  
*Nantes*, II, 189, 190 n, 195, 196, 199, 202, 227, 228, 229, 235. — *Chantreux*, II, 202. — *Carmes*, II, 229, 235.  
*Naples*, I, 356, 357, 358; II, 297 n, 371, 396, 402.  
 — mal de Naples, II, 372-373.  
*Narbonne* (V<sup>te</sup> de), I, 50.  
*Narcissus*, I, 159, 325, 326; II, 111.  
*Narduche* (Conrad), I, 94 n.  
 — *Thomas* de, I, 100, 108.  
*Nassau*, II, 405.  
*Nassau*, II, 318.  
 — *Monseigneur* de, II, 364, 428-429.  
*Naux* (bâtard de), voir *Bournel* (Denis).  
*Nembroth*, II, 336.  
*Neptune*, II, 322.  
*Néron*, I, 140, 386; II, 336.  
  
**Nesson** (*Pierre* de), I, viii, 45, 73, 167-225, 285; II, 103, 122, 128.  
 — *Lay de Guerre*, I, 73, 183-189.  
 — *Leçons de Job ou Vigilles des morts*, I, 198-213, 213, 216.  
 — *Hommage, ou Oraison, ou Supplication à Notre Dame*, I, 189-195; II, 122.  
  
*nesson* (le), I, 169, 224-225.  
*Nesson* (Anne), I, 195.  
*Nesson* (Barthélemy de), I, 168, 169-170, 172 n, 190, 196, 225.  
*Nesson* (Barthélemy II de), I, 195.  
*Nesson* (Bonet), I, 195.  
*Nesson* (Dauphine), I, 195.  
*Nesson* (Guillaume de), I, 169.  
*Nesson* (Jacques), I, 195.  
*Nesson* (Jacqueline), I, 195.  
*Nesson* (Jamet de), I, 172-173.  
*Nesson* (Jamette de), I, 196-197.  
*Nesson* (Jean), I, 195, 196.  
*Nesson* (Louis), I, 195.

Neuss, II, 321, 322-327, 335, 396.  
 Nevers, I, 305, 329 *n*; II, 27, 223.  
 Nevers (Charles de Bourgogne, comte de), I, 263, 265-267, 276.  
 Nicaise de Cambrai, I, 320.  
 Nicolas (fête de la Saint), II, 149.  
 Nicolas (damp), II, 86.  
 Nicolas de Clamenges, I, 31, 54 *n*, 147.  
 Nicolas de Hubant, I, 133.  
 Nicolas de Lire, II, 184 *n*.  
 Nicolas de Margival, I, 217.  
 Nicolay (Jean), II, 331 *n*, 399.  
 Nieuport, II, 393.  
 Nigeon, II, 77, 412.  
 Ninive, I, 34; II, 328, 341.  
 Niort, II, 102.  
 Noé, I, 146; II, 381.  
 Noël, I, 251.  
 Normandie, I, 232; II, 13.  
 Norvège, II, 387.  
 notaires du roi, I, 29, 31.  
 Noyon, II, 26, 412.

## O

Observance (les religieux de l'), I, 364.  
 Octavien, I, 193, 229, 293, 324-325; II, 302.  
 Octovien de Saint-Gelais. *Voir* Saint-Gelais.  
 Oger, II, 400.  
 Okghem (Jean de), II, 388.  
 Olibrius, II, 336.  
 Olofernes, I, 220.  
 Omar, II, 39.  
 Orace, II, 58.  
 oraisons, I, 249-251, 255.  
 Oresme (Nicolas), I, 6, 163; II, 20.  
 Orgemont (Nicolas), II, 69.  
 oriflamme, II, 20.  
 Orléans, I, 145, 148, 151-152; II, 5, 9, 16, 27, 33.  
 Orléans (Anne d') fille de Charles, II, 37.  
 Orléans (Charles d'). I, viii, x, 7, 62, 75, 165, 179-228, 234, 239 *n*, 242, 277, 295, 358-359, 362, 366, 368, 369, 380, 382, 383, 384, 386;

II, 1-56, 91, 92, 124, 125, 193, 222, 223, 283, 289.  
 — *Livre contre tout péché*, II, 8.  
 — *manuscrit autographe de ses poésies*, II, 1, 2.

Jean, bâtard d'Orléans, I, 47, 48, 49, 61; II, 6, 10, 24, 315.  
 Orléans (Jeanne), I, 48, 77, 381.  
 Orléans (Louis d'), I, 19, 68, 69, 176 *n*, 216, 386; II, 6, 7, 21, 32.  
 Orléans (Marie d'), fille de Charles, II, 37, 91, 92-93.  
 Orose, I, 5, 144, 208.  
 Orpheus, I, 325; II, 326, 422 *n*.  
 Othon de Granson, I, 42, 76.  
 Othon (l'Empereur), I, 145.  
 Oudinot, I, 171 *n*.  
 Ovide, 208, II, 46, 407, 421, 438.  
 Ovide moralisé, II, 120.

## P

*paganisme*, II, 303.  
 Paen (Guillaume), II, 251.  
 Paen (Pierre), II, 251.  
 Pagnac (Guillaume de), II, 244.  
 Palamède, I, 384.  
 Pan, II, 313, 422.  
 Paris, I, 3, 7-8, 18-28, 61, 97, 114, 115-116, 135, 145, 163, 170, 171-172, 175-176, 230, 262, 268, 299; II, 6, 9, 10-11, 12, 13, 26, 27, 58, 59, 60, 61-62, 69, 73, 74-79, 83, 87, 90, 94, 95, 100, 101, 102-106, 118-119, 135, 136, 137, 138, 152, 185, 236, 239, 247-248, 250-252, 256, 259, 278, 284-287, 311, 312, 314, 316, 334, 401 *n*, 438.  
 — *Notre-Dame de Paris*, I, 133; II, 61, 78, 82, 112, 133, 136, 137, 141-152, 161, 185-188.  
 — *Voir* Collèges, Université.  
 Pâris, I, 326, 386; II, 129.  
 Parlement d'amour (d') de Baudet Herenc, I, 74 *n*.  
 Parnassus (mont), II, 442.  
 Parques, II, 280.  
 Parthénice, II, 421.  
 pas d'armes, I, 314, 315, 317.



- Pas de la mort de Pierre Michault*, I, 214.
- Passion d'Arras, II, 154-156, 162, 174 n, 179, 183-185.
- Passion de Jean Michel, II, 161.
- Passion de Jean Meinet, II, 412.
- Passion de M. saint Quentin, II, 411.
- Passion (sermons sur la), II, 164-171.
- Paston (Etienne), II, 243.
- Pastoret*, I, 293.
- Pasquier (Etienne), I, 1 n, 6 n, 56 n, 161 n.
- Pasquier de Vanx, I, 133.
- Patay*, II, 92.
- Pathelin*, II, 121.
- Patissière (la), II, 286.
- patrie, I, 109, 160, 161, 163.
- Paul (saint), I, 251; II, 95.
- pauvres (les), I, 334-335; II, 108, 109, 115-116.
- Pegasus, II, 370.
- Pelerin (saint), I, 250.
- Pèlerin (roman du)*, II, 23.
- Peletier (Jacques), II, 135.
- Pellion, II, 173.
- Perceval, I, 293; II, 409.
- Pères (écrits des), II, 33.
- Péronelle d'Armentières, I, 77.
- Péroune*, II, 358.
- Pérotin, II, 143.
- Perrenet, I, 247.
- Perrenette, I, 237.
- Perrette (du Piedefou), I, 380.
- Perth, I, 131 n.
- Pertuis*, I, 359.
- Petit (Jean), I, 19 24; II, 9, 12.
- Petit (Jean), imprimeur, II, 442.
- Petit Jean, II, 86.
- Pétrarque, I, 85, 156, 158 n, 386, 380, 389, 295; II, 404 n.
- Pharaon, II, 349.
- Phébus, II, 313, 331.
- Philippe-Auguste, I, 145.
- Philippe-le-Bon, I, 117, 118, 123, 184, 186-187, 231, 232, 247, 254 n, 255, 256-257, 261, 263, 264, 268, 286, 287-290-295, 298, 299, 301, 302-303, 304-305, 308, 310, 311, 312, 314, 317, 318, 319, 320, 321, 322-323, 328, 329, 338; II, 5, 18, 24, 27, 29, 263, 321, 322, 330, 337, 348, 361, 422.
- Philippe le Beau, l'archiduc, II, 353, 359 et n, 360, 361, 393 n, 411, 425, 426, 433.
- Philippe de Vitry, II, 90.
- Philostrate de Boccace*, I, 384 n.
- Picardie*, II, 393.
- Picards, I, 308, 309, 310; II, 31, 348, 354.
- Piccolomini (Fr.), I, 124.
- Pichart (Rogier), II, 98, 99.
- Pierre (saint), I, 251.
- Pierre II de Bretagne, II, 192, 194, 196, 198, 201.
- Pierre d'Ailly, I, 147.
- Pietre, I, 171 n.
- Pinchon (Jean), I, 133 n.
- Pinel (Colin), I, 233.
- Pisan (Christine de), I, vii, 8, 68, 69, 73, 74, 75, 76, 175, 228; II, 3, 21, 33, 42, 103. Voir Castel (Jean).
- Plaidoyer de la demoiselle*, II, 121-122.
- Platon, I, 144, 220, 354, 317 n.
- Pline, I, 220; II, 290.
- Ploërmel*, II, n, 196.
- Poitiers, I, 3 n, 45, 50, 52, 59, 61, 146, 176.
- Poitiers (bataille de), II, 220.
- Poilou, I, 41; II, 90.
- sénéchal du, II, 319.
- Pol de Limbourg, I, 175.
- Poligny, I, 301, 302.
- Polyxène, I, 146.
- Pompée, II, 273.
- Ponceau (Jean de) du Poncelet, I, 289.
- Pontanus, II, 37.
- Pontefract*, II, 15.
- Pontoise, II, 100, 103.
- Pont-Sainte-Maxence*, I, 299, 300, 301.
- Pontus, I, 386.
- Popin (abreuvoir), II, 77.
- Port-Royal*, II, 73.
- Portugais, I, 315, 324.
- Portugal, I, 292; II, 24.
- Portugal (Jacques de), I, 323-324.
- Isabelle de. Voir Bourgogne (Isabelle de).

Poton de Saintrailles, I, 238, 290, 315.  
 Poutrel (Laurens), II, 96, 97.  
 Pragois, I, 105.  
*Prague*, I, 97.  
*Praguerie*, II, 242.  
 Précieuses, II, 38.  
 Premierfait (Laurent de), I, 175.  
 Priam, I, 91.  
*Princes* (les), II, 222-224.  
 Prince d'amour, I, 8.  
 Prince des Sots, II, 79.  
 Prophètes, I, 164.  
*Propriétaire des choses*, II, 120.  
 Provencaux, II, 29.  
*Provence*, I, 356, 360, 388, 389.  
 — Président de, I, 48.  
 purgatoire, II, 414-415.  
*Pyénées*, I, 145.  
 Pyrrhus, I, 146.  
 Pythagoras, II, 422.

## Q

Quarrelet, I, 171 n.  
 Quentin (saint), II, 360, 411-412.  
*Quesnoy-le-Comte*, II, 415.

## R

Rabanus, II, 407.  
 Rabelais, II, 102, 384, 390, 439.  
 Rabuean (Lambert), II, 264.  
 Rabustel (Jean), II, 83, 84, 85.  
 Radegonde, fille de Charles VII, I, 155.  
 Raguier (famille), II, 262, 263.  
 — Jean, II, 77.  
 — Jacques, II, 77, 111, 113.  
 — Louis, II, 263.  
 Rauehicourt (Jean de), II, 374, 431.  
 Ravestain, II, 317, 320, 403.  
*Recueil des Troiennes histoires* de Jean Lefèvre, I, 329.  
*Recueils poétiques*, I, x.  
 Redon, II, 195.  
 Refuge (famille), II, 262.  
*Régime des Princes* de Gilles de Rome, II, 217.  
*Régime pour longuement vivre* de Ph. Beuton, II, 224.

Regnault (Me), II, 421.  
 Regnault de Reims, II, 143.  
*Regnault et Jeanneton*, I, 370, 371.

### Régnier (Jean), I, viii, 158 n, 227-284.

— *Fortunes et adversitez*, I, 279-281.

Régnier (Jean), le jeune, I, 273, 276.  
 Régnier (Pierre), le père, I, 229.  
 Régnier (Thierry), I, 231 n.  
*Reims*, I, 151, 153, 262-263; II, 20, 114, 315.  
*Remors de conscience*, I, 214.  
 Renaut de Louhans, I, 198.  
 René (le roi), I, 74 n, 158 n, 218 n, 262, 350, 351, 355, 356-358, 359, 361, 365, 366, 370-371, 378, 384-389; II, 23 n, 29, 89-90, 124, 137, 139, 140 n, 153, 229, 395.  
 — *Libre des tournois du roi René*, II, 137-138.  
 — *Libre du Cueur d'amour espris*, II, 384-387.

Rennes, II, 90, 153, 199, 236.  
*Repues franches*, II, 102, 109.  
 Revel (Guillaume), I, 181.  
 rhétoriciens, I, 339; II, 239.  
*Rhin*, I, 145.  
*Rhodes*, I, 230; II, 342, 396, 402.  
*Rhône*, I, 359.  
 Ricarville, I, 238.  
 Richard (frère), I, 148 n, 222 n.  
 Richard II, roi d'Angleterre, II, 8, 15.  
 Richemond, Voir Arthur III de Bretagne.  
 Richer (Jacques), II, 152, 179.  
 riches, II, 114-115.  
 Riffart, II, 122, 173-174.  
*Riom*, I, 167, 181 n, 195.  
 Riou (Jean), II, 111.  
*Roanne*, I, 359.  
 Roberchon, II, 173.  
 Robert (roi de France), I, 21, 146.  
 Robertet (famille de), II, 49, 287 et s.  
 — Charles, II, 298, 306.  
 — Florimont, II, 292-293, 390.  
 — François, II, 280-281, 292, 293-296, 304.  
 — Jacques, II, 298-299.

— Jean, II, 39, 281, 288-292, 304, 311 *n.*  
 — Pierre, II, 288.  
 Robertet (recueil), II, 310 *n.*, 331 *n.*  
 Robin, II, 122.  
 Robinet de Saint-Genois, II, 374.  
 Rodez, II, 22, 23, 153.  
 Roffignac (Pierre de), II, 243, 244, 246.  
 Rohan (maison de), II, 312.  
 — II, 236.  
 — Marguerite de, I, 77 *n.*, 378-383, 384.  
 Rohan (Heures de), I, 194 *n.*, 197, 224.  
 roi (théorie du), I, 164-165.  
 rois de Juda, I, 165.  
 roi de la basoche, II, 255, 262.  
 roi de la fève, II, 255.  
 Roland, II, 348, 401.  
 Roland de Talentis, I, 85 *n.*  
 Romains, I, 21, 34, 88, 109, 111, 146, 163.  
 Romaines nobles, II, 281.  
 — femmes, I, 113.  
*Roman de la rose*, I, 316; II, 33, 42, 64, 118, 127, 208, 309.  
*Rome*, I, 38, 108-109, 154, 340, 344, 345 *n.*, 346, 347, 350, 353; II, 341, 402, 412.  
*Rome* (dames de), I, 7.  
 Romont, II, 318.  
 rondeaux chantés, I, 242.  
 Ronsard, I, 161; II, 49, 439, 444.  
 Rosay, II, 80, 83.  
*Rouen*, I, 125, 153, 232; II, 83, 334, 395.  
*Roumanie*, I, 230.  
 Roussel (Raoul), I, 133.  
 Rousseville (Pierre de), II, 79.  
 Rutebeuf, I, 339, 351; II, 65.  
 Ruter (Nicolas de), II, 425.

## S

Sabines, I, 113.  
 Saignet (Guillaume), I, 97, 108.  
 Saint-Amand (Pierre de), II, 76, 110, 111.  
*Saint-Andrew*, I, 125, 126.  
*Saint-Aubin-du-Cormier*, II, 190 *n.*, 235.

*Saint-Bonnet* (Marthe de), II, 121.  
*Saint-Denis*, I, 175; II, 20, 236.  
*Saint-Claude*, I, 301-303.  
*Saint-Gelais* (Mellin de), II, 48.  
 — Octovien de, I, 378, 389, 432-433; II, 135, 294.  
*Saint-Julien* (Claude de), I, 268 *n.*  
*Saint-Julien*, II, 424.  
*Saint-Lambert-des-Levées*, I, 134.  
*Saint-Maixent*, II, 102, 251.  
*Saint-Malo*, II, 190 *n.*, 192, 235.  
*Saint-Marcel*, II, 149.  
*Saint-Maur*, II, 79, 149.  
*Saint-Nicolas*, II, 258.  
*Saint-Omer*, I, 289, 315, 320; II, 26, 333, 354.  
*Saint-Paul* (Jean de), II, 199-201.  
*Saint-Pierre* (Thomas de), I, 133 *n.*  
*Saint-Pol* (connétable de) *voir* Luxembourg.  
*Saint-Pourçain*, II, 258.  
*Saint-Quentin*, II, 412.  
*Saint-Rambert-en-Forêt*, II, 298.  
*Saint-Riquier*, I, 290.  
*Saint-Satur*, II, 90.  
*Sainte-Menchould*, II, 264-265.  
*Saintes*, I, 145.  
*Saintes-Maries-de-la-Mer*, I, 360-361, 366.  
*Saintrailles*. *Voir* Poton.  
*Saintré* (le petit), I, 383.  
 Salel, II, 134 *n.*  
*Satins*, I, 302, 303.  
*Salisbury* (comte de), I, 73, 145 *n.*, 230 et *n.*  
 Sallier (abbé), II, 50.  
 Salluste, I, 2 *n.*, 6, 56 *n.*; II, 7-8, 290.  
 Salomon, I, 220, 221; II, 111, 302, 348.  
*Salonique*, I, 230.  
 salut public, I, 163.  
 Samson, I, 325, 387; II, 111, 204.  
 Sancerre (le maréchal de), I, 42-43.  
 Sardanapale, II, 111.  
 Sathanas, II, 341.  
 Saturne, II, 280.  
 Saül, I, 164.  
 Saucissière (gente), II, 69.  
 Saulx (famille de), I, 214.  
*Saumur*, I, 134, 385.  
 Sauval, II, 102.

Sauvin (Etienne), II, 256.  
 Saveuses (Jean de), II, 32.  
 Saroie, I, 95, 186; II, 359,  
 — cour de, II, 317.  
 — Amédée, duc de, I, 154, 181,  
 305; II, 24, 395.  
 — Marguerite de, II, 24.  
 Saxe (Guillaume de), I, 308.  
 — Albert de, II, 425 n.  
 Saxons, I, 310-311, 312.  
 Scipion, I, 7, 87, 146; II, 338, 348.  
 Scylla, I, 113.  
 Scythès, I, 162.  
 Second, I, 219.  
 Second (Olivier), II, 365 n.  
 secrétaires du roi, I, 29-31.  
 Seguin (Jacques), II, 81.  
 sénéchal (legs au), II, 112.  
 Sénèque, I, x, 6, 7, 57, 59, 160, 175,  
 219, 221; II, 407.  
 Sénèque le Tragique, I, 87, 144.  
*Sentis*, I, 300; II, 26, 369.  
 Sermoise (Philippe de), II, 71-72.  
 Sermons sur la Passion, II, 164-171.  
*Sermon des Repenz franchises*, II, 109.  
*serrentois*, II, 364, 420-423.  
*Servileurs* (les), II, 223.  
 Sevestre (saint), I, 250.  
 Sforza (Francesco), I, 361; II, 37.  
 Shakespeare, I, 278.  
 Sibylles, II, 281, 302.  
 Sicile (Louis de), I, 176 n.  
 Sicite, I, 230.  
 Sidoine (dame), II, 89.  
 Sidoine Apollinaire, I, 167.  
 Sigismond (l'empereur), I, 94, 96-  
 105, 154.  
 Sigismond le jeune, I, 155.  
 sociétés joyeuses, II, 365 n, 383.  
 Socrate, I, 87, 144, 354.  
 Soissons, II, 12.  
 Solesmes, II, 332.  
 Somme (la), II, 316, 349.  
 Somme rurale, II, 120.  
 Sondonel (William), I, 233.  
*Songe de la Pucelle*, II, 120, 121.  
 Sorbonne (la), II, 79.  
 Sorel (Agnès), II, 235, 419.  
 sottes chansons, II, 118, 364.  
 Souper et banquet, II, 279.  
 Souvigny, I, 183.

Stace, I, 5, 144.  
 Stanislas (roi), II, 38.  
 Stendhal, II, 50.  
 Strabon, I, 388 n.  
 Stuart (John), I, 122, 124.  
 — (Isabelle), II, 229. — *Voir* Ecosse.  
 Suffolk (William Pole, comte de),  
 II, 17, 18, 23, 24, 28.  
 Stevenson (R. L.), II, 50.  
 Suisses, I, 155; II, 329, 333, 354.  
*Sury-le-Bois*, I, 182.  
 Synderesis, II, 301.  
 Syphax, I, 140.  
 Syrie, I, 229 n, 230, 279.

## T

Tabary (Guy), II, 27, 67, 80, 85, 86,  
 87, 96, 97, 127.  
 Table ronde (romans de la), I, 230,  
 293, 384.  
 Taillemine, II, 80.  
**Taillevent (Michault)**, I, viii, ix,  
 92 n, **285-338**, 339, 340, 341, 342,  
 345 n; II, 121, 122, 124, 125, 420.  
 — *Bien attée*, I, **326**.  
 — *Congé d'amour*, I, **325-326**.  
 — *Débat du cœur et de l'œil*, I, **314-317**; II, 124.  
 — *Destrousse de Michault Taillevent*  
 (la), I, **299-301**.  
 — *Lai sur la mort de la comtesse de*  
*Charollais*, I, **318-320**.  
 — *Moralté sur le traité d'Arras*, I,  
**305-307**.  
 — *Ostel douttoureux d'Amours*, (I'), I,  
**327, 328**.  
 — *Passe Temps*, I, **329-338**, 339, 340,  
 345; II, 122.  
 — *Pronostication de Luxembourg*, I,  
**311-313**.  
 — *Psautier des vilains, ou Bréviaire*,  
 I, **322-323**; II, 121.  
 — *Régime de Fortune*, I, **323-325**.  
 — *Songe de la Toison d'Or*, I, **296-299**.  
 — *Traicté sur la prise de la ville de*  
*Luxembourg*, **308-311**.  
 — *Voyage à Saint-Claude*, I, **301-303**.

- Talbot, II, 201.  
 Talbot (Walter, I, 233.  
 Tanneguy du Chastel, I, 22, 50, 51.  
 Tantale, II, 277, 299.  
 tapisseries (sujets de), II, 276-282.  
 Tapissière (Guillemette la), II, 69.  
*Tarascon*, I, 356, 359, 360, 361.  
 tarasque (la), I, 360.  
 Tartares, II, 398.  
*Temple de Bonne Renommée* de Jean Bouchet, II, 211.  
 Temps (le), II, 280.  
 Térence, II, 290.  
 Terpendres, II, 422.  
*Terre Sainte*, I, 291; II, 427 n.  
 testaments, I, 245-249; II, 123.  
 testaments parodiés, II, 107, 249.  
 Tharse (rois de), II, 314.  
 Thèbes, I, 34.  
 Théophile (légende de), I, 245, 252.  
 Theodoro de Liliis, I, 155 n.  
*Thérouanne*, II, 333, 354, 398.  
 Thésée, I, 386.  
 Thibaut (saint), I, 250, 385 n.  
 Thibault (Tacque), II, 94.  
 Thignonville, I, 77, 380.  
 Thomas (saint), I, 170 n, 200; II, 184 n.  
 Thouroulde (Marguerite), II, 248 n.  
 Tite Live, I, 5, 7; II, 290.  
 Tobie, I, 279.  
 Toison d'or (la), I, 294-295, 296-299, 302; II, 26, 27, 318, 320, 369, 428.  
*Tolède*, II, 425 n.  
 Tonnerre, I, 282; II, 60.  
 Tonnerre (comtesse de), I, 49, 61.  
 Tory (G.), II, 141 n.  
*Touraine*, I, 23, 41, 71 n, 238; II, 37.  
*Tournai*, I, 74 n, 117, 120, 294, 339; II, 26, 331 n, 399 et n.  
 Tournai (Jean de), II, 402.  
*Tournois (traicté de la forme des)*, I, 293 n.  
*Tours*, I, 134 n, 358, 363, 364, 368, 370 383 n; II, 29, 37, 83, 94, 192, 193, 198, 201, 334.  
 Treperel (Jean), II, 339 n.  
 Triboulet, II, 138 n.  
 tricoteurs, II, 114.  
*Triumphes* de Pétrarque, II, 280, 295.  
 Tristan, I, 159, 326, 384, 386; II, 121.  
 Triton, II, 331.  
 Trogue Pompée, I, 5, 144.  
*Troie*, I, 34, 154, 311, 312, 313; II, 341, 349, 363. *Voir* Lefèvre (Raoul).  
*Troie (légende de)*, I, 327; II, 442.  
*Troie (roman de)*, I, 230.  
*Trois rifs et les trois mors* (des), I, 176-178, 198, 217-219.  
*Tronsaye* (forêt de), II, 258.  
 Trouvé (Jean), II, 77.  
*Troyes*, I, 145, 262; II, 262-263.  
 Troylus, I, 159, 386.  
 Tulle, II, 243, 245.  
 Tulle (Cicéron), I, 208, 221; II, 407.  
 Ture (grand), II, 342.  
*Turcs*, II, 314, 342, 398, 401, 402, 403.  
*Turenne*, II, 246.  
 Turgis, II, 111.  
*Turquie*, I, 230, 242, 357, 366, 401, 402.

## U

- Ulsenius (Th.), II, 372 n.  
 Université de Paris, I, 3, 19, 24-28; II, 62, 63-68, 135, 136, 311.  
 Ursine, I, 174.  
*Usson*, II, 288, 295, 304.  
*Utrecht*, II, 400.

## V

- Vaillant. *voir* Chastellain (Pierre).  
*Valence*, I, 366.  
*Valenciennes*, II, 290, 309, 311 n, 318, 320, 321, 332, 333, 334, 335, 357, 361-391, 393-394, 402, 409, 411, 414-415, 417, 420 n, 424, 426 n, 436, 437, 443.  
 Valentin (fête de la Saint), I, 76; II, 3, 32, 351.  
 Valentine de Milan, II, 4, 6, 10.  
 Valère Maxime, I, 5, 7, 144, 219; II, 120, 407.  
 Valperga (Th. de), I, 238.  
 Vallée (Robert), II, 76-77.  
*Vallis Cygnorum*, II, 311 n, 363 et n, 436.

- Van Eyck (Jean), I, 295 *n*, 328; II, 419.  
 Vandales, I, 111, 145.  
 Van Orley, II, 370 *n*.  
 Vaucouleurs, I, 151.  
 Vaubonnois (Mme de), I, 61.  
 Vauderie, II, 396.  
 Végèce, II, 75.  
 Venise, I, 98, 105, 109, 163, 262, 366; II, 402.  
 Ventadour (comte de), I, 51, 52.  
 Vénus, I, 317; II, 280, 289, 299, 374, 442-444.  
 Vêrard (Antoine), II, 115 *n*, 120, 440 *n*.  
 Verceil, II, 317.  
 Vergy (châtelaine de), I, 326.  
 Verjust, II, 388 *n*.  
 Verlaine, II, 39, 126 *n*.  
 Vermelles (Bauduin de), II, 412 *n*.  
 Verneuil, I, 48, 99, 122, 123.  
 Vespasien, I, 279; II, 153.  
 Vézelay, I, 229, 249.  
 Vichy, II, 258.  
 Vieille (la), II, 118.  
 Vienne, I, 155 *n*.  
 Vierge (culte de la), I, 187, 189, 190-195; II, 59, 111, 145, 161-171, 186-187, 241, 250, 252, 255, 279, 300, 363, 364, 412 *n*, 417-424.  
 Vies des saints, II, 20.  
 Vierges folles et les sages, II, 370.  
 Vigiles des Morts, I, 213.  
 Ville (Mgr de), II, 373 *n*, 431, 485 *n*.  
     *Voir* Luxembourg.  
 Villejuif (Jacques de), II, 145 *n*.  
 Villequier (dame de), II, 235, *voir* Maignelais (Antoinette de).  
 Villiers (Sauvage de), II, 9.  
 Villiers de l'Isle Adam (Jacques), II, 100.  
**Villon (François)**, I, viii, x, 62, 165, 191 *n*, 202, 207 *n*, 214, 220, 224, 246, 282-284, 287, 290, 324, 325, 330, 331, 336, 339, 347; II, 1, 5, 32, 36-37, 39-40, 50, **57-131**, 135, 136, 137, 189, 198, 204, 212, 214, 239, 249, 257, 258, 263, 283, 284-287, 294, 305, 306, 307, 381 *n*, 414, 430.  
     — « Ballade des ennemis de France », II, 401 *n*.  
     — « Débat du Cœur et du corps », II, 94-95.  
     — *Lais*, II, 63, 74-80, 88, 117, 121.  
     — *Pet au diable* (roman du), II, 65-68, 74, 81, 85, 111.  
     — *Testament*, **107-116**, 121, 195.  
 Villon (son portrait), II, 109-110.  
 Villon (Guillaume de), I, 282; II, 60, 61, 62, 67, 73-76, 81, 101, 110, 111, II, 60.  
 Villon (Yonne), II, 60.  
 Vincennes, II, 149.  
 Vincent de Beauvais, I, 5, 144.  
 vins, II, 314-315, 382.  
 Virgile, I, 5, 6, 139, 144, 326, 387; II, 33, 46, 47, 110, 208, 217, 313, 400, 438.  
 Vitré, II, 195.  
 Vitré (Guy, baron de), II, 194.  
 Vitry, I, 247.  
 Vitry (Philippe de), I, 133 *n*.  
 Vitry (Thibaud de), II, 110, 112.  
 Vittori (Jean), II, 15.  
 Vivien (saint), I, 145.  
 Vivien (Marguerite), I, 229.  
 Voisin (Jean), II, 376-377.  
 Volant (Guillaume), II, 112.  
 Vulcain, II, 277, 299.

## W

- Walle (David), II, 388.  
 Walons, II, 358.  
 Wargni (Jean de), II, 410 *n*.  
 Watelet, I, 171.  
 Waterton (Robert), II, 15, 16, 23.  
 Watielles, II, 347 *n*.  
 Watrée (Germain), II, 142, 151.  
 Watteau (Antoine), II, 50.  
 Wenceslas de Luxembourg, II, 8.  
 Westminster, II, 26.  
 Willecocq (Guillaume de), II, 266.  
 Wilzkehet (L.), I, 155 *n*.  
 Windsor, II, 15.  
 Wingfield, II, 17.



Wissocq (l. de), II, 386.

## Y

Ysambert, II, 173.

Yves (saint), I, 193; II, 199.

## Z

Zara, I, 109.

Zélande, II, 348.

Zéphira, I, 296; II, 322.

Ziska (Jean), I, 97, 98.

---

# TABLE DES PLANCHES

Planches.	Pages.
I. — Manuscrit personnel des poésies de Charles d'Orléans.	1
II. — Epitaphe de Villon : Les Pendus . . . . .	57
III. — L'auteur de la Passion et les protagonistes de son drame.	133
IV. — Scènes de la Passion de Greban. . . . .	161
V. — Signature autographe de Jean Meschinot . . . . .	189
VI. — Jean Meschinot à son pupitre. . . . .	192
VII. — <i>Les Lunelles des Princes</i> , éd. de Nantes, 1493 . . . . .	200
VIII. — <i>Les Lunelles des Princes</i> , éd. du Petit Laurens, s. d. . . . .	208
IX. — Le Graal (éd. de Nantes, 1493) . . . . .	216
X. — <i>Explicit</i> de l'édition de Nantes, 1493 . . . . .	224
XI. — Adam et Eve chassés du Paradis (éd. de Nantes, 1494).	232
XII. — Signature autographe de Henri Baude . . . . .	239
XIII. — Le chien Baude courant après le jeune broquard . . . . .	248
XIV. — Le roi, ses conseillers et le fidèle chien Baude . . . . .	256
XV. — L'auteur offrant son livre au roi Charles VIII. . . . .	264
XVI. — Le bonhomme et la toile d'araignée. . . . .	272
XVII. — Faveur et les ânes volants. . . . .	280
XVIII. — Le message de Jean Robertet à son ami Montferrand . . . . .	288
XIX. — Hercule et Cupidon (ms. de François Robertet) . . . . .	296
XX. — Jean Molinet décrivant le naufrage de la Pucelle . . . . .	309
XXI. — Charles le Téméraire et Georges Chastellain. . . . .	324
XXII. — La naissance du duc Charles. Les armes parlantes de Molinet. . . . .	365
XXIII. — L'auteur présente son <i>Roman de la Rose moralisé</i> . . . . .	405
XXIV. — La Vénus du recueil de François Robertet. . . . .	444

# TABLE DES CHAPITRES

---

## UN PRINCE DES LYS ET DE LA POÉSIE : CHARLES D'ORLÉANS . . . . . 1

Le manuscrit personnel des poésies de Charles d'Orléans en partie autographe, p. 1. — Caractère autobiographique des poésies de Charles d'Orléans, p. 3. — Charles d'Orléans et sa légende, p. 5. — L'enfance de Charles d'Orléans et l'éducation qu'il reçut, p. 6. — Les alarmes et les plaisirs de son adolescence, p. 9. — Azincourt, p. 12. — La vie du prisonnier en Angleterre, p. 16. — Ses méditations et ses amours, p. 20. — Sa délivrance et son retour en France, p. 24. — Charles VII considère Charles d'Orléans comme suspect, p. 27. — Ses entreprises politiques et sa descente en Italie demeurent sans succès, p. 28. — La vie intérieure de Charles d'Orléans à Blois, p. 30. — Ses dernières années, p. 35. — L'esprit de Charles d'Orléans, p. 38. — Ses dons, p. 40. — L'allégorie du poète n'est qu'un déguisement de la réalité, p. 44. — Succès de l'œuvre de Charles d'Orléans, p. 45. — Ce qu'elle signifie, p. 52.

## LE PAUVRE VILLON . . . . . 58

Un cas d'égotisme, p. 57. — La vie du « bien renommé » Villon, p. 58. — Son enfance à Saint-Benoît, p. 59. — Ses études, p. 63. — Les amours de François Villon et ses aventures, p. 69. — Les *Lais* (décembre 1456), p. 73. — Les mauvaises relations de François Villon, p. 80. — Les Coquillards et le vol du collège de Navarre, p. 84. — François Villon sur les routes de France, p. 88. — Son retour à Paris et le meurtre de Ferrebouc, p. 94. — François Villon condamné à mort voit commuer sa peine en celle du bannissement, p. 100. — Son exil, p. 101. — Le *Grand Testament* édité à Paris en 1489, p. 102. — Paris au temps de François Villon, p. 103.

II. Le cœur enchâssé de maître François. — Le *Testament* est son portrait. — L'esprit de François Villon. Les pauvres et les riches, p. 107.

III. Un poète parmi les rimeurs. L'art de François Villon, p. 117.

## ARNOUL GREBAN, L'AUTEUR DU MYSTÈRE DE LA PASSION . . . . . 133

Le *Mystère de la Passion* est la cathédrale poétique du quinzième siècle, p. 133. — Vie de Greban, p. 134. — Son existence à Notre-Dame de Paris où il instruit les enfants de chœur, p. 141. — Date de la composition du *Mystère de la Passion*, p. 152. — Il est un remaniement de la *Passion* de Mercadé, p. 153. — Analyse de l'œuvre de Greban, p. 156. — Rôle de la Vierge, p. 161. — Rapports des sermons sur la Passion avec le *Mystère* de Greban, p. 164. — Satan et les bergers, p. 172. — La musique et le mystère, p. 174. — Mise en scène de la Passion, p. 178. — L'art qui caractérise essentiellement l'œuvre de Greban, p. 133. — Son cadre est Notre-Dame de Paris, p. 186.

## JEAN MESCHINOT, « LE BANNI DE LIESSE ». . . . . 189

Un serviteur des ducs de Bretagne et un vrai Breton, p. 189. — Ses origines, p. 190. — Sa vie de soldat et d'écuyer, p. 192. — L'auteur des *Lunettes des Princes*, p. 197. — La mort des ducs de Bretagne, p. 198. — La figure de la mort hante Meschinot, p. 203. — Analyse de son poème, p. 204. — Un traité des devoirs pour les gens de cour, p. 212. — Meschinot et la société de son temps, p. 218. — Relations de Georges Chastellain avec Meschinot : les *Princes*, p. 222. — Ses pièces historiques, p. 225. — Meschinot est surtout un pieux moraliste très représentatif de sa province, p. 230.

## MAÎTRE HENRI BAUDE, ÉLU DES FINANCES ET POÈTE . . . . . 239

Baude est le poète du Palais de Justice, p. 239. — Monde des clercs des finances, p. 240. — Vie de l'élu Baude, p. 241. — Ses procès et ses emprisonnements, p. 245. — Le Palais et le *Testament de la mule*, p. 247. — Les jeux des clercs du Palais, p. 254. — Baude et Jean II duc de Bourbon, p. 257. — Liens de Baude avec le Bourbonnais, p. 260. — Démêlés de Baude avec le grand Bâtard de Bourgogne, p. 265. — Baude et la justice, p. 266. — Portrait du bazochien ancêtre du bourgeois français, p. 271. — Baude et l'art nouveau du tapissier, p. 276. — Le recueil de dessins de François Robertet contenant les cartons de ses poésies, p. 280. — L'art de Baude, p. 284. — Transmission de ses vers par les Robertet, p. 287. — Histoire poétique de cette famille, p. 288. — Les cahiers des Robertet, p. 298. — Leur importance pour le goût nouveau, p. 304. — L'italianisme et le paganisme à la fin du quinzième siècle.

## JEAN MOLINET, RHÉTORICIEUR . . . . . 310

Molinet à la recherche d'une auberge, p. 311. — Molinet succède comme indiciaire à Chastellain, p. 318. — Molinet au

siège de Neuss, p. 322. — Molinet parmi les soudards, p. 332. — Molinet, la guerre et le petit peuple, p. 335. — La « réfulgente maison de Bourgogne ». Le naufrage d'une Pucelle. Les lions et les aigles, p. 347. — Molinet chez lui à Valenciennes, p. 361. — Jean Molinet chroniqueur, p. 392. — L'odieux Molinet, p. 404. — Jean Molinet en prière, p. 408. Le vieux Molinet meurt en 1507, p. 424. — Le Tombeau de Jean Molinet. — Un ouvrier des mots. — Les savants et les bergers des Lettres. — Jean Lemaire annonce Ronsard, p. 437.

TABLE DES PLANCHES . . . . .	473
------------------------------	-----















